PREMIÈRE ANNÉE

LA

HAUTE SCIENCE

REVUE DOCUMENTAIRE DE LA

Tradition Esotérique

ET DU

SYMBOLISME RELIGIEUX



PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT

11, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 11

1893

La HAUTE SCIENCE, Revue spécialement affectée à la publication des documents de la Tradition ésotérique et du Symbolisme religieux, paraît le 27 de chaque mois, en un fascicule in-8° carré de 64 pages.

Elle a pour but de faciliter à chacun l'étude de matériaux accessibles, jusqu'ici, au plus petit nombre, et de renseigner, dans la mesure de ses moyens d'action, sur tout ce qui intéresse le mouvement de renaissance spiritualiste qui se manifeste, depuis quelques années, tant en France qu'à l'Etranger. Avant tout, La HAUTE SCIENCE est absolument indépendante.

Prière d'adresser tout ce qui touche à la Rédaction au secrétaire de la Revue; et tout ce qui concerne l'Administration au Directeur de la **LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT,** 11, rue de la Chaussée d'Antin, Paris.

Prix de l'Abonnement :

Un an, pour toute la France	**15** francs
Un an, pour l'Etranger (Union postale).	**16** —

La HAUTE SCIENCE n'est point vendue au Numéro.

Les mandats ou chèques, sur Paris, doivent être enregistrés à l'ordre du Directeur de la **LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT.**

LA HAUTE SCIENCE

PREMIÈRE ANNÉE

Janvier à Décembre 1893

PREMIÈRE ANNÉE

LA

HAUTE SCIENCE

REVUE DOCUMENTAIRE DE LA

Tradition Esotérique

ET DU

SYMBOLISME RELIGIEUX



PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT

11, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 11

1893

LA

HAUTE SCIENCE

AUX LECTEURS

Bien que la ligne que compte suivre « La Haute Science » soit nettement indiquée par la composition même de son premier numéro, nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser de ce bref « Aux lecteurs » où, en quelques lignes, s'exposera la nature de nos publications.

En premier lieu, et par dessus tout, « La Haute Science » sera un recueil de documents originaux choisis et traduits avec le plus grand soin et sans autre but que de mettre entre les mains des esprits sérieux, des travailleurs, les documents les plus rares de la tradition ésotérique comme du symbolisme religieux. A ce fonds s'ajouteront, de temps à autre, des articles spéciaux traitant d'objets intéressant, de près ou de loin, le champ de nos travaux : telle, par exemple, l'étude très substantielle de M. Bernard Lazare, que nous publions aujourd'hui. Enfin, dans les « Glanes » trouveront place : des résumés de théories, de faits importants exposés par nos confrères de la France et de l'Étranger. Rappelons, en terminant, que l'indépendance la plus absolue *ne cessera de régner à « La Haute Science » qui n'est l'organe d'aucun groupe, d'aucune secte, d'aucune religion que celle de la Vérité.*

LA DIRECTION

LE ZOHAR [1]

Ou le Livre de la Lumière

INTRODUCTION

Bien que le « Zohar, » *Le Livre de la Lumière*, ne soit point, pour le public, ignoré ou seulement peu connu, nous n'avons pas voulu donner cette traduction, — la première faite en français, — sans le précéder d'une introduction, laquelle, faute de pouvoir expliquer succinctement ce qu'est ce monument de la Kabbale hébraïque, n'en sera pas moins utile à la compréhension d'un texte dont l'apparente obscurité courrait la chance fâcheuse d'apporter au lecteur une désillusion presque complète, s'il n'était prévenu que c'est bien au-délà de la lettre qu'il faut lire. Mais voyons, d'abord, ce que l'histoire nous enseigne de certain sur l'origine de ce document de la tradition ésotérique.

C'est seulement à la fin du XIII[e] siècle de notre ère que se révèle, à l'Europe, l'existence du livre qui nous occupe. Découvert en Palestine par le célèbre rabbin Moïse ben Nachman, il aurait été envoyé, par celui-ci, en Espagne où, plus tard, un autre rabbin, Moïse de Léon, le fit connaître. Le passage suivant de l'auteur de *La Chaîne de la Tradition*, le rabbin Guédalia, montre très exactement quels courants d'opinions diverses avait soulevé le « Zohar » lors de son apparition en Occident. « Vers « l'an cinq mille cinquante de la création (1290 de « J. C.), dit cet écrivain, il se trouva diverses per- « sonnes qui prétendaient que toutes les parties du

[1] Les kabbalistes latinisants, — et après eux Eliphas Lévi, — écrivent *Sohar*, ce qui est une erreur, l'initiale de ce mot dans le texte original étant un *Zaïn* et non un *Samech*.

« *Zohar* écrites en dialecte de Jérusalem (le dialecte « araméen) étaient de la composition de R. Simon « ben Jochaï, mais que tout ce qui est en langue « sacrée (l'hébreu pur) ne doit pas lui être attribué. « D'autres affirmaient que R. Moïse ben Nachman « ayant fait la découverte de ce livre dans la Terre « Sainte, l'envoya en Catalogne, d'où il passa en « Aragon et tomba entre les mains de R. Moïse de « Léon. Enfin, plusieurs ont pensé que R. Moïse de « Léon était un homme instruit, qu'il trouva tous ces « commentaires dans sa propre imagination, et qu'afin « d'en retirer un grand profit de la part des savants, « il les publia sous le nom de R. Simon ben Jochaï « et de ses amis. Pour moi, ajoute Guédalia, je pense « que toutes ces opinions n'ont aucun fondement « mais que R. Simon ben Jochaï et sa sainte société ont « réellement dit toutes ces choses, et encore beaucoup « d'autres ; seulement il peut se faire qu'elles n'aient « pas été, dans ce temps-là, convenablement rédi- « gées ; qu'après avoir été disséminées longtemps « dans plusieurs cahiers, elles aient enfin été re- « cueillies et mises en ordre. Il ne faut pas qu'on « s'étonne de cela ; car c'est ainsi que notre maître « Judas le Saint a rédigé la *Mischna*, dont divers ma- « nuscrits étaient d'abord dispersés aux quatre extré- « mités de la terre. C'est encore de la même manière « que R. Aschi a composé la *Guemara.* »

Nous n'avons pas à faire, ici, le procès de l'authenticité, non plus que de l'antiquité du « Zohar », M. Ad. Franck ayant, dans son excellent ouvrage, *La Kabbale,* auquel nous renvoyons le lecteur, épuisé le sujet en réduisant à néant, avec autant d'érudition que d'éloquence, l'argumentation des détracteurs de Moïse de Léon.

Le « Zohar » a eu plusieurs éditions. En 1559, il fut imprimé, presque simultanément, à Crémone et à Mantoue ; mais l'ordre des matières n'est pas le même dans ces deux gros in-folios, modèles de toutes les réimpressions de cet ouvrage. En 1677, un homme d'une grande valeur, le baron Knorr Von Rosenroth,

en publia, dans sa *Kabbala Denudata*, les textes originaux accompagnés d'une traduction latine reconnue exacte par les hébraïsants comme par les kabbalites. C'est sur cette version qu'ont été traduits, puis collationnés sur le texte hébreu, les trois traités fondamentaux du « Zohar »: *Le Livre du Mystère*, *La Grande Assemblée Sainte*, et *La Petite Assemblée Sainte*; traités, qui paraîtront successivement, dans *La Haute Science*. Si nous commençons par le dernier en énumération, — les trois traités sont placés dans le « Zohar » à d'assez grandes distances l'un de l'autre, bien que formant un tout complet, — c'est que cette transposition n'a pour le lecteur, aucune importance, d'une part et que, d'autre part, elle lui facilitera beaucoup l'étude de la *Mercaba* en l'y conduisant graduellement à travers des écrits dont l'abstraction est. parfois, des plus tendues

Nous voudrions, maintenant, parler du précieux collaborateur auquel *La Haute Science* doit la révélation, en notre langue, de ce livre dont M. Ad. Franck dit : « Le *Zohar*, ou le Livre de la lumière, est le code universel de la kabbale. Sous la modeste forme d'un commentaire sur le *Pentateuque*, il touche, avec une entière indépendance, à toutes les questions de l'ordre spirituel, et quelquefois il s'élève à des doctrines dont la plus forte intelligence pourrait encore se glorifier de nos jours[1]. » Malheureusement, la grande modestie de cet érudit, — il désire garder l'anonymat, — nous arrête. Cependant, nous ne saurions taire que seize années d'un labeur constant et de mûres réflexions ne lui ont point paru trop pour mener à bien sa tâche difficile ; ce qui est une garantie de la perfection de son œuvre. Nous devons aussi, signaler au lecteur certaines incorrections de langue qui n'ont pu être évitées dans cette traduction littérale d'un texte des âges lointains, texte qu'aurait forcément altéré toute prétention à la littérature.

LA RÉDACTION.

[1] *La Kabbale ou la philosophie religieuse des Hébreux*, p. 65.

TRAITÉ

de la

Petite Assemblée Sainte

par

SIMÉON BEN-JOCHAÏ

---

1. TRADITION. — Dans ce jour où les Disciples s'étaient rassemblés dans la maison de Siméon, celui-ci prenait ses dispositions dernières, car il allait quitter ce monde : il y avait en sa présence, Éléazar, son Fils, et R. Abba, et les autres disciples, et la maison était envahie [1].

2. En levant ses yeux en haut, Siméon voyait la maison remplie d'esprits. — Et Siméon versait des larmes, en disant : lorsque j'étais malade, il y a peu de temps, et que Pinchas, fils de Jaïr, se trouvait en ma présence, en faisant choix du lieu de ma sépulture, la vie m'a été prolongée .

3. Et alors que j'avais recouvré la santé, un feu environnait la maison, et ce feu a continué jusqu'à ce jour. Et personne ne pouvait venir vers moi, sans mon consentement.

4. Mais maintenant ce feu a disparu ; et la maison est remplie [2].

5. Lorsqu'ils prenaient place, R. Siméon ouvrant ses yeux eut une vision ; et le feu environnait la maison.

6. Tous dès lors sortaient ; et Éléazar et

[1] Par des Esprits d'en-Haut.
[2] D'êtres à l'état spirituel.

R. Abba restaient au dedans, mais les autres disciples étaient assis au dehors.

7. Siméon dit à son fils Éléazar : sors et vois si Isaac est là ; je suis obligé de lui donner entrée.

8. Et dis-lui qu'il prenne ses dispositions, et qu'il reste avec moi. Heureuse est sa part.

9. Siméon se leva, puis il s'assit ; il sourit et plein de joie, il dit : où sont mes disciples.

10. Et Éléazar se leva, et il les fit entrer ; et ils s'assirent en sa présence.

11. Siméon leva ses mains, et il fit une Prière, et il était dans l'allégresse.

12. Et il dit : les disciples qui étaient à l'Assemblée dans l'Aire, seront réunis ici.

13. Tous les disciples sortirent ; et Éléazar son fils, et R. Abba, et Jehuda, et Jossé, et Chija restèrent.

14. Et en même temps, Isaac entra, et Siméon lui dit : que ta part est belle, et de quel bonheur tu es comblé aujourd'hui.

15. R. Abba prit place derrière Siméon, et Éléazar en sa présence.

16. Siméon dit : maintenant, c'est le temps du bon plaisir d'en-Haut, et j'ai le désir de parvenir au Règne à venir sans confusion.

17. Et je veux révéler purement, en présence de la Schéchinah, les Arcanes saints, qui n'ont pas été révélés jusqu'à ce jour.

18. Afin qu'il ne soit pas dit : que j'ai gardé le silence et ai quitté ce monde. Ces vérités sont restées cachées en mon cœur jusqu'ici, de sorte que j'entrerai pour ainsi dire avec elles dans le monde à venir.

19. Voici ce que je règle à votre égard : R. Abba écrira, Éléazar mon fils étudiera, et les autres disciples méditeront dans leur cœur.

20. R. Abba se leva de là où il était; et Éléazar son fils s'assit.

21. Siméon dit : lève-toi mon fils, car un autre doit s'asseoir à cette place, et Éléazar se leva.

22. Siméon se couvrit et s'assit, et il commença, en disant, Ps. 115. ℣. 17 : *Les morts ne loueront pas le Seigneur, ni ceux qui descendent à l'état de silencieux.*

23. *Les morts ne loueront pas le Seigneur;* il en est certainement ainsi, à l'égard de ceux qui sont dans la mort. Le Dieu dont le nom est saint, — qu'il soit béni, — est appelé vivant, et il fait sa demeure au milieu de ceux qui sont nommés les vivants, et il n'est pas avec ceux qui sont appelés morts.

24. Et la fin de ce texte est ainsi : *ni ceux qui descendent à l'état de silencieux*, car ceux qui sont ainsi restent dans la Géhenne.

25. L'état de ceux qui sont nommés les vivants est autre, car le Dieu, qui est saint, — qu'il soit béni, — à le désir de leur gloire.

26. Siméon dit : combien ce temps est différent de celui de l'Assemblée dans l'Aire. car le Dieu dont le Nom est saint et béni, était là présent, et son char?

27. Maintenant, il y a là aussi, ce saint : Élie, — qu'il soit béni, — et il est venu, avec les justes qui sont dans le Jardin d'Eden, ce qui n'avait pas eu lieu dans l'Aire[1].

[1] Le texte du *Zohar* dit : Là où Élie, en Esprit, est présent

28. Et le Dieu saint, — qu'il soit béni, — prend soin de la gloire des Justes plutôt que de sa propre gloire.

29. Selon ce qui est écrit de Jéroboam, qui offrait de l'encens et rendait un culte aux Dieux étrangers, et le Dieu saint, — qu'il soit béni, — retardait son châtiment.

30. Mais parce qu'il avait étendu sa main vers Iddo, Prophète, sa main devint sèche.

31. Car il est écrit : I Rois, XIII, 4 : *Et sa main devint sèche*; et il n'est pas écrit, parce qu'il a rendu un culte à des Dieux étrangers, mais parce qu'il a étendu sa main vers Iddo, prophète.

32. Maintenant, le Dieu saint, — qu'il soit béni, — exalte la gloire des Justes, et ils viennent tous avec lui.

33. Il dit : Hamnouna le vieux est réellement ici, et avec lui il y a aussi 70 justes qui l'entourent, et chacun d'eux est couvert de la clarté de la splendeur de l'Ancien, qui est saint, incognicible, inaccessible.

33*bis*. Il est venu, dit-il, pour entendre avec joie les paroles que je vais proférer.

34. Lorsqu'il fut assis, il dit : cette place a été assignée à Pinchas, fils de Jaïr.

35. Les disciples furent saisis de frayeur; ceux qui étaient là [1], se levèrent, et ils se placèrent au lieu le plus éloigné; mais Éléazar, et R. Abba étaient en face de Siméon.

36. Siméon dit : dans l'Assemblée de l'Aire

tout ce qui est dit est selon la Vérité ; mais il y a toujours des erreurs en ce qui est dit, hors de sa présence.

[1] A l'état spirituel.

nous avions réglé que tous les disciples parleraient à leur tour et moi avec eux.

37. Maintenant, je parlerai seul, et tous entendront mes paroles, ceux qui sont venus d'en-Haut, et ceux de la terre. Bienheureuse est ma part aujourd'hui.

38. Siméon commença, et il dit : *Je suis à mon Bien-aimé, et son désir tend vers moi,* Cant. VII, 10.

39. Pendant le temps, où j'ai vécu de la vie de ce monde, j'ai été attaché par un lien de vie au Dieu très saint, — qu'il soit béni, — et c'est pourquoi maintenant son amour est sur moi.

40. Car il vient, avec son cortège saint, pour entendre avec joie les Arcanes mystérieux, et la louange de l'Ancien très saint, incognicible, inaccessible.

41. Il se sépare de tout, et il en est de plus en plus séparé [1], et néanmoins il n'est jamais entièrement séparé, car tout s'unit à lui, et il est uni à tout, il est la vie de tout, cet Ancien saint, incognicible, inaccessible.

42. Il est avec une forme, et il est comme s'il n'avait aucune forme. Il a pris une forme pour être l'essence de tout, et il est sans forme, car il n'a pas l'existence [2].

43. En prenant une forme, il fait jaillir neuf lumières [3], qui brille par la forme qu'il a revêtu.

44 Et les lumières ont leur clarté par lui, et elles produisent des flammes, et ces lumières s'étendent au loin et de toute part, ainsi qu'un

1 Par les déchéances des êtres.
2 Il s'agit ici de l'Adam Cadmon le type céleste.
3 Les neuf Séphiroth, en tant que Kether.

phare envoie les rayons lumineux de tous côtés.

45. Et ces lumières qui brillent, si quelqu'un en approche pour en avoir la science, ne forment qu'une lumière unique [1].

46. L'Ancien très saint est ainsi : Il est la lumière suprême cachée sous tous les voiles, et elle ne peut être connue, si ce n'est par ces rayons lumineux qui s'étendent au loin, se dévoilent et restent secrets [2].

47. Et ces lumières sont son Nom saint ; c'est pour cela que toutes choses sont un.

48. Quant à ce qu'ont dit nos Maîtres de la Sagesse, dans leurs livres antérieurs, qu'il y a des degrés dans la création de l'Ancien très saint, où il est révélé par eux et par chacun d'eux, ce sont là des formes de l'être de l'Ancien très saint, ce n'est pas ici le lieu d'expliquer ces Arcanes [3].

49. J'ai parlé de ces Arcanes dans l'Assemblée sainte, et j'ai vu ce que je ne connaissais pas auparavant, et j'ai tout conservé dans mon cœur.

50. Mais maintenant, je manifesterai ces Arcanes en parlant seul, en présence du Roi saint, et de tous les justes qui sont venus là, pour entendre ces paroles.

[1] Dieu est la substance unique des êtres.
[2] Kether est l'En-Soph.
[3] Il s'agit ici des mondes intelligibles, spirituels et naturels, qui sont des degrés.

SECTION II.

Du Crâne, et du Cerveau, et des trois têtes, et des cheveux.

51. Le crâne de celui qui est la Tête blanche n'a point un commencement; mais sa fin est la convexité de l'assemblage qui s'étend et qui brille.

52. Et par celle-ci, les justes auront en héritage 400 mondes désirables, dans le monde à venir.

53. Et de la convexité de l'assemblage, de ce crâne blanc, quotidiennement, une rosée se distille sur le Microposope, dans le lieu qui se nomme le ciel, et par là les morts seront vivifiés dans le temps futur.

54. Ainsi qu'il est écrit, Gen. XXVII, ỳ. 27 : *Et Dieu te donnera de la rosée des cieux.*

55. Et la tête blanche est remplie, et le champ des pommiers distille de cette rosée.

56. Cet Ancien très saint est incognicible et inaccessible; et la Sagesse suprême renfermée dans ce crâne est connue et n'est point connue.

57. Car dans l'Ancien, rien n'est connu que la tête, car il est la tête de tous les êtres.

58. Il est le Principe de la Sagesse suprême qui est aussi la tête, et en Lui, il y a ce qui est nommé le cerveau supérieur, le cerveau inconnu, le cerveau dont rien ne trouble la paix, ni le repos, et nul ne le connaît que Lui même.

59. En la Sagesse trois têtes sont sculptées, l'une dans l'autre, et l'autre au-dessus de l'autre.

60. L'une de ces têtes est la Sagesse mystérieuse, qui est cachée et n'est point connue.

61. Et cette Sagesse mystérieuse, c'est le principe suprême de tout, et de toute autre Sagesse.

62. La tête première, c'est l'Ancien très saint, incognicible, inaccessible.

63. La tête qui domine tout, c'est la tête qui n'en est pas une, et nul ne sait, ni peut savoir ce que renferme cette tête, car cela est au-dessus de la sagesse et de l'intelligence.

64. Et c'est pour cela que nous lisons, Nomb. XXIV. 11 : *Enfuis-toi dans ton pays*, Et, Ez. I. 14 : *Les animaux*, sont dits, *aller et revenir*.

65. C'est pourquoi l'Ancien très saint est nommé En-Soph, non-Être, parce que c'est de Lui que cela qui n'est pas, peut être.

66. Et tous ces cheveux, et tous ces poils, pendent du cerveau mystérieux.

67. Et ils sont tous disposés avec art, et la tête n'apparaît en aucune manière.

68. Car l'Ancien très saint est en tout dans la joie, et il ne se détourne pas de la miséricorde, pour l'éternité.

69. Mais il y a treize espèces de miséricordes, car cette sagesse mystérieuse se divise en Lui, en trois fois, par quatre. Et l'Ancien les renferme toutes, et par là, il a la domination sur toutes choses.

70. Une voie qui brille, au milieu des cheveux qui sortent du cerveau, est celle par laquelle les justes sont conduits dans le monde à venir.

71. Ainsi qu'il est écrit, Prov. IV. 18 : *Et le sentier des justes resplendit, comme une lumière.*

72. Et c'est de ceci qu'il est écrit, Is. LVII. 10 : *Alors tu te réjouiras dans le Seigneur.*

73. Et tous les sentiers qui dépendent du Microposope reçoivent la lumière, par celui-ci.

74. Cet Ancien des anciens est la couronne suprême, dans les choses supérieures, par lequel (cet Ancien) existent tous les diadèmes et les couronnes.

75. Et par Lui, toutes les lampes sont éclairées, et produisent des flammes et brillent.

76. Il est véritablement la Lumière suprême, inaccessible, et qui est incognicible.

77. Et par Lui toutes les autres lampes reçoivent leurs flammes et leur splendeur.

78. L'Ancien très saint a trois têtes, qui ne forment qu'une seule tête [1].

79. Et Celui-ci est la tête suprême au-dessus de tout.

80. Et puisque l'Ancien très saint est manifesté, en trinité, ainsi toutes les autres lampes qui brillent sont aussi en trinité.

81. Mais l'Ancien très saint est aussi manifesté en dualité.

82. Et l'Ancien considéré en dualité s'entend ainsi, comme la couronne suprême de tout ce qui est supérieur, et la tête de toutes les têtes.

83. Et, — en l'autre degré, — il est la tête au-dessus de tout, inaccessible à toute intelligence.

84. De même, les autres lampes sont aussi mystiquement, en dualité.

[1] Le Verbe est un avec son Père et l'Adam Cadmon.

85. L'Ancien très saint est aussi désigné et caché dans un seul concept, car il est un et tout est un.

86. Et toutes les autres lampes, — êtres vivants en Dieu, — sont sanctifiées et se résument et se réduisent en un seul être, et ils sont un, et tous sont Lui [1].

SECTION III.

Du Front de l'Ancien très saint.

87. Le Front qui se montre dans l'Ancien très saint se nomme Bienveillance.

88. Car cette tête suprême, cachée et inaccessible, nous montre quelque chose qui est beau et agréable, qui est compris dans le Front.

89. Et parce qu'il est la Bienveillance des bienveillances, il prend la forme d'un Front, qui se montre dans une lumière ineffable.

90. Et lorsque la lumière se manifeste, la Bienveillance des bienveillances se montre dans tous les mondes.

91. Et toutes les prières d'en bas sont agréées, et la face du Microposope est dans la lumière, et tout est enveloppé par la miséricorde.

92. Et par cette miséricorde les rigueurs de

[1] L'Ancien très saint, qui est le Verbe créateur, ne se manifeste pas seulement dans la nature, comme le *Livre de la création* l'expose, mais il apparaît, surtout dans l'homme prototype céleste.

C'est que la Forme de l'homme céleste renferme tout ce qui est au ciel et sur la terre. Aussi Ézéchiel dit : qu'au-dessus du char, — qui est la forme de l'homme glorieux, — il y avait comme la Figure d'un homme. I. 26.

Le Verbe créateur renferme en effet toutes les formes ; et c'est cette Forme unique, qui est la Sagesse suprême et mystérieuse, qui renferme tous les êtres.

la justice sont couvertes et adoucies ; ainsi, au jour du Sabbat, au moment des prières de l'après-midi, où les sévérités de la justice apparaissent, le Front se manifeste.

93. Et les rigueurs de la justice s'apaisent, et les miséricordes se rendent visibles.

94. Et pour cela, au jour du Sabbat, il n'y a pas de jugement, ni en haut, ni en bas ; et le feu de la Géhenne rentre dans sa source, et les pécheurs sont en repos.

95. Et pour cela, il y a un surcroît de joie, au jour du Sabbat.

96. Et l'homme doit trouver l'allégresse, par les trois sacrifices de prières du Sabbat, car toute vérité, tout résumé de la vraie foi, se trouvent en cela.

97. Et l'homme doit dresser une table d'autel, pour communier aux trois sacrifices de prières de la vraie foi, pour obtenir le bonheur.

98. Siméon dit : J'affirme quant à moi, en présence de tous ceux qui sont là, que pendant tous les jours de ma vie, je n'ai point mis en oubli les trois sacrifices de prières, et ainsi je n'ai pas été obligé de jeûner, au jour du Sabbat.

99. Ni même aux autres jours, je n'ai pas été obligé, bien moins au jour du Sabbat, car celui qui observe fidèlement ces choses est en possession de la vérité parfaite.

100. Le premier sacrifice de prière est celui de la Reine ; l'autre, celui du Roi saint ; et le troisième, celui de l'Ancien très saint, qui est incognicible, inaccessible.

101. Et dans ce monde, chacun s'élève, en ces degrés, par ces voies.

102. Si cette Bienveillance apparaît, les sévérités de la justice apparaissent, et la chaîne de la rigueur est rompue.

103. La forme de l'Ancien très saint est renfermée en une forme unique, qui est l'exemplaire idéal de toutes les formes.

104. Et elle est la Sagesse suprême occulte, l'idée générale de toutes les autres.

105. Et elle est appelée Eden, ou Paradis suprême, inaccessible, impénétrable [1].

106. Et c'est le cerveau de l'Ancien très saint, et ce cerveau s'étend de tous côtés.

107. De là, il descend dans un autre Eden, ou Paradis, et ainsi l'Eden ou Paradis est sculpté.

108. Et lorsque cette tête occulte, qui est dans la tête de l'Ancien, qui n'est point cognicible, manifeste son Front, qui a une forme pour éclairer, alors la splendeur frappe vers ce cerveau.

109. Et il est sculpté, et il est éclairé, par des clartés sans nombre.

110. Et il produit, et il manifeste quelque chose de cette lumière, en ce Front dans lequel est gravée une lumière, qui est nommée Bienveillance.

111. Et cette Bienveillance du côté opposé à la face s'étend jusqu'à la barbe, jusque-là, où elle peut se fixer dans la Barbe, et elle se nomme alors la Bénignité suprême.

112. Et cette Bienveillance, lorsqu'elle se

[1] Le Zohar admet un Eden suprême, avant la création des choses visibles.

manifeste, fait connaître les jugements du Seigneur, et ils sont adoucis.

SECTION IV.

Des Yeux de l'Ancien très saint.

113. Les yeux de la tête de l'Ancien très saint sont deux en un, égaux, qui regardent toujours, et ne dorment point.

114. Ainsi qu'il est écrit, Ps. cxx. 4 : *Il ne sommeillera point et ne s'endormira point. Celui qui garde Israël, saint.*

115. C'est pourquoi il n'y a point de cils, ni de paupières, sur cet œil.

116. Ce cerveau est représenté, et éclairé, par trois blancheurs suprêmes.

117. Par cette blancheur, les yeux du Microposope, sont purifiés.

118. Ainsi qu'il est écrit, Cant. v. 2. : *Lavés par le lait, ils restent dans la beauté de leur purification.*

119. Et lavés par toutes les purifications, les autres lumières sont plus éclatantes.

120. Le cerveau se nomme la source de la Bénédiction, cette source en laquelle sont renfermées toutes les bénédictions.

121. Et parce que le cerveau irradie, par les trois purifications de l'œil, il se nomme pour cela : *L'œil bon*, dont il est dit : *tu seras béni*, ou plutôt, dont dépend la bénédiction. Prov. xxii. 9.

122. Car les blancheurs de l'œil se rendent visibles par le cerveau.

123. Et lorsque cet œil considère le Microposope, tous les mondes sont dans la joie.

124. Celui-ci est l'œil droit ; les yeux inférieurs sont le droit et le gauche, deux avec une double lumière.

125. Dans le Traité du *Livre des mystères*, nous avons enseigné ce qu'est Iod supérieur, et Iod inférieur, He supérieur et He inférieur, Vau supérieur, et Vau inférieur.

126. Tout ce qui est supérieur doit s'entendre de l'Ancien, et ce qui est inférieur du Microposope.

127. Ceux-là ne dépendent pas, mais ceux-ci, entièrement, et ils dépendent de l'Ancien très saint.

128. Le nom de l'Ancien est incognicible à tous, et inaccessible.

129. Mais ces Lettres qui dépendent de l'Ancien, afin d'être stables, toutes sont inférieures. Car s'il n'en était pas ainsi, elles ne seraient pas rendues stables.

130. C'est pourquoi le Nom saint est inaccessible, et est manifeste.

131. Car ce qui est inaccessible doit s'entendre de l'Ancien très saint, inaccessible à tous.

132. Ce qui est manifeste, parce qu'il dépend, s'entend du Microposope.

133. Et c'est pourquoi toutes les Bénédictions exigent ce qui est inaccessible, et ce qui est manifeste.

134. Les Lettres inaccessibles, qui pendent en bas, dépendent de l'Ancien très saint.

135. Pourquoi pendent-elles en bas ? Pour rendre stable le Iod inférieur.

SECTION V.

Du Nez de l'Ancien très saint.

136. Le nez. De ce nez, par l'ouverture de l'organe, est excité le souffle de vie, dans le Microposope.

137. Et de cette entrée du nez, par l'ouverture de l'organe, dépend la lettre He, pour rendre stable l'autre He inférieur.

138. Et le souffle provient du cerveau inaccessible, et il est nommé : *le souffle de vie*, et par cet Esprit, les hommes connaîtront la sagesse, au temps du Roi-Messie.

139. Ainsi qu'il est écrit, Isaïe XI, 2 : *Et l'Esprit de Sagesse et d'intelligence reposera sur Lui.*

140. Le nez est la vie à tous les points de vue, la joie parfaite, le repos de l'esprit et le Salut.

141. Le nez du Microposope est ainsi, comme nous l'avons dit.

142. Car il est écrit de lui, Ps. XLVIII, 9 : *Et la fumée monta en son nez.*

143. Mais il est écrit aussi, Is. XLVIII, 9 : *Et je lui obstruerai le nez par ma louange.*

144. Or, dans le Livre de l'Enseignement, Jebha le vieux place He pour la bouche, mais en ce cas il n'agit pas ainsi. Et cela n'est pas nécessaire, quoique cela rentre dans le même sens.

145. Cependant par He il faut entendre le Jugement ; et le Jugement doit s'appliquer au nez, ainsi qu'il est écrit : *la fumée monte de son nez.*

146. Et si tu dis, il est écrit aussi : *Et le Feu le consumera par sa bouche,* néanmoins le fondement de la colère dépend du nez.

147. Toutes les formes de l'Ancien très saint sont créées par le cerveau, qui est en paix et inaccessible.

148. Et toutes les formes du Microposope sont produites par la Sagesse inférieure, ainsi qu'il est écrit : *Tu as fait toutes choses par la Sagesse ;* Ps. CIV, 24, et celle-ci est certainement l'épitome *de toutes.*

149. Quelle est la différence entre He et He ? par le He inférieur le Jugement est rendu visible, mais ici, il démontre la miséricorde dans la miséricorde.

SECTION VI.

De la Barbe de l'Ancien très saint.

150. De la Barbe de l'Ancien très saint dépend ce qui est l'ornement de toutes choses, et l'influence, car toutes choses ont léur dénomination par cette Barbe, qui est l'influence.

151. Elle est l'ornement de tous les ornements, et les influences supérieures, et celles qui sont inférieures, ont rapport à cette influence.

152. De cette influence dépend la vie de toutes choses.

153. Les cieux et la terre dépendent de cette influence ; les pluies de Bienveillance, et ce qui alimente tout.

154. La providence de toutes choses provient de cette influence. D'elle dépendent toutes les armées supérieures et inférieures.

155. Treize sources de l'huile de la magnificence dépendent de la Barbe de cette influence de gloire ; et toutes découlent sur le Microposope.

156. Ne dites pas toutes, mais neuf d'entre elles ont pour but d'adoucir les jugements.

157. Et lorsque cette influence pénètre en harmonie jusqu'au centre de la poitrine, toutes les saintetés des saintetés de la sainteté dépendent d'elle.

158. Sur cette influence s'étend l'écoulement de la source suprême, qui est la tête de toutes les têtes, qui n'est pas cognicible, et ne se perfectionne pas, et dont ni les supérieurs, ni les inférieurs n'ont aucune intelligence ; c'est pourquoi tout dépend de cette influence.

159. En cette Barbe, trois têtes, ainsi qu'il a été dit, se manifestent, et tout entre en parfait accord, par cette influence, et se montre en elle.

160. Et c'est pourquoi tout ornement des ornements dépend de cette influence.

161. Les Lettres qui dépendent de l'Ancien sont sous la dépendance de cette Barbe, et s'organisent par cette influence.

162. Et elles dépendent d'elle, pour rendre stables les autres Lettres.

163. Car si ces Lettres ne se rattachaient pas à l'Ancien toutes les autres Lettres n'auraient pas de stabilité.

164. Et c'est pourquoi, Moyse dit par nécessité, deux fois : *Tétragrammaton*, *Tetragrammaton*, de sorte que la manière de prononcer les distingue.

165. Car certainement toutes choses dépendent de ces influences.

166. Par cette influence, ce qui est supérieur, et ce qui est en bas, est réduit à la soumission, et l'un et l'autre sont courbés en sa présence.

167. Heureux, quiconque peut parvenir jusqu'à Elle[1].

SECTION VII.

Du Cerveau et de la Sagesse en général.

168. A l'égard du cerveau de cet Ancien très saint, qui est impénétrable en tout, il n'en est point fait mention, et il n'est point connu.

169. Car, puisqu'il est la tête suprême de ce qui est en haut, ainsi il n'est parlé que de la tête seule sans le corps, pour rendre toutes choses stables.

170. Et il est inaccessible, incognicible et inintelligible, pour tous.

171. Sa forme, c'est ce qui prend dans son cerveau inaccessible à tout, une forme qui s'étend et se manifeste; de là provient la bonté supérieure et inférieure.

172. Et la bonté supérieure s'étend et se manifeste, et dans ce cerveau inaccessible, toutes choses sont renfermées.

173. Car lorsque cette blancheur se manifeste dans cette lumière, elle frappe, cela qu'elle frappe en ce cerveau, et celui-ci est éclairé.

[1] Siméon ben Jochaï nous fait entendre, comment les êtres sont en l'essence de Dieu; comment par l'émanation, ils sont manifestés; comment par création, ils sont l'être propre.

Dieu n'a aucune forme, et en lui-même il ne peut être connu. Mais après avoir manifesté le Prototype Céleste, il se sert de cette forme de l'Homme Céleste, comme d'un char, *Mercaba* et par là il veut être appelé Jéhovah.

C'est ainsi que Dieu est l'Ancien très-saint; la Sagesse, et le Père des Pères des Êtres.

174. Et de cette influence glorieuse dépend un autre cerveau, qui se divise en trente-deux voies, lorsqu'il est éclairé; et alors il brille de l'influence glorieuse.

175. Les trois têtes supérieures sont, dans la lumière, deux têtes, et une, qui les réunit, et elles sont sous l'influence, et sont renfermées par elle.

176. Par là, commence à se manifester l'ornement de la Barbe, qui est l'influence inaccessible.

177. Et ces choses inférieures ont une forme, à l'image de l'Ancien très saint.

178. Et trois têtes sont autour de Lui, ainsi toutes choses se manifestent en trinité de têtes, et lorsqu'elles reçoivent la lumière, toutes choses dépendent l'une de l'autre en trois têtes, deux d'entre elles sont des deux côtés, et une qui les unifie.

179. Et si tu dis : qui est l'Ancien très saint? viens, vois : il est la tête suprême, incognicible. inaccessible, indéfinissable, et elle renferme tout.

180. Et en Lui, il y a deux têtes[1].

181. Et alors toutes choses ont leur organisation, mais Lui n'est, ni dans le nombre, ni dans l'arrangement, ni dans la disposition, mais dans le libre arbitre de son cœur.

182. Pour cela, il est écrit, Ps. XXXIX, 1 : *J'ai dit, je prendrai garde à mes voies, afin que je ne pèche pas par ma langue.*

183. La source du Principe des formes est dans l'Ancien très saint, et il reçoit la lumière

[1] Mon Père et Moi, nous sommes un.

de son influence. C'est la Lumière de la Sagesse.

184. Et celle-ci se répand en trente-deux voies, et elle sort du cerveau inaccessible, c'est-à-dire de la Lumière qui est en Lui.

185. Et ce que l'Ancien très saint produit la lumière en sa source, c'est ce qui est la Sagesse. Et elle est le Principe par lequel a lieu leur manifestation.

186. Et elle est en forme de trois têtes, qui ne font qu'une seule tête.

187. Et les trois têtes s'étendent sur le Microposope, et tout est brillant par elles.

188. Et cette Sagesse trace un dessein sculpté et elle produit un fleuve qui coule et va au dehors, pour arroser un jardin.

189. Et celui-ci entre dans la tête du Microposope, et il produit une autre sorte de cerveau.

190. Et de là, il va et coule dans tout le corps, et il arrose toutes les plantes[1].

191. C'est là ce qui a été écrit: Gen. II, 19 : *Et un fleuve sortait de l'Eden, pour arroser le jardin*[2].

192. Mais cette sagesse trace un dessein autre, et elle s'étend et entre dans la tête du Microposope, et elle produit un autre cerveau.

[1] Les fonctions organiques du corps.
[2] Pour la kabbale il y a trois Edens.

(*A suivre.*)

UN KABBALISTE DE LA TRADITION ORTHODOXE.

L'UPANISHAD DU GRAND ARANYAKA

(BRIHADARANYAKOPANISHAD)

Traduite pour la première fois du sanskrit en français

Par A.-Ferdinand Herold

PRÉFACE

C'est de ce siècle-ci seulement que date la première apparition des upanishads en Europe. Vers 1776 Anquetil-Duperron, — le même qui découvrit le Zend Avesta, — de retour de son aventureux voyage aux Indes, recevait du résident français à Feyzabad (province d'Aoudh), le Colonel Gentil, par l'intermédiaire de Bernier, un manuscrit contenant cinquante upanishads. Après un labeur de vingt ans, dont la Révolution ne put le distraire, il en terminait la traduction latine le 18 Brumaire an IV, (9 oct. 1796) ; il la publiait cinq ans après (1801-1802), sous un curieux titre [1], et avec cette épigraphe empruntée à l'un de ses textes : « Quisquis Deum intelligit, Deus fit. »

C'est dans cette traduction que Schopenhauer lut les uspanishads, avec quel fruit et quelle admiration, il l'a dit lui-même. Il y fallait quelque courage : la version d'Anquetil, faite avec un soin et une fidélité admirables, est écrite en un latin très obscur et très

[1] OUPNEK'HAT (id est, SECRETUM TEGENDUM) : OPUS IPSA IN INDIA RARISSIMUM, continens antiquam et arcanam, seu THEOLOGICAM et PHILOSOPHICAM, doctrinam, è quatuor sacris INDORUM Libris, RAK BEID, DJEDJR BEID, SAM BEID, ATHRBAN BEID, excerptam ; *Ad verbum, è* Persico *idiomate,* Samskreticis *vocabulis intermixto, in* Latinum *conversum* ; *Dissertationibus et Annotationibus, difficiliora explanantibus, illustratum :* STUDIO ET OPERA ANQUETIL DUPERRON, INDICOPLEUSTÆ, R. Inscript. et human. litter. Academiæ olim Pensionar. et Directoris. — Argentorati, typis et impensis fratrum Levrault. IX (1801).

tourmenté, un « latin persan, » dit Schopenhauer, presque inintelligible sans une étude spéciale. Défaut plus grave, elle n'est pas faite directement sur le texte sanskrit, mais sur une traduction persane, d'ailleurs excellente, exécutée en 1657, à Delhi, par des pandits, ou savants indigènes, venus de Bénarès, sur l'ordre et sous la direction de Mohammed Dârâ Schakoh, fils aîné de Shâh Jehân. Ce prince éclairé, petit-fils de l'empereur Akbar, Hindou d'ailleurs par les femmes, rêvait, semble-t-il, une sorte de conciliation entre les religions hindoues et mahométanes : il périt assassiné par son frère Aureng-Zeb, comme infidèle à la Loi du prophète (1659) : cinquante ans après, Aureng-Zeb mourait et avec lui disparaissait son empire : un siècle encore plus tard, et l'œuvre de Mohammed Dârâ Schakoh venait exercer sur la philosophie allemande et la pensée européenne l'influence que l'on sait.

En même temps, les upanishads influaient plus encore sur la vie religieuse de l'Inde. L'initiateur de ce mouvement qui dure encore fut le brahmane Rammohun Roy. Lettré, érudit, plus au courant des langues et des littératures de l'Europe qu'aucun savant européen de celles de l'Inde, il essaya de dégager l'esprit de ses compatriotes des pratiques de l'hindouïsme, qu'il jugeait idolâtriques. Il chercha dans le passé même de l'Inde le principe de cette rénovation, et le trouva dans les upanishads où il vit et avec raison « la base de la foi éclairée de l'Inde à toutes les époques [1]. » Il en traduisit plusieurs en Anglais, en Hindi, en Bengali, il les commenta, les publia à ses frais. Quand il mourut en 1833, en Angleterre, son enthousiasme avait gagné l'Occident et l'on ne devait plus cesser de s'intéresser aux upanishads.

A l'heure actuelle, nous possédons le texte sanskrit d'environ deux cents upanishads : il s'en découvre encore tous les jours. Les plus importantes ont été déjà publiées. Il va sans dire qu'elles ne sont pas toutes

[1] Goldstücker.

d'égale antiquité ; elles se répartissent sur les différentes périodes de l'histoire de l'Inde : quelqu s-unes, une Allah-upanishad par exemple, sont très modernes, et peut-être telle secte de l'Inde, en compose-t-elle encore aujourd'hui ; de plusieurs autres nous ne pouvons rien dire, sinon qu'elles sont antérieures au VIII[e] siècle de notre ère, époque à laquelle Çankhara les commentait ; mais les premières — et parmi elles celle qui fait l'objet de ce travail, et qui est regardée d'un commun accord comme l'une des deux plus anciennes, sinon comme la plus ancienne de toutes — sont certainement antérieures au Bouddhisme, qu'elles font déjà pressentir : on ne saurait se tromper de beaucoup en plaçant leur rédaction au plus tard vers le VI[e] siècle avant notre ère. Elles ont leur place en effet dans des ouvrages védiques : à ce titre elles font légitimement partie de ce que les Hindous appellent la *çruti*, la *Révélation*, par opposition à la *Tradition* (*Smriti*). Pour nous elles ont cet intérêt d'appartenir aux plus anciens monuments qui nous soient parvenus, sinon, comme l'on disait il y a cent ans, de la sagesse primitive, du moins de cette sagesse indienne si vénérée de l'antiquité.

*
* *

Essayons de définir les upanishads et de déterminer exactement leur place dans la littérature des Védas : nous sommes forcés d'entrer ici dans quelques détails d'un caractère un peu technique.

Tout d'abord on sait qu'il y a quatre Védas : le *Rig-Veda* ou *Veda des hymnes* ; — le *Sâma-Veda* ou *Veda des chants, des mélodies*, simple extrait du précédent, accompagné d'une notation musicale ; — le *Yajur-Veda* ou *Veda des formules du sacrifice*, conservé dans plusieurs récensions groupées sous les noms de *Yajur-Veda Blanc* et de *Yajur-Veda Noir* ; — enfin l'*Atharva-Veda*, qui n'a pris place qu'assez tard à côté des trois autres et qui doit son nom à la famille sacerdotale des Atharvans.

Mais chaque Veda, à son tour, se compose de quatre parties : c'est d'abord le texte même des hymnes ou des formules, la *samhitâ*; — puis viennent les *Brâhmanas*, sorte de grands rituels en prose, décrivant à l'usage des brahmanes les rites infiniment compliqué du *brahman* ou service divin, et prétendant expliquer en même temps la raison et l'origine de ces cérémonies ; — aux brâhmanas se rattachent des *âranyakas*, ou *livres-de forêt*, destinés aux Brahmanes qui ont quitté le village et la place du sacrifice pour aller mener une vie solitaire dans les ermitages, au fond des bois : ces âranyakas ont d'ailleurs aussi un caractère liturgique et il est souvent presque impossible de les distinguer des Brâhmanas. — Enfin aux âranyakas à leur tour se rattachent étroitement, et quelquefois jusqu'à s'y confondre, les *upanishads*.

Qu'est-ce donc qu'une *upanishad ?* Tout d'abord le sens du mot est bien établi, quoiqu'on en ait donné diverses étymologies : c'est, comme avait traduit Anquetil sur la traduction persane, celui de *Secretum tegendum*, d'enseignement secret, de doctrine ésotérique. Si nous écartons les jeux de mots par lesquels les anciens commentateurs prétendaient retrouver dans les syllabes du mot la mission bienfaisante ou réparatrice qu'ils attribuaient aux upanishads [1], nous pouvons adopter l'étymologie que donne, après un dictionnaire indigène, le dictionnaire de Böhtlingk. *Upanishad* viendrait de la racine *sad*, s'asseoir, accompagnée des préfixes *upa*, au-dessous, aux pieds de, et *ni*, en bas. Ce serait ainsi, à l'origine, l'enseignement que recevaient les disciples assis aux pieds de leur maître, dans le cercle consacré que le soleil éclaire à l'orient. Cet enseignement peut d'ailleurs se définir d'un mot : par opposition avec les brâhmanas, liturgiques, ritualistes, le caractère propre des upanishads est d'être spéculatives et théosophiques ; en face du *karma kânda*, de la partie des rites,

[1] Ils expliquent : « celle qui détruit l'ignorance » ou « celle en qui est déposé le salut. »

des œuvres, elles représentent la science pure (*vidyâ kânda*). Détail caractéristique, souvent le kshatriya, le grand seigneur mondain qui se pique de philosophie, y est donné comme supérieur au Brahmane, et le prêtre doit se metre à l'école du penseur laïque. Ce n'est pas d'ailleurs que les développements liturgiques soient tout à fait absents des upanishads : ils s'y rencontrent encore avec leurs jeux de mots et leurs défilés d'entités fantasmagoriques à côté des hardies cosmogonies et des plus hautes envolées de l'abs. traction.

*
* *

Revenons à l'upanishad qui fait l'objet de ce travail. D'après ce que nous venons de dire, son titre, *Brihad-âranyaka upanishad* peut se traduire : *la doctrine ou l'enseignement ésotérique du grand Livre-de-forêt.* Dans ce cas particulier l'upanishad et l'âranyaka se confondent presque ensemble et tous deux font partie intégrante du Brâhmana. Ce Brâhmana, dit les *Cent-Sentiers* (*Çata patha-Brâhmana*) rattaché au Yajur-Veda blanc, est regardé comme un des ouvrages les plus importants de la littérature védique. Il en existe deux récensions, celles des deux familles, des deux écoles différentes des *Kanvas* et de *Mâdhyandinas*. Nous suivrons pour notre traduction cette dernière récension telle que la donne la plus récente édition, celle de O. Böhtlingk [1].

Dans cette récension, le Brâhmana des Cent-Sentiers est divisé en 14 *kândas* ou parties, et 100 *adhyâyas* ou lectures. La quatorzième partie constitue l'âranyaka : et l'upanishad se compose des six dernières lectures de cette quatorzième partie, avec en tête deux chapitres empruntés à la treizième partie, relative au sacrifice du Cheval.

L'upanishad elle-même se divise en trois parties contenant chacune deux lectures : elle comprend en

[1] St Pétersbourg, 1889.

tout 47 chapitres ou brâhmanas. Chaque partie se termine par une sorte de généalogie des maîtres qui se sont transmis la doctrine depuis Brahma Svayambhu, l'Être en soi.

Notre tâche doit se borner, croyons-nous à ces indicat ons purement techniques. Qu'il nous soit permis d'ajouter que cette traduction de la *Brihad-âranyaka upanishad*, strictement littérale, est la première qui soit donnée en français.

PREMIÈRE LECTURE

—

PREMIER BRAHMANA

1. En vérité, l'aurore est la tête du cheval à sacrifier, le soleil l'œil, le vent le souffle, le feu vaiçvânara la bouche ouverte, l'année l'âtman [1] du cheval à sacrifier, le ciel est son dos, l'atmosphère son ventre, la terre son bas ventre, les points cardinaux ses flancs, les points collatéraux ses côtes, les saisons ses membres, les mois et les demi-mois ses articulations, les jours et les nuits son point d'appui, les mansions lunaires ses os, le nuage ses chairs, le sable sa nourriture en digestion, les fleuves ses intestins, les montagnes son foie et ses poumons, les plantes et les arbres ses poils ; le soleil levant est sa moitié antérieure, le soleil couchant sa moitié postérieure ; quand le cheval bâille, il éclaire ; quand il s'ébroue, il tonne ; quand il pisse, il pleut ; la Voix est sa voix.

2. En vérité, le jour est né à la suite du cheval en

[1] Mot d'un sens très complexe, et qui réunit les notions du moi, de l'âme, du caractère, et même du corps, en tant qu'il est la marque distinctive des personnalités.

tant que mahiman [1] de devant : sa matrice [2] est dans l'Océan oriental ; la nuit est née à la suite du cheval en tant que mahiman de derrière : sa matrice est dans l'Océan occidental. Les deux mahimans sont nés ensemble, de part et d'autre du cheval. *Haya* [3] il a mené les dieux ; *vâjin*, les Gandharvas ; *arvan*, les Asuras ; *açva*, les hommes. L'Océan est son parent, l'Océan est sa matrice.

SECOND BRAHMANA

1. Rien n'était ici-bas à l'origine : par Mrityu [4] tout ceci était enveloppé, par faim, car la faim est Mrityu. Alors il se créa la pensée : « Que j'aie un âtman. »

Alors, Mrityu se mut en adorant. Comme il adorait, les eaux naquirent. Il dit : « Comme j'adorais, en vérité, *ka* [5] est né. »

C'est pourquoi ce qui est susceptible d'être arka est arka [6]. En vérité, il y a *ka* pour celui qui connaît que ce qui est susceptible d'être arka est arka, qui connaît ainsi.

2. Les eaux sont l'arka. Ce qui était la crème des eaux fut battu, et ce fut la terre.

Sur la terre, Mrityu peina : de lui, qui avait peiné, qui s'était échauffé [7], l'éclat — le suc — se déroula, et ce fut le Feu.

3. Et il partagea en trois son âtman : un tiers en

[1] Les *mahimans* sont deux coupes, l'une d'or, l'autre d'argent, qui, dans l'açvamedha, se placent, l'une devant, l'autre derrière le cheval.

[2] Le mot *yonî*, matrice, désigne aussi l'endroit où se posent les mahimans pendant le sacrifice.

[3] *Haya*, etc. : termes qui tous signifient cheval en sanskrit.

[4] La Mort, du masculin en sanskrit.

[5] *Ka* est un mot de la langue mystique qui signifie à la fois *eau* et *plaisir*.

[6] *Arka* est un terme liturgique qui désigne le feu dont on se sert dans l'açvamedha. L'upanishad le donne comme formé de la racine *arc*, adorer, et de *ka*.

[7] Le même mot signifie en sanskrit s'échauffer et se mortifier.

fut le soleil et un tiers le vent : or, c'est là le souffle partagé en trois.

L'Orient est sa tête, et ce point-ci et ce point-ci [1] sont ses avant-bras ; l'Occident est sa queue, et ce point-ci et ce point-ci [2] sont ses cuisses ; le Sud et le Nord sont ses flancs ; le ciel est son dos, l'atmosphère est son ventre, la terre est sa poitrine, et c'est lui qui se tient sur les eaux. Et, où qu'il aille, il s'y tient de même, celui qui connaît ainsi.

4. Et il désira : « Qu'un second âtman naisse pour moi. »

Et, en pensée, il s'accoupla avec la Voix, lui Mrityu avec elle, la Faim. Ce qui était la semence fut l'année ; et, auparavant, il n'y avait pas d'année.

Il porta tout juste le temps qu'est une année, et, au bout de ce temps, il émit celui-là. Celui-là à peine né, Mrityu ouvrit la bouche pour le saisir, il fit *bhân*, et ce fut la Voix.

5. Il considéra : « En vérité, si je pense en ennemi contre lui, je ferai un bien petit repas. » Et par cette Voix, par cet âtman, il émit tout ce qui est, tout ce qu'est ceci, quoi que ce soit : les Rics, les Yadjurs, les Sâmans [3], les chandas [4], les sacrifices, la postérité, les animaux. Tout ce qu'il émettait, il se mettait à le manger. Comme il mange tout, c'est là la qualité d'Aditi d'être Aditi [5]. Il est mangeur de tout, tout est pour lui du manger, celui qui connaît cette qualité d'Aditi d'être Aditi, qui connaît ainsi.

6. Il eut un désir : « Que je sacrifie grandement par un grand sacrifice. »

Il peina, il s'échauffa de chaleurs. De lui qui était fatigué, qui était échauffé, la gloire — la virilité —

[1] Le Nord-Est et le Sud-Est.
[2] Le Nord-Ouest et le Sud-Ouest.
[3] Eléments qui composent les Vedas.
[4] Nom des rhythmes védiques.
[5] Aditi est une divinité védique, d'un caractère très vague, mère des Adityas, et dont le nom est donné ici comme venant de la racine *ad*, manger.

sortit et se dégagea. En vérité, les souffles sont la gloire, la virilité.

Or, les souffles sortis, le corps se mit à gonfler. Dans son corps justement était l'Esprit.

7. Il eut un désir : « Que ceci soit, pour moi, d'une pureté rituelle. Que, par ceci, j'aie un âtman. »

De là, naquit le cheval : car il s'était gonflé [1].

Ceci fut propre au sacrifice : et c'est là la qualité d'açvamedha d'être açvamedha [2]. Donc, en vérité, celui-ci connaît l'açvamedha qui le connaît ainsi.

8. N'ayant pas retenu le cheval, Mrityu réfléchit. Celui-ci, il le saisit [3] au bout d'une année, pour lui même ; les bêtes, il les céda aux Divinités. C'est pourquoi on sacrifie comme appartenant à tous les Dieux ce qui a été consacré comme appartenant à Prajâpati.

Celui-ci est l'açvamedha, qui chauffe [4] ; pour lui l'année est l'âtman, le feu est l'arka ; les mondes que voici sont pour lui les âtmans, et c'est là l'arka, et c'est là l'açvamedha.

Celui-ci à son tour devient une Divinité unique, Mrityu s'en écarte, et il triomphe une seconde fois de Mrityu, Mrityu ne l'atteint pas, Mrityu est son âtman, il arrive à une vie pleine, il devient une de ces Divinités, celui qui connaît ainsi.

TROISIÈME BRAHMANA

1. Les enfants de Prajâpati sont de deux espèces, les Dieux et les Asuras. Or, les plus faibles étaient les Dieux, les plus forts les Asuras. Ils luttèrent entre eux en vue de ces mondes ci.

[1] S'était gonflé, *açvat* en sanskrit : telle serait, d'après l'upanishad, l'étymologie *d'açva*, cheval.

[2] *Açvamedha* serait, d'après l'upanishad, formé de *açva* et de *medhya*, pureté rituelle.

[3] Euphémisme de la langue liturgique pour dire sacrifier.

[4] Le soleil.

2. Or, les Dieux dirent : « Allons, surpassons les Asuras dans le sacrifice, grâce à l'udgîtha [1]. »

3. Et ils dirent à la Voix :
« Chante pour nous l'udgîtha. »
— « Je veux bien, » dit-elle.

Et pour eux la Voix chanta. Ce qu'il y a de jouissance dans la voix, en chantant elle l'amenait pour les Dieux, ce qu'il y a de bien à parler, elle l'amenait pour elle-même. Les Asuras s'aperçurent : « En vérité, grâce à cet udgâtar [2], ils vont nous surpasser. » Lu courant sus, ils le transpercèrent avec du mal. Ce mal, c'est justement ce qu'ici-bas il y a de fautif à parler ; c'est là ce mal.

4. Et ils dirent au Souffle :
« Chante pour nous l'udgîtha. »
— « Je veux bien, » dit-il.

Et pour eux le Souffle chanta. Ce qu'il y a de jouissance dans le souffle, en chantant il l'amenait pour les Dieux, ce qu'il y a de bien à sentir, il l'amenait pour lui-même. Les Asuras s'aperçurent : « En vérité, grâce à cet udgâtar, ils vont nous surpasser. » Lui courant sus, ils le transpercèrent avec du mal. Ce mal, c'est justement ce qu'ici-bas il y a de fautif à sentir ; c'est là ce mal.

5. Et ils dirent à l'Œil :
« Chante pour nous l'udgîtha. »
— « Je veux bien, » dit-il.

Et pour eux l'Œil chanta. Ce qu'il y a de jouissance dans l'œil, en chantant il l'amenait pour les Dieux, ce qu'il y a de bien à voir, il l'amenait pour lui-même. Les Asuras s'aperçurent : « En vérité, grâce à cet udgâtar, ils vont nous surpasser. » Lui courant sus, ils le transpercèrent avec du mal. Ce mal, c'est justement ce qu'ici-bas il y a de fautif à voir ; c'est là ce mal.

6. Et ils dirent à l'Oreille :

[1] Mélodie rituelle sur laquelle on chante les formules du Sâma-Veda.
[2] Celui qui chante l'udgîtha.

« Chante pour nous l'udgîtha. »

— « Je veux bien, » dit-elle.

Et pour eux l'Oreille chanta. Ce qu'il y a de jouissance dans l'oreille, en chantant elle l'amenait pour les Dieux, ce qu'il y a de bien à entendre, elle l'amenait pour elle-même. Les Asuras s'aperçurent : « En vérité, grâce à cet udgâtar, ils vont nous surpasser. » Lui courant sus, ils la transpercèrent avec du mal. Ce mal, c'est justement ce qu'ici-bas il y a de fautif à entendre ; c'est là ce mal.

7. Et ils dirent à l'Esprit :

« Chante pour nous l'udgîtha. »

— « Je veux bien, » dit-il.

Et pour eux l'Esprit chanta. Ce qu'il y a de jouissance dans l'esprit, en chantant il l'amenait pour les Dieux, ce qu'il y a de bien à faire acte de volition, il l'amenait pour lui-même. Les Asuras s'aperçurent : « En vérité, grâce à cet udgâtar, ils vont nous surpasser. » Lui courant sus, ils le transpercèrent avec du mal. Ce mal, c'est justement ce qu'ici-bas il y a de fautif à faire acte de volition ; c'est là ce mal.

8. Et ainsi certes ces Divinités, ils les assaillirent avec des maux, ils les transpercèrent avec du mal. Et alors ils dirent à ce Souffle qui est dans la bouche :

« Toi, chante pour nous l'udgîtha. »

— « Je veux bien, » dit-il.

Et il chanta pour eux. Ils s'aperçurent : « En vérité, grâce à cet udgâtar, ils vont nous surpasser. » Et, lui courant sus, ils voulurent le percer avec du mal. Et de même que, ayant rencontré une pierre, une boule de terre s'émietterait, tout de même, s'étant émiettés dans toutes les directions, ils disparurent. Et ensuite, les Dieux furent, les Asuras passèrent.

Il existe par son âtman, son cousin [1] passe pour lui, celui qui connaît ainsi.

9. Et ils dirent : « Où donc, pour nous, est passé celui-là, celui qui s'est ainsi attaché à nous ? Celui-

[1] Ce terme a pris de bonne heure en sanskrit la valeur d'ennemi, de rival.

là est dans l'intérieur de la bouche. » Voilà pourquoi il est Ayâsya ; de plus il est Angirasa [1], car il est le suc des membres.

10. Et cette Divinité a pour nom Dûr : en effet, Mrityu est loin [2] d'elle. Certes Mrityu reste loin de celui qui connaît ainsi.

11. Et cette Divinité, ayant secoué Mrityu, mal de ces Divinités, le fit aller là où est le bout de ces régions-ci. Là, elle déposa à l'écart le mal de ces Divinités. A cause de cela, il ne faut pas qu'il aille vers les peuples, qu'il aille là où est le bout, parce qu'il se dit : « Il ne faut pas que j'aille sur la piste du mal, qui est Mrityu. »

12. Et cette même Divinité, ayant secoué le mal de ces Divinités, qui était Mrityu, ensuite elle les transporte par delà Mrityu.

13. Et il transporta par delà la Voix la première et quand elle fut affranchie par delà Mrityu, ce fut le Feu. C'est ce Feu, passé par delà Mrityu, qui brille ici.

14. Ensuite il transporta par delà le Souffle ; et quand il fut affranchi par delà Mrityu, ce fut le Vent. C'est ce Vent, passé par delà Mrityu, qui souffle ici, purifiant.

15. Ensuite il transporta par delà l'Œil ; et quand il fut affranchi par delà Mrityu, ce fut le Soleil. C'est ce Soleil là bas, passé par delà Mrityu, qui brûle [3].

16. Ensuite il transporta par delà l'Oreille ; et quand elle fut affranchie par delà Mrityu, ce fut les Régions Cardinales. Ce sont ces Régions-ci, qui sont passées par delà Mrityu.

[1] Ayâsya Angirasa, c'est-à-dire de la tribu des Angiras, passe dans la tradition védique pour l'auteur de plusieurs hymnes. L'upanishad s'appuie sur une étymologie fantaisiste de ce nom pour l'appliquer au souffle qui est dans la bouche, bouche se disant *âsya*, membre *anga* et suc *rasa*.

[2] Dûr est mis en rapport avec *dûra*, loin.

[3] Ou mortifie.

17. Ensuite il transporta par delà l'Esprit ; et quand il fut affranchi par delà Mrityu, ce fut la Lune. C'est cette Lune là bas, passée par delà Mrityu, qui luit.

C'est de même en vérité que cette Divinité le transporte par delà Mrityu, celui qui connaît ainsi.

18. Et alors, en chantant pour lui-même, il se procura tout ce qui se mange et peut se manger. La nourriture, quelle qu'elle soit, qui est mangée, c'est par lui qu'elle est mangée, et c'est ici qu'il a son point d'appui.

19. Et les Dieux dirent :

« Cela, certes, qui est la nourriture, tu l'as en chantant obtenu pour toi même. Fais-nous avoir part à cette nourriture. »

— « Tous ensemble pénétrez en moi. »

— « Oui. »

Et, tout alentour, de toutes parts, ils pénétrèrent en lui. C'est pour cela que par la nourriture que l'on mange par lui, par cette nourriture, ces Divinités sont rassasiées. De même, les siens pénètrent en lui, il est l'entreteneur des siens, le meilleur, il marche en tête, il mange de la nourriture, il est le souverain, celui qui connaît ainsi.

20. Celui là certes qui, parmi les siens, veut tenir tête à celui qui connaît ainsi, celui-là ne suffit pas à ceux qu'il doit entretenir.

D'autre part, celui qui se met à la suite de celui qui connaît ainsi, celui qui veut entretenir à sa suite ceux qu'il doit entretenir, celui-là suffit à ceux qu'il doit entretenir.

21. Il est Ayâsya Angirasa, car il est le suc des membres. En vérité le Souffle est le suc des membres, car en vérité le Souffle est le suc des membres. C'est pourquoi, de quelque membre que le Souffle sorte, ce membre là même se dessèche : car le Souffle est le suc des membres.

22. Et il est Brihaspati [1]. La Voix en effet est Bri-

[1] Nom d'une divinité védique qui préside à la parole sacrée.

hatî [1] ; il est le maître [2] de la Voix : donc il est Brihaspati.

23. Il est Brahmanaspati [3]. La Voix en effet est brahma [4] ; il est le maître de la Voix : donc il est Brahmanaspati.

24. Il est Sâman. La Voix en vérité est le Sâman. Il est *sâ* et aussi *ama* [5]. C'est là la propriété du Sâman d'être Sâman.

Et, parce qu'il est égal à un vermisseau, égal à un moucheron, égal à un éléphant, égal à ces trois mondes-ci, égal à cet univers-ci, c'est pour cela qu'il est Sâman [6].

Il obtient l'union avec le Sâman, la participation au monde du Sâman, celui qui, ce Sâman là, le connaît ainsi.

25. Il est en vérité l'udgîtha. En vérité le Souffle est *ut* : en effet par le souffle tout ce monde est soutenu ; la Voix est le chant [7] : *ut* et *gîtha*, c'est l'udgîtha.

26. Et c'est ainsi que Brahmadatta Caikitâneya [8], mangeant le Roi [9], dit : « Que ce Roi fasse tomber en morceaux ma tête, si c'est autrement qu'Ayâsya Angirasa faisait l'udgîtha. » C'est qu'en effet il faisait l'udgîtha et par la voix et par le souffle.

27. A celui là vraiment qui connaît la propriété de ce Sâman il vient de la propriété. En vérité, la pro-

[1] *Brihatî* signifie *la Forte*, et est aussi le nom d'un maître védique.

[2] *Maître*, en sanskrit, se dit *pati*.

[3] Brahmanaspati est identique à Brihaspati.

[4] *Brahma*, identique à l'*Atman*, désigne aussi le Veda, qui en est le verbe. Il ne faut pas confondre le *brahma* impersonnel avec *Brahmâ*, la première des trois hypostases qui forment la trinité indoue.

[5] *Sâ* et *ama* sont deux pronoms démonstratifs, le premier féminin, le second masculin.

[6] *Sâman* est ici mis en rapport avec le mot *Sâma*, égal.

[7] *Ut*, préfixe sanskrit, qui indique un mouvement d'ascension, est contenu dans le mot *ut-tabdha*, soutenu. Chant se dit *gîtha*.

[8] Personnage inconnu.

[9] Désignation mystique du Soma, breuvage sacré.

priété du Sâman, c'est l'intonation. C'est pourquoi, quand il va faire l'office de prêtre, il doit désirer des intonations dans la voix. Avec cette voix qui a des intonations, il ferait son office de prêtre. C'est pourquoi dans le sacrifice, on aime avoir quelqu'un qui a les intonations, et aussi celui qui a de la propriété. La propriété vient à celui-là qui connaît cette propriété du Sâman, qui connaît ainsi.

28. Celui qui connaît l'or de ce Sâman, il obtient de l'or. En vérité l'or du Sâman est l'intonation : il lui vient de l'or, à celui qui connait cet or du Sâman, qui connaît ainsi.

29. Celui qui connaît l'appui de ce Sâman, celui-là a un appui. C'est la voix en vérité qui est l'appui de ce Sâman ; en effet, c'est s'appuyant dans la voix que ce souffle est chanté. D'autres disent que c'est dans la nourriture.

30. Et maintenant, à partir d'ici, c'est l'ascension [1] des Pâvamanas [2]. En vérité, le prastotar fait office de prastotar [3] en célébrant à haute voix le Sâman. Lorsque celui-ci fait son office de prastotar, qu'il [4] murmure ce qui suit :

Fais-moi aller du non-être à l'être, fais-moi aller de l'obscurité à la lumière, fais-moi aller de la mort à ce qui ne meurt pas [5].

[1] *L'ascension* (*abhyâroha*) est une cérémonie qui consiste à réciter les trois formules énoncées dans la suite, et qui assurent au récitant la divinité.

[2] Stances védiques qui accompagnent la cérémonie où le Soma est purifié.

[3] Prêtre auxiliaire de l'udgâtar.

[4] *Il* désigne celui au profit de qui on fait le sacrifice.

[5] En vers dans le texte sanskrit.

(A suivre) A. FERDINAND HEROLD

L'Antre des Nymphes

De Porphyre

Traduit du grec, pour la première fois en français,

Par Pierre Quillard

Ce qu'Homère a voulu faire entendre obscurément par cet antre d'Ithakè, qu'il décrit en ces vers :

A la tête du port croît un olivier au large feuillage.
Près de lui s'ouvre l'antre aimable et ténébreux,
Consacré aux Nymphes que l'on appelle Naïades.
Au dedans, il y a des cratères et des amphores
De pierre, où les abeilles construisent leurs rayons ;
Il y a aussi de longs métiers de pierre, sur lesquels les nymphes
Tissent des étoffes teintes de pourpre merveilleuses à voir ;
Là encore coulent des sources intarissables ; et il y a deux entrées :
L'une, vers le Boréas, laisse descendre les hommes ;
Mais l'autre, vers le Notos, est pour les dieux et jamais par elle
Les hommes n'entrent ; mais c'est la route des immortels.

Ce n'est point dans la réalité que le poète a pris ce qu'il raconte ; en effet aucun de ceux qui ont décrit l'île en détail ne parle d'un tel antre, ainsi que le remarque Kronios. Il serait absurde qu'un homme inventant poétiquement un antre imaginaire ait espéré faire croire à une fable feinte au hasard et par caprice, alors qu'il machinait ainsi dans le pays d'Ithakè des routes pour les hommes et pour les dieux, ou même qu'à défaut d'un homme, la nature eût établi là un chemin pour la descente de tous les hommes et l'ascension des dieux. Car le monde entier est plein d'hommes et de dieux et rien ne peut nous persuader que dans le seul antre d'Ithakè les hommes descendent et les dieux montent.

Partant de là Kronios dit que non seulement pour les sages mais aussi pour la foule, il est

bien évident qu'en ces vers le poète s'exprime d'une manière allégorique et figurée et nous oblige à chercher curieusement quelle est la porte des hommes et la porte des dieux et ce que signifie cet antre des Nymphes avec sa double entrée, cet antre à la fois aimable et ténébreux, bien que les ténèbres ne soient point aimables, mais plutôt terribles. Pourquoi en outre n'est-il pas dédié simplement aux Nymphes, mais par une attribution très précise à celles « que l'on appelle Naïades? » Que signifient ces cratères et ces amphores où l'on ne dit pas qu'aucun liquide soit versé et où les abeilles construisent leurs rayons comme dans des ruches? et ces longs métiers destinés aux Nymphes, et faits non de bois ni d'une autre matière, mais de pierre comme les cratères et les amphores? Cela n'est encore pas trop obscur: mais sur ces métiers de pierre, les Nymphes tissent des étoffes teintes de pourpre ce qui n'est pas merveilleux seulement à voir, mais à entendre aussi. Comment croire que des déesses tissent des voiles teints de pourpre dans un antre ténébreux sur des métiers de pierre surtout lorsqu'on dit que ces étoffes faites par les déesses sont visibles et teintes de pourpre? Puis il y a encore cette merveille que l'antre ait une double entrée, l'une pour la descente des hommes, l'autre pour les dieux et que la première soit tournée vers le vent Boréas et la seconde vers le Notos: on ne voit pas pour quelle raison le poète a assigné le Nord aux hommes et le Midi aux dieux et pourquoi il n'a pas en cette circonstance employé plutôt le levant et le couchant, puisque dans la plupart des temples les statues et les portes regardent le levant et ceux qui y

pénètrent sont tournés vers le couchant, quand, en face des statues, ils offrent aux dieux leurs prières et leur culte.

Le récit d'Homère est plein de telles obscurités ; ce n'est point une fable imaginée au hasard et pour le simple plaisir de l'esprit et il ne contient pas non plus la description d'un lieu réel, mais il y faut voir une allégorie du poète qui a aussi placé mystiquement un olivier près de l'antre. En découvrir et en interpréter le sens parut difficile aux anciens et à nous aussi, qui après eux tentons de l'expliquer. Ainsi à considérer la géographie, tous ceux-là, semble-t-il, ont montré quelque négligence qui considèrent comme une pure fiction du poète l'antre et tout ce qui en est raconté. Le témoignage des géographes les meilleurs et les plus exacts est différent et Artémidoros l'Ephésien écrit dans le cinquième livre de son œuvre divisée en cinq livres : « *En allant de Panormos, port de Kephallenia, vers le levant, à une distance de* « *douze stades se trouve l'île d'Ithakè, longue de* « *85 stades, étroite et élevée, avec son port appelé Phorkyn et sur la grève de ce port est* « *un antre consacré aux Nymphes où l'on rapporte que les Phéaciens laissèrent Odysseus.* »

Ainsi Homère n'aurait pas tout inventé. Mais qu'il ait suivi la nature ou qu'il ait ajouté quelques détails, les mêmes questions demeurent à résoudre si l'on recherche quelle était la volonté de ceux qui consacrèrent l'antre ou du poète qui l'aurait imaginé : car les anciens ne consacrèrent point de temples sans symboles mythiques et Homère en cela ne raconte jamais rien au hasard. Plus on essaiera de montrer qu'Homère n'a rien inventé au sujet de l'antre et que

celui-ci, avant le poète, était déjà dédié aux dieux, plus ce sanctuaire apparaîtra plein de la sagesse antique. Aussi vaut-il la peine d'en étudier et est-il nécessaire d'en expliquer la consécration symbolique.

Les anciens consacraient les antres et les cavernes au Monde considéré dans son universalité ou dans ses parties : ils prenaient la terre pour symbole de la matière dont est composé le Monde : là aussi on pensait que par la terre il fallait entendre la matière et l'on signifiait par les antres que le Monde est composé par la matière. Car le plus souvent les antres existent spontanément ; ils sont liés à la terre et taillés dans une roche uniforme, dont l'intérieur est creux et dont l'extérieur s'ouvre vers l'espace sans borne de la terre. Le Monde aussi est né spontanément ; il est lié à lui-même et parent avec la matière, signifiée par la pierre et la roche parce qu'elle est brute et résiste à la détermination ; et parce qu'elle est informe on la donnait pour infinie. Mais comme elle est fluide et privée par elle-même de la détermination qui lui imprime la forme et la rend perceptible, c'est à juste titre que l'on prenait le ruissellement et l'humidité des antres et leur ombre et, comme dit le poète, leurs ténèbres pour symbole de tout ce qui est inhérent au monde à cause de la matière.

C'est donc à cause de la matière que le monde est obscur et ténébreux : mais la forme s'y ajoute et l'ordonne (c'est pourquoi d'ailleurs on l'appelle κόσμος [1]) et par là il devient beau et agréable. On peut donc à juste titre le comparer

[1] On sait que le mot κόσμος signifie également l'ordre, la parure et le monde. N. D. T.

à un antre agréable à celui qui se tient sur le seuil parce que à l'entrée les formes y sont distinctes, mais obscur pour quiconque en imagine les cavités profondes et entre en esprit dans cette ombre. C'est au point que l'extérieur et les premiers abords en sont agréables et que les profondeurs intimes sont ténébreuses. De même les Perses pour signifier mystiquement la descente de l'âme et sa régression donnent le nom de caverne au lieu où s'accomplit l'initiation. A ce que dit Euboulos, Zôroastrès le premier, sur les montagnes qui avoisinent la Perse consacra un antre naturel, fleuri et arrosé par des sources en l'honneur de Mithras créateur et père de toutes choses. Pour lui, l'antre était l'image du monde organisé par Mithras et les objets qui y étaient disposés à des intervalles déterminés portaient les symboles des éléments et des zônes du monde. Puis après Zôroastrès, ce fut une tradition d'accomplir les rites initiatiques dans les antres naturels ou artificiels. Aux dieux olympiens on consacrait des temples, des sanctuaires et des autels; des stèles aux dieux terrestres et aux héros; des fosses et des trous aux dieux souterrains et de même des antres et des cavernes au monde ainsi qu'aux Nymphes à cause des eaux qui dégouttent et jaillissent dans les antres et auxquelles président, comme nous le dirons bientôt, les Naïades.

Et on ne regardait pas seulement l'antre comme un symbole du monde sensible, mais aussi de toutes les énergies cachées, parce que les antres sont obscurs et que l'essence de ces énergies est mystérieuse. De même aussi Kronos s'aménage un antre dans l'Okéanos et y cache ses enfants et Dêmêtêr nourrit Korè dans un antre

parmi des nymphes. Et l'on trouverait beaucoup d'autres exemples analogues en lisant les théogonies.

Les antres étaient dédiés aux Nymphes et surtout aux Naïades qui veillent sur les sources et tirent leur nom des eaux d'où elles découlent : c'est ce que montre l'hymne à Apollôn, où il est dit :

Pour toi les sources des eaux spirituelles
Demeurent dans les antres, formées
Par le souffle de la terre, pour les oracles
Prophétiques de la Muse ; celles-ci sur la terre
Coulant de tous côtés
Offrent aux mortels l'effusion continue
De leurs douces ondes.

Puis, à ce que je pense, les Pythagoriciens et après eux Platôn appelèrent le monde un antre et une caverne. Et dans Empédoklès les énergies conductrices des âmes disent :

Nous sommes arrivés dans l'antre caché.

Et il est dit dans Platôn au septième livre de la République : « *Voici les hommes comme dans un antre souterrain et dans une demeure telle qu'une caverne, avec une large entrée pour la lumière dans toute la caverne.* » L'interlocuteur reprend : « *Tu emploies une comparaison inexacte.* » — « *Il faut donc, mon cher Glaukôn, que je l'adapte à tout ce que nous avons dit auparavant. La demeure que nous avons sous les yeux ressemble à une prison et le feu que nous y voyons resplendir à l'énergie du soleil.* »

Tout cela montre bien que les théologues ont considéré les antres comme un symbole du monde et des énergies universelles ; mais ils en ont fait aussi le symbole de l'essence intelligible pour diverses raisons qui sont autres. Les antres figurent le monde sensible parce qu'ils

sont obscurs, rocheux et humides et que le monde, à cause de la matière résiste à la détermination et est fluide. Mais ils représentent aussi le monde intelligible par ce qu'il ne touche point sous le sens de la vue et à cause de la permanence et de la fixité de l'essence. De même aussi les énergies particulières ne sont pas perceptibles, surtout quand elles sont jointes à la matière. C'est en considérant qu'ils sont par nature plein d'ombre et de ténèbres et creusés dans la pierre que l'on a pris les antres pour symboles ; mais point du tout en considérant leur forme comme le croient quelques personnes ; car tous les antres ne sont pas sphériques à la manière de celui qu'Homère décrit avec deux entrées.

L'antre est double : il ne signifiait donc point seulement l'essence intelligible, mais aussi ce que les sens perçoivent ; et celui qui est en question maintenant parce que des eaux y coulent perpétuellement ne symbolise pas l'essence intelligible mais la substance unie à la matière. A cause de cela il n'est pas dédié aux nymphes Orestiades ou Acréennes ni à des nymphes analogues, mais aux Naïades qui prennent leur nom des sources [1]. Nous donnons spécialement le nom de Naïades aux nymphes qui veillent sur les énergies des eaux ; mais on appelait de ce même nom toutes les âmes qui se soumettaient à la génération. On pensait en effet qu'elles se tenaient auprès de l'eau animée par le souffle divin ; c'est ce que dit Nouménios et il interprète ainsi la parole du prophète : « *L'esprit de Dieu était porté sur les eaux* [2]. »

[1] Le grec νᾶμα veut dire *source*. N. D. T.

[2] Genèse I. 2.

Pour la même raison les Egyptiens ne pensaient pas que tous les daimones se tinssent sur un élément stable, mais bien sur un navire, même le soleil, et tous ceux en un mot qui assistent à la naissance des âmes quand elles descendent lourdes d'eau. Aussi Héraclite a-t-il dit que « *l'humide cause la joie et non la mort des âmes et qu'elles boivent l'eau avec joie, en vue de leur naissance ; de sorte,* dit-il encore *qu'elles vivent de notre mort et meurent de notre vie.* » C'est pourquoi le poète appelle διερούς[1] les hommes qui vivent dans le monde de la génération parce que leurs âmes sont humides. Aussi les âmes aiment le sang et la semence humide et les âmes des plantes se nourrissent d'eau.

Selon quelques personnes les êtres aériens et célestes se nourrissent aussi des vapeurs exhalées des sources et des fleuves. Les gens du Portique prétendent que le soleil se nourrit des exhalaisons de la mer, la lune de celles qui montait des sources et des fleuves, et les astres des exhalaisons de la terre. Aussi le soleil, la lune et les astres seraient comme des flammes spirituelles issues de la mer, des eaux pluviales et de la terre. Nécessairement les âmes sont ou corporelles, ou incorporelles et attirant le corps, et il faut aussi que celles qui doivent être unies au sang et à un corps humide soient portées vers l'humide et s'incarnent imprégnées d'humidité. C'est pourquoi les libations de bile et de sang évoquent les âmes des morts et que les âmes amies du corps attirant à elles le souffle humide le condensent comme un nuage. Car l'eau condensée en vapeur produit un

[1] Διερός signifie à la fois *frais* et *jeune*.

nuage ; et ainsi le souffle se condensant en elle à cause de l'abondance extrême d'humidité, les âmes des morts deviennent alors visibles. De ce nombre sont celles qui se sont souillées et qui nous apparaissent sous la forme de spectres. Mais les âmes pures refusent de naître. Aussi Héraclite a-t-il dit : « *L'âme sèche est la plus sage.* » Et de même le désir du coït rend le souffle mouillé et plus humide par ce que l'âme attire la vapeur humide quand elle est portée vers la génération.

Ainsi donc les nymphes Naïades sont les âmes qui veulent naître. C'est pourquoi on appelle *nymphes*, les jeunes filles qui se marient, parcequ'elles s'unissent en vue de la génération et on les lave avec l'eau des fontaines et des ruisseaux et des sources qui ne tarissent point. Au reste pour les âmes plus parfaites et pour les daimones générateurs le monde est sacré et agréable, bien qu'obscur et ténébreux : aussi croyait-on que ces âmes étaient aériennes et tiraient de l'air leur substance. Aussi sur la terre un antre consacré leur conviendra, agréable et obscur à l'image du monde et où comme dans un grand temple viennent les âmes. Mais l'autre convient aussi aux nymphes des eaux, puisqu'il y coule des sources qui ne tarissent pas.

L'antre dont parle Homère doit donc être assigné aux âmes et aux nymphes qui représentent des énergies plus particulières et qu'à cause des sources (νᾶμα) et des fontaines (πηγή) on appelle Pégées et Naïades. Quels symboles divers trouvons-nous donc convenant les uns aux âmes, les autres aux énergies des eaux, pour croire que l'antre est consacré à la fois aux

nymphes et aux âmes ? Les cratères et les amphores de pierre sont les symboles des nymphes Hydriades. Car les amphores et les cratères d'argile sont les symboles de Dionysos : car ils plaisent au dieu de la vigne dont le fruit est mûri par le feu ouranien.

Mais les cratères et les amphores de pierre conviennent très bien aux nymphes qui président aux eaux issues de la pierre. Et quel symbole serait mieux approprié que les métiers aux âmes qui descendent vers la génération et la production des corps ? Aussi le poète a osé dire que sur ces métiers les nymphes

Tissent des étoffes teintes de pourpre et merveilleuses à voir

C'est dans les os et autour des os que se forme la chair : ils sont de la pierre dans le corps des animaux et ils sont comparés à la pierre. C'est pourquoi les métiers sont faits de pierre et non d'une autre matière. Et les toiles de pourpre ne sont autres que la chair unie au sang : en effet les toisons de pourpre sont imprégnées de sang et la laine est teinte dans le sang et la chair est issue du sang. Et le corps est le vêtement de l'âme et est un spectacle admirable soit qu'on en considère la composition ou l'union avec l'âme. Ainsi Koré qui protège tout ce qui naît d'une semence est représentée par Orpheus tissant de la toile et les anciens appelaient le ciel un péplos parce qu'il flotte comme un voile autour des dieux ouraniens.

Pour quelle raison les amphores sont-elles pleines de miel et non d'eau ? Car, dit le poète,

Les abeilles y construisent leurs rayons.

Le mot même τιθαιβώσσειν signifie τιθέναι τὴν βόσιν

4

(déposer de la nourriture) ; or les abeilles mangent et boivent du miel.

Les théologues se sont servis du miel pour un grand nombre de symboles divers : car le miel est formé d'énergies variées. Il purifie et conserve : grâce à lui beaucoup de choses deviennent incorruptibles et les ulcères anciens sont guéris par lui ; il est doux à goûter et fait avec les fleurs par les abeilles qui naissent des bœufs. Aussi ceux qui sont initiés aux mystères léontiques versent sur leurs mains pour les laver du miel au lieu d'eau et en même temps on leur enjoint de garder leurs mains pures de tout méfait, de tout crime et de toute obscénité, et comme le feu purifie, le myste reçoit ces affusions spéciales et l'eau est écartée par ce qu'elle est hostile au feu. De même le miel purifie la langue de toute erreur.

(*à suivre*)

PIERRE QUILLARD.

LA TÉLÉPATHIE

ET LE

Néo-Spiritualisme

« Aucune saine raison ne nous permet d'attribuer à la nature une puissance et une vertu limitée », a dit Spinoza. Il semble que la meilleure part des savants de notre temps aient voulu adopter pour devise cette affirmation du philosophe et s'en faire une idée directrice. Les plus hardis d'entre eux soutinrent même que la puissance naturelle n'avait pas de limites et que, par elle, et avec elle, on pourrait expliquer des faits que les générations précédentes, plus hésitantes, avaient considéré comme mystérieux et impossibles à pénétrer dans leur cause.

Les faits de magnétisme, de somnambulisme provoqué, de suggestion mentale, étaient rangés dans cette catégorie, il y a peu d'années encore. Les hommes de science niaient leur réalité ; ils faisaient partie, pour eux, de la classe des superstitions populaires, avec la foi aux revenants et aux fantômes. Seuls disait-on, un de Lancre, un Del Rio, un Sprenger peuvent s'attarder à discuter semblables croyances, bonnes à défrayer des exorcistes, mais non à illustrer les débats d'une Académie ou d'un corps savant quelconque.

Les promoteurs des études hypnotiques eurent donc à réagir violemment contre ce courant fait d'incrédulité et de mépris même. Au début, ils furent raillés, puis attaqués quand leurs expériences prirent du poids par leur nombre et par la qualité de ceux qui les instituaient. Aujourd'hui encore, bien que le monde scientifique se soit rallié aux idées que surent défendre avec tant d'autorité MM. Charcot et Richet, MM. Baunis et Bernheim — je ne veux pas entrer ici dans les discussions particulières aux écoles —

beaucoup de bons esprits refusent d'accorder crédit aux miracles de la Salpêtrière et de Nancy.

Malgré cela, le mouvement qu'inaugurèrent Braid et ses émules, est loin de faiblir ; il a servi, au contraire à mettre en lumière des phénomènes si spéciaux et si étranges que les savants les plus intrépides — jusqu'à ce jour — reculent devant leur étude, quelque profondément captivante, qu'elle puisse être : je veux parler de ces phénomènes que l'on appelle phénomènes télépathiques et phénomènes spiritualistes.

Que sont ces phénomènes ? Ils sont psychiques et physiques. Les premiers consistent en la transmission des pensées et des sentiments d'un esprit à un autre sans l'intermédiaire des organes des sens ; les seconds se rattachent à l'une des trois manifestations suivantes : 1° Des personnes qui traversent quelque crise grave, ou qui vont mourir, apparaissent à leurs amis et à leurs parents, ou se font entendre par eux, avec une fréquence telle que le hasard seul ne peut expliquer les faits. 2° Sans cause discernable, des objets matériels peuvent se mouvoir, 3° Sans contact, un surcroît de poids peut être ajouté à des corps solides.

C'est pour cette deuxième classe de phénomènes qu'il est bon de se remémorer la parole de l'illustre Faraday : « Rien n'est trop merveilleux pour être cru : » Et encore n'ai-je pas parlé des manifestations dites spiritiques et des « matérialisations » de M. William Crookes inventeur du Radiomètre et famillier de Katie King. Les hommes qui ont abordé cette étude auront à entreprendre une lutte analogue, à celle que livrèrent jadis les Braidistes, car les faits, qu'ils se sont chargés, sinon d'élucider, du moins d'établir, sont à la fois de ceux que l'esprit positif a le plus de peine à admettre, — puisque depuis longtemps, ils sont classés dans la catégorie du surnaturel pour lequel il ressent une si invincible répugnance — et de ceux que l'esprit théologique se refuse à laisser témérairement scruter. Ainsi MM. Crookes, Myers, Wallace et Podmore, en Angleterre, M. Willians Ja-

mes aux Etats-Unis etc... auront contre eux l'Orthodoxie scientifique qui leur reprochera de favoriser, par des théories que l'expérience ne justifie peut-être pas assez, les croyancessuperstitieuses et l'Orthodoxie religieuse qui les accusera d'impiété.

Quels sont les arguments de ces adversaires, quelle en est la validité, c'est ce qu'il serait bon d'examiner avant tout.

I

Ceux que j'appellerai les théologiens prétendent posséder sur certains faits d'un ordre indéterminé, des théories séculaires et suffisamment explicatives. Ce que Spencer a appelé l'Inconnaissable, ils en attribuent la genèse à une essence suprême qui est Dieu dont ils font la raison suffisante. Ils font entrer dans cet inconnaissable tout phénomène dont la science n'a pu encore trouver la cause et ils affirment, à priori, qu'il est non-seulement inutile, mais encore impie de chercher à déterminer ce que la foi suffit à justifier. Ils ne nient aucun des faits qui nous occupent ; ils croient aux fantômes, aux apparitions, aux bruits imprévus, aux communications de pensée, à la clair-audience, car ils ont sur tout cela une riche littérature légendaire qui ne leur permet pas le moindre doute. Seulement, ils distribuent toutes ces manifestations entre deux grandes catégories : celle des miracles divins et celle de la thaumaturgie diabolique, que toutes deux ils ramènent à une seule : la catégorie des mystères auxquels il est interdit de toucher. Tous ces arguments ayant pour base un indispensable fonds de croyances spéciales, leur valeur disparaît sitôt que ces croyances sont contestées ou repoussées.

Quant aux orthodoxes de la science, quoiqu'ils semblent, par définition, devoir s'écarter absolument des théologiens, ils partent en réalité du même point et le fondement de leur théorie est identique. Leur intransigeance est même plus agressive car, pour justifier leur dire, ils sont en possession de vérités,

peut-être restreintes, mais en tous cas solidement et positivement établies par l'expérience. Ils se sont fait sur l'ensemble des contingences physiques, sur la nature de l'homme, sur sa physiologie et sur sa psychologie des idées fort nettes et que justifient des observations incontestables. Ils sont arrivés à constituer des dogmes scientifiques, à former un credo raisonnable, dans lequel ils désirent enfermer les générations, ainsi que pratiquèrent les églises de confessions différentes, et l'agnosticisme dont ils se targuent n'est qu'apparent puisqu'il ne fait que créer une foi nouvelle : la foi a une science établie et reposant sur des principes qu'on affirme irréfutables jusqu'à présent. Suivant toujours Spencer, ils croient à l'Inconnaissable, et, avec l'Orthodoxie religieuse, ils englobent dans cet Inconnaissable plus que ce qu'il ne doit légitimement contenir. Ils dressent une sorte de Corpus de nos connaissances acquises et, partant de ce canon, ils repoussent, soit comme invraisemblable, soit comme supranaturel, tout ce qui est en dehors de lui.

Il est évident que nous vivons sur un certain nombre de lois fort anciennes dont la force s'est accrue par l'hérédité et que nous sommes conduits à écarter tout fait tendant à contredire ces lois. Ainsi nous sommes persuadés, à bon droit d'ailleurs, de la réalité d'une loi de la pesanteur. Nous savons pertinemment que tout corps tend à choir vers la terre, nous avons même su démêler et formuler les conditions de cette chûte ; en vertu des formules que nous possédons, des équations posées, nous nous refuserons donc à croire qu'un homme puisse rester en suspens dans l'air, si ce n'est à l'aide d'une supercherie, facile ou difficile à découvrir, peu importe. Or, nous trouvons, soit dans la vie des saints, soit dans des récits de voyageurs — ayant visité l'Inde, par exemple — des cas de lévitation observés sur de béats personnages ou sur des fakirs illuminés. Ces faits étant en contradiction avec ce que nous savons de la pesanteur, nous sommes enclins à les nier, à les qualifier de fabuleux.

La foule de tous les temps, convaincue aussi que les dits faits s'écartent des lois naturelles, convaincue d'autre part, grâce à sa puissance de crédulité et d'enthousiasme, de leur réalité, les appelle des miracles et les attribue à une intervention divine. De cette croyance populaire à l'action d'une puissance innattingible, capable de perturber les lois, est née pour l'Orthodoxie scientifique, la nécessité de proclamer l'impossibilité du Miracle et du Suprasensible. « L'homme non scientifique, dit Ernest. Renan, dans ses *Dialogues Philosophiques*, admet qu'il y a des êtres agissant directement dans les choses du monde...... or, je tiens pour indubitable qu'aucun caprice, aucune volonté particulière n'intervient dans le tissu des faits de l'Univers. » Avec Renan, la science moderne déclare : Je ne crois pas au surnaturel ; le surnaturel et le Miracle sont impossibles ; nul fait surnaturel ne peut advenir et, d'ailleurs, on n'a jamais et on ne pourra jamais avoir de preuves sérieuses de leur possibilité. Tout cela est excellemment et fort justement dit et ce serait irréfutable si l'on avait, à côté de cela, une conception nette du Miracle. Or, on n'a pas cette conception et c'est de ce manque de certitude sur la valeur et sur le sens d'un mot aussi important que viennent tous les obstacles à des doctrines et à des sciences d'une nouveauté un peu déconcertante.

L'esprit positif me semble avoir du Miracle la même notion que l'esprit religieux. La théologie entend par miracle « les œuvres insolites de la Nature », suivant le mot de Spinoza, lesquelles œuvres marquent une action de la Providence. Quant à cette action, elle n'émane pas d'une brusque décision, car la volonté divine n'intervient pas à chaque miracle, mais dès que les choses furent créées par Dieu, elles furent disposées de manière à se prêter à tous les miracles qui devaient se produire ultérieurement. C'est dans ce sens qu'il faut entendre la parole de Malebranche « : Dieu n'agit pas par des volontés particulières : » et non en faire un argument contre le

Miracle, c'est du reste la théorie des vieux théologiens, c'est même celle des docteurs juifs, de Maïmonides, en particulier.

Les rationalistes, eux, déclarent que toute influence divine est inadmissible; quant aux miracles, disent-ils, toujours avec Ernest Renan, comme ils sont attribués par les religions différentes à des dieux différents, ils se détruisent mutuellement « *Quand même*, dit Renan, *la masse d'une population croirait avoir expérimenté l'efficacité de la prière* (en tant que provocatrice de miracle) *cela ne prouverait rien. Les Carthaginois* (trois mille inscriptions puniques nous l'attestent) *prétendaient avoir expérimente la même efficacité et se trompaient, puisque leurs dieux*, (*tout le monde l'avouera aujourd'hui*), *étaient impuissants.* » Ce raisonnement, parfait en apparence, ne prouve rien contre les faits en eux-mêmes: tout au plus établit-il que les Carthaginois se trompaient quant à l'attribution de ces faits, qu'ils regardaient comme émanant de Bel ou de Tanit. L'Eglise était plus logique en faisant honneur au Diable de tous les Miracles de ceux qu'elle appelle les faux dieux. De même ce qu'il y avait de faux dans la croyance à la sorcellerie, c'est l'imputation à Satan des faits de possession. Aujourd'hui la réalité des phénomènes est établie, ils relèvent de l'hystérie, on en a découvert la cause, ils rentrent dans les lois naturelles et cessent, pour le rationalisme, d'être miraculeux.

Si l'on fait abstraction de ces raisons causales, on voit que le positivisme a du miracle la même conceptien que la théologie puisqu'il considère comme merveilleux et miraculeux tout fait « *qui est une violation des lois de la Nature.* » comme dit Hume. Le positivisme aurait raison, si nous connaissions toutes les lois de la Nature, mais tout le monde est aujourd'hui d'accord pour convenir que nous n'avons pénétré qu'une faible partie de ces lois, donc le politisisme dit en réalité : « Un miracle est tout phénomène qui sort des lois que nous connaissons actuellement. » Cette définition est alors dangereuse car, à cause de

la valeur métaphysique attribuée à ce mot : miracle, elle viendra à l'encontre de toute découverte nouvelle. — N'est-ce pas en partant de tels principes qu'on déclara jadis que les phénomènes électriques obtenus par Franklin étaient miraculeux? — Donc, étant donné l'impossibilité pour nous de connaître l'ensemble des lois naturelles, nous devons abandonner la définition de Hume.

Qu'entendrons-nous donc par Surnaturel? Est-ce l'inexplicable? Non certes : nous n'expliquons pas la gravitation, ni la pesanteur, ni la génération et cependant ni la génération, ni la pesanteur, ni la gravitation ne sont des choses surnaturelles ; tout homme sensé convient de cela. Pourtant, en vertu de cette notion de l'inexplicable, Réaumur refusa d'admettre la parthénogénèse ; il répondit à Castellet qui l'informait de sa découverte : « Ex nihilo, nihil, » et il déclara qu'une telle façon de procréer serait miraculeuse.

Le surnaturel n'est pas non plus l'invraisemblable. Un fait invraisemblable est un fait qui contredit les expériences les plus rigoureuses ; quand ces expériences se fondent sur des preuves de l'ordre mathématique, il revête en plus un caractère d'absurdité. Ainsi, il est invraisemblable et absurde de dire que la lune est plus grande que la terre, mais s'il est invraisemblable qu'il y ait des hommes à queue, la supposition de l'existence d'une telle race n'est nullement absurde. Or, à part les cas de légendes sans fondement, les faits qualifiés de surnaturels ne sonr jamais absurdes, comme serait le cas, par exemple, d'une statue de pierre muée en chair ; si ces fait sont invraisemblables, c'est simplement parce qu'on n'en voit pas les causes et qu'ils semblent contredire certains principes. L'invraisemblable se ramène donc à l'inexplicable. Qu'appellera-t-on alors miracle? Je voudrais qu'on appelât miracle : *tout fait survenant sans cause, ou ne produisant aucun effet*. Si cette définition était admise, rien ne deviendrait plus difficile à établir qu'un miracle et, d'autre part, devant tout fait

mystérieux, constaté formellement, on ne pourait plus que dire : J'en ignore la cause, ou je n'en vois pas les effets, mais on ne le nierait pas *a priori*, sous prétexte qu'il est miraculeux, car alors il faudrait faire la preuve du miracle, et cela serait évidemment impossible.

Si donc nous voulons résumer ce qui précède, nous dirons à l'Orthodoxie scientifique, avec les défenseurs de la Télépathie : Vous partez d'une fausse notion du miracle pour repousser de parti pris un certain ordre de phénomènes ; à des faits, vous opposez des raisonnements, dès *a priori*, or, il n'est rien de plus antiscientifique. N'est-ce pas à cause d'idées préconçues que Æmilianus Parisanus, médecin de Venise, disait à Harvey : « On entend battre le cœur à Londres, mais non à Venise » ; de même, on disait à Galilée : « Le nombre 7 étant le nombre parfait, il ne peut y avoir que 7 planètes », et on partait de là pour nier l'existence des satellites de Jupiter.

« Ce qui est suffisamment prouvé, disait le révérend Joseph Glanvil, dans son *Sadducismus Triumphatus*, ne doit pas être récusé parce qu'il y a des difficultés à le concevoir. » Il ajoutait : « Tenter de démontrer un fait par un raisonnement ou une spéculation abstraite, est comme si on devait prouver par l'algèbre ou la métaphysique que Jules César fonda l'Empire de Rome. » De nos jours, le professeur Oxon dit très judicieusement en parlant de la télépathie : « Je n'ai pas à m'occuper de cette allégation que ces faits sont hors de la nature des choses, et, par conséquent, doivent être rejetés sans examen. C'est une ancienne méthode, plus antique que vénérable, de disposer des faits nouveaux. » Et M. Charles Richet remarque que : « Il est absurde de dire : nous n'irons pas plus loin. Voilà des faits que l'homme n'expliquera jamais. Voici des phénomènes qui sont absurdes et qu'il ne faut pas même chercher à comprendre, car ils dépassent les bornes de la connaissance.... Est-il permis de supposer que nous avons épuisé tout ce que nous devons apprendre ? »

Cette attitude de MM. Oxon et Richet est l'attitude de véritables hommes de science. Pour eux et pour plusieurs autres d'un esprit analogue, le surnaturel est simplement l'inexpliqué. Ils ont reconnu qu'en dernière analyse, la raison explicative de bien des choses se réduit à une hypothèse — comme pour la gravitation — quand ce n'est pas — comme pour la suggestion et l'électricité — à une simple entité verbale, qui substitue à un ordre de phénomènes rigoureusement déterminés, mais non dévoilés dans leurs causes et leur nature, un mot dont le sens n'est pas plus élucidé que le sens du mot esprit, ou du mot âme, pour quelques-uns.

Ces savants savent aussi qu'il n'est pas inutile de franchir cette barrière de l'Inconnaissable, qu'une science téméraire prétendit élever et ils veulent la franchir parce qu'ils ne s'embarrassent pas de théories et n'ont foi qu'en l'expérience. Aussi ne nieront-ils pas un fait que l'observation a établi, parce qu'il détruit une idée existante. Avec Stallo, ils déclarent : 1° « L'inconcevabilité d'un fait physique, par suite de son désaccord avec des notions préconçues, n'est pas une preuve de son impossibilité ou de sa non-existence. 2° Un phénomème physique peut-être réel, quelque peine que nous ayons à le concevoir, sans faire violence à nos idées familières. »

Avec Stallo, ils savent que : « Chaque période de recherche active, met en lumière des phénomènes non-seulement imprévus, mais sans analogie apparente avec d'autres faits connus. » Et comme ils sont pénétrés de ceci que : « Le secret de ceux qui font des découvertes est qu'ils ne regardent rien comme impossible » selon le mot de Liebig, ils cherchent, ils expérimentent, ils accueillent les témoignages sérieux, car sur quoi se baser, sinon sur l'affirmation contrôlée des sens, et sur le témoignage humain.

En partant d'hypothèses soit ontologiques, soit pseudo-scientifiques, la science trop officielle en vient à douter des témoignages quand ils contredisent ses

hypothèses, et à les admettre quand ils les confirment ; un tel procédé est difficile à justifier, car il ne tend à rien moins qu'à mettre en doute la valeur de tout témoignage humain. Or, les trois quarts de nos connaissances sont fondées là-dessus. Il y a une plus noble franchise à dire, comme Williams Crookes : « Les divers phénomènes que je viens attester sont si extraordinaires et si complètement opposés aux points de croyance scientifique les plus enracinés que, même à présent, en me rappelant les détails de ce dont j'ai été témoin, il y a antagonisme dans mon esprit, entre ma raison qui dit que c'est scientifiquement impossible, et le témoignage de mes deux sens de la vue et du toucher. »

Essayons donc, ainsi que firent Crookes et Wallace en Angleterre, Zœllner en Allemagne, Boutlerow en Russie, MM. G. Ballet, Féré et Richet en France, de nous dégager des préjugés ambiants, et d'étudier les faits télépathiques et néo-spiritualistes sans l'idée préconçue qu'ils ne peuvent exister parce qu'ils ne peuvent exister, sans l'idée préconçue qu'ils doivent nécessairement être démontrés, *quant à leur existence.*

(*à suivre.*)

BERNARD LAZARE

GLANES

—

Dans le numéro du 18 Nov. du journal *Science*, M. Arthur E. Bost. Wick développe l'idée de ce qu'il appelle « La personnalité résiduelle. » Reconnaissant ce fait expérimental que la personnalité est une chose extrêmement complexe, il dit que la somme des personnalités résiduelles subsidiaires varie et change comme les images d'un Kaléidoscope, mais que dans des conditions anormales elles deviennent plus distinctes, nettement définies, même se cristallisant pour ainsi dire en deux ou plusieurs groupes différents d'éléments qui alternativement, dorment et veillent, parfois co-agissent. Ces éléments sont d'une nature tellement instable que l'idée de la multiple personnalité peut difficilement se dégager de l'ensemble des phénomènes qu'ils présentent. Mais lorsqu'ils se précipitent et se cristalisent, lorsque chacun d'eux assume une physionomie consciente bien définie, la conception de la multiplicité des personnalités peut en être déduite et développée. Les éléments qui sont à l'état dormant pendant le sommeil, sont comme abstraits de la personnalité normale, cependant il reste à l'état conscient un singulier quelque chose, un indéfinissable « quelqu'un » dont les expériences individuelles de la nuit sont, au réveil, remémorées par la personnalité collective, et c'est ce qu'on appelle « le rêve. » Dans les états d'absence d'esprit, d'absorption ou de distraction, la personnalité identique est plongée dans un processus mental de l'une ou l'autre espèce, est dégagée, absente, et la personnalité résiduelle vit seule et séparée, engagée dans un processus particulier, un train d'activité qui fait suite ininterrompue au train et processus d'activité que, sous les mêmes conditions et dans les mêmes circonstances, elle avait parcouru le jour précédent.

Cette personnalité résiduelle subsidiaire peut agir et, généralement, agit très-machinalement. La personnalité collective peut parfaitement ne plus se souvenir

de ce qui a été fait de ce qu'elle a pensé et s'étonner de ce qui a été accompli, ne point concevoir comment ses organes ont pu continuer leur processus de fonctionnement normal, apparemment réfléchi, alors qu'elle, ce qu'elle considère comme son Moi inaltérable », était absente, abstraite, distraite, plongée dans un cours de pensées, toutes différentes. — D'autre part, ces deux personnalités, l'identuelle et la résiduelle, peuvent parfaitement poursuivre à l'état conscient chacune son processus d'idées, son train de fonctionnement séparé, particulier et différent. En de certaines circonstances données, les deux personnalités conscientes ayant procédé séparément, chacune de son côté poursuivant son train de processus particulier, peuvent, lorsque l'occasion l'exige, se joindre, redevenir, une et seule personnalité consciente. La personnalité, donc, conclut l'auteur, peut être considéré comme une fonction de position ou d'arrangement d'éléments, comme les isomers chimiques sont des fonctions de position de leurs atômes constituants.

*
* *

Le Sphinx, de Janvier sous la signature du D[r] Karl Du Prel, traite cette même question de la personnalité à un autre point de vue « La Vue à distance et le Dédoublement. » L'étude tend à établir et démontrer l'identité du « modus opérandi » de la psyche — corps astral, translucide, périsprit, — dans la production de ces deux phénomènes de la vie occulte, du fonctionnement mental conscient ou inconscient.

L'homme, dit l'auteur, a deux manières différentes de perception et de conception : La manière physique qui porte sur le présent et le milieu immédiat et la manière métaphysique qui porte sur le passé et l'avenir, c'est-à-dire, sur les régions médiates du temps et de l'espace. Nous sommes conscients du pourquoi et du comment des premières ; nous sommes inconscients du pourquoi et du comment des secondes. Ceci élargit considérablement le champ de nos études, attendu que nous avons à apprendre à discerner clairement entre le fonctionnement transcendental, l'automanifestation active de l'Ame et son fonctionnement ordinaire, à l'état conscient, sur terre. C'est sur le fait de

l'union de ces deux personnalités en notre « moi subjectif » que repose la possibilité du dégagement en soi, par dédoublement de notre conception, de ces deux facultés différentes, et d éliminer les faits de l'état conscient transcendental des faits de l'état conscient ordinaires processus intellectuel qu'il est impossible d'accomplir aussi longtemps que le cerveau demeure exclusivement asservi aux perceptions extérieures et n'a point été dûment discipliné, rompu et exercé, à la vue interne. Il en est comme des étoiles en plein jour, qu'on ne peut voir de la surface du sol, mais qu'on discerne clairement dès qu'on a pénétré au fond d'un puits.

La vue à distance n'est certainement point limitée, bornée par les quelques rares faits et phénomènes qui sont venus à notre connaissance et dont nous avons actuellement la conscience ; la faculté doit être en nous à l'état latent. C'est ce que tend à établir l'abondance de ces phénomènes pendant le sommeil et leur affluence en plus grand nombre et en meilleure qualité proportionnellement à sa profondeur. Lorsqu'on demandait au somnambule Richard comment il se faisait que nous autres mortels nous ne pouvions savoir ce qui venait à sa connaissance au moyen de sa double-vue, il répondit : « Vous le savez aussi bien que moi ; mais vous ignorez que vous le savez. » (Gorwitz, *Idiosomnambulisme*.) Il est à présumer que lorsque les faits sont de majeure importance pour le voyant, le phénomène s'imposant plus vivement et plus intimement à sa perception et à sa conception ils font une plus forte impression sur son cerveau et, partant, débordent sur la limite des perceptions ordinaires, font invasion dans le domaine de l'expérimental empirique, surtout lorsque l'activité des sens de relation extérieure est suspendue ou amortie, semi-paralysée. Cette suspension des fonctions des sens est la plus complète pendant le sommeil, l'abstraction mentale, la rêverie méditative, l'absence d'esprit en général ; mais, comme le réveil intervient avec seulement une diffuse conscience, un superficiel discernement, des phénomènes vécus, les images ne s'en impriment que légèrement dans le cerveau et le souvenir s'en évanouit vite et aisément. Mais lorsque ces expériences ont été vivement vécues, lorsque les impressions par leur nature d'in-

tensité ont rudement secoué les fibres de la sensation, de l'émotionalité, en portant sur les instincts fondamentaux de l'être, la conservation, la reproduction et les conceptions et sentiments collatéraux, la frappe des effigies et images dans le cerveau est plus nette et plus profonde, et le souvenir en demeure ineffaçable.

*
* *

A Mudisdorf, district de Freyberg, un houilleur possédant quelque bien perdit, coup sur coup, ses poules atteintes de choléra, puis une vache ; il va sans dire qu'il s'abstint de faire constater par un vétérinaire la cause réelle de ces déboires. Superstitieux, il se contenta d'attribuer ses malheurs aux maléfices d'un cordonnier, son voisin, initié, disait-il, aux mystères de la sorcellerie et de la magie noire. A l'appui de ses dires, il argua que le cordonnier fermait, sur le coup de midi, ses volets et sa porte, qu'il allumait des cierges, se livrant à des évocations d'esprits, à des incantations que trahissait une forte odeur de soufre se dégageant de sa maison.

Désireux de se débarrasser de cette réputation de sorcier qui lui faisait perdre toute sa clientèle, le cordonnier intenta au houilleur une action en dommages-intérêts à laquelle la cour de Freyberg donna gain de cause; mais le houilleur ayant demandé au tribunal de Dresde cassation de l'arrêt, elle lui fut accordée. Un *sorcier* qualifié par la cour suprême de l'Empire allemand à la fin du XIXe siècle, voilà qui n'est point banal !

Le Directeur-Gérant : F. DESCHAMPS

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY, BUSSIÈRE FRÈRES.

LA MAGIE

CHEZ LES CHALDÉO-ASSYRIENS

Toute étude sur la magie doit forcément se scinder en deux grandes divisions: l'une traitant de la magie blanche ou défensive, l'autre de la magie noire ou agressive. Mais, avant d'aborder la première de ces divisions, la nature même du système magique mésopotamien nous oblige à dire quelques mots de la religion des peuples qui l'ont mis en pratique.

La religion primitive, celle de la couche ethnique la plus ancienne de la Chaldée, était plutôt une crainte des forces physiques qu'une religion proprement dite. Pas de système métaphysique à cette époque, tout au plus un essai d'ordination, de hiérarchie, suscité par la différence d'intensité que ces populations primitives avaient remarquée dans les effets des diverses forces physiques. Bien que cet état primitif ne soit, à notre connaissance, exclusivement établi par aucun texte jusqu'à ce jour, il résulte cependant à l'évidence pour nous du simple raisonnement et de la déduction logique qui s'impose à l'esprit de quiconque étudie les religions révélées par les textes cunéiformes. Ce qui domine, en effet, dans les textes religieux accadiens de l'époque la plus reculée qui nous soit connue, c'est la crainte immense qu'on avait des Esprits (forces physiques) et de leurs manifestations malfaisantes. « La religion d'alors n'était évidemment qu'un schamamisme grossier, semblable à celui

que pratiquèrent les peuples turcs avant d'embrasser l'islam. » (Hommel : *Geschichte Babyloniens und Assyriens*).

Lorsque la religion primitive des Esprits fut coordonnée à l'état de système, elle se présenta, encore chaotique pour ainsi parler, sous la forme suivante : un nombre assez restreint de dieux et de déesses de premier rang, auxquels on donna, d'ailleurs, une multitude de noms et les attributions les plus diverses ; à côté de ces dieux et de ces déesses, une foule d'Esprits ou divinités inférieures.

L'extériorité du culte ne consistait que dans des cérémonies de conjurations dirigées contre les influences de toute nature des démons et des esprits inférieurs (Igigi, Anunnaki [1], Namtar, etc...) Toute une série de tels mauvais esprits est énumérée dans les plus vieilles formules magiques accadiennes, et leurs influences nuisibles sur les hommes sont exposées et décrites de toutes les manières. Ordinairement, ils se présentent en groupes de sept et viennent du désert [2], ou de l'intérieur de la Terre et de la profondeur des eaux, ou enfin des vastes régions de l'atmosphère. Une incantation bilingue nous montrera d'ailleurs l'idée qu'on s'en faisait.

« Incantation ! Sept ! Eux, [ils sont] sept ! et ils ne [sont] pas femelles, ils ne [sont] pas mâles, ils ne grandissent pas, ils n'ont pas pris d'épouses, ils n'enfantent pas de fils ; la crainte, la force, ils ne les connaissent pas ; l'offrande ni la supplication, ils ne les entendent pas ; comme le cheval, qui [est] dans la montagne, ils sont grands. D'En-ki (E'a) ils sont les

[1] *U* doit toujours se dire *ou* dans la transcription des mots accadiens ou assyro babyloniens.

[2] Ainsi, par exemple, les démons de la tempête, *lilla*, par abréviation *lil* ; cf. la Lilith de la Bible : Jesau, 34, 14.

ennemis ; les révoltés contre les Dieux, ce sont eux ! Ils s'établissent en ennemis dans le chemin et détruisent par leur sifflement ! Sept ! Ils sont sept ! et encore deux fois sept !

Esprit du Ciel, conjure-les ! Esprit de la Terre, conjure-les !

Conjuration de ces mauvais génies : Esprit de Rammânu, roi de la bonne parole, conjure-les !

Esprit du Soleil, roi du jugement, conjure-les ?

Esprit des Anunnas, dieux très grands, conjure-les !

Conjuration de ces mauvais génies. »

(W, A. I., IV, 2)

Tous les malheurs imaginables, qui frappent les hommes ou leurs biens, sont leur œuvre : en première ligne les maladies, puis les inondations et les tremblements de terre, les pertes de toute nature, la stérilité, etc... A la fin des formules de conjuration, qu'on opposait à ces malheurs et que le prêtre devait réciter en s'entourant d'un certain appareil, on trouve la phrase suivante, véritable mise en demeure faite aux démons par le prêtre exorciste d'avoir à déguerpir et à cesser leurs maléfices : « Esprit du ciel conjure-le ! Esprit de la terre, conjure-le ! » suivant la version assyrienne, — et : « l'Esprit du ciel puisse-t-il le conjurer ! l'Esprit de la terre puisse-t-il le conjurer ! » d'après le texte accadien (Zi-anna-hi-pa, zi-ki'a hi-pa). Ces deux Esprits ont visiblement tenu le plus haut rang : l'Esprit du Ciel était considéré comme l'incarnation, la personnification de tous les mauvais démons, nommés fréquemment ses messagers et ses fils ; l'Esprit de la Terre, au contraire, représentait le bon principe.

Lorsque l'Esprit du ciel était considéré comme le Seigneur des démons, on le nommait En-lilla

(en « Seigneur », lillà « démons »). A une époque relativement récente, bien qu'encore fort reculée, on différencia Anu (le Ciel) et En-lilla; et ce dernier répondit alors au dieu supérieur, au « Seigneur » (Bêlu, Bêl) des Sémites. Cette différenciation était déjà accomplie au temps de Gudé'a (Inscription de la statue B au Louvre) L'Esprit de la Terre ou le « Seigneur de la Terre » (En-Ki'â-gi ou En-Ki'â, plus tard simplement E'a) était la personnification de la profondeur des eaux, de l'eau primordiale ou du limon humide originel (chaos). Puis, à côté du dieu de la Terre, on conçut plus particulièrement un dieu de la Mer. En même temps, on lui adjoignit toute une série de divinités nouvelles, qui toutes ensemble ne sont que des modes de cette eau primordiale, et auxquelles on donna un lien de parenté. De ces divinités nous ne mentionnerons que le fils aîné de E'a, le premier-né de « la profondeur des eaux » : ce dieu s'appelait Murru ou Mirri ou encore Mirri-lu-Dugga ou enfin Mirri-Dugga (c'est-à-dire Mirri du dieu Dugga, « le Bon, » ou de E'a [1].) Il jouait le rôle d'intermédiaire entre E'a et l'homme, pour conjurer « l'Esprit de la Terre » et chasser les mauvais esprits. Une preuve en est, entre beaucoup d'autres, dans les deux passages, nous pourrions dire les colloques suivants, que l'on trouve dans des formules de conjuration :

Mirri-Dugga a vu sa misère (de l'homme malade).
Vers son père En-Ki (E'a) il va dans la maison et dit :
« Mon père, le délire est venu du monde souterrain. »
Et pour la seconde fois, il lui parle :

[1] C'est le Silik-mulu-Khi de Fr. Lenormant.

« Que doit faire cet homme ? il ne sait pas comment obtenir du secours. »
Alors En-Ki répondit à son fils Mirri-Dugga :
« Mon fils, que ne sais-tu pas déjà ? que dois-je encore t'apprendre ?
Mon fils, que ne sais-tu pas déjà ? Que dois-je encore t'enseigner ?
Ce que je sais, tu le sais aussi.
Va, mon fils Mirri-Dugga, prends un vase
et va chercher de l'eau à l'embouchure du fleuve,
et fais pour cette eau ta pure conjuration,
et asperges-en cet homme, le fils de son dieu.
. . . . sa tête, ceins-là.
. . . .
et sur la grande route répands-la (l'eau). »
LE PRÊTRE : Le délire de sa tête puisse-t-il se délier (s'en aller) !
La maladie de sa tête, qui comme un spectre ? de la nuit l'exorcise, puisse-t-elle s'éloigner !
La parole de En-Ki puisse-t-elle l'expulser !
(*au patient* :) La déesse Dun-gal-nunna [1] puisse-t-elle te guérir !
Que l'image favorable de Mirri-Dugga, le fils aîné de la profondeur des eaux (abzu, ἄβυσσος) soit tienne !

(W. A. I., IV. 7).

La première partie de la seconde formule est identique à celle de la précédente ; la différence ne se présente qu'à partir de la ligne 10 :

Va, mon fils Mirri-Dugga,
apporte-le (le malade) dans la maison de la pure aspersion ;

[1] « La grande épouse de la demeure des eaux. »

son exorcisme délie-le, son exorcisme annule-le.
Le mal de son corps, le [mal] ravageur,
qu'il soit l'exécration de son père [1]
ou l'exécration de sa mère
ou l'exécration de son frère aîné
ou l'exécration de compagnes inconnues à l'homme, —
l'exorcisme, au moyen de la conjuration de E'a
comme l'ail qu'il soit pelé,
comme la date hâtive qu'il soit coupé,
comme la fleur qu'il soit effeuillé !
L'exorcisme, ô Esprit du Ciel conjure-le !
L'exorcisme, ô Esprit de la Terre conjure-le ! [2]

(W. A. I. iv, 22).

Par simple consonnance, Amar-utugga (abrégé en Mar-udug, le Merodach de la Bible), divinité locale des habitants de Babylone primitivement, fut, dans le cours du temps, identifié à Mirri-Dugga, le fils de En-Ki ou E'a.

Pour préciser le caractère des esprits néfastes, tels que les concevaient les Chaldéens, nous donnerons le commencement de deux vieilles formules conjuratoires accadiennes des plus énergiques :

[1] C'est-à-dire : qu'il soit le résultat de l'exécration de son père, etc... Nous avons là une allusion aux effets des exorcismes de la Magie noire.

[2] Pour cette partie finale, depuis « Va, mon fils Mirri-Dugga ! » il n'y avait, semble-t-il, aucune formule adoptée ; mais le prêtre exorciste devait, suivant les besoins, intercaler une exécration assortie. Nous y voyons que l'ail, la date hâtive et la fleur jouaient un rôle dans les cérémonies conjuratoires ; et, quand les lignes 19, 20 et 21 étaient récitées, le prêtre devait joindre l'acte à la parole et peler un ail, couper en morceaux une date hâtive et effeuiller une fleur.

« L'Impétueux (nom d'un démon) destructeur, qui déchire tout, le démon ennemi qui accomplit la destruction de (au nom de) l'Esprit du Ciel,

le démon de la peste (Namtar), le fils favori du dieu En-lilla, le rejeton de la déesse Nin-Ki-gal (Allâtu) ;

Au-dessus (c'est-à-dire dans le ciel) ils coupent, sur la terre ils jettent des embûches ;

eux, ils sont l'engeance (mot à mot l'image, la forme) de l'enfer (mot à mot de la demeure des morts).

Deuxième formule.

(W. A. I. IV, I col. I).

« Eux, les rejetons de l'enfer, en haut ils apportent le désordre, en bas ils apportent la confusion..... De maison en maison, ils pénètrent ; comme des serpents sous les portes ils se glissent. Ils empêchent l'épouse d'être fécondée par l'homme ; ils enlèvent l'enfant des genoux de l'homme ; ils font sortir la femme de la maison où elle a enfanté. Ils sont la voix qui crie et poursuit l'homme. »

En dehors des deux Esprits supérieurs (l'Esprit du Ciel et celui de la Terre), se dessina, avons-nous dit, toute une série de divinités des eaux et de la lumière, dont le culte a eu pour point central le lieu appelé Nun-Ki (« lieu de l'eau primordiale ») et situé près de « l'embouchure du fleuve », c'est-à-dire du Tigre et de l'Euphrate réunis.

Ces divinités des eaux prirent même une telle importance que les plus anciens princes de la Babylonie connus de nous, les rois d'Ur et de Sirgulla (environ 4000-3000 ans avant. J. C.), portent le plus souvent des noms dont les éléments composants leur sont empruntés (Ur-Han, Ur-Ba'ü, Dun-ginna : Dun n'est qu'un des noms de Ba'ü).

Les démons et les mauvais esprits sortent de l'Enfer (Kur-nu-ki, mat la taïrat, « lieu, pays sans retour »)[1] et plus spécialement de l'Aral (« île » au milieu de l'eau primordiale, sous la terre) et de l'Ikur des morts[2]. Ils se glissent partout et se dissimulent sous toutes les formes pour nuire aux bons esprits et aux hommes. Quiconque est leur victime n'a qu'une ressource contre leurs attaques : c'est de combattre leurs effets par une conjuration contraire, qui enchaîne à son service la toute-puissance de E'a, le dieu suprême, et de Mirri-Dugga, son fils. Aussi s'attachait-on à honorer ce dernier dont Nergal-schar-uçur (Nériglissar) nous dit, dans un cylindre (*Processus of Biblical Archeology Society*), qu'il est « le dieu de la science brillante, dont le commandement pèse beaucoup sur les Anges (Igigi) [et] dont la domination suit son cours chez les Ondins (Anunnaki). »

Mais si les fondements de la religion assyro-babylonienne furent établis par les Accadiens et les Sumériens, son achèvement fut l'œuvre des Sémites, qui d'ailleurs n'auraient peut-être jamais rien édifié sans ces fondements. Comme tous les autres Sémites, les Babyloniens sémitiques honoraient originairement un dieu supérieur, qu'ils nommaient simplement Bêlu (Ba'al) « le Seigneur » et aussi Ilu (El) « Dieu » et qu'ils pensaient habiter l'espace lumineux. C'est cette croyance qui leur fit prendre le soleil pour son symbole principal, comme aussi les étoiles furent pour eux sacrées par excellence à cause de leur éclat, réfléchi de cet astre divin. Quand, à l'époque où s'accomplit la grande réforme religieuse qui

[1] W. A. I. IV, 22, l. 51.
[2] W. A. I, IV, I, col. 1, l. 12.

devait substituer la religion sémitique définitive à la religion accadienne des Esprits, on donna une forme savante à la théogonie, les dieux nouveaux n'exclurent pas les anciens ; leurs noms seuls changèrent et leurs attributions furent mieux définies. Plus tard même, les Assyriens adoptèrent ce dernier système métaphysique sans changement, et en se contentant de mettre en tête du Panthéon leur dieu local Aschur.

Le nombre sept continua aussi à être un nombre fatidique. C'est qu'en effet il répondait aux sept planètes (y compris le soleil et la lune) considérées comme la manifestation des dieux créateurs. Chaque planète eut sa sphère ou son ciel, et ces sept sphères n'eurent au-dessus d'elles que la sphère du Dieu suprême et invisible. Les temples en forme de tours à sept étages (zikûrat) furent la représentation symbolique de cette hiérarchie céleste, et Nabu-Kudurra-uçur (Nebokadrezar de la Bible) nous le prouve dans un passage d'une inscription où il parle « du temple des sept sphères du Ciel et de la Terre ».

(*A suivre.*) A. LAURENT.

LA TÉLÉPATHIE

ET LE

Néo-Spiritualisme

(*Suite et fin.*)

II

Pour une étude semblable, dans laquelle nous sommes obligés de nous en référer au témoignagne et au sens immédiat, sous peine de voir s'ébranler — si nous refusons d'admettre les affirmations humaines — toute science qui ne repose pas sur de pures déductions mathématiques ; pour une semblable étude, les documents nombreux que nous apporte l'histoire ne peuvent et ne doivent être négligés.

On a désormais une tendance trop forte à repousser les attestations de l'antiquité, des premiers siècles de l'ère chrétienne et du Moyen âge. On n'accorde de valeur qu'aux assertions récentes, et cela, par suite de cette idée, peut-être présomptueuse, que le XIXe siècle est seul en possession d'une science sûre. Or, s'il est incontestable que, aux époques antérieures, on a eu la fâcheuse habitude des généralisations hâtives et des explications hasardeuses, il n'en découle pas que les faits sur lesquels on fit des hypothèses insoutenables, soient, par cela même, controuvés.

Rècemment encore, nous avons vu quel parti certains aliénistes contemporains, ainsi que les modernes soutiens des études hypnotiques, ont su tirer des procès de sorcellerie et des dépositions que renferment soit le *Malleus Maleficorum* de Sprenger, soit les *Disquisitiones* de Del Rio. Quelle contribution n'ont pas fourni, par exemple, le procès d'Urbain Grandier, et les débats des Extatiques de Nantes.

Il est fort simple, fort naturel même, pour l'homme

qui veut tenter une telle enquête, de faire abstraction des théories ou des principes religieux qui guidaient les juges inquisiteurs du XVIe et du XVIIe siècle. MM. Charcot, Liebault, Azam, et surtout Calmeil dans son savant ouvrage : *De la Folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire*, se sont fort peu préoccupés du Diable, dans leurs investigations. Cela leur a permis de retrouver, chez les possédées d'autrefois, les symptômes d'hystéro-épilepsie que l'on voit de nos jours chez les malades de la Salpétrière ; ainsi la catalepsie des religieuses de Loudun, les convulsions et la léthargie des nonnes d'Auxonne, les attaques de crucifiement, si fréquentes dans certains ordres monacaux. Ils ont retenu des témoignages qui présentent les caractères d'une précision scientifique, tel que celui de l'Évêque de Châlons qui, en 1652, décrivit les phases diverses de l'extase des possédées. Certaines exorcisées avaient, dit-il, la tête renversée, les yeux révulsés, ne laisant voir que le blanc, et leur corps présentaient une rigidité cadavérique. Cet évêque de Châlons a aussi, avec plusieurs autres, minutieusement décrit ce que l'on nomme, aujourd'hui, la période de clownisme de la grande hystérie, de même que celle d'insensibilité. Il n'est pas, jusqu'à cette croyance, que le Diable anesthésiait la partie du corps qu'avait touchée sa griffe, qui ne soit confirmée — en abandonnant la possibilité de l'influence diabolique — par la science moderne.

Pour les faits télépathiques et néo-spiritualistes, la même méthode doit être employée. Si nous négligeons les explications hasardeuses, nous aurons, pour baser nos observations, un nombre considérable de documents nous signalant des cas reconnus par des assistants nombreux, souvent éclairés et judicieux. Dans les procès de sorcellerie, dont je parlais tout à l'heure, dans des recueils comme celui des Bollandistes, nous verrons une riche accumulation de faits, dont nous pourrons, il est vrai, récuser une bonne part, en tenant compte de la force de l'imagination, de la crédulité,

des erreurs inquisitoriales et religieuses, des fraudes pieuses, mais dont nous aurons à retenir quelques-uns, et des plus notoires. La règle de critique sera l'examen préalable de la valeur des témoignants, dont quelques-uns furent des hommes ayant une renommée incontestable de bonne foi et de science. — Ainsi, pourquoi nous refuser à croire quelqu'un comme cet évêque d'Angers, assez délivré de préjugés pour, en 1599, essayer une expérience curieuse : celle de lire à une possédée, Marthe Boissier, quelques vers de l'Eneïde en guise d'exorcisme, pour voir si Marthe tomberait quand même en convulsions ; ce qu'elle fit d'ailleurs ? Au nom de quoi, repousser l'assertion d'Ambroise Paré confirmant des phénomènes de glossolalie ? — Après que cette valeur aura été établie, il sera bon d'examiner le plus ou moins de fréquence des faits ; il est indéniable qu'un fait observé cent fois prend, par cela même, une autorité que n'a pas un phénomène isolé. Un voyageur décrivant un animal étrange ne sera peut être pas cru, dix voyageurs, répétant la description première, donneront du poids à l'observation primitive, et la vérifieront. Il y a lieu de rechercher aussi si les descriptions sont identiques, et ainsi se contrôlent l'une l'autre. Etant donné que nous ne pouvons demander en ces questions que des preuves accumulatives et non des preuves spécifiques et ontologiques, rien n'est à négliger pour renforcer la validité de ces preuves ; que si on voulait les écarter a priori, ce serait, en présence de leur nombre imposant, infirmer à jamais la sincérité et le prix de toute affirmation humaine.

C'est du reste la méthode que pratiqua au XVIIe siècle, un homme qui ne recueillit, comme récompense de ses travaux, que les injures des orthodoxes de son temps, ainsi que le mépris des savants, mépris qui a rejailli sur toute son œuvre. Je veux parler de Joseph Glanvil, le chapelain du roi Charles II d'Angleterre.

Glanvil, qui par ses attaques contre le dogmatisme, semble avoir été, en son *Sceptis Scientifica*, le précurseur de Hume, publia, en 1666, des *Considérations*

philosophiques, touchant l'existence des sorciers, que nos mordernes hommes de science pourraient encore consulter avec fruit. Il y réclamait le sévère examen des choses, et estimait que les faits, dit miraculeux, valaient d'être étudiés sans partis pris. Glanvil est l'ancêtre des Crookes, des Zoellner, des Russel Wallace qui, à maintes reprises, lui ont rendu la justice due, et ont profité des nombreux cas que le révérend examina, soit dans le livre dont je viens de parler, soit dans le *Sadducismus triumphatus*.

Tous les faits que nous apportent aujourd'hui la *Society for Psychical Researdc* et la *Société de Psychologie physiologique*, nous les retrouvons dans l'histoire, et il ne nous sera pas inutile de les passer en revue les uns après les autres.

1° *La transmission de pensée et les apparitions, c'est-à-dire les phénomènes de télépathie proprement dite.*

Sans aller rechercher la légendaire histoire de Pythagore qui, étant à Crotone, fut vu par quelques-uns de ses disciples à Métaponte, ou bien celle du mythique Apollonius de Thyane voyant mourir Domitien, les vies des Saints nous offrent à foison des exemples, parmi lesquels un tri serait à faire, surtout dans les plus récentes : les vies de Ste-Ida, de St-Loup, de Ste-Elisabeth de Schonau, de Marie d'Oignies, de Ste-Liduine, etc.

Il y aurait profit à consulter Vincent de Beauvais, César Germain de Citeaux, Hélinand, St Bonaventure, Guillaume de Paris, Jean Scot, Gerson, qui tous rapportent d'innombrables histoires d'apparitions, et de ces cas spéciaux que l'Eglise appellait voyance, double vue et clairaudience. De même pour les ouvrages de démonologie, telle la *Dœmonomania* de Seiler.

Une partie de cette œuvre a été faite déjà par des critiques. Ainsi Barter dans : *La certitude des esprits démontrée par des histoires incontestables*, nous a conservé le cas de Marie Goffe, qui, en 1691, agonisant à Westmulling, apparut à ses enfants qui demeuraient à Rochester, à plusieurs milles de là. Le témoignage de la bonne qui gardait les enfants est frappant,

ainsi que celui de la garde qui veillait la malade et qui attesta que Marie Goffe resta, à l'heure de son apparition, plongée en une sorte de Catalepsie. Ce récit nous présente les mêmes garanties de sincérité et de contrôle, que plusieurs de ceux recueillis par MM. Gurney, Myers et Podmore dans leurs *Hallucinations Télépathiques*.

Il en est de même pour l'histoire singulière de ce Jacques Aymard, qui donna à Lyon en 1692, des preuves fort déconcertantes de sa puissance de double vue. Pierre Garnier, professeur à la faculté de médecine de Montpellier, soumit Jacques Aymard à diverses épreuves, et en a laissé une relation assez instructive. Encore, l'apparition de E. Wederring en 1557, dont parle Fincelius, et la foule des exemples donnés par Tharsander, don Calmet (*Dissertation sur les apparitions*), Morton, et plus récemment par Grégory et le professeur Mayo, l'auteur des : *Lettres sur les vérités contenues dans les superstitions populaires*. Les observations de tous ces critiques, soumises de nouveau à un examen critique, fourniraient un noyau de faits incontestables, qui accroîtrait la force des faits contemporains, surtout si on leur adjoignait les phénomènes analogues étudiés, chez certaines peuplades sauvages ou primitives, par Sir John Lubbock et par Tylor chez les voyants de la Grande-Bretagne et constatés, au XVIIe et au XVIIIe siècle, chez ceux des Pays-Bas, du Dauphiné et des Cévennes.

2° *La Lévitation, c'est-à-dire, la possibilité pour certains hommes, de s'elever en l'air sans soutien.*

Cette faculté, que Williams Crookes a étudié chez le médium Home, et le professeur Zoellner chez Slade, est attestée par les plus antiques légendes — je ne cite que pour mémoire Simon le magicien. — Les mystiques, sous le nom de : vol des Bienheureux, l'ont attribué à une foule de saints personnages. Ainsi en est-il de Ste-Colette, de Pierre d'Alcantara, d'Agnès de Bohème, de St-Bernardin et de Christine l'Admirable qui, au dire de son biographe, volait en l'air et vivait même sur les arbres.

Dans les couvents d'Allemagne, au XVIe siècle, dans ceux d'Unterlinden, de Thoss, de Waldassen, les phénomènes de lévitation, que l'on considérait comme miraculeux, paraissent avoir été fréquents.

Cette Guillemette de la Rochelle, que consulta Charles V, s'élevait en l'air, « J'ai oy recorder à gens dignes de foy, dit Christine de Pisau, que, en sa contemplation, ou l'a aucune fois veu soulevée de terre en l'air, plus de deux piés ». En présence de nombreux témoins, Ste-Thérèse, Ignace de Loyola, Jérome Savonarole, s'élevèrent en l'air.

On trouverait encore des faits semblables chez les convulsionnaires qui s'agitaient sur la tombe du diacre Paris : « faits prouvés immédiatement, sur place, devant des juges d'une intégrité incontestée, attestés par des témoins de crédit et de distinction, à une époque éclairée » ainsi que le reconnaît le sceptique Hume. Il serait profitable de les rapprocher des expériences des fakirs indous, expériences qu'a consignées M. le colonel de Rochas, et de celles que Crookes et Zoellner instituèrent avec Home et Slade.

3° *Objets matériels se mouvant sans contact, bruits inexplicables, jets de pierre sans cause apparente.*

C'est avec la classe des faits purement télépathiques la catégorie la plus importante, celle aussi sur laquelle nous avons les données les plus nombreuses, les plus variées, à cause de la diversité des témoins qui nous les apportent.

On trouve en effet ces phénomènes non seulement dans les Hagiographes, qui ont écrit, par exemple, la vies de St-Pierre d'Alcantara, de Sébastien del Campo, de Christine de Stumbèle, de Jean de Castillo, mais encore dans les œuvres d'écrivains très différents ; de pays variés, de professions différentes, de religions dissemblables, toutes choses à considérer pour pouvoir établir la réalité des phénomènes.

Dans St-Augustin, c'est l'histoire de la maison d'Haspasius Eubedi, qui était, dit l'évêque d'Hipponne, tourmentée par des bruits terribles. Dans la vie de St-Césaire d'Arles, il est question de la villa hantée

du médecin Elpide et d'un établissement de bains, situé dans un des cantons du Diocèse Succentriones, qui était perpétuellement assailli par une pluie de pierres. Le prêtre Georges, au cours de sa biographie de l'Archimandrite Théodore, signale la demeure d'un tribun, que d'étranges phénomènes — tapage, bris d'objets, déplacement de corps solides, jets de pierre — tourmentaient. Retenons encore, au moyen âge, le lutin de Camnuz, dont parle Sigebert dans sa chronique ; le démon d'Hidelsheime cité par Trithème, celui de Poitiers qu'exorcisa l'illustre Guillaume de Paris. En négligeant l'attribution théologique de ces événements au diable, nous nous trouvons en présence des mêmes faits que nous apporte aujourd'hui la Society for Physical Research.

Au XVI[e], au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, il faudrait examiner les cas relatés soit par le jurisconsulte Camerarius, à Schilldach en 1533, soit par le père Chiesa de Léon dans son *Histoire du Pérou*, soit par Glanvil. Ce dernier cas, connu sous le nom d'Histoire de l'Esprit frappeur de Tedwort, est un des mieux observés. Je ne veux pas pousser plus loin cet historique et ce serait l'objet d'un autre travail que de rapprocher les faits anciens des faits modernes sur lesquels nous avons des données plus sûres : ainsi pour les phénomènes de Munchhof, qu'examina scrupuleusement, en 1818, Aschauer, professeur de mathématique au Johanneum de Gratz ; ceux d'Hydeville, près de New-York, qui consacrèrent le berceau de l'Église Spirite ; ceux du presbytère de Cideville, dans la Seine-Inférieure, que constatèrent M. de Gasparin et le marquis de Mirville.

Aujourd'hui, la question est entrée dans une autre phase. Les savants qui ont entrepris l'étude de ces phénomènes, accumulent des faits « recueillis dans de bonne condition critique et appuyés de témoignages multiples » ; les causes d'erreur ont ainsi diminué je crois, cependant, que l'on aurait tort de négliger la masse des observations que nous ont laissées les

siècles passés c'est ce que j'ai essayé d'indiquer dans ce rapide examen.

III

En face de faits aussi curieux, en présence de leur nombre, de l'importance des problèmes qu'ils soulèvent, problèmes qui embrassent tout le domaine du supra sensible, l'esprit humain n'est pas resté inactif.

Ces phénomènes ont servi jadis, à établir la croyance en l'action d'une puissance suprême ; ils étaient pour les théologiens, comme pour les fidèles et les simples, autant de preuves de l'existence d'un Dieu tout-puissant, intervenant à son gré dans les événements terrestres et les modifiant à sa guise. Quand, sous les coups des encyclopédistes, les dogmes s'ébranlèrent, ces faits, considérés par la religion, comme démonstratifs de ses affirmations, furent combattus par les sceptiques. Ils furent raillés, discrédités ou niés. Les matérialistes modernes continuèrent l'œuvre des encyclopédistes, mais en présence de l'obstination de quelques-uns à affirmer la réalité des manifestations spiritualistes ils voulurent chercher des raisons positives, et opposer des explications rationnelles aux explications téléologiques et hyperphysiques, que ne furent pas embarrassés de donner leurs adversaires. De cette lutte sortirent des théories opposées, qu'il nous paraît bon d'exposer.

Jusqu'au XVIII[e] siècle, on ne se trouve en présence que de deux doctrines. Celle de l'église qui se réduit à une affirmation : La Providence d'une part, le Diable de l'autre sont la cause de ces faits, et leur volonté est seule agissante. A côté de ce dogme, qui du reste s'est maintenu, et que M. de Mirville, en 1850, tenta de restaurer, les mystiques essayèrent de placer une théorie. Cette théorie, Goerres, dans sa *Mystique*, l'a parfaitement exposé. Le corps, dit-il, est bâti sous la direction de l'âme. Il est construit d'une manière typique, ainsi comprend-il un premier *édifice*, et d'une façon matérielle, ce qui lui constitue un se-

cond *vêtement*. Le corps est donc composé de deux corps réunis en un troisième (là, les mystiques retrouvent la Trinité). A ces trois parties correspondent : le système nerveux, le système circulatoire et le système musculaire. Tant que les deux corps sont unis par le lien de la personnalité, ils se pénètrent réciproquement. Quand le lien est dissous par la mort, ils se séparent ; l'un des corps suit l'âme, l'autre est absorbée par la nature terrestre ; mais il y a des cas où, dans la vie, les liens se relâchent et l'âme reprenant sa liberté peut devenir alors unique cause de phénomènes spéciaux.

De nos jours, nous sommes en présence de trois explications. La première, qui attribue les manifestations télépathiques à l'action d'êtres intelligents, ou d'une pure intelligence. La seconde qui donne des raisons purement matérielles. La troisième qui voit, dans les faits en question, l'effet de forces, connues ou inconnues.

Parmi les défenseurs de la première théorie se trouvent les spirites, les occultistes et ceux qu'on a appellé les spiritualistes scientifiques. Les spirites et les occultistes, rattachent leur explication à une doctrine générale, de laquelle ils font tout découler.

Le spiritisme a pris la forme d'une religion, il a été de plus accompagné de fraudes incontestées et incontestables, qui ont à peu près discrédité ses dires. C'est désormais un culte, ayant son prophète, Allan Kardec, à qui le dogme fut révélé, son évangile, ses prêtres, ses croyants et ses fanatiques Il a même trouvé un précurseur à Allan Kardec, ce précurseur n'est autre d'ailleurs qu'un des pseudo Louis XVII, et il a ses saints : ainsi Isaac Port qui fit connaître l'alphabet spirite, et Jakson Davis. Le nombre des spirites est d'ailleurs considérable ; si on les en croit, ils sont près de deux millions aux Etats Unis ; ils possèdent près de cent journaux qui portent la bonne parole, et ils tiennent des congrès auxquels des milliers d'adhérents se font représenter. Ils ont même déjà leurs schismes, car les uns admettent les réin-

carnations successives de l'homme et les autres non.

Pour les spirites, l'homme (comme pour les mystiques) est composé de trois principes : le Corps, partie matérielle, l'Esprit, source de l'intelligence et de la volonté le Périsprit (qui a de grands rapports avec le Corps Aromal de Fourier) lien fluidique reliant l'esprit au corps. A la mort, le corps disparaît, l'esprit, accompagné de son périsprit persiste, et il peut se manifester soit en se servant des organes du médium, soit en faisant agir son périsprit sur les objets inanimés (bruits, craquements, déplacement de solides), soit en condensant de la matière autour de lui. Donc les spirites croient que le monde invisible est peuplé des esprits des morts, et que ces esprits sont les agents des phénomènes télépathiques. Du reste, pour propager leur doctrine, ils ne reculent pas devant la supercherie. Il existe, à Paris, des boutiques, fort achalandées, où sont vendus tous les produits nécessaires pour figurer l'apparition des morts illustres, c'est ainsi que des chapelles sont en communication directe avec Ponce-Pilate, Caïphe, Dante, et même la Pythonisse d'Endor. Quelques-uns de ces croyants, paraissent simplement être des hallucinés, ainsi cet Henry Lacroix qui nous conte, dans une œuvre singulière : *Mes Expériences avec les Esprits*, comment Mme Delphine Gay, depuis sa mort est devenue sa compagne.

Les occultistes, fort hostiles pour la plupart aux spirites, affirment aussi qu'il y a trois principes dans l'homme : le corps matériel, le corps astral, médiateur plastique, et l'âme. A la mort, le corps se dissout, il reste un *état fluidique* ayant comme corps le corps astral, comme âme animale, le principe de vie, et comme esprit, *l'âme humaine* et l'*âme spirituelle*.

Les occultistes croient aux apparitions, dans la mesure qu'a indiquée la Society for Physical Research, mais ils les attribuent aux corps astraux. Ils nient la possibilité de l'évocation de morts illustres et beaucoup, avec un de leurs maîtres, Eliphas Lévy, disent : « *Les morts ne peuvent pas plus revenir sur la terre*

qu'ils ont quittée, qu'un enfant ne pourrait rentrer dans le sein de sa mère ». Quelques-uns, cependant, admettent, en certains cas, cette possibilité, mais ils considèrent l'acte évocatoire comme un crime, car, affirment ils, l'être ainsi rappelé perd le bénéfice de ses efforts pour s'éloigner spirituellement du monde. En résumé, l'occultisme attribue les faits de télépathie, soit au corps astral du médium ou des adeptes, sorti consciemment ou inconsciemment, soit aux *élémentaires* (esprits inférieurs des morts), soit aux *élémentaux* (êtres inférieurs n'ayant pas été incarnés, et qui agissent sur les éléments), soit aux idées des hommes, qui peuvent constituer un être réel, par leur fusion avec un *élémental*. Avec cette dernière croyance, ils affirment la vérité du réalisme platonicien. Les occultistes ont aussi leur schisme car les uns se réclament de la Kabbale hébraïque, et les autres de la Théosophie Indoue.

Quant aux Spiritualistes scientifiques, ils désirent se baser sur des faits rigoureusement et positivement prouvés et ils se servent, pour leurs démonstrations de tous les moyens que leur peut offrir la science. Ils déclarent d'autre part que les phénomènes dits spiritualistes, ne se peuvent expliquer que par une action intelligente, sur la nature de laquelle ils ne s'expliquent pas, « *La différence entre les spirites pratiquant, et les hommes de science qui étudient les faits occultes et spirites, dit Williams Crookes, est que les premiers partent du principe a priori que l'âme est distincte du corps, et que les esprits existent. Les deuxièmes pensent, que des faits, ils arriveront peut être à une explication que maintenant ils réservent* » Depuis, M. Crookes a affirmé l'existence d'une cause spirituelle, inconnue.

Parmi les tenants de cette opinion, nous trouvons des hommes remarquables, notoirement connus dans la science pour la sûreté de leur jugement, et leur bonne foi. Robert Hare, professeur de chimie à l'Université de Pensylvanie, après des expériences nombreuses, conclut dans ses : *Investigations expérimen-*

tales des manifestations spiritiques qu'une *intelligence* se manifeste dans les phénomènes ; de même Robert Dale Owen, dans ses *Faux pas sur les frontières d'un autre monde.* Augustus de Morgan, doyen du collège de l'Université de Londres, dit, au cours de sa préface au livre anonyme : *De la question de l'Esprit*, que : « *L'hypothèse de l'Esprit, d'êtres intelligents, est la plus satisfaisante*, et Russel Wallace, le savant qui en même temps que Darwin, publia son mémoire sur *La tendance des variétés à s'éloigner du type originel*, soutient la même opinion dans son célèbre ouvrage : *Les miracles et le moderne Spiritualisme*, récemment traduit. « *Des êtres intelligents, dit-il, peuvent exister autour de nous, et parmi nous, sans que, durant toute notre vie, nous les percevions, et cependant capables, sous certaines conditions, de faire connaître leur présence, en agissant sur la matière* ». Citons encore, le géologue Barkas, Zoellner l'astronome, et le Dr Mayo, de la Société royale de Londres, qui assista aux expériences de Crookes, et constatons que M. Gurney, le si prudent rédacteur de « *Phantasme of the Living* » déclare : « *Il me semble tout à fait improbable que la télépathie puisse recevoir une explication purement physique* » et il ajoute : « *Si les faits que nous allons étudier sont etablis, la science ne pourra admettre plus longtemps qu'il est impossible que d'autres intelligences que celles des hommes vivants, agissent sur nous* ».

En attendant cette démonstration, — qui peut-être n'est pas encore définitive — à ceux qui leur disent : « il ne peut y avoir d'intelligences extra-humaines ou supra-humaines agissant sur les phénomènes, les Spiritualistes scientifiques répondent : « votre affirmation précipitée vient de votre conception du miracle, mais nous reconnaissons avec vous que les faits dont nous parlons ne sont pas miraculeux, puisqu'ils sont soumis à des règles, règles qu'on pourra déterminer un jour. » Et à ceux qui, avec Renan leur objectent : « *S'il y avait des êtres agissant dans l'univers comme l'homme agit à la surface de sa planète, on s'en aper-*

cevrait » à ceux-là ils se contentent de répondre : « soit, vous avez raison, mais alors gardez-vous de repousser les témoignages. Songez que sur tels animaux, sur tels faits cosmiques même, nous n'avons que l'attestation de dix ou quinze individus ; dites-nous à quelle quantité d'affirmation nous devrons nous dire satisfait, et si vous croyez à cinq cents témoignages, pourquoi vous refuserez-vous à en accepter quatre cent quatre-vingt quinze par exemple. » Si même, quelques-uns repoussent les faits et leur interprétation, parce que les phénomènes spiritiques n'obéissent pas à des lois fixes, ils répliquent : « si ces faits émanent de certaines intelligences, ils sont fatalement capricieux, mais ils obéissent néanmoins à des lois, car les êtres qui les provoquent sont régis par des lois, qu'encore nous ignorons. »

Le deuxième ordre d'explication, celui qui n'emploie que des raisons matérielles, est à peu près abandonné aujourd'hui. Nous allons cependant mentionner ces raisons, en les divisant en raisons physiologiques, et raisons psychologiques ou mathématiques.

Dans les essais explicatifs physiologiques, Faraday et Chevreul se signalèrent les premiers, et attribuèrent le mouvement des tables tournantes et les coups frappés à « l'effort musculaire involontaire ». Faraday construisit même des instruments pour mesurer cet effort. Velpeau et Cloquet virent dans les phénomènes typtologiques, l'action combinée des deux muscles péroniers ; ils étaient d'accord en cela avec le Dr Schiff, et le Dr Jobert. M. Roggers mit en avant l'effet inconscient des centres nerveux. Ces explications parurent faibles et on en chercha de plus satisfaisantes dans la psychologie. M. Morin parla des *Vibrations de l'Instinct ;* William Hamilton, de la *Pensée latente* ; le Dr Laycock, de l'*Action réfléchie du cerveau* ; Karl du Prel, du *Moi inconscient ;* le Dr Carpenter, du *Principe Ideo Moteur* et M. Agenor de Gasparin, de l'influence, à distance, de la *Volonté*.

A côté des psychologues, quelques mathématiciens, partisans des idées métagéométriques de Riemann,

d'Helmholtz, de Beltrami et de Lobatchewsky, tenèrent une explication mathématique de quelques phénomènes, en se servant de l'hypothèse de l'espace non homaloïdal. Ainsi le professeur Newcombe démontrait analytiquement que : « *Si l on ajoutait à l'espace une quatrième dimension, une surface materielle fermée (une enveloppe), pourrait être retournée de dedans en dehors par simple flexion, sans l'étendre, ni la briser* ». C'est aussi, à l'aide de cette quatrième dimension de l'espace, que Zoellner expliquait les nœuds en trèfle que le médium Slade faisait dans une corde dont les extrémités étaient scellées et tenues par Zoellner.

L'insuffisance de pareilles théories apparut bientôt, et on mit en cause l'action de certaines forces, analogues aux forces magnétiques et électriques.

Au XVIII[e] siècle, nous avions déjà eu la *matière fluidique universelle* de Mesmer, mais la conception de cette matière était fort vague. Au commencement de ce siècle, le baron de Reichembach observa que des personnes d'une condition nerveuse particulière, éprouvaient des sensations très marquées, au contact de l'aimant, de certains cristaux ; même, dans l'obscurité, elles voyaient des émanations lumineuses jaillir de ces corps.

Désormais cette action des aimants est démontrée, M. Rutter de Brigthon a même prouvé expérimentalement, que le contact d'une main d'homme ou de femme, ou même d'une lettre écrite soit par un homme, soit par une femme, produisaient des effets différents sur le Magnétoscope, et quant à l'influence des métaux, elle n'est plus douteuse, après les travaux de Dumont, de Burcq, de Charcot, de Maggiorani, etc. Le baron de Reichenbach attribuait ces effets à une force qu'il appelait l'*Od*, et qui avait de grands rapports avec la *lumière astrale* des Kabbalistes, et l'*Aura* de Paracelse. Récemment, M. le colonel de Rochas et M. Arnold Boscowitz ont repris, minutieusement vérifié les expériences de Reichenbach, et ils ont adopté son hypothèse de l'Od.

D'ailleurs, quel que soit le nom qu'on donne à cette force, elle ne change pas en ces manifestations, et que ce soit la *force ecténique* du genevois Thury, la *force psychique* de Crookes, l'*atmosphère nerveuse* de Richardson, la *force neurique* du Dr Barrety, c'est une force analogue. Il faut faire exception pour l'hypothèse qu'a émise M. Bray dans son essai sur : *La Force et ses corrélatifs moraux et mentaux*, et qui donne comme origine à cette force productrice de phénomènes spiritiques, l'émanation de tous les cerveaux des assistants, dont le médium est le centre. Les belles études de M. Fouillée sur les idées forces, pourraient servir à éclairer les déductions de M. Bray.

En résumé tous les partisans de cette théorie, disent avec M. Williams Crookes : « *Il existe une force associée, d une manière encore inexpliquée, à l'organisme humain ; force par laquelle un surcroît de poids peut, sans contact, être ajoutée à des corps solides* » et qui peut produire « *le mouvement de substances matérielles, et des bruits semblables à des décharges électriques, impossibles à expliquer par aucune loi physique actuellement connue* ».

Si ces faits étaient indéniablement prouvés, il est certain que l'hypothèse des forces serait aussi vraisemblable que celle de la force électrique, et les propriétés de cette force tout aussi et même mieux établies que celles qu'on attribue aux atômes par exemple. En tout cas, la théorie serait aussi valable que celle de l'*intégration des chocs nerveux*, en psychologie, que nous devons à Spencer, ou celle de *l'attitude de l'esprit*, qu'a soutenue Maudsley [1].

[1] En terminant cet exposé des doctrines et des hypothèses diverses, il importe de mentionner une des plus récentes, donné par quelques membres de la Société des Recherches Psychiques. Cette hypothèse, pour expliquer des apparitions télépathiques, suppose que certaines personnes, plus sensibles, peuvent extérioriser les rimages qu'on leur suggère (ainsi dans le cas ou A a résolu d'apparaitre à B). C'est ramener le problème à l'hallucination et à la suggestion, mais il reste à expliquer la suggestion.

IV

Aujourd'hui, l'étude de la télépathie et du Néo-Spiritualisme, est entrée dans une autre voie. Déjà une élite de savants est résolue à scruter attentivement tous les faits signalés depuis de si longues années. Ces savants partent tous du principe incontestable de la réalité de ces phénomènes. Les uns ont expérimenté directement, les autres disent avec le professeur Challis, l'astronome si connu par ses recherches d'Hydro Dynamique : « *Les attestations (des faits spiritiques et télépathiques) ont été si abondantes et si parfaites, qu'il faut, ou admettre les manifestations telles qu'on les représente, ou renoncer à la possibilité de certifier quelque fait que ce soit par une déposition humaine* ».

Quoiqu'il en soit des théories et des systèmes, beaucoup de savants « *cessent*, suivant le mot de M. Gurney, *de dire que les faits dont nous parlons, n'arrivent pas, parce qu'ils ne peuvent pas arriver* », et regardent la question d'une façon fort sensée.

Jadis, Crookes ne put constituer un comité d'investigation parmi ses collègues de la Société Royale, comité qui aurait contrôlé ses dires. Maintenant, parmi les membres de la Society for Psychical Research, se trouvent les esprits les plus divers et les plus éclairés. Ce sont, en Angleterre, MM. Crookes, Adams, Wallav, Gladstone, etc ; en France, MM. Taine, Beaunis, Ribot, Pierre Janet, Charles Richet, etc.

La seule attitude qu'aient pris ces hommes est celle de l'étude attentive des faits, sans théories qui les doive préalablement soutenir. Tous, avec MM. Gurney, Myers et Podmore, les auteurs de *Phantasmsen of the Living*, estiment qu'il serait actuellement prématuré de donner une explication, ils se contentent d'observer, ils scrutent patiemment, ils accumulent les faits, ils cherchent à les établir d'une façon irréfutable « *sans préventions ni préjugés d'au-*

cune espèce, dans le même esprit d'exacte et impartiale recherche qui a permis à la science de résoudre tant de questions tout aussi obscures, tout aussi chaudement débattues ». Jusqu'à présent, il y a eu de remarquables expériences, et il ne faut pas se dissimuler l'importance du problème, puisque : « *C'est la première fois, qu'on ose étudier scientifiquement le lendemain de la mort* » ainsi que le dit M. Charles Richet.

Cette prétention soulèvera encore bien des combats, car les phénomènes établis apportent un sérieux appoint aux doctrines des spiritualistes, puisqu'ils justifient, pour plusieurs, la conception d'un esprit actif et indépendant du corps, conception que l'on trouve à la base des religions supérieures. L'assertion des matérialistes, que la personnalité disparait avec la vie, leur permet difficilement d'admettre une telle affirmation. Les spiritualistes qui étudient la télépathie répliquent aux positivistes : « Vous attribuez au mot vie un sens trop restreint. Vous entendez par là, l'ensemble des fonctions *visibles* accomplies par une colonie cellulaire, et vous concluez tout naturellement à la cessation de cette vie particulière quand la colonie se désagrège mais vous conférez aussitôt à ce mot vie, une extension inconsidérée en désignant par lui des manifestations indépendantes de l'ensemble des molécules *visibles*. Une accumulation de faits irrécusables, pourra faire cesser une généralisation aussi hative, et elle pourra seule démontrer que l'abolition des fonctions physiologiques peut n'infirmer en rien la persistance de la personnalité.

Les partisans des méthodes expérimentales, n'ont actuellement aucune position à prendre dans ces débats, et ils doivent absolument réserver leurs hypothèses. A ce prix-là, ils pourront vaincre la Théophobie matérialiste, et la Néophobie habituelle, en prouvant que vouloir, sans examen, s'en tenir aux trois états de la matière, et nier, sans discussion préalable, l'existence possible de forces plus subtiles que les forces électriques et magnétiques, c'est procéder antis-

cientifiquement ; d'ailleurs, « *un scepticisme présomptueux, qui rejette les faits sans examen est plus funeste que la crédulité qui les accepte* ». C'était la pensée de Humbold, c'est celle de quelques intrépides chercheurs d'aujourd'hui ; ils ajoutent avec H. Davy : « *les faits sont plus utiles quand ils contredisent que quand ils appuient les théories reçues* » et ils affirment, avec sir William Thompson, que : « *La science est tenue à regarder en face et sans crainte, tout problème qui peut franchement se présenter à elle* ».

Tels sont les faits et les théories incriminées, objets de controverses actives et de discussions passionnées qui ne sont pas sur le point d'être closes. A quel résultat en arrivera t-on ? il est difficile, maintenant, de le prévoir. Mais un mouvement de cette importance ne laissera pas que porter des fruits. Si on ne tire pas des phénomènes étudiés, la conclusion qu'espèrent les spiritualistes, et la preuve *expérimentale* de l'existence de l'âme, on pourra mettre en lumière, maint problème embarrassant de la psychologie, on arrivera à des déterminations en tous cas plus satisfaisantes, on approchera plus près de la vérité, et n'est-ce pas cela qui seul doit importer ? Si ces prochaines découvertes permettent à quelques nobles esprits, d'asseoir plus solidement leur foi en la réalité de l'Esprit, elles permettront aussi aux positivistes d'avoir une vue plus nette des multiples fonctions psychiques de l'organisme.

Et, de même que la recherche de la pierre philosophale fût, pour les Alchimistes du moyen-âge, l'origine de précieuses découvertes; l'étude de la télépathie, scientifiquement conduite, nous apportera, sinon la solution qu'attendent certains, du moins des indications de la plus haute importance.

BERNARD LAZARE

L'Antre des Nymphes

De Porphyre

(Suite et fin).

Mais l'offrande de miel faite au Perse[1] gardien des récoltes symbolise sa fonction de gardien. De là vient aussi que l'on ait pris quelquefois pour du miel le nectar et l'ambroisie que le poète fait couler goutte à goutte dans les narines des morts pour les préserver de la corruption : car le miel est la nourriture des dieux. C'est pour cela encore que l'on appelle le nectar *roux :* sa couleur en effet est semblable à celle du miel. Mais nous examinerons ailleurs plus en détail s'il convient d'entendre le miel dans le sens de nectar. En tout cas, dans Orpheus, à l'aide du miel, Zeus machine une ruse contre Kronos. Celui-ci gorgé de miel devient ivre et pris de vertige, comme d'avoir bu du vin, il s'endort, ainsi que dans Platôn il en advient à Poros gorgé de nectar. Car chezOrpheus Nyx dit à Zeus pour lui conseiller la ruse à l'aide du miel :

Quand tu le verras sous les chênes hautement chevelus
Ivre des œuvres des abeilles au nombreux bourdonnement
Enchaîne-le.

Tel est le sort de Kronos : il est attaché et châtré comme Ouranos ; et le poète fait entendre ainsi que, par la volupté, les puissances divines sont enchaînées et s'abaissent à la génération et qu'elles éjaculent certaines énergies, énervées par la volupté. Par exemple quand Ouranos dans le désir du coït descend vers la terre, il est

[1] Mithras.

châtré par Kronos. Mais chez eux la volupté du coït a la même signification que la saveur du miel ; et Kronos déçu par celle-ci est châtré En effet, Kronos avec son globe est le premier de ceux qui s'opposent à Ouranos et certaines énergies descendent du ciel et des planètes : mais Kronos recueille celles qui viennent du ciel et Zeus celles qui viennent de Kronos.

Le miel est donc pris à la fois comme purificateur, comme préservatif de la décomposition naturelle et comme excitant à la volupté du coït, et en même temps il est le symbole des Nymphes Hydriades parce que de leur nature les eaux sont incorruptibles, purifiantes et auxiliatrices de la génération. Car l'eau aide à la génération. Pour cette cause les abeilles font leur miel dans des cratères et des amphores : les cratères sont le symbole des sources (ainsi auprès de Mithras en guise de source est placé un cratère) et les amphores signifient les vases avec lesquels nous puisons dans les sources.

Les sources et les fontaines appartiennent aux Nymphes Hydriades et plus encore aux âmes-nymphes que les anciens appelaient proprement *abeilles* parce qu'elles sont ouvrières de plaisir. Aussi Sophote a-t-il pu dire des âmes sans inexactitude :

L'essaim des morts bourdonne : il monte.

Les anciens appelaient encore abeilles les prêtresses de Dêmêter chargées des initiations et disaient de Korê qu'elle était douce comme le miel. La lune aussi, en tant qu'elle préside à la génération était appelée *abeille* ou même *taureau*. Car le Taureau exhausse la lune et les abeilles naissent des bœufs, et l'on nomme

aussi *nées des bœufs* les âmes qui vont vers la génération et *voleur des bœufs* le dieu qui passait pour avoir été engendré clandestinement. Le miel est aussi pris comme symbole de la mort (d'où les libations de miel offertes aux dieux souterrains) et le fiel comme symbole de la vie, soit que l'on veuille signifier que la volupté fait périr les âmes ou que l'amertume les rappelle à la vie. Pour la même raison on offrait aux dieux du fiel afin de signifier que la mort délivre des peines ou bien que la vie de ce monde est pénible et amère.

Cependant on n'appelait pas indifféremment abeilles toutes les âmes qui vont vers la génération, mais celles-là seules qui devaient vivre selon la justice et retourner ensuite en leur séjour premier après avoir accompli des œuvres agréables aux dieux, car cet être vivant [1] aime à revenir au lieu d'où il est parti et il observe la justice et il est sobre : c'est pourquoi l'on appelle *sobres* les libations de miel. Et l'on écarte les fèves : car elles étaient considérées comme le symbole de la génération immédiate et rectiligne : car presque seules de tout ce qui se sème elles sont entièrement creuses et ne sont point interceptées par des membranes. Ainsi donc les gâteaux de miel et les abeilles entre les nœuds étaient les symboles particuliers, communs aux Hydriades et aux âmes-nymphes [2] qui venaient vers la génération.

Dans les temps les plus anciens, avant que l'on n'eut inventé les temples, les antres étaient consacrés aux dieux ; en Crète par les Kourêtes à Zeus ; en Arcadie à Selênê et a Pan Lycéen ;

[1] L'âme.
[2] νυμφή signifie nymphe et nouvelle mariée.

dans Naxos à Dionysos et partout où l'on reconnaissait sa présence à Mithras. Aussi Homère ne se contente-t-il pas d'attribuer deux entrées à l'antre d'Ithakê ; mais il ajoute que l'une est tournée vers le Boréas et l'autre plus divine vers le Notos et que l'on peut descendre par celle qui regarde le Boréas. Mais il n'indique pas si l'on peut descendre par celle qui est tournée vers le Notos et dit seulement que

. . . . jamais par elle
Les hommes n'entrent ; mais c'est la route des immortels.

Il nous faut donc rechercher le sens de ce récit, soit que le poète décrive un lieu réel, soit qu'il ait voulu exprimer sa pensée d'une manière énigmatique et qu'il ait tout imaginé. Mais comme cet antre représente l'image et le symbole du monde, Nouménios et Kronios, son ami, disent qu'il y a dans le ciel deux extrémités dont l'une vers le Notos n'est pas plus éloignée que le tropique d'hiver et l'autre vers le Boréas pas plus éloignée que le tropique d'été. Or le tropique d'été est près du signe du Cancer et le tropique d'hiver près du signe du Capricorne. Et comme le Cancer est le plus près de nous, il est attribué avec raison à la lune très voisine de la terre tandis que le pôle méridional qui nous est invisible est attribué à Kronos, la plus éloignée et la plus haute des planètes.

Voici dans quel ordre sont placés les signes zodiacaux du Cancer au Capricorne : d'abord le Lion, demeure de Hêlios ; puis la Vierge, demeure d'Hermès ; la Balance, demeure d'Aphroditê ; le Scorpion, demeure d'Arês ; le Sagittaire, demeure de Zeus ; le Capricorne, demeure de Kronos. Puis inversement en partant du

Capricorne, le Verseau, demeure de Kronos ; les Poissons, demeure de Zeus ; le Bélier, demeure d'Arês ; le Taureau, demeure d'Aphroditê ; les Gémeaux, demeure d'Hermès ; et enfin le Cancer demeure de Selênê. Aussi les Théologues établissaient ils deux postes, le Cancer et le Capricorne, que Platôn appelle deux orifices. Et l'on dit que par le Cancer les âmes descendent et que leur régression se fait par le Capricorne. Mais le Cancer est situé vers le Boréas et approprié à la descente et le Capricorne situé vers le Notos et approprié à la régression. Or, les régions du Boréas sont réservées aux âmes qui descendent vers la génération.

Le poète a dit avec raison que l'ouverture de l'antre tournée vers le Boréas servait à la descente des âmes. Quant aux régions du Notos, elles sont réservées non aux dieux, mais à ceux qui montent vers les dieux. Pour cela Homère a dit, non la route des dieux, mais la route des immortels. Car cette qualité appartient aussi aux âmes qui par elles-mêmes ou par leur essence sont immortelles. Et Parmenidès, dit-on, fait aussi mention de ces deux portes dans son livre sur la Nature et elles sont connues aussi des Romains et des Egyptiens : en effet, les Romains célèbrent les fêtes de Kronos [1] au moment où le soleil s'approche du Capricorne : alors les esclaves revêtent les vêtements des hommes libres et participent à toutes leurs prérogatives. Par là le législateur a voulu faire entendre que près de cette porte du ciel ceux que la naissance a faits esclaves sont délivrés par les fêtes de Kronos et par la demeure assignée à Kronos, comme ressuscités et revenus à une naissance

[1] Les Saturnales.

nouvelle. Puis ils sont ramenés en arrière par la route qui commence au Capricorne. Aussi, comme porte se dit *Janua* chez les latins, ceux-ci appellent *Januarius*, c'est-à-dire portier, le mois à partir duquel le soleil revient du Capricorne du côté de l'Orient et rétrogade vers les régions du Boréas.

Chez les Egyptiens l'année ne commence pas au Verseau comme chez les Romains, mais au Cancer. Car près du Cancer est l'étoile Sothis que les Hellènes appellent le Chien. Pour les Egyptiens, les néoménies sont remplacées par Sothis parce que cette étoile est dans le monde le principe de la génération. Aussi Homère n'a-t-il pas attribué de portes au levant et au couchant ni aux équinoxes, c'est-à-dire au Bélier et à la Balance, mais bien au Notos et au Boréas et aux ouvertures les plus méridionales du côté du Notos et les plus septentrionales du côté du Boréas, parce que cet antre était consacré aux nymphes Hydriades et aux âmes. Et ce sont là les lieux où naissent et meurent les âmes. Quant à Mithras on lui a attribué une place propre près des équinoxes. Aussi porte-t-il le glaive du Bélier, signe d'Hermès et est-il traîné par le Taureau, signe d'Aphroditê : car Mithras aussi bien que le Taureau est démiurge et maître de la génération. Il est placé auprès du signe des Equinoxes, ayant à sa droite les régions du Boréas et à sa gauche celles du Notos et l'hémisphère méridional s'étend jusqu'à lui du côté du Notos, parce que le Notos est chaud, et l'hémisphère septentrional du côté du Boréas, parce que ce vent est froid.

Ce n'est pas sans raison que l'on adjoignait les vents aux âmes qui vont vers la génération ou

qui en reviennent : parce que selon quelques opinions les âmes attirent le souffle et en forment leur substance. Mais le Boréas est destiné à celles qui vont vers la génération : à cause de cela le souffle du Boréas ravive les agonisants qui respirent avec peine et le Notos les fait mourir. Car l'un congèle et resserre parce qu'il est froid et domine dans la froideur de la génération terrestre, et l'autre est dissolvant parce qu'il est chaud et qu'il renvoie vers la chaleur divine. Mais comme la terre que nous habitons incline plutôt vers le Boréas, les âmes qui y naissent doivent forcément être amies du Boréas et celles qui quittent cette terre amies du Notos. C'est aussi pour cette raison que le Boréas est violent dès l'abord et le Notos quand il va cesser. Celui-là un effet atteint en droite ligne les hommes qui habitent vers le Nord ; celui-ci vient de plus loin ; son souffle est plus lent à nous atteindre : mais quand il est arrivé, il augmente enfin.

Comme c'est par la porte du Boréas que les âmes parviennent à la génération, on a dit que ce vent était amoureux. De là ces vers :

Semblable à un cheval à la crinière noire il coucha avec elles ;
Et engrossées elles enfantèrent douze poulains.

Et, dit-on, il enleva Orithyia et engendra Zêtês et Kalaïs. Mais parce que le Notos est réservé aux dieux, on tire en plein midi les voiles dans les temples : on observe ainsi le précepte Homérique qui défend aux hommes l'accès des temples quand le soleil incline au midi :

. . . . *mais c'est la route des immortels.*

Ainsi le Notos est considéré comme le symbole de midi, car le dieu est à midi sur le seuil du

temple. Aussi même à d'autres portes il n'était pas permis de parler à quelque heure que ce fût, comme si les portes avaient un caractère sacré. Pour cette raison, les Pythagoriciens et les sages d'Egypte défendaient de parler en passant les portes et les entrées des maisons et ils honoraient par le silence le dieu qui régit l'ensemble des choses. Homère non plus n'ignorait pas que les portes sont sacrés ; c'est ce que montre chez lui Oineus frappant la porte avant les supplications :

Frappant les portes biens assemblées, suppliant son fils.

Il connaissait les portes du ciel confiées aux Heures et qui commencent dans les régions nébuleuses ; elles sont ouvertes et fermées par les nuées.

Soit qu'ils écartent ou qu'ils interposent un nuage épais.

Et il dit qu'elles meuglent parce que le tonnerre naît des nuées :

D'elles mêmes les portes du ciel meuglèrent, que gardaient les Heures.

Il parle aussi des portes du soleil désignant ainsi le Cancer et le Capricorne. Or, le Capricorne et le Cancer sont voisins de la Voie lactée dont ils occupent les extrémités, le Cancer vers le Boréas, le Capricorne vers le Notos. Selon Pythagore, la troupe des songes n'est autre chose que les âmes : celles-ci se réunissent dans la Voie lactée qui leur emprunte son nom, parce que les âmes, une fois tombées vers la génération, se nourrissent de lait : c'est pourquoi, pour évoquer les âmes, on fait des libations avec du lait mêlé de miel : car le désir de la volupté les attire vers la génération et le lait est conçu en même temps qu'elles.

Les légions du Notos produisent des corps de petite taille : car la chaleur amaigrit les corps, et ainsi les diminue et les dessèche ; dans les régions du Boréas, au contraire, les corps sont grands. Les Celtes en sont une preuve, et les Thraces, et les Scythes, et leur terre humide porte beaucoup de pâturages. Le nom même de Boréas vient de se nourrir : car Βορὰ signifie nourriture : et le vent qui souffle de cette terre chargée de nourriture est nutritif et justement appelé Boréas.

Pour ces raisons donc les régions boréales conviennent à la race mortelle et sujette à la naissance, et celles de Notos à la race plus divine, de même que le levant aux dieux et le couchant aux daimones. Car la nature commençant par l'hétérogénie, partout, tout ce qui a deux issues la symbolise. Le voyage, en effet, s'accomplit par le monde intelligible ou par le monde sensible, et dans le monde sensible par le globe fixe ou par les globes errants des planètes, et d'autre part par la route immortelle ou par la route mortelle. L'un des points cardinaux est au-dessus, l'autre au dessous de la terre ; l'un à l'orient, l'autre à l'occident ; une partie du monde est située à droite, l'autre à gauche ; la nuit alterne avec le jour et l'harmonie universelle est faite de sons contraires et obtenue par des oppositions. Platôn parle aussi de deux portes : par l'une on monte au ciel, par l'autre on descend vers la terre et les théologiens ont fait du soleil et de la lune les portes des âmes. Chez Homère, il y a deux grands vases,

L'un pour les maux qu'il donne, l'autre pour les biens.

Mais même dans le Gorgias de Platôn, l'âme est représentée par un tonneau : l'une est bienfai-

sante, l'autre malfaisante ; l'une raisonnable, l'autre déraisonnable et les vases ainsi que les âmes renferment certaines énergies et certaines dispositions. Dans Hésiode aussi, nous voyons un vase clos et l'autre qu'ouvre la volupté et d'où tout s'échappe, sauf l'espérance. Toutes les fois en effet que l'âme transgresse sa règle pour s'attarder à la matière, elle ne se repaît que de bonnes espérances.

Puisque la double issue est partout le symbole de la nature, il convient que l'autre ait, non pas une, mais deux entrées avec des attributions différentes, et dont l'une est destinée aux dieux et aux justes, l'autre aux mortels et aux méchants. C'est en partant du même principe que Platon a parlé de cratères et qu'à la place des amphores, il a mis deux grands vases, et deux orifices au lieu des deux portes. Mais pour ne pas étendre outre mesure ce traité en rapportant les opinions des anciens philosophes et des théologues, nous pensons que ce qui a été dit suffit déjà à expliquer le sens du récit.

Il reste à expliquer ce que signifie le symbole de l'olivier planté auprès de l'antre. Il doit avoir un sens important ; car Homère ne dit pas seulement qu'il pousse là, mais bien à la tête même du port :

A la tête du port croît un olivier au large feuillage.
Près de lui s'ouvre l'antre . . . .

Ce n'est point par hasard, comme on le pourrait penser, que cet olivier pousse ainsi : mais il indique aussi la signification mystérieuse de l'antre. Le monde, en effet, n'est point né arbitrairement et au hasard, mais il est l'œuvre de la pensée divine et de la nature intelligente, et devant l'antre, image du monde, est planté l'olivier si-

gne de la sagesse divine.. En effet, l'olivier est l'arbre d'Athênê et Athênê est la sagesse. Elle est née de la tête de Zeus et le poète théologue a placé avec raison l'olivier consacré à la tête du port. Ainsi il fait entendre que cet univers n'est point d'un mouvement arbitraire ni d'un hasard irrationnel, mais est l'œuvre parfaite d'une nature intelligente et d'une sagesse distincte du monde, mais placée cependant tout à côté à la tête du port universel.

L'olivier reste toujours vert : il a donc une propriété qui convient fort bien aux changements des âmes en ce monde (et l'on sait que l'antre est consacré aux âmes). Car en été la partie blanche des feuilles se dresse et en hiver elle se tourne en sens inverse. C'est pourquoi dans les prières et les supplications on élève des branches d'olivier afin de signifier que les ténèbres se changeront en blanche lumière pour les suppliants. L'olivier toujours vert porte un fruit qui récompense du travail. Il est consacré à Athênê et on lui emprunte des couronnes pour les athlètes victorieux et des rameaux propitiatoires pour les suppliants. Le monde aussi est dirigé par la pensée éternelle et toujours verte d'une nature intelligente, qui accorde aux athlètes de la vie le prix de leur victoire et la consolation de leurs luttes nombreuses et le guérisseur des misérables et des suppliants est le démiurge qui conserve le monde.

Dans cet antre, dit Homère, il faut laisser tout ce qu'on apporte du dehors, se dépouiller et revêtir l'habit des suppliants, se meurtrir le corps, rejeter tout le superflu et écartant même les sens, prendre l'avis d'Athênê, après s'être assis sur la racine même de l'olivier, afin de retrancher au-

tour de soi tout ce qui agirait sur l'âme à son détriment. Noumenios, selon moi, n'a point dit sans raison qu'Odysseus, dans l'Odyssée d'Homère, représente l'homme qui passe par tous les degrés de la génération et il est porté enfin chez des peuples à l'abri de toute tempête et qui ne connaissent point la mer :

Jusqu'à ce que tu sois arrivé chez des hommes qui ignorent la mer
Et mangent une nourriture non mêlée de sel.

Chez Platôn aussi, l'ensemble de la matière est appelé la mer, les flots, la tempête.

C'est pour cela je pense, qu'Homère a appelé le port Phorkyn :

Là est un port de Phorkyn, vieillard marin ;

et au début de l'Odyssée, Homère donne la généalogie de la fille de Phorkyn, Thoosa, de qui est né le Cyclope, privé de son œil par Odysseus, afin que jusque dans sa patrie il restât à celui-ci quelque ressouvenir de ses fautes. De même il est naturel qu'il s'asseye sous l'olivier, comme suppliant du dieu et pour apaiser par l'offrande d'une branche le daimôn natal. Car il ne pouvait pas s'écarter facilement de la vie sensible, celui qui l'avait aveuglée et avait voulu la détruire en un instant; pour une telle audace il était poursuivi par la colère des dieux marins et matériels. Il lui fallait d'abord les apaiser par des sacrifices, par les peines et les souffrances des mendiants et tantôt lutter contre les passions, tantôt user de prestiges et de tromperies, se transformer entièrement afin de tout reconquérir, dépouillé de ses haillons. Mais même alors il n'est point à l'abri de toutes les misères : il n'en sera libéré que le jour où ayant échappé définitivement aux flots, il deviendra ignorant

des choses de la mer et de la matière au point de prendre une pelle à vanner pour une rame, tant il aura oublié complètement les instruments et les œuvres de la mer.

Qu'on n'aille pas prendre de telles interprétations pour forcées et croire qu'elles soient des conjectures d'hommes subtils. Il faut se rappeler quelle était la sagesse antique et songeant à la raison d'Homère et à son exacte connaissance de toute vertu, ne pas nier, que sous la forme des mythes, il a mystérieusement caché l'image des choses divines. Il ne pouvait pas, en effet, réussir à faire accepter une fiction complète et qui n'eût point quelque objet vrai pour origine. Mais je remettrai ces remarques à l'explication de l'œuvre totale et il faut arrêter ici l'herméneutique de l'antre des Nymphes.

PIERRE QULLARD.

L'UPANISHAD DU GRAND ARANYAKA

(BRIHADARANYAKOPANISHAD)

(*Suite*).

---

31. Lorsqu'il dit ces mots : « Fais moi aller du non-être à l'être, » en vérité la mort est le non-être, l'être c'est ce qui ne meurt pas. « De la mort fais-moi aller à ce qui ne meurt pas, fais que je sois ce qui ne meurt pas : » voilà exactement ce qu'il dit.

32. Quand il dit : « Fais-moi aller de l'obscurité à la lumière, » alors en vérité la mort c'est l'obscurité, la lumière c'est ce qui ne meurt pas. « De la mort fais-moi aller à ce qui ne meurt pas : » voilà exactement ce qu'il dit.

Quand il dit : « Fais-moi aller de la mort à ce qui ne meurt pas, » il n'y a là rien de caché.

33. Et ensuite, ceux qui sont les autres stotras [1], en ceux-là il peut pour son âtman obtenir par le chant tout ce qui se mange. Par suite donc qu'il choisisse en ceux-ci le désir qu'il désire, celui là même.

L'udgâtar qui sait ainsi obtient en chantant le désir qu'il désire pour son âtman ou pour celui au profit de qui se fait le sacrifice.

Ceci en vérité conquiert le monde ; et il n'adresse pas de prières sans arriver à obtenir le monde, celui qui en vérité connaît ce Sâman, qui connaît ainsi.

QUATRIÈME BRAHMANA

1. L'Atman, voilà ce qu'était ceci au commencement, en manière de purusha [2]. Lui, ayant dirigé ses

[1] Vers chantés par le prastolar.

[2] Le mot *purusha* a le sens général d'*homme* (latin *hom*) ; quelquefois il prend le sens particulier de l'homme primitif, originel, quelquefois celui de l'homme intérieur, l'*homunculus*.

regards en tous sens, ne vit rien d'autre que son âtman.

« C'est moi, je suis : » voilà ce qu'il dit à l'origine. Par suite, il eut nom Moi. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, si l'on interpelle quelqu'un, il dit tout d'abord : « C'est moi, » et déclare ensuite son autre nom.

2. Puisque, étant antérieur à tout ceci, il a consumé tous les mots, c'est pourquoi il est purusha [1]. En vérité, il consume qui désire être par devant lui, celui qui connaît ainsi.

3. Il eut peur : c'est pourquoi celui qui est seul a peur.

Or, il considéra : « Puisqu'il n'y a personne autre que moi, de quoi donc ai-je peur ? » Et, à la suite de cela même, la peur s'évanouit pour lui. De qui en effet aurait-il eu peur ? C'est d'un second qu'est la peur.

4. Or, il n'avait pas de plaisir : c'est pourquoi, quand on est seul, on n'a pas de plaisir.

Il désira un second : or, il était tout autant qu'un homme et une femme qui s'étreignent.

5. Il fit tomber en deux cet âtman qu'il avait. De là furent l'époux et l'épouse [2].

C'est pourquoi Yâjñavalkya [3] a dit ceci : « Nous sommes, nous deux, chacun comme une moitié. »

C'est pourquoi l'espace que voici est rempli par la femme.

Il la posséda, et de là les hommes naquirent.

6. Lui, qui était elle, considéra : « Comment donc me possède-t-il, m'ayant enfantée de son âtman ? Ah, il faut que je disparaisse. »

[1] L'upanishad rapproche *purusha* de *pûrva*, auparavant, antérieurement, et de *ush*, consumer.

[2] L'upanishad rapproche de la racine *pat*, tomber, les mots *pati*, époux, et *patnî*, épouse.

[3] Nom d'un maître védique spécialement versé dans le Yajur-Veda, et qui jouera un rôle important dans la suite de l'upanishad.

7. Elle devint vache, l'autre taureau. Il la posséda. De là naquirent les vaches.

8. L'une devint jument, l'autre étalon ; l'une ânesse, l'autre âne. Il la posséda. De là naquirent les solipèdes.

9. L'une devint chèvre, l'autre bouc ; l'une brebis, l'autre bélier. Il la posséda. De là naquirent les chèvres et les moutons.

Ainsi justement tout ce qui va par couple, jusques aux fourmis, il émit tout cela.

10. Celui-ci connut : « En vérité, je suis la Création : car c'est moi qui ai créé tout ceci. » Et alors il devint la Création. Il est certes dans cette création de l'Atman, celui qui connaît ainsi.

11. Puis il fit du feu par frottement, de la manière suivante : il se créa Agni avec sa bouche pour matrice [1] et avec ses mains. Et c'est pour cela que ces deux choses sont sans poils à l'intérieur ; en effet, la matrice est sans poils à l'intérieur.

12. Et ainsi lorsque l'on dit : « Fais un sacrifice à celui-ci, fais un sacrifice à celui-ci, » et ainsi pour tous les Dieux un à un, ces Dieux sont des détails de sa création, car il est tous les Dieux.

13. Puis tout ce qu'il y a ici-bas d'humide, il le créa de son sperme. Et c'est là Soma.

Certes, tout ce monde, tant qu'il est, est manger et mangeurs. Soma est ce qu'on mange, Agni est le mangeur.

14. C'est là la supercréation du Brahma. Parce qu'il s'est créé des Dieux meilleurs que lui, parce que, étant mortel, il s'est créé des Immortels, c'est pour cela qu'il y a supercréation. Et il est dans cette supercréation de Lui, celui qui connaît ainsi.

15. Et ceci certes, jusqu'à ce moment là, était encore

[1] *Matrice* désigne ici le morceau de bois creusé où l'on insérait un autre morceau de bois qu'on faisait tourner rapidement avec es mains, pour produire du feu.

indéterminé. Et il le détermina au moyen du nom et de la forme : « Ceci a tel nom, a telle forme. » C'est pour cela que les choses ici-bas, encore aujourd'hui, sont justement déterminées par le nom et par la forme : « Celui-ci a tel nom, a telle forme. »

16. Et Lui est entré ici-bas jusqu'au bout des ongles, comme serait un rasoir déposé dans son étui, ou comme le scorpion dans son nid. On ne le voit pas.

17. Étant incomplet, alors qu'il souffle, il est nommé le Souffle, alors qu'il parle, la Voix, alors qu'il voit, l'Œil, alors qu'il écoute, l'Oreille, alors qu'il pense, le Manas [1]. Ces noms ne sont que les noms de ses actions.

Celui qui adore l'une d'entre celles-ci, celui-là ne sait pas : car c'est incomplet qu'il est ces choses une à une.

18. Qu'on l'adore ainsi : « Il est l'Atman. » Car c'est en Cela que tous ceux-ci deviennent Un.

Ce par quoi il faut chercher la piste de tout ceci, c'est par savoir qu'il est l'Atman ; car c'est par Lui que l'on connaît tout ceci, de même que, certes, l'on trouverait par la trace. Il trouve de même de la gloire et de la réputation, celui qui connaît ainsi.

19. Cela même est plus cher qu'un fils, plus cher que la fortune, plus cher que toute autre chose, parce que cela, qui est l'Atman, est plus intime que l'intime.

Si quelqu'un disait d'une personne qui parle d'un autre que l'Atman comme lui étant cher : « Il perdra celui qui lui est cher, » il est maître, pour sa part, qu'il en soit ainsi. Qu'on adore l'Atman seul comme cher. Celui qui adore l'Atman seul comme cher, celui qui est cher à celui-là n'est pas exposé à périr.

20. Et l'on dit : « Si les hommes croient qu'ils deviendront tout par la connaissance de Brahma, qu'est-ce donc que ce Brahma lui-même a connu, Lui de qui tout ceci fut ? »

[1] Le *manas* est l'esprit, l'intellect ; c'est, pour les Hindous, le sixième sens, le sens interne.

21. En vérité, Brahma, voilà ce qu'était tout ceci, à l'origine. Il avait, connu, son âtman seul : « Je suis Brahma. » C'est de Lui que tout ceci fut. Celui des Dieux qui s'est éveillé à Lui, ce Dieu devenait Lui. Et ainsi des Rishis, et ainsi des hommes.

22. C'est justement voyant cela que le Rishi Vâmadeva découvrit : « J'étais Manu et le soleil [1]. » Et encore aujourd'hui celui qui sait ainsi : « Je suis Brahma, » celui-là devient tout ceci. Celui-là les Dieux mêmes ne peuvent faire qu'il ne soit pas, car il est leur âtman même.

Puis, celui qui adore une autre Divinité : « Celui-ci est un autre, je suis un autre, » celui-là ne sait pas. Et il est comme un bétail pour les Dieux. Tout de même que certes un nombreux bétail nourrirait un homme, de même chaque personne nourrit les Dieux. Même une seule bête du troupeau ayant été enlevée, cela n'est pas agréable : qu'est ce donc quand beaucoup ? C'est pourquoi les Dieux n'aiment pas que les hommes sachent cela.

23. Brahma [2] en vérité était au commencement tout ceci, seul, seulement. Etant seul, il n'avait pas la force. Il se supercréa une forme meilleure, le kshatra [3], ceux qui sont les kshatras parmi les Dieux : Indra, Varuna, Soma, Rudra, Parjanya, Yama, Mrityu, Içâna. C'est pourquoi il n'y a rien de supérieur au kshatra.

C'est pour cela que le brahmane est assis au-dessous du kshatriya dans le râjasûya [4]. C'est dans le Kshatra seul qu'il met cet honneur. Ce qui est la matrice du kshatra, c'est le brahma. C'est pourquoi, bien que le roi soit élevé à la dignité d'être le plus haut, c'est le brahma, sa matrice, qu'à la fin pourtant il amène à lui. Celui qui lui fait du mal, celui-là

[1] Rig-Veda, IV, 26, 1.

[2] Brahma, dans ce passage, représente plus particulièrement l'essence générale de la caste brahmanique.

[3] Essence de la deuxième caste, celle des *kshatriyas*, les guerriers.

[4] Sacrifice qui accompagne la cérémonie du sacre royal.

blesse sa matrice. Il devient pire, comme ayant fait du mal à meilleur que lui.

24. Et il n'avait pas encore la force. Il se créa le viç [1], ceux qu'entre les Dieux on désigne comme des collectivités et par groupes : les Vasus, les Rudras, les Adityas, les Viçvedevas, les Maruts.

25. Et il n'avait pas encore la force. Il se créa la caste des çûdras, nourricière. C'est cette terre qui est Pûshan [2] : en effet c'est cette terre qui nourrit cet univers, tout, tant qu'il est.

26. Et il n'avait pas encore la force. Et il se supercréa cette forme meilleure, le Dharma [3].

Ce qui est le Dharma, c'est le kshatra du kshatra. C'est pourquoi il n'y a rien de supérieur au Dharma. Et c'est ainsi qu'un homme plus faible compte diriger un plus fort au moyen du Dharma, tout comme au moyen d'un roi.

En vérité ce qui est ce Dharma, cela est la vérité. C'est pourquoi l'on dit de celui qui dit la vérité : « Il dit le Dharma, » de celui qui dit le Dharma : « Il dit la vérité. » L'un et l'autre ne font qu'un.

27. Et c'est là le brahma, le kshatra, le viç et le çûdra. Et c'est par Agni qu'il a été le brahma parmi les Dieux, le brahmane parmi les hommes. Il a été par le Kshatriya le kshatriya, par le Vaiçya le vaiçya, par le Çûdra le çûdra.

C'est pourquoi c'est dans Agni parmi les Dieux qu'ils désirent avoir leur monde, dans le brahmane parmi les hommes. En effet le brahma fut dans ces deux formes.

28. Puis, en vérité, celui qui s'en va de ce monde sans avoir vu son monde, Lui, par ce fait qu'il n'est

[1] Essence de la troisième caste, celle des *vaiçyas*, commerçants, artisans et laboureurs.

[2] L'upanishad rapproche du nom de Pûshan la racine *push*, nourrir.

[3] Mot d'un sens très complexe, qui réunit les notions de loi, de devoir, d'essence, et qui même, chez les bouddhistes, est devenu une expression générale pour désigner l'ensemble de ce qui est.

pas connu, ne le mange pas[1], comme le Veda s'il n'a pas été récité, ou telle autre action si elle n'a pas été faite. Et certes, même si celui qui ne sait pas ainsi fait des œuvres très méritoires, ces œuvres pour lui à la fin sont épuisées.

Que l'on adore l'Atman seul comme monde. Celui qui adore l'Atman seul comme son monde, de celui-là les œuvres ne sont pas épuisées. Car de cet Atman, tout ce qu'il désire, il l'émet pour soi.

29. Puis en vérité, cet Atman est le monde de tous les êtres Par le fait qu'on verse des libations, par le fait qu'on accomplit des sacrifices, c'est le monde des Dieux. Par le fait qu'on récite des prières, c'est le monde des Rishis. Par le fait qu'on désire de la progéniture, par le fait qu'on offre des offrandes, c'est le monde des Pitris[2]. Puis, par le fait qu'on héberge les hommes, par le fait qu'on leur donne de la nourriture, c'est le monde des hommes. Puis, par le fait qu'on acquiert de l'herbe et de l'eau pour le bétail, c'est le monde du bétail. Par le fait que, dans ses maisons, des quadrupèdes, des oiseaux, et ainsi de suite jusqu'aux fourmis, vivent de lui, c'est leur monde.

Et, de même que, certes, on désire le non-dommage pour son monde, pour celui qui connaît ainsi tous les êtres toujours désirent le non-dommage.

Voilà qui est connu, qui est bien examiné.

30. L'Atman, voilà ce qu'était ceci à l'origine, seul, seulement. Il désira : « Qu'une épouse me soit, et que j'engendre, et que de la richesse me soit, et que j'accomplisse des œuvres. »

Voilà tout le désir ; et même si l'on cherchait, on ne trouverait rien de plus.

C'est pour cela qu'encore aujourd'hui un homme solitaire désire : « Qu'une épouse me soit, et que j'engendre et que de la richesse me soit, et que j'accomplisse des œuvres. » Et même, tant qu'il n'obtient

[1] Ce terme a pris en sanskrit l'acception de protéger, être utile.
[2] Les ancêtres morts.

pas ces choses, une à une, aussi longtemps il pense qu'il est incomplet.

Voici sa plénitude :

31. Pour lui le manas est l'âtman, la voix l'épouse, le souffle la progéniture, l'œil la richesse humaine, car c'est par l'œil qu'il l'acquiert, l'oreille la richesse divine car c'est par l'oreille qu'il l'entend. Pour lui, l'âtman est les œuvres, car c'est par l'âtman qu'il fait ses œuvres.

C'est là le quintuple sacrifice, la quintuple victime, le quintuple purusha. Cet univers est quintuple, tout, tant qu'il est. Celui-là obtient cet univers, tout, tant qu'il est, qui connaît ainsi.

(*à suivre.*)

A. Ferdinand Herold.

TRAITÉ

de la

Petite Assemblée Sainte

par

SIMÉON BEN-JOCHAÏ

(*suite*)

---

193. Celui-ci est la lumière par laquelle sont formés ces deux petits fleuves, qui ayant creusé des canaux en une seule tête, se nomme la profondeur de la source.

194. De là il est écrit : Prov. III, 20 : *Les abîmes sont ouverts par la science.*

195. Et Elle entre dans la tête du Microposope, et un autre cerveau est formé.

196. Et de là, elle est produite, et elle pénètre dans tout l'intérieur du corps, et elle remplit toutes les concavités et les intimes du corps.

197. C'est cela même, qui est écrit, Prov. XXIV, 4 : *tous les intérieurs sont remplis par la science.*

198. Et ces choses resplendissent, par la lumière du Cerveau suprême, incognicible, qui brille par l'influence de l'Ancien très saint.

199. Et toutes choses dépendent les unes des autres, et sont toutes reliées les unes aux autres, jusqu'à ce qu'on sache, que toutes choses sont un, et tout est cet Ancien, et rien n'est séparé de Lui [1].

200. Ces trois Lumières brillent en trois autres, qui se nomment Pères, et ces Pères brillent

[1] Le Verbe est tout en toutes choses, dit saint Paul.

8

en leurs enfants, et toutes choses brillent en un lieu unique.

201. Lorsque se manifeste cet Ancien, qui est la Bienveillance des bienveillances, toutes choses sont dans la lumière et se trouvent dans la joie.

202. Cet Eden dérive de l'Eden supérieur, incognicible, inaccessible.

203. Et par cet Eden a lieu la dénomination de ce Principe dans l'Ancien, et néanmoins ce n'est pas là ; le Principe et la fin.

204. Et puisque en Lui, il n'y a pas le Principe et la fin, par là il n'est pas nommé : Toi, car il est inaccessible, et non manifesté, et il est dit : Lui.

205. Mais où se montre le principe, il reçoit le nom de : Toi, et le nom de Père, car il est écrit, Is. LXVIII, 16 : *Car toi, es notre Père.*

206. Dans la dissertation de l'enseignement de Jebha le vieux, c'est une règle universelle que le Microposope se nomme Toi ; mais l'Ancien très-saint, qui est inaccessible, il est nommé : Lui, et véritablement.

207. Mais là où se montre le principe, il a ce nom, quoiqu'il soit inaccessible.

208. Et par là, il est le Principe, et il est dit : Roi, et il est le Père des pères.

209. Et ce Père procède de l'Ancien très saint, Job. XXVIII, 12 : *Et la sagesse provient du Non-Être*, et c'est pourquoi, elle est incognicible.

210. Viens, vois, il est écrit : v, 21 : *Dieu connaît sa voie*, sa voie à proprement parler.

211. Mais il connaît aussi le lieu, le lieu à proprement parler, et bien mieux sa voie, et bien mieux sa sagesse, qui est inaccessible dans l'Ancien très saint.

212. Cette Sagesse est le Principe de toutes choses ; et d'Elle dépendent les trente-deux voies, voies, dis-je, et non canaux.

213. Et la loi est renfermée en ces voies, les 22 lettres et les 10 nombres.

214. Cette Sagesse est le Père des pères, et dans Elle se manifeste le principe et la fin ; et c'est pourquoi, une autre Sagesse est supérieure, et une autre inférieure.

215. Lorsque la Sagesse se rend manifeste, alors Elle a le nom de Père des pères, et toutes choses ne sont renfermées nulle part, sinon en Elle.

216. Ainsi qu'il est écrit : Ps. civ, 25 : *Tu as fait toutes choses dans la Sagesse.*

217. Siméon éleva sa main, et il se réjouit, et dit : certainement, l'Eden existe, et toutes choses ont besoin de cette heure[1].

SECTION VIII.

Du Père et de la Mère en particulier.

218. Viens, vois, lorsque l'Ancien très saint, incognicible, inaccessible, eut la pensée de manifester des êtres, il manifestait toutes choses sous la forme du masculin et du féminin, et dans le lieu où sont renfermés le masculin et le féminin.

1 Lorsque le « Zohar » dit . *l'Eden existe*, il nous enseigne que l'Etat édénal a été donné à l'homme dans sa création hominale.

219. Car elles ne subsistaient pas, sinon dans un autre état, — faces en face — du masculin et du féminin.

220. Et cette Sagesse qui renferme toutes choses, lorsqu'elle se montre et brille en l'Ancien très saint, ne resplendit pas, sinon sous la forme du masculin et du féminin.

221. Cette sagesse se manifeste donc et se montre, comme si elle était masculin et féminin.

222. La Sagesse est le Père ; l'Intelligence, ou la source des formes, est la Mère ; ainsi la Sagesse et l'Intelligence se montrent en une sorte de balance, comme le masculin et le féminin.

223. Et pour cela toutes choses sont constituées sous la forme de masculin et féminin.

224. Ce principe est le Père de toutes choses ; Père de tous les pères, et les deux s'unissent l'un à l'autre, et un brille dans l'autre, là Sagesse comme Père, l'Intelligence comme Mère.

225. Il est écrit, Prov. II. 3 : *Tu appelleras l'Intelligence ; Mère.*

226. Lorsqu'ils entrent en union, ils génèrent et se multiplient en réalité.

227. Dans la dissertation de l'enseignement de Jebha le vieux, il est dit : Qu'est la Mère intelligence, sinon lorsqu'ils sont associés ? l'un et l'autre.

228. Savoir Iod imprègne He, et il produit un fils, et elle génère.

229. Et pour cela, il est dit, comme un fils de Dieu.

230. Mais la perfection de toutes choses se montre en dualité, lorsqu'ils entrent en union, et qu'il y a un fils, en eux il y a la synthèse de toutes choses.

231. Car dans leur forme, il y a la perfection de toutes choses, Père et Mère, fils et fille.

232. Ces choses n'ont été enseignées que par tradition, si non à ceux qui sont des Saints de l'ordre le plus élevé, qui ont connu les Arcanes et les ont réalisés, et ont eu l'intelligence des voies du Dieu très saint, — qu'il soit béni, — afin qu'ils ne déclinent en rien de ces voies, ni au-delà à droite, ni au-delà à gauche.

233. Ainsi qu'il est écrit, Osée XIV, 10; *Les voies du seigneur sont droites, les justes y marchent.*

234. Heureuse est la part de celui qui s'élève jusqu'à connaître les trente-deux voies, et qu'il ne décline pas, ni ne fait point d'erreur.

235. Car ces choses sont pleines de mystère, et les saints les plus élevés brillent en cela, comme la lumière provient de la splendeur d'une lampe.

236. Et ces choses ne sont pas enseignées, sinon à ceux qui ont connu ces Arcanes et les ont réalisées, car pour celui qui n'a pas eu l'intelligence et la science pratique, il serait meilleur qu'il ne fut pas né.

237. Il est visible, en présence de l'Ancien très saint, incognicible, et inaccessible, que les choses resplendissent dans mon cœur, dans la perfection de l'amour et de la crainte du Dieu tres saint, — qu'il soit béni. —

238. Et ces fils qui sont ici connaissent ces Arcanes, car ils ont eu l'intelligenee et la science de ces voies, mais non de toutes.

239. Mais maintenant ils recoivent la lumière dans la perfection. Heureuse est ma part avec eux, en ce monde là.

240. Siméon dit : tout ce que j'ai dit de l'Ancien très saint, et ce que j'ai enseigné du Microposope, toutes ces choses sont un ; il est toutes choses, et toutes choses sont un, et là il n'y a pas de séparation.

241. Qu'il soit béni, et que son nom soit béni, dans le temps, et dans le siècle des siècles.

242. Viens, vois, ce Principe qui est nommée Père est renfermé en Iod, qui dépend de l'influence sainte.

243. Et c'est pourquoi Iod est la Lettre la plus inaccessible de toutes les autres Lettres.

244. Car Iod est le principe et la fin de toutes choses.

245. Et ce fleuve qui coule et va en dehors est nommé le monde, qui est toujours, et ne cesse à jamais.

246. Et c'est là la joie suprême des Justes qui sont dignes de ce monde [1] qui est, qui arrose toujours le jardin d'Eden, et n'a point de fin.

247. De cela, il est écrit : Is. LVIII. 11 : *Et comme la source des eaux, dont les eaux ne défaillent point.*

248. Et ce monde qui advient et créé par Iod.

249. Ainsi qu'il est écrit, Gen. II, 19 : *Et un fleuve sort de l'Eden, pour arroser le Jardin.*

[1] On état d'être.

250. Car Iod renferme deux lettres. [1]

251. Dans la dissertation de l'enseignement de Jebha le vieux, il est dit : Pourquoi Vau, Daleth, sont compris en Iod. La plantation du Jardin est nommée Vau, et il y a un autre Jardin, qui est Daleth, et par celui-là est arrosé celui-ci, ce qui est le signe du quaternaire.

252. Et l'arcane se découvre en ceci, qu'il est écrit : *et un fleuve sort de l'Eden.*

253. Qu'est Eden ? C'est la Sagesse suprême, et cela est Iod.

254. Pour arroser le Jardin, et c'est : Vau.

255. Et de là, il se divise, et il coule en 4 fleuves, c'est-à-dire : Daleth.

256. Et toutes choses sont renfermées en Iod, et c'est pourquoi le Père est dit : toutes choses, le père des pères.

257. Le Principe de toutes choses est appelé la demeure de tous, de là Iod, est le principe et la fin de toutes choses, ainsi qu'il est écrit, Ps. CIV, 24 : *Tu as fait toutes choses dans la Sagesse.*

258. Dans sa demeure, il n'est point manifeste et n'est point connu ; lorsqu'il entre en union avec la Mère, alors il est montré dans la Mère.

259. Et pour cela la Mère est reconnue la synthèse de toutes choses, et est considérée comme le principe et la fin.

[1] L'Hébreu est une langue sacrée ; dès lors les Lettres hébraïques sont un symbole qui renferme un sens ésotérique et un sens divin. Ainsi Iod, la 10e Lettre, signifie le Principe créateur ou générant, qui par l'unité d'une Forme produit la multiplicité des Formes des êtres.

260. Car toutes choses sont nommées Sagesse et sont renfermées en elles, et l'unité de toutes choses est le Nom, saint.

261. Jusqu'ici nous avons fait connaître mystiquement ce que nous n'avons pas dit dans ces jours-ci ; mais maintenant faisons la description des côtés.

262. Iod, est renfermé dans cette Sagesse ; He, est, Mère, et est nommée Mère intelligence ; Vau et He sont deux enfants que la Mère environne.

263. Et nous avons appris que la parole : Beth, Iod Nun, He, renferme tout, car il y a en elle : Iod, qui est en union avec la Mère, ou lettre He ; et ils produisent un fils, et cela forme la parole Père, Mère, qui sont Iod et He, entre lesquelles ont été interposés : Beth et Nun, qui sont : Binah.

264. Elle est dite aussi l'intelligence spéciale ; c'est pourquoi elle est dite : Tebunah, et non Binah.

265. Elle est nommée ainsi, dans le temps ou sont allaités les deux enfants, le fils et la fille, qui sont : Vau He ; et elles font un tout, dont les lettres disent : Tebunah.

266. Toutes ces choses sont renfermées dans ces lettres, Vau He ; et tout est un ensemble, et ces lettres sont : Tebunah.

267. Dans le Livre Hamnouna, le vieux il est dit, que le Roi Salomon a révélé la forme première, la Mère, lorsqu'il dit, (Cant. 1, 15 : *Voilà que tu es belle, ma compagne*, de laquelle il est suivi.

268. Et la seconde forme, il la nomme : Epouse, qui est dite la femme inférieure.

269. Et il y en a qui entendent ces deux noms : Bien-Aimée et Epouse, de la femme inférieure, et les choses ne sont pas ainsi.

270. Car le premier He, n'est pas appelé Epouse, mais le dernier He, est nommée épouse, en certains temps, pour bien des significations.

271. Car il y a plusieurs époques, où le masculin n'entre pas en union avec le féminin, mais est séparé de celui-ci.

272. Il est dit de ces époques, Liv. XVII, 19 : *Tu n'approcheras point de la femme, pendant la séparation de sa souillure.*

273. Mais lorsque la femme est purifiée, et que le masculin désire entrer en union avec elle, alors elle se nomme : Epouse, Epouse à proprement parler.

274. Mais en ce qui concerne la Mère, la Bienveillance des deux existe pour l'éternité.

275. Ils entrent en action ensemble ; ils sont ensemble en repos, l'un n'agit pas en dehors de l'autre, et l'un n'est pas séparé de l'autre.

276. Et c'est pourquoi, il est écrit, Gen. II, 10 : *Et un fleuve sort de l'Eden*, il sort à proprement parler, et ne défaille point.

277. Ainsi qu'il est écrit, Is. LVIII, 10 : *Et comme une source d'eaux, dont les eaux ne défaillent point.*

278. Et c'est pourqui elle est dite : ma compagne bien-aimée, parce que par la Bienveillance d'une union fraternelle, ils reposent en paix dans une unité parfaite.

279. Mais celle-là est nommée : Epouse, car lorsque le masculin vient vers elle pour entrer

en union, alors elle est Epouse, car elle vient à proprement parler comme une Epouse.

280. Et c'est pourquoi Salomon fait connaître deux formes du féminin ; et de la première forme, il en parle comme d'un arcane, car elle est au-dessus de l'intelligence.

281. Mais la seconde forme est mieux manifestée, car elle n'est pas si inintelligible que l'autre.

282. Mais enfin toute louange s'adresse à celle qui est supérieure, ainsi qu'il est écrit, Cant. VI, 9 : *elle est une à sa Mère, elle est pure à celle qui l'a enfantée.*

283. Et parce que cette Mère est couronnée de la couronne d'Epouse, et que la Bienveillance de la lettre Iod ne cesse d'agir en elle pour l'éternité ; par là la liberté des serviteurs est confiée à son libre arbitre, et toute liberté de tous, et toute liberté des pécheurs, afin qu'ils soient purifiés par le repentir.

284. Ainsi qu'il est écrit, Liv. XVI, 30 : *Car en ce jour là, il fera propitiation pour vous.*

285. Et il est écrit, Liv. XXV, 10 : *Et vous sanctifierez la cinquantiemme des années ;* c'est l'année du Jubilé.

286. Qu'est le Jubilé ? Ainsi qu'il est écrit, Jer. XVII, 8 : *Et il étendra ses racines auprès des eaux,* à cause de ce fleuve dont la source est intarissable, et coule, et va au dehors, et ne défaille pas.

287. Il est écrit, Prov. II, 3 : *Tu appelleras la Mère ; Binah, et tu adresseras ta voix à Tebunah.*

288. Car il dit : si tu appelles la Mère : Binah, pourquoi est-il parlé de Tebunah ?

289. C'est-à-dire toutes choses, comme j'ai dit, sont la vérité suprême ; Binah est plus élevée que Tebunah, car dans la parole : Binah sont cachés, Père et Mère et Fils, car par les lettres Iod He, le Père et la mère sont désignés, et les lettres qu'indiquent le Fils sont intercalées à celles-là.

290. Tebunah est tout l'ensemble des enfants. Car cette parole renferme les Lettres, par lesquelles sont désignés le Fils et la Fille.

291. Ainsi le Père et la Mère ne se montrent que dans la Mère, car la Mère couvre au-dessus, et elle ne découvre pas.

292. Il est donc évident que l'ensemble des deux enfants se nomme : Tebunah, et l'ensemble du Père, de la Mère et du Fils s'appelle , Binah.

293. Et lorsqu'on embrasse tout, c'est compris en cette parole, et dans ce nom, le Père et la Mère et le Fils sont désignés.

294. Et ceux-ci sont Chochmah, ou la Sagesse, Binah ou la Mère, l'intelligence, et Daath la science.

295. Parce que le Fils revêt les caractères de son Père et de sa Mère, il se nomme la science, car il est la manifestation des deux.

296. Et ce fils s'appelle premier-né, ainsi qu'il est écrit, Ex. IV, 22 : *mon Fils premier né est Israël.*

297. Et parce qu'il est dit premier-né, c'est pourquoi il a droit à deux parts.

298. Et lorsqu'il est devenu grand, il y a trois parts, dans sa couronne.

299. Mais qu'il en soit ainsi, ou d'une autre

manière, tant les deux parts, que les trois parts, toutes sont une chose unique, cela et ceci est ainsi.

300. C'est-à-dire, il reçoit l'héritage de son Père et de sa Mère.

301. Quel est cet héritage? ce sont deux couronnes qui sont renfermées au milieu d'eux, qu'ils transmettent héréditairement à ce Fils.

302. De la part de son Père, il y a une couronne renfermée en eux, qui est dite : la Bonté.

303. Et de la part de la Mère, une couronne qui est : la rigueur.

(*A suivre.*)

UN KABBALISTE DE LA TRADITION ORTHODOXE.

GLANES

—

Sait-on que le spiritisme florissait déjà en Chine à la fin du second siècle avant notre ère ? Un de nos lecteurs nous signale quelques passages curieux de la traduction qu'un de nos sinologues les plus distingués, M. Ed. Chavannes, actuellement en mission à Péking, a donnée, il y a deux ans, du *Traité sur les sacrifices Fong et Chan* de Se Ma T'sien. Le nom de Se Ma T'sien, « le père de l'histoire en Chine », — le fait que ces événements se passaient de son temps, souvent sous ses yeux, à la cour de l'empereur Ou, (140-86. av. J.-C.), dont il était le grand astrologue, — tout, jusqu'à son scepticisme mal déguisé en dépit ou peut-être à cause de cette charge même, nous est un sûr garant de l'authenticité du *récit* : or, c'est là ce qui nous importe.

« L'année suivante (en 117, ou 116 av. J.-C) Chao « Wong, qui était originaire du pays de T'si, fut ad- « mis en présence de l'empereur à cause de sa « science dans les choses qui concernaient les génies « et les dieux. L'empereur aimait beaucoup sa concu- « bine Wang : cette concubine vint à mourir. Chao « Wong pouvait par son art évoquer, pendant la nuit « du moins, la concubine Wang et la figure du génie « du fourneau. » (Ce génie, dont le nom pouvait prêter à rire, est le génie naturel de ces magiciens qui étaient en même temps *alchimistes*). « Le Fils du « ciel, caché derrière un rideau, les aperçut de loin. « Il honora donc Chao Wong du titre de maréchal « de la savante perfection, le combla de présents et « le traita avec les rites des hôtes. » (v. p. 52).

Ecoutez encore ce récit de séances spirites dans le palais de la Longévité. Se Ma T'sien y assistait ; ce n'était plus le « Maréchal de la savante perfection » qui les dirigeait ; (dans l'intervalle l'empereur l'avait fait mettre à mort pour supercherie) » c'était un autre devin, en relations avec la « Princesse des Esprits » : « On ne pouvait les voir (ces esprits), mais on les en-

« tendait parler, leurs voix ressemblaient à celle des « hommes ; tantôt ils s'en allaient, tantôt ils venaient ; « lorsqu'ils venaient, il se produisait un vent qui ré- « pandait la terreur. Ils se tenaient dans les rideaux « de la chambre, parfois ils parlaient en plein jour, « mais le plus souvent c'était la nuit... Ce que disait « la Princesse des Esprits, l'empereur chargeait un « homme de le noter ; ce recueil s'appelait « les lois « écrites » ; on n'y lisait que ce que sait tout le monde « et on n'y trouvait rien de distingué ni de remar- « quable ; cependant le Fils du Ciel l'aimait singuliè- « rement. Ces choses étaient secrètes et les contem- « porains n'en savaient rien. » (p. 55).

Le duc grand astrologue (c'est Se Ma T'sien que nous voulons dire) conte encore des choses fort étonnantes sur d'autres magiciens qui obtinrent accès près de l'empereur, firent à la cour une prodigieuse fortune et, pour la plupart, finirent mal : ils faisaient les pièces du jeu d'échec se battre seules les unes contre les autres (p. 61) : ils commandaient aux génies (p. 63) ; ils prétendaient transmuer la poudre de cinabre (sulfure naturel de mercure) en or jaune et conquérir ainsi l'immortalité ; ils racontaient surtout mille choses merveilleuses de la montagne P'onglaï qui est au milieu de la mer, et qu'habitent des Esprits bienheureux, entre autres « maître Ngan K'i », qui, lorsqu'il lui plaît, se fait voir aux hommes (p. 49 et passim). — Nous ne pouvons que renvoyer les personnes curieuses de ces sortes de choses à l'ouvrage auquel nous avons emprunté ces renseignements, le *Traité sur les sacrifices Fong et Chan*, de Se Ma T'sien, traduit en français par Éd. Chavannes. (*Journal of The « Peking oriental Society, »* et tirage à part, Peking, Typogr. du Pai-T'ang, 1890.) Citons encore la conclusion de Se Ma T'sien (p. 93) pour bien montrer avec quel esprit vraiment scientifique cet historien (qui l'écrivait en 98 av. J.-C.) avait conduit son enquête : « Le duc grand astrologue dit : « J'ai accompagné l'empereur lorsque dans ses tour- « nées, il alla sacrifier... j'ai pénétré dans le palais de « la Longévité : j'y ai assisté aux sacrifices et j'y ai « entendu parler les esprits. J'ai examiné à fond les « croyances des magiciens et des prêtres... Plus tard « quelque sage pourra se servir de mon écrit pour se « faire un *jugement* . »

Le dernier numéro des *Annales des sciences psychiques* est presque entièrement consacré aux séances organisées à Milan, par M. Aksakoff, pour l'examen des phénomènes produits par la médium Eusapia Paladino. Ces expériences ne nous offrent, à vrai dire, rien de bien neuf, en l'espèce : elles restent sensiblement au-dessous de celles de William Crookes et de sir Russel Wallace. Des mouvements insolites d'une table, son enlèvement complet du sol avec ou sans le contact des mains d'Eusapia ; de sensibles variations du poids de la médium placée sur une bascule ; de très apparents déplacements spontanés d'objets placés à distance ; coups frappés, bruits divers, transport dans l'air d'instruments de musique, phosphorescences, disques lumineux, attouchements produits par une main mystérieuse, vision de mains, d'un visage inconnu, etc., etc. L'intérêt de ces séances réside, plutôt, dans la personnalité des savants qui y assistèrent et qui nous paraissent, en somme, à peu près d'accord pour écarter toute idée de supercherie de la part d'Eusapia. Nommons : Alexandre Aksakoff, directeur du journal les *Etudes psychiques*, à Leipzig, conseiller d'Etat de S. M. l'Empereur de Russie ; Giovanni Schiaparelli, directeur de l'Observatoire astronomique de Milan ; Carl du Prel, docteur en philosophie de Munich ; Angelo Brofferio, professeur de philosophie ; Guiseppe Gerosa, professeur de physique à l'Ecole royale supérieure d'agriculture de Portici ; Giorgio Finzi, docteur en physique ; Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine de Paris, directeur de la *Revue scientifique* ; Cesare Lombroso, professeur à la Faculté de médecine de Turin.

L'opinion de M. Charles Richet étant celle qui nous intéresse le plus, nous en donnerons le résumé qu'il place à la fin de son article : « Malheureusement, dit ce savant, jamais la preuve n'a pu être donnée d'une manière irréprochable. Il restait toujours dans notre esprit un doute, un léger doute, et, quand nous proposions de lever ce doute par un contrôle plus rigoureux, l'expérience manquait.

« *A mesure que les conditions devenaient plus précises, les résultats devenaient plus médiocres.*

« C'est là tout le contraire de la vraie expérimentation scientifique, et je ne saurais mieux comparer cette incertitude qu'à celle du chimiste qui, rencon-

trant un mélange où il soupçonne un nouveau corps, cherche à le purifier, afin d'éliminer tous les corps étrangers qui y sont mêlés, mais, à mesure qu'il purifie son mélange, il voit disparaître les propriétés du corps qu'il croyait trouver. De purification en purification il finit par n'avoir plus rien.

« Je ne veux pas dire qu'il ne reste rien de ces expériences ; ce serait bien injuste, et cela ne répondrait nullement à ma pensée. Mais il n'y a pas assez pour que nous admettions comme un fait *scientifique* et indiscutable qu'il y ait des mouvements d'objets sans contact, des matérialisations, des apports, tout ce monde nouveau du spiritisme qui a besoin, pour être admis, d'être mille et mille fois démontré, et par des preuves sans réplique.

« En définitive :

« *Quelque absurdes et ineptes que soient les expériences faites par Eusapia, il me paraît bien difficile d'attribuer les phénomènes produits à une supercherie soit consciente, soit inconsciente, ou à une série de supercheries. Toutefois la preuve formelle, irrécusable, que ce n'est pas une fraude de la part d'Eusapia et une illusion de notre part, cette preuve formelle fait défaut.*

« *Il faut donc chercher de nouveau une preuve irrécusable.* »

Dans son numéro de février, le *Lucifer* souhaite à *la Haute Science* la plus courtoise bienvenue. En rendant au *Lucifer* son aimable salut, notons, pour nos lecteurs, que nous aurons maintes fois l'occasion de *glaner* dans cette revue, l'une des plus importantes comme des mieux rédigées parmi les organes de langue anglaise de la presse théosophique.

Le Directeur-Gerant : F. Deschamps.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Destenay, BUSSIÈRE Frères.

LA MAGIE

CHEZ LES CHALDÉO-ASSYRIENS

(*Suite*)

I

MAGIE BLANCHE

Pour se défendre contre les attaques des démons, l'homme devait se ménager des alliés parmi les dieux et les esprits, se munir d'armes offensives et défensives, en un mot avoir recours à la magie. Dès lors les hymnes à la divinité prenaient tous plus ou moins la tournure d'incantations où le prêtre jouait le rôle de sorcier.

Les textes qui nous font connaître les formules magiques ou conjuratoires, ou bien sont disséminés dans des textes historiques ou de bâtisse, ou bien ont été réunis, collationnés et traduits par les ordres d'Aschur-bâni-abla. (Asurbanipal), au VII[e] siècle avant notre ère C'est la traduction de quelques-uns de ces textes que nous donnons dans cette étude. Par les *invocations* on appelait la bénédiction du dieu et on sollicitait son appui. Par les *exorcismes* et les *conjurations*, on expulsait les mauvais esprits, on les empêchait de faire le mal, ou bien on en neutralisait les effets. Par les *objurgations*, on forçait les maladies à faire trève aux souffrances du patient, on se préservait soi-même et ses amis des dangers présents ou des périls futurs. Par les

imprécations enfin, on appelait le malheur sur celui que l'on considérait comme son ennemi. Les textes de cette dernière nature rentrent dans le domaine de la magie noire et nous en donnerons quelques-uns dans la dernière partie de notre étude.

Les uns et les autres textes nous montrent que la magie chaldéenne, non plus que l'assyrienne, ne prétendit jamais contraindre les dieux ; elle se contenta de les implorer. Elle ne prétendit jamais non plus pénétrer la connaissance du mot divin tout puissant qui reste toujours le secret de Ea.

A. — Invocations.

Les formules d'invocations sont nombreuses. Elles sont de deux sortes : ou bien elles s'offrent à nous sous la forme de véritables hymnes, de psaumes de pénitence ; ou bien elles sont incluses dans les inscriptions où les rois racontaient leurs œuvres de bâtisseurs. Voici des exemples des unes et des autres.

1° Texte bilingue de psaume

Publié par M. Haupt dans les *Etudes accadiennes*, p. 116.

LE PÉNITENT : «...... vivant de...... le prosternement du visage des créatures vivantes. Moi ton serviteur, j'ai imploré le repos.

LE PRÊTRE : Celui que l'iniquité possède, celui que voient tes entrailles, cet homme vit. O dominatrice de la totalité de ces choses ! ô maîtresse de l'humanité ! Miséricordieux, il devient bon, il prend pour lui (c'est-à-dire il accepte, il écoute) la lamentation ; [aussi] son

dieu et sa déesse sont-ils avec lui. Es-tu irritée contre lui ? Il t'implore !... Saisis sa main.

LE PÉNITENT : Aucun dieu hormis toi ne possède la loyauté.

Regarde [moi] loyalement, aie pitié de moi, accepte ma lamentation. Jusques à quand te dirai-je : « Que ton cœur s'apaise ! » Jusques à quand, ô ma déesse, ton visage se détournera-t-il [de moi] ? Comme la tourterelle je gémis, je soupire une plainte. [O celle qui accomplit] l'ordre de En-lillal ! O glaive tranchant ! O créatrice des dieux ! O celle qui accomplit l'ordre de En-lillal ! factrice de la vertu ! maîtresse de l'humanité ! créatrice de la totalité [des hommes] ! directrice de toutes les naissances ! O mère Ischtar, dont aucun dieu n'approche la puissance !

Maîtresse première, dont l'ordre est dominant ! Plaise au dieu du Ciel qu'il dise son précepte, qu'il fasse ce qui est bon pour moi ! O ma Dame ! au jour de ma naissance...... ma nourriture, les larmes sont mon vin, les larmes sont ma boisson. [Mon] courage ne paraît plus, je ne suis pas maître de ma marche, [1] douloureusement je pleure, [mon] cœur est attristé.

O ma Dame, fais-moi connaître le lieu de repos, crée m'[en] un,

Pardonne mes péchés, change ma face.

O ma divinité, maîtresse des victimes ! [2]

Que [ma] victime brûle !

[1] Mot à mot : « Je ne marche pas [étant mon] maître. »

[2] Des offrandes de victimes (?)

O mère, ô ma Dame, ô Maîtresse de l'offrande ! Que [mon] offrande soit consumée !

Déesse de l'Ouest, Dame des montagnes ! que [ma] victime brûle !

LE PRÊTRE : O toute gracieuse ! Dame de toute la campagne ! que [son] offrande soit consumée !

Déesse sublime du Ciel [et] de la Terre! ô toi, la sublime Erisîba. (Eridu), que [sa] victime brûle !

O Mère de la grande Demeure [de l'abîme ?], que [son] offrande soit consumée !

2° Hymne au dieu Feu

(W. A. I., IV, 14, 2, verso)

LE PRÊTRE : « Incantation ! O dieu Feu ! prince du commandement, dominant dans le pays (ou : sur la terre) !

O dieu Feu ! Ta flamme est brillante, étincelante. Dans la maison enténébrée tu fais la clarté.

Tu fais la destinée de tout ce qui porte un nom.

Le fondeur du bronze et de l'étain (?), c'est toi ; l'affineur de l'argent et de l'or, c'est toi. Le second (c'est-à-dire le compagnon) de la déesse Nin-Kasi, c'est toi. Celui qui, la nuit, détourne la poitrine (c'est-à-dire met en fuite) du méchant, c'est toi.

Que le cœur (? ou le corps) du fils de son dieu soit purifié ! comme le ciel qu'il soit brillant ! comme la terre qu'il soit éclatant! comme le milieu du ciel qu'il soit resplendissant ! [La

langue (parole) mauvaise qui l'a exorcisé, ne la laisse pas à ses côtés !] [1].

3° Psaume de pénitence adressé à Anunit (Ischtar [2])
Haupt : *Keilschrifttexte*, n° 19)

LE PRÊTRE : « . . . . il élève sa lamentation vers toi;
. . . . il élève son gémissement vers toi;
de sa face, qu'il ne conserve pas à cause de ses larmes, il élève la lamentation vers toi;
de ses pieds, auxquels des chaînes sont rivées, il élève la lamentation vers toi;
de sa main, que la langueur épuise, il élève la lamentation vers toi,
de sa poitrine, qui produit des gémissements comme une flûte, il élève la lamention vers toi.

LE PÉNITENT : O Maîtresse ! dans l'affliction de mon cœur je dirige vers toi ma plainte attristée ; dis : « Ah ! qu'il [trouve] donc enfin [le repos !] »

LE PRÊTRE : Dirige vers lui ton regard, accueille sa supplication !
A ton serviteur, contre qui tu es irritée, fais grâce !
O Maîtresse ! dis à ton serviteur : « C'est assez ! » Que ton cœur s'apaise !
A moi, ton serviteur, qui ai mal agi, accorde ta compassion !

LE PÉNITENT : O Maîtresse ! mes mains sont liées, je t'embrasse fortement.
Devant le héros vaillant, le dieu Soleil, l'époux de ton amour, prends mon parti,

[1] La traduction de cette dernière phrase n'est pas très certaine, car le texte est presque illisible.

[2] Ce psaume est antérieur à Zâbu et par suite à l'année 1990 av. J. C.

pour que je puisse te consacrer en échange une vie de longs jours.
Mon dieu [1] éclate en lamentations devant toi : puisse ton cœur s'apaiser !
Ma déesse t'adresse une prière : puisse ton cœur s'adoucir !
Le Vaillant, le Héros du Ciel, l'époux de ton amour, puisse-t-il te faire connaître ma prière !
[Le Dieu Ischun ?], ton conducteur (libir) sublime, puisse-t-il t'annoncer ma prière !
. . . . le Puissant du Ê-Babbara (temple du Soleil), puisse-t-il t'annoncer ma prière !

LE PRÊTRE : Dirige loyalement ton regard vers moi, puisse-t-il te dire !
Dirige loyalement ton regard vers moi, puisse-t-il te dire !
Que ton cœur s'apaise, puisse-t-il te dire !
Que ton esprit se calme, puisse-t-il te dire !
Que ton cœur, comme le cœur d'une mère [pour] ses enfants, s'apaise !
Comme [celui d') une mère [pour ses] enfants, comme [celui d'un] père, qui a engendré un fils, qu'il se calme !

4° Psaume de pénitence [adressé] à Annuit (Ischtar)

(W. A. I, IV, 29, N° 5)

LE PÉNITENT : . . . .
Moi ton serviteur, ô [Déesse,] plein, de gémissements je t'appelle.
Qui a péché, tu acceptes sa supplication fervente.

[1] Chaque homme est placé ,dès la naissance, sous la protection d'un dieu et d'une déesse dont il est le serviteur et comme le fils

Regardes-tu un homme [avec compassion], cet homme vivra.
Puissante par dessus tout, Maîtresse de l'humanité,
Miséricordieuse, à qui on fait bien de s'adresser, qui accueilles le gémissement !

LE PRÊTRE : Alors que son dieu et sa déesse sont irrités contre lui, il t'appelle.
Tourne vers lui ton regard, saisis sa main !

LE PÉNITENT : Hormis toi, il n'y a point de divinité loyale.
Loyalement regarde [avec pitié] vers moi, accepte mon gémissement !
Dis : « Ah ! que pourtant enfin [il trouve le repos !] » et que ton cœur s'apaise !
Combien de temps encore, ô ma Maîtresse, ton regard se détournera-t il ?
Comme une tourterelle je me plains, je me saoûle de gémissements !

LE PRÊTRE : de Ah ! et de Hélas ! son cœur est douloureusement affligé :
Il verse des pleurs, en cris de douleur il se répand !

(La fin manque.)

5° Hymne

Publié dans W. A. I., IV, 18, 3.

Nota : Le texte est très mutilé, mais le sens général en ressort assez clairement pour qu'on en puisse essayer de donner une traduction.

« Les couronnes. . . . . pasteur élevé. . . sur les

et qu'il n'appelle jamais que son dieu et sa déesse. Ils veillent sur lui pour le garder des êtres invisibles qui rôdent constamment autour des hommes et les assiègent de tous côtés. S'il est impie, violent, de mauvaise foi, « son dieu le coupe comme un roseau », et le livre aux démons qui se glissent dans son corps, et y produisent la maladie.

trônes et les autels (?). . . . . . le sceptre de marbre (?). . . . . pasteur élevé. . . . . . .

Que le réseau des canaux. . . . [il le possède],

Que la montagne, qui donne des tributs, [il la possède],

Que les pâturages du désert, qui donnent des tributs, [il les possède],

Que les . . ? . . d'arbres à fruits, qui donnent des tributs, [il les possède] !

Pasteur de son peuple qu'il [ait] le soleil dans sa main droite, qu'il [ait] la lune dans sa main gauche !

Que le démon favorable, le colosse favorable, qui régentent la seigneurie et la royauté, pénètrent dans son corps !

6° Hymne au Soleil

W. A. I. IV, 17, verso).

« Toi qui fais dissiper les mensonges, toi qui écartes la mauvaise influence des prodiges, des pronostics mauvais, des rêves, des songes mauvais, toi qui déjoues les projets mauvais, qui perds (mènes à la perte) les hommes et les pays qui font des sortiléges et des maléfices, j'ai enfermé devant toi dans des monceaux élevés de grains leurs images (des mauvais esprits). . . . .

Ne laisse pas venir les faiseurs de sortiléges qui sont endurcis. . . .

. . . .

Que les grands Dieux, mes créateurs, prennent ma main !

O Toi, change (guéris) ma face, prends ma main !

Prends-la, Seigneur, lumière du monde, Soleil !

Voici maintenant un extrait de la grande inscription de Tuklâti-pal-ischarra 1er (Tiglatpilesar 1er) publiée par M. Wilh. Lotz sous le titre : *Die Inschriften Tiglatpilesars* 1er, Leip-

zig, 1880. Le roi appelle la bénédiction des dieux sur celui de ses successeurs qui restaurera les temples d'Anu et de Rammânu.

col. 8-l. 50 sqq. « Pour les jours à venir, pour les temps futurs, pour toujours, quand cela sera : le jour où les temples d'Anu et de Rammânu, les grands Dieux mes Seigneurs, et ces tours à étages (Zikûrat) seront devenus vieux et décrépits, un prince à venir devra relever leurs ruines, purifier avec de l'huile mes tablettes et mes inscriptions de fondation, offrir un sacrifice, les remettre à leur place, et écrire son nom près du mien. Comme [ils l'on fait] pour moi, puissent Anu et Rammânu, les grands dieux, le protéger, lui aussi, dans la joie du cœur et l'obtention de la puissance !

B — Conjurations et talismans

1° Conjurations

Les conjurations contre les esprits malfaisants sont très nombreuses, mais d'une monotonie excessive. On commence par énumérer les démons contre lesquels est faite la conjuration, par préciser leur pouvoir et en décrire les effets. Puis on exprime le vœu d'en être préservé et de les voir repoussés. Enfin la formule se termine par la phrase stéréotypée qui finit toutes ou presque toutes les formules magiques et qui semble, par suite, nécessaire pour leur donner de l'efficacité : « Esprit du Ciel, conjure-le ! Esprit de la Terre, conjure-le ! » Quelquefois, pourtant, on y joint une invocation semblable à d'autres dieux.

Voici, par exemple, une formule avec énumération finale un peu plus développée qu'à l'ordinaire.

« La nuit mauvaise, la région du ciel qui fait le malheur, le jour mauvais, la région du ciel mauvaise à observer, le jour mauvais, la région du ciel mauvaise qui s'avance,

. . . .

les messagers de la peste (Namtar),
les ravageurs de Nin-Ki-gal,
le tonnerre qui ravage le pays,
les sept divinités du vaste ciel,
les sept divinités de la vaste terre,
les sept divinités des sphères enflammées,
les sept divinités des légions célestes,
les sept dieux malfaisants,
les sept fantômes méchants,
les sept fantômes de feu malfaisants,
les sept divinités du ciel (Igigu),
les sept divinités de la terre (Anunnaki),
le démon mauvais, le Destructeur (?) mauvais, le êkim (?) mauvais,
le Guerrier mauvais, le dieu mauvais, le Tendeur d'embûches mauvais,
— Esprit du ciel, conjure-les ! Esprit de la Terre conjure-les !
Esprit de Mul-ge, roi des pays conjure-les !
Esprit de Nin-ge-lal, dame des pays, conjure-les !
Esprit de Nin-darra, fils de. . . . . . , conjure-les !
Esprit de Tishu, dame des régions, qui brilles la nuit, conjure-les !

(W. A. I. IV, 1.)

2° Talismans et amulettes

A côté des conjurations, les Accadiens, les Babyloniens et les Assyriens usaient de talismans. La formule suivante (W. A. I, IV, 16, 1.) qui peut-être se récitait sur un de ces talismans, était censée lui communiquer son efficacité.

« Talisman, talisman, stèle qu'on n'enlève pas,

limite que les dieux ne dépassent pas,
borne limite du ciel et de la terre qu'on ne déplace point,
qu'aucun dieu n'a compris (?),
que les dieux ni l'homme ne peuvent expliquer.
barrière immuable disposée contre la bouche mauvaise (le maléfice),
barrière stable qu'on oppose à la parole mauvaise !
Que ce soit un utug (génie) mauvais, un Destructeur (?) mauvais, un êkim
mauvais, un dieu mauvais, un Tendeur d'embûches mauvais,
un fantôme, un spectre, un vampire (?),
un incube (?), un succube (?), un servant,
ou bien le Namtar (la peste) mauvais, l'Idpa (la fièvre) douloureux ou une maladie mauvaise :
— qui lève sa tête contre les eaux favorables du dieu E'a, que la barrière du dieu E'a [l'arrête] !
— qui attaque les magasins du dieu Serâh, que la barrière du dieu Sérâh l'emprisonne !
— qui franchisse la borne-limite (de la propriété), que le [talisman] des Dieux, borne limite du ciel et de la terre, ne le laisse plus sortir !
— qui ne craigne pas les. . . . . , que le [talisman] le retienne prisonnier !
— qui dresse des embûches contre la maison, qu'il l'enferme prisonnier dans la fosse (?) de la maison !
— qui se tiennent enlacés l'un à l'autre, qu'il les repousse en même temps dans le désert
— qui dresse des embûches devant la porte de la maison, qu'il l'enferme dans la maison, dans un lieu sans sortie (d'où l'on ne sort pas) !
— qui s'applique à la colonne et au (?), que la colonne et le. . . . ? . . lui barrent le passage !
— qui se glisse dans la gouttière [chêneau] et sous le toit,
— qui secoue les battants de la porte et les grilles ?
Que [le talisman] le fasse écouler comme les eaux !

qu'il le fasse trembler comme les feuilles ! qu'il le broie comme le hennêh !

qu'il franchisse la charpente (?), qu'il lui coupe les ailes !

Les talismans étaient de différenres espèces. Ils se présentaient sous forme d'amulettes, de matière plus ou moins précieuse suivant la richesse de leur propriétaire ; on portait ces amulettes suspendues au cou et elles préservaient contre les mauvais sorts, contre les démons, contre les maladies. Elles sont très nombreuses dans nos Musées et l'on en peut voir au Louvre une belle collection. Souvent on y gravait des images de génie ou de divinités, toujours elles portent une formule talismanique, écrite le plus ordinairement en accadien, quelquefois en assyrien sémitique. Voici un exemple pour chacun de ces cas. Le premier se rapporte à une inscription accadienne sur une amulette dont le but était de préserver de toute rechute un homme déjà guéri de la peste.

« Incantation. Le Démon mauvais, le Namtar mau-
« vais, [que] l'Esprit de la Terre a chassés de mon
« corps ! Le génie favorable, le colosse bienveillant,
« le démon favorable, qu'ils viennent avec l'Esprit de
« la Terre !

« Incantation du dieu puissant, puissant, puissant. Amen ! »

(Fr. Lenormant, *Choix de textes cunéiformes*, nº 26)

L'autre appartenait à une femme et évidemment à une femme enceinte. La voici :

« Bît-Nûr, serviteur d'Adar, le guerrier des Dieux, la prédilection de Bêl : c'est moi !

Incantation ; O Bît-Nûr, chasse fortement les afflic-

tions ; fortifie la semence (le germe), développe la tête de l'homme.

(Ibid., nº 24).

D'autres talismans consistaient en petites statuettes d'argile, grossières images des dieux, dont on peut voir un certain nombre au Musée du Louvre (1er étage). Leur destination nous est connue d'abord par un passage d'une inscription de Nergal- schar-uçur (Nériglissar) qui déclare avoir fait mettre à la porte de la Zikûrat de Babylone « huit statues talismaniques de bronze durable qui écartent les méchants et les mauvais (les ennemis) par la crainte de la mort. » Elle nous est définitivement connue par une formule magique dont voici la traduction.

« [Pose] l'image de Nirgal, le sans égal, à la barrière de la maison.

[Pose] l'image du dieu resplendissant par sa vaillance, le sans égal, ... et l'image de . . . . . Seigneur des grands dieux, ...

en terre, auprès du lit.

Pour qu'aucun malheur ne [te] saisisse, [mets] le dieu . . ? . . et le dieu Latarak sous la porte.

Pour repousser le mal, [mets] comme épouvantail (?) à la porte . . . . . le héros guerrier (Nirgal) qui met en déroute, à l'entrée de la porte. [Mets] le héros guerrier qui met en déroute, qui broie la main des révoltés, sous la pierre pâ (le seuil) de la porte,

à droite et à gauche.

[Mets] l'image gardienne de E'a et de Mirri-Dugga à l'intérieur de la porte, à droite et à gauche

. . . . la bouche (ou la lèvre) de Mirri-Dugga qui habite l'image . . . . .

Engendrés par l'Océan, sublimes enfants de E'a. . . .

mangez beaucoup, buvez beaucoup pour garder (faire votre garde) ;

qu'aucun mauvais [esprit] ne pénètre

. . . . devant la face des sept images
qui portent des . . . . , qui portent des armes ! »

(W. A. I, IV, 21, 1.)

Les peuples de la Babylonie et de l'Assyrie avaient une conception peu flatteuse de l'apparence physique des démons : ceux-ci, selon eux, étaient horribles à voir. Ils les représentaient sous des traits hideux, et nous en avons un exemple dans une très curieuse statuette acquise, il y a quelques années, par le Musée du Louvre. Celle-ci nous offre l'image du démon du vent du sud-ouest, ainsi que nous l'apprend une légende gravée sur le dos de ce personnage ; elle devait, selon toutes probabilités, être placée à la porte ou à la fenêtre pour éloigner son action funeste. Trois exemplaires de cette image repoussante sont au Musée Britannique.

Ces démons étaient tellement hideux que les Chaldéens étaient persuadés qu'il suffisait de leur montrer leur image pour les épouvanter et les faire fuir. Malheureusement, ces figurines ne portent le plus souvent pas d'inscription et nous ignorons par suite, la plupart du temps, quel démon elles représentent. Elles ne sont d'ailleurs rien autre chose que l'expression figurée de la formule magique :

« Que les démons mauvais sortent ! Qu'ils se saisissent l'un l'autre. »

En outre des talismans et amulettes dont nous venons de parler, les Accadiens d'abord, et plus tard les Babyloniens et les Assyriens sémites avaient des cachets sur lesquels des scènes religieuses étaient représentées : le plus fréquemment, ces scènes nous offrent la lutte

d'un dieu ou d'un héros (Nindar, Nirgal, Marduk, Gilgamêsch, etc...) avec un animal fantastique, qui évidemment est la figuration d'un de ces mauvais démons que redoutaient tant les peuples de la Mésopotamie ; car ces dieux ou ces héros, d'après les croyances de ces peuples, avaient pour mission spéciale ou avaient eu pour occupation préférée de lutter contre les Anunnaki, contre la cohorte des divinités funestes et contre les spectres, les fantômes, les vampires, en un mot contre les esprits venus des régions inférieures pour « assaillir les hommes, et attaquer pays après pays », suivant l'expression d'un texte magique (W. A. I, IV, 16, 2). Quelquefois la lutte à lieu entre deux ou plusieurs animaux fabuleux, et les plus anciens cylindres babyloniens que nous possédons sont très intéressants à étudier à ce point de vue particulier. [1]

Les inscriptions historiques font bien allusion quelquefois au rôle talismanique des grandes figures ailées (taureaux, lions, monstres à tête d'homme et à corps d'animal, ou à tête d'animal et à corps d'homme), mais les textes magique sont autrement instructifs à cet égard. Ces sculptures que l'on voit dans les bas-reliefs décoratifs, ces taureaux et ces lions ailés qui flanquaient chaque côté des portes d'entrée des palais et des temples, ont un caractère talismanique bien déterminé et leur rôle est d'exercer une garde permanente ; on les scellait même à leur poste pour être assuré qu'ils feraient une vigilance de chaque instant. Ces animaux

[1] Cf. Collection de Clercq, catalogue méthodique et raisonné, par M. J. Menant. — et les Planches si curieuses de Cylindres cachets publiées par M. Layard.

colossaux (Kirûbi, les Kerubîm de la Bible) doivent, suivant M. Delitzsch, avoir représenté Nindar. Bien que les textes cunéiformes ne l'aient pas jusqu'ici établie, nous tenons pourtant cette opinion pour très vraisemblable.

Entre autres passages ayant trait au rôle talismanique de ces monstres nous citerons le suivant que l'on rencontre à la fin d'une litanie de psaumes de pénitence trouvée sur les confins de la Babylonie et de l'Assyrie. Le dieu E'a y est qualifié comme suit :

O toi, le Taureau divin du Ciel et de la Terre,
toi, le Taureau divin d'Iri-sibba, puisse ma prière te parvenir !

Un texte d'Aschur-âhê-iddin (Assarahaddon) nous dit :

Le Taureau divin, le génie gardien, qui protège la puissance de ma royauté, puisse-t-il garder à jamais, etc !

Nous trouverons d'ailleurs, dans le cours de cette étude, d'autres textes ayant trait au pouvoir talismanique des animaux colossaux.

Indépendamment des formules magiques et de la puissance des incantations, les conjurations par la vertu des nombres étaient employées. L'exemple suivant, extrait d'un recueil de proverbes publié dans W. A. I. II, 16, le prouve surabondamment.

Le blé qui se dresse
grandira [et mûrira] abondant ;
[car] le nombre,
nous le savons.
Le blé de la plénitude (abondance)
grandira abondant ;

[car] le nombre,
nous le savons.

Il est du reste très-fréquemment fait allusion aux conjurations par le nombre, dans les textes magiques, et même le secret suprême enseigné par E'a à son fils Mirri-Dugga est toujours appelé *ana* en accadien et *minu* en assyrien, c'est-à-dire « le nombre ». Plusieurs des formules, dont nous avons donné la traduction dans le cours de cette étude, nous apprennent d'ailleurs que le nombre sept avait une vertu toute particulière et une importance exceptionnelle. Malheureusement la formule des conjurations par les nombres ne nous est pas connue, et pour émettre une opinion sur l'emploi précis des nombres magiques, force est d'attendre que les documents aient levé le voile en nous donnant des textes positifs.

Avant d'aborder les textes magiques médicinaux, nous voudrions dire quelques mots d'une figuration sculptée, actuellement au British Museum, et qui nous montre un mort étendu sur son lit de funérailles et entouré de génies bienfaisants qui veillent sur lui avec la mission évidente de le soustraire à la capture des mauvais esprits. Nous empruntons d'ailleurs la description de cette sculpture aux *Lectures historiques* de M. Maspéro, p. 256, où cette sculpture est reproduite. Deux divinités se dressent à la tête et aux pieds de la couche funèbre et tendent la main au-dessus du mort pour le bénir : « ce sont des formes de E'a et, de même que E'a, elles sont habillées de la peau d'un poisson. Trois autres bons génies se postent dans la chambre mortuaire et se tiennent prêts à frapper quiconque viendrait à y

pénétrer : l'un à la figure humaine, les deux autres lèvent une tête de lion sur un corps d'homme. D'autres encore planent au-dessus de la maison, afin de repousser les spectres qui essaieraient de s'y introduire à travers le toit. Les dernières heures que le cadavre doit séjourner sur la terre, il les passe ainsi sous la garde d'une légion de dieux. » Nous ajouterons que le morceau de sculpture est divisé en trois registres : au registre supérieur sont les génies bienfaisants qui surveillent la toiture ; au registre du milieu, le mort sur son lit funèbre est veillé par les dieux ; au registre inférieur, l'enfer et ses divinités, et en particulier la hideuse déesse Allâtu à genoux sur le dos d'un cheval, qui lui-même est dans une barque magique naviguant sans le secours de la voile ni des avirons.

(*A suivre*)

A. LAURENT.

L'UPANISHAD DU GRAND ARANYAKA

(BRIHADARANYAKOPANISHAD)

(*Suite*).

CINQUIÈME BRAHMANA

1. Quand le Père produisit sept nourritures par sa sagesse, par ses austérités, une fut en commun avec lui, deux il partagea avec les Dieux, trois il se fit pour son âtman, et il en céda une au bétail.

En ceci tout a son point d'appui, ce qui respire et ce qui ne respire pas. Pourquoi celles-ci ne s'épuisent-elles pas, alors qu'on les mange constamment ?

Celui donc qui connaît cet inépuisement, celui-là mange de la nourriture avec sa face, et aussi il va vers les Dieux et il vit de ce qui fortifie.

Ainsi disent les vers.

2. « Quand le Père produisit sept nourritures par sa sagesse, par ses austérités. » En effet, c'est par sa sagesse, par ses austérités que le Père les a créées.

« Une fut en commun avec lui. » Ceci est à lui ; c'est la nourriture qui est en commun, toute celle qui est mangée ici-bas. Celui qui adore celle-là, ce lui-ci ne se détourne pas du mal, car elle est en commun.

3. « Deux il partagea avec les Dieux. » Ce qu'on offre dans le feu et ce qu'on offre à la suite d'un sacrifice. C'est pourquoi on fait des offrandes dans le feu aux Dieux, et on fait les autres offrandes. Et on dit aussi : c'est les sacrifices de la nouvelle et de la pleine lune. Donc, qu'on n'offre pas le sacrifice en vue d'un désir.

4. « Il en céda une au bétail. » C'est le lait. En effet, c'est de lait d'abord que les hommes et les animaux vivent. C'est pourquoi ou bien on fait lécher

tout d'abord au nouveau-né du beurre fondu, ou bien on lui fait téter le sein.

5. Et aussi on appelle un petit qui vient de naître un *qui ne mange pas d'herbe*.

« En ceci tout a son point d'appui, ce qui respire et ce qui ne respire pas. » En effet, c'est sur le lait que tout a son point d'appui, ce qui respire et ce qui ne respire pas.

6. Et maintenant, on dit : « Celui qui fait une offrande avec du lait pendant toute une année écarte victorieusement la remort[1]. » Que l'on sache qu'il n'en est pas ainsi. Ce jour seul où il fait une offrande dans le feu, ce jour-là il écarte victorieusement la remort, celui qui connaît ainsi. En effet, il cède tout aux Dieux comme nourriture à manger.

« Pourquoi celles-ci ne s'épuisent-elles pas, alors qu'on les mange constamment ? »

7. C'est le purusha qui est l'inépuisement, car c'est lui qui se produit toujours et toujours cette nourriture-ci.

« Celui qui connaît cet inépuisement. » C'est le purusha qui est l'inépuisement : car c'est lui qui, pensée par pensée, se produit cette nourriture par des œuvres. S'il ne le faisait, cela s'épuiserait.

« Celui-là mange de la nourriture avec sa face. » Sa face, c'est sa bouche : c'est avec sa bouche.

« Il va vers les Dieux et il vit de ce qui fortifie. » C'est une façon d'éloge.

8. « Trois il se fit pour son âtman. » Le manas, la voix, le souffle, voilà ce qu'il a fait pour son âtman.

« J'avais le manas ailleurs, je n'ai pas vu ; j'avais le manas ailleurs, je n'ai pas entendu, » ainsi dit-on : car c'est avec le manas seul qu'on voit, avec le manas qu'on entend.

9. Le désir, la détermination, l'incertitude, la croyance et l'incroyance, la fermeté et la non-fermeté,

[1] Nous traduisons ainsi, littéralement, le terme *punarmrityu*, traduit sans précision par les interprètes des upanishads, et qui se

l'honneur, l'intelligence, la crainte, tout cela, c'est le manas. Et c'est pourquoi, quand on est effleuré par derrière, on le connaît avec le manas.

10. Tout ce qui est son, voilà la voix : car elle dépend d'une fin, car elle n'existe pas.

Le souffle exhalé, le souffle inhalé, le souffle dispersé, le souffle élevé, le souffle réuni, le souffle, voilà tout ce qui est le souffle.

Voilà de quoi est fait cet âtman, fait de voix, fait de manas, fait de souffle.

11. Les trois mondes, c'est eux : c'est la voix qui est monde-ci, le manas le monde de l'atmosphère, le souffle le monde qui est là-bas.

12. Les trois Vedas, c'est eux : c'est la voix qui est le Rig-Veda, le manas le Yajur-Veda, le souffle le Sâma-Veda.

13. Les Dieux, les Pitris, les hommes, c'est eux : c'est la voix qui est les Dieux, le manas les Pitris, le souffle les hommes.

14. Le père, la mère, la progéniture, c'est eux : c'est le manas qui est le père, la voix la mère, le souffle la progéniture.

15. Le connu, le connaissable, l'inconnu, c'est eux.

Tout ce qui est le connu, c'est une forme de la voix, car la voix est connue ; la voix étant devenue cela lui [1] fait du bien.

16. Tout ce qui est le connaissable, c'est une forme du manas, car le manas est connaissable ; le manas étant devenu cela lui fait du bien.

17. Tout ce qui est l'inconnu, c'est une forme du souffle, car le souffle est inconnu ; le souffle étant devenu cela lui fait du bien.

rapporte, comme l'a démontré M. Whitney, à une étape de la philosophie hindoue, qui tendait vers le système de la transmigration.

[1] Sans doute : à celui qui connaît ainsi.

18. De cette voix la terre est le corps ; sa forme-lumière est ce feu-ci. Donc, aussi grande est la voix, aussi grande est la terre, aussi grand est ce feu-ci.

19. Puis de ce manas le ciel est le corps ; sa forme-lumière est ce soleil là-bas. Donc, aussi grand est le manas, aussi grand est le ciel, aussi grand est ce soleil là-bas.

Ces deux là s'accouplèrent : de là le souffle naquit. C'est Indra, il est sans rival : c'est un second, en vérité, qui est un rival. Il n'y pas de rival pour celui qui connaît ainsi.

20. Puis de ce souffle les eaux sont le corps ; sa forme-lumière est cette lune là-bas. Donc, aussi grand est le souffle, aussi grandes sont les eaux, aussi grande est cette lune là-bas.

21. Ceux-là, tous sont égaux, tous infinis. Celui qui les adore comme étant finis, celui-là conquiert un monde fini. Celui qui les adore comme étant infinis, celui-là conquiert un monde infini.

22. Ce Prajâpati — l'an — a seize parties : de celui-ci précisément les nuits forment quinze parties ; la seizième partie de celui-ci est le point fixe. Lui, par les nuits précisément, est complété et est diminué. Lui, la nuit de la nouvelle lune, entre tout entier par cette seizième partie dans tout ce qui a souffle, et naît le matin suivant. C'est pourquoi, cette nuit-là, il ne faut pas trancher le souffle de ce qui a souffle, pas même le souffle d'un lézard ; c'est pour la rémunération de cette Divinité.

23. Ce Prajâpati à seize parties qui est l'an, c'est celui-là qu'est l'homme qui connaît ainsi. De celui-ci les quinze parties sont précisément les richesses, et la seizième partie est l'âtman. Par la richesse il est complété et diminué.

C'est une façon de moyeu que cet âtman ; la jante c'est la richesse. C'est pourquoi, quand bien même quelqu'un aurait éprouvé tous les revers, s'il lui reste son âtman, on dit : « Il s'en est tiré au prix de sa jante. »

24. Et maintenant, en vérité, il y a trois mondes : le monde des hommes, le monde des Pitris et le monde des Dieux.

Ce monde-ci, qui est celui des hommes, peut se conquérir seulement par un fils, et non par une autre œuvre, par l'œuvre le monde des Pitris, par la science le monde des Dieux.

Le monde des Dieux en vérité est le meilleur des mondes : c'est pourquoi on vante la science.

25. Et maintenant, après ceci, c'est la transmission.

Quand on pense qu'on va mourir, alors on dit à son fils :

« Tu es le brahma, tu es le sacrifice, tu es le monde. »

Alors, le fils répond :

« Je suis le brahma, je suis le sacrifice, je suis le monde. »

26. Tout ce qui est récité, tout cela devient un quand on dit *le brahma.*

Tous les sacrifices, quels qu'ils soient, tout cela devient un quand on dit *le sacrifice.*

Tous les mondes, quels qu'ils soient, tout cela devient un quand on dit *le monde.*

C'est là tout ceci, sans plus. « Qu'étant tout ceci, il me mange tout entier à mon sortir d'ici. »

C'est pourquoi l'on dit d'un fils instruit *qu'il a du monde ;* c'est pourquoi on lui donne de l'instruction.

Quand, connaissant ainsi, il s'en va de ce monde, alors avec ses souffles mêmes il entre dans son fils. Si par lui a été fait quelque chose de travers, de tout cela le fils le délivre : c'est pourquoi on l'appelle un fils [1]. Il a, par son fils, un point d'appui dans ce monde-ci. Puis, les souffles divins, immortels, entrent en lui.

[1] Ici le mot *putra*, fils, est rapproché de la racine *tra*, protéger, défendre.

27. De la terre et du feu, la voix divine entre en lui.

C'est la voix divine, celle par qui, quoiqu'il dise, cela est.

28. Du ciel et du soleil, le manas divin entre en lui.

C'est le manas divin, celui par qui l'on devient heureux ; et alors on n'a plus de chagrin.

29. Des eaux et de la lune le souffle divin entre en lui.

C'est le souffle divin, celui qui, en mouvement ou sans mouvement, ne branle pas et n'éprouve pas de dommage.

Celui qui connaît ainsi devient l'âtman de tous les êtres. Telle qu'est cette Divinité, tel il est. De même qu'à cette Divinité tous les êtres veulent du bien, de même à celui qui connaît ainsi tous les êtres veulent du bien. Tout ce que ces créatures ont de chagrin, tout cela ne sort pas de chez elles ; c'est ce qui est bon qui va jusqu'à lui : en vérité, le mal ne va pas jusqu'aux Dieux.

30. Et maintenant, après ceci, c'est l'examen philosophique des pratiques.

Prajâpati créa les œuvres. Celles-ci, une fois émises, rivalisaient l'une avec l'autre :

« Je vais parler, moi, » voulut la voix.

— « Je vais voir, moi, » ainsi l'œil.

— « Je vais entendre, moi, » ainsi l'oreille.

Et ainsi des autres œuvres, selon leur œuvre.

31. Mrityu, étant devenu la Fatigue, les dompta ; il les atteignit, et les ayant atteints, Mrityu les empêcha d'agir. Et c'est pourquoi se fatigue la voix, se fatigue l'œil, se fatigue l'oreille.

Et il n'atteignit pas celui qui est le souffle du milieu.

32. Ceux-ci voulurent savoir. « Celui-ci est le meilleur de nous, celui qui, en mouvement ou sans mouvement, ne branle pas et n'éprouve pas de dom-

mage. Allons, devenons tous la forme de celui-ci. »

Et ils devinrent tous la forme de celui-ci. C'est pour cela que ceux-ci sont appelés, d'après lui, *souffles*.

D'après celui-là qui connaît ainsi cette famille est appelée, en laquelle est celui qui connaît ainsi. Celui qui rivalise avec celui qui connaît ainsi s'étant desséché, à la fin meurt.

Voilà par rapport à l'âtman.

33. Voici par rapport aux Divinités.

« Je vais brûler, moi, » voulut le feu.

— « Je vais échauffer, moi, » ainsi le soleil.

— « Je vais luire, moi, » ainsi la lune.

Et ainsi des autres Divinités, selon leur divinité.

Et, comme entre ces souffles est le souffle du milieu, ainsi entre ces Divinités est le Vent. Les autres Divinités disparaissent, non le Vent. C'est la Divinité qui n'a pas de coucher qui est le Vent.

34. Et il y a cette stance :

Là d'où le soleil se lève et là où il va se coucher, (c'est du souffle qu'il se lève, dans le souffle qu'il se couche)

C'est ce que les Dieux ont fait le Dharma, et aujourd'hui et demain.

Ce que, certes, ceux-là voulaient en ce temps-là, ils le font encore aujourd'hui.

Ainsi donc, qu'on ne fasse qu'une seule pratique pieuse : qu'on exhale le souffle et qu'on l'inhale.

« Que le mal, Mrityu, ne m'atteigne pas. » S'il accomplit cela, qu'il tienne à l'accomplir jusqu'au bout. Par cela il conquiert l'union avec cette Divinité, le même monde que cette Divinité, celui qui connaît ainsi.

SIXIÈME BRAHMANA

1. Les trois, les voici : nom, forme, œuvre.

Entre les noms, ce qu'on appelle *voix* en est l'uk-

tha [1]: car c'est de là que tous les noms tirent leur origine [2]. C'est là leur sâman, car elle est égale à tous les noms. C'est leur brahma, car elle porte [3] tous les noms.

2. Puis, entre les formes, ce qu'on appelle *œil* en est l'uktha : car c'est de là que toutes les formes tirent leur origine. C'est là leur sâman, car il est égal à toutes les formes. C'est leur brahma, car il porte toutes les formes.

3. Puis, entre les œuvres, ce qu'on appelle *âtman* en est l'uktha : car c'est de là que toutes les œuvres tirent leur origine. C'est là leur sâman, car il est égal à toutes les œuvres. C'est leur brahma, car il porte toutes les œuvres.

Cette chose, qui est trois, est une : c'est l'âtman. L'âtman, qui est un, est ces trois choses. C'est l'immortel qui est couvert par la vérité. C'est le souffle qui est l'immortel, le nom et la forme qui sont la vérité, et c'est par ces deux choses que le souffle est couvert.

SECONDE LECTURE

—

PREMIER BRAHMANA

1. Il y avait un Gârgya [4] instruit, Bâlâki l'Orgueilleux. Or, il dit à Ajâtaçatru. de Kâçi [5]:

« Que je te dise le brahma. »

Ajâtaçatru dit :

[1] Stances d'hymnes qui se récitent au lieu de se chanter.

[2] Le mot *uttishthanti*, tirent leur origine, est ici rapproché *d'uktha*.

[3] *Brahma* est ici rapproché de la racine *bhar*, porter.

[4] C'est-à-dire *un descendant de Garga*. Garga est un rishi védique.

[5] Aujourd'hui Bénarès.

« Nous donnons un millier[1] en retour d'un pareil discours, parce que les gens s'en vont disant : Janaka, Janaka[2], — et ils courent. »

2. Alors le Gârgya dit :

« Ce purusha là-bas qui est dans le soleil, c'est lui que j'adore comme brahma. »

Et Ajâtaçatru dit :

« Ne me parle pas de celui-là. Il est au-dessus de tout les êtres, il est la Tête, il est le Roi : c'est ainsi, en vérité, que je l'adore. »

Celui qui l'adore ainsi s'élève au-dessus de tout les êtres, il devient la Tête, le Roi.

3. Alors le Gârgya dit :

« Ce purusha là-bas qui est dans la lune, c'est lui que j'adore comme brahma. »

Et Ajâtaçatru dit :

« Ne me parle pas de celui-là. Il est grand, il a le vêtement clair, Soma, le Roi : c'est ainsi, en vérité, que je l'adore. »

Celui qui l'adore ainsi, tous les jours le Soma est pressé et la nourriture ne s'épuise jamais pour lui.

4. Alors le Gârgya dit :

« Ce purusha-ci qui est dans l'éclair, c'est lui que j'adore comme brahma. »

Et Ajâtaçatru dit :

« Ne me parle pas de celui-là. Il a de l'éclat : c'est ainsi, en vérité, que je l'adore. »

Celui qui l'adore ainsi devient éclatant, et il lui vient une descendance éclatante.

5. Alors le Gârgya dit :

« Ce purusha-ci qui est dans l'éther, c'est lui que j'adore comme brahma. »

Et Ajâtaçatru dit :

[1] Sans doute un millier de vaches.

[2] *Janaka* est le nom d'un roi de Videha, célèbre par sa sagesse et ses pieuses libéralités. Il paraîtra d'ailleurs dans la suite de l'upanishad. *Janaka* est encore un nom commun qui signifie *père*.

« Ne me parle pas de celui-là. Il est plein, il n'est pas en développement : c'est ainsi, en vérité, que je l'adore. »

Celui qui l'adore ainsi a plénitude de progéniture et de bétail, et sa descendance ne disparaît pas, par arrêt de développement, de ce monde.

6. Alors le Gârgya dit :

« Ce purusha-ci qui est dans le vent, c'est lui que j'adore comme brahma. »

Et Ajâtaçatru dit :

« Ne me parle pas de celui-là. Il est Indra Vaikuntha, il est l'armée invaincue : c'est ainsi, en vérité, que je l'adore. »

Celui qui l'adore ainsi devient victorieux, sans défaite, et vainqueur de tous les autres.

7. Alors le Gârgya dit :

« Ce purusha-ci qui est dans le feu, c'est lui que j'adore comme brahma. »

Et Ajâtaçatru dit :

« Ne me parle pas de celui-là. Il est très-puissant : c'est ainsi, en vérité, que je l'adore. »

Celui qui l'adore ainsi devient très-puissant, et sa postérité devient très-puissante.

8. Alors le Gârgya dit :

« Ce purusha-ci qui est dans l'eau, c'est lui que j'adore comme brahma. »

Et Ajâtaçatru dit :

« Ne me parle pas de celui-là. Il est conforme : c'est ainsi, en vérité, que je l'adore. »

Celui qui l'adore ainsi, ce qui lui est conforme vient à lui, et non ce qui ne lui est pas conforme, et il lui naît un fils à lui conforme.

9. Alors le Gârgya dit :

« Ce purusha-ci qui est dans le miroir, c'est lui que j'adore comme brahma. »

Et Ajâtaçatru dit :

« Ne me parle pas de celui-là. Il est lumineux : c'est ainsi, en vérité, que je l'adore. »

Celui qui l'adore ainsi devient lumineux, et sa des-

cendance devient lumineuse ; et, de plus, ceux qu'il rencontre, il les surpasse tous en lumière.

10. Alors le Gârgya dit :

« Ce purusha-ci qui est dans les points cardinaux, c'est lui que j'adore comme brahma. »

Et Ajâtaçatru dit :

« Ne me parle pas de celui-là. Il est second, il ne s'en va pas : c'est ainsi, en vérité, que je l'adore. »

Celui qui l'adore ainsi a un second et sa compagnie n'est pas séparée de lui.

11. Alors le Gârgya dit :

« Le son qui s'élève derrière celui qui s'en va et le suit, c'est lui que j'adore comme brahma. »

Et Ajâtaçatru dit :

« Ne me parle pas de celui-là. C'est la respiration : c'est ainsi, en vérité, que je l'adore. »

Celui qui l'adore ainsi, la vie lui vient toute en ce monde, et le souffle ne le quitte pas avant son temps.

12. Alors le Gârgya dit :

« Ce purusha-ci qui est fait de l'ombre, c'est lui que j'adore comme brahma. »

Et Ajâtaçatru dit :

« Ne me parle pas de celui-là. C'est la mort : c'est ainsi, en vérité, que je l'adore. »

Celui qui l'adore ainsi, la vie lui vient toute en ce monde, et la mort ne lui vient pas avant le temps.

13. Alors le Gârgya dit :

« Et ce purusha-ci qui est dans l'âtman, c'est lui que j'adore comme brahma. »

Et Ajâtaçatru dit :

« Ne me parle pas de celui-là. Il a un âtman : c'est ainsi, en vérité, que je l'adore. »

Celui qui l'adore ainsi a un âtman, et sa postérité a un âtman.

Et le Gârgya se tint silencieux.

14. Et Ajâtaçatru dit :

« Est-ce tout ? »

— « C'est tout. »

— « Ce n'est pas assez pour connaître. »
Et le Gârgya dit :
« Je veux venir humblement à toi. »

15. Et Ajâtaçatru dit :
« C'est un contre-sens, en vérité, que le brahmane vienne humblement vers le kshatrya, en se disant : — Il me dira le brahma. — Cependant je vais t'instruire. »

Ce disant, l'ayant pris à la main, il se leva. Eux deux allèrent vers un homme endormi. Ils l'interpellèrent par ces noms : « Grand, au vêtement blanc, Soma, Roi. » Et il ne se leva pas. Il l'éveilla en le secouant par la main, et alors il se leva.

16. Ajâtaçatru dit :
« Là donc où était ce dormeur, celui qui est le purusha fait de discernement, où était-il alors ? D'où est-il venu ? »
Cela, le Gârgya n'en avait pas l'idée.

17. Et Ajâtaçatru dit :
« Là donc où était ce dormeur, celui qui est ce purusha fait de discernement, ayant alors, par le discernement de ces souffles, pris en soi le discernement, il y a dans le cœur, à l'intérieur, un espace : c'est là qu'il gît.

18. « Lorsqu'il les prend, alors le purusha dort, comme on dit ; alors, pris est le souffle, prise la voix, pris l'œil, prise l'oreille, pris le manas.

19. « Là où il marche en rêve, ce sont là ses mondes ; alors, il est ou comme un grand roi, ou comme un grand brahmane, ou il va en haut ou en bas.

20. « Et tout de même qu'un grand roi, ayant pris ses sujets, circulerait à son gré dans son domaine, ainsi lui, ayant pris les souffles, circule à son gré dans son propre corps.

21. « Et lorsqu'il est plongé dans un profond sommeil, l'orsqu'il n'a plus connaissance de rien, les vaisseaux appelés *hitas*, au nombre de soixante douzé mille, se dirgent du cœur vers la poche du cœur.

Par ces vaisseaux s'étant retiré à l'intérieur, il gît dans la poche du cœur.

22. « Et de même que, ou un enfant, ou un grand brahmane étant allé au faîte de la béatitude, reposerait, ainsi lui repose.

23. « Comme une araignée sortirait par sa toile, comme de petites étincelles sortent en se dispersant du feu, ainsi de cet Atman tous les souffles, tous les mondes, tous les Dieux, tous les êtres, tous ces âtmans sortent en se dispersant. »

L'upanishad de ceci est appelée le vrai du vrai. Les souffles sont le vrai, de ces souffles il est le vrai.

(*à suivre.*) A. FERDINAND HEROLD.

Des

Couleurs Symboliques[1]

L'histoire des couleurs symboliques, encore ignorée, et dont je n'offre que quelques fragments, servira peut-être à déchiffrer les hiéroglyphes de l'Egypte, et à dévoiler une partie des mystères de l'antiquité. Je ne me flatte pas d'avoir atteint le but dans ces recherches; ma seule ambition a été de fixer l'attention des savants sur le point le plus négligé et l'un des plus curieux de l'archéologie.

Les couleurs eurent la même signification chez tous les peuples de la haute antiquité; cette conformité indique une commune origine qui se rattache au berceau de l'humanité, et trouve sa plus haute énergie dans la religion de la Perse; le dualisme de la lumière et des ténèbres offre, en effet, les deux types des couleurs qui devinrent les symboles des deux principes bienfaisant et malfaisant. Les anciens n'admettaient que deux couleurs primitives, le blanc et le noir, dont toutes les autres dérivaient; de même les divinités du paganisme étaient des émanations du bon et du mauvais principe.

La langue des couleurs, intimement unie à la religion, passe dans l'Inde, en Chine, en Égypte, en Grèce, à Rome; elle reparaît dans le moyen-âge, et les vitraux des cathédrales gothiques trouvent leur explication dans les livres zends, les Vedas et les peintures des temples égyptiens.

[1] Nous empruntons cet article à l'excellent ouvrage du même titre, paru en 1837, et devenu aujourd'hui presqu'introuvable.

L'identité des symboles suppose l'identité des croyances primitives : à mesure qu'une religion s'éloigne de son principe, se dégrade et se matérialise, elle oublie la signification des couleurs, et cette langue mystérieuse reparaît vivante avec la vérité religieuse.

Plus on s'élève vers l'origine des religions, et plus la vérité apparaît dépouillée de l'alliage impur des superstitions humaines ; elle brille du plus vif éclat dans l'Iran, patrie des premiers hommes. « Les Iraniens, d'après Moshen Fany, « croyaient fermement qu'un Dieu suprême « avait créé le monde par un acte de sa puis- « sance, et que sa providence le gouvernait con- « tinuellement. Ils faisaient profession de le « craindre, de l'aimer, de l'adorer pieusement, « d'honorer leurs parents et les personnes « âgées ; ils avaient une affection fraternelle « pour toute l'espèce humaine, et pour les ani- « maux mêmes une tendresse compatissante[1]. »

Le culte de l'armée céleste, le sabéïsme, vint obscurcir ces dogmes sublimes sans les anéantir ; ils se conservèrent dans le Desatir et le Zent-Avesta ; et, si la vérité fut cachée aux regards des profanes, on la retrouve encore sous les symboles de ces livres sacrés.

Plus une religion vieillit, plus elle se matérialise : de dégradation en dégradation, elle arrive au fétichisme ; le culte des nègres est la dernière expression des dogmes de l'Ethiopie et de l'Egypte[2]. Déjà, au temps de Moïse, la religion

[1] Dabistan et les *Recherches asiatiques* ; traduction tom. II, p. 98.

[2] Les dieux des Egyptiens, des Phéniciens, des Cananéens, etc., étaient, comme ceux des nègres, de petites idoles appelées Pitha, Phetic, Phateiq, dont les Grecs firent le nom de pataïques, et qui, se conservant sans altération chez les nègres, est exactement

égyptienne montrait tous les éléments de décrépitude et de dissolution ; le symbole était devenu Dieu ; la vérité, oubliée du peuple, était exilée dans les sanctuaires, et bientôt les prêtres eux-mêmes devaient perdre la signification de leur langue sacrée ; que l'on applique ces principes à l'Inde et à ses brahmes abâtardis, à la Chine et à ses bonzes honteux, à tous les cultes, au mosaïsme, à ces Juifs qui sacrifièrent aux idoles des étrangers.

Cette loi fatale de l'humanité explique la nécessité de révélations successives ; le mosaïsme et le christianisme sont divins par le seul fait que l'intervention de la Divinité était nécessaire, indispensable.

Comment accorder, en effet, cette tendance de chaque peuple à matérialiser son culte et la marche progressive de l'humanité dans le spiritualisme religieux,

L'antique religion d'Iran est oubliée ; ses symboles sacrés, la lumière, le soleil, les planètes, sont divinisés ; c'est à l'époque où cette révolution est accomplie qu'Abraham sort de la Chaldée, et redonne la vie à la vérité prête à s'éteindre. Le sacerdoce conserve encore le dépôt des connaissances divines en Egypte et dans l'Inde ; mais les peuples croupissent dans l'ignorance ; le polythéisme enveloppe la terre de ses voiles funèbres, et Dieu se révèle alors dans la vocation du patriarche et commence la popularité de la religion par l'élément de la société, par la famille.

L'irrésistible tendance humaine entraîne à l'idolâtrie les Juifs captifs en Egypte. Moïse ap-

leur mot fétique ou fétiche. (Court. de Gébelin. *Monde primitif*. tom. VIII).

paraît, la vérité devient peuple, et le peuple élu, à peine enlevé aux vaines superstitions, retombe dans sa léthargie, dans le désert, il sacrifie au bœuf Apis; sur la terre d'Israël, il foule aux pieds la loi sainte, se divise, et invoque les dieux sanglants des barbares. Mais l'Eternel n'abandonnera point l'œuvre de la régénération, le peuple prophète avait accompli sa mission, l'ère de l'humanité commence, et le fils de Dieu, le Sauveur du monde, appelle toutes les nations au banquet de la vie.

Ainsi la chute du premier homme se réfléchit dans l'histoire de chaque peuple : cette conséquence fatale fonde le dogme universel de la déchéance et la réhabilitation par l'intervention divine.

Les premiers chapitres de la Genèse consacrent cette vérité et la voix des prophètes la proclame dans Israël; mais ce n'est pas le peuple hébreu qui seul élève ses prières et ses espérances vers l'Eternel; la Perse, l'Inde, la Chine, l'Egypte, la Grèce, Rome, attendent le Sauveur du monde. Ne m'appelez pas le saint, dit Confucius à ses disciples, le saint est en Occident; et c'est de l'Orient que partent les Mages et ces envoyés de l'empereur Ming-Ti, qui rapportèrent de l'Inde le culte du Dieu Fo [1]. Or Dupuis et Volney mentionnent ces traditions orientales et les attribuent au culte du soleil, oubliant sans doute que cet astre se lève à l'Orient et que le saint devait paraître en Occident.

L'incarnation de la divinité indienne fut empruntée au Christianisme, je l'admets; mais s'il était vrai, comme l'établit la science, que les li-

[1] *Mémoires concernant les Chinois*, tom. V, p. 59.

vres sacrés de l'Inde sont antérieurs à notre ère, le mythe de Krichna ne serait-il pas la plus étonnante des prophéties.

L'Egypte revendique les mêmes dogmes et les grave sur les temples de Thèbes, Orphée les redit à la Grèce, et les vers sibyllins les annoncent à la reine du monde. Si je rapportais les passages de ces chants prophétiques, des chrétiens, dirait-on les ont fabriqués ou falsifiés, mais les vers de Virgile ont-ils été inspirés à un moine gothique ; le païen Servius, qui les commente, serait-il un critique de couvent[1] ; si Virgile était Romain, s'il florissait au temps d'Auguste, comment annonce-t-il que les derniers temps prédits par la sibylle sont accomplis, que l'âge d'or s'avance, que le soleil, éternel symbole du Verbe divin, va répandre sa lumière ? Quelle est cette vierge, cette enfant qui doit changer la face du monde ? C'est Auguste, répondent les doctes commentateurs ; mais si la flatterie du poète applique cette prédiction à un homme, ne s'adressait-elle pas à un Dieu ?

La tourbe grossière de l'antiquité adorait les symboles matériels d'un culte divin dans son origine, l'école du dix-huitième siècle devait voir l'adoration du soleil dans le Christianisme ; toute religion naît dans le spiritualisme et s'éteint dans le matérialisme ; le fétichisme incrédule de Dupuis, comme le fétichisme superstitieux de l'antiquité, dénonce la fin d'une Eglise et appelle une nouvelle régénération religieuse.

La vérité paraît étrangère à l'humanité : pré-

[1] Le jésuite Hardouin prétendit que l'Enéide de Virgile avait été fabriquée par des moines dans les cloitres de Citeaux : c'était sans doute une plaisanterie ou une mystification.

sent du ciel, les hommes la repoussent ou la pervertissent. Le principe du paganisme doit être recherché dans le cœur hn main et non dans l'histoire, qui ne peut saisir que sa manifestation extérieure. La politique ne donna point naissance à l'idolâtrie ; elle sut en profiter, lui donner de nouvelles forces, mais non créer cette variété infinie de divinités ; l'unité de Dieu aurait été sans doute la religion créée par le despotisme oriental, l'unité de gouvernement le réclamait, le polythéisme ne pouvait enfanter que les schismes et la division.

Les symboles de la Divinité matérialisés par des peuples matériels furent l'origine des croyances qui abrutirent les nations de l'antiquité, et quatre mille ans arrêtèrent la marche de l'esprit humain.

Saint Clément d'Alexandrie nous apprend que les Egyptiens se servaient de trois sortes de caractères d'écriture ; Varron, le plus savant des Romains, constate l'existence de trois théologies ; et nous trouvons dans l'histoire des religions trois époques marquées par trois langues distinctes.

La langue divine s'adresse d'abord à tous les hommes et leur révèle l'existence de Dieu ; la symbolique est la langue de tous les peuples, comme la religion la propriété de chaque famille ; le sacerdoce n'existe point encore ; chaque père est roi et pontife.

La langue sacrée prend naissance dans les sanctuaires, elle règle la symbolique de l'architecture, de la statuaire et de la peinture, comme les cérémonies du culte et les costumes des prêtres : cette première matérialisation emprisonne la langue divine sons des voiles impénétrables.

Alors *la langue profane*, expression matérielle des symboles, est la pâture jetée aux nations livrées à l'idolâtrie.

Dieu parle d'abord aux hommes la langue céleste contenue dans la Bible et les plus anciens codes religieux de l'Orient ; bientôt les fils d'Adam oublient cet héritage, et Dieu redit la parole sous les symboles de la langue sacrée ; il règle les costumes d'Aaron et des lévites et les rites du culte ; la religion devient extérieure, l'homme veut la voir, ne la sentant plus en soi.

Dans le dernier degré de corruption, l'humanité ne comprend que la matière ; alors le Verbe divin revêt un corps de chair pour faire entendre dans la langue profane comme un dernier écho de la vérité éternelle[1].

L'histoire des couleurs symboliques témoigne de cette triple origine, chaque nuance porte des significations différentes dans chacune des trois langues divine, sacrée et profane.

Suivons rapidement le développement historique de ces symboles.

Les plus anciennes traditions religieuses nous apprennent que les iraniens assignaient à chaque planète une influence bienfaisante ou maligne d'après leur couleur et leur degré de lumière.

Dans la Genèse Dieu dit à Noë : L'arc-en-ciel sera le signe de l'alliance entre moi et la terre.

[1] Observons ici la voie des hommes et celle de Dieu. Dans l'Iran domine l'idéalisme pur : les anciens Perses, d'après Hérodote, n'avaient point de temples ; dans l'Inde apparaît le spiritualisme dogmatique ; en Egypte rationalisme humain, et en Grèce le sensualisme. Telle est la marche rétrograde de l'esprit humain ; tandis que Dieu, recommençant l'œuvre dénaturée, rend la vérité aux hommes par la vocation d'Abraham, par la mission du peuple israélite ; et par le Christianisme, se révélant d'abord à une seule famille, il initie bientôt une nation pour appeler à lui l'humanité.

Dans la mythologie, Iris est la messagère des dieux et des bonnes nouvelles, et les couleurs de la ceinture d'Iris, l'arc-en-ciel, sont les symboles de la régénération qui est l'alliance de Dieu et de l'homme.

En Egypte, la robe d'Isis étincelle de toutes les couleurs, de toutes les nuances qui brillent dans la nature, Osiris, le dieu tout-puissant, lui donne la lumière, Isis la modifie et la livre aux hommes en la réfléchissant. Isis est la terre, et sa robe symbolique était le hiéroglyphe du monde matériel et du monde spirituel.

Les pères de l'Eglise, ces platoniciens du christianisme, voient dans l'Ancien-Testament les symboles de la nouvelle-alliance; si la religion du Christ est de Dieu, si les enfants d'Abraham reçurent la parole sainte, les deux tables de la loi mosaïque et chrétienne durent s'unir dans une commune pensée. Joseph fut un symbole du Messie, et cette robe, diaprée des plus belles nuances que lui donna son père, était, dit saint Cyrille, l'emblème de ses attributs divins.

Tels étaient les symboles de la langue divine, lorsque la langue sacrée prit naissance.

Les arts naquirent de la religion. Ce fut pour orner les temples et les enceintes sacrées que la sculpture et la peinture firent leurs premiers essais : ce fait s'applique non seulement à l'histoire du genre humain, mais se retrouve vrai à l'origine de chaque peuple. Dans les plus anciens monuments de l'Inde et de l'Egypte, comme dans ceux du moyen-âge, l'architecture, la statuaire et la peinture, sont les expressions matérielles de la pensée religieuse.

La peinture chez les Hindous, les Egyptiens, et encore de nos jours, chez les Chinois, puisa ses règles dans le culte national et les lois politiques ; la moindre altération dans le dessin ou le coloris entraînait une grave punition.

Chez les Egyptiens, écrit Synesius, les prophètes ne permettent point à ceux qui fondent les métaux, ni aux statuaires, de représenter les dieux, de peur qu'ils ne s'écartent des règles.

« Dans les temples de l'Egypte, dit Platon, « on n'a jamais permis et on ne permet pas en- « core aujourd'hui, ni aux peintres, ni aux au- « tres artistes qui font des figures ou d'autres « ouvrages semblables, de rien innover, ni de « s'écarter en rien de ce qui a été réglé par les « lois du pays ; et si on veut y faire attention, « on trouvera chez eux des ouvrages de pein- « ture et de sculpture faits depuis dix mille ans « (quand je dis dix mille ans, ce n'est pas pour « ainsi dire mais à la lettre), qui ne sont ni plus « ni moins beaux que ceux d'aujourd'hui, et qui « ont été travaillés sur les mêmes règles ». [1]

A Rome on encourait la peine de mort en revêtissant ou vendant une étoffe pourpre [2]. Aujourd'hui, en Chine, celui qui porte ou achète des habits avec les dessins prohibés du dragon ou du phénix, subit trois cents coups de bâton et trois années de bannissement [3].

La symbolique explique cette sévérité des lois et des mœurs ; à chaque couleur, à chaque dessin appartenait une idée religieuse ou politique : la changer ou l'altérer était un crime d'apostasie ou de rébellion.

[1] *Les lois* de Platon, liv. II.
[2] *Justinian. Cod. lib.* IV, *tit.* 40.
[3] *Code Pénal de la Chine*, tom. II, p. 340.

Les archéologues ont remarqué que les peintures indiennes, égyptiennes, et celles d'oririgine grecque, nommées étrusques, sont composées de teintes plates d'un coloris brillant, mais sans demi-teintes [1]; cela devait être. L'art ne parlait pas seulement aux regards des profanes, il était encore l'interprète et le dépositaire des mystères sacrés. Le dessin et le coloris avaient une signification nécessaire, ils devaient être tranchés : la perspective, le clair-obscur et les demi-teintes auraient entraîné la confusion. Ils furent inconnus ou leur manifestation sévèrement réprimée.

Nous pourrions affirmer, sans invoquer aucune autorité, que si le dessin des hiéroglyphes égyptiens est symbolique, la couleur le fut également; n'offrait-elle pas, en effet, le moyen le plus direct de frapper les regards et d'attirer l'attention ; même de nos jours, les grands coloristes ne sont-ils pas plus populaires que les grands dessinateurs ?

En remontant à l'origine de l'écriture, on voit que la couleur fut le premier moyen de transmettre la pensée et d'en conserver la mémoire. Les quipos du Pérou et les cordelettes de la Chine, teints de diverses nuances, formaient les archives religieuses, politiques et administratives de ces peuples enfants [2]. Les Mexicains firent un pas de plus dans l'art de représenter la parole, et nous verrons les couleurs jouer un rôle important sur les peintures de ce peuple, les hiéroglyphes égyptiens furent

[1] Quatremère de Quincy, *De l'Architecture égyptienne*, p. 167.

[2] Voyez Garcillaso de la Vega. *Histoire des Incas* et le *Chou-King*.

l'apogée et le dernier terme de cette écriture symbolique.

La langue profane des couleurs fut une dégradation de la langue divine et de la langue sacrée. On en retrouve des traces chez les Grecs et les Romains. Dans les représentations scéniques les couleurs étaient significatives. Un curieux passage de Pollux [1] donne le sens de ces emblèmes employés dans les costumes de théâtre : la tradition s'y retrouve encore, mais matérialisée comme elle l'est de nos jours.

Le Christianisme rendit une nouvelle énergie à la langue des couleurs et on rappela les significations oubliées ; la doctrine enseignée par le Christ n'était donc pas nouvelle, puisqu'elle empruntait les symboles des anciennes religions. Le fils de Dieu, en ramenant les hommes à la vérité, ne venait pas changer, mais accomplir la loi ; cette loi était le culte du vrai Dieu révélé primitivement à tous les hommes et conservé dans l'arche sainte du mosaïsme. Moïse et les prophètes citent des livres sacrés qui ne se trouvent pas dans la Bible ; les guerres du Seigneur, les prophéties et le livre des Justes [2] avaient donc annoncé la parole divine à d'autres nations ; nous en trouverons la preuve manifeste en rapprochant les monuments de l'antiquité de ceux du moyen-âge.

Les trois langues des couleurs, divine, sacrée et profane, se divisent, en Europe, les trois classes de la société, le clergé, la noblesse et le peuple.

[1] *Julii Pollucis onomasticum*, *lib.* IV, *cap.* 18.

[2] *Voyez* Nombres, XXI. — Jérémie, XLVIII. — Rois, II, cap. 1. — Josué X. — Conf. Le Discours préliminaire du *Bhagnat-Geeta*, p. 15.

Les vitraux des églises chrétiennes comme les peintures de l'Egypte ont une double signification, apparente et cachée, l'une est pour le vulgaire, l'autre s'adresse aux croyances mystiques. L'ère théocratique dure jusqu'à la renaissance ; à cette époque le génie symbolique s'éteint, la langue divine des couleurs est oubliée, la peinture est un art et non plus une science [1].

L'ère aristocratique commence ; la symbolique, bannie de l'église, se réfugie à la cour ; dédaignée par la peinture, on la retrouve dans le blason.

L'origine des armoiries se perd dans la nuit des temps et semble se rattacher aux premiers éléments de l'écriture ; les hiéroglyphes égyptiens comme les peintures aztèques indiquaient la signification d'un sujet par des emblèmes ou armes parlantes ; il suffit de parcourir les tableaux mexicains et l'explication qui nous en a été conservée, pour n'avoit aucun doute à cet égard [2]. Les représentations des divinités indiennes et égyptiennes, accouplements monstrueux des formes humaines et animales, avaient sans doute un sens mystérieux ; en Grèce les progrès de l'art affranchirent la statuaire et la peinture de ces créations hybrides, mais les divinités se seraient confondues dans un même type. On leur donna des attributs ; Jupiter eut pour armoiries l'aigle et la foudre, Minerve l'olivier et la chouette, Vénus la colombe.

[1] Plus l'influence de l'art se fait remarquer sur les peintures du moyen-âge, et moins on y découvre des traces de la symbolique. La bible du dixième siècle, conservée à la Bibliothèque royale, est un des monuments les plus curieux pour la symbolique, et peut-être le plus pitoyable pour le dessin.

[2] *Recueil de Thévenot.*

Le moyen-âge renouvela les créations bizarres de la haute antiquité ; sur les plus anciens monuments de l'art chrétien paraissent des compositions mixtes : le christianisme comme le paganisme ne pouvait sculpter et peindre ses dogmes qu'en empruntant la langue symbolique ; c'est ainsi que la reine Pedauque fut représentée avec un pied d'oie sur le portail de plusieurs églises de France [1].

Les écus armoriés de la noblesse étaient, pour les chevaliers bardés de fer, le seul moyen de se reconnaître dans la mêlée. A leur origine toutes les armes étaient parlantes ; le royaume de Grenade avait neuf grenades ; celui de Galice un calice, celui de Léon un lion, et celui de Castille un château [2]. Plus tard le blason perpétua dans les familles le souvenir des grandes actions et des hauts faits d'armes, mais le plus souvent la signification primitive fut oubliée.

Les couleurs étaient sans doute significatives dans ces représentations où tout était emblème ; les auteurs de l'art héraldique l'affirment et nous ont conservé le sens des métaux et des émaux dont ils font remonter la tradition jusqu'aux Grecs [3].

[1] Bullet, *Mythologie française*, p. 33.

[2] Pasquier, p. 142.

[3] « Toutes les armoiries, dit Anselme, dans le Palais de l'Hon« neur, sont différenciées en deux métaux, cinq couleurs et deux « fourrures. Ces deux métaux sont or et argent ; les cinq couleurs, « azur (bleu) ; gueules (rouge) ; sable (noir) ; sinople (vert) ; et « pourpre (violet) ; les deux pannes ou fourrures sont l'hermine et « le vair. Aristote, de son temps, donna des noms aux métaux et « aux couleurs, selon les sept planètes. L'or fut appelé le soleil, « l'argent la lune, azur Jupiter, gueules Mars, sable Saturne, sino« ple Vénus, et pourpre Mercure ; et chaque dieu estoit vestu et « peint de son métail et de sa couleur. » (Conf. Court. de Gébelin. *Monde primitif*, tom. VIII, p. 200).

J'expliquerai la symbolique de ces différentes couleurs du blason : la tradition de l'antiquité s'y conserva longtemps pure, et sur quelques monuments, la langue sacrée des armoiries servit à faire comprendre la langue divine employée dans le sujet principal, comme l'écriture phonétique enfermée dans un cartouche, donnait le nom du personnage représenté sur les anaglyphes égyptiens [1].

La galanterie des Maures et leur mysticisme amoureux vint fermer l'ère aristocratique et donner naissance à la langue populaire des couleurs qui s'est conservée jusqu'à nos jours.

La claustration des femmes, en Orient, donna une nouvelle importance aux emblèmes des couleurs ; elles remplacèrent la langue parlée, comme le selam ou bouquet symbolique devant la langue écrite de l'amour.

Chez les Arabes comme chez tous les peuples, ce langage eut une origine religieuse. Dans l'ancienne Perse, les esprits ou génies avaient des fleurs qui leur étaient consacrées [2]. On retrouve cette flore symbolique dans l'Inde et en Egypte, en Grèce et à Rome [3].

Le selam des Arabes paraît avoir emprunté

[1] Je donnerai l'explication d'un vitrail, sur lequel les trois langues divine, sacrée et profane, ou religieuse, héraldique et populaire, redisent la même pensée.

[2] Boun-Dehesch, p. 407.

[3] Un savant allemand vient de donner l'histoire mythologique des fleurs en Grèce et à Rome (Dierbach, *Flora mythologica, oder Pfanzenkunde in bezug auf Mythologie und Symlolik der Griechen und Romer.*) Nous constaterons l'existence de ces traditions dans le moyen-âge : leur dernière expression populaire s'est conservée jusqu'à nos jours, et l'auteur du langage des fleurs a recueilli la signification emblématique de cent-quatre-vingt-dix plantes. (Delachenaye, *Abécédaire de Flore, ou Langage des fleurs.* P. Didot l'aîné, 1811.)



ses emblèmes à la langue des couleurs ; le Coran en donne la raison mystique : Les couleurs que la terre étale à nos yeux, dit Mahomet, sont des signes manifestes pour ceux qui pensent .[1] Ce passage remarquable explique la robe diaprée que portait Isis ou la Nature, conçue comme un vaste hiéroglyphe. Les couleurs qui brillent sur la terre correspondent aux nuances que le voyant perçoit dans le monde des esprits où tout est spirituel et par conséquent significatif ; telle est du moins l'origine de la symbolique des couleurs dans les livres des prophètes et l'Apocalypse. Le coran reproduit la même théorie dans les visions et les costumes de Mahomet.

Les Maures d'Espagne, matérialisant ces symboles, formèrent une langue qui eut ses principes et son dictionnaire. Un auteur moderne a donné le catalogue de plus de soixante de ces couleurs emblématiques et le sens de leurs combinaisons [2]. La France les adopta et en conserva des traces dans la langue populaire. Le bleu est encore l'emblème de la fidélité, le jaune de la jalousie, le rouge de la cruauté, le blanc de l'innocence, le noir de la tristesse et du deuil, et le vert de l'espérance.

Ainsi finit la symbolique des couleurs, et cependant sa dernière expression matérialisée témoigne encore de sa noble origine. La peinture moderne en conserve la tradition dans les tableaux d'église ; Saint Jean porte la robe verte,

[1] *Coran*, chap. 16 ; *les Abeilles*, trad. de Savary.
[2] Gassier. *Histoire de la Chevalerie française*, p. 351 et suivantes.

comme le Christ et la Vierge sont drapés de rouge et bleu, et Dieu de blanc. La symbolique, cette antique science, devint un art et n'est plus de nos jours qu'une affaire de métier.

FRÉDÉRIC PORTAL.

AVIS IMPORTANT

LE LIVRE DE BARUCH commencera, dans notre prochain numéro, la publication d'une série d'apocryphes traduits de l'éthiopien par notre collaborateur M. René Basset, professeur à l'École supérieure des Lettres, à Alger. Puis viendront: « L'Ascension d'Isaïe », « La vision d'Enoch », « Le livre du Combat d'Adam », *etc. etc. D'autre part, M. René Basset prépare spécialement pour LA HAUTE SCIENCE, une étude sur la Magie et la Sorcellerie chez les Arabes qu'accompagneront des traités traduits pour la première fois dans une langue européenne.*

LA DIRECTION.

DU

SURNATUREL CHEZ LES SAUVAGES

Sous ce titre nous apportons à nos lecteurs un choix de documents puisés aux meilleures sources, complément indispensable de nos études. Rien n'est plus attrayant, en effet, que de suivre pas à pas les développements de la croyance humaine : et les peuples de civilisation peu avancée, plus près de la Nature, nous offrent naturellement un champ d'exploration inépuisable. Il ne s'agit point, ici, d'un travail d'ensemble, d'un ouvrage *d'idolâtrie comparée*, mais simplement d'un recueil de matériaux, nous insistons sur ce point. Aussi notre présente rubrique ne suivra-t-elle pas toujours numéro par numéro, mais se présentera seulement au fur et à mesure de nos trouvailles au cours de nos recherches parmi l'œuvre innombrable des voyageurs de tous les temps comme de tous les pays.

N. D. L. R.

Les esprits malfaisants, qui passent pour habiter les forêts ténébreuses, et qui inspirent aux Bongos une frayeur extraordinaire, ont des appellations indigènes. Ces êtres redoutables, ainsi que le diable, les sorciers et les sorcières, portent en commun le nom de *bitâbhos ;* tandis que les esprits des bois se désignent spécialement par celui de *rongas*. Sont compris dans cette dernière désignation les hiboux de différents genres, qui dans le pays sont principalement les *striœ leucotis* et *capensis* ; les chauves-souris, surtout, le *megaderma frons*, qui est très nombreux et qui vole en plein jour d'arbre en arbre ; enfin le ndorr (*galago senegalensis*), demi-singe à gros yeux rouges, à oreilles dressées, qui fuit la lumière jusque dans le creux des arbres, d'où il ne sort que la nuit. D'autres bêtes nocturnes inspirent également une vive frayeur, non pas à cause du mal qu'elles peuvent faire par leurs armes personnelles, mais en raison de leur pouvoir occulte.

Pour échapper à l'influence de ces mauvais esprits, les Bongos n'ont pas d'autre moyen que l'emploi des racines magiques, dont leurs sorciers de profession font commerce, de même que les fakis vendent des amulettes et des versets du Coran. Il est très rare que, dans le pays, on fasse usage de l'exorcisme, qui, chez les Dinkas, est si profitable aux magiciens.

L'institution des *coyours* existe également chez les Bongos, où elle porte le nom de *belomah*. Toutefois, en cas de maladie grave, c'est généralement un sorcier dinka, de la tribu voisine, que l'on fait venir.

Pour ies Bongos, ainsi que pour tous les nègres de ces contrées, il n'y a pas d'esprits bienfaisants ; la seule chose que l'on puisse attendre du monde invisible, ou de ses représentants, est une influence maligne qui se traduit par des actes plus ou moins cruels. Tous les esprits sont mauvais ; ils n'en connaissent pas d'autres, ils vous l'affirment. L'idée d'un Créateur ou d'un Pouvoir suprême leur est absolument étrangère.

D'après eux, on n'entre en communication avec les esprits qu'au moyen de certaines racines, qui permettent de conjurer le mal ou qui donnent la faculté de jeter des sorts. A cette foi dans la magie peut s'attribuer l'influence que les chefs indigènes exercent sur la masse du peuple, en dehors de l'autorité dont ils sont revêtus. On en trouve la 'preuve chez les Baris, du haut Nil-Blanc, et chez cent-autres peuplades, qui montrent la plus grande déférence à toutes les volontés de ceux qui les dirigent.

Il n'est pas demandé aux chefs bongos de faire pleuvoir ; cette pratique est même inconnue dans le pays. Cela tient probablement à ce qu'il n'est pas nécessaire d'évoquer les nuages et de mettre ainsi à l'épreuve le talent du magicien.

Tous les vieillards, principalement les femmes, sont accusés d'entretenir des relations plus ou moins étroites avec les esprits. « Ces gens-là, nous disent les Bongos, vont errer dans les clairières, sans autre but que d'y chercher les racines magiques. En apparence,

ils dorment paisiblement dans leurs cases ; mais en réalité ils consultent les esprits du mal, afin d'en apprendre la manière de détruire leurs voisins. Ils fouillent le sol et en retirent les poisons dont ils se servent pour nous tuer. » Conséquemment, chaque fois qu'il arrive une mort inattendue, les vieilles gens en sont regardés comme responsables. Or, il est avéré pour tout le monde que l'homme ne meurt naturellement que dans le combat ou faute de nourriture. Malheur donc au vieillard chez qui, en pareil cas, on trouve des herbes suspectes ; fût-il le père ou la mère du défunt, il est condamné.

Nulle part la foi à la sorcellerie n'est plus profonde, nulle part la recherche des faits occultes n'est plus attentive, la punition plus rigoureuse. Il en résulte que chez les Bongos la vieillesse est relativement rare, et que, par l'effet du contraste, le nombre des têtes blanches que l'on voit chez les Diours, leurs voisins, où le peuple ne croit pas à la magie, semble étonnant.

Les Nubiens confirment les Bongos dans toutes leurs superstitions, qu'à vrai dire ils partagent.

Dans l'est du Soudan, pays d'islam, l'entretien roule constamment sur le *sahâra*, c'est à-dire sur le sorcier ; et les vieilles femmes sont fréquemment assimilées aux hyènes. La plupart des gens du pays tiennent pour certain que les sorciers ont la faculté d'aller, pendant la nuit, se loger dans le corps de ces animaux, où il est impossible de les reconnaître. Lorsque j'étais à Gallabat, il m'arriva d'envoyer un coup de fusil à l'une des hyènes qui infestaient le canton, et de m'attirer de la sorte les vifs reproches du cheik : sa mère me dit-il « était une femme-hyène ; comment pouvais-je savoir si je ne l'avais pas tuée ? » Après cela je ne fus pas surpris d'entendre le gouverneur de la zériba de Ghattas, raconter ses luttes avec les sorciers et se vanter d'en avoir fait mettre à mort une demi-douzaiue le même jour. Peu de temps après, sur la demande d'un Bongo, Idris ordonna l'exécution de deux vieilles femmes, et je ne parvins à lui faire ré-

voquer la sentence qu'en le menaçant d'empoisonner ses fontaines.

Mais dans la frayeur que leur inspire la magie, se résume tout le fanatisme des Bongos ; et de quel droit oserions-nous leur reprocher cette crainte ? Malgré leur ignorance, ces êtres primitifs ont cent fois moins d'erreurs superstitieuses que beaucoup de peuples qui se vantent d'être plus civilisés qu'eux. (Georges Schweinfurth, *Au Cœur de l'Afrique*, t. I. p. 289-291).

La croyance à la magie était universelle parmi les gens de mon entourage. Pendant qu'on déjeunait, Mohammed-Amine, un de mes serviteurs, se mit dans la tête que j'avais découvert une plante de laquelle j'allais tirer de l'or. Peu de temps avant, c'était d'un crâne particulier que je devais extraire un poison subtil ; et quand je tuais une antilope, cette chance me venait de la possession de quelque racine merveilleuse. Pour ces êtres-là pas un fait ne peut avoir lieu naturellement ; toutes les plantes sont pourvues de propriétés magiques, dont paraît-il, les Européens ont seuls le secret. « Connais-tu l'herbe, qui donne la jeunesse perpétuelle ? » demande l'Oriental ; et ce des recettes miraculeuses que l'Africain attend du voyageur.

Plus que tous les autres, les Niams-Niams croient à l'existence des racines qui rendent heureux à la chasse. Lorsque de bons tireurs abattent des antilopes et des buffles en nombre inusité, ce n'est pas à eux qu'en revient le mérite ; c'est aux racines merveilleuses qu'ils le doivent. Il en résulte qu'on attache moins d'importance à la manière dont le coup est porté qu'à la possession des charmes ; et cette croyance païenne produit le même effet que le fatalisme des mahométans. Si les Khartoumiens ne s'exercent jamais au tir, s'ils envoient leurs coups à tort et à travers, c'est parce qu'ils ont pour article de foi que chaque balle va d'elle-même au but qui lui est assigné. (*Id.* p. 451, 452.)

TRAITÉ

de la

Petite Assemblée Sainte

par

SIMÉON BEN-JOCHAÏ

(*suite*)

---

304. Et ces couronnes couronnent sa tête, et Il les a en sa possession.

305. Et lorsque le Père et la Mère sont resplendissants au-dessus de lui, ces choses se nomment les phylactères de la tête, et le Fils prend possession de tout, et il devient l'héritier de toutes choses.

306. Et il transmet l'héritage à la Fille, et la Fille est nourrie par lui. Mais de là, le Fils est véritablement l'héritier, et non la Fille.

307. Le Fils est l'héritier de son Père et de sa Mère, mais la fille est nourrie par celui-ci.

308. Ainsi qu'il est écrit, Dan. IV, 12 : *Dans cet arbre, il y avait à manger pour tous.*

309. Et si tu dis tous, c'est-à-dire, soit lui, soit elle, ils se nomment le Juste et la Justice, qui sont en un et sont un.

310. Toutes ces choses sont ainsi, le Père et la Mère sont unifiés, et ils entrent l'un et l'autre en union.

311. Et le Père plus inaccessible adhère en entier à l'Ancien très-saint.

312. Et il dépend de l'influence sainte, qui est l'ornement de tous les ornements.



313. Et ceux-ci, le Père et la Mère constituent la maison, comme j'ai dit.

314. Ainsi qu'il est écrit. Prov. xxiv, 3 : *Par la sagesse la maison sera bâtie, et par l'Intelligence elle sera affermie, et par la Science tout l'intérieur sera rempli de toutes les richesses précieuses et agréables.*

315. Et il est écrit, Prov. xxii, 18 *parce que c'est délectable, si tu gardes, au dedans de toi.* — la Science.

316. Elle est l'assemblage de toutes choses, comme j'ai dit, et elles (ces choses) dépendent de l'influence sainte.

317. R. Siméon dit : dans l'assemblée de l'Aire, je n'ai point manifesté toutes choses, et celles-ci sont restées inconnues jusqu'à ce jour.

318. Et j'ai voulu les laisser inconnues pour le monde à venir. Car là, une certaine question m'a été posée.

319. Ainsi qu'il est écrit, Is. xxxiii, 6 : *Et la vérité sera en tes temps ; et la force des délivrances est la sagesse et la Science : la crainte du Seigneur est son trésor.... et ils chercheront la Sagesse, là où elle sera.*

320. Mais maintenant, la volonté du Dieu très-saint Béni est ainsi ; et sans confusion j'entrerai au dedans de ses palais.

321. Il est écrit : I Sam. ii, 3 : *Car Dieu est le Seigneur des Sciences*, où des connaissances à proprement parler, car celui-ci acquiert la connaissance par héritage.

322. Par la connaissance, tout ce qui est à l'intérieur est rempli, ainsi qu'il est écrit,

Prov. xxix, 4 : *Par la science, où la connaissance, tout l'intérieur est rempli.*

323. Et c'est pourquoi la connaissance ne se révèle pas autrement, car elle pénètre en secret l'intérieur de celui-ci.

324. Et il faut entendre dans le cerveau, et le corps entier, puisque le Dieu des sciences est le Seigneur.

325. Dans le Livre de l'Enseignement, il est dit, sur ces paroles : que le Dieu des sciences est le Seigneur, de ne point lire des sciences, mais du témoignage.

326. Car il est le témoignage de toutes choses, le témoignage de deux parts.

327. Ainsi qu'il est dit, Ps. LXXV, 5 : *Et il a établi son témoignage en Jacob..*

328. Et quoique dans le Livre du Mystère nous ayons posé la question d'une autre manière, en ce lieu aussi elle est bien, et ainsi toutes choses sont belles, et sont vraies.

329. Et lorsque une chose est occulte, le Père et la Mère renferment toutes choses, et elles restent inaccessibles en eux.

330. Et eux-mêmes sont inaccessibles sous l'influence sainte de l'Ancien des anciens ; en lui elles sont inaccessibles, et en lui toutes choses sont renfermées.

331. Celui-ci est toutes choses ; qu'il soit béni, que son nom soit béni, dans le temps, et dans le siècle des siècles.

332. Toutes les paroles de l'Assemblée dans l'Aire sont belles, elles sont toutes des paroles saintes, qui ne déclinent, ni à droite, ni à gauche.

333. Toutes sont des arcanes pour eux qui ont la science et l'ont mise en pratique, et toutes choses sont ainsi.

334. Et ces paroles ont été inconnues, jusqu'à ce jour, car j'ai eu la crainte de les révéler, mais maintenant elles sont révélées.

335. Et je les révèle devant le Roi très-saint ; et je ne fais pas cela pour ma gloire, où celle de la maison de mon Père ; mais je le fais, afin que sans honte je fasse mon entrée en ses demeures.

336. Mais, je vois bien que le Dieu très-saint, et tous les justes qui sont là, tous sont d'accord avec moi.

337. Car je vois que tous sont dans la joie, dans ces noces, et tous se retrouveront à mes noces, dans ce monde là : heureuse est ma part.

338. R. Abba dit, lorsque cette parole cessa, celui qui est la Lampe sainte éleva ses mains et il pleura, et aussitôt il eut un sourire.

339. Car il a voulu révéler quelque chose. Et il dit : J'ai été dans l'anxiété sur cela tous les jours de ma vie ; et maintenant ils ne me donnent pas la permission de parler.

340. Mais, fortifié, il s'assit, et il murmura entre ses lèvres, et il s'inclina trois fois ; et nul homme n'a rien pu savoir au dehors de lui, et bien moins en lui.

SECTION IX.

Du Microposope et de son Epouse, en général

341. Il dit : ô bouche, ô bouche, qui a appris toutes ces choses, ils n'en tariront pas la source.

342. Ta source coule au dehors et ne défaille pas ; de toi on peut entendre ces paroles : *Et un fleuve sort de l'Eden*, de même ce qui est écrit : *comme la source des eaux, dont les eaux ne défaillent point.*

343. Maintenant je me rends témoignage, que pendant tous les jours où j'ai vécu, j'ai eu le désir de voir ce jour ; et cela n'a pas été la volonté du Seigneur.

344. Car par cette couronne ce jour est couronné, et maintenant, je révèlerai encore quelque chose, en présence du Dieu très-saint, — qu'il soit béni, — car toutes ces choses seront la couronne de ma tête.

345. Et ce jour ne souffre point de retard, et il ne permet point d'attendre un autre jour, car le jour entier est laissé à mon vouloir.

346. Et maintenant je commence à révéler ces Arcanes, afin que sans honte j'entre dans le monde à venir ; je commence donc et je dis :

347. Il est écrit, Ps, LXXXIX, 15 : *La Justice et l'équité sont la base de son trône ; la miséricorde et la vérité marchent devant tes faces.*

348. Quel homme sage fera cette étude, pour connaitre les voies de l'Ancien très-saint ; les jugements de vérité, les jugements qui sont couronnés de ses couronnes suprêmes.

349. Car je dis que toutes les Lampes qui sont éclairées de cette Lampe suprême, qui est inaccessible, sont dans un degré pour l'éclairer.

350. Et dans cette Lumière, qui est en tous les degrés, se révèle tout ce qui est révélé.

351. Et toutes les Lampes sont unies l'une à l'autre ; cette lumière, dans cette lumière, et cette lumière dans cette lumière.

352. Et elles brillent entre elles, l'une avec l'autre, et elles ne sont point divisées l'une de l'autre.

353. La Lumière, dis-je, de toutes et de chacune des lampes, qui sont nommées les manifestations du Roi, de la couronne du Roi : tout ce qui brille est uni à cette Lumière qui est intérieure en tous, et n'éclaire pas en dehors.

354. Et c'est pourquoi tous montent en un degré, et tous sont couronnés d'une seule et même manière ; et l'un n'est pas séparé de l'autre, car Lui et son Nom sont un.

355. Cette lumière qui est manifestée se nomme : Vêtement, car le Roi lui-même est la Lumière intérieure de tous.

356. Dans cette lumière, il y a ceci qu'elle n'est pas séparée, et ne se manifeste point.

357. Et toutes les Lampes, et toutes les lumières, brillent par l'Ancien très saint, inaccessible en tout ; et il est la Lampe suprême.

358. Et quand il est découvert, toutes les lumières qui s'étendent ne se découvrent plus, sinon La Lampe suprême.

359. Qui est occulte et n'est point manifestée par ces vêtements d'ornement, qui sont les vêtements de la vérité, les formes de la vérité, les lampes de la vérité.

360. En outre, il y a deux autres lampes, qui sont la forme du trône du Roi, et elles se nomment la Justice, — ou royauté, et le Jugement, c'est-à-dire, le Microposope.

361. Et ce sont le commencement et la consommation. Et par eux sont couronnés tous les Jugements, les supérieurs ainsi que les inférieurs.

362. Et toutes choses sont tenues occultes

dans le Jugement, et la Justice reçoit son alimentation par ce Jugement.

363. Et quelquefois ils nomment celle-ci : Melchisedech, Roi de Salem.

364. Et lorsque les jugements sont couronnés par le Jugement, tout est miséricorde, et tout est dans la paix parfaite, car ceci adoucit cela.

365. La Justice et les rigueurs sont réduites à l'ordre, et tout cela descend dans le monde, dans la paix et dans la miséricorde.

366. Et alors l'heure est sanctifiée, afin que le masculin et le féminin entrent en union ; et tous les mondes et chacun d'eux sont dans l'amour et dans la joie.

367. Mais lorsque les péchés se multiplient dans le monde, que le sanctuaire est profané, et que le masculin se détourne du féminin.

368. Et que le Serpent fort commence à être suscité, malheur au monde, qui dans ce temps est alimenté par cette Justice. Car il y a dans le monde un grand nombre de bourreaux et de licteurs. Et les justes sont enlevés du monde.

369. Mais pourquoi jusque-là ? Parce que le masculin se détourne du féminin ; et que le Jugement n'est pas avec la Justice.

370. Et de ces temps, il est écrit, Prov, XIII. 23 : *Il y a tel qui périt parce qu'il n'y a pas de Jugement*. Parce que le Jugement s'éloigne de cette Justice, et celle-ci, n'est pas adoucie, et la Justice puise son aliment à une source étrangère.

371. Et de cela ainsi en parle le Roi Salomon. Eccl. VII. 15 : *J'ai vu tout ceci dans les jours de*

ma vanité ; il y a tel juste qui périt dans sa Justice.

372. Là, par cette parole, qui vulgairement est traduit par vanité, il faut entendre le souffle des souffles supérieurs, qui se nomment les narines du Roi.

373. Mais lorsqu'il dit : *de mon souffle*, il faut entendre la Justice, qui est le Règne saint.

374. Car, lorsque celle-ci est suscitée dans ses Jugements et ses rigueurs, alors ceci s'accomplit : *Il y a tel juste qui périt dans sa justice.*

375. Pour qu'elle cause ? Parce que le Jugement s'est éloigné de la Justice. Et c'est pourquoi il est dit, Prov. XIII, 23 : *et il y a tel qui périt sans Jugement.*

376. Vois, considère ! lorsqu'un Juste parfait existe dans ce monde, qui est aimé du Dieu très saint, — qu'il soit béni — même si la Justice seule est excitée, néammoins le monde peut être sauvé, à cause de lui.

377. Et le Dieu très saint, — qu'il soit béni, — procure la gloire de celui-ci, afin qu'il ne se perde pas par la rigueur.

378. Mais si ce juste ne persévère pas dans la voie de Dieu, alors il est enlevé, ou frappé par ce jugement, de sorte qu'il ne peut pas subsister en sa présence, beaucoup moins en présence de la Justice.

379. Le Roi David, disait avant sa chute, Ps. XXVI, 2 : *Seigneur, éprouvez-moi, et tentez-moi.* Car je ne serai pas ébranlé par toutes les rigueurs ni même par la Justice, car c'est à elle plutôt que j'adhère.

380. Car ceci est écrit. Ps. XVII, 15 : *Je verrai,*

moi-même ta Face en Justice. Je ne serai pas ébranlé par la Justice proprement dite, puisque je resterai ferme dans les épreuves de celle-ci.

381. Mais après qu'il eut péché, il devait être consumé par ce Jugement. De là, il est écrit, Ps. CXLIII, 2 : *Et n'entre pas en jugement avec ton serviteur.*

382. Vois et considère, lorsque cette justice est adoucie par le Jugement, alors elle se nomme la gracieuse libéralité.

383. Et le monde est apaisé par la bonté, et est rempli par elle.

384. Ainsi qu'il est écrit, Ps. XXXIII, 5 : *Il aime la libéralité et le jugement ; la terre est pleine de la bonté du Seigneur.*

385. Je me rends témoignage, que pendant toute ma vie, j'ai été en sollicitude pour le monde, afin de ne pas tomber sous les rigueurs de la justice, et que le monde ne fut pas consumé par les flammes de cette justice.

386. Ainsi qu'il est écrit, Ps. XXX. 20 : *Elle mange et s'essuie la bouche.*

387. Et par là, dans la suite, toutes choses et chacune descendent dans le gouffre de l'abîme.

388. Et certainement, il y a des Justes dans dans cette génération, mais il n'y a qu'un petit nombre, qui défendent le troupeau, par les quatre côtés.

(*A suivre.*)

UN KABBALISTE DE LA TRADITION ORTHODOXE

GLANES

—

The Religio Philosophical Journal, dans son numéro du 4 Février dernier, donne une curieuse inscription trouvée par un de ses lecteurs, sur un monument conservé au Musée Capitolin, à Rome. Le correspondant de l'organe américain ayant accompagné le texte original d'une traduction qui n'est rien moins que lapidaire, nous trouvons intéressant d'offrir à nos abonnés une version plus correcte : c'est notre collaborateur A. Ferdinand Herold qui a bien voulu s'en charger. Voici d'abord l'original :

Musée Capitolin, Salle II.
I. Etage Inscription.

« DIS-MANIBVS
THETIDIS-VIX
ANN-IX-ET-CHARI
DIS-SORORIS-VIX
ANN-XV-FECIT
PATER-EX-VISO
TI-CLAUDIVS
PANOPTES-ET
MATER-CHARMOSYNE
TV-QVI-LEGIS-ET
DVBITAS-MANES
ESSE-SPONSIONE
FACTA-INVOCA
NOS-ET-INTELLEGES
ITEM-EVNO-NVTRICIO
EARVM-COLLIBERTO-SVO »

« Aux Dieux Mânes — de Thétis ; elle a vécu — 9 ans, et de Charis, — sa sœur, elle a vécu — 15 ans. A fait [ce monument] — d'après une vision — leur père Ti. Claudius — Panoptes et — leur mère Charmosyne. — Toi qui lis et — qui doutes qu'il y a des Mânes, — caution — faite, invoque — nous. Et tu apprendras [ceci] — également de l'eunuque leur gouverneur, — affranchi de leur père. »

De ce document il ressort que si la croyance aux mânes était très répandue dans la Rome des Césars elle n'y était point générale et que, même, il lui arriva de se heurter à un scepticisme qui paraît bieu moderne.

*
* *

On lit ceci dans le journal d'Henry III : « Furent faites à Paris force images de cire qu'ils tenoient sur l'autel, et les piquoient à chacune des quarante messes qu'ils faisoient dire durant les quarante heures en plusieurs paroisses de Paris, et à la quarantième ils piquoient l'image à l'endroit du cœur, disant à chaque piqûre quelque parole de magie, pour essayer de faire mourir le roi. Aux processions pareillement, et pour le même effet, ils portoient certains cierges magiques, qu'ils appeloient par moquerie cierges bénits, qu'ils faisoient éteindre au lieu où ils alloient, renversans la lumière contre bas, disant je ne sçai quelles paroles que des sorciers leur avoient apprises. Tout cela ne fit aucun mal à ce monarque ; et nous pouvons sûrement conclure que ce sont des choses qui en elles-mêmes n'ont point de vertu ; mais elles en peuvent avoir beaucoup sur ceux qui les craignent. » *Réponse aux questions d'un provincial*, t. II, p. 94. 95.

*
* *

Dans la *Dissertation sur ce qu'on doit penser de l'apparition des esprits*, etc. placée à la fin de l'ouvrage de Dom Calmet, nous trouvons de précieux renseignements sur la Palingénésie, ou résurrection des fleurs, qu'on nous saura gré de reproduire ici. L'auteur expose en ces termes comment les savants de son temps menaient cette merveilleuse opération :

« Ils prennent une fleur, la brûlent, et en ramassent toutes les cendres, dont ils tirent les sels par le moyen de la calcination. Ils mettent ces sels dans une phiole de verre, où ayant mêlé certaines compositions capables de les mettre en mouvement lorsqu'on les échauffe, toute cette matière forme une poussière, dont la couleur tire sur le bleu. De cette poussière, excitée par une chaleur douce, il s'en

élève un tronc, des feuilles, et une fleur ; en un mot on aperçoit l'apparition d'une plante qui sort du milieu de ses cendres. Dès que la chaleur cesse tout le spectacle s'évanouit, la matière se dérange, et se précipite dans le fond du vaisseau, pour y former un nouveau cahos. Le retour de la chaleur ressuscite toujours ce Phœnix végétal, caché dans les cendres : et comme la présence de la chaleur lui donne la vie, son absence lui cause la mort.

Le Père Kirker qui tâche de rendre raison de cet admirable phénomène, dit, que la vertu seminale de chaque mixte est concentrée dans ses sels ; et que dès que la chaleur les met en mouvement, ils s'élèvent aussitôt, et circulent comme un tourbillon dans le vaisseau de verre ; ces sels dans cette suspension, qui les met en liberté de s'arranger prennent la même situation, et forment la même figure que la nature leur avoit donnée primitivement : conservant le penchant à devenir ce qu'ils étoient, ils retournent à leur première destination, et s'allignent comme ils étoient dans la plante vivante. Chaque corpuscule de sel rentrant dans la première destination qu'il tenoit de la nature, ceux qui étoient au pied de la plante s'y arrangent : de même ceux qui composoient le haut de la tige, les branches, les feuilles et les fleurs reprennent leur première place, et forment ainsi une parfaite apparition de la plante entière.

On prétend que cette opération a été faite sur un Moineau : et MM. de l'Académie Royale d'Angleterre, qui en font des expériences, espèrent parvenir à la faire aussi sur les hommes. »

*
* *

M. J. Jay Watson, dans le *journal of Hygiène* de New-York, rapporte l'intéressant fait qui suit, et qu'il tient de Made Cynthia Léonard, mère de Lillian Russell, la cantatrice américaine bien connue. La Petite sœur de Lillian était au lit, très malade, et la vie du pauvre bébé semblait ne plus tenir qu'à un fil. Depuis plusieurs jours, l'enfant avait perdu la notion de ce qui se passait autour d'elle. Un musicien qui occupait une chambre voisine à mince cloison, se mit un soir à jouer, sur son violon qu'il maniait en

maître, une douce mélopée. La petite malade, aussitôt, ouvrit les yeux tout grands et regardant vivement autour de la chambre murmura doucement : « Mousique ! »... Une heure après, la fillette étant retombée dans sa léthargie, on pria le musicien de venir jouer auprès d'elle : une autre mélodie ne tarda point à la rappeler à la connaissance ; et ce traitement continué durant plusieurs jours amena bientôt sa guérison complète.

***

La *Revue catholique* de Coustances, dans laquelle M. l'abbé Mustel a publié divers articles sur la franc-maçonnerie, la secte lucifèrienne et le culte rendu au diable, vient de recevoir une étrange épître dont la signataire, Sophia Walter, *la femme au serpent*, invite le prêtre coutançais à s'abstenir d'enquêter plus longtemps autour de l'église à laquelle elle appartient. C'est la première fois, paraît-il, qu'une adepte du culte lucifèrien se démasque ainsi : l'abbé n'a qu'à se le tenir pour dit. Mais comme il ne paraît point s'émouvoir autrement des menaces de sa mystérieuse correspondante, comptons, bientôt, sur de plus amples détails.

Le Directeur-Gerant : F. Deschamps

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Destenay, BUSSIÈRE Frères.

Les

Apocryphes Ethiopiens

Traduits en Français par RENÉ BASSET

I

LE LIVRE DE BARUCH ET LA LÉGENDE DE JÉRÉMIE

Le livre de Baruch, différent de celui que l'Eglise catholique admet comme canonique, mais qui est rejeté par les autres communions chrétiennes, a été composé, comme M. Dillmann semble l'avoir suffisamment démontré (1) par un chrétien, et rédigé en grec au IIIe ou au IVe siècle de notre ère, bien que des légendes d'origine plus ancienne s'y trouvent mêlées. Pendant quelque temps, il n'a été connu que par la version éthiopienne (2), publiée par M. Dillmann d'après trois manuscrits (3). C'est sur cette version que fu-

(1) Dans un article publié dans la *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche* de Herzog, t. XII, p. 314, cf. aussi *Chrestomathia æthiopica*, Leipzig, 1866, in-8, p. 8-10. Cette opinion a été combattue dans la *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie* de Hilgenfeld 1888, cit. par Wirth, *Danæ in christlichen Legenden*, Vienne, 1892, in-8, p. 29, note 1.

(2) Comme elle a été faite directement sur le grec, elle date de la première période de la littérature gheez, qui s'étend du IVe au VIIe siècle de notre ère : cf. Hommel, *Die Säugethiere bei den süd-semitischen Völkern*, Leipzig, 1879, in-8, p. 370, note 4.

(3) *Chrestomathia æthiopica*, p. 1-15.

rent faites deux traductions allemandes : l'une par M. Kœnig (4), l'autre par M. Prætorius (5).

Deux ans après, Ceriani publia la version grecque (6) qui servit de base au texte éthiopien et sans doute aussi à la version slavonne (7) et aux deux versions roumaines : l'une de ces dernières a été publiée en extraits par M. Gaster (8).

Ces recensions sont des traductions, mais celle qui nous a été conservée dans une version arabe dérivée du copte (9) est un véritable remaniement : les divers épisodes du Livre de Baruch s'y trouvent, pour ainsi dire, noyés dans une masse confuse de développements oiseux, où se complaît l'imagination aussi puérile que déréglée des Coptes, ce qui fait de cette œuvre « le pastiche le plus lourd qu'on puisse rêver des prophéties de Jérémie » (10)

Parmi les épisodes qui se retrouvent dans toutes les versions, le plus intéressant est celui du sommeil magique grâce auquel le spectacle de la destruction de Jérusalem est épargné à Abimélek. J'ai montré ailleurs (11) le rapport de cette légende avec celle des

(4) *Theologische Studien und Kritik*, 1877, p. 312 et suiv.

(5) *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie* de Hilgenfeld, t. xv, p. 235 et suiv. Je n'ai pu consulter ces deux traductions, non plus que la version slavonne et la version grecque.

(6) *Monumenta sacra et profana*, t. v, fasc. I, Milan, 1868, p. 11 et suiv.

(7) Cf. Gaster, *Greeko-Slavonic Literature*, Londres, 1887, in-8, p. 43. Le diacre russe Zosime qui fit le pèlerinage de la Terre Sainte de 1419 à 1421, fait encore allusion à ce récit et raconte qu'il visita l'endroit « où Abimélec dormit soixante ans ». *Itinéraires russes en Orient*, trad. par Mme de Khitrowo, t. I, Genève, 1889, in-8, ch. VIII, *Vie et pèlerinage du diacre Zosime*, p. 217.

(8) *Literatura populara română*, Bucarest, 1883, in-12. *Daramarea Jerusalimului si legenda proorocului Jeremia*. p. 311-345.

(9) Ou dans une version copte : M. Amélineau qui en a publié une traduction n'indique pas à quelle langue appartenait le texte dont il s'est servi : *Contes et romans de l'Egypte chrétienne*, Paris, 1888, 2 vol. in-18, t. II, ch. XXIII, *Histoire de la captivité de Babylone*, p. 97-150.

(10) Amélineau, *op. laud.*, t. I, p. 59.

(11) *La légende des sept dormants ; une version éthiopienne*, *Mélusine*, t. III, 1886, col. 176.

Sept Dormants. Depuis, M. A. Muller (12) a été amené à reconnaître que l'aventure d'Abimélek était la base d'une des légendes du Qorân (13). Sans aller jusqu'à admettre une influence directe du livre de Baruch, on ne peut contester que le fonds des deux légendes soit identique, et l'on peut, avec M. Schreiner (14) le retrouver dans l'aventure de Khoni Hame'aggel : il s'endort, précisément pendant le siège de Jérusalem, dans une grotte où il s'était réfugié pour se mettre à l'abri de la pluie. Son sommeil dure soixante-dix ans et il ne s'éveille que lorsque le second temple est bâti (15). Comme l'a justement fait remarquer M. Schreiner, le point de départ de cette forme particulière d'une légende presque universellement répandue, consiste en ce que les commentateurs prirent à la lettre le verset 1 du Psaume 125 (126, 1 du texte hébreu) et y adoptèrent, en manière d'explication, un conte beaucoup plus ancien, dont le

(12) *Zu Koran 2, 261* (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XLII, 1888, p. 80).

(13) « Ou bien (n'as-tu pas entendu parler de) celui qui passa près d'une bourgade aux maisons effondrées et dit : « Comment Dieu la fera-t-il revivre après sa mort ? » — Dieu fit mourir cet homme, puis au bout de cent ans, il le ressucita et lui demanda : « Combien de temps es-tu demeuré ici ? » — « Un jour ou une partie d'une journée. » — « Non, reprit Dieu, tu es resté pendant cent ans. » Regarde ta nourriture et ta boisson, elles ne sont pas gâtées, puis regarde ton âne (dont il ne reste que des débris) ». D'après les commentateurs arabes, il s'agirait ici de 'Odzair (Esdras).

(14) *Bemerkungen zu Koran 12-261*, (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, ibid., p. 435-438).

(15) Jérémie, *Ta'anith 66 d.*, cité par Schreiner, *op. laud.*, p. 437, note 2 ; cf. aussi un mémoire de Gaster, dans le *Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judenthums* de Græss, t. XXX, 1881, et *Literatura populara romana*, p. 346. Une autre version du même récit met encore en scène Khoni Hame'aggat, mais avec des détails particuliers qui ramènent le fonds de l'histoire à la fable bien connue de La Fontaine. *Le Vieillard et les Trois jeunes hommes* (l. XI, f. 8). — La source de cette légende, telle que la donne Geiger (*Was hat Mohammed aus den Judenthume genommen*, Bonn, 1833, in-8, p. 195) d'après Maracci, est inexacte. Weil (*Biblische Legende der Muselmänner*, Francfort-sur-le-Main, 1845, in-12) l'a complètement laissée de côté.

sommeil d'Epiménide, ou celui des Sept Dormants sont les versions les plus connues dans l'antiquité.

On doit observer que le récit des aventures de Jérémie, tel que nous le présente le livre de Baruch qui le fait émigrer à Babylone (15 *bis*), est en contradiction avec la tradition généralement admise. d'après laquelle le prophète suivit ses compatriotes en Egypte où il trouva la mort. C'est cette dernière tradition qu'a reproduite l'auteur de la *Légende de Jérémie* dont la traduction vient ensuite. Le texte éthiopien, jusqu'alors inédit, a été publié tout récemment par M. Bachmann (16) d'après deux manuscrits dont la correction laisse également à désirer. Il date de la première époque de la littérature gheez et a été traduit d'un original grec dont nous retrouvons des fragments dans le *De vitis Prophetarum* attribué à S. Epiphane (17) et dans le *Chronicon paschale* (18).

A la suite de ces deux textes, j'ai cru devoir placer en appendice la traduction des fragments d'un *Livre de Baruch*, œuvre d'un gnostique du nom de Justin, et qui n'a de commun que le titre avec l'apocryphe éthiopien. Ce que nous en connaissons ne nous est parvenu que par les extraits et l'analyse qu'en a donnés l'auteur des *Philosophumena* (Origène, ou plus vraisemblablement S. Hippolyte) : l'intérêt de cet ouvrage réside dans la tentative faite pour concilier les traditions bibliques avec les mythes

(15 bis) Cette tradition est cependant mentionnée par le voyageur russe Basile Posniakov (1558-1561) à propos de la piscine de Siloé qui aurait été remplie d'eau par Dieu lorsque le prophète Jérémie revenait de Babylone avec les captifs. (*Itinéraires russes en Orient*, t. I, ch. XVI. *Le pèlerinage de Basile Posniakov*, p. 328-329).

(16) *Æthiopische Lesestücke, inedita æthiopica*, Leipzig, 1893, in-8, p. 10-13.

(17) Ap. Fabricius, *Codex pseudepigraphicus Veteris Testamenti*. Hambourg, 1713-1723, 2 v. pet. in-8, t. I, p. 1110-1114. C'est d'après Fabricius qu'a été fait le résumé publié dans le *Dictionnaire des apocryphes* (t. XXIII et XXIV de la *Troisième encyclopédie théologique* de Migne) Paris, 1853, 2 v. in-4°, t. II, col. 363-366.

(18) Ed. Dindorf, Bonn, 2 v. in-8, 1832.

païens dans une sorte de syncrétisme gnostique. Je me suis servi de l'édition donnée par Cruice (19). Jusqu'à présent, ce passage n'a pas été, que je sache, traduit du grec en français : à peine une courte note lui est-elle consacrée (d'après l'édition de Miller) dans le *Dictionnaire des apocryphes* de la collection Migne (20).

LE LIVRE DE BARUCH (21)

Lorsque le roi des Chaldéens emmena captifs les enfants d'Israel, le Seigneur dit à Jérémie (Ermias) : « Lève-toi, Jérémie, mon élu, et quittez cette ville, toi et Baruch (Barok), car je la détruirai en punition des nombreux péchés de ses habitants : ta prière est comme une colonne solide au milieu de la cité et un rempart de diamant autour d'elle (22). Levez-vous donc et partez avant l'arrivée de l'armée Chaldéenne qui assiègera la ville. » — Jérémie répondit : « Seigneur, je te prie d'autoriser ton serviteur à parler devant toi. » — « Parle, mon élu », dit le

(19) *Philosophumena, sive hæresium omnium confutatio*, Paris, Imp. Imper. 1860. in-8.

(20) Tome II, col. 167-168. Sur l'importance des *Philosophumena* pour l'histoire des systèmes gnostiques, cf. Amélineau, *Essai sur le gnosticisme égyptien*, Paris. 1887. in-4°, p. 7-8. Cf. aussi les objections parfois subtiles de Stæhelin, *Die gnostichen Quellen Hippolyts in seiner Hauptschrift gegen die Haretiker*. (Leipzig, 1890, in-8°, p. 18-46, 32-33, 55 et suiv.) prenant pour base les doutes exprimés par Harnack (*Theologische Literatur-zeitung*, 1885. col. 506). et en premier lieu par Salmon. *The Cross-References of the Philosophumena* (*Hermathena*, 1885).

(21) Le texte éthiopien a pour titre « *Restes des paroles de Baruch, non apocryphes, lors de la captivité de Babylone* ».

(22) Jérémie, I, 18, 15, 20.

Seigneur. Le prophète reprit : « Souverain maître, tu livreras donc cette ville élue aux mains des Chaldéens pour que leur roi s'enorgueillisse avec ses peuples et dise : Je me suis emparé de la ville de Dieu ! — Loin de toi de vouloir la détruire de tes propres mains ! » — « Lève-toi, Jérémie, mon élu, répondit le Seigneur, et pars avec Baruch, car je vais perdre cette ville à cause des péchés de ses habitants : ni le roi des Chaldéens, ni son armée ne pourraient entrer dans cette cité, si je ne marchais devant eux et si je ne leur en ouvrais les portes. Lève-toi donc, va trouver Baruch et informe-le de cette parole : Après vous être mis en route vers la sixième heure de la nuit, allez vers le rempart de la ville : je vous ferai voir. Si je ne commençais la destruction de la cité, les Chaldéens ne pourraient y arriver ».

Après avoir ainsi parlé, le Seigneur quitta Jérémie, celui-ci déchira ses vêtements, plaça de la cendre sur sa tête et alla au Temple. Baruch, le voyant la tête remplie de poussière et les vêtements déchirés, poussa un grand cri. « Mon père, dit-il, qu'as-tu ? Quels péchés a commis le peuple ? » — En effet, lorsque la nation avait péché, Jérémie s'affligeait, plaçait de la cendre sur sa tête et priait pour les Israélites jusqu'à ce que les fautes du peuple eussent disparu. A cette question de Baruch, le prophète répondit : « Attention à déchirer non pas vos vêtements, mais vos cœurs ; non pas à verser de l'eau dans les citernes, mais à pleurer à juste titre jusqu'à les remplir de nos larmes, car, désormais, Dieu n'aura plus pitié de ce peuple. » — « Mon père Jérémie, dit Baruch, qu'as-tu ? » — « Le Seigneur a livré cette ville aux mains du roi des Chal-

déens pour qu'il emmène la nation dans une dure captivité. » En entendant ces paroles, Baruch déchira ses vêtements et dit : « Mon père Jérémie, que t'a-t on annoncé! » Le prophète reprit : « Demeure avec moi jusqu'à la sixième heure de la nuit, afin de connaître la vérité. »

Ils restèrent dans le Temple à pleurer, et quand arriva la sixième heure de la nuit indiquée à Jérémie par le Seigneur pour sortir avec Baruch, ils allèrent vers le rempart de la ville et y demeurèrent dans l'attente. Le son de la trompette se fit entendre : les anges sortirent des cieux, portant des lumières dans leurs mains et se tinrent devant le rempart de la ville. Alors Jérémie et Baruch pleurèrent en disant : « Nous savons maintenant que la parole était vraie. » Jérémie implora les anges : « Je vous supplie de ne pas détruire cette ville, avant que j'aie adressé une demande au Seigneur. » Celui-ci dit aux anges : « Ne détruisez pas la ville jusqu'à ce que j'aie parlé avec mon élu. » — « Je t'en supplie, Seigneur, dit Jérémie, permets-moi de te parler. » — « Dis-moi ce que tu veux », répondit le Seigneur. — « A présent, nous savons que tu livreras la ville aux mains de ses ennemis et que les Babyloniens la prendront. Comment veux-tu que je cache les objets sacrés de notre culte et que veux-tu que j'en fasse ? » — (23) « Prends-les et confie-les à la terre et au Temple en disant : Ecoute, ô terre, la parole de ton Créateur qui t'a formée du milieu des eaux, qui t'a marquée de sept sceaux ; reçois généreusement et conserve

(23) Cette anecdote est absolument en contradiction avec ce que nous savons des idées de Jérémie sur le peu d'importance des objets du culte ; cf. Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, t. III, Paris, 1891, in-8, p. 317.

les objets du culte jusqu'à la venue du bien-aimé. » — « Seigneur, reprit Jérémie, indique-moi comment je dois agir envers Abimélek l'Ethiopien qui a souvent protégé le peuple et ton serviteur Jérémie contre les gens de la ville : c'est lui qui m'a tiré de la citerne de l'étang (24) et je voudrais qu'il ne vît pas la perte et la destruction de la ville pour qu'il ne fût pas affligé. » — « Envoie-le dans la vigne d'Agrippa (Hagripâs) sur la route de la montagne, répondit le Seigneur, et je le cacherai jusqu'à ce que je ramène le peuple dans la ville. Pour toi, Jérémie, va avec les Israélites jusqu'à ce que vous soyez arrivés dans le pays de Babylone : demeure là à prophétiser aux gens jusqu'à ce que je les ramène dans leur ville. Quant à Baruch, laisse-le ici, à Jérusalem (Iyarousâlem). » Après avoir ainsi parlé, le Seigneur disparut dans les cieux.

Jérémie et Baruch allèrent dans le Temple et confièrent à la terre tous les objets de leur culte, comme Dieu le leur avait ordonné. Lorsqu'elle les eut reçus, ils s'assirent et pleurèrent. Le lendemain matin, Jérémie envoya dire à Abimélek : « Prends une corbeille, va sur la route de la montagne dans la vigne d'Agrippa et apporte quelques figues pour les malheureux, car la joie et la gloire divines sont sur ta tête ». Abimélek partit comme il le lui avait ordonné. Le lendemain matin l'armée des Chaldéens fondit sur la ville : un ange sonna dans une grande trompette et dit : « Allez, soldats Chaldéens, les portes vous sont ouvertes. » Alors le roi arriva avec ses troupes et emmena le peuple entier en captivité.

Jérémie prit les clefs du Temple, sortit de la

(24) Où il avait été plongé du consentement de Sédécias (Jérémie, XXXVIII, 5-13).

ville et les lança au soleil en disant : « Je te le dis, ô Soleil, reçois ces clefs de la maison de Dieu et garde-les jusqu'au jour où le Seigneur te les redemandera. Notre génération n'est pas digne de les garder, car nous avons été trouvés nourrissant notre péché. » Tandis que Jérémie pleurait sur le peuple, on le fit sortir de la ville et on l'emmena jusqu'à Babylone. Baruch prit de la cendre, la répandit sur sa tête, s'assit et prononça ces lamentations : « Comment a-t-elle été ruinée, Jérusalem, sinon par les péchés du peuple bien-aimé ! Elle a été livrée aux mains de ses ennemis, à cause de nos fautes et de celles du peuple. Mais que les infidèles ne se vantent pas en disant : Nous avons pu prendre la ville du Seigneur grâce à notre force. Ce n'est pas par votre puissance que vous vous en êtes rendus maîtres, mais c'est à cause de nos péchés qu'elle vous a été livrée. Notre Seigneur aura pitié de nous et nous ramènera dans notre cité : pour vous, il n'y aura pas de vie. Heureux nos pères, Abraham, Isaac, Jacob, car ils ont quitté le monde et n'ont pas vu la destruction de cette ville. » Après avoir ainsi parlé, il sortit en pleurant et il ajouta : « Je m'afflige à cause de toi, Jérusalem !... » Puis il partit de la ville et habita dans un cimetière où les anges venaient lui annoncer tout ce qui arrivait.

Quant à Abimélek, il emporta des figues vers l'heure de midi, après avoir reçu le message de Jérémie. Ayant rencontré un arbre touffu, il s'y arrêta pour se mettre à l'abri et se reposer un peu : il appuya sa tête sur le panier de figues et s'endormit soixante-six ans sans se réveiller. Au bout de ce temps, il se leva et dit : « J'ai un peu dormi et ma tête est lourde : je n'ai pas eu un

bon sommeil ». Il découvrit ensuite le panier de figues et les trouva fraîches et distillant du suc. Il voulut encore se rendormir car il avait la tête lourde et son repos n'avait pas été agréable, mais il se dit : « Je crains, si je m'endors et si je me mets en retard, d'être blâmé par mon père Jérémie, car il m'a envoyé avec empressement de bon matin. Aussi, je vais me lever et partir, car la chaleur est grande et elle n'est pas pour cesser quelque part. » Il se leva, prit son panier de figues et alla vers la ville de Jérusalem : mais il ne reconnaissait plus la cité ni sa maison. « Béni sois-tu, Seigneur ! s'écria-t-il, car une terreur subite était descendue sur lui. N'est-ce donc pas a ville de Jérusalem ? Me serais-je égaré en allant sur le chemin de la montagne ? N'est-ce pas parce que ma tête est alourdie, que j'ai eù un mauvais sommeil et que mon esprit divague ? Comment informer Jérémie que la ville a changé à mes yeux ? » Il chercha tous les indices qui existaient dans la cité pour savoir si c'était Jérusalem. Il revint ensuite dans la ville, chercha s'il en reconnaîtrait et n'en trouva pas. » Béni sois-tu, Seigneur ! s'écria-t-il, car un grand trouble est descendu sur moi ». Puis il sortit loin de la ville et s'assit affligé, ne sachant où aller. Il posa ce panier de figues et dit : « Je resterai ici jusqu'à ce que le Seigneur m'enlève ce manque de mémoire. »

Tandis qu'il était là, il vit un homme âgé qui venait des champs. Abimélek lui dit : « Je te demande, ô vieillard, qu'est-ce que cette ville ? » — Il répondit : « C'est Jérusalem. » — « Où est Jérémie le prêtre, Baruch le lévite et toute la population de la cité, car je n'ai rencontré personne ? » — « N'es-tu donc pas de cette ville,

répliqua le vieillard, et puisque tu mentionnes Jérémie dans tes questions, où es-tu resté tout ce temps? Le prophète est à Babylone avec le peuple, car il a été fait prisonnier et livré entre les mains de Nabuchodonosor (Nâboukodonosor), roi de Perse: il est allé là-bas pour prophétiser aux Israélites. »

En entendant ces paroles du vieillard, Abimélek lui dit: « Vieillard, ce n'est point pour t'outrager ni pour te railler, car on ne doit pas insulter les gens, ni (surtout) un vieillard, et cependant je ne puis m'empêcher de dire que tu déraisonnes: quant à ce que tu racontes de la captivité du peuple à Babylone, les cataractes du ciel fussent-elles tombées en masse sur lui, il n'aurait pas eu le temps d'aller à Babylone, et tu dis qu'il y a été emmené captif! — Moi, lorsque mon père Jérémie m'a envoyé, je suis allé à la vigne d'Agrippa pour donner quelques figues aux malheureux du peuple: je me suis mis en route, je suis arrivé là, j'ai pris ce qu'il m'avait ordonné et je suis revenu. En chemin j'ai trouvé un arbre sous lequel je me suis assis pour me mettre à l'ombre, car c'était le moment de la chaleur: je me suis appuyé sur le panier de figues, et je me suis endormi. A mon réveil, il m'a semblé que j'étais resté longtemps: j'ai découvert ce panier de figues et j'ai trouvé qu'il en découlait du suc comme lorsque je les avais cueillies. Et maintenant, toi, tu dis que le peuple a été emmené captif à Babylone! Vois, les figues ne sont pas desséchées ». En même temps, il découvrit le panier et le lui fit voir. Le vieillard remarqua qu'en effet elles étaient fraîches et distillaient du suc. Il en fut très étonné et dit à Abimélek: « Tu es véridique,

mon fils, car le Seigneur n'a pas voulu que tu visses la ruine de la ville : il t'a envoyé une consolation et a fait en sorte que tu n'en fusses pas témoin. Il y a aujourd'hui soixante-six ans que le peuple a été emmené en captivité à Babylone. Et si tu désires en être instruit et informé, regarde, mon fils, et considère les champs : les semences commencent à germer, et ce n'est pas le temps des figues. » Abimélek reconnut que ce n'était pas leur saison. Alors il dit à haute voix : « Je te bénis, Seigneur mon maître, maître du ciel et de la terre, repos des âmes justes dans tous les pays. » — « Puis il demanda au vieillard : « En quel mois sommes-nous ? » — « Le douze du mois de nisân, qui correspond à celui de myâzyâ (25). »

Après cela, Abimélek donna des figues au vieillard et dit : « Que le Seigneur te conduise en haut de Jérusalem. » Puis il se leva, sortit de la cité et pria le Seigneur : voici qu'un ange vint à lui et le conduisit à Baruch qu'il trouva dans le cimetière où il habitait.

Ils se saluèrent et s'embrassèrent en pleurant tous les deux. Baruch ayant vu les figues dans le panier, leva les yeux au ciel et pria en ces termes : « Qu'il est grand, le Seigneur qui accorde aux justes leur récompense ! réjouis-toi, ô mon âme, et sois contente, puisque tu parles à un corps de chair dans la cité sainte : ton deuil se changera en lumière : ensuite le fidèle arrivera et te ramènera dans ton corps (26). Veille chez toi à la virginité de la foi, et crois, tu vivras. Considère ces figues : voilà soixante-six ans

(25) Addition évidente du traducteur éthiopien.

(26) M. Dillmann (p. 7, note 2) fait remarquer que ce passage est sans doute altéré.

qu'elles ont été cueillies, et elles ne sont ni gâtées, ni pourries, mais leur suc découle encore à présent. Mon corps est ainsi créé sur toi pour que tu observes ce qui t'est donné par l'ange de justice. Celui qui a conservé un panier de figues, c'est lui qui te conserve par sa puissance. » Quand Baruch eut ainsi parlé, Abimélek lui dit « Lève-toi, prions de nouveau afin que le Seigneur nous montre le message que nous enverrons à Jérémie à Babylone, pour lui faire connaître la protection dont il m'a couvert. »

Alors Baruch pria en ces termes : « Ma force est le Seigneur Dieu et la lumière qui émane de lui : je t'en supplie, daigne t'incliner vers ton élu. Ton nom est auguste, et nul ne le peut connaître. Ecoute la prière de ton serviteur, afin que mon esprit sache ce que tu veux que je fasse et que je mande à ton prêtre Jérémie à Babylone. Lorsqu'il eut ainsi prié, un ange vint lui dire : « Baruch, toi qui connais la lumière, ne t'inquiète pas de la manière dont tu enverras un message à Jérémie. Demain, à l'heure de la lumière, un aigle viendra vers toi. Contemple au loin Jérémie et écris dans une lettre ces paroles aux fils d'Israel : Celui qui est étranger parmi vous, que d'ici au quinzième jour il soit éloigné : je vous ramènerai dans la ville (de Jérusalem). Voilà ce que dit le Seigneur. Si le quinzième jour, il n'est pas éloigné de Babylone, Jérémie ira blâmer le peuple dans cette ville. Voilà ce que dit le Seigneur. » Après avoir ainsi parlé, l'ange disparut aux yeux de Baruch. Celui-ci envoya Abimélek dans un bourg d'où il apporta du papier et de l'encre, et il écrivit : (27) « De

(27) Le texte très corrompu de cette lettre a été rejeté en note par M. Dillmann.



a part de Baruch, serviteur du Seigneur, qui adresse cette lettre à Jérémie dans la captivité de Babylone, joie et contentement, car le Seigneur n'a pas permis que nous mourions affligés par la honte et la ruine de Jérusalem, mais il a eu pitié de nos larmes et s'est rappelé le pacte qu'il a conclu autrefois avec nos pères Abraham, Isaac et Jacob ; il m'a envoyé son ange et m'a dit ces paroles que je t'envoie : Voici les paroles du Seigneur, maître d'Israel qu'il a tiré de la terre d'Egypte, de la flamme : vous n'avez pas gardé tous ses droits, mais vous vous êtes enorgueillis ; vous avez endurci vos têtes en face de lui, et il vous a livrés dans la fournaise de Babylone, pour n'avoir pas écouté ma parole. Dieu dit par la bouche de Jérémie son serviteur : Ceux qui m'entendent, je les ferai sortir de Babylone et ils n'y seront plus exilés loin de Jérusalem : si tu veux les reconnaître, éprouve-les par l'eau du Jourdain : celui qui n'écoutera pas sera reconnu par cette grande marque, le sceau (?) » Baruch se leva, et après avoir écrit la lettre, sortit du cimetière. Un aigle lui dit : « Salut, Baruch, dispensateur de la foi. » Il lui répondit : « Tu es élu entre tous les oiseaux du ciel, tu parles, tu es célèbre par la lumière de tes yeux, fais-moi connaître ce que tu fais ici. » L'aigle lui dit : « J'ai été envoyé ici afin que tu fasses parvenir par mon intermédiaire toutes les paroles que tu voudras. » — « Peux-tu porter ces mots à Jérémie, à Babylone ? » — « J'ai été envoyé pour cela », répondit l'aigle.

Baruch prit alors la lettre et quinze figues du panier qu'avait apporté Abimélek, les attacha au cou de l'aigle et lui dit : « Voici mes paroles : aigle, roi de tous les oiseaux, va en paix et en

sécurité : apporte-nous des nouvelles et n'imite pas le corbeau envoyé par Noé et qui refusa ensuite de revenir près de lui, mais agis comme la colombe qui trois fois rapporta des nouvelles à Noé. De même, porte exactement ce message à Jérémie et aux Israélites qui sont avec lui afin qu'il t'arrive du bien, et prends cette heureuse nouvelle pour le peuple élu du Seigneur. Si tous les oiseaux et tous les ennemis de la justice t'entourent en voulant te tuer, lutte de vitesse avec eux : le Seigneur te donnera la force ; ne te détourne pas à droite ni à gauche : mais, comme la flèche qui va droit, va avec la force de Dieu ».

Après que Baruch eut ainsi parlé, l'aigle s'envola avec la lettre, alla à Babylone, se posa sur une colonne qui était hors de la ville, dans un endroit désert, et y resta jusqu'à l'arrivée de Jérémie et d'autres personnes du peuple. Ils passèrent en cet endroit pour enterrer un mort, car Jérémie avait adressé cette demande à Nabuchodonosor : « Donne-moi un terrain pour y enterrer ceux de mon peuple », et le roi le lui avait donné. Tandis qu'ils passaient en pleurant le défunt, ils arrivèrent devant cet aigle qui poussa un grand cri et dit : « C'est à toi que je parle, Jérémie, élu du Seigneur : va, amène tout ce peuple, qu'il vienne ici entendre la bonne parole que je lui apporte (de la part de Baruch et d'Abimélek). » En l'entendant parler, le prophète loua Dieu, puis il conduisit tous les Israélites avec leurs femmes et leurs enfants, qui se rendirent à l'endroit où était l'aigle. Celui-ci descendit vers le cadavre et le foula aux pieds : le mort ressuscita : cette action avait pour but de faire croire et admirer aux gens ce qui arri-

vait : « Ne serait-ce pas, se dirent-ils, le Seigneur qui apparut dans le désert à nos pères avec Moïse ? Il a pris la forme d'un aigle et s'est montré à nous comme un grand aigle .» Celui-ci dit à Jérémie : « Allons, écoute ce message et lis-le au peuple », ce qu'il fit. En l'entendant, tous les Israélites pleurèrent très fort, mirent de la cendre sur leurs têtes et dirent à Jérémie : « Sauve-nous ; que faut-il faire pour rentrer dans notre pays ? » Le prophète se leva et leur dit : « Pratiquez tout ce que vous avez entendu dans la lettre, et Dieu vous ramènera dans votre pays. »

Puis il écrivit à Baruch une lettre ainsi conçue : « Mon fils chéri, ne cesse pas de prier en demandant en grâce au Seigneur qu'il nous dirige dans notre voie, afin que nous sortions de la domination de ce roi pécheur : toi, tu as trouvé l'absolution devant le Seigneur qui ne t'a pas laissé venir avec nous, pour que tu ne voies pas le mal qui a été fait au peuple à Babylone. Tel un père n'ayant qu'un fils qui a été livré pour être esclave : ceux qui se trouvent avec son père et qui le consolent, cachent leurs visages pour ne pas le voir accablé par le chagrin : de même pour toi, Dieu a été clément à ton égard et ne t'a pas laissé venir à Babylone pour que tu ne voies pas l'affliction du peuple, car depuis que nous sommes arrivés dans cette terre, il n'a pas été jusqu'aujourd'hui accordé de trêve à notre misère pendant soixante-six ans, pour qu'il nous fût possible de tirer ce peuple de l'oppression où le tient le roi (28), car il pleure et répète : Le seigneur Nabuchodonosor a eu pitié de nous. En entendant ces paroles, je m'affli-

(28) Psaumes, cxxxvi, v. 3-4.

geais et je pleurais, tandis que les malheureux invoquaient un autre Dieu et disaient : Il a eu pitié de nous. Ensuite, je mentionne le maître que nous avons suivi à Jérusalem avant d'être emmenés en captivité, et, en le rappelant, je reviens vers ma demeure, triste et versant des larmes. Maintenant, implorez notre Dieu, à cause de ce qui vous est arrivé, à Abimélek et à toi, au sujet du peuple, afin de sortir de Perse. Certes, je te le dis, tous les jours que nous sommes restés ici, nos maîtres nous demandaient : « Dites-nous un chant nouveau parmi ceux de Sion, les cantiques de votre Seigneur ; » et nous leur répondions : « Pourquoi chanterions-nous pour vous, puisque nous sommes sur une terre étrangère ? » Après avoir écrit ces mots, Jérémie attacha sa lettre au cou de l'aigle et lui dit : « Va en paix et que Dieu veille sur toi. » L'aigle prit son vol et apporta la lettre à Baruch. Celui-ci l'ayant reçue, la lut et pleura en apprenant les souffrances du peuple et ses misères. Jérémie prit les figues, les donna aux malheureux qui se trouvaient parmi le peuple et demeura à l'exhorter à ne pas agir comme les Babyloniens.

Le jour venu où le Seigneur devait faire sortir le peuple hors de Babylone, il dit à Jérémie : « Pars, toi et ta nation, et allez vers le Jourdain ; parle au peuple et dis-lui : Dieu veut mettre fin (29) aux pratiques babyloniennes : les hommes d'entre vous qui ont épousé des femmes étrangères et celles qu'ils ont prises parmi eux, nous les éprouverons. Ceux qui t'écouteront, je les ramènerai à Jérusalem ; ceux qui ne t'écouteront

(29) La leçon du manuscrit B me paraît préférable à celle suivie par M. Dillmann.

pas, ne les y laisse pas venir. » Jérémie leur répéta cela et les emmena vers le Jourdain pour les éprouver. Quand il eut prononcé ces paroles du Seigneur, ceux qui avaient épousé des étrangères furent incrédules et refusèrent d'écouter Jérémie : il y en eut qui lui dirent : « Nous ne laisserons jamais nos femmes : nous les prendrons avec nous dans notre pays. » Il quittèrent le Jourdain et allèrent à Jérusalem. Jérémie, Baruch et Abimélek se levèrent en disant : « Tout homme qui a pris femme à Babylone n'ira pas dans notre ville. » Ceux qui s'y étaient mariés dirent à leurs compagnons : « Partons, retournons à Babylone. » Quand les Babyloniens les virent, ils sortirent pour ne pas les recevoir et ne pas les laisser rentrer dans la ville, leur disant : « Autrefois, vous étiez comme nous : puis vous nous avez haïs et vous nous avez quittés en secret : c'est pourquoi vous ne reviendrez pas dans notre ville, car nous avons juré par le nom de notre Seigneur que vous et vos enfants, nous ne vous recevrions pas, car vous nous avez abondonnés secrètement. » Après les avoir entendus, ils retournèrent à Jérusalem, se bâtirent une ville sur les frontières et l'appelèrent Samarie (Samâryâ). Jérémie leur envoya dire : « Faites pénitence, et voici que l'ange de justice viendra et vous ramènera à votre rang élevé. »

Pendant sept jours, il y eut dans le peuple des réjouissances et des sacrifices. Le dixième jour, quand tout cela fut terminé, Jérémie offrit seul un sacrifice et pria en ces termes : « Tu es Saint, Saint, Saint, parfum agréable à l'homme, lumière sincère qui brille pour moi lorsque je vais devant toi : je t'implore pour ton peuple et je te demande par la douce parole du Séraphin (*Sou-*

rafel), par le parfum d'encens du chérubin (*Kiroubel*) ; je te le demande aussi, ô mélodieux Michel (*Mikael*), ange de justice, celui qui ouvre les portes de la justice quand on arrive à elles ; je t'implore, Maître de l'Univers, Seigneur qui possèdes tout, qui as tout créé, qui es visible, qui n'as pas été enfanté, qui as tout accompli, qui possèdes tous les mystères sans qu'aucune action te soit cachée ! »

C'est ainsi que pria Jérémie et, sa prière terminée, il s'en alla vers le Temple, ayant avec lui Baruch et Abimélek. Puis il devint semblable à un homme dont l'âme serait sortie. Alors ses compagnons se prosternèrent et se lamentèrent en disant : Hélas ! notre père Jérémie, prêtre du Seigneur, nous a quittés. » En les entendant, le peuple accourut et trouva Jérémie étendu mort. Alors les gens versèrent des larmes, déchirèrent leurs vêtements, répandirent de la cendre sur leurs têtes et pleurèrent amèrement. Puis, comme ils se préparaient à l'enterrer, une voix leur dit : « Ne l'ensevelissez pas : il est vivant : son âme reviendra tout à l'heure dans son corps. » Quand ils eurent entendu cette voix, ils ne l'ensevelirent pas, mais ils demeurèrent trois jours à le garder jusqu'à ce que son âme revînt dans son corps. Alors il dit au milieu d'eux :

« Louez d'une seule voix, louez le Seigneur, et vous tous, louez le Messie, fils de Dieu, qui vous ressuscitera et vous jugera, Jésus, fils de Dieu, lumière de l'univers, flambeau qui ne s'éteint pas, vie de la foi. Dans trois cent trois semaines aura lieu la venue sur la terre de l'arbre de vie qui est dans le Paradis et n'a pas été planté : il fera que tous les arbres, ceux qui donnent des fruits comme ceux qui sont stériles,

viendront vers lui ; il les fera fructifier et germer, et leurs fruits demeureront avec les anges. Quand nous plantons des arbres, pour qu'ils germent et croissent, nous payons tribut au ciel, afin que leur racine ne se dessèche pas, comme il arrive à la plante dont la terre n'a pas reçu les racines. Ce qui est de couleur rouge, il le rendra blanc comme de la laine ; l'eau douce deviendra amère ; l'eau amère, douce, dans l'excès de la joie. Les heureux messages du Seigneur iront jusqu'aux îles pour y faire fructifier, selon le Verbe de sa bouche, son Fils. Lui-même viendra dans le monde, et il se choisira douze apôtres pour leur apparaître : je l'ai vu brillant : il sera envoyé par son père, il viendra dans le monde, mettra le pied sur la montagne des oliviers et rassasiera l'âme affamée. »

C'est ainsi que Jérémie annonça que le fils de Dieu viendrait dans le monde. Le peuple qui l'entendait en fut irrité et dit : « Ce sont les paroles d'Isaïe (Isâyyâs), fils d'Amos, qui disait : J'ai vu le Seigneur, fils du Seigneur (30) : à présent, allons, traitons-le comme nous avons traité Isaïe. » — « Non, dit une partie d'entre eux, lapidons-le. » Alors Baruch et Abimélek se mirent à crier contre les gens : « Ne le faites pas périr de la sorte. » Il s'affligèrent sur Jérémie et ne le laissèrent plus raconter les mystères qu'il avait vus. Le prophète leur dit : « Silence, ne pleurez pas, car ils ne pourront pas me tuer avant que je vous aie raconté tout ce que j'ai vu. A présent, apportez-moi une pierre. » Ils lui en apportèrent une : il la dressa et dit : « Lumière du monde, fais que cette pierre ait une forme humaine ». Elle prit l'apparence et la ressem-

(30) Cf. *Ascension d'Isaïe*, ch. IX et X.

blance de Jérémie. Alors les gens se mirent à lapider la pierre qu'ils prenaient pour le prophète. Celui-ci raconta à Baruch et à Abimélek ce qu'il avait vu, et lorsqu'il eut terminé son récit, il vint au milieu du peuple pour accomplir sa mission. Alors cette pierre se mit à crier : « O insensés enfants d'Israel, pourquoi me lapidez-vous, me prenant pour Jérémie que voilà debout au milieu de vous ? » — En le voyant, ils accoururent avec beaucoup de pierres, mirent fin à ses jours, puis l'enterrèrent. Puis ils prirent cette pierre, la placèrent dans le cimetière comme une porte et écrivirent dessus : « Ceci est le disciple de Jérémie.. »

(*A suivre*).

René Basset.

L'UPANISHAD DU GRAND ARANYAKA

(BRIHADARANYAKOPANISHAD)

(*Suite*)

SECOND BRAHMANA

1. Celui qui connaît le petit avec son lieu de dépôt, avec son lieu de conservation, avec son poteau, avec sa corde, écarte les septs cousins ennemis.

2. En vérité, ce qui est le petit, c'est le souffle du milieu ; ceci est son lieu de dépôt, ceci est son lieu de conservation, le souffle est son poteau, la nourriture est sa corde. Les sept puissances impérissables viennent humblement à lui.

3. Et alors, ces lignes que voici, rouges, dans l'œil, par ces lignes Rudra se rattache à lui. Et maintenant, les eaux qui sont dans l'œil, par elles Parjanya ; la pupille, par elle Aditya ; ce qui est blanc, par là Agni ; ce qui est noir, par là Indra. Par la ligne inférieure de l'œil, la Terre se rattache à lui, le Ciel par la supérieure. La nourriture ne s'épuise pas pour celui qui connaît ainsi.

4. Et il y a cette stance :
Il y a une coupe qui a l'orifice en bas, le fond en haut ; en elle est déposée la gloire qui a toutes les formes ; les sept Rishis sont assis sur le bord de cette coupe ; la Voix est le huitième, en accord avec Brahma.

5. « Il y a une coupe qui a l'orifice en bas et le fond en haut. » C'est la tête, car elle est une coupe qui a l'orifice en bas et le fond en haut.

« En elle est déposée la gloire qui a toutes les formes. » Les souffles sont la gloire déposée en elle, qui a toute forme : c'est donc les souffles qu'il désigne.

« Les sept Rishis sont assis sur le bord de cette

coupe. » Les souffles sont les Rishis : c'est donc les souffles qu'il énonce.

« La Voix est le huitième, en accord avec Brahma. » En effet, la Voix, huitième, s'accorde avec Brahma.

6. Ces deux-ci sont Gotama et Bharadvâja : celui-ci Gotama, celui-ci Bharadvâja.

Ces deux-ci sont Viçvâmitra et Jamadagni : celui-ci Viçvâmitra, celui-ci Jamadagni.

Ces deux-ci sont Vasishtha et Kaçyapa : celui-ci Vasishtha, celui-ci Kaçyapa.

La Voix est Atri, car c'est par la Voix que la nourriture est mangée : le nom *Atri* vient de la racine *ad* [1].

Il est mangeur de tout, tout est sa nourriture, celui qui connait ainsi.

TROISIÈME BRAHMANA

1. Le Brahma a deux formes, une corporelle, et une incorporelle, une mortelle et une immortelle, une fixe et une en mouvement, une qui est l'être et une qui est ceci.

2. La forme qui est la corporelle, c'est celle qui est autre que le vent et l'atmosphère : c'est la forme mortelle, c'est la forme fixe, c'est la forme être.

3. De cette forme corporelle, de cette forme mortelle, de cette forme fixe, de cette forme être, celui-ci est le suc, qui brille, car il est le suc de l'être.

4. Et l'incorporelle, c'est le vent et l'atmosphère : c'est la forme immortelle, c'est la forme en mouvement, c'est la forme ceci.

5. De cette forme incorporelle, de cette forme immortelle, de cette forme en mouvement, de cette forme ceci, celui-ci est le suc, qui est le purusha dans l'intérieur de ce disque, car il est le suc de ce qui est ceci.

[1] Manger.

Voilà par rapport aux Divinités.

6. Et voici par rapport à l'Atman :

Cette forme est la corporelle qui est autre que le souffle et qui est l'espace à l'intérieur de l'Atman : c'est la forme mortelle, la forme fixe, la forme être.

7. De cette forme corporelle, de cette forme mortelle, de cette forme fixe, de cette forme être, celui-ci est le suc, qui est l'œil, car il est le suc de l'être.

8. Et l'incorporelle, c'est le souffle et c'est l'espace à l'intérieur de l'Atman. C'est la forme immortelle, la forme en mouvement, la forme ceci.

9. De cette forme incorporelle, de cette forme immortelle, de cette forme en mouvement, de cette forme ceci, celui-ci est le suc, qui est le purusha dans l'œil droit, car il est le suc de ce qui est ceci.

10. A ce purusha la forme est comme un vêtement couleur safran, comme de la laine blanche, comme une coccinelle, comme la lumière du soleil, comme un lotus, comme un éclair soudain.

Sa fortune est comme un éclair soudain, celui qui connaît ainsi.

11. Et maintenant, c'est la formule : « Non, non. » Car, quand on dit *non*, il n'y a rien au-delà.

Et maintenant, le nom, c'est le vrai du vrai ; les souffles sont le vrai, et il est le vrai des souffles.

QUATRIÈME BRAHMANA

1. « Maitreyî, » ainsi parla Yâjñavalkya. « En vérité, oui, je vais m'en aller de ce séjour. Allons, je veux conclure un arrangement entre toi et Kâtyâyanî que voici. »

2. Et Maitreyî parla ainsi :

« Si pour moi, ô Seigneur, toute cette terre ci était remplie de richesse, eh bien, en serais-je immortelle ? »

— « Non, » ainsi parla Yâjñavalkya. « De même

qu'est la vie de ceux qui ont des moyens, ainsi précisément serait ta vie ; mais, d'être immortel, il n'y en a pas d'espérance dans la richesse. »

3. Et Maitreyî parla ainsi :

« Ce par quoi je ne serai pas immortelle, qu'ai-je à faire de cela ? Voici : ce que ta Seigneurie sait, dis-le moi. »

4. Et Yâjñavalkya parla ainsi :

« Toi qui m'es, oui, si plaisante, tes paroles me plaisent. Allons, assieds-toi : je vais t'expliquer. Mais, pendant que je t'expose, toi, sois attentive. »

— « Que ta Seigneurie parle. »

5. Et Yâjñavalkya parla ainsi :

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour du mari que le mari est cher : c'est pour l'amour de l'Atman que le mari est cher.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour de l'épouse que l'épouse est chère ; c'est pour l'amour de l'Atman que l'épouse est chère.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour des fils que les fils sont chers : c'est pour l'amour de l'Atman que les fils sont chers.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour de la richesse que la richesse est chère : c'est pour l'amour de l'Atman que la richesse est chère.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour du brahma [1] que le brahma est cher : c'est pour l'amour de l'Atman que le brahma est cher.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour du kshatra que le kshatra est cher : c'est pour l'amour de l'Atman que le kshatra est cher.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour des mondes que les mondes sont chers : c'est pour l'amour de l'Atman que les mondes sont chers.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour des

[1] Brahma, ici, signifie, comme plus haut déjà, l'essence de la caste brahmanique.

Dieux que les Dieux sont chers : c'est pour l'amour de l'Atman que les Dieux sont chers.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour des êtres que les êtres sont chers : c'est pour l'amour de l'Atman que les êtres sont chers.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour du Tout que le Tout est cher : c'est pour l'amour de l'Atman que le Tout est cher.

« L'Atman, en vérité, oui, c'est lui qu'il faut voir, lui qu'il faut entendre, lui qu'il faut penser, lui qu'il faut méditer. Maitreyî, c'est par la vue de l'Atman, en vérité, par son audition, par sa pensée, par sa notion distincte, que tout ceci est connu.

6. « Le brahma l'a abandonné, celui qui pense que le brahma est ailleurs qu'en l'Atman ; le kshatra l'a abandonné, celui qui pense que le kshatra est ailleurs qu'en l'Atman ; les mondes l'ont abandonné, celui qui pense que les mondes sont ailleurs qu'en l'Atman ; les Dieux l'ont abandonné, celui qui pense que les Dieux sont ailleurs qu'en l'Atman, ; les êtres l'ont abandonné, celui qui pense que les êtres sont ailleurs qu'en l'Atman ; le Tout l'a abandonné, celui qui pense que le Tout est ailleurs qu'en l'Atman.

« C'est là le brahma, c'est là le kshatra, c'est là les mondes, c'est là les Dieux, c'est là les êtres, c'est là le Tout, ce qui est cet Atman.

7. « Et, de même que d'un tambour qui est battu, on n'est pas capable de saisir le son une fois qu'il est dehors, mais, par ce fait qu'on saisit le tambour ou celui qui bat le tambour, le son est saisi ;

8. « Et, de même que d'une vînâ [1] qu'on fait résonner, on n'est pas capable de saisir le son une fois qu'il est dehors, mais, par ce fait qu'on saisit la vînâ ou celui qui fait résonner la vînâ, le son est saisi ;

9. « Et, de même que d'une conque dont on souffle, on n'est pas capable de saisir le son une fois qu'il est

[1] La vinâ est un instrument à cordes, assez semblable au luth.

dehors, mais, par ce fait qu'on saisit la conque ou celui qui souffle dans la conque, le son est saisi ;

10. « Et, de même que d'un feu de bois humide des fumées s'échappent en tout sens, ainsi, en vérité, oui, de ce grand être, ceci est l'exhalaison, qui est le Rig-Veda, le Yajur-Veda, le Sâma-Veda, les Atharvângirasas, l'itihâsa, le purâna, la science, les upanishads, les stances, les aphorismes, les gloses et les commentaires : de lui toutes ces choses sont l'exhalaison.

11. « Et, de même que de toutes les eaux l'Océan est le lieu, de même de tous les touchers la peau est le lieu, de même de toutes les odeurs les narines sont le lieu, de même de tous les goûts la langue est le lieu, de même de toutes les formes l'œil est le lieu, de même de tous les sons l'oreille est le lieu, de même de toutes les volitions le manas est le lieu, de même de toutes les sciences le cœur est le lieu, de même de toutes les actions les mains sont le lieu, de même de toutes les marches les pieds sont le lieu, de même de toutes les voluptés les parties sexuelles sont le lieu, de même de toutes les excrétions l'anus est le lieu, de même de toutes les connaissances la voix est le lieu.

12. « Et, de même qu'un morceau de sel jeté dans l'eau se dissout dans l'eau, et, ah, on n'a plus de prise sur lui, mais, de quelque endroit que l'on prenne, c'est du sel ; de même, en vérité, oui, est ce grand être infini, sans bords, bloc de discernement. Surgissant de ces êtres, il disparaît avec eux. Après la mort, il n'y a pas de conscience : oui, je le dis en vérité. »

Ainsi parla Yâjñavalkya.

13. Et Maitreyî parla ainsi :

« C'est en ceci seulement que tu m'as effarée : après la mort, il n'y a pas de conscience. »

14. Et Yâjñavalkya parla ainsi :

« En vérité, oui, je ne dis rien qui effare ; cela est assez, oui, pour savoir exactement.

15. « Là où il y a comme une dualité, l'un voit l'autre, l'un sent l'autre, l'un interpelle l'autre, l'un écoute l'autre, l'un pense l'autre, l'un connaît l'autre.

16. « Mais là où tout n'est plus que l'Atman, par qui verrait-on, et qui ? par qui sentirait-on, et qui ? par qui interpellerait-on, et qui ? par qui entendrait-on, et qui ? par qui penserait-on, et qui ? par qui connaîtrait-on, et qui ? Celui par lequel on connaît tout ceci, celui-là par qui le connaîtrait-on ? Le connaisseur, par qui le connaîtrait-on ? »

CINQUIÈME BRAHMANA

1. Cette terre-ci est le miel de tous les êtres ; de cette terre tous les êtres sont le miel, et aussi ce purusha qui est sur cette terre, fait d'éclat, fait d'immortalité, et aussi, au point de vue de l'Atman, ce purusha qui est corporel, fait d'éclat, fait d'immortalité ; c'est là même l'Atman, c'est là l'immortalité, c'est là le Brahma, c'est là le Tout.

2. Ces eaux-ci sont le miel de tous les êtres ; de ces eaux tous les êtres sont le miel, et aussi ce purusha qui est dans ces eaux, fait d'éclat, fait d'immortalité, et aussi, au point de vue de l'Atman, ce purusha qui est fait de sperme, fait d'éclat, fait d'immortalité ; c'est là même l'Atman, c'est là l'immortalité, c'est là le Brahma, c'est là le Tout.

3. Ce feu-ci est le miel de tous les êtres ; de ce feu tous les êtres sont le miel, et aussi ce purusha qui est dans ce feu, fait d'éclat, fait d'immortalité, et aussi, au point de vue de l'Atman, ce purusha qui est fait de voix, fait d'éclat, fait d'immortalité ; c'est là même l'Atman, c'est là l'immortalité, c'est là le Brahma, c'est là le Tout.

4. Cet espace-ci est le miel de tous les êtres ; de cet espace tous les êtres sont le miel, et aussi ce purusha qui est dans cet espace, fait d'éclat, fait d'immortalité, et aussi, au point de vue de l'Atman, ce

purusha qui est l'espace dans le cœur, fait d'éclat fait d'immortalité ; c'est là même l'Atman, c'est là l'immortalité, c'est là le Brahma, c'est là le Tout.

5. Ce vent-ci est le miel de tous les êtres ; de ce vent tous les êtres sont le miel, et aussi ce purusha qui est dans ce vent, fait d'éclat, fait d'immortalité, et aussi, au point de vue de l'Atman, ce purusha qu est du souffle, fait d'éclat, fait d'immortalité ; c'est là même l'Atman, c'est là l'immortalité, c'est là le Brahma, c'est là le Tout.

6. Ce soleil-ci est le miel de tous les êtres ; de ce soleil tous les êtres sont le miel, et aussi ce purusha qui est dans ce soleil, fait d'éclat, fait d'immortalité, et aussi, au point de vue de l'Atman, ce purusha qui est de l'œil, fait d'éclat, fait d'immortalité ; c'est là même l'Atman, c'est là l'immortalité, c'est là le Brahma, c'est là le Tout.

7. Cette lune-ci est le miel de tous les êtres ; de cette lune tous les êtres sont le miel, et aussi ce purusha qui est dans cette lune, fait d'éclat, fait d'immortalité, et aussi, au point de vue de l'Atman, ce purusha qui est du manas, fait d'éclat, fait d'immortalité ; c'est là même l'Atman, c'est là l'immortalité, c'est là le Brahma, c'est là le Tout.

8. Ces points cardinaux-ci sont le miel de tous les êtres ; de ces points cardinaux tous les êtres sont le miel, et aussi ce purusha qui est dans ces points cardinaux, fait d'éclat, fait d'immortalité, et aussi, au point de vue de l'Atman, ce purusha qui est de l'ouïe, de l'écho, fait d'éclat, fait d'immortalité ; c'est là même l'Atman, c'est là l'immortalité, c'est là le Brahma, c'est là le Tout.

9. Cet éclair-ci est le miel de tous les êtres ; de cet éclair tous les êtres sont le miel, et aussi ce purusha qui est dans cet éclair, fait d'éclat, fait d'immortalité, et aussi, au point de vue de l'Atman, ce purusha qui est de l'éclat, fait d'éclat, fait d'immortalité ; c'est là

même l'Atman, c'est là l'immortalité, c'est là le Brahma, c'est là le Tout.

10. Ce tonnerre-ci est le miel de tous les êtres ; de ce tonnerre tous les êtres sont le miel, et aussi ce purusha qui est dans ce tonnerre, fait d'éclat, fait d'immortalité, et aussi, au point de vue de l'Atman, ce purusha qui est du son, du ton, fait d'éclat, fait d'immortalité ; c'est là même l'Atman, c'est là l'immortalité, c'est là le Brahma, c'est là le Tout.

11. Ce dharma-ci est le miel de tous les êtres; de ce dharma tous les êtres sont le miel, et aussi ce purusha qui est dans ce dharma, fait d'éclat, fait d'immortalité, et aussi, au point de vue de l'Atman, ce purusha qui est du dharma, fait d'éclat, fait d'immortalité ; c'est là même l'Atman, c'est là l'immortalité, c'est là le Brahma, c'est là le Tout.

12. Ce vrai ci est le miel de tous les êtres ; de ce vrai tous les êtres sont le miel, et aussi ce purusha qui est dans ce vrai, fait d'éclat, fait d'immortalité, et aussi, au point de vue de l'Atman, ce purusha qui est du vrai, fait d'éclat, fait d'immortalité ; c'est là même l'Atman, c'est là l'immortalité, c'est là le Brahma, c'est là le Tout.

13. Cette humanité-ci est le miel de tous les êtres ; de cette humanité tous les êtres sont le miel, et aussi ce purusha qui est dans cette humanité, fait d'éclat, fait d'immortalité, et aussi, au point de vue de l'Atman, ce purusha qui est de l'homme, fait d'éclat, fait d'immortalité ; c'est là même l'Atman, c'est là l'immortalité, c'est là le Brahma, c'est là le Tout.

14. Cet âtman-ci est le miel de tous les êtres ; de cet âtman tous les êtres sont le miel, et aussi ce purusha qui est dans cet âtman, fait d'éclat, fait d'immortalité, et aussi le purusha, l'Atman, fait d'éclat, fait d'immortalité ; c'est là même l'Atman, c'est là l'immortalité, c'est là le Brahma, c'est là le Tout.

15. C'est cet Atman qui est le souverain maître de tous les êtres, le Roi de tous les êtres, et, de même

que dans le moyeu et dans la jante sont ajustés tous les rayons, de même dans cet Atman sont ajustés tous les souffles, tous les mondes, tous les Dieux, tous les êtres, tous ces âtmans.

16. C'est là le miel que Dadhyañc Atharvana a dit aux Açvins. En le voyant, le Rishi a dit :

« *Je révèle ce prodige pour votre profit, héros, comme le tonnerre la pluie, le miel que Dadhyañc Atharvana a proclamé pour vous avec une tête de cheval* [1]. »

17. C'est là ce miel que Dadhyañc Atharvana a dit aux Açvins. En le voyant, le Rishi a dit :

« *Vous avez fait se dresser une tête de cheval pour Dadhyañc Atharvana, ô Açvins : lui, étant fidèle à la loi, a proclamé le miel de Tvashtar, qui, ô vigoureux, doit être caché pour nous* [2]. »

18. C'est là le miel que Dadhyañc Atharvana a dit aux Açvins. En le voyant, le Rishi a dit :

« *Au commencement il se fit les bipèdes, au commencement il se fit les quadrupèdes, au commencement, étant devenu oiseau, il pénétra comme purusha dans ces villes* [3]. »

Celui-là certes est le purusha qui a son gîte dans toutes les villes. Il n'y a rien qui par lui ne soit pas entouré.

19. C'est là ce miel que Dadhyañc Atharvana a dit aux Açvins. En le voyant, le Rishi a dit:

« *Forme à forme, il devient conforme : cette forme de lui est à voir. Indra par ses mâyâs est atteint multiforme, car les chevaux bais, au nombre de dix centaines, sont attelés pour lui* [4]. »

C'est lui, les chevaux bais, c'est lui, les dix milliers, et les nombreux, et les infinis. C'est là le Brahma sans rien devant, sans rien derrière, sans rien dedans,

[1] Rig-Veda, I, 116, 12.
[2] Rig-Veda, I, 117, 22.
[3] Dans cette stance sont rapprochés les mots *purusha*, *pura*, ville, et *puras*, au commencement.
[4] Rig-Veda, VI, 47, 18.

sans rien dehors. Cet Atman est le Brahma, l'omnipassif..

Voilà l'enseignement.

20. Voici la transmission :

Nous avons eu ceci de Çaurpanâyya, Çaurpanâyya de Gautama, Gautama de Vâtsya, Vâtsya de Vâtsya et de Pârâçarya, Pârâçarya de Sânkritya et de Bhâradvâja, Bhâradvâja d'Audavâhi et de Çândilya, Çândilya de Baijavâpa et de Gautama, Gautama de Baijavâpâyana et de Vaishtapureya, Vaishtapureya de Çândilya et de Rauhinâyana, Rauhinâyana de Çaunaka, d'Atreya et de Raibhya, Raibhya de Pautimâshyâyana et de Kaundinyâyana, Kaundinyâyana de Kaundinya, Kaundinya de Kaundinya et d'Agniveçya,

21. Agniveçya de Saitava, Saitava de Pârâçarya, Pârâçarya de Jâtûkarnya, Jâtûkarnya de Bhâradvâja, Bhâradvâja de Bhâradvâja, d'Asurâyana et de Gautama, Gautama de Bhâradvâja, Bhâradvâja de Baijavâpâyana, Baijavâpâyana de Kauçikâyani, Kauçikâyani de Ghritakauçika, Ghritakauçika de Pârâçaryâyana, Pârâçaryâyana de Pârâçarya, Pârâçarya de Jâtûkarnya, Jâtûkarnya de Bhâradvâja, Bhâradvâja de Bhâradvâja, d'Asurâyana et de Yaska, Asurâyana de Traivani, Traivani d'Aupajandhani, Aupajandhani d'Asuri, Asuri de Bhâradvâja, Bhâradvâja d'Atreya,

22. Atreya de Mânti, Mânti de Gautama, Gautama de Gautama, Gautama de Vâtsya, Vâtsya de Çândilya, Çândilya de Kaiçorya Kâpya, Kaiçorya Kâpya de Kumârahârita, Kumârahârita de Gâlava, Gâlavade Vidarbhîkaundinya, Vidarbhîkaundinya de Vatsanapât Bâbhrava, Vatsanapât Babhrava de Pathin Saubhara, Pathin Saubhara d'Ayâsya Angirasa, Ayâsya Angirasa d'Abhûti Tvâshtra, Abhûti Tvâshtra de Viçvarûpa Tvâshtra, Viçvarûpa Tvâshtra des Açvins, les Açvins de Dadhyañc Atharvana, Dadhyañc Atharvana d'Atharvan Daiva, Atharvan Daiva de Mrityu Prâdhvamsana, Mrityu Prâdhvamsana de Pradhvamsana,

Pradhvamsana d'Ekarshi, Ekarshi de Viprajitti, Viprajitti de Vyashti, Vyashti de Sanâru, Sanâru de Sanâtana, Sanâtana de Sanaga, Sanaga de Parameshthin, Parameshthin de Brahma. Le Brahma est l'être par soi. Hommage au Brahma.

(*A suivre.*)

A. Ferdinand Hérold.

LA MAGIE

CHEZ LES CHALDÉO-ASSYRIENS

(*Suite*).

C. — *Médecine.*

L'Assyrie ne connaissait pas la thérapeutique rationnelle ; elle n'avait point, comme l'Égypte, une école sacrée de médecine. Elle n'avait que des sorciers ou des exorcistes dont l'habileté à dépister les démons possesseurs, causes des maladies et de la mort, était reconnue de tous les peuples de l'Asie occidentale.

Les maladies étaient nombreuses ; mais les plus fréquentes et les plus dangereuses étaient à coup sûr la fièvre, la peste et ce terrible mal de tête, maladie endémique peut-être (érysipèle ou délire fiévreux) dans les plaines marécageuses de la Mésopotamie du Sud ; peut-être aussi ce mal était-il souvent le résultat d'une insolation.

Quelques textes nous feront connaître comment les démons mauvais s'emparaient d'un homme sain pour en faire un malade et surtout comment les conjurations magiques ramenaient la santé perdue. Un fragment publié dans W. A. I. IV. 29, 2. nous montre l'action des différents démons sur les diverses parties du corps.

« La Fièvre (Idpa) mauvaise a son action sur la tête de l'homme,

le Namtar (la Peste) mauvais [a son action] sur la vie de l'homme,
l'Utug mauvais [a son action] sur le sommet de la tête de l'homme,
le Alal (?) mauvais [a son action] sur la poitrine de l'homme,
le Gigim (?) mauvais [a son action] sur les entrailles de l'homme,
le Telal (?) mauvais [a son action] sur la main de l'homme. »

Les autres démons semblent s'être seulement manifestés par des apparitions effrayantes ; le vampire seul « attaque l'homme. » Quelle que fût la maladie, le malade devait d'abord se purifier et en particulier boire certaines boissons enchantées et employer les nœuds magiques encore en usage au moyen âge. Une formule nous parle de ces purifications :

« Il a purifié sa main, il a fait l'œuvre pour sa main ;
il a purifié son pied, il a fait l'œuvre pour son pied ;
il a purifié sa tête, il a fait l'œuvre pour sa tête. »

W. A. I. IV, 3, col. 6.

Bien qu'elle soit très connue et qu'elle ait été traduite déjà nombre de fois, nous croyons aussi devoir donner ici une formule indiquant le remède prescrit par E'a contre le mal de tête ou mieux contre une maladie de la tête non définie. S'agit-il ici d'un érysipèle ?

« Noue à droite et arrange en bandeau plat [et] régulier [en forme de] diadème de femme sur le côté gauche ;
partage-le en sept bandelettes deux fois ; ....

entoure la tête du malade ;
entoure le front du malade ;
entoure la place (le point, le siège) de sa vie ;
entoure ses pieds et ses mains ;
assieds-le sur le lit,
[et] fais couler sur lui des eaux purificatrices.
Incantation : Que la maladie de la tête dans l'atmosphère, comme un vent impétueux, soit enlevée ;
dans la terre, comme des eaux...... qu'elle soit enfouie ! »

W. A. I. iv, 3, col. 2.

Une tablette du Musée Britannique, cotée K 1284, et traduite par M. Oppert, nous offre une incantation contre le Namtar et un remède contre ses effets.

« Le Namtar (la Peste) douloureux comme la flamme brûle le pays ; comme la fièvre il se jette sur l'homme ;
comme l'inondation il s'allonge sur la campagne ;
comme l'ennemi il tend des embûches à l'homme ;
comme le feu il brûle l'homme.
Il n'a pas de main ; il n'a pas de pied ;
comme la rosée (?) de la nuit il arrive ;
comme une planche il dessèche l'homme ;
il ferme son issue ;
il trouble...... les sens heureux ;
il saisit les longs......
Cet homme, son Dieu.......
Cet homme, sa déesse apparaît dans son corps étendu.
Le guérisseur parle : « Assieds-toi,
pétris une pâte de senteurs et fais l'image de sa ressemblance (du Namtar) ;
tourne la face [de cette image] vers le soleil couchant.
En même temps, la vigueur du mal s'en ira. »

Les dieux eux-mêmes n'étaient pas exempts des maladies, et un très intéressant passage de la descente aux Enfers de la déesse Ischtar nous le dit très nettement et nous montre même le Dieu Schamasch (le Soleil) obligé d'intervenir en faveur de cette déesse et remplissant, près de E'a, le rôle du Mirri-Dugga des formules accadiennes. Nous en donnerons une traduction d'après le texte publié par M. Delitzsch et d'après les notes que nous avons pu prendre au cours que M. Ledrain fait chaque semaine à l'École nationale du Louvre.

« ...... Après qu'Ischtar fut descendue dans le Pays d'où l'on ne revient pas, Allâtu la vit et devant elle devint furieuse ; elle ne se contint pas et se livra à l'emportement. Elle ouvrit (mot-à-mot elle fit) sa bouche et parla. A Namtar, son serviteur, elle fit connaître sa volonte : « Viens, Namtar,...... fais sortir contre elle...... ; Ischtar, [frappe]-la de la maladie des yeux ; de la maladie du côté [frappe]-la ; de la maladie des pieds [frappe]-là , de la maladie du cœur [frappe]-la ; de la maladie du sommet de la tête [frappe]-la. Sur elle-même en entier et sur....... »

« Après qu'Ischtar, la Dame, [eut été frappée de ces maladies], vers la vache le taureau ne descendit plus, à l'ânesse l'âne ne se plia (condescendit) plus, la servante dans le chemin ne condescendit plus au maître, le maître fut maîtrisé dans son ordre. Le dieu Papsukal, [serviteur] des grands dieux, incisa sa face en présence de Schamasch, il revêtit la toile de deuil et remplit...... Schamasch alla vers Schin, son père....... ; devant la face de E'a le Roi, vint sa lamentation : « Ischtar vers les profondeurs de la Terre « est descendue et n'est pas remontée. Depuis le « temps où Ischtar est descendue vers le Pays d'où « l'on ne revient pas, le taureau ne se rend plus vers « la vache, l'âne ne condescend plus à l'ânesse, la « servante dans le chemin ne condescend plus (se

« refuse) au maître, le maître est maîtrisé dans son « ordre ! »

E'a, dans la sagesse de son cœur, créa ; il créa Uddu-schu-namir, le serviteur des dieux, [et lui dit :] « Viens, Uddu-schu-namir ; à la porte du Pays d'où l'on ne revient pas pose ta face ; que les sept portes du Pays d'où l'on ne revient pas s'ouvrent devant toi ! Qu'Allâtu te voie et qu'elle se réjouisse devant toi ! Dès que son cœur sera apaisé, que son humeur s'éclaircira, tu l'adjureras aussi par le nom (c'est-à-dire le Nom secret, tout puissant) des grands Dieux. Rends confiantes les idées de ta tête ; à la source d'épuration place ton esprit. »

— « Ne me ferme pas, ô Dame, la source de pureté ; [laisse] que j'en boive les eaux. » En entendant ces [paroles, Allâtu] frappa son sein, mordit son doigt. « Tu me fais une demande non faisable. Viens, Uddu-schu-namir, que je t'enferme dans la grande prison. Que les eaux des bas-fonds de la ville (c'est-à-dire que la boue des fondations de la ville) soit ta nourriture, que le ruisseau de la ville soit ta boisson, que l'ombre du mur soit ta demeure, que les poteaux des portes [de la ville] soient ton habitation ; que la prison et l'internement brisent ta force ! »

Allâtu ouvrit (mot à mot fit) sa bouche et parla ; à Namtar, son serviteur, elle fit connaître sa volonté : « Va, Namtar, frappe (?) le palais stable (éternel), incline les poteaux en pierre des portes, soulève la pierre *pâ* (la grosse pierre du seuil ?). Fais sortir l'Anunnaki, sur le Trône d'or place-le. Abreuve Ischtar des eaux de la vie et enlève-la de [devant] moi ! »

Namtar alla ; il frappa le palais stable, il ébranla les poteaux en pierre, il souleva la pierre *pâ*, il fit sortir l'Anunnaki [et] le plaça sur le Trône d'or, il abreuva Ischtar des eaux de la vie et l'enleva. La première porte, il lui fit franchir, etc....... »

Nous avons vu que l'origine des formules magiques et conjuratoires suméro-accadiennes

remonte aux temps les plus reculés. Ces textes furent réunis en diverses séries et pourvus de traductions interlinéaires sémitiques, lorsque la langue accadienne cessa d'être parlée et comprise des peuples mésopotamiens. C'est sous cette forme bilingue qu'elles nous sont parvenues. Nous avons ainsi, pour le moins, 16 tablettes de la série « *Les sept mauvais sont.....* », dont deux, qui remplissent deux planches du grand recueil de M. M. Rawlinson et Norris, sont passablement conservées ; — et, pour le moins aussi, 9 d'une autre série « *La maladie de la tête* (la folie, le délire, l'érysipèle ?) *ils sont* (c'est-à-dire les Démons sont) ...... » Mais une tablette surtout, en forme de litanie, est intéressante, qui contient 29 petites formules de conjuration. Comme pour la série *kikankalâbi-ku* (explication des phrases et des termes des textes de contrats) et pour la collection de proverbes, la traduction sémitique y correspond exactement au texte accadien : à gauche le texte accadien, à droite le sémitique. Chacune de ces formules se termine par l'invocation habituelle : « Esprit du Ciel, conjure-le ! Esprit de la terre, conjure-le ! » Le nom de la tablette, — la souscription nous l'apprend, — était « *Esprit du dieu des Légions célestes, du dieu des Légions terrestres....* » (zi an schar, dingir ki schar), ce qui est purement et simplement une périphrase de la vieille expression zi anna [zi] ki'a. La collection de ces formules et leur dernière rédaction sont l'œuvre de l'école des prêtres de la Babylonie du Nord [1].

[1] W. A. I. II, 17 et 18 ; publiée de nouveau avec beaucoup d'additions et de rectifications par M. Paul Haupt, dans ses *Textes cunéiformes accadiens et sumériens*, n° II.

Nous ne donnerons, dans cette partie de notre étude, que la traduction des formules conjuratoires ayant rapport à différentes maladies, mais nous ferons précéder chacune de ces formules du numéro d'ordre qu'elle a dans la litanie.

IV — Ce qui n'est pas favorable, ce qui est mauvais,
ce qui forme des nodosités (ou des nœuds), l'abcès mauvais,
l'ulcère qui fouille [les chairs], l'apostème large [étendu], la pustule lancinante, l'abcès.....
l'abcès qui se forme, l'abcès mauvais :
Esprit du Ciel, conjure-les ! Esprit de la Terre, conjure-les !

V — La maladie du cœur. — La maladie du cœur, l'enveloppe cardiaque malade,
la maladie du foie (?), la maladie de la tête, la colique mauvaise,
la tumeur qui grossit,
la tumeur des reins, l'abcès qui perce,
la douleur mauvaise qui persiste,
le songe mauvais :
Esprit du ciel, conjure-les ! Esprit de la Terre conjure-les !

VII — La nourrice. — La nourrice dont le mamelon se dessèche,
la nourrice dont le mamelon est dur (?),
la nourrice dont le mamelon devient abcès,
la nourrice qui meurt du chancre de son mamelon (sein),
la femme enceinte qui perd son fœtus (c'est-à-dire dont le fœtus meurt),
la femme enceinte dont le fœtus s'échappe (mot à mot s'en va en coulant),
la femme enceinte dont le fœtus se gangrène,
la femme enceinte dont le fœtus ne profite pas (ne grandit pas) :

Esprit du Ciel, conjure cela ! Esprit de la Terre, conjure-cela !

VIII — La fièvre (Idpa) qui cause la douleur, la fièvre violente,
la fièvre qui ne lâche pas l'homme,
la fièvre inhérente,
la fièvre persistante, la fièvre mauvaise :
Esprit du Ciel, conjure-la ! Esprit de la Terre conjure-la !

IX — La peste (Namtar) qui cause la douleur, la peste violente,
la peste qui s'attache à l'homme,
la peste qui ne lâche pas [sa victime],
la peste adhérente, la peste mauvaise :
Esprit du Ciel, conjure-la ! Esprit de la Terre, conjure-la !

X — Le mal d'entrailles qui cause la douleur,
la maladie qui.... et .... ?....,
le mal qui ne lâche pas [l'homme], la maladie des vaisseaux sanguins,
le mal persistant, la maladie mauvaise :
Esprit du Ciel, conjure-les ! Esprit de la Terre, conjure-les !

XI — L'ulcère venant du souffle empoisonné ennemi qui se fixe dans la bouche,
le crachat (mot à mot le rejet, l'expectoration) de l'abcès qui y est attaché, faisant le mal,
le cancer du flanc (de l'aine) le chancre du corps, l'exanthème qui forme le furoncle,
la foule des teignes,
la..... ?...., la ceinture brisée,
la prostration des forces du corps (mot à mot la force qui s'est retirée du corps),
la nourriture qui s'échappe du corps de l'homme[1],
la nourriture qui, mangée, est rejetée (c'est-à-dire le vomissement),
l'eau qui, après l'action de boire, est évacuée également,

[1] Est-il ici question de la fistule anale.

le souffle funeste (mauvais) que la poussière (?)
ne couvre pas,
le vent du désert qui ne se retire pas :
Esprit du Ciel, conjure [tout] cela ! Esprit de la
Terre, conjure [tout] cela !
XII — Le froid qui fait trembler le sol,
la chaleur qui fend la peau de l'homme,
le sort mauvais......
qui subitement fait mourir l'homme,
la soif mauvaise adjuvante de l'Esprit du Namtar
(la peste)
. . . .
Esprit du Ciel, conjure-les ! Esprit de la Terre,
conjure-les !
XV — *in fine*............
Celui qui, ayant faim, ne peut se lever (c'est-à-dire qui meurt d'inanition),
le lait répandu [1]...... qui n'achève pas un mois :
Esprit du ciel, conjure [tout] cela ! Esprit de la
Terre, conjure [tout] cela !

Évidemment, ces formules conjuratoires étaient accompagnées de rites et de breuvages ou de remèdes dont la vertu curative était appropriée à la maladie visée et que l'expérience avait enseignés. D'ailleurs, lorsque la maladie était grave et rebelle à toutes les conjurations, le malade était exposé, étendu sur un lit de repos, dans la rue ou sur une place publique, afin que les passants pussent dire quelles conjurations ils avaient faites et quels remèdes ils avaient employés dans des cas analogues (Hérodote). Enfin, et cela résulte des textes cunéiformes magiques que nous possédons, on complétait la force de la conjuration par des sacrifi-

[1] Il s'agit évidemment ici d'une maladie de la femme qui, ayant mis au monde un enfant, perd son lait.

ces à la divinité à qui l'on disait : « Mange abondamment, bois copieusement, » (W. A. I. IV, 13 2) ou encore : « Dans les plats divins mange la nourriture élevée (divine), — dans les vases (coupes) divins bois les eaux élevées (divines), — pour que ton oreille décide en faveur de l'homme fils de son dieu. » (Brit-Mus., tablette k 1284)

(*A suivre.*) A. LAURENT.

TRAITÉ DES DIEUX

ET

DU MONDE

PAR SALLUSTE LE PHILOSOPHE

Traduit du Grec par Formey

CHAPITRE PREMIER

Du caractère de l'Auditeur ; et de notions communes.

Pour être en état de s'instruire de ce qui concerne les dieux, il faut avoir été bien dirigé dès l'enfance, et ne point être imbu de folles opinions. A cela doit se joindre un bon naturel, un jugement droit, et une attention convenable à la nature des enseignements. La connaissance des notions communes est aussi indispensable. Ces notions sont celles sur lesquelles tous les hommes étant interrogés, se trouvent d'accord : par exemple, que toute divinité est bonne, impassible, et immuable. En effet, tout ce qui est assujetti au changement, devient meilleur ou pire. Si c'est le dernier, il acquiert le mal; si c'est le premier, le mal existait auparavant en lui.

CHAPITRE SECOND

Que dieu est immuable, incréé, éternel, incorporel, et qu'il n'existe point dans le lieu.

Tel est le caractère de l'auditeur ; et voici celui de la doctrine. Les natures divines n'ont point été faites; car ce qui a toujours existé n'a jamais été fait. Or

ces natures qui ont la souveraine puissance, et qui sont impassibles, ont toujours existé. Elles ne sauraient tirer leur origine des corps, car les forces des corps sont incorporelles. Elles ne sont point renfermées dans le lieu, car c'est le propre du corps. Elles ne sauraient être séparées, ni de la première cause, ni les unes des autres ; tout comme les idées et les connaissances sont inséparables de l'entendement et de l'âme.

CHAPITRE TROISIÈME

Des fables ; qu'elles sont divines, et pourquoi ?

Pourquoi donc les anciens, laissant cette doctrine à l'écart, ont-ils employé les fables ? La question mérite d'être examinée. Et c'est là déjà un premier avantage des fables, qu'elles sont une matière à examen, et que par ce moyen elles donnent de l'exercice à l'esprit. La divinité des fables peut se prouver par le caractère de ceux qui les ont mises en œuvre. Ce sont des poètes inspirés, ce sont les plus excellents d'entre les philosophes, ce sont les auteurs des fêtes mystérieuses, ce sont enfin les dieux mêmes dans leurs oracles. Mais il s'agit de rechercher philosophiquement pourquoi les fables sont divines. Puisque tous les êtres aiment ce qui a de la ressemblance avec eux, et ont de l'éloignement pour ce qui est dissemblable, il fallait bien que la doctrine qui traite des dieux leur ressemblât, afin qu'elle fût digne de leur essence, et qu'elle rendit ces êtres propices à ceux qui la professent. Or c'est à quoi l'on ne pouvait parvenir que par le moyen des fables. Ce sont elles qui imitent la bonté des dieux, en découvrant, et en exprimant certaines choses sur leur sujet, tandis que les autres demeurent cachées et ineffables. C'est ainsi que les dieux ont rendu communs à tous les hommes les biens, qui sont attachés aux choses qui frappent les sens, et qu'ils ont réservé aux seules

personnes intelligentes les plaisirs spirituels. De même les fables disent à tout le monde qu'ils y a des dieux ; mais elles ne font bien connaître quels ils sont, qu'à ceux qui sont capables de comprendre cette science. Elles imitent donc les opérations des dieux ; car ce monde, leur ouvrage, peut être appelé lui-même une vraie fable. Il est en effet un assemblage de corps, ou d'objets sensibles, et d'âmes, ou d'esprits cachés et invisibles. Ajoutons, que si l'on voulait instruire d'abord tous les hommes des vérités qui concernent les dieux, les ignorants, faute de compréhension, mépriseraient cette doctrine, et les personnes studieuses elles-mêmes ne daigneraient pas s'y appliquer. Au lieu que les fables, en enveloppant la vérité, la préservent du mépris des premiers, et forcent en quelque sorte les autres à en faire l'objet de leurs recherches philosophiques. Mais, dira-t-on pourtant, à quoi bon ces adultères, ces larcins, ces enfants dénaturés qui enchaînent leurs pères, et tant d'autres absurdités dont les fables sont remplies ? C'est cette absurdité apparente qui fait le principal sujet d'admiration, puisqu'elle conduit nécessairement l'âme à juger, que toutes ces doctrines ne sont que des voiles, et à regarder la vérité qui en est couverte comme ineffable.

CHAPITRE QUATRIÈME

Qu'il y a cinq espèces de fables ; et des exemples de chaque espèce.

Il y a des fables théologiques ; il y en a de physiques, ou naturelles ; il y en a qui dérivent des idées de notre âme ; il y en a qui se bornent à la matière ; enfin du mélange de toutes ces espèces, il en résulte de mixtes. Les fables théologiques sont celles qui n'empruntent le secours d'aucun corps, mais qui considèrent les dieux dans leur essence même. Telle est la fable de Saturne, qui dévore ses enfants, où

l'on désigne énigmatiquement l'essence divine. Car Dieu est une intelligence, et le propre de toute intelligence, c'est le retour sur soi-même ou la réflexion. Les fables physiques se découvrent, quand on rapporte aux dieux les opérations qui ont lieu dans le monde. Dans ce sens, Saturne c'est le temps, et il dévore ses enfants, parce que les parties successives du temps, qu'on peut appeller ses enfants, sont détruites par le temps même. Les fables qui dérivent leurs idées de notre âme, ont pour but d'en considérer les opérations. Les idées de nos âmes, quoiqu'elles s'étendent au dehors, et qu'elles embrassent des objets étrangers, demeurent dans le principe qui les engendre. Enfin la dernière espèce, ce sont les fables matérielles, auxquelles la principale vogue a été donnée par l'ignorance des égyptiens, qui ont cru que les corps mêmes étaient des divinités, et leur en ont donné le nom. Par là ils ont fait de la terre, Isis ; de l'humidité, Osiris ; de la chaleur Typhon ; ils ont confondu l'eau et Saturne, les fruits et Adonis, le vin et Bacchus. C'est parler sagement que de dire, que toutes ces choses, les herbes, les pierres, les animaux, sont consacrés au dieux ; mais dire que ce sont les dieux mêmes, c'est le comble de la folie, à moins que ce ne soit dans le sens où nous avons coutume de donner également le nom du soleil au globe de cet astre et aux rayons qui en émanent. Il y a plusieurs exemples des fables mixtes. Telle est entr'autres, celle qu'on raconte du festin des dieux, où la Discorde jeta une pomme, qui mit la division entre les déesses, auxquels Jupiter donna Pâris pour juge, et dont l'issue fut, que Vénus ayant paru la plus belle à Pâris, il lui donna la pomme. Ce festin désigne les puïssances des dieux, élevées au dessus du monde, et qui par cette raison habitent en quelque sorte ensemble. La pomme d'or, c'est le monde, qui s'étant formé de l'assemblage de principes contraires, peut-être supposé, avec beaucoup de vraisemblance, une chose jetée par la discorde. Et comme chaque divinité répand des dons de diverse nature

sur le monde, elles semblent avoir entr'eux une espèce de dispute jalouse au sujet de cette pomme. L'âme qui vit suivant les impressions des sens, c'est Pâris. Elle ne voit pas les autres puissances qui résident dans le monde, et n'est frappée que de la beauté de Vénus, qu'elle juge seule digne de la pomme. S'il est question de déterminer l'usage des fables, celles de théologie conviennent aux philosophes ; celles que la nature du monde, ou de notre âme fournit, sont propres pour les poètes ; et les fables mixtes servent aux cérémonies, ou fêtes mystérieuses, dont le but universel est de nous unir au monde et aux dieux. Une autre fable que nous pouvons encore donner ici pour exemple, c'est celle de la mère des dieux, qui ayant vu Atis auprès du fleuve Gallus, en devint amoureuse, et lui ayant mis un chapeau étoilé, le garda toujours auprès d'elle. Mais lui, s'étant épris d'une nymphe, laissa la mère des dieux, pour s'unir à ce nouvel objet. Pour se venger, elle jeta Atis dans un accès de fureur, où il se coupa les parties naturelles, et les laissa chez sa nymphe ; après quoi, il revint à la mère des dieux et vécut avec elle. La mère des dieux est ce principe divin qui donne la vie, et qu'on appelle à cause de cela, mère. Atis est le créateur des choses qui s'engendrent et qui se corrompent ; et de là vient qu'il passe pour avoir été trouvé auprès du fleuve Gallus ; car ce fleuve désigne la Galaxie ou le cercle lacté, d'où procèdent tous les corps passibles. Et comme ce sont les dieux du premier ordre qui donnent la perfection à ceux du second, la mère des dieux, devenant amoureuse d'Atis, lui donne les puissances célestes. C'est ce que signifie le chapeau. Mais Atis se rend éperdu d'une nymphe. Les nymphes président à la génération ; car tout ce qui naît s'écoule. Or, comme il s'agissait de fixer cette génération, afin qu'elle n'allât pas tonjours en empirant, le créateur, qui en était l'ouvrier, laissa dans la nature les vertus génératives, et se réunit aux dieux. Ce n'est pas que ces choses soient jamais arrivées, car elles ont existé de tout temps ; mais le discours

ne peut exprimer que successivement ce que l'entenment voit, et embrasse tout à la fois. Cette fable se rapportant si bien à l'état du monde, nous qui imitons le monde, comment pourrions-nous en trouver de plus convenables à notre but ? C'est le sujet de nos fêtes qui nous représente cette suite d'évènements. Nous y voyons premièrement, comment étant tombés du ciel et unis par la nymphe, nous nous trouvons dans l'affliction ; en signe de quoi nous nous abstenons du froment, et de tout aliment grossier, comme de choses contraires à l'âme. Ensuite ces incisions d'arbres, et ces jeûnes, expriment que nous retranchons en nous le principe d'une génération ultérieure. Vient après cela la nourriture de lait qui annonce une régénération. Enfin les démonstrations d'allégresse, et les couronnes, sont un indice du retour vers les dieux. Le temps consacré à ces solennités sert de témoignage à l'explication que nous en donnons. C'est vers l'équinoxe du printemps que se passent toutes ces choses : temps auquel toutes les générations se développent, et où le jour devenant plus grand que la nuit, a un rapport manifeste, avec les âmes qui font des progrès. Par la même raison, on a placé à l'autre équinoxe la fable de l'enlèvement de Proserpine, qui n'est autre chose que la descente des âmes. Voilà ce que nous avions à dire sur les fables. Veuillent les dieux, et les âmes de ceux qui ont écrit ces fables, nous être propices !

CHAPITRE CINQUIÈME

De la première cause.

Il s'agit à présent de rechercher la nature de la première cause, celle des divers ordres de dieux, qui lui sont subordonnés, celle du monde, de l'esprit, de l'âme et de la substance ; de considérer la providence, le destin, la fortune, le vice, la vertu, et les bonnes ou mauvaises formes de gouvernement qui en résultent, et surtout de voir, à quoi l'on peut attribuer l'entrée des maux dans le monde. Chacune de ces

matières demanderait des discours fort étendus ; mais rien n'empêche pourtant de les traiter en abrégé, afin d'en donner seulement une idée à ceux qui ne les connaissent pas. Il convient que la première cause soit unique ; car l'unité va avant tout nombre. Elle doit avoir une puissance et une bonté qui l'emportent sur toute autre ; et il est nécessaire que tout participe à l'effet de ces deux perfections. Car rien ne peut s'opposer à sa puissance, et sa bonté l'engage à ne point se séparer. Si elle était une âme, tout serait animé ; si elle était un entendement, tout serait intellectuel ; si elle était une substance, tout participerait à la qualité de substance ; et comme quelques-uns ont cru voir la substantialité dans tous les êtres, ils ont regardé la première cause comme une substance. Cela serait soutenable, si les choses avaient seulement leur être, sans avoir de bonté. Mais si les choses qui existent, existent à cause de la bonté, et participent au bien, il faut nécessairement que la première cause soit au-dessus de la substance, et que le bon fasse son essence. En voici un signe incontestable. C'est que les âmes généreuses méprisent l'être ou l'existence, dès qu'il est en compromis avec le bon, et s'exposent à toute sorte de périls pour leur patrie, pour leurs amis, ou pour la vertu. Après avoir donné cette idée de la puissance ineffable, considérons les dieux d'un rang inférieur.

CHAPITRE SIXIÈME

Des dieux qui sont au-dessus du monde, et de ceux qui sont dans le monde.

Il y a des dieux dans le monde ; il y en a au-dessus du monde. J'appelle dieux qui sont dans le monde, ceux qui dirigent la fabrique même des choses. Les dieux au-dessus du monde font, les uns les substances, les autres l'entendement, d'autres les âmes. Cela les partage en trois classes ; et il est aisé de les découvrir toutes dans ce qu'on enseigne sur leur sujet. Des dieux qui sont dans le monde, les uns lui

donnent l'existence, les autres l'animent; ceux-ci établissent l'harmonie entre les différents principes dont il est composé ; ceux-là maintiennent cette harmonie, lorsqu'elle est une fois établie. Ce sont là quatre fonctions, dont chacune ayant trois degrés, le commencement, le milieu et la fin, il faut que les dieux qui y président soient au nombre de douze. Ceux qui font donc le monde, sont *Jupiter*, *Neptune* et *Vulcain;* ceux qui l'animent, *Cérès*, *Junon* et *Diane ;* ceux qui y mettent l'harmonie, *Apollon*, *Vénus* et *Mercure*, et ceux qui la conservent, *Vesta*. *Minerve* et *Mars*. Les statues qui les représentent en sont des figures énigmatiques, *Apollon*, par exemple accorde sa *Lyre*. *Pallas* est armée, et *Vénus* toute nue, parce que l'harmonie produit la beauté, et que la beauté n'est point cachée dans les objets visibles. Comme ces divinités sont les premières qui gouvernent le monde, il faut regarder les autres comme existantes en elles, *Bacchus* en *Jupiter*. *Esculape* en *Apollon*, les grâces en *Venus*. Jetons aussi l'œil sur les Sphères qu'elles habitent. *Vesta* a la terre en partage, *Neptune* l'eau, *Junon* l'air, *Vulcain* le feu. Et à l'égard des six Sphères supérieures, qu'on a aussi coutume d'attribuer aux Dieux, *Apollon* et *Diane* se prennent pour le soleil et la lune ; le globe de *Saturne* est le domicile de *Cérès*, *Minerve* occupe l'Ether, et le ciel est la résidence commune des dieux. Ce sont là les rangs, les puissances et les Sphères des douze dieux ; et c'est suivant ces idées qu'on les célèbre dans les hymnes à leur honneur.

CHAPITRE SEPTIÈME.

De la nature du monde, et de son éternité.

Il est nécessaire que le monde soit incorruptible, et non engendré. Incorruptible ; car s'il se détruisait, ce ne pourrait être que pour en reproduire. ou un pire, ou un meilleur, ou le même, ou bien pour laisser régner la confusion. Si c'est un pire, l'être qui changera les choses du mieux en pis, sera mauvais.

Si c'est un meilleur, il y a un défaut de puissance dans l'être qui ne l'a pas fait tel dès le commencement. Si c'est le même, c'est une peine perdue. Et recourir à la confusion, c'est une idée qu'il n'est pas seulement permis de concevoir. Que le monde ne soit pas engendré, c'est ce que les preuves suivantes établissent suffisamment. Ce qui n'est pas corruptible ne peut avoir été engendré ; car tout ce qui a été engendré est sujet à la corruption. D'ailleurs, la bonté de Dieu étant le principe de l'existence du monde, il faut, puisque Dieu a toujours été bon, que le monde ait toujours existé. Il en est comme de la lumière, qui accompagne toujours le soleil et le feu, ou de l'ombre qui est inséparable des corps. Entre les corps qui se trouvent dans le monde, il y en a qui imitent l'entendement par leur mouvement circulaire, et d'autres qui, comme l'âme, ont un mouvement direct. Tels sont, parmi ces derniers, le feu et l'air, dont la direction tend en haut, la terre et l'eau, qui se portent en bas. Quant aux choses qui ont un mouvement circulaire, il y a la Sphère des étoiles fixes, qui va d'Orient en Occident ; et les sept Sphères des Planètes qui vont d'Occident en Orient. Il y a diverses causes de ces mouvements ; et celle en particulier qui empêche que les révolutions des orbites ne se fassent avec trop de rapidité, a pour but de prévenir l'imperfection des générations. La diversité qui règne dans ces mouvements prouve aussi nécessairement la diverse nature des corps. Un corps céleste, par exemple ne peut ni brûler, ni exciter le froid, ni produire aucun des effets qui sont propres aux quatre éléments. Le monde entier est une Sphère, comme l'indique le Zodiaque. Or, dans toute sphère, la partie inférieure n'est que le milieu ; car elle est la plus éloignée de toutes les autres. C'est pourquoi les corps pesants qui tendent en bas, sont portés vers la terre. Tout cela est l'ouvrage des dieux, l'entendement l'arrange, et l'âme le meut. En voilà assez sur les dieux.

(*A suivre*) FORMEY.

TRAITÉ

de la

Petite Assemblée Sainte

PAR

SIMÉON BEN-JOCHAÏ

(*suite*)

SECTION X.

Du Microposope en particulier[1], *avec quelques digressions.*

389. Jusqu'ici, j'ai montré comment une chose est en relation avec une autre, et les choses occultes dans l'Ancien très-saint, inaccessible, et comment les unes sont en connexité avec les autres.

390. Mais ici, je parlerai de celles qui constituent le Microposope, qui n'ont pas été manifestées dans l'Assemblée de l'Aire, car elles restèrent dans mon cœur, et elles ne furent pas écrites.

391. Jusqu'ici j'ai exposé les choses mystiquement et avec subtilité. Heureuse est la part

[1] Il est nécessaire de dire ici ce qu'il faut entendre par le Microposope. Cette expression signifie : l'Homme Prototype céleste, l'Adam-Cadmon. C'est cette nature humaine sa gloire, que l'Ancien très saint doit revêtir, selon la tradition des Maîtres de la sagesse en Israël, pour donner naissance à la génération du Roi Messie.

Selon la doctrine catholique le Verbe s'est revêtu de la nature humaine, mais dans un état victimal. D'après les Livres Saints, il y aura une seconde venue du Christ, dans sa Royauté.

de celui et de ceux qui seront les héritiers de cet héritage.

392. Ainsi qu'il est écrit, Ps. CXLIV, 15: *Heureux le peuple pour qui il en est ainsi.*

393. Mais voici les choses qui ont été manifestées. Le Père et la Mère sont en adhésion avec l'Ancien et la forme de celui-ci, car ils dépendent du cerveau inaccessible et sont en connexité avec lui.

394. Et quoique l'Ancien très-saint ait une forme quasi unique, cependant lorsque toutes choses sont découvertes, elles sont l'Ancien seul.

395. Il est, et il sera ; et toutes les forces ont une adhésion avec Lui, elles sont renfermées en Lui, et ne sont pas séparées de Lui.

396. Le Cerveau inaccessible ne se manifeste pas, et le Microposope ne dépend pas d'une manière immédiate de Lui.

397. Le Père et la Mère sont produits de ce Cerveau, et ils dépendent de Lui, et ils sont en connexité avec Lui.

398. Pour ceux-ci, le Microposope dépend de l'Ancien très-saint, et ils sont en connexité avec lui. Et nous avons déjà transmis ces arcanes, dans l'Assemblée de l'Aire.

399. Heureux est la part de celui qui sait et met en pratique, et qui connaît les voies, afin de ne point décliner, ni à droite, ni à gauche.

400. Mais si quelqu'un n'entre pas, et s'éloigne, il vaudrait mieux pour lui de n'être point né, car il est écrit, Osée, XIV. 10 : *Les voies du Seigneur sont droites.*

401. R. Siméon dit, pendant tous ces jours, j'ai approfondi ces paroles. Ps. xxxiv, 3 : *Mon âme se glorifiera dans le Seigneur, les doux de cœur entendront, et se réjouiront*. Et voici que ce texte est confirmé.

402. *Mon âme se glorifiera dans le Seigneur ;* et cela a lieu. Car mon Esprit est avec Lui, il brille en Lui, et il adhère à Lui, il médite sur Lui, et par cette contemplation il est élevé en son lieu.

403. *Les doux de cœur entendront et se réjouiront*. Tous ces justes et bienheureux qui sont venus avec le Dieu très-saint, qu'il soit béni, tous prêtent l'oreille, et sont dans la joie.

404. Allons, il y a déjà la réunion sainte ; et c'est pourquoi : *Glorifiez le Seigneur avec moi, et exaltons ensemble son saint Nom*.

405. Ainsi il est écrit, Gen. xxxvi, 31 : *Et ceux-là sont les Rois, qui ont régné dans la terre d'Edom*. Et il est écrit aussi, Ps. xlviii, 5 : *Voici, les Rois se sont assemblés, et ils ont disparu également*.

406. *Dans la terre d'Edom, dans le lieu où les jugements sont exercés*.

407. *Ils sont morts également*, ainsi qu'il est écrit : *Et il est mort, et y régna après lui* (un autre).

408. *Ils ont vu ; et ils ont été dans l'étonnement et saisis de crainte : ils ont eu hâte de fuir*. Parce qu'ils n'ont pas été stables dans leur demeure, car les formes du Roi n'étaient pas encore manifestées ; et la Ville sainte et ses murailles n'étaient pas encore préparées.

409. C'est cela qui suit, au V. 9 : *comme nous*

l'avions appris, nous le voyons ainsi. Car tous ne resteront pas stables[1].

410. Mais Elle ne resta pas fidèle du côté masculin, là ou elle réside.

411. Et c'est là, ce qui est écrit, Gen. XXXVI, 39 : *et Hadar régna en sa place, et le nom de sa ville est Phaü, et le nom de sa femme Mehetabel, fille de Matred, fille de Mizaheb.*

412. Certes, les choses sont ainsi, ainsi que nous l'avons enseigné, dans l'Assemblée de l'Aire.

413. Et de même dans le Livre de l'enseignement de Jebha le vieux, il est dit : *Et Hadar régna en sa place.* Et cette parole doit être entendue dans le sens où il est dit, Lev. XXIII, 40 : *Le fruit de l'arbre d'honneur.*

414. *Et le nom de sa femme Mehetabel ;* ainsi qu'il est écrit : *des branches des palmiers.*

415. Et il est écrit, Ps. XC, 13 : *Le juste fleurira comme le palmier.* Celui-ci est masculin et féminin.

416. Celle-ci est nommée : fille de Matred, c'est-à-dire fille de ce lieu, dans lequel expient ceux qui y sont, lequel lieu est appelé Père.

417. Et il est écrit, Job, XXVIII, 13 : *l'homme ne connaît pas son origine, et il ne se trouve pas dans la terre des vivants.*

418. C'est cette fille de la Mère, du côté de laquelle ont lieu les jugements qui sont liés à l'égard de toutes choses.

419. Fille de Mizaheb, car elle prend son ali-

[1] Il est parlé ici de la chute angélique, dont l'Apocalypse fait aussi mention, Ap. XII.

ment par deux faces, et elle brille de deux couleurs, savoir : la Bonté et le Jugement.

420. Car avant que le monde fût fondé, les faces n'étaient pas tournées vers les faces.

421. Et pour cela les mondes anciens sont tombés, car les premiers mondes étaient faits sans forme humaine.

422. Mais ces mondes, qui n'ont pas été dans une forme, sont nommés les flammes vibrantes, les étincelles, comme l'ouvrier de pierre en fait jaillir ; ou comme lorsque le forgeron frappe le fer, il fait jaillir des étincelles de tous côtés.

423. Et ces étincelles qui jaillissent, s'enflamment et brillent, mais elles s'éteignent aussitôt. Et elles se nomment les anciens mondes.

424. Et pour cela, ils ont été détruits, et n'ont pu subsister, jusqu'à ce que l'Ancien très-saint ait revêtu sa forme, et que l'ouvrier ait été à son œuvre.

425. Et pour cela, nous avons enseigné, selon notre tradition, que ce Rayon fit jaillir des étincelles dans les étincelles de trois cent et vingt côtés.

426. Et ces étincelles se nomment les anciens mondes ; et aussitôt ils sont tombés par la déchéance.

427. Ensuite l'ouvrier se mit à son œuvre, et il eut une forme, c'est-à-dire, masculine et féminine.

428. Et ces étincelles sont détruites et mortes ; mais elles subsistent en la forme humaine [1].

[1] Siméon-ben-Jochaï expose là les questions les plus importances, celle de la Préexistence, celle des déchéances antérieures ; celle des voies de la Réintégration des êtres. La science humaine

429. Par la lampe de la splendeur la plus éclatante une flamme rayonnante fut produite, un marteau immense et fort, et comme en frappant il fit jaillir des étincelles pour les mondes anciens.

430. Et celles-ci se mêlaient à un air très subtil, et ils s'adoucissaient entre eux, lorsque le Père et la Mère entraient en union.

431. Et ce Père est l'Esprit, qui est caché dans l'Ancien des jours, et là est caché cet air primitif.

432. Et il était uni avec la lampe qui est produite de la Lampe de la splendeur éclatante, qui est cachée dans les entrailles de la Mère.

SECTION XI.

Du Crâne du Microposope et de ses annexes.

433. Et lorsque les deux étaient en union, et s'embrassaient, un certain crâne dur était manifesté.

434. Et il s'étendait sur les côtés, de telle sorte qu'une part était d'un côté, et l'autre, de l'autre côté.

435. Car, comme l'Ancien très-saint est manifesté ayant trois têtes, ainsi toutes choses se montrent sous la forme de trois têtes, ainsi que nous l'avons dit.

436. La Rosée distille sur ce crâne de la Tête blanche, et le couvre.

437. Et cette rosée apparaît bi-colore, et le

ne saurait même aborder ces redoutables problèmes si elle n'a pas le flambeau de la tradition en ses mains.

Champ des pommiers saints est fécondé par elle.

438. Et de la rosée de ce crâne sera préparée la Manne pour les justes, dans le monde à venir.

439. Et par elle les morts auront la résurrection.

440. Mais cette Manne n'est pas préparée pour descendre de cette rosée, si non pour le temps, où les Israëlites marchaient dans le désert, et l'Ancien les nourrit en ce lieu, ce qui n'arriva plus dans la suite.

441. C'est là, ce qui est dit, Exod. XVI, 24: *Voici, je vais vous faire pleuvoir des cieux du pain*. Ce qui est dit aussi, G. XXVII, 28: *Et que Dieu te donne de la rosée des cieux*.

442. Les choses étaient ainsi en ce temps. Pour un autre temps, la tradition dit: Les aliments de l'homme par le Dieu très-saint présentent une grande difficulté. Et cela dépend de l'influence, à proprement parler!

443. Et pour cela, c'est la coutume de dire: à l'égard des enfants, de la vie et des aliments, la question ne dépend pas du mérite, mais de l'influence. Car toutes choses dépendent de cette influence, comme nous l'avons montré.

444. Neuf cent mille milliers de mondes reçoivent l'influence de ce crâne, et ont leur base en lui.

445. Et cet air subtil est renfermé en tous, comme il contient tout, et tous sont compris en Lui.

446. Sa base s'étend en deux côtés, en deux lumières, qui renferment toutes choses.

447. Et lorsque sa face regarde la face de l'Ancien très-saint, toutes choses ont pour nom : La longueur du visage.

448. Qu'est-ce que la longueur du visage, où plutôt faudrait-il dire : le grand visage ?

449. La tradition nous enseigne ainsi : Parce qu'il prolonge sa colère à l'égard des pécheurs. Ce qui est comme la guérison de la face.

450. Car il n'y a jamais de guérison dans le monde, sinon lorsque les faces se regardent ensemble.

451. Dans la cavité du crâne brillent trois lumières. Et quoique tu dises trois, néanmoins il y en a quatre, comme nous avons dit.

452. L'héritage de son Père et de sa Mère, et les deux trésors de ceux-ci ; et tout cela est lié à sa tête, à l'instar d'une couronne. Et ce sont les Phylactères de la tête.

453. Lorsqu'ils sont réunis d'une certaine manière, ils brillent, et ils pénètrent dans les trois cavités du crâne.

454. Et chacun s'étend en son genre, et ils se répandent dans tout le corps.

455. Mais ils se réunissent en deux canaux, et le troisième cerveau les renferme.

456. Et il adhère, tant à un côté qu'à l'autre, et il se répand par tout le corps.

457. Et par là, il y a deux couleurs, qui se mélangent en une, et sa face brille.

458. Et les couleurs de sa face sont un témoignage, à l'égard du Père et de la Mère. Et cela se nomme la science dans la science.

459. Ainsi qu'il est écrit, I Sam. II, 3 : *Car*

le Dieu des sciences est le Tétragrammaton, car en Lui il y a deux couleurs.

460. Pour Lui les œuvres sont dirigées diversement, mais pour l'Ancien très-saint elles ne sont pas dirigées diversement.

461. Pour quelle cause admet-il une disposition diverse ? parce qu'il est héritier des deux parts.

462. Et il est écrit, Ps. XVIII, 26: *Avec celui qui est bon, tu es bon.*

463. Ainsi nos amis ont exposé, selon le droit et la vérité, à ce sujet, comme il est écrit, Gen. XXIX, 12 : *Et Jacob apprit à Rachel qu'il était le neveu de son père, et qu'il était fils de Rebecca.*

464. *Fils de Rebecca*, dit-il, et il n'est pas écrit : *fils d'Isaac*. Et toutes ces choses sont des mystères, dans la Sagesse.

465. Et pour cela, il est appelé parfait en toutes choses, et le nom de la vérité lui est dû.

466. Et pour cela, il est écrit : *Et Jacob apprit*, et il n'est pas écrit, *il dit*.

467. Les couleurs se répandent par tout le corps ; et le corps est inhérent avec elles.

468. Dans l'Ancien très-saint, inaccessible, les couleurs ne varient pas, et ne sont pas en Lui. Car il est le même en tout, et la vie pour tous ; et le jugement ne dépend pas de Lui.

469. Mais de celui-ci, il faut lire : les œuvres sont dirigées par Lui à proprement parler.

(*à suivre.*)

UN KABBALISTE DE LA TRADITION ORTHODOXE

GLANES

M. D. G. Cox, de Buffalo, écrit au *Religio-philosophical journal*, de Chicago : Dans votre numéro du 21 janvier dernier, je trouve un entre-filets concernant les manifestations, dites Spirites, qui eurent lieu dans le comté de Jefferson, Virginie, il y plus de cent ans, et j'écris la présente pour vous dire que mon grand-père, Isaac Garretson, fut l'un des nombreux visiteurs qui se rendirent à Wizzard Clip, — *le Tondage des Sorciers*, — à l'époque où ces étranges phénomènes y attiraient tant de curieux. Il y a plus de cinquante ans que je l'entendis raconter toute cette histoire à ma mère. Il fit une longue route pour aller examiner ces choses dont le pays tout à la ronde était vivement ému. Quand il arriva à l'endroit indiqué, il trouva la maison vide et déserte. La porte étant ouverte il entra et se plaçant au milieu du carré, il attendit pour voir ce qui arriverait. A peine quelques instants s'écoulèrent qu'il entendit comme le cliquetis de ciseaux qui coupent, coupent, coupent, sans comprendre quelle était la cause de ce bruit ; mais bientôt il s'aperçut que les pans de son habit étaient coupés en morceaux et s'empressa de s'esquiver ne désirant point qu'on le dépouillât de ses vêtements de telle étrange façon.

Je n'ai jamais entendu parler du prêtre qui aurait mis fin « aux tribulations » du pauvre fermier. Je puis dire que s'il mit fin à ces tribulations, certes il n'arriva point à faire cesser ces manifestations, car mon grand'père était né en 1765, et il devait être âgé de vingt-cinq à trente ans lorsqu'il visita l'endroit. Il était Quaker, — homme de bon sens et de bonne éducation, — et point du tout de tempérament à ajouter foi à quelque ridicule sornette ou à se laisser « mettre dedans » par de mauvais farceurs. Cette histoire a été connue dans toutes les branches de notre nombreuse famille. »

*
* *

On a fréquemment signalé l'influence que peut exercer le magnétisme humain sur les mouvements d'une montre. Voici que *The Electrical review* cite un cas nouveau de ce phénomène encore mal étudié. Il s'agit de l'employé d'une manufacture de montres, homme, puissamment doué au point de vue magnétique, qui fit, durant plusieurs années, d'intéressantes expériences sur l'objet qui nous occupe. A peine avait-il porté une montre pendant quelque temps qu'elle se mettait à marcher de la plus fantasque manière. Elle perdait ou gagnait non tant de secondes ou minutes, comme c'est le fait des montres de mauvaise qualité, mais un jour elle avançait d'une heure et l'autre retardait d'autant. Même, le chronomètre le p us cher devenait indigne de toute confiance dès que cet homme le portait : il suffisait qu'une autre personne le reprît pour qu'il revnît aussitôt à sa mathématique régularité.

Il n'est pas sans intérêt, pensons-nous, d'ajouter, que celui qui recueillit cette *glane* possède, et à un très haut degré, cette fâcheuse faculté de *dérégler* les montres qu'il porte. C'est seulement à *l'avance* qu'il les pousse ; mais de la façon la plus irrégulière. Tantôt c'est de dix minutes seulement que la montre se dérange ; mais, et surtout si le sujet est en proie à une vive surexcitation. elle peut avancer d'une heure et même d'une heure ct demie. Lorsque le calme est rentré dans l'âme du propriétaire de cette pauvre montre, elle reprend son *assiette*, mais toujours avec dix minutes d'avance, au minimum.

*
* *

Le professeur Von Pusch écrit aux *Neue Spiritualische Blaetter* la relation suivante et « authentique » de quelques événements en Pologne : « Le paysan qui me servait de guide m'engagea à me rendre à la maison de la dame Barkowa, à Pluzowide, où son mari, depuis qu'il s'était pendu, lui apparaissait de temps en temps et jetait les objets et ustensiles de ci de là, pendant que les chiens grognaient et hurlaient, la tête basse et visiblement terrifiés par ces manifes-

tations; de sorte qu'elle fut obligée d'appeler les paysans à son secours.

Un soir, je me rendis à cette maison où tout ce qu'on m'en avait dit me fut confirmé. Jusqu'à ce jour — 1892 — les manifestations continuent à se produire.

A Kielce j'allai faire des investigations dans une maison hantée, accompagné d'un officier de la police, où, en présence de plusieurs prêtres, les tables et les chaises furent soulevées en l'air, les meubles furent projetés d'un bout de la salle à l'autre, et un couteau vint frapper l'officier de police à la tête sans toutefois entamer le cuir chevelu. Une semaine plus tard le gouverneur assista également à ces phénomènes, qui ont cessé maintenant depuis deux mois environ.

Dans le couvent de Jarna-Gora, à Czenstochan, pendant la messe, un tableau représentant la Vierge tomba trois fois, puis vint voler vers moi, ensuite reprit sa place contre le mur, pendant que tous les cierges étaient éteints puis allumés de nouveau, et qu'une voix, qui semblait sortir du tableau, s'écria : « Les temps viendront bientôt que l'on ne m'adres- » sera plus de prières et qu'on adorera la Vérité, dont » est le Symbole Jésus, qui n'a jamais vécu. Je serai » pour vous le Symbole de la vertu féminine et » l'amour et la paix règneront sur terre. »

Un pénible silence s'ensuivit.

Le Directeur-Gerant : F. Deschamps

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Destenay, BUSSIÈRE Frères.

Hymnes de Proclos[1]

Traduits du Grec

PAR LOUIS MÉNARD

DOCTEUR ÈS-LETTRES

Proclos est à la fois le dernier des poètes païens, le dernier des philosophes et le dernier des hiérophantes. Le Christianisme était depuis longtemps la religion de l'empire et du monde quand Proclos se proclamait le prêtre de tous les Dieux. Ses hymnes représentent l'alliance de la religion et de la philosophie : une réconciliation à l'article de la mort.

Je ne crois pas qu'on ait jamais traduit en français les hymnes de Proclos ; il en existe une traduction latine dans la collection des poètes grecs de Genève, mais il y a presque autant de contre sens que de vers. Celle que je donne ici pourra paraître infidèle à ceux qui n'auront pas le texte sous les yeux, tant les idées et les expressions leur sembleront modernes ; elle est cependant littérale. Mais Proclos est sur la limite du monde ancien et du monde nouveau. Les derniers platoniciens, qu'ils fussent chrétiens ou hellènes, avaient une foule d'idées communes, parce qu'ils puisaient aux mêmes sources. La seule différence, c'est que les uns rattachaient ces idées aux traditions nationales, tandis que les

[1] Cette traduction va paraître chez Lemerre dans la 4e édition des *Rêveries d'un païen mystique.*

autres les greffaient sur une légende étrangère. Mais de part et d'autre c'est le même dégout des choses de la terre, la même aspiration vers le monde idéal.

AU SOLEIL

Écoute, roi du feu idéal, Titan aux rênes d'or ; écoute, distributeur de la lumière, ô prince qui tiens la clef de la fontaine de vie, et qui, dans le monde matériel, fais couler d'en haut un riche torrent d'harmonie ; écoute-moi, car à toi est le siège du milieu au-dessus de l'éther, ton cercle lumineux est le cœur du monde, et tu remplis tout de ta vigilante providence. Autour de ton phare toujours allumé, les planètes, dans leur danse sans fin, répandent sur la terre de fécondes rosées. Le retour de vos chars fait germer toute vie selon la loi des Heures. Le choc tumultueux des éléments contraires s'arrête à ton aspect, ineffable générateur. Tu fais céder le chœur inflexible des Moires, et elles retournent à ton gré le fil de l'inévitable destinée, car tout reconnaît ta puissance et ton empire. De votre chaîne, s'est élancé Phoibos, roi du sentier tracé par les lois divines ; les sons merveilleux de sa cithare endorment les grands flots retentissants de la vie. De ton thiase protecteur a germé le sauveur Paièon qui amène la santé, remplissant le vaste monde d'une bienfaisante harmonie. On te célèbre comme le père illustre de Dionysos ; dans les dernières profondeurs de la matière, tu es le fanatique Attis ; d'autres chanteurs t'ont nommé le mol Adônis. Ils craignent la mesure de ton fouet rapide, les Démons ennemis des hommes, au cœur sauvage, qui dressent des embûches à nos

âmes malheureuses, afin que toujours, dans le gouffre tumultueux de la vie, elles désirent s'enchaîner sous le joug du corps, dans l'oubli des hauteurs splendides où réside le Père. Ainsi, ô le meilleur des Dieux, couronné de flammes, bienheureux Démon, image du Père universel, toi qui ramènes les âmes, écoute-moi, et purifie-moi toujours de tout péché, reçois mes supplications pleines de larmes ; délivre-moi des tristes souillures, préserve-moi des châtiments et adoucis l'œil rapide de la justice qui voit tout. Que sous votre conduite salutaire mon âme arrive à la lumière pure et bienfaisante, et qu'elle sorte des ténèbres pernicieuses nées d'une source empoisonnée. Donne à mon corps le précieux bienfait de la force et de la santé ; conduis-moi à la gloire, et que, fidèle aux lois des ancêtres, je cultive les dons des Muses à la belle chevelure. L'inébranlable bonheur, fruit de l'aimable piété, donne-le-moi, s'il te plaît, prince, car tu peux tout accomplir sans peine par ta force et ta puissance infinie. Et si le fuseau des Moires, selon le cours sinueux des astres, filait pour moi quelque malheur, détourne-le dans ta course rapide.

AUX MUSES

Chantons les guides des hommes, chantons les neuf filles harmonieuses du grand Zeus, qui, par la lumière immaculée des livres initiateurs, arrachent aux funestes douleurs de la terre les âmes tombées dans les gouffres de la vie, et les conduisent au delà du fleuve d'oubli, vers l'astre prédestiné, d'où elles tombèrent jadis, égarées sur les rives de la vie, par l'ivresse du monde

matériel. O Déesses ! calmez ces transports qui frappent l'âme de vertige, que je sois initié à l'idéal par les paroles des sages, et que jamais es superstitions humaines ne me détournent de la route sacrée, lumineuse et vivifiante. Que mon âme, égarée dans la mêlée agitée de la vie, soit attirée vers la pure lumière par le secours fortifiant de vos livres, et reçoive le don éclatant de l'éloquence qui charme les cœurs.

A TOUS LES DIEUX

Écoutez-moi, Dieux, pilotes de la sainte sagesse, qui allumez devant les âmes le phare du retour, et les ramenez vers les immortels, loin de l'abîme ténébreux, purifiées par l'ineffable initiation des hymnes. Écoutez-moi, grands Dieux salutaires, et de vos livres sacrés faites jaillir la lumière pure ; dissipez les ténèbres afin que je sache distinguer un homme d'un Dieu immortel. Qu'un Démon pernicieux ne m'enfermepas à jamais sous le fleuve de l'oubli, loin des bienheureux. Qu'une expiation funeste n'enchaîne pas sous les liens terrestres mon âme tombée dans les flots glacés de la vie, et qui voudrait n'y pas errer longtemps. Exaucez-moi donc, Dieux de la sagesse lumineuse, guidez-moi dans la route de l'ascension, et révélez-moi les paroles mystiques et les saintes orgies.

A APHRODITÈ

Chantons la reine de Lykiens, la jeune Aphroditè dont jadis les chefs pieux de ma patrie ont obtenu l'assistance en élevant dans la la ville une sainte image, symbole du mariage idéal, des mystiques hyménées d'Hèphaistos

principe du feu et de la céleste Aphroditè ; et ils ont nommé Déesse Olympienne celle dont la puissance a souvent détourné d'eux la flèche empoisonnée de la mort ; elle a dirigé leurs regards vers la vertu ; des couches fécondes germait une génération prudente et partout régnait le calme et la douce sérénité. Reçois donc l'encens de nos hymnes, ô vénérable, car moi aussi je suis du sang des Lykiens ; détourne mon âme des laideurs et des hontes, élève-la vers la beauté, préserve-la du funeste aiguillon des passions terrestres.

A APHRODITÈ.

Chantons la chaîne glorieuse de la fille de l'écume, et la source royale d'où sont sortis les Dieux ailés, les immortels Désirs ; les uns percent les âmes des flèches de l'idéal, afin que poussées par l'aiguillon du retour, elles aspirent à revoir les demeures splendides de leur mère ; les autres, ministres des volontés paternelles et d'une bienfaisante providence, pour multiplier la vie dans l'univers sans bornes, inspirent aux âmes le désir de naître sur la terre ; d'autres suivent les mille sentiers où s'égarent les amants, pour faire sortir d'une souche mortelle la race immortelle des hommes misérables. Tous accomplissent les œuvres de la Kythéréenne, mère des Désirs. Tu entends tout, ô Déesse, soit que tu enveloppes le ciel d'où tu fair circuler une âme divine dans l'éternel univers, soit que tu habites dans l'éther au-dessus des sept orbites des astres, versant en nous d'indomptables puissances ; écoute-moi, et dirige le cour laborieux de ma vie, garde-moi tes

plus justes flèches, ô vénérable, et apaise l'ardeur funeste des impurs désirs.

A HÉCATÈ ET A JANUS

Salut, mère des Dieux, très illustre, à la belle famille ; salut, portière Hékatè, puissante Déesse ; et toi aussi salut, Janus, grand ancêtre, immortel Zeus ; salut, Zeus très haut. Donnez-moi une vie éclatante et comblée de biens ; éloignez de mes membres les cruelles maladies, arrachez mon âme aux folies de la terre et purifiez-la par de fortifiantes initiations. Oui, je vous en supplie, donnez-moi la main, montrez-moi les routes divines où j'aspire, que je puisse contempler la glorieuse lumière, délivré des maux et des ténèbres de la vie. Oui, je vous en supplie, donnez-moi la main, et qu'après tant de fatigues j'aborde, poussé par votre souffle, dans le port de la piété. Salut, mère des Dieux, très illustre, à la belle famille, salut, portière Hékatè, puissante Déesse ; et toi aussi salut, Janus, grand ancêtre, immortel Zeus ; salut Zeus très haut.

A LA TRÈS SAGE ATHÈNÈ

Écoute-moi, fille de Zeus maître de l'égide, qui t'es élancée de la source génératrice et du sommet de la chaîne des êtres, Déesse armée du bouclier, au cœur viril, à la grande force, fille d'un père puissant, Pallas Tritogénie à la bonne lance, au casque d'or, écoute-moi, reçois mon hymne avec bienveillance, ô vénérable, et que ma voix ne soit pas emportée par les vents. C'est toi qui as ouvert les portes divines de la sagesse et qui as dompté la race des Géants, fils

de la Terre, armés contre les Dieux ; tu as défendu contre les désirs du brûlant Hèphaistos ton inexpugnable virginité ; quand Bakchos fut déchiré par les mains des Titans, tu as conservé intact le cœur du prince dans les profondeurs de l'éther, et tu l'as porté à son père qui, dans ses desseins ineffables voulait rendre au monde un nouveau Dionysos, fils de Sémélè. Ta hache, en tranchant les têtes sauvages (des géants), a calmé des maux les fils d'Hékatè qui voit tout, Tu possèdes la puissance auguste des vertus fortifiantes, c'est par toi que les arts de toute sorte embellissent la vie et que l'âme humaine réalise l'idéal dans ses œuvres. A toi appartient l'acropole que dominent les hauteurs de Kolône, symbole de ton rang suprême dans la chaîne universelle. Tu chéris cette terre de rédemption, la mère des livres, et triomphant de l'ambition sacrée de ton oncle, tu as donné ton nom à la ville, tu l'as animée de ta grande pensée, et pour laisser aux hommes à venir un signe éclatant de ta victoire, tu as fait germer l'olive au pied de la montagne, après que de la mer, à la voix de Poseidaon, avaient jailli, sur la terre de Kekrops, mille flots impétueux aux bonds retentissants. Écoute-moi, toi dont la face rayonne d'une pure lumière, que je trouve un port tranquille après mes fatigues sur la terre, que tes paroles sacrées me donnent la pure lumière, et la sagesse et l'amour, un amour animé de ton souffle, assez puissant pour m'élever loin des bords terrestres vers l'Olympe et le séjour de ton père ; et si parfois je m'égare dans les funestes erreurs de la vie, car bien souvent, je le sais, j'ai succombé sous les actions mauvaises où ma folie m'entraîne, pardonne-moi, ô douce

conseillère, salut des hommes, et ne me laisse pas devenir la proie des horribles expiations, au fond des abîmes, moi qui t'appartiens. Donne à mon corps et à mes membres la force et l'équilibre de la santé. Chasse le troupeau dévorant des amères maladies. Oui, je t'implore, ô reine, calme de ta main immortelle les noires douleurs ; donne à la barque de ma vie des souffles propices, donne-moi des enfants, une épouse, une bonne renommée ; donne-moi l'aimable sagesse, les paroles persuasives de l'amitié, la pénétration de l'esprit, la force qui surmonte les obstacles, un rang honoré parmi les peuples. Écoute-moi, écoute-moi, princesse, je viens à toi comme un suppliant qui a besoin de ton secours, prête-moi une oreille bienveillante.

LOUIS MÉNARD.

L'UPANISHAD DU GRAND ARANYAKA

(BRIHADARANYAKOPANISHAD)

(*Suite*)

TROISIÈME LECTURE

PREMIER BRAHMANA

1. Janaka de Videha [1] sacrifia un sacrifice où il y avait beaucoup de salaire pour les brahmanes. Et là, des brahmanes des Kuru-Pañcâlas [2] se trouvaient rassemblés et ce Janaka de Videha eut le désir de savoir : « Qui donc de ces brahmanes est le plus instruit ? »

2. Et il parqua mille vaches ; aux deux cornes de chacune étaient attachés des padas [3], dix par dix. Et il leur dit :

« Vénérables brahmanes, celui de vous qui est le plus brahmane, qu'il emmène pour lui ces vaches. »

Et ces brahmanes n'osaient pas.

3. Alors Yâjñavalkya dit à son disciple :

« Ces vaches, emmène-les, mon bon, Sâmaçravas. »

Et lui les emmena ; et les brahmanes étaient en colère : « Comment en vérité pourrait-il se dire le plus brahmane d'entre nous ? »

4. Et il y avait Açvala, le hotar [4] de Janaka de Videha. Et il lui demanda :

[1] Le Videha est un royaume situé sur la rive gauche du Gange, à l'Est du pays d'Aoudh.
[2] Groupe de peuples établis entre le Gange et la Joumna.
[3] Pièces de métal, d'une valeur incertaine.
[4] Prêtre chargé de réciter les hymnes du Rig-Veda.

« Eh quoi, le plus brahmane de nous, c'est toi qui l'es, Yâjñavalkya ? »

Et il dit :

« Nous rendons hommage au plus brahmane : c'est simplement que nous aimons les vaches. »

Et alors Açvala le hotar voulut l'interroger.

5. « Yâjñavalkya, » dit-il, « puisque tout ceci est atteint par la mort, puisque tout ceci est soumis à la mort, par quoi un sacrifiant est-il affranchi au-delà de l'atteinte de la mort ? »

— « Par le prêtre hotar, par le feu, par la voix. En vérité, le hotar du sacrifice est la voix ; ce qui est cette voix, c'est là ce feu, c'est le hotar, c'est l'affranchissement, c'est l'affranchissement au-delà. »

6. — « Yâjñavalkya, » dit-il, « puisque tout ceci est atteint par le jour et la nuit, puisque tout ceci est soumis au jour et à la nuit, par quoi un sacrifiant est-il affranchi au-delà de l'atteinte du jour et de la nuit ? »

— « Par le prêtre adhvaryu[1], par l'œil, par le soleil. En vérité, l'adhvaryu du sacrifice est l'œil ; ce qui est cet œil, c'est là ce soleil là-bas, c'est l'adhvaryu, c'est l'affranchissement, c'est l'affranchissement au-delà. »

7. — « Yâjñavalkya, » dit-il, « puisque tout ceci est atteint par l'aile antérieure et l'aile postérieure[2], puisque tout ceci est soumis à l'aile antérieure et à l'aile postérieure, par quoi un sacrifiant est-il affranchi au-delà de l'atteinte de l'aile antérieure et de l'aile postérieure ? »

— « Par le prêtre brahmane[3], par le manas, par la lune. En vérité, le brahmane du sacrifice est le manas ; ce qui est ce manas, c'est là cette lune là-bas, c'est le brahmane, c'est l'affranchissement, c'est l'affranchissement au-delà. »

[1] Prêtre chargé des opérations manuelles du sacrifice.

[2] Désignation usuelle des deux quinzaines qui constituent le mois lunaire.

[3] Prêtre qui préside à toutes les opérations du sacrifice.

8. — « Yâjñavalkya, » dit-il, « puisque cette atmosphère est, en quelque sorte, sans point où se prendre, eh bien donc, par quelle montée un sacrifiant monte-t-il au monde du Svarga ? »

— « Par le prêtre udgâtar, par le vent, par le souffle. En vérité, l'udgâtar du sacrifice est le souffle ; ce qui est le souffle, c'est le vent, c'est l'udgâtar, c'est l'affranchissement, c'est l'affranchissement au-delà. »

Voilà les états d'affranchissement au-delà ; voici les pratiques.

9. « Yâjñavalkya, » dit-il, « combien de vers emploiera aujourd'hui ce hotar dans ce sacrifice ? »

— « Trois. »

— « Quels sont ces trois ? »

— « La puronuvâkyâ [1], la yâjyâ [2] et la çasyâ [3], comme troisième. »

— « Que conquiert-on avec ces trois ? »

— « C'est le monde de la terre que l'on conquiert par la puronuvâkyâ, le monde de l'atmosphère par la yâjyâ, le monde du ciel par la çasyâ. »

10. — « Yâjñavalkya, » dit-il, « combien de libations versera aujourd'hui cet adhvaryu dans ce sacrifice ? »

— « Trois. »

— « Quelles sont ces trois ? »

— « Celles qui, versées, montent en flammes ; celles qui, versées, restent en plus [4] ; celles qui, versées, s'étendent. »

— « Que conquiert-on avec ces trois ? »

— « Par celles qui, versées, montent en flammes : c'est le monde des Dieux que l'on conquiert par elles, car le monde des Dieux est comme illuminé ; par celles qui, versées, restent en plus : c'est le monde

[1] Hymnes précédant le sacrifice.
[2] Hymnes accompagnant le sacrifice.
[3] Hymnes suivant le sacrifice.
[4] Nous rendons par cette expression vague le verbe *ati-ned*, hapax legomenon dont il est impossible de déterminer nettement le sens.

des hommes que l'on conquiert par elles, car le monde des hommes est comme en plus ; par celles qui, versées, s'étendent : c'est le monde des Pitris que l'on conquiert par elles, car le monde des Pitris est comme en bas. »

11. — « Yâjñavalkya, » dit-il, « avec combien de Divinités ce brahmane aujourd'hui protégera-t-il ce sacrifice du côté droit ? »

— « Avec une. »

— « Quelle, cette une ? »

— « Le manas. Infini en vérité est le manas, infinis les Viçvedevas ; infini en vérité est le monde que l'on conquiert par lui. »

12. — « Yâjñavalkya, » dit-il, « combien cet udgâtar aujourd'hui emploiera-t-il de stotriyas dans ce sacrifice ? »

— « Trois. »

— « Quels, ces trois ? »

— « La puronuvâkyâ, la yâjyâ et la çasyâ, comme troisième. »

Ainsi au point de vue des Divinités. Voici au point de vue de l'âtman.

« Au point de vue de l'âtman, qui sont-elles ? »

— « Le souffle exhalé est la puronuvâkyâ, le souffle inhalé est la yâjyâ, le souffle dispersé la çasyâ. »

— « Que conquiert-on avec cela ? »

— « Tout ce qui, ici-bas, a souffle. »

Et, après cela, le hotar Açvala resta tranquille.

SECOND BRAHMANA

1. Et ensuite Jâratkârava Artabhâga l'interrogea.

« Yâjñavalkya, » dit-il, « combien y a-t-il de preneurs et de sur-preneurs ? »

— « Huit preneurs, huit sur-preneurs. »

— « Et ces huit preneurs et ces huit sur-preneurs, qui sont-ils ? »

2. — « Le souffle en vérité est un preneur ; il est

pris par l'odeur comme sur-preneur, car c'est par le souffle que l'on sent les odeurs.

3. « La langue en vérité est un preneur : elle est prise par la saveur comme sur-preneur, car c'est par la langue que l'on distingue les saveurs.

4. « La voix en vérité est un preneur : elle est prise par le mot comme sur-preneur, car c'est par la voix que l'on exprime les mots.

5. « L'œil en vérité est un preneur : il est pris par la forme comme sur-preneur, car c'est par l'œil que l'on voit les formes.

6. « L'oreille en vérité est un preneur : elle est prise par le son comme sur-preneur, car c'est par l'oreille que l'on entend les sons.

7. « Le manas en vérité est un preneur : il est pris par le désir comme sur-preneur, car c'est par le manas que l'on désire les désirs.

8. « Les mains en vérité sont un preneur : elles sont prises par l'œuvre comme sur-preneur, car c'est par les mains que l'on ouvre l'œuvre.

9. « La peau en vérité est un preneur : elle est prise par les touchers comme sur-preneur, car c'est par la peau que l'on se fait connaître les touchers.

« Voilà les huit preneurs, les huit sur-preneurs. »

10. — « Yâjñavalkya, » dit-il, « puisque tout ceci est la nourriture de la mort, quelle peut bien être cette Divinité dont la mort est la nourriture ? »

— « C'est Agni en vérité qui est la mort ; lui, qui est la nourriture des eaux, écarte en vainqueur la remort. »

11. — « Yâjñavalkya, » dit-il, « quand cet homme se meurt, qu'est-ce qui ne l'abandonne pas ? »

— « Le nom, » dit-il ; « le nom en vérité est infini ; les Viçvedevas sont infinis ; avec cela il conquiert le monde infini. »

12. — « Yâjñavalkya, » dit-il, « quand cet homme

se meurt, est-ce que les souffles sortent de lui, ou non ? »

— « Non, » dit Yâjñavalkya. « Ils se condensent ici même, il gonfle, il se boursouffle ; boursoufflé, mort, il gît. »

13. —« Yâjñavalkya, » dit-il, « quand de cet homme mort la voix entre dans le feu, le souffle dans le vent, l'œil dans le soleil, le manas dans la lune, l'oreille dans les points cardinaux, le corps dans la terre, l'âtman dans l'espace, les poils dans les plantes, les cheveux dans les arbres, et le sang et le sperme se déposent au fond des eaux, où donc alors se trouve cet homme ? »

— « Prends, mon cher, ma main.

14. « Artabhâga, » dit-il, « c'est nous deux tous seuls qui connaîtrons cela. Pas un mot de cela en public. »

Eux deux étant sortis, ils conversèrent. Et ce dont ils parlaient tous deux, c'était de l'œuvre qu'ils parlaient, et ce qu'ils proclamaient, c'était l'œuvre qu'ils proclamaient. En vérité, on devient saint par les œuvres saintes, mauvais par les mauvaises.

Et, après cela, Jâratkârava Artabhâga resta tranquille.

TROISIÈME BRAHMANA

1. Et ensuite Bhujyu Lâhyâyani l'interrogea.

« Yâjñavalkya, » dit-il, « dans le pays des Madras[1] nous menions une vie errante, comme disciples. Et nous arrivâmes à la maison de Patañcala Kâpya. Il avait une fille possédée par un Gandharva. Nous l'interrogeâmes : — Qui es-tu ? — Il dit : — Sudhanvan Angirasa. — Et, comme nous l'interrogions sur les bouts des mondes, nous en vînmes à lui dire : — Où sont passés les Pârikshitas[2] ? où sont passés les Pâ-

[1] Peuple du Penjab.

[2] Descendants de Parikshit, issu lui-même de la famille des Pândavas, dont les aventures font le sujet du *Mahâbhârata*.



rikshitas ? — Et cela, je te le demande, Yâjñavalkya : où sont passés les Pârikshitas ? »

2. Et il dit :

« Il t'a dit sans doute : — Ils sont allés là où s'en vont ceux qui font le sacrifice de l'açvamedha. — »

— « Où s'en vont ceux qui font le sacrifice de l'açvamedha ? »

— « Ce monde a trente-deux journées de char de Dieu d'étendue. Ce monde, tout à l'entour, la terre, deux fois aussi grande, l'entoure. Cette terre, tout à l'entour, l'Océan, deux fois aussi grand, l'entoure. Aussi grand qu'est le tranchant d'un rasoir, aussi grand qu'est une aile de mouche, il y a un espace entre. Et eux, Indra, étant devenu l'oiseau Suparna [1], les passe à Vâyu ; et eux, Vâyu, les ayant pris en lui-même, les a fait passer là où sont passés les Pârikshitas.

« C'est sans doute ainsi qu'il vous a parlé de Vâyu. Voilà pourquoi c'est Vâyu qui est l'ensemble, c'est Vâyu qui est les individus. »

Il écarte en vainqueur la remort, il vit tout son âge, celui qui connaît ainsi.

Et, après cela, Bhujyu Lâhyâyani resta tranquille.

QUATRIÈME BRAHMANA

Et ensuite Kahoda Kaushîtakeya l'interrogea.

« Yâjñavalkya, » dit-il, « le brahma visible et non invisible, l'âtman intérieur à tout, explique-le moi. »

— « C'est ton âtman qui est intérieur à tout. »

— « Quel est-il, Yâjñavalkya, intérieur à tout ? »

— « Celui qui s'affranchit de la faim, de la soif, du chagrin, de l'égarement, de la vieillesse, de la mort ; le voilà, cet âtman ; les brahmanes, quand ils le connaissent, s'étant dégagés et du désir des fils et du désir de la richesse et du désir des mondes, se lèvent alors pour aller mendier en errant : car, désirer des

[1] Suparna est sans doute un nom de l'oiseau Garuda, qui, dans l'hindouisme classique, sert de monture à Vishnu.

fils, c'est désirer de la richesse, désirer de la richesse, c'est désirer les mondes; car l'un et l'autre, c'est toujours désirer. C'est pourquoi, que le savant, s'étant dégoûté de la science, se plaise à demeurer dans la simplicité de l'enfant; puis, s'étant dégoûté de la simplicité de l'enfant et de la science, il est muni[1]; puis, s'étant dégoûté de l'amauna et du mauna[2], il est brahmane. »

Et, ce brahmane, de quelque manière qu'il le soit, il est tel, celui qui connaît ainsi.

Et, après cela, Kahoda Kaushîtakeya resta tranquille.

CINQUIÈME BRAHMANA

Et ensuite Ushasta Câkrâyana l'interrogea.

« Yâjñavalkya, » dit-il, « le brahma visible et non invisible, l'âtman intérieur à tout, explique-le moi. »

— « C'est ton âtman qui est intérieur à tout. »

— « Quel est-il, Yâjñavalkya, intérieur à tout? »

— « Celui qui souffle le souffle exhalé, c'est là ton âtman intérieur à tout. Celui qui souffle le souffle inhalé, c'est là ton âtman intérieur à tout. Celui qui souffle le souffle dispersé, c'est là ton âtman intérieur à tout. Celui qui souffle le souffle élevé, c'est là ton âtman intérieur à tout. Celui qui souffle le souffle réuni, c'est là ton âtman intérieur à tout. »

Et alors Ushasta Câkrâyana lui dit :

« Comme on dirait : — Voilà une vache, voilà un cheval, — ainsi tu me l'as indiqué : ce que c'est que le brahma visible et non invisible, l'âtman intérieur à tout, cela, explique-le moi. »

— « C'est ton âtman qui est intérieur à tout. Tu ne pourrais voir le voyeur de la vue, tu ne pourrais entendre l'entendeur de l'ouïe, tu ne pourrais penser le penseur de la pensée, tu ne pourrais connaître le con-

[1] Un *muni* est un ascète qui s'est astreint au silence.

[2] Le *mauna* est l'état du muni; l'*amauna* (*a* privatif et *mauna*) l'état opposé.

naisseur de la connaissance. C'est là ton âtman, qui est intérieur à tout. Hors lui, il n'y a que souffrance. »

Et, après cela, Ushasta Câkrâyana resta tranquille.

SIXIÈME BRAHMANA

Et ensuite Gârgî Vâcaknavî l'interrogea.

« Yâjñavalkya, » dit-elle, « puisque tout ceci est chaîné et tramé dans les eaux, dans quoi donc les eaux sont-elles chaînées et tramées ? »

— « Dans le vent, Gârgî. »

— « Dans quoi donc le vent est-il chaîné et tramé ? »

— « Dans l'espace, Gârgî. »

— « Dans quoi donc l'espace est-il chaîné et tramé ? »

— « Dans les mondes de l'atmosphère, Gârgî. »

— « Dans quoi donc les mondes de l'atmosphère sont-ils chaînés et tramés ? »

— « Dans les mondes du ciel, Gârgî. »

— « Dans quoi donc les mondes du ciel sont-ils chaînés et tramés ? »

— « Dans les mondes du soleil, Gârgî. »

— « Dans quoi donc les mondes du soleil sont-ils chaînés et tramés ? »

— « Dans les mondes de la Lune, Gârgî. »

— « Dans quoi donc les mondes de la lune sont-ils chaînés et tramés ? »

— « Dans les mondes des mansions lunaires, Gârgî. »

— « Dans quoi donc les mondes des mansions lunaires sont-ils chaînés et tramés ? »

— « Dans les mondes des Dieux, Gârgî. »

— « Dans quoi donc les mondes des Dieux sont-ils chaînés et tramés ? »

— « Dans les mondes des Gandharvas, Gârgî. »

— « Dans quoi donc les mondes des Gandharvas sont-ils chaînés et tramés ? »

— « Dans les mondes de Prajâpati, Gârgî. »

— « Dans quoi donc les mondes de Prajâpati sont-ils chaînés et tramés ? »

— « Dans les mondes de Brahma, Gârgî. »

— « Dans quoi donç les mondes de Brahma sont-ils chaînés et tramés ? »

Et il dit.

« Gârgî, n'en demande pas trop : prends garde que ta tête n'éclate. Il ne faut pas trop demander sur les Divinités ; tu en demandes trop, Gârgî ; n'en demande pas trop. »

Et, après cela, Gârgî Vâcaknavî resta tranquille.

(*à suivre.*) A. FERDINAND HEROLD.

Les

Apocryphes Ethiopiens

Traduits en Français par ***RENE BASSET***

(*suite et fin*).

LA LÉGENDE DE JÉRÉMIE

LIVRE DE LA COMMÉMORATION ET DES PARALIPOMÈNES DES ÉGYPTIENS (*Gëbsâouiyân*).

Jérémie était d'Anâtot : le peuple le lapida et le tua à Taphnis (Taféni) d'Egypte : son tombeau est près de la demeure de Pharaon (31). En effet, les Egyptiens l'honorèrent à cause des services qu'il leur avait rendus : car les reptiles de terre et les reptiles d'eau, que les Egyptiens appellent Manâfot (32), les Grecs, crocodiles (Qirqidoulos) et les Ethiopiens (Ghëëz) Hargas faisaient périr les Egyptiens. A la prière du prophète Jérémie, tous les reptiles furent chassés de cette terre, et les crocodiles de ses fleuves (33). Tous ceux qui croient au Seigneur, prient encore aujourd'hui à cette place, y prennent de la poussière et s'en servent pour guérir la morsure des

(31) D'après Georges le Syncelle (*Chronique*, éd. Dindorf, Bonn, 2 v. in-8, 1829, t. 1, p. 435) ce Pharaon se nommait Ouaphra (l'Apriès d'Hérodote).

(32) Un texte grec porte Nephôt. M. Bachmann (p. 10-11, note) fait observer avec raison que ni ce mot, ni la variante ne correspondent au nom égyptien du crocodile.

(33) Cette addition manque dans le *Chronicon paschale*.

reptiles de terre et chasser les crocodiles (34). Nous avons appris des fils d'Antigone (35) et de Ptolémée (Tëmlyos), des vieillards, qu'Alexandre (Ela Eskëndros) le Macédonien, venu à cet endroit où étaient les Saints et les Prophètes et dont il connaissait les secrets (36), amena le (cadavre du) prophète (Jérémie) à Alexandrie, et l'enterra avec honneur. Il entoura son tombeau des reptiles de la terre de Semalât (37) qui mordent les hommes, et aussi d'autres reptiles terrestres qui dévorent les serpents : on les appelle Agatidëmânos (*Agathoi dæmones*, Bons génies) (38). Depuis lors, la terre d'Alexandrie a été délivrée de l'espèce venimeuse des reptiles.

(34) A partir de ce passage jusqu'à la fin du paragraphe, le texte de S. Epiphane diffère complètement.

(35) Le texte éthiopien porte Antinos qu'il faut corriger en Antigonos, comme le montre le passage correspondant du *Chronicon paschale* et de la chronique de Siméon Logothète citée dans les notes de Dindorf (t. II, p. 171).

(36) Le traducteur éthiopien a modifié le texte grec qui dit simplement : « Alexandre le Macédonien étant arrivé au tombeau du Prophète et connaissant les mystères (que celui-ci avait annoncés) sur lui » (*Chronicon paschale*, t. I, p. 293).

(37) On lit dans le texte grec : « La race des serpents fut chassée de cette terre aussi bien que du fleuve ».

(38) Le texte grec diffère encore ici. « Il (Alexandre) y jeta aussi les serpents qu'on appelle *Argolaos*, c'est-à-dire « ennemis des serpents » — qu'il avait apportés d'Argos de Péloponnèse... Ils ont une voix harmonieuse, mais de mauvais augure » (*Chronicon paschale*, t. I, p. 293-294). Sur ce privilège d'Argos, Elien rapporte, d'après le péripatéticien Cléarque, que, seuls des Péloponnésiens, les Argiens n'étaient pas tués par les serpents (*De naturâ animalium*, éd. Herscher, Paris, 1858, g. in-8, l. XII, ch. XXXIV, p. 214). Le récit du *Chronicon paschale* se trouve abrégé et dans Suidas (*Lexicon*, éd. Bekker, Berlin, 1854, in-8, p. 163, col. 2, s. v° αργολαι) qui mentionne aussi le transfert des restes de Jérémie à Alexandrie par Alexandre. Ce dernier trait existe aussi dans la Chronique de Bar Hebrœus Aboril Faradj (*Tarikh mokhtasar ed donal*, Beyrout, 1890, in-8 p. 70) et dans la littérature des apocryphes russes : (Cf. Kiriéwski et Afanasiev, cités par Rambaud, *La Russie épique*, Paris, 1876, in-8, p. 406 note 2). Comme on le voit, le nom d'Agathodæmones ne

Le même prophète Jérémie donna ces indications aux prêtres d'Egypte (39) : Vos divinités seront ébranlées et tout ce qui est l'œuvre de la main de l'homme s'écroulera (40) quand une Vierge viendra en Egypte avec son enfant, fils de Dieu (41). » Et ainsi il leur advint. C'est pourquoi ils honorent une vierge qui a enfanté (42) : ils placent son fils dans une crèche et se prosternent devant lui. Le roi Ptolémée (Tëlëméouos) les prit à part et les interrogea à ce sujet : « C'est, répondirent-ils, un secret (qu'un prophète (43) a) confié à nos pères, et nous attendons l'accomplissement de ce mystère. »

Avant la destruction du Temple (44), le prophète Jérémie prit l'arche et tous les objets qu'elle renfermait, les cacha dans un rocher et dit aux prêtres, au peuple et aux vieillards qui

se rencontre pas dans les versions grecques de la légende de Jérémie, mais on le retrouve dans un passage du Pseudo-Callisthène qui n'est pas sans rapport avec le texte éthiopien. « Alexandre ayant construit (à Alexandrie) le portail du temple, il tomba subitement une grande tablette, très ancienne, et remplie de caractères, de laquelle sortirent beaucoup de serpents : ils se répandirent en rampant dans les rues des maisons déjà fondées : aussi les gardiens des portes vénèrent ces serpents comme de *bons génies* : ἀγαθοὺς δαίμονας (Le Pseudo-Callisthène, *Histoire fabuleuse d'Alexandre*, éd. Müller, à la suite des *Œuvres* d'Arrien, Paris, 1846, g. in-8, l. I, ch. XXXII, p. 35).

(39) Ici la version éthiopienne se rapproche davantage du texte de S. Epiphane.

(40) La même tradition est reproduite dans l'*Evangile de l'Enfance*, ch. X, (Thilo, *Codex apocryphus novi Testamenti*, Leipzig, 1832, in-8, p. 74 ; Brunet. *Les Evangiles apocryphes*, Paris, 1863, in-12, p. 67.

(41) L'éthiopien porte par erreur « viendra *d'*Egypte » au lieu de « viendra *en* Egypte ».

(42) Identification probable du culte d'Isis avec celui de la Vierge.

(43) Le texte éthiopien présente une lacune. Suivant Siméon Logothète, ce prophète était Osios (*Chron. pasc.*, t. II, p. 271).

(44) Dans ce paragraphe, la version éthiopienne suit de plus près le texte de S. Epiphane.

se tenaient là : « Le Seigneur a quitté le Sinaï pour les cieux, et il reviendra ensuite avec la puissance : Que ceci soit pour vous une marque de sa venue, quand vous verrez tout le peuple se prosterner devant un bois » (la croix). Le prophète ajouta : Cette arche, personne ne la tirera d'ici : ni prêtres, ni prophètes, excepté Moïse (Mousé), l'élu du Seigneur. Et la pierre qui est au-dessus, personne ne la déplacera sinon Aron. Personne n'ouvrira la porte, et quant à leurs livres, personne ne les lira, excepté Moïse, le serviteur du Seigneur, l'exécuteur de sa volonté (45). A la résurrection des morts, l'arche sortira la première de la cachette de la roche : on la placera sur le mont Sinaï et tous les saints se rassembleront près d'elle, en attendant le Seigneur, et fuyant la persécution de ceux qui voudront les tuer ». Jérémie écrivit sur la pierre, avec son doigt, le nom du Seigneur : cette inscription fut comme gravée par le fer et aussitôt un nuage cacha ce rocher. Personne, parmi les hommes, ne connaît l'endroit où est cette arche : à tout jamais nul ne pourra lire ces livres de la loi. Cette roche est entre des montagnes, dans le désert, là où fut d'abord l'arche de la loi. En cet endroit gisent Moïse et Aron. Pendant la nuit, il y a une colonne de feu : pen-

(45) Le *Chronicon paschale* présente une variante : « Personne n'enlèvera cette arche excepté Ardon, et les tables qui y sont cachées, aucun des prêtres ni des prophètes, excepté Moïse, l'élu de Dieu, ne les ouvrira » (t. 1, p. 294). Dans le texte de S. Epiphane (Fabricius, *Codex apocryphus*, t. 1, p. 3) la pierre que doit déplacer Aron est remplacée par les Tables (de la loi). Cette légende se trouve aussi dans la *Chronique éthiopienne* de Jean de Nikiou, (ch. L, éd. Zotenberg, 1883, in-4°), d'après S. Epiphane, cf. aussi G. Cadrenus, *Compendium*, 2 v. in-8, éd. Bekker, Bonn, 1838, p. 201. D'après *Bar Hebræus* Abou'lfaradj, Jérémie se serait associé avec Chinioun, le prince des prêtres, pour cacher dans n désert les objets du culte (*Turikh mokhtasar ed donal*, p. 70).

dant le jour, une colonne de nuée, à l'exemple des anciens prodiges (46), afin que la louange du Seigneur ne cesse pas d'être prononcée par la bouche des Saints. Dieu donna à Jérémie la grâce d'accomplir ce mystère pour lequel il fut associé à Moïse et Aron (47).

—

APPENDICE

—

Fragments du *Livre de Baruch* de Justin (48)

§ 26. — Il existait trois principes universels, incréés, deux mâles et un féminin. Des premiers, l'un est appelé le Bien : c'est son seul nom, il a la prescience de tout. L'autre principe (mâle) est le père de tous les êtres créés, dépourvu de prescience, (de connaissance) et de prévoyance. Le principe féminin manque aussi de prescience : il est colère, irrésolu : il a un double corps, semblable en tout au monstre de la fable d'Hérodote (49), jeune fille jusqu'à l'aine

(46) Allusion aux colonnes de feu et de nuée qui guidèrent les Israélites dans le désert (*Exode*, XIII, 21-22).

(47) Cette dernière phrase manque dans l'extrait de S. Epiphane. Le *Chronicon paschale* ajoute : Et ils sont encore ensemble aujourd'hui, comme si Jérémie était de race sacerdotale.

(48) *Philosophumena* L. V, ch. XL, 4-226. A la suite de cet ouvrage, on trouve (L. X, ch. VII, p. 494-466) un résumé succinct de ce chapitre.

(49) Suivant son système, Justin prétendait retrouver une allégorie relative à sa doctrine sur l'origine des êtres dans un récit des *Histoires* d'Hérodote (L. IV, ch. VIII-X) ainsi reproduit par l'auteur des *Philosophumena*, peut-être d'après Justin lui-même : Suivant Hérodote, Héraklès, emmenant d'Érythée les bœufs de Géryon, arriva en Scythie. Fatigué du voyage, il s'endormit dans un endroit désert et dormit un peu. A son réveil, il ne vit plus son cheval sur lequel il avait parcouru une longue route. Réveillé, il fit de longues recherches dans le désert pour retrouver sa monture. Il n'y réussit pas, mais il rencontra dans la solitude un être à moitié femme à qui il demanda s'il avait vu son cheval. Cette

et vipère par le bas du corps, à ce que dit Justin : ce principe est appelé Edem (50) et Israel. Voilà, selon lui, quels sont les principes de toutes les choses, racines et sources où tout prend son origine : il n'a rien existé d'autre. Le père (des êtres), dépourvu de prescience, voyant cette Edem à demi jeune fille, vint à la désirer. Il se nommait Eloïm (51), au dire de Justin : de même Edem désira Eloïm et ce désir les unit dans une commune affection. De son union avec Edem, le Père engendra pour lui douze anges: Les noms de ces anges paternels sont : Michel (Mikhaïl), Amen (Amin) (51 bis), Baruch (Baroukh), Gabriel, Esaddœos (52)... Voici également les noms des anges maternels qu'enfanta Edem : Babel, Akhamôth (53), Naas, Bél, Belias, Satan, Saèl, Adonaï, Kavithan (54). Pharaon, Karkaménôs, Lathen. De ces vingt-quatre, les anges paternels aident leur père et exécutent toutes ses volontés, les anges maternels en font autant avec Edem, la mère. L'ensemble de tous ces anges est, suivant Justin, le Paradis, duquel Moïse

fille répondit que oui, mais qu'elle ne le lui montrerait qu'après qu'Héraklès se serait uni à elle en mariage. Hérodote ajoute que la partie supérieure de son corps jusqu'à l'aine était d'une jeune fille, et que le reste avait l'aspect affreux d'une vipère. Héraklès qui désirait vivement retrouver sa monture céda à cette monstrueuse créature : il eut commerce avec elle, la rendit enceinte et lui prédit ensuite que de lui elle aurait à la fois trois fils qui deviendraient illustres. Il leur recommanda, quand ils seraient nés, de leur donner les noms d'Agathyrsos, de Gélonos et de Skythès Ayant reçu d'elle son cheval pour récompense, il s'en alla emmenant ses bœufs. (*Philosophumena* L. IV, ch. IV § 25, p. 226 227.)

(50) Hébreu, *Édèn.*

(51) Hébreu, *Elohim.*

(51 bis) cf. *Apocalypse* III, 14.

(52) Hébreu, *Chaddaï* (le Tout-Puissant). Les noms des autres anges manquent.

(53) Noms donné par les gnostiques de l'École de Valentin en fruit de la *Sagesse* (Sophia), un des éons féminins qui s'échappa du Plérôme pour arriver à la connaissance du Père invisible (S. Irénée, *Quinque libri adversus hæreses*, L. I, ch. IV.)

(54) Peut-être une altération de *Leviatan* (cf. Isaïe, XXVII, 1 ; Job., XL, 25.)

dit : « *Dieu planta le paradis dans Edèm, vers l'Orient* » (55), c'est-à-dire en face d'Edem, pour que celle-ci vît toujours le Paradis, à savoir les anges. C'est par allégorie que ceux-ci sont appelés les arbres du Paradis. L'arbre de la vie est le troisième des anges paternels, Baruch : l'arbre de la science du bien et du mal est le troisième des anges maternels, Naas. C'est ainsi, dit-il, qu'il faut interpréter les paroles de Moïse : celui-ci s'est exprimé à mots couverts, car la vérité n'est pas à la portée de tous. Le Paradis ajoute-t-il, provenant de la mutuelle inclination d'Eloïm et d'Edem, les anges du premier prenant de la plus belle terre, ce qui s'entend, non de la partie animale d'Edem, mais de la partie humaine, au dessus de l'aine et de l'endroit non sauvage de la terre, en forment l'homme. Des parties animales proviennent les bêtes sauvages et les autres animaux. Ils firent donc de l'homme un symbole de leur union et de leur entente, et placèrent en lui leurs puissances : Edem, l'âme et Eloïm l'esprit. C'est ainsi que l'homme, Adam, fut produit comme un sceau et un monument de leur affection, comme un symbole éternel du mariage d'Edem et d'Eloïm. De même naquit Eve, ainsi que dit Moïse, image et symbole, sceau perpétuellement conservé d'Edem ; de même dans Eve-image, l'âme fut placée par Edem, l'esprit par Eloïm. Cette recommandation leur fut faite : « *Croissez et multipliez et remplissez la terre* » (56), c'est-à-dire Edem. Voilà ce qui a été écrit, prétend Justin. Car Edem apporta à Eloïm toute sa puissance comme une sorte de dot. De là, dit-il, à l'imitation du premier mariage, les femmes apportent encore aujourd'hui une dot à leurs maris, obéissant à une règle divine et paternelle, observée par Edem vis-à-vis d'Eloïm. Toutes les choses ayant été créées, comme il est écrit dans Moïse, le ciel, la terre et ce qu'elle renferme, les douze anges de la mère furent répartis en quatre principes, dont

(55) Genèse, II, 8.
(56) Genèse, I, 28.

chacun est appelé fleuve : le Phison, le Geôn, le Tigre et l'Euphrate, comme les nomme Moïse (57) : ces douze anges entourent de leurs circuits quatre parties et gouvernent le monde, ayant sur lui un pouvoir absolu (58) qu'ils ont reçu d'Edem. Ils ne restent pas toujours aux mêmes endroits, mais ils tournent comme en un chœur circulaire, changeant de place et échangeant à de certaines époques et à certains intervalles les postes qui leur ont été assignés. Lorsque Phison domine en un endroit, la faim, la détresse, l'oppression naissent dans cette partie de la terre, car ce groupe d'anges est avare. Il en est de même pour chacune des quatre parties ; selon la puissance et la nature (de chaque groupe), il se produit des catastrophes et des maladies. Cela dure en vertu de la prédominance de ces quatre fleuves : un courant de méchanceté traverse le monde sans interruption, suivant la volonté d'Edem.

L'existence fatale du mal ici-bas provient de cette cause : Eloïm, ayant créé et disposé le monde d'après une commune affection, voulut s'élever jusqu'aux parties supérieures du ciel et examiner s'il existait quelque lacune dans sa création. Prenant avec lui ses propres anges, il tendit à s'élever, laissant Edem en bas : celle-ci, étant la terre, ne voulut pas suivre son époux en haut. Arrivé à l'extrémité supérieure du ciel, Eloïm, voyant une lumière meilleure que celle qu'il avait créée, dit : « *Ouvrez-moi les portes pour que j'entre adorer le Seigneur* » (59), car je croyais être le Seigneur. Une voix, venant de la lumière, lui répondit : « *Voici la porte du Seigneur par laquelle entreront les justes* » (60). A l'instant, la porte fut ouverte, le Père entra sans ses anges vers le Bien et vit « *ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce qui n'est jamais monté au cœur de*

(57) Genèse, II, 10, 11, 13, 14.
(58) Mot à mot : *un pouvoir de Satrape.*
(59) Psaume CXVII, 19.
(60) Psaume CXVII, 28.

l'homme » (61). Le Bien lui dit « *Assieds-toi à ma droite* » (62). Le Père répondit au Bien : « Seigneur, permets-moi de renverser le monde que j'ai fait, car mon esprit est retenu dans les hommes et je veux le reprendre ». Le Bien lui dit : « Tu ne peux pas faire de mal tant que tu es près de moi : Edem et toi, vous avez fait le monde par une mutuelle affection : laisse-la posséder la création tant qu'elle voudra ; toi, demeure près de moi ».

Quand Edem apprit qu'elle était abandonnée par Eloïm. elle appela toute affligée ses propres anges près d'elle et se para magnifiquement dans l'espoir qu'Eloïm, en proie aux désirs, lui reviendrait. Mais celui-ci, dominé par le Bien, ne descendit plus près d'Edem. Alors elle ordonna à Babel, la même qu'Aphrodite, de produire chez les hommes l'adultère et la division des époux, afin que, de même qu'elle était séparée d'Eloïm, de même l'esprit d'Eloïm qui était parmi eux fût affligé et tourmenté par ces divisions et qu'il souffrît les mêmes douleurs qu'Edem délaissée. Elle donna à son troisième ange, Naas, un grand pouvoir pour tourmenter de toutes les manières l'esprit d'Eloïm qui est dans les hommes, afin que celui qui avait abandonné son épouse, en dépit de toutes leurs conventions, fût peiné dans son esprit. A cette vue, le Père envoya Baruch, son troisième ange au secours de l'esprit qui est dans les hommes. Baruch, de retour, se tint au milieu des anges d'Edem, c'est-à-dire le Paradis — car les anges sont le Paradis au milieu desquels il était — et fit cette recommandation à l'homme : « *Mange de tout arbre qui est dans le Paradis, mais ne mange pas de celui de la science du bien et du mal* » (63), à savoir Naas, cela signifie obéir à tous les onze autres anges d'Edem qui ont les passions, mais non l'injustice : c'est Naas qui la possède

(61) S. Paul, 1re *Epître aux Corinthiens* II, 9, d'après Isaïe, LXIV, 4.
(62) S. Mathieu, XXII, 44 d'après Psaume CIX, 1.
(63) Genèse, II, 16-17.

(64). En effet, il alla trouver Eve, la trompa et commit avec elle un adultère, c'est-à-dire un acte injuste : il alla aussi trouver Adam et le traita comme son mignon, ce qui est également injuste : de là viennent l'adultère et la pédérastie. C'est pourquoi les hommes furent soumis aux biens et aux maux vivant d'un seul principe, le Père. Etant monté auprès du bien, il montra la route à ceux qui voulaient s'élever, mais la séparation d'Edem donna naissance aux maux pour l'esprit du père qui est dans les hommes.

Baruch fut envoyé à Moïse et, par lui, il parla aux Israélites pour qu'ils se tournassent vers le Bien. Mais le troisième ange (Naas) par le moyen de l'âme qui, chez Moïse comme chez tous les hommes, procédait d'Edem, obscurcit les commandements de Baruch et fit entendre les siens propres : c'est pourquoi l'âme est en lutte avec l'esprit et l'esprit avec l'âme. Celle-ci est Edem, l'esprit est Eloïm : Tous deux existent chez tous les êtres humains, mâles et femelles.

Après cela, Baruch fut envoyé aux Prophètes, afin d'instruire par eux l'esprit qui habite chez les hommes, et de lui faire fuir Edem et la création mauvaise, comme avait fait le Père : mais, par le même procédé, Naas tenta les prophètes, au moyen de l'âme qui habite dans l'homme avec l'esprit du Père, et ils n'obéirent pas aux paroles dont Baruch avait été chargé pour eux par Eloïm. A la fin, celui-ci choisit un prophète incirconcis, Héraklès, et l'envoya pour vaincre les douze anges de la création mauvaise. Ce sont les douze travaux d'Héraklès où il vainquit, successivement, depuis le premier jusqu'au dernier, le lion (65), l'hydre (66), le sanglier (67) et ce qui vient après. Suivant Justin, ces appellations ne seraient que des anges maternels. Tandis qu'Héraklès paraissait avoir tout vaincu, il fut enchaîné par Omphale, la même que Babel ou Aphrodite : elle le tenta et le dépouilla de

(64) Naas est probablement l'hébreu *Naatsrah*, outrage.
(65) Le lion de Némée.
(66) L'hydre de Lerne.
(67) Le sanglier de Calydon.

sa force, les mandements d'Eloim par l'intermédiaire de Baruch, puis elle le revêtit de son propre vêtement, c'est-à-dire la puissance d'Edem, la puissance inférieure, et ainsi la mission prophétique et les travaux d'Héraklès demeurèrent imparfaits.

Enfin du temps du roi Hérode, Baruch fut envoyé de nouveau par Eloïm et, arrivé à Nazareth, trouva Jésus, fils de Joseph et de Marie, enfant de douze ans, gardant les brebis. Il lui annonça tout ce qui avait été fait par Eloïm, depuis l'origine, ainsi que tout ce qui arriverait ensuite, et lui dit : « Avant toi, tous les prophètes ont été séduits : Jésus, fils de l'homme, fais en sorte de ne pas l'être, mais prêche cette parole aux hommes ; annonce-leur ce qui concerne le Père et le Bien, puis monte vers le Bien, et assieds-toi là avec notre père à tous, Eloïm. Jésus obéit à l'ange en disant : « Seigneur, je ferai tout cela, » et il prêcha. Naas voulut aussi le séduire, (mais Jésus ne l'écouta pas) et demeura fidèle à Baruch. Furieux de ne pouvoir le séduire, Naas le fit crucifier. Jésus, laissant sur le bois le corps (qu'il tenait) d'Edem, monta vers le Bien. Il dit à Edem : « Femme, prends ton fils (68) », c'est-à-dire l'homme psychique et créé du limon, mais lui-même, remettant son esprit entre les mains du Père, monta vers le Bien. Celui-ci est Priape qui a créé avant (πρὶν) que rien n'existât : c'est pourquoi il est appelé Priape, celui qui a tout créé d'abord (ἐπριοποίησε). Aussi, dit Justin, il est dressé dans tous les temples, vénéré par toute la création : sur les routes, il tient suspendus les fruits de l'automne, c'est-à-dire les fruits de la création dont il fut l'auteur, puisqu'il l'a créée alors qu'elle n'existait pas auparavant. Lors donc que vous entendez dire aux gens qu'un cygne est venu vers Léda et qu'il en a eu des enfants, ce cygne est Eloïm. et Léda, Edem. De même quand on raconte qu'un aigle est venu vers Ganymède, l'aigle est Naas, et Ganymède, Adam, — que l'or est venu à Danaé et en a eu un enfant, l'or est Eloïm, et Danaé,

(68) S. Jean, XIX, 26.

Edem. On explique de la même façon, par des apologues, tous les récits fabuleux. Quand les prophètes disent : « *Ecoute, ciel; terre, prête l'oreille, le Seigneur a parlé* » (69), le ciel, dit Justin, désigne l'esprit d'Eloïm qui est en l'homme ; la terre, l'âme qui habite dans l'homme avec l'esprit, le Seigneur est Baruch ; Israel, Edem, car l'épouse d'Eloïm est appelée Edem ou Israel. Le prophète ajoute : « *Israel ne m'a pas connu* » (70), car s'il avait su que je suis près du Bien il n'aurait pas tourmenté, en méconnaissance du Père, l'esprit qui est dans les hommes.

§ 27. Ensuite est écrit dans le premier livre intitulé *Baruch* le serment que prêtent tous ceux qui doivent entendre ces mystères et être initiés au Bien : c'est dit-il, le serment qu'a prêté notre père Eloïm, quand il fut auprès du Bien ; il ne s'est pas repenti d'avoir juré, selon ce qui est écrit : « *Le Seigneur a juré et il ne s'en repentira pas* » (71). Voici quel est ce serment : « Je jure, par celui qui est au dessus de tout, par le Bien, de garder fidèlement ces mystères et de ne les révéler à personne ; de ne pas me détourner du bien vers la création. » Après que l'initié a prêté ce serment, il se présente devant le Bien et contemple « *ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce qui n'est jamais monté au cœur de l'homme* » (72) ; et il boit de l'eau de la vie qui est pour eux un bain, à ce qu'ils prétendent, « *une source d'eau vive jaillissante* » (73). Car, dit Justin, il faut distinguer entre l'eau et l'eau ; il y a l'eau, au dessous du firmament. celle de la création mauvaise dans laquelle se baignent les hommes psychiques et créés du limon ; il y a aussi, au dessus du firmament, l'eau vive du Bien, dans laquelle se baignent les hommes selon l'esprit et la vie, dans laquelle s'est baigné Eloïm qui ne s'en est pas

(69) Isaïe, I, 2.
(70) Isaïe, I, 3.
(71) Psaumes, CIX, 4.
(72) S. Paul, I, Epitre aux Corinthiens, II, 9, d'après Isaïe, LXIV, 4.
(73) S. Jean, IV, 14.

repenti. Lorsque le prophète dit : « *prendre pour lui-même une femme de prostitution* » parce que, par sa fornication, « *la terre se livre à la débauche derrière le Seigneur* » (74), cela, dit Justin, désigne Edem loin d'Eloïm : par là, le prophète révèle clairement le mystère complet, mais, grâce à la méchanceté de Naas, il n'est pas compris. C'est de cette manière, et par d'autres radotages prophétiques qu'ils (les adeptes de Justin) s'expriment dans un grand nombre de livres et spécialement celui qui est intitulé Baruch où le lecteur apprendra leur mythologie au complet (75).

René Basset.

(74) Osée, I, 2.

(75) Aux versions allemandes du livre éthiopien de Baruch, citées notes 4 et 5, il faut ajouter une traduction anglaise : Harris, *Rest of the words of Baruch Haverford college studies*, 1890, n. 2.

LA MAGIE
CHEZ LES CHALDÉO-ASSYRIENS

(*Suite*).

II

MAGIE NOIRE

A. — Sorcellerie.

Les inscriptions ne nous offrent que des formules favorables, et, les imprécations exceptées, nous ne connaissons pas actuellement de textes de magie noire. Pourtant les documents nous fournissent des renseignements sur la sorcellerie, dont ils combattent les sortilèges.

Un hymne au Soleil, dont nous avons donné la traduction au chapitre « Incantations » montre que ce dieu était invoqué pour combattre les démons et les sorciers dont il était le grand ennemi.

Un hymne aux Eaux, et un autre au dieu Fleuve, cités par M. Lenormant dans son livre sur *La Magie chez les Chaldéens*, p. 168, ont rapport surtout au mauvais sort par paroles (le premier) et par charme (le second)

Voici ces deux hymnes :

« Eaux sublimes, [Eaux du Tigre],
Eaux de l'Euphrate, qui [coulent en leur lieu],
Eaux qui se réunissent dans le fleuve Océan, filles
du fleuve Océan qui sont sept,
Eaux sublimes, Eaux fécondes, Eaux brillantes,
à la face de votre père E'a,

à la face de votre mère, l'Epouse du grand Poisson,
qu'il soit sublime ! qu'il féconde ! qu'il brille !
Que la bouche mauvaise et néfaste n'ait pas d'effet !
Amen ! »

(W. A. I. IV, 14, 2, recto).

O dieu Fleuve, qui t'avances comme l'éperon du navire,
chasse de devant lui le sort mauvais, comme un animal sauvage dangereux.
. . . . . Que le soleil à son lever dissipe les ténèbres ! que jamais dans la maison elles ne soient !
Que le sortilège mauvais retourne dans le désert, dans les lieux élevés !
Le sortilège mauvais, Esprit du Ciel, conjure-le ! Esprit de la Terre, conjure-le !
Amen ! Le sortilège mauvais se répandant sur le pays, ô dieu Fleuve, détruis-le !

(W. A. I. IV, 14, 2).

La sixième formule de la grande litanie conjuratoire, dont nous avons parlé à propos de la magie médicinale, donne :

« Ce qui s'attache à la figure de l'homme,
le visage mauvais, l'œil mauvais,
la bouche mauvaise, la langue mauvaise,
la lèvre mauvaise, le poison mauvais :
Esprit du Ciel, conjure-les ! Esprit de la Terre, conjure-les ! »

Par l'expression « le poison mauvais », cette formule fait évidemment allusion aux philtres et aux breuvages enchantés. Des documents cunéiformes, il ressort que le sorcier est généralement appelé « l'homme mauvais, l'homme malfaisant », et ses pratiques exprimées d'une manière indirecte, comme si on redoutait de le faire avec précision ; les sortilèges, en effet, sont « ce qui

agit, ce qui est mauvais, ce qui est violent » ; — les rites de la sorcellerie s'appellent « l'œuvre » ; les sorts par paroles pourtant sont « la parole mauvaise », expression précise que l'on trouve surtout dans les versions assyriennes sémitiques. Le sorcier peut produire le mal sous toutes ses formes : fascination (mauvais œil), déchaînement des mauvais esprits, possession par les démons, maladies, provocation de la mort (par paroles mauvaises, imprécations, philtres, poisons). A titre de renseignements nous donnons une incantation dont nous n'avons pu revoir la traduction, n'ayant pas entre les mains le texte, qui est écrit sur une tablette du British Museum cotée k. 142. Nous emprunterons donc la traduction de M. Lenormant.

« Le charmeur m'a charmé par le charme, m'a charmé par son charme ;
la charmeuse m'a charmé par le charme, m'a charmé par son charme ;
le sorcier m'a ensorcelé par le sortilège, m'a ensorcelé par son sortilège ;
la sorcière m'a ensorcelé par le sortilège, m'a ensorcelé par son sortilège ;
la magicienne m'a ensorcelé par le sortilège, m'a ensorcelé par son sortilège ;
le jeteur de sort a tiré et a imposé son fardeau de peine ;
le faiseur de philtres a percé, s'est avancé et s'est mis en embuscade en cueillant son herbe ;
— Que le dieu Feu, le Héros, dissipe leurs enchantements ! »

On voit par cette formule que le sorcier chaldéen opérait de toutes manières : par le charme, par le sortilège (pratiques mystérieuses), par des objets ensorcelés (fardeau de peine), par le

jet de sorts, par la composition de philtres au moyen de certaines herbes.

B. — Imprécations.

Mais il opérait aussi par envoûtement et par imprécations, et les textes font souvent allusion à ce genre de sorcellerie.

« L'imprécation agit sur l'homme comme un démon mauvais,
La voix qui crie [est] en lui ;
la voix mauvaise [est] sur lui ;
l'imprécation mauvaise cause son mal.
Cet homme, l'imprécation mauvaise le saigne comme un mouton :
son dieu dans son corps fait la maladie,
sa déesse [dans son corps] met le tourment ;
comme... ?... la voix qui crie le terrasse et le maîtrise.
Mirri-Dugga est venu à son secours ;
dans la maison vers son père E'a, il va et dit :
« Mon père, l'imprécation est sur l'homme comme un esprit mauvais »
Et pour le mal il dit [à son père E'a] :
« Fais le nombre [propice] ; cet homme ne le connaît pas ; il est soumis au nombre. »
Alors E'a répondit à son fils Mirri-Dugga :
« Mon fils, le nombre tu ne le sais pas ; [viens], que je fasse le nombre pour toi.
Mirri-Dugga, tu ne connais pas le nombre ; [viens], que je fasse le nombre pour toi.
Ce que je sais, tu le sais aussi », etc. . . . . »

(W. A. I. IV. 7).

On voit par cette formule que si le Nombre était employé comme remède contre les maladies et les possessions de démons, il l'était aussi

par les sorciers et avait une vertu plus qu'ordinaire, puisqu'il nécessitait l'intervention de E'a et de Mirri-Dugga. Et, dans le cas particulier de la formule ci-dessus, la puissance du maléfice par le nombre est doublée encore par les effets terribles de l'imprécation. Les formules d'imprécations devaient, en effet, avoir les conséquences les plus funestes pour ceux contre qui elles étaient dirigées. Aussi en citerons-nous quelques-unes, en ne rappelant que pour mémoire celle qui suit, sur le Caillou-Michaux, l'acte de constitution d'un immeuble en dot d'une femme pour son mariage ; aussi bien a-t-elle été traduite plusieurs fois et cette dernière, en particulier, dans *La Magie chez les Chaldéens*, p. 61, par Fr. Lenormant.

1° Imprécations d'Apil-Schin, fils de Zabû et grand-père de Hammuragasch.

(W. A. I. IV. 12 — et Delitzsch : Lex., p. 56, in fine).

Le recto de la tablette énumère l'œuvre d'Apil-Schin, le verso porte la formule imprécatoire suivante :

« . . . . [celui qui...] dégradera ce char et qui [en arrachera] l'or coûteux (massif ?)... et le restaurera pour lui-même et... en changera l'emplacement et [qui], dans la maison des ténèbres, lieu de l'obscurité..., laissera entrer l'ennemi et détruira l'inscription de mon nom et dira : « Ecris mon nom [à la place de celui-ci] » ; — cet homme, qu'il soit roi ou prêtre-roi ou un homme ordinaire, quel que soit son nom, puisse [le Seigneur des] pays le regarder furieusement dans la violente colère de son cœur, et lui, son nom, sa race, ses gens,... [ses] peuples florissants (?), puisse-t-il les anéantir ! Sa semence (sa race) puisse-t-il la moissonner et ne lui envoyer pas une seule fois un porteur d'eau ! [Nin-lil, l'aimée de] Bêl, son époux, dont la loi est favorable, puisse-t-elle en ennemie faire

ses *ikirri* (sentences ?) et... porter son inimitié devant la demeure brillante des Dieux ! Puisse [Nindar, le héros] de Bêl, le Seigneur de l'épée, ne lui accorder point l'arme de sa force ! Sur le lieu du combat et de la bataille, puisse-t-il. . . . . . ses genoux et les genoux de ses guerriers ! Puisse son ennemi le saisir ! avec. . . . . . puisse-t-il emplir la main de ses ennemis (c'est-à-dire le livrer à ses ennemis) !. . . . . dans le pays de ses ennemis l'emmener comme butin ! »

2° Formule imprécatoire

publiée dans W. A. I., III, 41.

Cette imprécation commence par la formule juridique : « Pour tous les temps, pour le futur des jours, » et continue ainsi :

« [Si quelqu'un], que ce soit un homme fait (?), [ou] un vieillard (?), [ou] un fonctionnaire, [ou] un paysan (?), [ou] un chef, [ou] un [individu] quelconque, habitant sur le territoire de la Maison (famille) de Habban, — dirige son esprit vers l'accaparement de ces champs. . . . . . et en fait présent soit à un dieu [1], ou à un roi, ou au vicaire du roi, ou au vicaire d'un satrape ou d'un gouverneur de pays ou de quelqu'un autre, ... soulève cette pierre et la lance dans le fleuve, la jette dans une citerne, la brise avec une pierre, la consume par le feu, la recouvre de terre, la cache dans un lieu où ne la voie plus ;

Cet homme, puissent les dieux Anu, Bêl, E'a, la déesse Nin-mah [2], les grands Dieux, le regarder avec colère, le maudire d'une imprécation inébranlable !

Le dieu Schin, Illuminateur du Ciel brillant, puisse-t-il couvrir tous ses membres (?) d'une lèpre (?) incurable, et [faire que], jusqu'au jour de sa mort, il ne soit plus sain, et [que], semblable à un âne du dé-

[1] Comme don de sacrifice.

[2] C'est-à-dire « la Maîtresse sublime. » C'était l'épouse de Bêl.

sert [1], il se repose chez lui dans la muraille d'enceinte de sa ville !

Le dieu Schamasch, Juge du Ciel et de la Terre, puisse-t-il abattre son visage [et] changer en ténèbres (?) son jour éclairé !

La déesse Ischtar, la Maîtresse sublime des Dieux, puisse-t-elle le. . . . . , jour et nuit ses demeures..., et, comme avec un chien dans les rues de la ville, avec lui. . . . . !

Le dieu Marduk, Roi du Ciel et de la Terre, puisse-t-il pour un avenir sans fin enchaîner son corps avec des chaînes immuables !

Le dieu Nindar, Seigneur des contrées et des frontières, puisse-t-il déplacer ses frontières et son pays. . . . . . . !

La déesse Gula [2], la Mère sublime, la grande Maîtresse, puisse-t-elle faire naître dans son corps une cécité à jamais inébranlable ! puisse-t-il [voir] se changer en eau le liquide rose-clair et le sang [de son corps] !

Le dieu Rammânu, Guide du Ciel et de la Terre, puisse-t-il inonder son champ, remplir d'*idrânu* ses verts blés en herbe et d'ivraie son blé en grains !

Le dieu Nabû, Messager sublime, puisse-t-il donner à son destin des jours de malheur et de malédiction !

Les grands Dieux, pour autant qu'ils sont nommés sur cette tablette, puissent-ils le poursuivre par une fin malheureuse et par l'affliction, et, en présence des gens qui sont dans la prospérité, exterminer son nom, sa semence [3], ses enfants et sa progéniture. »

(W. A. I, III, 43).

Parmi tous les malheurs dont, dans une formule imprécatoire semblable à la précédente, Marduk-nadin-ahi demande aux Dieux d'acca-

[1] Ane sauvage, onagre.
[2] Epouse de Nindar.
[3] Sa race.

bler celui qui brisera son *temen* [1], nous relevons le souhait suivant :

« Schin, Flambeau du Ciel brillant, puisse-t-il vêtir son corps de la lèpre comme d'un vieil habit ! »

3° Imprécations de Rammânu-Nirâri Ier [2]

(Vers 1350 av. J.-C.).

« Lorsque le toit (*muslâlu*) du Temple du dieu Aschur, mon Seigneur, ... fut tombé en ruines, je le relevai dans les mêmes lieux, je fis en sorte qu'il s'y dressât de nouveau ; avec des pierres de taille et des *sudarri* (?) de la ville d'Ubasî je le refis, je le rebâtis à sa place, j'y rangeai ma tablette.

[Si] un prince postérieur, au temps où cet endroit sera devenu vieux et délabré, relève ses ruines et replace en son lieu ma tablette avec l'inscription de mon nom, le dieu Aschur entendra sa prière.

[Mais] celui qui grattera ma signature et inscrira son nom [à la place], et gardera ma tablette, la lancera dans les flots, la consumera par le feu, la jettera dans l'eau, la couvrira de terre, l'emportera et la mettra dans une bibliothèque (?), en un endroit où on ne la verra (trouvera) pas, et qui, en vue de ces actes dignes de malédiction, à un ennemi, à un adversaire, à un antagoniste, à un scélérat, en une langue (idiome) ennemie, et à qui que ce soit d'ailleurs, enverra un duplicata [de cette tablette] et la laissera prendre, — et celui aussi qui pensera et fera quelque chose que ce soit de cette nature ; — celui-là, Aschur, le . . . . . , dieu qui habite dans le temple de la Montagne des

[1] Pierre fondamentale, portant l'inscription et la signature de celui qui faisait élever le monument.

[2] Ce texte est très difficile à traduire et quelquefois même la lecture des signes cunéiformes est au moins douteuse. Nous le citons cependant à cause de la violence des imprécations que la formule énonce.

pays [1], Anu, Bêl, E'a et Marduk, les grands Dieux, les Igigu (Anges) du Ciel, les Annunaki de la Terre qui leur [2] rendent hommage, puissent-ils le regarder avec colère, le maudire avec fureur d'une malédiction inébranlable, anéantir dans le pays son nom, sa semence (race), sa force de combat (armée) et sa famille! Le bouleversement de son pays, la destruction de ses gens et de ses frontières, puissent-ils être ordonnés [3] par leur bouche auguste !

Puisse le dieu Rammânu le submerger dans une inondation ennemie! Puisse-t-il porter sur son pays et lancer sur son pays, comme un débordement, l'inondation, l'ouragan, la tempête, l'orage (?), la bourrasque, la disette et la famine, la malédiction et la faim ! Puisse-t-il faire [de ce pays] des tumuli [arides] et des terres [incultes] ! Puisse le dieu Rammânu regarder son pays d'un œil gros de malheurs !

Date — Au mois des sacrifices aux Dieux, le 20e jour, sous l'éponymie (limu) de Schalmân-Karradu.

4° Imprécations de Schalmânu-Ascharid Ier

(W. A. I. III. 3, n° 3-5).

Cette inscription très importante est tirée d'un revêtement votif du temple d'Ischtar à Ninive, dont jusqu'ici des fragments seuls ont été publiés. G. Smith en a donné (*Discoveries*, p. 248) une traduction anglaise qu'il fit suivre de la note suivante : « In parts the record is so mutilated that I have only given the general sense ».

« Schalmânu-Ascharid, roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, fils de Rammânu-Nirârî, roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, fils de Pudi-ilu, roi puis-

[1] Scharsag-kur-kur-ra.
[2] A ces grands Dieux.
[3] Mot à mot : « Sortir comme un ordre. »

sant, roi du monde, roi d'Assyrie, — conquérant, [des pays]. . . . . de Niri, de Lulumi. . . . . et de Muçri, qui marche sous la tutelle de la déesse Ischtar, sa Maîtresse, et qui n'a point de rival, qui combat au milieu de la bataille et qui vainc leur pays.

Lorsque le temple de la déesse Ischtar, la Maîtresse de Ninive, ma Dame, que Schamschi-Rammânu, le prince qui marcha (vivait) avant moi, avait bâti, et qui tombait en ruines :

[lorsque] ce temple, dans le cours des temps, fut devenu délabré, je le rebâtis depuis sa fondation jusqu'à son toit. Le prince qui marchera après moi [1], qui verra mes actes de fondation et les remettra à leur place, comme j'ai fait pour ceux d'Aschur-uballit, puisse Ischtar le bénir ! [Mais] celui qui détruira mes tablettes, puisse Ischtar le maudire et extirper de la terre son nom et sa semence ! »

C. — *Evocation des morts.*

Les âmes des morts, enfermées dans le *kurnuki* [2] sous la garde de la déesse infernale Allâtu, peuvent être ramenées sur la terre à l'état de vampires, au grand dam des vivants dont ils se nourrisent, ainsi que nous l'apprend l'épopée religieuse de la descente d'Ischtar aux Enfers.

« Au gardien de la porte elle dit (fit connaître) sa volonté. « Gardien des eaux, ouvre ta porte. Ouvre ta porte et que j'entre. [Car] si tu n'ouvres pas la porte et que je n'entre pas, je briserai la porte [et] le verrou : je romprai, je briserai le linteau et je briserai les battants ; et je rendrai forts les morts en les

[1] C'est-à-dire : « Mon successeur. »
[2] En assyrien sémitique *mât la taïrat* « le pays d'où l'on ne revient pas », c'est-à-dire l'enfer.

nourrissant [1] des vivants. Plus que [2] les vivants je multiplierai les morts. »

Les textes magiques, nous l'avons vu, s'accordent à reconnaître aux morts la faculté de se changer en vampires, en fantômes et en spectres, dont les Chaldéens avaient une immense frayeur. C'est pour préserver les vivants de l'agression des mânes des morts, qu'on plaçait des génies bienfaisants à la porte de l'Enfer.

« O toi, taureau créé par le dieu. . . ? . . .
toi qui gardes les lieux du Ki-gina [3] où habitent les morts,
pour tous les temps futurs le dieu Nin-is-zida t'a placé [là].
Les grandes. . . . , les limites, les barrières, les portes
. . . . départageant le Ciel et la Terre
. . . . qu'il les garde ! »

Une grande partie des incantations de la collection magique sont destinées à défendre des atteintes des démons souterrains. Mais si nous connaissons les formules employées pour repousser la possession par les démons, nous ne savons pas, actuellement, quels rites et quelles paroles étaient employés pour les évoquer.

Cependant, Jamblique [4] nous atteste que la nécromancie ou nécyomanie était florissante à Babylone. Les textes cunéiformes corroborant cette attestation, rien ne s'oppose à conclure que le sorcier malfaisant passait, chez les Acca-

1 Mot à mot · « par les mets des vivants. »
2 Mot à mot : « Par-dessus [le nombre des] vivants je multiplierai les morts. »
3 « Lieu ferme, stable » c'est-à-dire Tombeau.
4 *Ap.* Phot. *Biblioth.* cod. 94, p. 75, éd. Bekker.

diens et chez les Assyro-Babyloniens, pour avoir la puissance d'évoquer les démons des trépassés, pour les lancer contre les vivants auxquels il voulait nuire. Cette croyance, d'ailleurs, était répandue chez tous les peuples anciens, et il serait surprenant que les Chaldéens, ces maîtres ès arts magiques de tous les peuples de l'Asie occidentale d'abord et de l'Europe ensuite, ne l'eussent pas eue et n'en eussent pas tiré parti dans les pratiques de la magie noire.

(*A suivre*) A. Laurent.

TRAITÉ DES DIEUX

ET

DU MONDE

PAR SALLUSTE LE PHILOSOPHE

(*suite*)

CHAPITRE HUITIÈME

De l'entendement et de l'âme. Que l'âme est immortelle.

Il y a une puissance qui est au-dessous de la substance, mais au-dessus de l'âme ; car elle tient de la substance son être, et elle perfectionne l'âme comme le soleil éclaire les yeux. Il y a des âmes raisonnables et immortelles ; il y en a qui sont privées de raison et sujettes à la mort. Les premières procèdent des dieux du premier rang ; les secondes de ceux du second. Mais il faut d'abord rechercher ce que c'est que l'âme. Je crois qu'elle consiste dans le principe qui met la différence entre les choses animées et les choses inanimées. Cette différence a lieu par rapport au mouvement, au sentiment, à l'imagination, à l'intelligence. L'âme privée de raison se borne au sentiment et à l'imagination. L'âme raisonnable prend l'empire sur le sentiment et l'imagination, et se sert pour cet effet de la raison. L'âme sans raison obéit aux passions du corps, à la convoitise, à la colère. L'âme raisonnable méprise le corps ; et étant aux prises avec l'âme privée de raison, sa victoire produit la vertu, et sa défaite le vice. Son immortalité est nécessaire, puisqu'elle connaît les dieux ; car rien de mortel n'a jamais connu ce qui est immortel. On peut encore l'in-

férer du mépris qu'elle conçoit pour les choses humaines, les regardant comme étrangères, et de l'opposition où elle se trouve avec les corps, comme étant incorporelle : car, quand les corps sont, pour ainsi dire, tout neufs et dans leur beauté, l'âme est dans la faiblesse et dans l'égarement, au lieu qu'elle se renforce et fleurit, lorsque les corps viennent à vieillir. De plus, toute âme studieuse se sert de l'entendement, qui n'est la production d'aucun corps ; car comment l'entendement naîtrait-il de ce qui en est privé ? Et quoique l'âme se serve du corps comme d'un instrument, elle n'est pourtant pas en lui, tout comme un machiniste n'est pas dans ses machines ; néanmoins il y a plusieurs de celles-ci qui se meuvent, sans que personne y touche. Enfin, si le corps écarte souvent l'âme de sa droite route, il ne faut pas s'en étonner ; il en est encore comme des machines artificielles, qui ne sauraient produire leur effet, quand les ressorts sont endommagés.

CHAPITRE NEUVIÈME

De la providence, du destin et de la fortune.

On reconnaît la providence des dieux aux caractères suivants. D'où viendrait l'ordre qui règne dans le monde, s'il n'y avait point d'auteur de cet ordre ? Pourquoi n'y a-t-il rien qui ne se rapporte à quelque but ? L'âme privée de raison, par exemple, au sentiment ; l'âme raisonnable, à faire l'ornement de la terre ? On aperçoit aussi les soins de la providence à l'égard de la nature. La transparence des yeux est destinée aux usages de la vision ; le nez est placé au-dessus de la bouche, pour discerner les mauvaises odeurs ; les dents du milieu sont pointues, pour trancher les aliments ; celles du fond sont larges pour les briser. Ainsi nous voyons que tout est disposé en toutes choses suivant les principes de la raison. Or, il est impossible que la providence sétendant à ces

derniers détails, n'influe pas sur les premières et grandes choses. Les divinations et les guérisons qui arrivent dans le monde, ne peuvent venir que de la bonne providence des dieux. Cependant il ne faut pas penser que les dieux, en prenant ce soin du monde, soient obligés d'exercer leur volonté, ou de vaquer à quelque travail. Il en est comme des corps, qui, ayant certaines facultés, les déployent par là même qu'ils existent. L'existence du soleil, par exemple, emporte par elle-même les effets de la lumière et de la chaleur. A plus forte raison la providence des dieux procure-t-elle sans peine et sans travail, le bien des choses qui en sont l'objet. C'est par là qu'on peut résoudre les difficultés des Epicuriens, quand ils disent que la divinité ne saurait ni s'occuper elle-même ni donner des occupations aux autres. Telle est la providence incorporelle des dieux, qui a pour objet les corps et les âmes. Il y en a une autre qui vient des corps mêmes, qui est dans les corps, et qu'on appelle le destin, parce que c'est une espèce d'enchaînement qu'on observe davantage dans les corps. La science des mathématiques tire son origine de là. Les choses humaines sont donc dirigées non seulement par les dieux; mais encore par les corps divins ; et cela est principalement vrai et raisonnable par rapport à la nature corporelle. La raison découvre là-dedans le principe de la santé et de la maladie, de la prospérité et de l'adversité, suivant la situation de chacun. Mais dire que les injustices et les débauches sont l'effet du destin, ce serait nous faire passer pour bons, et les dieux pour méchants. A moins que quelqu'un ne veuille dire que tout est disposé au bien dans le monde pour ceux qui suivent la nature ; mais qu'une mauvaise éducation, ou un tempérament faible, tournent en mal ce que le destin avait arrangé en bien. Ainsi le soleil, qui est une excellente chose pour tout le monde, ne laisse pas d'incommoder ceux qui ont le mal d'yeux, ou la fièvre. Pourquoi les Massagètes dévorent-ils leurs pères ? Pourquoi les Hébreux endurent-ils la circoncicion, et les Perses conser-

vent-ils leur noblesse ? Pourquoi dans le même temps qu'on attribue à *Saturne* et à *Mars*, d'être les principes de divers maux, en fait-on une source de biens, en rapportant à leurs influences bénignes la philosophie, la royauté, le commandement des armées, la possession des trésors. Si cela dépend de triangles et de carrés, il est absurde de faire de la vertu humaine une chose immuable, tandis que les dieux changent continuellement de place. Si l'on peut prédire la noblesse ou la bassesse des pères, c'est une preuve que les étoiles ne font pas tout, mais qu'elles indiquent seulement certaines choses. Car comment des circonstances qui précèdent la naissance, dépendraient-elles de la naissance même. Outre la providence et le destin, qui s'étendent aux nations, aux villes, et à chaque homme en particulier, il y a encore la fortune, dont, suivant l'ordre des matières, il faut dire ici quelque chose. On appelle donc de ce nom les différentes choses qui arrivent contre notre attente, et que la puissance des dieux fait tourner à notre bien. C'est à cause d'elle principalement qu'il convient à tous les états de rendre un culte et des hommages aux dienx. Car la constitution de tout état résulte de l'assemblage de différentes choses. La fortune exerce son pouvoir sur notre globe sublunaire ; mais au-dessus de cette région, il n'arrive rien de fortuit. Il ne faut pas non plus s'étonner, si la fortune favorise les méchants, tandis que les bons sont dans la disette. Car si les premiers placent tout leur bonheur dans leurs richesses, ceux-ci n'en font aucun cas. D'ailleurs la prospérité des méchants ne leur ôte point leurs vices ; et la vertu suffit par elle-même aux gens de bien.

CHAPITRE DIXIÈME

De la vertu et du vice.

Pour expliquer ce qui concerne la vertu et le vice, il faut se rappeler ce que nous avons dit au sujet de

l'âme. Celle qui est privée de raison excite d'abord dans les corps la colère et la convoitise, mais l'âme raisonnable modère ces affections ; de sorte que l'on peut distinguer trois choses dans l'âme, la raison, l'appétit irascible, et l'appétit concupiscible. La vertu est cette prudence de la raison, qui change la colère en force, qui met à la convoitise le frein de la tempérance, et qui donne pour guide à l'âme toute entière la justice. L'office de la raison est de discerner les choses convenables, afin que la colère lui obéissant, méprise les choses qui paraissent formidables, et que la convoitise ne s'arrête pas aux plaisirs apparents, mais suive les directions de la raison. Quand les choses vont ainsi, il en résulte une vie juste ; idée beaucoup plus étendue que cette petite partie de la vertu, qu'on nomme communément justice, et qui a pour objet l'intégrité dans le maniement des richesses. Aussi voit-on toutes les vertus réunies dans ceux qui ont reçu de bonnes instructions, au lieu que les ignorants n'ont que quelques vertus de détail, l'un sera courageux, mais injuste ; l'autre tempérant, mais imprudent ; un troisième aura la prudence en partage, sans la tempérance. Ce ne sont pas là des vertus, puisque la raison n'y a aucune part, qu'elles sont imparfaites, et que quelques animaux s'en trouvent doués. Le vice consiste dans les dispositions contraires ; dans le dérèglement de la raison, dans la lâcheté de l'appétit irascible, dans l'intempérance de l'appétit concupiscible, dans l'iniquité de l'âme entière. Les vertus naissent du bon gouvernement des états, de la saine éducation, et des instructions. Le contraire produit des vices.

CHAPITRE ONZIÈME

Du bon et du mauvais gouvernement.

Le gouvernement des états semble formé sur le modèle des trois parties de l'âme. Ceux qui ont le

commandement représentent la raison ; les soldats l'appétit irascible ; le peuple l'appétit concupiscible. Là où tout est régi par la raison, et où le meilleur gouverne, c'est l'état monarchique. Là où le gouvernement est administré par plus d'une personne et où l'appétit irascible influe aussi bien que la raison, c'est l'aristocratie. Là où la convoitise domine, et où l'on rapporte tout à son utilité particulière, c'est la timocratie. Le contraire de l'état monarchique, c'est la tyrannie, puisque dans le premier tout se fait par la raison, et dans l'autre tout contre la raison. Le contraire de l'aristocratie, c'est l'oligarchie ; car au lieu des meilleurs, c'est un petit nombre des plus mauvais qui gouvernent. Enfin l'opposé de la timocratie c'est la démocratie, qui a lieu, quand ce ne sont pas les plus opulents qui dirigent les affaires, mais que le peuple en général est le maître.

FORMEY.

(*A suivre.*)

TRAITÉ

de la

Petite Assemblée Sainte

PAR

SIMÉON BEN-JOCHAÏ

(*Suite*)

SECTION XII.

Des Cheveux du Microposope.

470. Du crâne de la tête dépendent tous Ceux qui sont Gouverneurs et Chefs [1], et certes par les boucles des cheveux.

471. Ils sont noirs, et ils sont liés entr'eux, et attachés ensemble.

472. Ils sont adhérents à la lumière supérieure, qui entoure sa tête par le Père, et par le cerveau qui est éclairé par le Père.

[1] Le Microposope exerce le Pouvoir Suprême, par des Chefs Archangéliques, qui ont des Fonctions, comme les Agents ministériels de la Puissance souveraine de l'Ancien très saint. Siméon-ben-Jochaï, dans les sections suivantes, nous fait connaitre les Chefs qui sont délégués par le Microposope, en tant qu'ils correspondent au crâne, aux cheveux, au front, aux yeux, au nez, aux oreilles, à la face, à la barbe, et le reste.

Selon la doctrine catholique, le Christ ressuscité, — vrai Microposope, — gouverne toute chose au ciel, sur la terre, et dans les mondes, par les intelligences restées fidèles, et par le concours de l'Humanité vivant sur la terre, et celui des Justes qui ont acquis ce droit par des œuvres de vie.

473. Ensuite viennent les poils longs sur les poils, par la lumière qui entoure sa tête, par la Mère, et de l'autre cerveau.

474. Tous adhèrent et sont entortillés par les cheveux, qui ont l'enlacement par le Père.

475. Et parce qu'ils sont entremêlés ensemble, et qu'ils sont embrouillés entr'eux, de là tous les cerveaux sont liés au cerveau supérieur.

476. De là, tous les prolongements, qui procèdent des trois cavités du cerveau, sont entremêlés ensemble, contenant le pur et l'impur, et tous les accroissements et les mystères, aussi bien les occultes, que ceux qui sont manifestés.

477. Et parce que les cerveaux ont un lien mystérieux avec les oreilles du Seigneur, ainsi elles brillent en forme de couronne de la tête, et elles pénètrent dans les cavités du crâne.

478. De là, toutes ces boucles de cheveux couvrent au-dessus, et pendent aux côtés des oreilles, ainsi que nous l'avons exposé ailleurs.

479. Et c'est pourquoi il est écrit, 2 Rois XIX, 16 : *Seigneur, incline ton oreille, et écoute.*

480. De là, ce que nous avons dit ailleurs : Si quelqu'un désire que le Roi incline vers lui son oreille, qu'il dispose la chevelure de la tête du Roi, et qu'il détourne les cheveux de ses oreilles ; alors le Roi l'exaucera, en toutes les choses qu'il lui demandera.

481. Dans la division des cheveux, il y a une voie qui est en connexion avec le sentier de l'Ancien des jours ; et par elle sont mises en ordre toutes les voies des préceptes de la Loi.

482. Et Ceux qui président aux vociférations et aux lamentations sont constitués au-dessus de

ces voies, et ils dépendent de chacune des boucles de cheveux.

483. Et Ceux-ci tendent un piège aux pécheurs, afin qu'ils ne connaissent pas leurs voies.

484. C'est cela, qui est dit, Prov. IV, 18: *La voie des impies est comme l'obscurité.*

485. Tous ceux-ci dépendent des boucles rigides de cheveux : de là ils sont tous rigides, comme nous l'avons exposé.

486. En ceux qui sont doux sont liés Ceux qui ont la Balance, ainsi qu'il est écrit : Ps. XXV, 10 : *toutes les voies du Seigneur sont bonté et vérité.*

487. Ainsi lorsque des cheveux occultes sortent ces productions du cerveau, par là chacun d'eux rend manifeste la nature de son espèce.

488. D'un cerveau, par ces boucles de cheveux doux, procèdent Ceux qui président à la Balance, ainsi qu'il est écrit, Ps. XXV, 10. *toutes les voies du Seigneur sont bonté et vérité.*

489. Du second cerveau, par les boucles de cheveux rigides, procèdent et dépendent Ceux qui président aux vociférations et aux lamentations. C'est de cela qu'il est écrit, Prov. IV, 19 : *La voie des impies est comme l'obscurité, ils ne savent pas où ils tomberont.*

490. Que signifie cela ? c'est-à-dire, le sens de ces paroles : *ils ne savent pas*, c'est celui-ci, *ils ne savent, et ils ne veulent pas savoir.*

491. *Où ils tomberont ;* il faut lire ils tombent dans la Mère, c'est-à-dire, entre les mains de Ceux qui doivent servir le côté de la Mère.

492. Qu'est-ce que le côté de la Mère ? C'est la Rigueur sévère, que Ceux qui président aux

vociférations et aux lamentations doivent servir.

493. Du troisième cerveau, par ces boucles de cheveux disposés au milieu de la tête, procèdent et dépendent les Chefs des Chefs, et ils se nomment les Faces qui brillent et qui ne brillent pas.

494. Et de ceux-ci il est écrit, Prov. IV, 26: *Tiens en balance la voie de ton pied.*

495. Et tous Ceux-là sont dans les boucles des cheveux de la tête.

SECTION XIII.

Du front du Microposope.

496. Le Front du crâne est le front pour voir les pécheurs.

497. Et lorsque ce front se découvre, alors les Chefs qui rendent les Jugements sont excités contre ceux-là qui n'ont pas de honte dans leurs œuvres.

498. Ce front a la couleur rosée. Mais en ce temps, lorsque le front de l'Ancien se montre en face de ce front, celui-ci apparaît blanc comme la neige.

499. Et cette heure se nomme le Temps de la Bienveillance pour tous.

500. Dans le Livre de l'enseignement de Jebha le vieux, il est dit: ce front est le réceptacle du front de l'Ancien.

501. Et nous avons dit ailleurs, qu'en faisant permuter les lettres, ce mot signifiait: Supériorité.

502. Or, il y a plusieurs supériorités, de telle sorte qu'une autre supériorité domine dans un

autre lieu, et il y a d'autres supériorités qui s'étendent sur tout le corps.

503. Le jour du Sabbat, au temps des Prières postméridiennes le front de l'Ancien très-saint se découvre, afin que les jugements ne soient pas excités.

504. Et tous les jugements sont suspendus, et quoiqu'ils subsistent, ils ne sont pas mis à exécution.

505. De ce front dépendent vingt-quatre tribunaux, pour tous ceux qui sont déréglés dans les œuvres.

506. Ainsi qu'il est écrit, Ps. LXXIII, 11 : *et ils disent, comment Dieu connaît-il, et la science est-elle dans le Très-Haut?*

507. Mais il y en a vingt au moins, auxquels on en ajoute quatre, savoir, à l'égard des châtiments des tribunaux inférieurs qui dépendent des supérieurs.

508. Il en reste donc vingt. Et pour cela, ils ne condamnent personne d'une peine capitale, jusqu'à ce qu'elle ait atteint et complété ses vingt ans, selon le nombre vingt de ces tribunaux.

509. Mais dans notre exposé, nous avons enseigné, que ceux-ci avaient rapport aux vingt-quatre livres qui sont dans la Loi.

SECTION XIV.

Des Yeux du Microposope.

510. Les Yeux de la tête sont ces yeux desquels les pécheurs ne se gardent pas. Les yeux qui sommeillent, et ne sommeillent point.

511. Et pour cela, ils se nomment les yeux qui ne trompent pas, ainsi qu'il est dit : *que chacun ne trompe pas son prochain.* Lev. xxv, 17.

512. Et pour cela, il est écrit, Ps. xciv, 7 : *Dieu ne verra pas*, et il est écrit aussi 9 : *Celui qui a planté l'oreille n'entendra-t-il pas, et celui qui a formé l'œil ne verra-t-il pas?*

513. Cette partie qui est sur les yeux sont les cils, qui sont disposés avec régularité.

514. De ces poils dépendent mille sept cents Inspecteurs, pour livrer le combat. Et alors tous les émissaires sont debout, et ils ouvrent les yeux.

515. Sur le tégument qui est sur les yeux, il y a les paupières. Et des mille et des myriades de Chefs ayant des boucliers adhèrent à elles.

516. Et ceux-ci se nomment le tégument des yeux. Et tous Ceux qui sont nommés les Yeux du Seigneur ne sont pas ouverts, et ne veillent pas, sinon à ce temps où les paupières se séparent l'une de l'autre, savoir les inférieures des supérieures.

517. Et lorsque les paupières inférieures se séparent des supérieures, et permettent ainsi de voir, alors les yeux sont ouverts, et c'est comme si quelqu'un était arraché à son sommeil.

518. Alors les yeux regardent de tous côtés, et l'œil ouvert voit, et ils sont lavés par la blancheur de celui-ci.

519. Et lorsqu'ils sont ainsi purifiés, les Chefs qui rendent les Jugements, deviennent favorables à l'égard des Israélites. Et pour cela il est écrit, Ps. xliv. 24 : *Réveille-toi, pourquoi dors-tu, Seigneur? Eveille-toi.*

520. Quatre couleurs apparaissent dans ces yeux sur lesquels brillent les quatre coins des Phylactères, qui brillent par les émissions du cerveau.

521. Il y en a sept qui se nomment les yeux du Seigneur d'Inspection; et ils proviennent de la couleur noire de l'œil, ainsi que nous l'avons dit.

522. Ainsi qu'il est écrit, ZACH. III, 9. : *Il y a sept yeux sur cette pierre, qui est une.* Et ces couleurs brillent sur le côté de celui-ci.

523. D'autres proviennent de la couleur rouge, ce sont les Chefs inspecteurs pour le Jugement.

524. Et ceux-ci sont nommés : 2. PARAL. XVI, 9 : *les yeux qui inspectent parcourent la terre entière.*

525. Et ils ont un nom féminin, et non masculin, et tous sont pour le jugement.

526. Du jaune proviennent Ceux qui sont pour faire connaître les œuvres, soit les bonnes ou les mauvaises.

527. Ainsi qu'il est écrit, JOB. XXXIV. 1. : *Car ses yeux sont sur les voies de chaque homme.* Et ceux-ci se nomment les Yeux du Seigneur, mais au masculin, car ils inspectent des deux côtés, pour le bien et pour le mal.

528. De la couleur blanche découlent toutes les miséricordes, tous les bienfaits, qui se trouvent dans le monde, afin que par là il advienne quelque bien aux Israélites.

529. Et alors ces trois couleurs deviennent blanches, afin que la miséricorde soit sur eux.

530. Et les couleurs se mélangent ensemble, t s'entremêlent les unes avec les autres. Cha-

cune entoure celle qui est voisine de sa couleur.

531. Excepté la couleur blanche en laquelle toutes sont comprises, lorsque la chose est nécessaire ; et celle-ci les couvre toutes.

532. Aucun homme ne peut changer les couleurs inférieures, tant le noir que le rouge et le jaune, en celle qui est blanche.

533. Et là, par un seul regard, toutes sont unies et sont en couleur blanche.

534. Il n'y a pas de paupières, lorsque les couleurs veulent voir, parce que les paupières donnent lieu de voir avec toutes les couleurs.

535. Et si elle ne donnent pas lieu de voir, celles-ci ne peuvent pas voir, ni considérer attentivenent.

536. Les paupières ne sont pas fixes, et ne sont pas en repos, même une heure unique. Mais elles s'ouvrent et elles se ferment, à cause de l'œil ouvert qui domine sur elles.

537. Et pour cela, il est écrit, Ezé. I. 14. : *Et les animaux courent et reviennent.*

538. Nous avons déjà dit, touchant le lieu. Js. XXXIII, 20 : *Tes yeux verront Jérusalem, une habitation paisible.*

539. Et il est écrit, Deut. II. 12. : *Les yeux du Seigneur, ton Dieu, sont toujours sur elle, depuis le commencement de l'année.*

540. Car Jérusalem demande qu'il en soit ainsi, car il est écrit, Is. I. 21 : *la justice fait son séjour en elle.*

541. Et cela est dit de Jérusalem, et non de Sion, car il est écrit Is. I, 27 : *Sion sera rachetée par le jugement ;* et c'est là une pure miséricorde.

542. Tes yeux, est écrit ou singulier, savoir l'œil de l'Ancien très saint, le plus inaccessible.

543. Maintenant, il est dit : *les yeux du Seigneur, ton Dieu, sont sur Jérusalem*, en bien et en mal, selon que le veut ou la couleur rouge, ou la couleur jaune.

544. Mais là, pour un seul regard, toutes choses sont changées, et sont purifiées par la blancheur.

545. Les paupières ne se montrent pas lorsque les couleurs désirent voir. Mais là, il est dit : *Tes yeux verront Jérusalem*. Tout est en bien, tout est dans la miséricorde.

546. Ainsi qu'il est écrit, Is. LIV, 7 : *Je te rassemblerai par mes grandes compassions.*

547. Les yeux du Seigneur, ton Dieu, sont sur elle, depuis le commencement de l'année. La parole, depuis le commencement, est écrite diversement.

548. De là, elle n'est pas toujours fixe. Quelle est-elle ? celle qui est inférieure.

549. Et de l'autre, il est écrit : Jér. LAM. II, 1 : *Il a fait tomber, des cieux en terre, l'ornement d'Israël.*

550. Pour quelle cause fit-il tomber des cieux en terre ? Parce qu'il est écrit, Js. L, 3. *Je revets les cieux de noirceur*. Et les yeux sont couverts par le noir, savoir, par la couleur noire.

551. *Depuis le commencement de l'année.* Quel est ce lieu, d'où ces yeux du Seigneur regardent Jérusalem.

552. Il continue donc, et il expose ceci ; *Depuis le commencement de l'année :* c'est le juge-

ment. sans Aleph ; car le jugement est appliqué au coté de celui-ci, quoique elle-même ne soit pas absolument le jugement.

553. *Et jusqu'à la fin de l'année.* Deut. XI, 12 : Là, véritablement se trouve le jugement. Puisqu'il est écrit, Js. I, 21 : *La justice habite en elle.* Car elle est la fin de l'année.

554. Viens, observe. Aleph seul est appelé le premier. Le masculin, dans Aleph se cache, et est sous des voiles ; c'est donc une chose incognicible.

555. Lorsque cet Aleph est conjoint avec un autre lieu, alors il se nomme le commencement.

556. Mais si tu dis que celui-ci est conjoint, ce n'est pas ainsi : mais du moins il se manifeste en lui, il l'éclaire, et alors il se nomme le commencement.

557. Déjà ce commencement ne se trouve donc pas en Jérusalem, car s'il était là, il persisterait toujours.

558. De là, il écrit, imparfaitement. Et du monde à venir, il est écrit, Js. XLI, 27 : *Le premier pour Sion, j'ai dit : le voici le voici.*

UN KABBALISTE DE LA TRADITION ORTHODOXE.

(*A suivre.*)

DU

SURNATUREL CHEZ LES SAUVAGES

Aucun des indigènes de la province du Chazal n'a de véritable conception religieuse ; toutefois, les Niams-Niams ont dans leur propre langue un mot qu'ils emploient d'une manière constante pour désigner l'acte d'adoration, tel qu'ils le voient pratiquer par les Nubiens : mais, quand on examine ce terme, qui se dit *borrou*, on trouve qu'en réalité il se rapporte à l'augure auquel les Niams-Niams ne manquent jamais de recourir avant de se livrer à leurs entreprises.

Ils ont, à cet effet, de petit bancs pareils à celui dont se servent les femmes, et taillés dans le bois du sarcocéphale de Russeger, qu'ils appellent *dâmma*. La surface du banc est polie avec le plus grand soin. Lorsqu'il est nécessaire de consulter l'augure, un bloc est taillé dans le même bois et poli également à l'un de ses bouts ; on verse une ou deux gouttes d'eau sur le petit banc, on le frotte avec la partie lisse du bois qu'on viént de tailler, en faisant mouvoir le bloc par un mouvement analogue à celui d'un individu qui se sert d'un rabot. Si le morceau de bois glisse aisément, l'affaire en question réussira, cela ne fait pas le moindre doute ; si la glissade rencontre quelque difficulté, l'entreprise est douteuse ; si les deux surfaces deviennent adhérentes et que, suivant l'expression consacré, vingt hommes ne suffisent pas à faire mouvoir le bloc, on est averti d'un échec certain.

Puisque le mot borrou, qui est le nom de cet augure, a été choisi pour désigner les prières des mahométans, c'est donc que le frottement dont il s'agit est considéré par les Niams-Niams comme une pratique religieuse. Je leur ai souvent demandé ce que

pour eux signifiait le mot prière : ils m'ont toujours répondu par celui de borrou, en l'accompagnant du mouvement que je viens de décrire.

Cette machine à prier est dérobée avec soin aux regards des musulmans : cependant, à l'époque où nous étions en guerre avec les gens d'Ouando, elle fut souvent consultée par mes Niams-Niams, et, l'oracle m'ayant été favorable, mes hommes se trouvèrent singulièrement affermis dans la confiance que leur inspirait mon étoile.

Les Niams-Niams ont encore d'autres augures, qui sont également en faveur chez différentes peuplades, et dont quelques uns même sembleraient avoir plus d'autorité que le borrou. En cas de guerre, un liquide oléagineux, extrait d'un bois rouge appelé *benghyê*, est administré à une poule ; celle-ci vient-elle à mourir, la campagne sera désastreuse ; au contraire, si l'oiseau survit, la victoire est assurée. Une autre façon d'interroger l'avenir consiste à prendre un coq, à le porter à la rivière et à lui maintenir la tête dans l'eau pendant quelque temps, et à plusieurs reprises. Le coq est ensuite abandonné à lui-même : s'il en revient, c'est d'un heureux présage ; s'il meurt, il faut renoncer au projet conçu : l'aventure finirait mal.

A peine trouverait-on un Niam-Niam qui voulût se battre sans avoir consulté l'augure. Ils ont tous une foi pleine et entière dans ses oracles. Ouando, notre ennemi acharné, était parvenu à soulever deux districts contre nous, mais il fit administrer le benghyê à une poule : celle-ci mourut, et il n'osa pas nous attaquer personnellement. Nous étions fort étonnés de ne pas le voir paraître, quand nous apprîmes qu'il s'était réfugié en tremblant au fond d'une retraite inaccessible ; ce qui fut un grand soulagement pour nous. Autrement les choses auraient pu fort mal tourner, car tous nos magasins se trouvaient sur la route du chef : mais ce dernier était parti, et tous les Niams-Niams que nous vîmes alors nous affirmèrent que sa fuite n'avait pas eu d'autre motif que la mort de la poule. Heureux décès qui nous sauva la vie !

Ces épreuves sont généralement employées pour reconnaître l'innocence ou la culpabilité des gens que l'on accuse, soit de magie, soit d'un autre crime.

La croyance aux mauvais esprits, qui est générale parmi les Bongos et les autres peuples de l'Afrique, se retrouve chez les Niams-Niams. Pour ces derniers, la forêt est la demeure des êtres invisibles qui conspirent sans cesse contre les hommes ; et, dans le bruissement du feuillage, ils croient entendre leurs dialogues mystérieux.

De même que la religion naturelle, la superstition est fille de la terre où elle se produit ; elle y germe comme les fleurs des champs et a des rapports intimes avec l'endroit qui la voit naître. Sous leur ciel de plomb, les gens du nord peuplent toutes les cavernes, toutes les ruines de spectres irrités et vengeurs. Ici, le bois impénétrable avec ses nuées de hiboux et de chauves-souris, est tenu pour le séjour d'esprits perfides ; tandis que les Orientaux, gens d'un pays dénudé, exposé à tout l'éclat d'un soleil dévorant, craignent surtout le mauvais œil. Le caractère de la superstition dépend de la nature des lieux et devient, à vrai dire, un problème géographique. (George Schweinfurtls, *Au Cœur de l'Afrique*, t. II, p. 31-33).

GLANES

Dans son numéro de mai le journal *The Arena* donne, sous la plume de Mme Louise Chandler Moulton, « Quatre histoires étranges et vraies » dont nous résumons la première. Une après midi que Mme Moulton passait à Rome chez Mme Howitt, et pendant qu'elles parlaient d'une très particulière séance spirite obtenue la nuit précédente chez cette dernière, Mme Moulton s'écria : « Sûrement, je suis une sceptique née, car je ne trouve rien de convaincant dans aucune de ces expériences » Après un silence, Mme Howitt répondit : « Je vais te dire quelque chose qui arriva dans ma propre vie ». Mme Howitt rapporta, alors, que son fils, membre d'une exploration en Nouvelle-Zélande, avait l'habitude de lui écrire par chaque courrier. Un jour, une lettre arriva l'informant qu'elle ne devait pas s'inquiéter si elle ne recevait pas de nouvelles pendant quelques temps, la mission, explorant une rivière qui traversait une contrée dénuée de moyens de communications postales. Pendant la première et la seconde semaine de silence, Mme Howitt fut tranquille ; mais comme elle était dans le jardin, parmi les fleurs, elle eut soudain l'impression qu'on lui disait que Willie était mort. — « *On vous dit* » demanda Mme Moulton, « entendites-vous une voix ». « Comment me faire comprendre, poursuivit Mme Howitt. J'entendis sans que mon oreille perçût. Mon attention était éveillée. Je ne croyais pas alors aussi fermement que je le crois maintenant à la possibilité d'une communication spirituelle, et je ne dis rien à mon mari ; mais il vit que quelque chose m'avait attristée et bientôt il me demanda : — « Qu'as-tu, Mary ? Qu'est-ce qui pèse sur ton esprit ? » — Mais un dimanche il m'appela et me dit : — « Je sais maintenant, Mary, ce qui te trouble, Willie est mort ». — Très près de là, une lettre arriva de la Nouvelle-Zélande, et

elle était d'un des compagnons de Willie qui nous apprenait que notre fils étant tombé par dessus le bord à l'endroit où la rivière, rapide autant que profonde, avait rendu vains tous leurs efforts pour le secourir ». Mme Moulton ajoute : « Peu après, je m'en souviens, M. Howitt rentra et Mme Howitt lui dit : — « William, veux-tu raconter à Mme Moulton comment nous avons appris la mort de Willie ? » — Et la version de M. Howitt correspondit, en tous points, à celle que sa femme venait de me donner ».

*
* *

Le Cœur, revue illustrée d'ésotérisme et d'art, paru en avril, sous la direction de Jules Bois, se recommande par son luxe d'édition autant que par l'intérêt des matières qu'il embrasse. Le premier numéro contenait d'intéressants articles signés Jean Jullien, Henry de Malvost, Jules Bois, etc., etc. ; plus, l'encartage d'une très belle reproduction du tableau exposé aux *Indépendants* par Antoine de Larochefoucauld : « La Bonne déesse Isis initie le Berger ». Dans son second numéro, *Le Cœur* a publié, sur le plain-chant, une page magistrale du prochain livre du Maître J. K. Huysmans ; une substantielle étude de l'œuvre du peintre Paul Signac, par Antoine de Larochefoucauld, avec reproductions de dessins de cet artiste ; etc., etc. Tous nos souhaits pour la jeune et vaillante revue.

Le Directeur-Gerant : F. Deschamps.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Destenay, BUSSIÈRE Frères.

ÉTUDES[1]

SUR LES ORIGINES DU CHRISTIANISME

Par Louis Ménard, *Docteur ès-lettres.*

LES FEMMES ET LA MORALE CHRÉTIENNE

Parmi les causes qui ont le plus aidé à la transformation des idées et des mœurs du monde occidental par le christianisme, une des plus importantes, quoiqu'elle ait été peu remarquée, a été l'action continue des femmes. Non-seulement les femmes ont favorisé la propagation de la doctrine chrétienne, mais depuis plusieurs siècles déjà elles en avaient préparé l'avènement. Il est donc nécessaire de remonter assez loin dans l'histoire de la civilisation antique pour bien comprendre l'état moral de la société à l'époque des premières prédications de l'Evangile. Pendant la période la plus florissante de la civilisation grecque, on vit se développer, sous l'influence des femmes, des doctrines religieuses empruntées à l'Orient, et qui servirent de préface au christianisme.

Les comédies d'Aristophane nous apprennent avec quelle impatience les femmes grecques supportaient ces interminables guerres qui les tenaient éloignées de leurs maris. Elles vivaient seules au milieu de leurs servantes et de leurs nourrices, qui venaient ordinairement de l'E-

[1] Leçon professée per l'auteur aux Cours de l'Hôtel de Ville.

gypte ou de l'Asie et dont les contes bizarres charmaient l'ennui du gynécée. C'était toujours l'histoire d'un bel adolescent, mort à la fleur de l'âge, et pleuré par une Déesse, sa mère, sa sœur ou son épouse ; variations sans fin d'un thème unique : le deuil de la nature sevrée des baisers du soleil. Ces légendes funèbres intéressaient les femmes bien plus que les vieux récits épiques. Elles avaient assez de ces divinités viriles qui, la lance au poing, du haut des acropoles, excitaient les hommes au combat. Elles aimaient bien mieux les Dieux efféminés de l'Asie, avec leur molle langueur et leur tristesse voluptueuse. Les hommes avaient leur religion guerrière qui avait sauvé la Grèce des barbares ; il fallait une autre religion pour les femmes. « Font-elles assez de vacarme, dit Aristophane, avec leurs tambours, leurs sabazies, et, du haut des toits, leurs lamentations sur Adonis ! Je les entendais de l'assemblée. Le jour funeste où Démostrate fit décréter l'expédition de Sicile, sa femme, en dansant, criait : — Hélas ! hélas ! Adonis ! »

Ce culte pleureur avait partout auprès des femmes un succès prodigieux. En Judée comme en Grèce, elles s'inquiétaient peu de la religion nationale. Les prophètes avaient beau crier à la prostitution et maudire les femmes étrangères qui corrompaient le peuple de Iahweh, elles n'aimaient pas ce Dieu solitaire et farouche, et jusque dans son temple elles s'assemblaient pour pleurer Thammuz, l'époux imberbe de la Reine des cieux. La légende s'était localisée sur la côte phénicienne ; c'était dans les forêts du Liban que le sanglier, l'animal impur, détesté des peuples sémitiques, avait blessé à mort le fils de la myr-

rhe funéraire, « le bel adolescent aux bras roses, » et tous les ans, à pareille époque, le fleuve était rougi de son sang. Les femmes de Byblos se frappaient la poitrine et recueillaient la tête enveloppée de bandelettes de papyrus, que la mer apportait en sept jours de l'Egypte. La religion égyptienne célébrait par des fêtes analogues la mort et la résurrection d'Osiris, et les deux cultes paraissent s'être confondus à Alexandrie. Dans le palais des Ptolémées, « sur des tapis plus doux que le sommeil, » on couchait l'époux auprès de l'épouse, et les femmes venaient l'admirer « sur son lit d'argent, avec son premier duvet sur les joues, le cher Adonis, aimé jusque dans la mort [1]. » Le lendemain, elles s'assemblaient sur le rivage, le sein découvert, les cheveux épars, épiant dans la rosée du matin l'éclosion des plantes hâtives qui annonçaient la résurrection du printemps.

Les courtisanes, dont l'importance toujours croissante dans la décadence de l'hellénisme est attestée par les comédies de Ménandre, durent contribuer à répandre en Grèce le goût des religions orientales. A Athênes, où la loi imposait le mariage à toutes les citoyennes, les courtisanes étaient toujours des étrangères ; la plupart venaient d'Asie. Leur richesse les désignait naturellement à l'avidité des prêtres mendiants de la Déesse de Syrie et de la Mère des Dieux. La pythagoricienne Phintys recommande aux femmes honnêtes de s'abstenir de ces religions sensuelles, mais les courtisanes, une fois leur jeunesse passée, devaient chercher une consolation dans des pratiques étrangères qui leur rappelaient leur pays. Les mythes de la Phrygie

[1] Théocrite, les *Syracusaines*.

et de la Syrie avaient presque toujours un caractère obscène ; le culte de Priape est sorti de cette source. Mais la frénésie des sens a pour réaction naturelle l'ascétisme. Les prêtres d'Attys se mutilaient en l'honneur de leur Dieu et à son exemple. Un vague instinct semblait avertir ces religions de femmes qu'il leur fallait subir une épuration profonde pour s'imposer à la conscience universelle. Elles ne reculaient pas devant la torture, pourvu qu'il leur restât la volupté des larmes. L'humanité vieillie rougissait d'elle-même et prenait la chair en dégoût ; elle demandait l'amour idéal, ce dernier rêve des courtisanes fatiguées. Quand un Dieu nouveau lui montra la rédemption dans la douleur, la grande pécheresse inonda de parfums les pieds sacrés du sauveur des âmes et les essuya de ses cheveux.

L'Évangile a conservé les noms de quelques-unes des femmes qui se sont associées à ce renouvellement des croyances : « C'étaient, dit saint Luc, des femmes que Jésus avaient délivrées des malins esprits et guéries de leurs maladies ; Marie, appelée la Magdalène, de laquelle étaient sortis sept démons, et Jeanne, femme de Chusa intendant d'Hérode, et Suzanne, et beaucoup d'autres qui l'aidaient de leur argent. » Elles le suivaient au désert, suspendues à sa grave parole, car il n'avait pas voulu condamner la femme adultère, et il pardonnait beaucoup à celle qui avait beaucoup aimé. Au jour de sa passion et de sa mort, vendu par un de ses apôtres, renié par un autre, abandonné de tous ses disciples et de tous ses amis, il vit des femmes en pleurs sur le chemin de son supplice ; elles embrassaient la croix et buvaient le sang de la régé-

nération. Quand elles revinrent, aux premières lueurs du matin, et qu'elles trouvèrent le sépulcre vide, ce fut à elles qu'il apparut d'abord, et avant toutes les autres à celle de laquelle il avait chassé sept démons. Elle fut la première à saluer le nouveau Dieu du monde, et le monde crut à sa parole et répéta après elle : « Le Christ est ressuscité ! »

Que leur a-t-il donné pour prix de leur dévotion à son culte ? On dit aujourd'hui que le christianisme a affranchi la femme. Il y avait longtemps que cela n'était plus à faire. En substituant le mariage à la polygamie patriarcale, l'hellénisme avait élevé la femme à la dignité morale de mère de famille, de maîtresse de maison, selon l'expression d'Homère. Comme dans l'Olympe, des Déesses siégaient à côté des Dieux ; il y avait des prêtresses dans les temples, et les oracles divins étaient rendus par des femmes. Le Dieu du christianisme s'incarne sous la forme d'un homme, le Féminin n'a pas place dans la Trinité. La femme est l'instrument du démon et la source de la damnation du monde. Ses mains ne sont pas assez pures pour offrir le sacrifice ; sa bouche, pleine de mensonges, ne peut annoncer au peuple les paroles divines. Elle est exclue du sacerdoce, la plus haute fonction dans l'ordre moral ; repoussée au pied de l'autel, elle s'agenouille devant le prêtre, confesse ses fautes et implore son pardon. L'homme, revêtu d'un caractère sacré, l'interroge comme un juge, lui impose la pénitence expiatoire, éclaire sa conscience obscure et la dirige dans tous les actes importants de sa vie.

Et cependant, sur les débris de la dernière église, la femme viendra prier. C'est que le

christianisme a fait bien mieux que de l'affranchir, il l'a conquise. Ce n'est pas la liberté qu'elle demande, c'est l'amour qui la choisit et qui la dompte. Sa religion n'est pas la justice, c'est la grâce ; sa morale n'est ni le droit, ni le devoir, c'est la charité. Elle n'a nul souci de la patrie et des religions républicaines, il lui faut un Dieu enfant à bercer dans ses bras, un Dieu mort à baigner de ses larmes. Elle n'a que faire d'être Déesse, pourvu qu'elle soit la mère de Dieu, son lis immaculé, son épouse à lui, enveloppée dans sa lumière. Elle lave les plaies, elle détache la couronne d'épines, savourant ses douleurs bénies, le cœur percé du glaive, mais le front couronné d'étoiles, ravie, transportée, défaillante dans le nimbe radieux des assomptions.

On trouve des femmes mêlées à la première propagande apostolique. « N'avons-nous pas le pouvoir, dit saint Paul, de mener avec nous une femme sœur, comme le font les autres apôtres, et les frères du Seigneur, et Képhas ? » L'épître aux Romains est écrite par Phoibè, diaconesse de l'assemblée de Kenchrées. Simon le mage, ce rival des apôtres, dont les prédications avaient un grand succès dans le pays de Samarie, emmenait partout avec lui une femme très belle qu'il avait achetée dans un marché de Tyr. Elle s'appelait Hélène, et ce nom fournissait à Simon un prétexte pour exposer son système mystique sur la rédemption du Féminin éternel. « Voilà, disait-il, celle pour qui les héros ont lutté sous les murs de Troie, celle qu'ont chantée les poètes ; c'est la pensée divine, l'émanation première du principe créateur. Dès l'origine des choses, objet de la jalousie des an-

ges, enchaînée par eux dans les liens de la vie, elle passe de siècle en siècle par des incarnations successives, source de guerre entre les puissances du monde, à cause de sa merveilleuse beauté. Descendue au dernier degré de ses métempsycoses, abreuvée d'outrages jusqu'au bazar de Tyr, où elle était exposée comme esclave, elle touche enfin au terme de ces hontes. C'est la brebis perdue et retrouvée, c'est par sa délivrance que doit commencer la régénération du genre humain [1]. »

Ce thème mystique était développé sous toutes les formes dans les écoles de la gnose chrétienne. A Alexandrie, où la population était composée de Grecs, d'Égyptiens et de Juifs, toutes les traditions philosophiques et religieuses fournissaient des éléments à une mythologie qui essayait de naître, mêlant les noms hébreux avee les noms grecs, et associant les principes abstraits aux formes élémentaires et sidérales. L'éternel Féminin s'appela tantôt Barbèlô ou Achamoth, tantôt Sophia, Prounikos on Enthymèsis. Les uns la confondent avec le Saint-Esprit, dont le nom Rouah est féminin en hébreu ; c'est l'âme universelle, la divine colombe qui planait sur les eaux avant la création. Pour les autres, c'est la vierge Éden, la compagne du père Elohim, la mère des anges, qui sont les arbres du paradis ; son corps, comme celui d'Échidna, finit en queue de serpent. Abandonnée de son époux, qui remonte vers le principe supérieur, elle soulève contre les puissances célestes une lutte dont

[1] Pour les doctrines de Simon et des principales écoles gnostiques, voyez *saint Irénée*, *saint Épiphane* et surtout les *Philosophumènes*.

l'âme humaine est le théâtre, et qui doit se terminer par la rédemption. Cette rédemption, Hèraclès est chargé de l'accomplir ; mais après les travaux dont il est sorti vainqueur, il se laisse séduire par Omphale, qui n'est autre qu'Aphroditè, ùn des mauvais anges. Pour le remplacer, l'ange Baruch suscite Jésus, jeune berger, qui faisait paître ses brebis. Lui, du moins, reste fidèle à sa mission divine. Ne pouvant le séduire, le serpent Naas, la plus malfaisante des puissances du monde, le fait mourir sur la croix. Jésus abandonne son corps à Éden et monte vers le bien suprême, dont le nom est Priape, comme dans les hymnes orphiques:

D'autres construisent un système de couples divins qui rappelle à la fois les émanations du panthéisme égyptien, la théogonie des Grecs et les nombres sacrés de Pythagore. Au sommet de la hiérarchie céleste siège l'ineffable, l'innommé, le Dieu des profondeurs, qui a pour compagne la Pensée ou le Silence. De ce couple primordial sortent deux à deux les Æons, les siècles personnifiés et confondus avec les vertus célestes. La dernière de ces émanations, la Sagesse divine, s'égare à la recherche de son époux jusqu'aux confins de l'abîme ; elle tombe dans les flots troublés de la matière, et tous les anges prient pour elle. De son angoisse naît le Créateur du monde visible ; ses efforts pour remonter vers le Père produisent la voûte du ciel. Elle dépose dans l'homme, à l'insu du Créateur, un rayon de la divine lumière, et par le serpent lui révèle la science du bien et du mal.

Mais Adam est chassé du paradis, une lutte

sourde s'établit entre les puissances démiurgiques et leur mère, jusqu'au jour où le Christ descend sur la terre dans la colombe du Jourdain, et s'incarne en Jésus pour opérer la rédemption des hommes. Il ramènera Sophia dans la plénitude du ciel supérieur où réside le Père, le monde matériel sera détruit par le feu, le Créateur montera dans l'entre-ciel à la place où était sa mère, et les âmes humaines deviendront les épouses des anges.

Des idées analogues se reproduisent avec d'innombrables variantes dans ces écoles gnostiques [1], qui préludaient si librement à l'élaboration de la métaphysique chrétienne. Au milieu de cette fièvre d'allégories, chacun modifiait le symbole à sa guise, personne ne le prenait à la lettre. C'était une forme qui semblait aussi légitime pour traduire des conceptions philosophiques que la parabole pour exprimer des préceptes de morale. Toute cette mythologie chrétienne disparut sous le niveau uniforme de l'orthodoxie, avant d'avoir pu trouver son expression définitive. La gnose, combattue dès le second siècle au nom de la tradition apostolique, était presque oubliée au quatrième. Quelques lambeaux de ses théories passèrent, en se transformant, dans les dogmes de l'Église; d'autres reparurent par intervalles sous forme d'hérésie. Les Æons de la gnose, ses nombres sacrés, la Tétrade, l'Ogdoade, la Dodécade se fondirent sur une forme plus conciliable avec l'unité divine dans le dogme de la Trinité. Il est vrai que le Féminin en fut exclu, mais il se

[1] Principalement en Egygte, dans le pays où, de nos jours, les saints-simoniens ont été chercher la Femme-Messie. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

réfugia dans le culte et dans la légende. La conscience du peuple plaça la Vierge mère au plus haut du ciel et toujours plus près de son fils. Elle n'a jamais cessé d'être le type de prédilection de l'art chrétien, et, de nos jours, sa dignité vient de recevoir une consécration éclatante dans le dogme de l'Immaculée Conception.

II

L'idéal moral de l'humanité devait se transformer avec ses croyances. Depuis que le principe républicain avait disparu du monde, il n'y avait plus de place pour les grandes vertus viriles, le courage et la justice, qui répondent à la double forme du droit politique, la liberté et l'égalité. Déjà le stoïcisme avait remplacé l'active énergie du citoyen par l'indifférence passive du sage, qui répond par le mépris à toutes les tyrannies du dehors, et cherche la liberté dans le monde intérieur. Quant à la justice, qui dans la morale antique résumait toutes les vertus, elle n'existe que par l'égalité des droits, et désormais il n'y avait plus d'égalité que dans la servitude. L'amour de la patrie, qui avait sauvé les républiques grecques des formidables invasions de l'Orient, pouvait s'étendre, dans la pacifique unité romaine, à ce sentiment moins ardent et plus large que Cicéron appelle la charité du genre humain. Depuis que la patrie se confondait presque avec le monde, personne ne s'inquiétait plus de la patrie ; on s'en aperçut quand l'empire, après avoir abandonné sa religion, fut envahi par les Barbares. Pour le chré-

tien, il n'y a pas d'autre patrie que le royaume de Dieu ; la cité de l'Evangile, c'est le monastère. Les vertus monastiques, la résignation, l'humilité, l'obéissance ne pouvaient porter ombrage au despotisme impérial, et l'exaltation de ces douces vertus de femme s'accordait bien avec le rôle du Féminin dans la nouvelle religion, qui remplaçait la justice par la grâce et le langage austère de la loi par l'irrésistible mélodie de l'amour. Deux préceptes résument la morale chrétienne : Aime Dieu par-dessus toutes choses ; aime ton prochain comme toi-même.

La chasteté, base de la famille, avait toujours été regardée en Grèce comme la première vertu des femmes. Pour prix de cette chasteté, qui maintient la pureté des races, les femmes, dès l'époque héroïque, exigeaient une fidélité réciproque. Homère nous l'atteste par plusieurs exemples. La polygamie patriarcale avait dû disparaître de très bonne heure, puisqu'il n'en est resté de traces que dans la légende mythologique des amours de Zeus. Les amours des Dieux ont été souvent reprochés à la religion des poètes, par les philosophes d'abord, puis par la polémique chrétienne. Cependant, aussi longtemps que cette religion fut respectée, l'adultère fut presque inconnu en Grèce. C'est que la morale n'était pas considérée comme une dépendance de la religion, mais comme la loi spéciale de l'humanité. Les Dieux n'étaient pas soumis aux règles de la société humaine, de même qu'un roi n'a pas à contribuer aux impôts que lui payent ses sujets. D'ailleurs, le sens physique des symboles était transparent pour tout le monde. On savait que Zeus était le principe de

la vie, l'éther lumineux, père de toutes choses, et on ne songeait pas plus à lui reprocher ses unions fécondes qu'on ne s'offense aujourd'hui des mille combinaisons de l'oxygène. Mais à mesure qu'on s'éloigna des habitudes agricoles, la physique devint une science abstraite séparée de la religion, qui prit un caractère plus exclusivement politique et humain. Les allégories physiques devinrent très embarrassantes. Il semblait que les Dieux, gardiens des lois morales, devaient s'y soumettre les premiers, et le caractère de ces lois est précisément de réagir contre les attractions de la nature.

Le caractère complexe des divinités helléniques, qui sont à la fois les lois physiques du monde et les lois morales des sociétés, commençait à jeter le trouble dans les consciences. Dans *les Nuées* d'Aristophane, l'Injuste, qui personnifie les tendances de l'esprit nouveau, dit au jeune homme dont il veut faire l'éducation : « Es-tu surpris en adultère ? rejette la faute sur Zeus ; lui-même a cédé à l'amour. Pourrait-on exiger d'un mortel plus que d'un Dieu ? » Puisqu'on ne pouvait concilier la physique et la morale, il fallait que la religion choisît l'une ou l'autre. Pour faire la part du feu, on passa condamnation sur la mythologie des poètes. C'était renier toutes les traditions nationales. La décadence des religions commence le jour où elles sont discutées. Pour un idéal nouveau, il faut une forme nouvelle ; puisque la conscience humaine demandait un Dieu luttant résolûment contre les énergies de la nature, le Dieu aux mille hymens, le Père universel devait céder la place au Dieu du Sinaï, qui a repoussé l'alliance de la molle Astarté, de l'amante

éternelle qu'on nommait la Reine des cieux.

Dans la morale politique de la Grèce républicaine, le rôle des sexes était nettement déterminé : à l'un la place publique, à l'autre le foyer. Pendant que l'homme défend la liberté contre un ennemi ou un usurpateur, maintient l'égalité, qui est la justice, la femme élève les générations nouvelles. La famille est son domaine, elle n'en doit pas sortir. La législation de Solon avait garanti la chasteté des Athéniennes ; quelques restrictions à leur liberté les mettaient à l'abri de la misère et des dangers du célibat ; il n'y avait pour elles d'autre condition possible que le mariage. Elles vivaient non pas enfermées, comme on le dit quelquefois, mais très retirées, et ne se mêlaient pas à la société des hommes. On répète souvent en France que le mélange des sexes est indispensable à l'esprit ; cependant les Athéniens ne passaient pas pour des sots, mais ils ne croyaient pas qu'il fût permis à une honnête femme, à une mère de famille, d'étaler son esprit et ses charmes devant la foule. Toute l'activité qu'elle dépenserait au dehors serait volée à ses enfants, sa dignité morale est dans ses fonctions d'épouse et de mère ; ses devoirs sont résumés dans une phrase du discours de Périclès dans Thucydide : « Qu'elle ne fasse pas parler d'elle, ni en bien ni en mal. » Le foyer est un sanctuaire où l'étranger n'a rien à voir ; les louanges qu'il donne à la femme d'un autre ressemblent à une insulte.

Pénélope, Andromaque ou Antigone, Lucrèce, Cornélie ou Arria, la femme antique est la même dans l'idéal et dans la réalité, dans la poésie et dans l'histoire. Les modernes ne l'ont

pas retrouvée, même dans les rêves de leurs poètes : le moule en est brisé. Il est vrai que l'antiquité n'a pas connu le type de Célimène, pas plus que ceux de Tartuffe et de Don Juan. La coquetterie était abandonnée aux courtisanes, et on ne connaissait pas plus la galanterie, qui est le mensonge de l'amour, que cette hypocrite dévotion, qui est le mensonge de la piété. Les femmes n'aspiraient pas à cette royauté dérisoire qui pervertit leur sens moral au point de leur faire mépriser l'homme inhabile à les tromper. L'adultère, que les poètes grecs attribuent toujours à la vengeance de quelque divinité irritée, était fort rare et très sévèrement puni. Ce n'était pas le mari qui était déshonoré, c'était l'amant. On n'avait pas fait de la séduction un art, attirant à ceux qui savent le mettre en pratique l'envie des hommes et l'admiration des femmes. Le lien conjugal, base de la famille, n'était pas un objet de raillerie. Dans les comédies d'Aristophane, quand les femmes conspirent contre leurs maris pour les forcer à mettre fin à la guerre du Péloponèse, pas une ne songe à tromper le sien : c'est la première idée qui serait venue à l'esprit de Molière.

Malheureusement, des guerres presque continuelles retardaient pour les jeunes gens l'époque du mariage, et leur interdisaient pendant plusieurs années la vie de famille. Ces premières années de la puberté sont un grand embarras pour le législateur et le moraliste. Il y avait, il est vrai, des courtisanes à Corinthe, et sans doute dans d'autres villes maritimes ; Solon en établit même à Athènes, dans l'intérêt de la chasteté des citoyennes ; mais elles ne sui-

vaient pas les armées, comme cela eut lieu au moyen âge. Les Doriens, qui subordonnaient tout aux nécessités de la vie militaire, introduisirent dans les mœurs un usage que les gymnases répandirent bientôt dans le reste de la Grèce, celui de ces amitiés passionnées qui éloignaient les jeunes gens de la société des femmes jusqu'à l'époque de leur mariage. Ainsi, pour garantir la pureté d'un sexe, on acceptait la dépravation de l'autre. C'est là, avec l'extension progressive de l'esclavage, le plus grand reproche qu'on puisse faire à la société antique. Il est juste d'ajouter que la perpétuité des guerres fut la principale cause de cette double violation des lois divines.

Le sentiment moral finit par protester, timidement d'abord : Platon condamne dans les *Lois*, œuvre de sa vieillesse, cette amitié dorienne dont il avait lui-même donné la théorie dans ses premiers ouvrages. Après la paix romaine, l'éducation militaire étant abondonnée, les courtisanes devenant plus nombreuses avec les progrès du luxe, l'effet tendit à disparaître avec la cause. On trouve dans Plutarque un écho des réclamations de la conscience publique. Déjà saint Paul s'était élevé avec énergie contre une aberration étrangère aux mœurs juives. La chasteté, qui dans la morale antique était la vertu des femmes, fut élevée par la morale nouvelle au rang qu'occupaient autrefois les vertus politiques. Dans la société chrétienne, son nom est devenu presque synonyme de vertu. Ce que le christianisme demande à l'homme, ce n'est pas seulement cette modération dans les désirs, que l'antiquité nommait la tempérance ou la sagesse (σωφροσύνη), c'est une lutte éner-

gique de l'âme contre la chair, un renoncement absolu à toute volupté. Dans l'idéal chrétien, la chasteté de l'épouse est au second rang, bien au-dessous de la virginité.

Le Dieu des chrétiens naît d'une vierge. Joseph est le protecteur et le gardien de Marie, il n'est pas son véritable époux. Jésus n'a d'autre père que le Père céleste. Dans la famille chrétienne, l'autorité morale n'appartiendra plus au père selon la chair, mais au père spirituel, au prêtre, seul représentant de Dieu. C'est lui qui dirige la conscience de l'enfant et celle de l'épouse ; il connaît des pensées que la femme n'ose avouer à son mari, que la fille n'ose avouer à sa mère. Que sont les liens de la chair et du sang auprès de ce lien d'universelle charité, qui est le royaume de Dieu ? Le chrétien n'a pas plus de famille qu'il n'a de patrie ; tous les hommes sont ses frères, enfants comme lui du Père commun, qui est dans le ciel.

« Seigneur, ta mère et tes frères sont là qui te demandent.

— Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent ma parole et qui l'accomplissent. Celui qui ne hait pas son père et sa mère à cause de moi n'entrera pas dans mon royaume. Que chacun prenne sa croix sur ses épaules et me suive.

— Seigneur, permets-moi d'abord d'ensevelir mon père.

— Laisse les morts ensevelir les morts et suis-moi. »

Au lieu de se révéler dans la nature comme les anciens Dieux, le Sauveur déclarait que son royaume n'était pas de ce monde. Il annonçait la fin prochaine de ce monde condamné, et il ajoutait : « Malheur aux femmes enceintes et à

celles qui enfanteront dans ces jours-là ! » On disait qu'il était venu pour détruire les œuvres de la femme, et que Salomé lui ayant demandé : « Jusqu'à quand mourra-t-on ? » Il aurait répondu : « Jusqu'à quand enfanterez-vous ?[1] » Même en ne prenant pas à la lettre, comme le fit Origène, le mot de l'Evangile sur les eunuques volontaires, il faut bien reconnaître que la vie de famille s'accorde mal avec ce détachement absolu, qui est la perfection chrétienne. Le mariage n'est qu'une tolérance pour la faiblesse humaine. Multiplier la vie, n'est-ce pas semer pour la mort ? Bienheureux ceux qui ont châtré leur cœur pour le royaume de Dieu ! Bienheureuses les vierges, les pâles fleurs du paradis, les fiancées voilées du céleste époux !

Saint Paul, qui vivait dans le célibat, à l'exemple du maître, conseille à ceux qui en auront la force de faire comme lui : « Celui qui n'est pas marié pense aux choses de Dieu, celui qui est marié pense à sa femme et aux choses du monde. La femme non mariée et la vierge pensent aux choses de Dieu, pour être saintes de corps et d'esprit. » Une jeune fille riche et belle, nommée Thécla, entraînée par les prédications de l'apôtre, avait quitté pour le suivre sa famille et son fiancé. C'est une des légendes les plus populaires dans l'église d'Orient. Thécla y fut honorée comme la première des vierges martyres ; on racontait que, pour la punir de la résolution qu'elle avait prise de se consacrer à Dieu, on l'avait exposé nue dans un amphithéâtre ; mais les lions vinrent lui lécher les pieds, sans

[1] Clément d'Alexandrie, *Stromates* III, 9, pages 430 et 448 (Wurzbourg).

lever les yeux vers elle, de peur d'offenser sa pudeur.

Il y a dans les idées une logique intérieure qui les pousse à leurs conséquences extrêmes. Les premiers initiateurs reculeraient peut-être devant ces déductions implacables, mais l'élan est donné, la force d'impulsion est irrésistible, et les néophytes, emportés par une aveugle audace dans les routes ouvertes, se précipitent tête baissée dans les fondrières. Après avoir mis le célibat au-dessus de la chasteté coujugale, on devait en venir à condamner absolument le mariage. Tatien, l'ami de saint Justin, déclarait qu'il ne différait en rien de la prostitution. D'autres allaient jusqu'à attribuer à Satan la création de la femme. On trouvait la vie mauvaise et on ne voulait pas la multiplier. Pourquoi préparer une moisson à la mort ? Pourquoi entraîner dans la chute, dans la naissance et le devenir, les âmes indistinctes qui dorment, vierges encore de souillures au sein du Père inconnu ? La volupté n'est qu'un piège des puissances cosmiques, qui veulent nous associer malgré nous à l'œuvre maudite de la génération des êtres. Pour leur échapper et monter au ciel supérieur, l'âme devait déclarer qu'elle n'avait pas semé pour le prince de ce monde, selon une formule d'incantation transmise, disait-on, par saint Philippe et par laquelle on évitait les métempsycoses. Car les enfants sont un lien qui enchaîne les âmes à la terre. Quand le prophète Elie, le patron des ascètes, fut enlevé au ciel sur son char de feu, quelqu'un lui barra le passage : c'était un succube, un démon femelle, qui le retenait au nom de leurs enfants. — Je n'en ai pas, dit-il, j'ai toujours gardé la continence. — As-tu oublié le

fantôme qui voltigeait dans tes rêves? C'était moi[1].

A Alexandrie, dans ce laboratoire intellectuel où je préparait la transformation des croyances, on n'accueillait pas sans résistance cette apothéose de la virginité, qui devait prévaloir pendant plus de mille ans dans l'idéal moral du genre humain. Je trouve dans un des dialogues d'Hermès Trismégiste une énergique protestation : « Dieu est le bien et le bien est Dieu. Son autre nom est le Père, à cause de son rôle de créateur; car le propre du père est de créer. C'est pourquoi la plus haute fonction de la vie et la plus sacrée est la génération, et le plus grand malheur et la plus grande impiété est de quitter la vie humaine sans avoir d'enfant. Ceux qui manquent à ce devoir sont punis par les démons après la mort. Voici quelle est leur punition : leur âme est condamnée à entrer dans un corps qui n'est ni homme ni femme, condition maudite sous le soleil. Aussi ô Asclépios, n'envie pas le sort de celui qui n'a pas d'enfant, mais plains son malheur en songeant à l'expiation qui l'attend. »

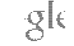
Ce n'est pas impunément qu'on détruit l'équilibre normal de la vie humaine. Toute doctrine excessive entraîne une réaction en sens inverse, Les excès de l'ascétisme devaient avoir pour contre-partie ces aberrations impures qui, selon l'expression des Pères, déshonoraient le nom chrétien parmi les nations. La communauté des femmes était pratiquée dans plusieurs sociétés chrétiennes, notamment parmi les Nicolaïtes contre lesquels saint Jean s'élève plusieurs fois dans l'Apocalypse. Ils se rattachaient à Nico-

[1] Saint Epihane, *Panarium*, I, 2, page 46 (Edit. de Bâle).

laos, un des sept diacres de l'Eglise primitive où il avait été préposé à la direction des veuves. Il passait pour très jaloux de sa femme qui était fort belle. Les apôtres lui reprochaient l'excès de sa passion et lui rappelaient qu'on ne peut servir deux maîtres. Il amena sa femme au milieu de l'assemblée, déclarant que celui qui la voulait pouvait la prendre. Les disciples de Nicolaos tirèrent de cette action des conséquences fort éloignées de la pensée de leur chef, selon Clément d'Alexandrie [1], qui cherche en même temps à justifier le mot attribué à ce même Nicolaos : « Il faut abuser de la chair. » Cela signifiait selon lui qu'il fallait dompter la chair, la traiter en esclave; mais la plupart de ceux qui répétèrent cette parole l'entendirent tout autrement et soutenaient qu'avant de renoncer à la volupté, il fallait s'y être abandonné sans mesure pour la mieux connaître. C'était une rançon qu'il fallait payer aux anges dèmiurgiques.

(*à suivre.*) LOUIS MÉNARD.

1 Clément d'Alexandrie, *Stromates*, III, 4. pages 408, 410. (Edition de Wurzbourg, 1779).



L'UPANISHAD DU GRAND ARANYAKA

(BRIHADARANYAKOPANISHAD)

(*Suite*)

SEPTIÈME BRAHMANA

1. Et ensuite Uddâlaka Aruni l'interrogea.

« Yâjñavalkya, » dit-il, « nous habitions dans le pays des Madras, dans la maison de Patañcala Kâpya, étudiant le sacrifice. Il avait sa femme possédée par un Gandharva. Nous l'interrogeâmes : — Qui es-tu ? — Il dit : — Kavandha Atharvana. —

2. « Il dit à Patañcala Kâpya et à ceux qui étudiaient le sacrifice : — Sais-tu, toi, Kâpya, ce fil auquel ce monde et l'autre monde et tous les êtres sont attachés ? — Patañcala Kâpya dit : — Je ne le connais pas, vénérable. --

3. « Il dit à Patañcala Kâpya et à ceux qui étudiaient le sacrifice : — Sais-tu, toi, Kâpya, ce momodérateur interne qui modère, étant à l'intérieur, et ce monde et l'autre monde et tous les êtres ? — Patañcala Kâpya dit : — Je ne le connais pas, vénérable. —

4. « Il dit à Patañcala Kâpya et à ceux qui étudiaient le sacrifice : — Si, en vérité, ô Kâpya, on connaît ce fil et aussi ce modérateur interne, on connaît le brahma, on connaît le monde, on connaît les Dieux, on connaît les Vedas, on connaît le sacrifice, on connaît les êtres, on connaît l'âtman, on connaît tout. —

« Il leur parla ainsi. Moi, je le connais ; si toi, Yâjñavalkya, ne connaissant pas ce fil et ce modérateur interne, tu emmènes pour toi les vaches brahmaniques, ta tête éclatera en morceaux. »

5. — « Je le connais, en vérité, ô Gautama[1], ce fil et aussi ce modérateur interne. »

— « Le premier venu peut dire : — Je sais, je sais. — Comme tu sais, dis-le. »

6. — « C'est le vent, ô Gautama, qui est ce fil; c'est par le vent en vérité comme fil que ce monde et l'autre monde et tous les êtres sont attachés. — C'est pourquoi, ô Gautama, on dit d'un homme mort : — — Ses membres se sont désenfilés. — En effet, c'est par le vent comme fil, ô Gautama, qu'ils sont attachés. »

— « C'est exact, Yâjñavalkya. Le modérateur interne, dis-le. »

7. — « Celui qui, se tenant dans la terre, est différent de la terre, que la terre ne connaît pas, dont la terre est le corps, qui modère la terre, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

8. « Celui qui, se tenant dans les eaux, est différent des eaux, que les eaux ne connaissent pas, dont les eaux sont le corps, qui modère les eaux, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

9. « Celui qui, se tenant dans le feu, est différent du feu, que le feu ne connaît pas, dont le feu est le corps, qui modère le feu, étant à l'intérieur, celui-là ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

10. « Celui qui, se tenant dans l'espace, est différent de l'espace, que l'espace ne connaît pas, dont l'espace est le corps, qui modère l'espace, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

11. « Celui qui, se tenant dans le vent, est différent du vent, que le vent ne connaît pas, dont le vent est le corps, qui modère le vent, étant à l'intérieur, ce-

[1] *Gautama* est le nom de la famille brahmanique à laquelle appartient Uddâlaka Aruni.

lui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

12. « Celui qui, se tenant dans le soleil, est différent du soleil, que le soleil ne connaît pas, dont le soleil est le corps, qui modère le soleil, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

13. « Celui qui, se tenant dans la lune et dans les étoiles, est différent de la lune et des étoiles, que la lune et les étoiles ne connaissent pas, dont la lune et les étoiles sont le corps, qui modère la lune et les étoiles, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

14. « Celui qui, se tenant dans les points cardinaux, est différent des points cardinaux, que les points cardinaux ne connaissent pas, dont les points cardinaux sont le corps, qui modère les points cardinaux, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

15. « Celui qui, se tenant dans l'éclair, est différent de l'éclair, que l'éclair ne connaît pas, dont l'éclair est le corps, qui modère l'éclair, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

16. « Celui qui, se tenant dans le tonnerre, est différent du tonnerre, que le tonnerre ne connaît pas, dont le tonnerre est le corps, qui modère le tonnerre, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

« Voilà au point de vue des Divinités. Voici au point de vue des mondes.

17. « Celui qui, se tenant dans les mondes, est différent des mondes, que les mondes ne connaissent pas, dont les mondes sont le corps, qui modère les mondes, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

« Voilà tout au point de vue des mondes, voici au point de vue des Vedas.

18. « Celui qui, se tenant dans tous les Vedas, est différent de tous les Vedas, que les Vedas ne connaissent pas, dont tous les Vedas sont le corps, qui modère tous les Vedas, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

« Voilà tout au point de vue des Vedas. Voici au point de vue du sacrifice.

19. « Celui qui, se tenant dans tous les sacrifices, est différent de tous les sacrifices, que les sacrifices ne connaissent pas, dont tous les sacrifices sont le corps, qui modère tous les sacrifices, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

« Voilà tout au point de vue du sacrifice. Voici au point de vue des êtres.

20. « Celui qui, se tenant dans tous les êtres, est différent de tous les êtres, que les êtres ne connaissent pas, dont tous les êtres sont le corps, qui modère tous les êtres, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

« Voilà tout au point de vue des êtres, voici au point de vue de l'âtman.

21. « Celui qui, se tenant dans le souffle, est différent du souffle, que le souffle ne connaît pas, dont le souffle est le corps, qui modère le souffle, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

22. « Celui qui, se tenant dans la voix, est différent de la voix, que la voix ne connaît pas, dont la voix est le corps, qui modère la voix, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

23. « Celui qui, se tenant dans l'œil, est différent de l'œil, que l'œil ne connaît pas, dont l'œil est le corps, qui modère l'œil, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

24. « Celui qui, se tenant dans l'oreille, est différent de l'oreille, que l'oreille ne connaît pas, dont

l'oreille est le corps, qui modère l'oreille, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

25. « Celui qui, se tenant dans le manas, est différent du manas, que le manas ne connaît pas, dont le manas est le corps, qui modère le manas, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

26. « Celui qui, se tenant dans la peau, est différent de la peau, que la peau ne connaît pas, dont la peau est le corps, qui modère la peau, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

27. « Celui qui, se tenant dans la lumière, est différent de la lumière, que la lumière ne connaît pas, dont la lumière est le corps, qui modère la lumière, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

28. « Celui qui, se tenant dans l'obscurité, est différent de l'obscurité, que l'obscurité ne connaît pas, dont l'obscurité est le corps, qui modère l'obscurité, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

29. « Celui qui, se tenant dans le sperme, est différent du sperme, que le sperme ne connaît pas, dont le sperme est le corps, qui modère le sperme, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur, interne, immortel.

30. « Celui qui, se tenant dans l'âtman, est différent de l'âtman, que l'âtman ne connaît pas, dont l'âtman est le corps, qui modère l'âtman, étant à l'intérieur, celui-là, ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel.

31. « On ne le voit pas et il voit, on ne l'entend pas et il entend, on ne le pense pas et il pense, on ne le connaît pas et il connaît ; il n'y a pas d'autre qui voie, il n'y pas d'autre qui entende, il n'y a pas d'autre qui pense, il n'y a pas d'autre qui connaisse. Celui-là,

ton âtman, c'est le modérateur interne, immortel. Hors lui, il n'y a que souffrance. »

Et, après cela, Uddâlaka Aruni resta tranquille.

HUITIÈME BRAHMANA

1. Et ensuite Vâcaknavî dit :

« Brahmanes vénérables, eh, moi, je demanderai deux demandes à ce Yâjñavalkya. S'il m'y répond clairement, jamais aucun de vous ne le vaincra dans une controverse brahmanique ; s'il ne m'y répond pas clairement, sa tête éclatera en morceaux. »

— « Demande, ô Gârgî. »

2. Elle dit :

« Moi, certes, devant toi, ô Yâjñavalkya, comme un fils d'ugra[1] ou du pays de Kaçi ou du pays de Videha, ayant remis la corde à son arc détendu, ayant pris dans sa main deux flèches qui transpercent les ennemis de part en part, se dresserait, ainsi je me lève, et viens te trouver avec deux questions. Réponds m'y. »

— « Demande, ô Gârgî. »

3. Elle dit :

« Ce qui est au-dessus, ô Yâjñavalkya, du ciel, ce qui est au-dessous de la terre, ce qui est entre ce ciel et cette terre, ce qu'on appelle le passé et le présent et l'avenir, dans quoi cela est-il tramé et chaîné ? »

4. Il dit :

« Ce qui est au-dessus, ô Gârgi, du ciel, ce qui est au-dessous de la terre, ce qui est entre ce ciel et cette terre, ce qu'on appelle le passé et le présent et l'avenir, c'est dans l'espace que cela est tramé et chaîné. »

5. Elle dit :

[1] Les ugras forment une classe sociale, en dehors des castes régulières, assez difficile à définir nettement. D'après Manu, les ugras sont les fils d'un kshatriya et d'un çûdrâ.

« Hommage à toi, Yâjñavalkya, qui m'as répondu clairement à cela. Tiens toi prêt à l'autre. »

— « Demande, ô Gârgî. »

6. Elle dit :

« Ce qui est au-dessus, ô Yâjñavalkya, du ciel, ce qui est au-dessous de la terre, ce qui est entre ce ciel et cette terre, ce qu'on appelle le passé et le présent et l'avenir, dans quoi justement cela est-il tramé et chaîné ? »

7. Il dit :

« Ce qui est au-dessus, ô Gârgî, du ciel, ce qui est au-dessous de la terre, ce qui est entre ce ciel et cette terre, ce qu'on appelle le passé et le présent et l'avenir, c'est justement dans l'espace que cela est tramé et chaîné ? »

— « Et dans quoi donc l'espace est-il tramé et chaîné ? »

8. Il dit :

« En vérité, cet impérissable, ô Gârgî, que les brahmanes proclament ni massif, ni atome, ni court, ni long, sans sang, sans graisse, sans teint, sans obscurité, sans vent, sans espace, sans attache, sans toucher, sans odeur, sans saveur, sans œil, sans oreille, sans voix, sans manas, sans lumière, sans souffle, sans bouche, sans prénom, sans nom, sans vieillesse, sans mort, sans crainte, immortel, sans poussière, sans son, sans ouverture, sans fermeture, sans rien devant, sans rien derrière, sans rien dedans, sans rien dehors, il ne mange personne, personne ne le mange.

9. « C'est sous les ordres de cet impérissable, ô Gârgî, que le ciel et la terre se tiennent séparés ; c'est sous les ordres de cet impérissable, ô Gârgî, que le soleil et la lune se tiennent séparés ; c'est sous les ordres de cet impérissable, ô Gârgî, que les jours et les nuits, les demi-mois, les mois, les saisons, les années, se tiennent séparés ; c'est sous les ordres de cet impérissable, ô Gârgî, que, parmi les rivières, des montagnes blanches les unes coulent à l'orient et les autres à l'occident, chacune dans sa direction ; c'est

sous les ordres de cet impérissable, ô Gârgî, que les hommes louent celui qui donne, les Dieux celui qui sacrifie, le Pitris l'offrande faite avec la cuiller, y étant subordonnés.

10. « Celui qui, en vérité, ô Gârgî, sans connaître cet impérissable, fait des libations, fait des aumônes, fait des austérités, même pendant des milliers d'années, ce monde-ci a une fin pour lui.

« Celui qui en vérité, ô Gârgî, sans connaître cet impérissable, s'en va de ce monde, celui-là est un misérable ; et celui, ô Gârgî, qui s'en va de ce monde en connaissant cet impérissable, celui-là est un brahmane.

11. « Cet impérissable, en vérité, ô Gârgî, on ne le voit pas et il voit, on ne l'entend pas et il entend, on ne le pense pas et il pense, on ne le connaît pas et il connait ; il n'y en a pas d'autre qui voie, il n'y en a pas d'autre qui entende, il n'y en a pas d'autre qui pense, il n'y en a pas d'autre qui connaisse.

« C'est cet impérissable, ô Gârgî, dans qui l'espace est tramé et chaîné. »

12. Elle dit :

« Brahmanes vénérables, soyez bienheureux d'être quittes de lui avec un simple hommage, jamais aucun de vous ne le vaincra dans la controverse brahmanique. »

Et, après cela, Vâcaknavi resta tranquille.

NEUVIÈME BRAHMANA

1. Et ensuite Vidagdha Çâkalya l'interrogea.

« Combien de Dieux, Yâjñavalkya ? »

Il répliqua par cette nivid [1] :

« *Autant qu'il y en a d'énoncés dans la nivid du vaiçvadeva : trois cent trois et trois mille trois.* »

— « Oui, » dit-il.

[1] Stance d'invitation adressée aux Dieux avant le sacrifice.

2. « Combien au juste de Dieux, Yâjñâvalkya ? »
— « Trente-trois. »
— « Oui » dit-il.
« Combien au juste de Dieux, Yâjñâvalkya ? »
— « Six. »
— « Oui, » dit-il.
« Combien au juste de Dieux, Yâjñâvalkya ? »
— « Trois. »
— « Oui, » dit-il.
« Combien au juste de Dieux, Yâjñâvalkya ? »
— « Deux. »
— « Oui, » dit-il.
« Combien au juste de Dieux, Yâjñavalkya ? »
— « Un et demi. »
— « Oui, » dit-il.
« Combien au juste de Dieux, Yâjñâvalkya ? »
— « Un. »
— « Oui, » dit-il.
« Quels sont ces trois cent trois et ces trois mille trois? »

3. Il dit :
« Ce ne sont que leurs puissances, mais il n'y a au juste que trente-trois Dieux. »
— « Quels sont ces trente trois ? »
— « Huit Vasus, onze Rudras, douze Adityas, en voilà trente et un ; Indra et Prâjâpati font les trente trois. »

4. — « Quels sont les Vasus ? »
— « Le Feu, la Terre, le Vent, l'Atmosphère, le Soleil, le Ciel, la Lune, les Mansions lunaires, voilà les Vasus : car c'est en eux qu'est placé tout bien, car c'est eux qui font demeurer [1] pour eux tout ceci. Parce qu'ils font demeurer pour eux tout ceci, ils sont les Vasus. »

5. — « Quels sont les Rudras ? »

[1] Le nom *Vasu* est expliqué ici par un double jeu de mots : il est rapproché à la fois de *vasu*, bon, bien, trésor, et de *vas*, habiter, demeurer.

— « Ces dix souffles qui sont dans l'homme ; l'âtman est le onzième. Lorsque ces souffles sortent de ce corps mortel, alors ils font pleurer, et, comme il font pleurer, ce sont les Rudras [1]. »

6. — « Quels sont les Adityas ? »

— « Les douze mois de l'année, ce sont les Adityas : car ils passent emportant tout avec eux ; et, comme ils passent emportant tout avec eux, ce sont les Adityas [2]. »

7. — « Quel est Indra, quel Prajâpati ? »

— « C'est le tonnerre qu'est Indra, c'est le sacrifice qu'est Prâjâpati. »

— « Quel tonnerre ? »

— « La foudre. »

— « Quel sacrifice ? »

— « Les animaux. »

8. — « Quels sont les six ? »

— « Le Feu, la Terre, le Vent, l'Atmosphère, le Soleil, le Ciel, voilà les six : car c'est eux qui sont tout ceci à eux six. »

9. — « Quels sont les trois Dieux ? »

— « Les trois mondes, car en eux sont tous les Dieux. »

— « Quel sont les deux Dieux ? »

— « La nourriture et le souffle. »

— « Quel est l'un et demi ? »

— « Celui qui souffle.

10. « On dit : — Comme il souffle tout seul, comment est-il un et demi ? — Puisqu'en lui tout ceci s'est développé, il est un et demi [3]. »

— « Quel est le Dieu un ? »

— « C'est le Brahma : on l'appelle *cela*. »

11. — « Celui dont la terre est le séjour, dont l'œil est le monde, dont le manas est la lumière, celui qui

[1] Le nom *Rudra* est rapproché de *rud*, pleurer.

[2] Le nom *Aditya* est rapproché de *â-dâ*, prendre, emporter.

[3] Rapprochement entre *adhi-ardha*, un et demi, et *adhi-ardh*, se développer.

connaîtrait ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui-là certes serait Celui qui connaît, ô Yâjñâvalkya. »

— « Je le connais, moi, ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui que tu as dit : ce purusha qui est du corps, c'est lui. Dis donc, Çâkalya, quelle est sa Divinité ? »

— « Les femmes, » dit-il.

12. « Celui dont les formes sont le séjour, dont l'œil est le monde, dont le manas est la lumière, celui qui connaîtrait ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui-là certes serait Celui qui connaît, ô Yâjñâvalkya. »

— « Je le connais, moi, ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui que tu as dit : ce purusha là-bas qui est dans le soleil, c'est lui. Dis donc, Çâkalya, quelle est sa Divinité ? »

— « L'œil, » dit-il.

13. « Celui dont l'espace est le séjour, dont l'œil est le monde, dont le manas est la lumière, celui qui connaîtrait ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui-là certes serait Celui qui connaît, ô Yâjñavalkya. »

— « Je le connais, moi, ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui que tu as dit : ce purusha qui est dans le vent, c'est lui. Dis donc, Çâkalya, quelle est sa Divinité ? »

— « Le souffle, » dit-il.

14. « Celui dont le désir est le séjour, dont l'œil est le monde, dont le manas est la lumière, celui qui connaîtrait ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui-là certes serait Celui qui connaît, ô Yâjñavalkya. »

— « Je le connais, moi, ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui que tu as dit : ce purusha là-bas qui est dans la lune, c'est lui. Dis donc, Çâkalya, quelle est sa Divinité ? »

— « Le manas, » dit-il.

15. « Celui dont la lumière est le séjour, dont l'œil

est le monde, dont le manas est la lumière, celui qui connaîtrait ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui-là certes serait Celui qui connaît, ô Yâjñavalkya! »

— « Je le connais, moi, ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui que tu as dit : ce purusha qui est dans le feu, c'est lui. Dis donc, Çâkalya, quelle est sa Divinité ? »

— « La voix, » dit-il.

16. « Celui dont les ténèbres sont le séjour, dont l'œil est le monde, dont le manas est la lumière, celui qui connaîtrait ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui-là certes serait Celui qui connaît, ô Yâjñavalkya. »

— « Je le connais, moi, ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui que tu as dit : ce purusha qui est fait d'ombre, c'est lui. Dis donc, Çâkalya, quelle est sa Divinité ? »

— « Mrityu, » dit-il.

17. « Celui dont les eaux sont le séjour, dont l'œil est le monde, dont le manas est la lumière, celui qui connaîtrait ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui-là certes serait Celui qui connaît, ô Yâjñavalkya. »

— « Je le connais, moi, ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui que tu as dit : ce purusha qui est dans les eaux, c'est lui. Dis donc, Çâkalya, quelle est sa Divinité ? »

— « Varuna, » dit-il.

18. « Celui dont le sperme est le séjour, dont l'œil est le monde, dont le manas est la lumière, celui qui connaîtrait ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui-là certes serait Celui qui connaît, ô Yâjñavalkya. »

— « Je le connais-moi, ce purusha, le dernier terme de tout âtman, celui que tu as dit : ce purusha qui consiste dans le fils, c'est lui. Dis donc, Çâkalya, quelle est sa Divinité ? »

— « Prajâpati, » dit-il.

19. — « Çâkalya, » dit Yâjñavalkya, « est-ce que ces brahmanes t'ont mis là pour tirer les charbons du feu ? »

20. — « Yâjñavalkya, » dit Çâkalya, « toi qui le prends de si haut avec les brahmanes des Kuru-Pañcâlas, est-ce que tu connais le brahma ? »

— « Je connais les points cardinaux avec leurs Dieux, avec leurs points d'appui. »

— « Puisque tu connais les points cardinaux avec leurs Dieux, avec leurs points d'appui,

21. « Quelle est ta Divinité à l'orient ? »

— « Ma Divinité, c'est Aditya. »

— « Cet Aditya, sur quoi a-t-il son point d'appui ? »

— « Sur l'œil. »

— « Et l'œil, sur quoi a-t-il son point d'appui ? »

— « Sur les formes, car par l'œil on voit les formes. »

— « Sur quoi les formes ont-elles leur point d'appui ? »

— « Sur le cœur, car c'est par le cœur qu'on connaît les formes, car c'est sur le cœur que les formes ont leur point d'appui. »

— « C'est exact, Yâjñavalkya.

22. « Quelle est ta Divinité au midi ? »

— « Ma Divinité, c'est Yama. »

— « Ce Yama, sur quoi a-t-il son point d'appui ? »

— « Sur la dakshinâ [1]. »

— « Et la dakshinâ, sur quoi a-t-elle son point d'appui ? »

— « Sur la foi, car, quand on a la foi, on donne la dakshinâ, car c'est sur la foi que la dakshinâ a son point d'appui. »

— « Sur quoi la foi a-t-elle son point d'appui ? »

— « Sur le cœur, car c'est par le cœur qu'on croit, car c'est sur le cœur que la foi a son point d'appui. »

[1] La *dakshinâ* est le salaire attribué aux prêtres. Ici le mot est rapproché de *dakshina*, midi.

— « C'est exact, Yajñavalkya.

23. « Quelle est ta Divinité à l'occident ? »

— « Ma Divinité, c'est Varuna. »

— « Ce Varuna, sur quoi a-t-il son point d'appui ? »

— « Sur les eaux. »

— « Et les eaux, sur quoi ont-elles leur point d'appui ? »

— « Sur le sperme. »

— « Sur quoi le sperme a-t-il son point d'appui ? »

— « Sur le cœur. C'est pourquoi l'on dit d'un enfant qui vous ressemble : — On dirait qu'il sort du cœur, on dirait qu'il est fait du cœur ; — car c'est sur le cœur que le sperme a son point d'appui. »

— « C'est exact, Yâjñavalkya.

24. « Quelle est ta Divinité au Nord ? »

— « Ma Divinité, c'est Soma. »

— « Ce Soma, sur quoi a-t-il son point d'appui ? »

— « Sur la consécration. »

— « Et la consécration, sur quoi a-t-elle son point d'appui ? »

— « Sur la vérité. C'est pourquoi on dit à celui qui est consacré : — Dis la vérité ; — car c'est sur la vérité que la consécration a son point d'appui. »

— « Sur quoi la vérité a-t-elle son point d'appui ? »

— « Sur le cœur, car c'est par le cœur qu'on connaît la vérité, car c'est sur le cœur que la vérité a son point d'appui. »

— « C'est exact, Yâjñavalkya.

25. « Quelle est ta Divinité au zénith ? »

— « Ma Divinité, c'est Agni. »

— « Cet Agni, sur quoi a-t-il son point d'appui ? »

— « Sur la voix. »

— « Et la voix, sur quoi a-t-elle son point d'appui ? »

— « Sur le manas. »

— « Sur quoi le manas a-t-il son point d'appui ? »

— « Sur le cœur. »

— « Sur quoi le cœur a-t-il son point d'appui ? »

26. — « Bavard, » dit Yâjñavalkya, « où que tu

puisses le croire en dehors de nous, où qu'il puisse être en dehors de nous, ou bien les chiens le mangeraient, ou bien les corbeaux le mettraient en pièces. »

27. — « Sur quoi donc toi et l'âtman avez vous votre point d'appui ? »

— « Sur le souffle exhalé. »

— « Sur quoi le souffle exhalé a-t-il son point d'appui ? »

— « Sur le souffle inhalé. »

— « Sur quoi le souffle inhalé a-t-il son point d'appui ? »

— « Sur le souffle dispersé. »

— « Sur quoi le souffle dispersé a-t-il son point d'appui ? »

— « Sur le souffle élevé. »

— « Sur quoi le souffle élevé a-t-il son point d'appui ? »

— « Sur le souffle réuni.

28. « C'est lui qu'on appelle : *Non, non* ; c'est l'âtman : insaisissable, car il n'est pas saisi ; infrangible, car il n'est pas brisé ; sans attache, sans lien, il n'est pas attaché, il ne chancelle pas.

« C'est là les huit séjours, les huit mondes, les huit purushas.

« Celui qui, ayant analysé, ayant synthétisé ces purushas, les a surpassés, ce purusha des upanishads, je te le demande. Si tu ne me l'expliques pas clairement, ta tête éclatera. »

Et, de ce purusha, Çâkalya n'en avait pas l'idée, et sa tête éclata. Et ses os mêmes, les prenant pour autre chose, des voleurs les enlevèrent.

29. Et Yâjñavalkya dit :

« Brahmanes vénérables, celui d'entre vous qui le désire, que celui-là m'interroge ou bien tous interrogez-moi. Celui d'entre vous qui le désire, ou faut-il que je l'interroge, ou faut-il que je vous interroge tous ? »

Ces brahmanes n'osèrent pas.

30. Et il les interrogea par ces stances :

« *Tel un arbre roi des forêts, tel un homme, sans erreur. Ses poils, ce sont les feuilles ; sa peau, c'est l'écorce extérieure.*

31. « Le sang qui distille de sa peau, c'est la résine de la peau : de l'homme frappé il coule, comme la sève de l'arbre blessé.

32. « Ses chairs ce sont des éclats ; le tendon, c'est l'aubier : il est ferme. Le squelette, c'est le bois à l'intérieur. La moelle est faite à l'image de la moelle.

33. « Si l'abre abattu monte de sa racine plus nouvel encore, et le mortel, quand il est abattu par la mort, de quelle racine remonte-t-il ?

34. « — De la semence, — direz-vous ? Non. C'est d'un vivant que naît la semence. Une fois engendré, on n'est plus engendré. Qui vous engendrerait de nouveau ?

« *L'arbre pousse de la graîne, en vérité ; d'autre chose, après la mort, il naît. Si on arrache l'arbre avec sa racine, il ne renaîtrait plus. Et le mortel, quand il est abattu par la mort, de quelle racine remonte-t-il ?*

« *Brahma est connaissance distincte, béatitude ; c'est le dernier terme du donateur généreux, de celui qui reste ferme, de celui qui le connaît.* »

(*A suivre.*) A. FERDINAND HÉROLD.

LA DIVINATION

CHEZ LES CHALDÉO-ASSYRIENS

En Egypte, la plupart des livres qui ont trait à la science étaient réputés livres sacrés, composés et révélés par les dieux eux-mêmes. Les Chaldéens et, plus tard, les Assyriens leurs disciples attribuaient à leurs livres similaires une origine moins élevée ; ils étaient simplement pour eux le fruit de l'expérience d'hommes instruits et de générations d'observateurs patients. En particulier les traités sur la divination (astrologie, science des présages, aruspicine, etc.) nous apparaissent bien, en effet, comme l'œuvre de nombreux savants qui, pendant des siècles, ont noté au jour le jour les relations qui leur paraissaient exister entre les événements de la vie politique ou privée et les différents phénomènes sidéraux ou terrestres ; les Chaldéens ni les Assyriens n'ont rien fait pour voiler l'origine humaine de ces traités.

« La préoccupation astrologique, dit Lenormant, naquit, tout naturellement et de bonne heure, chez les Chaldéo-Babyloniens, de la nature même de la religion qui leur était commune avec les autres peuples sémitiques. » Ils adoraient les astres comme la Divinité même, et cette adoration amena la contemplation constante d'abord, l'étude raisonnée ensuite des merveilles sidérales et du rôle actif du Soleil, la plus importante des planètes. De là à tout

rapporter aux astres il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut vite franchi : la contemplation admirative conduisit promptement à une observation régulière et scientifique, pensait-on. On avait cru, en effet, reconnaître qu'à chacune des évolutions et à chacun des groupements des corps célestes correspondait un ensemble de phénomènes naturels et d'événements toujours les mêmes ; aussi observa-t-on et nota-t-on avec soin ces coïncidences, dans lesquels on estimait trouver la clef des prévisions de l'avenir. L'astrologie était fondée. La régularité de ces coïncidences étant regardée comme absolue, la pseudo-science nouvelle se fixa et prétendit, elle aussi, à une régularité aussi logique que l'astronomie. Les astres, régulateurs de l'univers, furent regardés comme les régulateurs des événements et aussi comme leurs interprètes.

[Si] la lune est visible le 29e jour, [il y aura] secours pour Akkad, malheur pour le pays de Martu.

(W. A. I. III, 61, 2, l. 25).

[Si] la nuit est longue d'après sa supputation [habituelle], le vent de l'Ouest (mot à mot le vent de Martu) soufflera, les jours du roi de Martu seront longs, le cœur du peuple sera [plein] d'allégresse (mot à mot de bien).

(W. A. I. III, 61, 2, l. 25).

Le mois Abu, le 16e jour, éclipse [de lune] ; le roi d'Akkad meurt, le dieu Nergal [1], détruit [les gens] dans le pays. Le 20e jour, éclipse de lune] : le roi du pays de Hatti idem (c'est-à-dire meurt), le roi du pays de Hâti vient et s'empare du trône.

(W. A. I. III, 60, col. 1, l. 37).

Le mois Elul, le 15e jour, éclipse [de lune] : le fils

[1] Dieu de la guerre.

du roi tue son père et s'empare du trône, et l'ennemi avance et détruit le pays. Le 16e jour, éclipse [de lune] : le roi d'un pays étranger idem (c'est-à-dire est tué par son fils), le roi du pays de Hâti s'avance et s'empare du trône. Pluie dans le ciel, abondance d'eau dans les canaux.

(W. A. I. III, 60, col. 1 l. 45).

Ces observations ont visiblement été prises lors de l'arrivée de certains événements politiques. Jointes à une multitude d'autres observations qui, pour des cas sidéraux analogues, relataient des événements semblables, elles permirent aux Chaldéens d'établir la déduction, rigoureuse selon eux, qu'il en serait toujours ainsi.

On sait maintenant que c'est le vieux roi d'Aganê, Sargon, qui fit, le premier, colliger les nombreuses observations recueillies jusqu'à lui en un grand ouvrage méthodique composé de 70 tablettes dont nous avons de nombreux fragments. Son fils Naram-Schin semble avoir fait mettre la dernière main à cet ouvrage, qui resta toujours, en matière d'astrologie, le code des générations postérieures et dont le titre était *Namar Bèli*, « le Flambeau de Bêl. »

(W. A. I. III, 52.)

Donc, avant de codifier, les Chaldéens commencèrent à recueillir les observations sidérales d'une certaine nature. Cette suite prolongée d'observations donna, une fois classée méthodiquement, des recueils disposés sur un plan chronologique où tous les événements du règne de tel ou tel roi étaient enregistrés, année par année, avec la mention détaillée des apparences sidérales qui les avaient accompagnés [1].

[1] W. A. I. III. 60 et 61. — W. A. I. IV, 34 : augures qui ac-

« Toute la vie des Chaldéo-Babyloniens et des Assyriens, qui leur avaient emprunté ces idées, tous leurs actes publics et privés dépendirent, dit Fr. Lenormant, des augures tirés des astres, comme n'en dépendit jamais la vie d'aucun autre peuple. C'était un esclavage superstitieux de tous les instants... Ceci admis, il ne restait plus qu'à observer, comme on l'avait fait pour les phénomènes célestes, les coïncidences entre les évènements historiques ou les fortunes humaines et les faits de tout genre qui, dans la nature terrestre, pouvaient être pris comme des signes ou des présages, puis à codifier, comme on l'avait également fait pour les mouvements et les apparences célestes, ces observations et ces coïncidences, afin de les transformer en règles pour la prévision de l'avenir. Et, de cette façon, les Chaldéens se formèrent, à côté de leur fameuse astrologie, une science des présages et de la divination, non moins compliquée, non moins développée et non moins enrichée de sa prétendue rigueur scientifique. »

Quant aux procédés d'interprétation et de divination, ils étaient multiples, et les textes que nous aurons l'occasion de citer dans la suite de cette étude nous donneront presque toujours le moyen d'examiner ces procédés ou de les reconstituer par rapprochement avec les textes des autres peuples de l'antiquité, notamment avec la Bible.

compagnèrent tous les principaux faits des règnes de Sargon et d'Aganê et de son fils Naram-Schin Cf. Sayce, *Transact. of the Soc. of Bibl. Archæol.*, t. III, p. 146. sqq. — M. George Smith a retrouvé les fragments d'un document où étaient relatés les augures célestes et les présages terrestres du règne légendaire du héros Gilgamésch.

A. — Les songes et leur interprétation.

Les dieux, suivant les Chaldéens, révélaient l'avenir aux hommes qu'ils aimaient ou qu'ils haïssaient de mille manières différentes ; les songes sont un de ceux qu'ils employaient le plus souvent. Ce sont en quelque sorte des figures aériennes qui se meuvent, agissent, parlent, et dont tous les mouvements, toutes les actions, toutes les paroles ont un rapport étroit avec les événements futurs. Quelquefois ces messages d'en haut sont assez clairs par eux-mêmes pour n'avoir point besoin d'être interprétés ; mais, le plus souvent, ils s'expriment par symboles et il faut alors, pour les comprendre, avoir recours à des hommes versés dans l'art de les expliquer. De même que les astrologues, ces devins avaient des recueils officiels, dont la doctrine est le résultat des observations recueillies par les générations antérieures. Un ouvrage antique, par exemple, traitait des pronostics des songes et, au VIIe siècle avant notre ère, Aschur-bâni-abla en avait fait faire une copie qui fut déposée dans sa bibliothèque palatine de Ninive. Les tablettes qui constituaient ce recueil offrent de longues énumérations de songes avec l'indication des événements qu'ils annonçaient.

Un fragment en a été publié dans W. A. I. III, 56, 2, dont voici la traduction :

Un homme, dans un rêve,
voit un mâle . . . .
voit le corps d'un chien . . . .



voit le corps d'un ours avec des pieds de . . . . . [1].
voit le . . . . . d'un ours avec des pieds de . . . . [2].
voit le corps d'un chien avec des pieds de . . . . . [3].
. . . .
voit le dieu . . . ? . . . faisant mourir. . . . .
. . . .
. . . .

Cette énumération suppose, particularité fort réaliste, qu'un homme voit un autre homme ou une femme satisfaire sur lui un besoin d'uriner. Mais la tablette est quelque peu frustre et une fracture malencontreuse a fait disparaître les explications de chacun des rêves bizarres que nous venons d'énumérer. Pourtant, ces songes devaient tous être d'un mauvais augure ; car une prière au Soleil, qui en suit la liste immédiatement, demandait à ce Dieu de détourner les présages de ces sombres visions.

Chacun, homme ou femme, pouvait évidemment avoir des songes. Mais des voyants (sabrani) avaient le privilège d'être favorisés par les dieux de rêves prophétiques ; et si ce n'était pas pour eux une sinécure d'être voyants, ce devait du moins être un métier fort lucratif. Nous employons le terme « métier » parce que, selon toute apparence, ils provoquaient ces songes à l'aide de breuvages enivrants. La plupart des temples avaient leurs voyants et leurs voyantes officiels, dont la fonction consistait à recevoir la volonté du dieu, à qui le temple était consacré, soit par une révélation directe (oracle) pendant le jour, soit par l'intermédiaire des songes. Ils étaient installés dans la chambre ou chapelle

[1] Le nom de l'animal dont il s'agit ici est détruit.
[2] Même observation.
[3] Même observation.

aménagée au sommet des zikkurat [1]. La porte de la chambre supérieure de la zikkurat de Borsippa, consacrée au dieu Nabu [2] s'appelait *bab assaput*, « la porte de la lèvre, c'est-à-dire de l'oracle [3]. » La chapelle de la zikkurat de Babylone portait le nom de *bit assaput*, [4] « la demeure de la lèvre (oracle), » et était habitée par une femme vouée au dieu Marduk, dont elle était l'épouse terrestre et dont elle recevait la visite pendant la nuit.

Ces voyants étaient évidemment des personnages importants, puisque, dans le poème épique [5] du légendaire Gilgamêsch, nous voyons que ce héros est accompagné constamment de son voyant E'a-bani, qui lui explique ses songes. Ce voyant infaillible était si nécessaire à Gilgamêsch que celui-ci éclate en lamentations lorsque E'a-bani est tué par le monstre Tambukku ; et il ne faut rien moins, pour le consoler un peu, qu'un songe où les dieux lui conseillent d'aller demander à Hasis-adra, le Xisouthros de Bérose, le secret qui guérira sa maladie.

Les Chaldéens et les Assyriens avaient une telle foi dans le caractère fatidique et divin des rêves, qu'ils leur donnaient place dans l'histoire. Dans presque toutes les relations officielles des guerres qu'ils entreprenaient contre les peuples ennemis ou révoltés, les monarques assyriens em-

[1] Tours, temples à étages superposés ; les étages étaient ordinairement au nombre de sept, commémorant ainsi les sept planètes principales.

[2] Nabu, « parler, prophétiser ».

[3] Inscr. de la Cie des Indes, col. 3, l. 46 : W. A. I. I. 54.

[4] Inscr. de la Cie des Indes, col. 2, l. 43 ; col. 3, l. 24 : W. A. I. I, 54 ; W. A. I. I, 51.

[5] G. Smith, *Assyrian discoveries*, p. 166-177.

ploient à chaque instant l'expression : « Sur l'ordre de tel ou tel dieu », ce qui indique que les dieux étaient consultés par eux, avant qu'ils se décidassent à entrer en campagne, et cela même lorsque les astrologues déclaraient le moment favorable. Nous reviendrons d'ailleurs sur ces consultations spéciales, qui, semble-t-il, avaient besoin parfois d'être, pour ainsi dire, corroborées par des songes nocturnes. Parmi ces récits de songes, nous en citerons plus particulièrement deux dont nous donnerons la traduction, et qui nous sont racontés par Aschur-bani-abla, dans les annales de son règne.

Tê-Umman, roi d'Elam, sachant par sa propre expérience combien dangereux pouvaient être des compétiteurs à la couronne, avait résolu de massacrer les trois fils de son frère et prédécesseur Urtaki, que lui-même avait fait assassiner; le même sort devait être réservé aux deux fils de l'ancien roi Umman-Aldaschu II. Ces cinq princes s'enfuirent en Assyrie et se refugièrent auprès d'Aschur-bani-abla, qui leur accorda sa protection et refusa de faire droit à la demande d'extradition que lui fit Tê-Umman par le canal de deux ambassadeurs envoyés spécialement à Ninive. Le roi d'Elam déclara alors la guerre au monarque assyrien. D'abord ce fut, entre les deux rois, une guerre à coups de présages : le soleil s'éclipsa peu après son lever, la lune ne se montra, etc. Ces phénomènes sidéraux et d'autres de même nature furent interprétés en sa faveur par Tê-Umman ; tandis que, terrifiés parce qui leur paraissait être des prodiges surnaturels et des avertissements du Ciel, les Assyriens n'osaient s'engager plus avant dans cette guerre.

Les circonstances étaient assez graves pour que Aschur-bani-abla fît un sacrifice extraordinaire à sa déesse favorite, Ischtar, dans le temple d'Arbèles. D'ailleurs, Tê-Umman, dans sa jactance, avait dit : « Tê-Umman sera plus fort que Ischtar... Je ne m'arrêterai pas que je ne sois venu livrer bataille avec lui (Aschur-bani-abla). » Ischtar écouta la prière du roi d'Assyrie :

« Ne crains pas, répondit-elle. . . . . L'Elamite ne se tiendra pas debout devant toi et ne t'imposera point son joug. . . . . . »

Dans la nuit même qui suivit [le jour où] je l'avais invoquée, un voyant dormait et il eut un songe nocturne. Au milieu de la nuit, Ischtar se montra à lui, et il me [le] raconta ainsi :

« Ischtar, qui habite Arbèles, est venue devant moi. A droite et à gauche, Elle avait autour d'Elle une nuée éclatante ; Elle tenait l'arc dans sa main, et Elle était sur un char, comme pour combattre. Tu te tenais prosterné devant Elle. Elle avait de la compassion pour toi ; telle une mère pour son enfant. Elle te souriait, Ischtar, la grande Dame parmi les dieux, et Elle fit ses décrets pour toi, ainsi :

« Marche pour faire du butin de guerre ; le pays est ouvert devant toi. Je marcherai, moi aussi. »

Tu lui dis : « Souveraine des Souveraines, partout où tu iras, puissè-je aller avec toi ! »

Elle te répondit : « Je te protégerai. Reste ici, dans le temple de Nabu ; prends-y ta nourriture et bois du vin, au son des instruments ; chante ma gloire, jusqu'à ce que j'arrive. [Alors] ton désir sera accompli et tu connaîtras le vœu de mon cœur. Ton visage ne pâlira pas, tes pieds ne trébucheront pas, tu ne perdras pas ton honneur au milieu de la bataille. » Dans la bonté de sa bienveillance, Elle te protège, et Elle est entrée en fureur contre tous ceux qui n'acceptent

pas ton joug.... Elle se tourne contre Tê-Umman, roi d'Elam, qui est odieux à sa face. »

(W. A. I. III, 32)[1].

Aschur-bani-abla suivit ponctuellement les instructions de sa déesse favorite et sa victoire sur le roi d'Elam fut complète.

L'autre songe, dont nous avons parlé, est celui qu'eut Gygès, roi de Lydie, et qui décida ce prince à se constituer le vassal du monarque ninivite. En voici la traduction :[2]

A Guggu (Gygès), roi de Luddi (Lydie), pays d'au-delà de la mer,
lnəị éloigné dont les rois mes pères n'avaient pas connu l'énonciation du nom,
la renommée de mon nom dans un songe Aschur, le Dieu mon créateur, fit connaître
ainsi : « Embrasse les pieds d'Aschur-bani-abla, roi d'Assyrie, et
par l'énonciation de son nom conquiers tes ennemis. »
Le jour [où] il eut ce songe, il envoya son messager
pour me saluer. Ce songe, qu'il eut,
par l'intermédiaire de son messager, il me le manda et me le fit connaître.

. . . .

Avec l'aide d'Aschur et d'Ischtar, les dieux mes Seigneurs, parmi les gouverneurs
des Gimirraï (Cimmériens), qu'il avait faits prisonniers, deux gouverneurs

[1] Cf. aussi G. Smith. *History of. Assurbanipal*, pr 119-137.
[2] Cf. le texte dans G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 73-75.

avec des grelots, des chaînes de fer, des liens de fer, il les attacha et
avec ses lourds présents il [les] envoya devant moi.

. . . .

(W. A. I. V. col. II, l. 95. 110).

(*A suivre.*) A. Laurent.

TRAITÉ

de la

Petite Assemblée Sainte

PAR

SIMÉON BEN-JOCHAÏ

(*Suite*)

SECTION XV.

Du Nez du Microposope.

559. Le nez du Microposope est la forme du visage, car tout le visage est connu par lui.

560. Ce nez n'est pas, comme le nez de l'Ancien très saint, incognicible et inaccessible.

561. Car le nez de l'Ancien est la vie des vies pour tous : de ces deux narines procède le souffle des vies pour tous.

562. Mais du Microposope, il est écrit. Ps. XVIII. 9 : *Une fumée montait en son nez*.

563. Toutes les couleurs sont renfermées dans cette fumée, et dans chaque couleur se trouvent en très grand nombre les Chefs qui président les jugements rigoureux qui sont enveloppés dans cette fumée.

564. De là, tous ceux-ci ne sont rendus plus doux que par la fumée de l'autel inférieur.

565. Ainsi il est écrit, Gen. VIII. 21 : *Le Sei-*

gneur sentit une odeur de suavité. Il n'est pas écrit : une odeur de sacrifice, ***mais de suavité ou de repos,*** savoir, l'adoucissement des Chefs qui président aux jugements, le repos de l'esprit.

566. Lorsqu'il est dit : Le Seigneur sentit une odeur de repos, il ne faut pas entendre une odeur de victime, mais l'odeur des apaisements de toutes les rigueurs qui sont appliquées au nez.

567. Et toutes les rigueurs qui lui sont conjointes, toutes, dis-je, sont adoucies. Mais en quel grand nombre les rigueurs sont conjointes ensemble ?

568. Ainsi qu'il est écrit, Ps. CVI, 2 : *qui racontera les rigueurs du Seigneur ?*

569. Et ce nez, par ses deux narines, produit un feu qui détruit tous les autres feux.

570. D'une narine sort la fumée, et de l'autre le feu, et les deux, la fumée et le feu, se trouvent sur l'autel.

571. Mais lorsque cet Ancien très-saint se montre, toutes choses sont en repos. C'est cela qui est dit. Is. XLVIII. 9 : *Et par ma louange je te fermerai les narines.*

572. Le nez de l'Ancien très saint est long, et il s'étend, et il est dit : le long nez.

573. Mais ce nez est court, et lorsque la fumée s'élève, celle-ci active avec célérité, et le jugement est consommé.

574. Mais qui met une entrave à ce nez de l'Ancien ? Toutes choses ont lieu comme nous avons dit, dans l'Assemblée de l'Aire, et ainsi que les disciples ont été éclairés à ce sujet.

575. Dans le Livre de l'enseignement de Hammenouna-le-Vieux, celui-ci parle ainsi de ses deux narines : c'est que de l'une sortent la fumée et le feu, et de l'autre le repos, et un souffle bienfaisant.

576. En lui, il y a le droit et le gauche. Ainsi qu'il est écrit, Osée, XIV. 7 : *Et son odeur est comme celle du Liban.*

577. Et de l'Épouse de celui-ci, il est écrit, Cant. VII. 9 : *Et l'odeur de la narine est comme celle des pommes* ; si donc cela est vrai de l'Épouse, à plus forte raison de Lui. Et il a parlé d'une manière parfaite.

578. Lorsqu'il est donc dit : *Et le Seigneur sentit une odeur de repos.* Ce mot de repos peut être entendu sous un double aspect.

579. L'un qui est le premier, lorsque l'Ancien très saint, incognicible, inaccessible, se manifeste ; c'est là, le repos et l'apaisement de tout.

580. Et l'autre regarde l'apaisement inférieur, qui a lieu par la fumée et le feu de l'autel.

581. Et à cause de ce double sens, le mot est écrit par un H double. Et toutes ces choses sont dites du Microposope.

SECTION XVI.

Des oreilles du Microposoque.

582. Il y a deux oreilles pour entendre le bien et le mal ; et lesdeux se réduisent en une.

583. Ainsi qu'il est écrit, 2 Rois. XIX. 16 : *Incline ton oreille, ô Dieu, et écoute.*

L'oreille a dans l'intérieur des canaux en circuit, afin que la voix soit plus forte, ou plus douce, pour avoir accès dans le cerveau.

585. Et le cerveau l'examine, mais en hâte, car toute chose qui est faite en hâte, n'a pas sa source dans la Sagesse parfaite.

586. De ces oreilles dépendent tous les Chefs qui ont des ailes, qui prennent la voix de ce monde. Et ainsi tous se nomment : les Oreilles du Seigneur.

587. Il est écrit de ceux-ci, Eccl. x. 20 ; *parce que l'oiseau du ciel porte la voix* [1].

588. *Parce que l'oiseau du ciel porte la voix.* Ce texte présente une difficulté. Et maintenant d'où est la voix ?

589. Car au commencement du verset, il est écrit : *même dans ta pensée, n'outrage pas le Roi.* Là, il est écrit, dans la pensée, et au secret de ta chambre.

590. Pourquoi ? *parce que l'oiseau des cieux porte la voix* ; néanmoins celle-ci n'existe pas.

591. Or en réalité la chose est ainsi ; quoique l'homme pense, et quoiqu'il réfléchisse dans son cœur, cela ne produit pas la parole, jusqu'à ce qu'il la manifeste par ses lèvres, même s'il n'est pas fait attention à cela.

592. Car cette parole proférée frappe l'air ; et elle va, et elle monte, et elle circule dans le monde ; et par elle est la voix.

593. Et les Chefs qui ont des ailes recueillent

[1] *Siméon-bin-Jochaï explique ici, selon le sang diviu, ce texte des livres Saints, qui est vrai aussi dans son sens littéral. Telle est la loi de la vraie Kabbale.*

cette voix et ils la portent au Roi, afin qu'elle entre dans ses oreilles.

594. C'est cela qui est écrit, Deut. v. 28 : *Et le Seigneur entendit la voix de tes paroles* : et Nomb. xi. 1. : *Et le Seigneur entendit, et sa fureur s'enflamma.*

595. De là, toute prière ou demande que l'homme adresse en présence du Dieu très-saint, qu'il soit béni, requiert ceci, c'est que celui-ci profère les paroles avec ses lèvres.

596. Car s'il ne les profère pas, sa prière n'est pas une prière, et sa demande n'est pas une demande.

597. Mais quand les paroles sont proférées, elles frappent l'air et montent, et elles volent, et par elles est la voix ; et celui qui la reçoit prend celle-ci, et il la porte dans le lieu saint, dans la tête du Roi.

598. Par trois cavités la pénétration a lieu dans les oreilles ; et celle-ci se nomme le canal, comme s'il disait la concavité ou le creux des oreilles.

599. Et la voix entre dans cette concavité, et elle est entendue par le conduit de cet écoulement.

600. Et alors elle est arrêtée là : et il est jugé, si elle est bonne ou si elle est mauvaise. C'est ce qui est dit, Job. xxxiv. 3 : *car l'oreille juge les paroles.*

601. Pour quelle cause l'oreille juge-t-elle les paroles ? Parce que la voix est arrêtée dans la concavité des oreilles, dans le canal ou elle pénètre, et elle n'entre pas avec rapidité dans le corps, et ainsi il y a un jugement entre le bien et le mal.

602. *Et le palais goûte la nourriture.* Comment peut-il goûter la nourriture ? Parce qu'il y a un arrêt, et qu'elle n'entre pas avec rapidité dans le corps. Et ainsi le palais goûte et se rend compte, si elle est douce ou amère.

603. De cette ouverture des oreilles dépendent d'autres ouvertures, savoir, celle des yeux, celle de la bouche, et celle du nez.

604. De cette voix qui entre dans l'ouverture des oreilles, si cela est nécessaire, quelque chose pénètre l'ouverture des yeux et ceux-ci versent des larmes.

605. De cette voix, s'il en est besoin, quelque chose pénètre l'ouverture du nez, et par cette voix produit de la fumée et du feu.

606. C'est cela qui est dit, Nomb. XI. 1 : *Et le Seigneur entendit, et sa colère s'embrasa, et le feu du Seigneur s'alluma parmi eux.*

607. Et s'il est besoin, cette voix entre dans l'ouverture de la bouche, et celle-ci parle et décrète certaines choses.

608. Par cette voix, toutes choses ont lieu ; de cette voix quelque chose entre dans tout le corps, et ainsi tout est en commotion. D'où cela provient-il ? De cette oreille.

609. Heureux est celui qui est vigilant sur ses paroles. Pour cela il est écrit, Ps. XXXIV. 14 : *Garde ta langue du mal, et tes lèvres, afin qu'elles ne parlent pas avec tromperie.*

610. A cette oreille est attribuée l'Audition, et tous les cerveaux sont placés sous l'audition.

611. La sagesse est renfermée en elle, ainsi qu'il est écrit, I Rois. III. 9 : *Et tu donneras à ton serviteur un cœur qui entend.*

612. L'intelligence, ainsi qu'il est dit, I Sam. III. 9. : *Parle, car ton serviteur écoute.* Et de là dépendent toutes choses.

613. La connaissance, ainsi qu'il est écrit, Prov. IV. 10 : *Ecoute mon fils, et reçois mes paroles* ; et II. 1 : *si tu conserves en toi mes commandements.* Ainsi toutes choses dépendent des oreilles.

614. De ces oreilles dépendent les prières et les demandes, et l'ouverture des yeux.

615. C'est cela qui est écrit : 2 Rois. XIX, 16. : *Incline ton oreille, seigneur, et entends* ; *ouvre tes yeux, et vois.* Ainsi toute chose dépend de là.

616. De cette oreille dépendent les Arcanes suprêmes qui ne sont pas manifestés au dehors ; et pour cela, celle-ci est courbée dans son intérieur, et les Arcanes des Arcanes son cachés en elle. Malheur à celui qui révèle les Arcanes !

617. Et parce que les Arcanes frappent contre cette oreille, et qu'elle les reçoit dans une chose courbée, de là elle ne révèle pas les Arcanes à ceux qui marchent dans des voies obliques, mais à ceux qui sont dans une voie droite.

618. De là, il est écrit, Ps. XXV. 14. : *Le secret de Dieu est pour ceux qui le craignent, et son alliance pour faire connaître ces choses,* à celui qui marche en sa voie, et reçoit ainsi ses paroles.

619. Mais ceux qui sont pervers dans leurs voies, reçoivent aussi les paroles, et ils les font pénétrer en hâte en eux. Mais il n'y a point en eux un lieu pour les conserver.

620. Toutes les autres ouvertures s'ouvrent

en lui, j'usqu'à ce que ces paroles se manifestent, par l'ouverture de la bouche.

621. Et ceux-ci se nomment les Pécheurs de la génération, odieux au Dieu très-saint, qu'il soit béni.

622. Dans le Mischna, ou notre tradition, nous avons enseigné qu'un tel pécheur était semblable à l'homicide et à l'idolâtre.

623. Et toutes ces choses sont renfermées dans une seule parole, lorsqu'il est écrit, Lev. XIX. 16 : *Tu n'iras pas en parlant mal au milieu de ton peuple, et tu ne t'élèveras point sur le sang de ton prochain* ; *Je suis le Seigneur.*

624. Celui-là donc qui transgresse la première partie de ce verset fait comme s'il transgressait tout.

625. Heureuse est la part des Justes, desquels il est écrit, Prov. XII. 3 : *Et celui qui est affermi par l'esprit, tient secrète la parole.*

626. C'est proprement l'esprit, car l'esprit de ceux-là a été puisé dans le lieu saint en haut. Et pour cela, ils sont nommés les affermis par l'esprit.

627. Mais ceci, nous avons dit, est un signe. Quiconque révèle les Arcanes, dans un dessein de propos délibéré, celui-là n'appartient pas au corps du Roi très-saint.

628. Et pour cela, rien n'est Arcane pour lui, et n'appartient à ce qui est arcane.

629. Et lorsque son âme sortira du corps, elle ne sera pas incorporée au corps du Roi, car il n'y a pas là sa place. Malheur à cet homme, malheur à lui, malheur à son âme.

630. Mais heureuse est la part des justes qui conservent les choses secrètes, et surtout les arcanes suprêmes du Dieu très-saint, qu'il soit béni, les arcanes suprêmes du Roi très-saint.

631. Il est écrit de ceux-ci, Is. LX. 21. : *Ceux de ton peuple seront tous justes, ils possèderont la terre en héritage éternellement.*

UN KABBALISTE DE LA TRADITION ORTHODOXE.

(*A suivre*)

TRAITÉ DES DIEUX

DU MONDE

PAR SALLUSTRE LE PHILOSOPHE

(*Suite*).

CHAPITRE DOUZIEME

D'où viennent les maux ; et que la nature du mal n'existe point.

Mais comment, les dieux étant bons, et faisant tout, y a-t-il des maux dans le monde. La première chose qui se présente à dire là-dessus, c'est que la nature du mal n'existe point, et qu'il n'arrive que par l'absence du bien ; tout comme les ténèbres ne sont point par elles-mêmes, et ne consistent que dans la privation de la lumière. En effet, si le mal avait une existence réelle, il faudrait nécessairement que ce fût dans les dieux, dans l'entendement, dans l'âme, ou dans le corps. Ce n'est pas dans les dieux, puisque toute divinité est bonne. Dire de l'entendement, qu'il est mauvais, c'est dire qu'il est sans entendement. L'affirmer de l'âme, c'est la mettre au-dessous du corps ; car tout corps par soi-même n'a rien de mauvais. Dériver le mal de l'âme et du corps unis ensemble, c'est une absurdité, denx choses, dont chacune à part n'est point mauvaise, ne pouvant former le mal par leur union. Si l'on avance que les démons sont mauvais, on ne saurait le prouver. Car s'ils tiennent leurs facultés des dieux, elles ne sauraient être mauvaises ;

et s'ils les tiennent d'ailleurs, les dieux ne produisent donc pas tout. S'ils ne produisent pas tout, ou le voulant, ils ne le peuvent pas, ou le pouvant, ils ne le veulent pas. Ni l'un ni l'autre ne convient à la divinité. On voit donc par toutes ces réflexions, qu'il n'y a rien dans le monde, qui soit naturellement mauvais. Le mal ne paraît pas même exister toujours dans les actions des hommes, et celles qui passent pour mauvaises, ne le sont pas dans toute leur étendue. Si les hommes faisaient le mal pour le mal, alors la nature elle-même serait mauvaise. Mais celui qui commet adultère, regarde l'adultère comme un mal, et la volupté comme un bien : celui qui tue, regarde le meurtre comme un mal, et l'argent qui lui revient comme un bien. Celui qui fait du tort à son ennemi, sait bien que faire du tort est un mal ; mais il appelle bien, le plaisir de la vengeance. C'est là le principe constant des égarements de l'âme, et l'idée du bien est toujours la cause qui produit le mal. Il en est, comme nous l'avons déjà dit, ainsi que de la lumière quand elle n'existe point, les ténèbres surviennent, qui sont naturellement un néant. L'âme s'égare donc à la poursuite du bien ; et elle se trompe dans son objet, parce que ce n'est pas la première essence. D'un autre côté, les dieux ont pris une infinité de précautions, pour préserver l'âme de ces erreurs, ou pour l'en guérir, lorsqu'elle en est attaquée. Les arts, les sciences, les vertus, les prières, les sacrifices, les cérémonies mystérieuses, les lois, les formes de gouvernement, les jugements et les peines, tout cela est destiné à empêcher les âmes de pécher. Enfin, au sortir du corps il y a des dieux qui leur procurent l'expiation, et des démons qui les nettoient de leurs péchés.

CHAPITRE TREIZIÈME

Comment l'on peut dire des choses éternelles, qu'elles sont produites ?

Ceux qui sont susceptibles des directions de la philosophie et dont les âmes ne sont pas incurables, pourront tirer un usage suffisant de ce que nous avons dit des dieux du monde, et de la conduite des choses humaines. Il reste à dire comment ces choses ont été produites, et ne peuvent neanmoins être séparées les unes des autres, à cause de ce que nous avons dit ci-dessus, que les secondes ont été produites par les premières. Tout ce qui est produit vient de la nature, de l'art, ou de quelque puissance. Dans les ouvrages de la nature ou de l'art, il faut nécessairement que la cause précède l'effet ; et pour ce qui procède de quelque puissance, il coëxiste avec elle, puisqu'il en est insèparable. Telle est la lumière à l'égard du soleil, la chaleur à l'égard du feu, la froideur à l'égard de la neige. Si le monde est l'ouvrage de l'art des dieux, ils ne lui ont donc pas donné l'être, mais ils l'ont fait simplement ce qu'il est : car tout art ne donne que la forme. D'où vient donc l'être au monde ? S'il l'a naturellement, comment ce qui agit, par sa nature, donne-t-il quelque chose de son propre être à ce qu'il produit ? D'ailleurs les dieux étant incorporels, il faudrait que le monde fût aussi incorporel. Ou, si l'on veut que les dieux soient corporels, d'où procède la force des choses incorporelles ? Et quand même nous accorderions ce principe, il s'ensuivrait nécessairement de là, que la destruction du monde emporterait celle de son auteur, à la nature duquel il appartiendrait. Puisque le monde n'est donc l'effet ni de l'art, ni de la nature des dieux, il reste qu'il soit l'ouvrage de leur puissance. Or, tout ce qui est produit par une puissance coëxiste au principe dans lequel elle réside. Suivant cela, ce qui est une

fois produit de cette manière ne saurait périr, à moins qu'on ne prive de sa puissance le principe d'où il procède. Ainsi ceux qui disent que le monde périra nient l'existence des dieux, ou, en l'affirmant, supposent des dieux sans puissance. Dès là donc qu'il y a un être qui produit toutes choses par sa puissance, il faut que toutes choses lui aient toujours coëxisté. Et comme c'est la souveraine puissance, elle a produit non seulement des hommes et des animaux, mais même des dieux et des démons. La distance immense qu'il y a entre le dieu souverain et notre nature, demande qu'il y ait entre lui et nous une infinité d'autres puissances. Car il y a toujours plusieurs choses mitoyennes entre celles qui sont séparées ; et cela à la proportion de l'intervalle.

(*A suivre.*)

FORMEY.

GLANES

—

M. W. T. Stead, le directeur de la *Revievv of Revievvs* dont les recherches, dans le domaine psychique, ont récemment occupé les deux mondes, fonde, sous le titre de « Borderland » une publication trimestrielle qui aura pour objet spécial l'étude des phénomènes vulgairement dénommés *surnaturels*. M. W. T. Stead, dont l'esprit est ouvert autant qu'éclairé, fait appel à toutes les bonnes volontés pour mener à bien sa difficile tâche. *La Haute Science*, dès à présent, assure son concours à cette tentative qui se recommande par son entier désintéressement.

⁂

Voici un fait remarquable de *télépathie* trouvé dans la *Vie de Calvin*, par Théodore de Bèze, traduction française, Genève 1681 : p. 138 : « En cet endroit je ne sçaurois taire une chose remarquable. C'est que le 19 décembre (1562) Calvin étant dans son lit, attaqué de la goûte, et le vent ayant soufflé avec une extrême impétuosité pendant deux jours, il se prit à dire en présence de plusieurs personnes : « Il m'a semblé « toute la nuit que j'entendois un bruit épouvantable « et je ne pouvois m'empêcher de croire qu'il étoit « causé par un grand nombre de tambours. Je ne puis « comprendre ce que c'est. Assurément nous apprendrons bientôt quelque événement considérable. « Prions Dieu qu'il ait pitié de son église. »

« Les nouvelles que l'on apporta de France firent bientôt voir que Calvin ne se trompoit pas ; car on sçeut que ce même jour, il s'étoit donné une bataille sanglante à Dreux entre l'armée du Roy et celle du prince de Condé. » (*Communiqué par* M. J. Pannier).

*
* *

« Un sorcier appelé chez un paysan malade, du canton d'Athis, prit, une fois ses simagrées accomplies, un cœur de bœuf dont il s'était muni, le suspendit à la crémaillère et commença ses opérations d'envoûtement. Après avoir prononcé à mi-voix quelques paroles mystérieuses et fait encore plusieurs gestes bizarres, il s'arma d'une longue aiguille à tricoter et perça de nombreux trous le cœur qui fut, bientôt, tout saignant. Le conjurateur s'arrêtait par instant, paraissait écouter, puis recommençait à murmurer ses mystérieuses invocations et à cribler le cœur de coups d'aiguille.

« Il régnait un profond silence dans l'appartement, aucun bruit ne venait du dehors, tout était silencieux. Le conjurateur inquiet eut recours à ses plus puissants maléfices, précipita ses paroles et ses coups d'aiguille. Enfin, le jeune homme fit un signe, il avait entendu quelque chose. On prêta l'oreille : c'était un sourd gémissement que d'autres suivirent. Plus de doutes, le charme opérait. Peu a peu les gémissements s'élevèrent et devinrent des plaintes déchirantes mêlées de prières et d'imprécations. Une voix désespérée implorait pitié, criait : Grâce. Grâce. Puis après avoir longtemps hésité, le conjurateur se décida à ouvrir. Un homme affreusement pâle, râlant, paraissant à peine avoir un souffle de vie et *suantant tout son sang* par mille blessures, était étendu sur le pas de la porte. C'était le jeteur de sort qui, à chacun des coups d'aiguille, s'était senti frappé lui-même et qu'une puissance irrésistible avait arraché de son lit, le forçant à venir implorer son adversaire plus fort que lui ». (Lecœur, *Esquisses du Boccage normand*).

*
* *

Le *San Francisco Examiner* écrit : Il y a actuellement à San Francisco une jeune fille qui guérit la migraine sans l'emploi d'aucun remède pharmaceutique quelconque. Elle pose simplement la main sur la tête de la personne souffrante et la guérison s'en suit immé-

diatement. Les mains de la jeune fille présentent un cas caractéristique très singulier : elles sont belles, blanches, un peu fluettes, mais, au toucher, froides comme de la glace, et avec cela toujours humides, comme si elle venait de les retirer de l'eau. C'est chose étonnante que de voir cette jeune fille belle, saine, bien-portante, lorsqu'elle lève la main et qu'une rosée glacée tombe en gouttelettes du bout de ses doigts. Elle use de son pouvoir quand elle le veut et se tient toujours à la disposition de ceux qui souffrent. C'est une jeune femme à la taille élancée, aux joues roses, aux yeux brillants, qui n'a jamais été malade. Elle travaille dans une grande manufacture des faubourgs et a commencé par guérir les jeunes ouvrières qui travaillent avec elle. Elle ne procède par aucune incantation, ni prières, ni rien de pareil. Lorsqu'un malade se présente, elle retrousse ses manches et lui met ses mains froides et mouillées sur la tête. Le patient éprouve un singulier frisson, quelque chose de moite et glacé qui lui court en descendant sur le dos ; elle passe lentement les mains sur le front brûlant ; la douleur cesse immédiatement. Un clignement des yeux et la migraine est partie.

*
* *

La *Revievv of Revievvs*, de Londres, dans son numéro d'Avril a donné quelques renseignements intéressants sur un « Jubilé de Quakers-spiritualistes » qui bat son plein en Russie depuis quelque temps. Les « Frères » de la nouvelle illumination religieuse chantent les mêmes hymnes que les Stundisest de l'Angleterre, lesquels emploient beaucoup des hymnes de Moody and Shankey d'il y a une douzaine d'années. « L'œuvre de Dieu, » c'est ainsi qu'ils intitulent leur service divin, — consiste en contorsions des muscles de la face, des bras et des jambes. Le « don des langues » est parmi eux un des phénomènes les plus extraordinaires. Il se manifeste par l'articulation de syllabes, de sons et de cris, dont quelques-uns sont des imitations très réussies de cris d'oiseaux et d'animaux. Et pendant ces exercicees religieux ils échangent entre eux des coups de pieds et de poings

de coudes avec un merveilleux entrain, mais ne semblent en ressentir aucun inconvénient. La conséquence de tout cela est un dédoublement de leur entité consciente : une double personnalité. Dans l'un de ces états ils ont des songes et des visions, dont dans l'autre état il ne leur reste ni connaissance ni souvenir : ils répondent ainsi couramment à des questions dont ils n'ont aucune compréhension dans l'état ordinaire. Un autre phénomène curieux, c'est le développement anormal de leur sens de l'odorat ; les nerfs olfactifs percevant alors des odeurs et des parfums pour lesquels ils n'ont aucune expression dans leur vocabulaire connu.

Le Directeur-Gérant : F. Deschamps.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Destenay, BUSSIÈRE Frères.

ÉTUDES

SUR LES ORIGINES DU CHRISTIANISME

Par Louis Ménard, *Docteur ès-lettres.*

La communion universelle dans le sens d'une communauté absolue des biens et des femmes était présentée comme la suprême expression de la justice par le jeune Epiphane [1], qui mourut à dix-sept ans et à qui les Képhallèniens élevèrent un temple où on lui offrait des sacrifices à la nouvelle lune : « La justice de Dieu, disait-il dans son langage enthousiaste, c'est la communion dans l'égalité. Le ciel s'étend également sur toutes choses et enveloppe toute la terre, la nuit montre partout également ses étoiles, le père du jour, le soleil de Dieu, distribue à tous son impartiale lumière sans distinguer ni le riche, ni le pauvre, ni le prince du peuple, il ne connaît ni ignorants, ni sages, ni mâles, ni femelles, ni libres, ni esclaves, il n'écarte même pas les animaux sans raison, il brille d'en haut sur les vivants ; sur les bons et les mauvais il répand sa justice, sans que nul puisse usurper la part de son prochain pour s'attribuer une double part de lumière. » Passant ensuite en revue toutes les formes de la vie à la surface de la terre, Epiphane montrait tous les êtres appelés sans distinction au grand banquet de la nature et suivant dans leur nourriture et leur reproduction cette grande loi de communauté égalitaire instituée pour tous sans préfé-

[1] Il ne faut pas le confondre avec saint Epiphane, auteur d'une réfutation des hérésies.

rence par leur père commun. « Les lois humaines, continuait-il, sont la source de toute injustice ; en instituant la propriété elles ont brisé la loi divine de la communion. Comme dit l'apôtre, c'est par la loi que j'ai connu le péché. La distinction du mien et du tien a remplacé la jouissance commune de la terre et de ses fruits, des richesses et du mariage. Les vignes, le blé, toutes les autres plantes qui portent des fruits ne les refusent ni aux passereaux ni aux voleurs, mais la violation de la communauté naturelle a entraîné le vol des fruits et des troupeaux. Enfin Dieu avait établi pour l'homme et pour tous les animaux la communion des mâles et des femelles, il les avait unis par ce lien universel, révélation de sa justice, la communauté égalitaire. Mais les hommes ont renié cette communion, source de leur naissance. Ils disent : que chacun possède une seule femme, quand toutes pouvaient être communes à tous, comme nous l'enseignent tous les autres êtres vivants [1]. »

On ne peut s'étonner que l'autorité romaine ait vu un danger social dans de telles doctrines. Du sein même de l'Eglise il s'élevait contre elles des protestations énergiques. Mais les Romains, qui n'avaient aucune idée de l'orthodoxie et de l'hérétodoxie, ne connaissaient les sociétés chrétiennes que par leurs accusations réciproques. C'étaient de véritables sociétés secrètes et il est très difficile de savoir ce qui s'y passait. Saint Irénée en parle d'après les aveux que lui auraient faits des femmes effrayées de l'abîme de perdition ou elles avaient été entraînées [2]. Toutes

[1] Clément d'Alexandrie, *Stromates* III, 2, pages 390, 392 (édition Wurzbourg, 1779).
[2] Saint Irénée, *Contre les hérésies*, 1, page 13 a et b.

les histoires de promiscuité dans les agapes, d'avortements, d'infanticides et même d'anthropophagie, répétées depuis par les païens, se trouvent dans les Pères de l'Eglise. Saint Epiphane parle de débauches tellement monstrueuses que la délicatesse de notre langue se refuse à les indiquer, même par allusions [1]. Il est bien difficile d'admettre de si odieuses accusations, surtout quand elles s'adressent non seulement à quelques sectes infimes et obscures, mais à toutes ces grandes écoles de la gnose chrétienne qui occupent une place si importante dans l'histoire de la pensée humaine, pour avoir abordé le redoutable problème du mal avec une audace qui n'a jamais été dépassée. Les mêmes accusations ont été reproduites plus tard contre les Manichéens, et au moyen âge contre les Albigeois, les Templiers et bien d'autres. Nos luttes politiques nous ont appris à quel point il faut se défier de la crédulité des partis, et la réserve est surtout nécessaire quand les vaincus ne sont plus là pour se justifier [2].

Clément d'Alexandrie, bien mieux placé que saint Irénée et saint Epiphane pour connaître les sectes dont il parle, est aussi bien moins violent dans ses attaques. Le terme de gnostique est toujours appliqué dans ses ouvrages au philosophe chrétien, seulement, il distingue les vrais gnostiques de ceux qu'il nomme les faux gnostiques et qu'il combat avec assez de modération. Il en dit bien assez cependant pour montrer qu'au milieu de cette effervescence de sys-

[1] Saint Epiphane, *Panarium*, 1, 2, pages 42 et 43.

[2] L'auteur des *Philosophumènes* (Origène ou Saint Hippolyte), qui donne de si précieux détails sur les formes multiples de la mythologie chrétienne, ne dit presque rien de la morale des écoles gnostiques.

tèmes métaphysiques et de théories morales qui remplit les premiers siècles du christianisme, les plus graves désordres se produisaient à côté de toutes les exagérations de l'ascétisme. Entre ces deux excès, le bon sens, qui finit toujours par triompher, est représenté par la grande assemblée, par l'Eglise. A mesure que les habitudes administratives et unitaires des Romains s'introduisirent dans le gouvernement intérieur de la société chrétienne, le mot d'hérésie, qui signifie simplement opinion de choix, devint synonyme d'erreur. On se renvoyait mutuellement ce reproche d'hérésie, chacun donnant son opinion comme la seule conforme aux traditions apostoliques, et, de part et d'autre, on s'attribuait le titre de véritable chrétien. Il n'est donc pas étonnant que ce nom ait été frappé de défaveur parmi les païens qui n'avaient aucun moyen de distinguer les vrais gnostiques des faux gnostiques ; ils entendaient parler de doctrines immorales sapant les bases de toute société. Ces doctrines étaient attribuées à des chrétiens par d'autres chrétiens ; fatigués du bruit des querelles auxquelles ils n'étaient pas habitués, les païens regardaient les uns et les autres comme la lie de l'espèce humaine et les confondaient tous dans un même dégoût.

III

La Grèce antique n'avait jamais connu les disputes ni les persécutions religieuses. Rome admettait tous les cultes dans son panthéon, comme elle enveloppait tous les peuples dans la cité romaine ; mais la tolérance des Romains ne pouvait s'étendre à ceux qui menaçaient la

paix publique. Les querelles incessantes des chrétiens et des juifs troublaient le repos de Rome dès le temps des Césars qui les chassèrent d'Italie. Ils furent obligés de se cacher, de se réunir dans l'ombre. Les empereurs n'aimaient pas les sociétés secrètes. Il courait de mauvais bruits sur les réunions nocturnes des chrétiens. Un mot qu'ils répétaient souvent : « Le Christ nous a affranchis par sa mort du joug de la loi », donnait lieu à bien des équivoques. Dans le sens juif, la loi, c'était l'ensemble des prescriptions mosaïques, principalement la circoncision et l'abstinence de certaines viandes. La loi, pour les Grecs, c'était la morale naturelle ; s'en affranchir, c'était déclarer que tous les actes étaient indifférents. Il y avait des écoles de philosophie chrétienne qui ne reculaient pas devant cette explication et qui déclaraient que les élus ne pouvaient plus pécher ; puisqu'ils étaient rachetés, tout leur était permis. Aux yeux des Romains, qui ne connaissaient que la loi de l'empire, ceux qui se mettaient hors la loi n'avaient plus droit à sa protection, c'étaient des ennemis publics, des malfaiteurs.

La douceur n'était pas le caractère dominant des Romains. Ils faisaient combattre leurs prisonniers de guerre dans les amphithéâtres ; c'était leur permettre de mourir en soldats au lieu de vivre en esclaves. A ces gladiateurs, on joignait de temps en temps, pour faire nombre, des coupables tirés des prisons publiques, et on croyait leur faire beaucoup d'honneur. Si on avait dit aux empereurs que, parmi ces malheureux qu'ils livraient aux bêtes dans les cirques, il y en avait quelques-uns, les plus méprisés de tous, qui deviendraient l'objet de la vénération des hommes, ils n'auraient pu le croire.

Il leur semblait qu'en réprimant une faction immorale et dangereuse, ils ne faisaient que donner une satisfaction légitime à la conscience publique. S'il y avait quelque part une inondation ou une mauvaise récolte, le peuple s'en prenait aux impies dont les mœurs attiraient sur le pays la colère divine. Un gouverneur de ville ou de province n'avait pas toujours assez de fermeté pour prendre la défense de quelques hommes qui ne cessaient d'annoncer la ruine de l'empire et semblaient se réjouir de tous les désastres. Quand Trajan écrivait à Pline de ne les juger que sur leurs propres aveux, il se croyait sans doute parfaitement en règle avec la justice, puisqu'il ne punissait que ceux qui se mettaient en révolte ouverte contre la loi.

Le christianisme ne se recrutait pas uniquement dans les couches inférieures de la société ; par les affranchis et surtout par les femmes, il pénétrait dans les familles patriciennes et jusque dans le palais des empereurs. Poppée, la maîtresse de Néron et plus tard sa femme, était très favorable aux juifs qui, à cette époque, étaient confondus avec les chrétiens. Gibbon croit que la persécution des chrétiens sous Néron a pu être excitée par les intrigues des juifs protégés par Poppée.

Les influences du palais pouvaient être une source de protection pour une secte et un grand danger pour les sectes rivales, comme on le vit plus tard sous les empereurs chrétiens. Si quelque haut personnage ou un membre de famille impériale devenait suspect et qu'on découvrît qu'il était affilié à une société secrète, la colère du maître s'étendait sur la secte tout entière. La nièce de Domitien, Flavia Domitilla, étant tombée en disgrâce, fut reléguée dans l'île de Pan-

dataria ; le consul Clément, son mari, homme très nul, suivant Suétone, fut mis à mort sur un léger soupçon. D'après Xiphilin, abréviateur de Dion Cassius, on condamna aussi, à cette occasion, beaucoup de gens qui avaient adopté les mœurs juives. Le souvenir récent de la guerre de Judée donnait à cette accusation un caractère politique. Domitien fut assassiné un mois après par Etienne, intendant de Domitilla. Xiphilin parle aussi d'une maîtresse de Commode, nommée Marcia, qui était fort attachée aux chrétiens et leur fit beaucoup de bien. Elle épousa Electus, un des chambellans du palais, et tous deux conspirèrent contre l'empereur et l'assassinèrent.

Sous les princes syriens, les mœurs de l'Asie envahirent l'empire livré à des gouvernements de femmes, à des intrigues de harem. A chaque changement de règne, c'était une marée montante de religions sensuelles ou lugubres, délirantes ou ascétiques. Héliogabale entreprit de fondre tous les cultes, y compris ceux des juifs, des samaritains et des chrétiens en les soumettant à la suprématie du dieu syrien, dont il était le prêtre. Alexandre Sévère plaça dans son oratoire les statues d'Abraham, d'Orphée, d'Apollonios de Tyane et de Jésus-Christ. Sa mère Mammée eut des entrevues avec Origène ; on vit des évêques à la cour. Les chrétiens tinrent leurs assemblées dans les édifices publics, aussi furent-ils enveloppés dans les colères de Maximin, contre les partisans de la dynastie syrienne ; mais quelque temps après. ils furent l'objet d'une faveur si déclarée de la part de Philippe l'Arabe, que cet empereur a été quelquefois regardé comme chrétien. Sa femme, sa nièce et lui-même étaient en correspondauce

avec Origène. Le règne de Décius fut une réaction violente des mœurs et des traditions romaines contre cette invasion des doctrines orientales. L'Église passa par ces alternatives de persécution et de tolérance, ou même de faveur, jusqu'aux dernières années du règne de Dioclétien. Alors, tandis que Constance Chlore protégeait les chrétiens en Occident, Galérius, inquiet de leurs progrès en Orient où ils étaient beaucoup plus nombreux, suscita contre eux cette fameuse persécution, dont il est aisé de reconnaître le caractère politique et qui a fait nommer cette époque l'ère des martyrs.

Parmi les chrétiens, c'étaient précisément ceux dont on incriminait les mœurs qui échappaient le plus facilement à la persécution. Tandis que les sectes les plus austères, comme les marcionites, les montanistes, couraient au devant du martyre, soit en se dénonçant aux magistrats, soit en brisant les statues des dieux ou en insultant les cérémonies du culte public, d'autres sectes, les plus mal notées dans les écrits des Pères, soutenaient que proclamer ses croyances en face des juges, c'était divulguer ce qui devait être caché aux profanes. Les principales écoles de la gnose essayaient de fondre toutes les mythologies dans le christianisme et le regardaient comme le couronnement de toutes les traditions religieuses. En se plaçant à ce point de vue, on pouvait, sans apostasie, faire acte de soumission à la religion de l'empire, et si une pareille opinion avait prévalu, il n'y aurait eu ni querelles religieuses, ni persécution. C'est ce qui serait peut-être arrivé, si Alexandre Sévère avait eu un peu de prévoyance politique et d'énergie, ou si Constantin avait été initié au christianisme par quelque docteur gnostique.

Mais il n'imagina rien de mieux que d'imposer à tout le monde sa manière de voir. Il persécuta tour à tour les ariens et leurs adversaires et gouverna despotiquement l'Eglise sous prétexte de la protéger.

Les Pères ont souvent répété que la persécution avait augmenté le nombre des fidèles, *Sanguis martyrum semen christianorum*. Cependant la destruction du paganisme sous les successeurs de Constantin, le massacre des albigeois au moyen âge, l'inquisition espagnole, les dragonnades de Louis XIV suffisent pour montrer qu'une persécution violente, générale et longtemps prolongée atteint malheureusement son but. Mais les empereurs ne proscrivirent le christianisme que par intervalles. Les martyrs, selon Origène, étaient peu nombreux et faciles à compter. La persécution de Dioclétien, qui fut de beaucoup la plus importante, ne dura pas longtemps, et dans les provinces gouvernées par Constance Chlore, il était facile de s'y soustraire. Gibbon croit pouvoir établir que le nombre des martyrs qui, en trois siècles, dans toute l'étendue de la monarchie romaine, subirent le dernier supplice, n'a pas égalé celui des protestants exécutés sous un seul règne et dans la seule province des Pays-Bas où, selon Grotius, plus de cent mille des sujets de Charles-Quint périrent de la main du bourreau. Mais les calculs de ce genre manqueront toujours de base.

A partir de Constantin, les conditions d'existence du christianisme furent changées. Tous ceux qui aspiraient aux honneurs et aux dignités s'empressèrent d'adopter les croyances du maître. Les fonctions ecclésiastiques devinrent avantageuses et lucratives, et les Pères reconnaissent que l'Eglise perdit en pureté ce qu'elle

gagna en puissance et en richesse. Tous ceux qui avaient abjuré pendant la persécution demandèrent à être reçus au milieu des fidèles, et il se produisit des schismes au sujet des conditions qu'on devait leur imposer. En même temps, le nombre de ceux qui prétendaient au titre de martyr se multiplia outre mesure. Le temps des persécutions fut considéré comme un âge d'or et devint le thème d'une profusion de légendes entre lesquelles il est difficile de faire la part de l'histoire. Au lieu de rejeter, au nom de la critique historique, ces récits d'expositions aux bêtes, de supplices et de tortures qui sont la tradition héroïque du christianisme, on pourrait y chercher la part de vérité qu'on a droit de demander à toutes les mythologies. Ils représentent exactement l'état des esprits au moment de la formation des croyances. Ils traduisent par des images violentes cette idée qui est la base de la morale du christianisme, la rédemption par la douleur et par la mort. La vie terrestre est une arène sanglante où l'âme humaine livre contre le monde extérieur et contre elle-même ces grands combats dont le ciel est le prix. Les lions dévorants sont les passions déchaînées. Les puissances du monde qui montrent au fidèle, d'un côté le bourreau, de l'autre les voluptés et les richesses pour prix de l'apostasie, ce sont les démons de la chair qui assiègent la conscience des saints.

Donner sa vie pour ce qu'on croit bon et juste, a toujours été et sera toujours le plus haut degré où puisse atteindre la vertu de l'homme. L'antiquité l'avait proclamé avant le christianisme ; les héros antiques mouraient pour la cité, le chrétien doit mourir pour son Dieu qui est mort pour lui. Le dévouement à la patrie a plus d'uti-

lité sociale, mais la patrie n'existe que pour les peuples libres, et puis c'est surtout aux hommes qu'elle demande le sacrifice de leur vie. Si le christianisme a conquis la femme, c'est parce qu'il l'a appelée à l'honneur du martyre. Nous n'avons eu des femmes républicaines qu'à l'époque où nous les faisions monter sur l'échafaud. La Révolution a rendu au monde le type perdu de la femme antique. Quand Camille Desmoulins prêche la clémence, Lucile l'encourage dans cette voie héroïque, bien que l'échafaud soit au bout. Puis elle y monte avec lui, simplement, sans emphase, dans la paix de l'amour et du devoir.

A l'ardeur des convictions religieuses qui entraînait les chrétiens vers le martyre, se joignait chez quelques-uns le dégoût d'une vie misérable, chez d'autres le remords d'une jeunesse flétrie, le besoin d'une régénération par le baptême de sang qui lave les souillures. Cette aspiration vers la mort allait quelquefois jusqu'à la frénésie. Il y eut dans le nord de l'Afrique des insensés qui suppliaient les juges de les envoyer au supplice. Ils arrêtaient les voyageurs sur les routes, se faisant donner la mort à prix d'argent, et menaçant de tuer ceux qui refusaient de leur infliger le martyre. Quelques-uns s'élançaient du haut des rochers, en présence de leurs parents et de leurs amis qui les honoraient comme des saints. On montrait plusieurs précipices devenus fameux par le nombre de ces suicides. Il y en avait d'autres sur les confins de l'Arabie, au-delà du Jourdain, qui ne poussaient pas si loin la haine de la vie. Ils se contentaient d'une mutilation volontaire, à l'exemple d'Origène. On les accusait même de mutiler ainsi, non-seulement leurs disciples, mais leurs hôtes, et jusqu'aux gens qu'ils rencontraient

sur les grands chemins, pour les délivrer des tentations de la volupté [1]. Les faits de ce genre ont bien pu être exagérés par une crédulité malveillante, mais il est difficile de les rejeter entièrement. Ils ne sont que l'expression excessive des sentiments et des idées qui préoccupaient les esprits à cette époque.

Le christianisme cherchait la forme pratique de sa morale ; il a pu s'égarer avant de découvrir sa véritable voie. Il la trouva enfin dans la vie monastique. D'après les historiens ecclésiastiques, des chrétiens se seraient retirés dans les solitudes de l'Égypte pour échapper à la persécution. On sait cependant par Philon qu'il y avait des monastères de thérapeutes près d'Alexandrie avant la prédication du christianisme. Eusèbe suppose arbitrairement que les thérapeutes étaient des chrétiens. Il se peut que la propagande évangélique, trouvant là un terrain tout préparé, ait transformé ces monastères juifs en communautés chrétiennes, mais on n'en a aucune preuve. Les institutions pythagoriciennes, peut-être aussi les prédications bouddhistes qui s'étendaient très loin, ont pu préparer le développement de la vie cénobitique, mais les légendes chrétiennes sur les anachorètes ne remontent pas au-delà du temps de Dioclétien. Les chrétiens des premiers sièles n'avaient pas le temps de se livrer à la vie contemplative. Ils s'occupaient d'élaborer leurs dogmes, de régler la discipline intérieure de l'Eglise, et par-dessus tout de faire des prosélytes, car ils étaient persuadés que le triomphe du christianisme amènerait une ère de paix et de bonheur pour le genre humain.

[1] Saint Epiphane, II, page 213.

La conversion de Constantin fit évanouir ces brillantes espérances. « Maintenant, dit Sulpice Sévère, tout est troublé par les discordes des évêques ; partout la haine et la faveur, la crainte, l'inconstance, l'envie, l'ambition, la débauche, l'avarice, l'arrogance, la paresse ; c'est une corruption générale. » M. Amédée Thierry a tracé, d'après les écrivains ecclésiastiques, un tableau peu séduisant de la société chrétienne au quatrième et au cinquième siècle. Malgré les avantages de toutes sortes qui récompensaient la conversion au christianisme sous les empereurs chrétiens, on comprend l'attachement du sénat et du peuple de Rome pour les souvenirs de la religion nationale, quand on songe à ces perpétuelles discordes qui faisaient dire à Ammien-Marcellin : « Les animaux les plus sauvages sont moins à craindre pour les hommes que les chrétiens les uns pour les autres. » Saint Grégoire de Naziance parle de l'arrogance et du faste insupportable des prélats, devant qui la foule s'écartait comme devant des bêtes féroces. Quant aux clercs, on les voyait, parfumés et frisés comme des histrions, rôder sans cesse chez les femmes et vivant de leurs libéralités. On fut obligé de faire une loi pour les empêcher de quêter les héritages : « Je ne me plains pas de cette loi, dit saint Jérôme, je me plains que nous l'ayons méritée. Un fer chaud est bon dans une plaie, le mal est d'en avoir besoin. » Il fait une peinture tout aussi peu flattée des matrones, des veuves, des vierges « qui attirent à leur suite, par des regards dérobés, un essaim de jeunes gens... qui circulent, oisives et curieuses, dans les maisons des matrones, sans pudeur au front, sans retenue aux lèvres... L'ivrognerie est le

moindre de leurs vices : elles ne savent que faire, conseiller, insinuer le mal. »

On avait supporté le spectacle de l'orgie romaine, mais voir l'Eglise elle-même souillée, avoir rêvé le royaume de Dieu sur la terre, et au lendemain de la victoire voir l'abomination dans le lieu saint, assister au spectacle des discordes de l'enfer, c'était trop. Il fallait partir, se réfugier dans les cavernes, loin du tumulte abhorré de la vie, marcher à la conquête du ciel. Ils s'en vont, pieds nus, un bâton à la main, parmi les épines et les ronces, sous l'ardent soleil de la Thébaïde. Ils avancent à travers les grandes plaines de sable, respectés par les hôtes étranges du désert. Des kentaures leur indiquent la route, des satyres leur offrent des herbes pour se nourrir et leur demandent leurs prières [1]. Mais tous les fantômes du passé, tous les spectres pleurés du bonheur et du monde les attendent au milieu du muet recueillement des solitudes. La vie était si douce, autrefois, sous le ciel de la Grèce, sous le calme regard de nos Dieux indulgents ! Maintenant la volupté est maudite, la toute-puissante, l'irésistible qui nous souriait sur l'écume des vagues. Elle est maudite, la mère féconde, la grande nature. Et les puissances du monde, les dieux de la vie universelle, apparaissent transformés en démons irrités pendant les longues nuits pleines de tentations. Redoublez d'austérités pour éteindre la fièvre du désir, broyez la chair condamnée sous la macération et le jeûne, déchirez-la sous le fouet des disciplines, sous les griffes de fer. Courage, aux armes, à la prière ! Dieu enverra ses légions d'anges au

[1] Sulpice Sévère. *Vie de Paul l'Ermite.*

secours de ses saints. La lutte touche à son terme, voici le jour qui dissipe les visions de la nuit impure, l'enfer est vaincu. Ceignez l'auréole d'or, cueillez les palmes immortelles, le ciel va s'ouvrir, le ciel serein de la conscience, et le corps crucifié sera transfiguré dans la gloire, et l'âme victorieuse s'endormira dans la paix reconquise, dans l'éternelle contemplation de son Dieu.

Les monastères se multiplièrent rapidement d'abord en Egypte et en Syrie, puis dans les autres provinces de l'empire. Les cénobites, qui vivaient en commun à l'exemple des anciens thérapeutes, habitaient de petites huttes, couchaient sur un paillasson ou sur des feuilles de palmier, et se nourrissaient de graines et de racines. Il y en avait qui, par humilité, broutaient l'herbe des champs avec les troupeaux. Ils ne se lavaient le corps qu'en cas de maladie. La première règle de la vie monastique était la soumission absolue à l'abbé qui dirigeait la communauté. Un moine reçut l'ordre d'arroser tous les jours un bâton planté en terre : au bout de trois ans le bâton donna des branches et des feuilles. Dieu glorifiait ainsi la vertu d'obéissance. Ceux qui ne trouvaient pas cette discipline assez dure vivaient absolument seuls dans des grottes ou des carrières abandonnées. On les nommait ermites : c'étaient les plus estimés de tous. Les légendes de saint Paul l'Ermite, de saint Antoine et de saint Hilarion devinrent bientôt aussi populaires que celles des martyrs. Ils chassaient les démons, guérissaient les malades et ressuscitaient les morts. Leur charité s'étendait aux animaux, compagnons de leur solitude ; l'un partageait son repas avec une louve, l'autre rendait la vue à des lionceaux

aveugles. Saint Paul était nourri par un corbeau; quand il mourut deux lions creusèrent sa fosse avec leurs griffes [1].

Les austérités de ces anachorètes égalaient celles des solitaires de l'Inde. Saint Siméon Stylite ne mangeait qu'une fois par semaine et pas du tout pendant le carême. Il resta trente ans enchaîné sur le haut d'une colonne, prenant les postures de dévotion les plus fatigantes ; quelquefois il passait des journées à courber son corps et à le redresser, baissant chaque fois sa tête jusqu'à ses pieds. Un spectateur compta douze cent quarante-quatre répétitions de ce geste. Les femmes n'approchaient pas de sa colonne ; il ne permit pas même à sa mère de le voir ; seulement, lorsqu'il apprit qu'elle était morte, il pria pour le repos de son âme.

Les ascètes prenaient dans le sens le plus littéral les passages de l'Evangile qui commandent le renoncement aux affections de famille. « Songe, écrit saint Jérôme à son ami Héliodore, qu'être cruel pour les siens au nom du ciel, c'est être vraiment pieux, c'est sauver avec soi ceux qu'on aime.... J'ai connu, comme toi, les épreuves, les séparations, les déchirements de l'âme. Je vois d'ici ta sœur se suspendre à ton cou, te retenir par ses embrassements, t'empêcher de partir. Non loin de là se tiennent les esclaves qui t'ont vu naître et grandir. Ils te crient : « A quel maître vas-tu nous laisser? » Puis c'est ta nourrice cassée de vieillesse ; ton précepteur qui eut pour toi des soins de père ; ils te remontrent que quelques jours à peine leur restent à vivre : « Que ne les laisses-tu mourir

[1] Sulpice Sévère, *Dialogue*, I, 9, 13 et *Vie de saint Paul l'Ermite*.

d'abord. » Ta mère aussi veut opposer à ton départ une sainte barrière, sa face ridée par les ans, et cette poitrine, aujourd'hui désséchée, où tu puisas la vie ; elle fredonne, pour t'arrêter, ces mêmes chants dont le murmure t'endormait dans ton berceau. Ami, bouche-toi les oreilles et fuis. Tu me diras, sans doute, que l'Esprit saint nous ordonne d'obéir à nos parents. Oui, mais il nous enseigne aussi que les aimer plus que le Christ, c'est renoncer au Christ. Si nos proches croient véritablement, ils nous soutiendront ; s'ils ne croient pas, nous dirons avec l'Esprit saint : « que les morts ensevelissent leurs morts ».

L'ami auquel saint Jérôme écrivait d'une manière si pressante pour l'entraîner au couvent de Chalcide, où il était lui-même, avait déjà mis sa chasteté à l'abri de tout danger par une multilation volontaire. Mais la virginité du corps ne suffisait pas à la ferveur de cette époque, si l'âme ne brisait en même temps tous les liens qui l'enchaînaient à la terre. Un jeune homme, qui avait quitté sa femme et son fils unique pour se retirer au désert, veut les revoir pour les arracher à la vie du siècle et les décider à suivre, comme lui, la voie du salut. L'abbé cherche en vain à le retenir ; il part, cédant, dit Sulpice Sévère, à une inspiration diabolique. Mais, à peine sorti du couvent, il est saisi par le démon ; on est obligé de le ramener, chargé de chaînes, au monastère, « où son exemple enseigne aux autres à ne pas se laisser tromper par l'ombre d'une fausse justice [1] ».

Sulpice Sévère raconte une autre histoire du même genre, celle du moine Malchus. Il était fils unique, et avait quitté de bonne heure ses

[1] Sulpice Sévère, *Dialogue I*, 15.

parents qui voulaient le marier. Apprenant que son père est mort, il veut aller consoler sa vieille mère et ensuite partager son héritage entre les pauvres et son couvent. En vain l'abbé lui dit que c'est là une tentation du diable qui cache ses embûches sous un prétexte honnête et que la brebis qui sort du bercail deviendra la proie des loups. Malgré cet avis, Malchus persiste et part, mais il est pris par des Sarrazins qui le font esclave. Il a pour compagne de servitude une jeune femme à qui son maître veut le marier. Obligé d'obéir malgré sa répugnance, il songe au suicide, car il vaut mieux tuer le corps que l'âme. Mais sa femme, qui s'aperçoit de son dessein, lui apprend qu'elle-même est chrétienne et qu'elle était décidée à mourir plutôt que de renoncer à la continence. Tous deux parviennent à s'échapper. Ils se réfugient dans la caverne d'une lionne qui se jette sur un des hommes envoyés à leur poursuite. Enfin, montés sur des chameaux qu'ils rencontrent, ils arrivent à travers le désert à un camp romain : Malchus retourne à son monastère et sa femme se retire parmi les vierges. Sulpice Sévère les vit tous les deux dans une extrême vieillesse, habitant la même cabane et entourés de la vénération publique [1]..

L'ascétisme des moines de la Thébaïde est regardée aujourd'hui comme une aberration malsaine. L'art et la littérature font l'apothéose de la chair, et cela durera jusqu'à ce qu'il se produise une réaction de dégoût, comme sous le bas empire romain. Cette réaction ne s'est pas manifestée seulement dans le Christianisme. Il y a dans l'atmosphère d'une époque des idées er-

[1] Sulpice Sèvère, *Vie du moins captif Malchus.*

rantes qui se propagent par des voies inconnues, et l'histoire constate la diffusion des mêmes épidémies intellectuelles dans des camps opposés. La morale philosophique et la morale chétienne s'accordaient pour enseigner le mépris de la matière. Comme on demandait à Plotin de laisser faire son portrait, il répondit : « C'est déjà bien assez humiliant d'avoir un corps sans en perpétuer le souvenir. »

Ce spiritualisme exalté fut professé à Alexandrie par une belle jeune fille nommée Hypatia. Elle était fille du philosophe Théon, et continuait le cours de son père. Un de ses auditeurs devint amoureux d'elle et lui déclara sa passion. Elle le traita comme un malade, et pour cautériser au fer rouge la blessure qu'elle avait faite, elle surmonta les coquetteries et les réticences de son sexe et flétrit cruellement, aux dépens d'elle-même, les turpitudes de la chair : « Pauvre fou, dit-elle, tu me fais pitié. Les rêves du désir sont-ils plus vrais que ceux du sommeil ou de l'ivresse ? Tu fais des serments d'amour éternel, comme s'il y avait de l'éternité dans la sphère de l'illusion et du devenir. Si tu pouvais me voir, dans un miroir magique, telle que je serai dans cinquante ans, tu serais écœuré. Mais tu n'as pas besoin de penser aux laideurs de la vieillesse pour rougir de ta folie : je vais évoquer les hontes qui sont le stigmate de la vie terrestre. Je suis humiliée quand j'y pense, mais je veux tuer ton amour aux dépens de mon orgueil. Oui, Lucrèce a raison ; celle que tu compares à une fleur, si tu passais tout un jour près d'elle, il y a un moment où elle te soulèverait le cœur : *et miseram tetris se suffit odoribus ipsa*. C'est laid, répugnant et ridicule. Et voilà ce que tu adores, Archytas, la matière, cette pourriture, avec ses

sécrétions, ses déjections et son infection ? Pauvre fou, tu me fais pitié. »

Il répondit : « Ce n'est pas la matière que j'adore, c'est la forme. Homère dit que la beauté est un présent des Dieux ; Platon dit que c'est a révélation éclatante du divin. Pour convaincre, elle n'a qu'à paraître ; il n'y a devant elle ni sceptiques, ni athées : on ne discute pas, on tombe à genoux.

— « La beauté, dit-elle, c'est un piège des Puissances cosmiques pour nous employer à leur œuvre créatrice en faisant descendre les âmes dans la naissance. Les âmes sont des étincelles du feu céleste tombées de la voie lactée dans les eaux fangeuses de la matière. Elles ont bu l'ivresse de la vie dans la coupe de Dionysos, et alors, les folles ! elles se changent en désirs ailés et elles voltigent, dans un rayon de printemps, des lèvres du jeune homme aux lèvres de la jeune fille, et elles nous supplient de les cueillir dans un baiser pour leur donner un corps. Non, laissons-les dans leur ciel, dans la bienheureuse république des Dieux. A peine au-dessous de la lune, leur ivresse va se dissiper, et elles regretteront la céleste patrie. Mais il est trop tard ; leurs ailes se sont desséchées aux miasmes de la terre. Captives dans la prison du corps, elles comprennent que la naissance est une souillure et sous le voile mystique de la pudeur elles cachent la honte de leur incarnation. Il faut qu'elles expient l'erreur sensuelle d'avoir voulu naître, et qu'elles luttent sans trêve dans cette arène de la vie où la peine est la rançon du plaisir, car elles ne peuvent plus remonter aux étoiles que par le chemin escarpé de la douleur, du sacrifice et de la mort. »

L'enseignement spiritualiste d'Hypatia était

pour l'église chrétienne une concurrence dangereuse. L'évêque d'Alexandrie, saint Cyrille, ameuta contre la jeune fille une troupe de fanatiques qui la traînèrent dans les rues et la déchirènt à coups de couteau.

(*à suivre*) LOUIS MÉNARD.

L'UPANISHAD DU GRAND ARANYAKA

(BRIHADARANYAKOPANISHAD)

(*Suite*)

QUATRIÈME LECTURE

PREMIER BRAHMANA

1. Janaka de Videha tenait séance ; et alors Yâjñavalkaya vint. Janaka de Videha dit :

« Yâjñavalkya, dans quel but es-tu venu ? Désirant du bétail, ou des questions subtiles ? »

— « L'un et l'autre, Roi, » dit-il. « Ce que chacun t'a dit, écoutons-le. »

2. — « Udanka Çaulbâyana m'a dit : — Le souffle, en vérité, est Brahma. — »

— « Comme un qui a une mère, comme un qui a un père, comme un qui a un maître pour l'instruire parlerait, ainsi Çaulbâyana a dit : — Le souffle est Brahma. — En effet, pour qui ne respire pas, qu'y aurait-il ? Il t'a dit son séjour, son point d'appui ? »

— « Il ne me l'a pas dit. »

— « Son Brahma n'a qu'un pied, Roi. »

3. — « Dis-nous donc, Yâjñavalkya. »

— « Le souffle est son séjour, l'espace est son point d'appui, qu'on l'adore en l'appelant *cher*. »

« Quelle est la qualité de cher, Yâjñavalkya. ? »

— « C'est le souffle même, Roi, » dit-il. « C'est pour l'amour du souffle que l'on offre des sacrifices pour les interdits, que l'on reçoit d'un indigne. Si l'on a peur de périr, en quelque région qu'on aille, c'est par amour du souffle. Le souffle, en vérité, Roi, est le brahma suprême. Le souffle ne délaisse pas celui-là, tous les êtres protègent celui-là,

4. « Devenu Dieu il va vers les Dieux, celui qui, sachant ainsi, l'adore. »

— « Je te donne un millier de vaches avec un taureau-éléphant, » dit Janaka de Videha.

Yâjñavalkya dit :

« Mon père pensait : — On ne doit rien emporter sans avoir instruit. — Qui t'a dit, et quoi ? »

5. — « Jitvan Çailina m'a dit : — La voix, en vérité, est Brahma. — »

— « Comme un qui a une mère, comme un qui a père, comme un qui a un maître pour l'instruire parlerait, ainsi Çailina a dit : — La voix est Brahma. — En effet, pour qui ne parle pas, qu'y aurait-il ? Il t'a dit son séjour, son point d'appui ? »

— « Il ne me l'a pas dit. »

— « Son Brahma n'a qu'un pied, Roi. »

6. — « Dis-nous donc, Yâjñavalkya. »

— « La voix est son séjour, l'espace est son point d'appui, qu'on l'adore en l'appelant *savante*. »

— « Quelle est la qualité de savante, Yâjñavalkya ? »

— « C'est la voix même, Roi, » dit-il. « C'est par la voix en vérité, ô Roi, qu'on connaît un parent ; le Rig-Veda, le Yajur-Veda, le Sâma-Veda, les Atharvângiras, l'itihâsa, le purâna, la science, les upanishads, les stances, les aphorismes, les commentaires, les gloses, c'est par la voix qu'ils sont connus, ô Roi. La voix, en vérité, Roi, est le brahma suprême. La voix ne délaisse pas celui-là, tous les êtres protègent celui-là,

7. « Devenu Dieu il va vers les Dieux, celui qui, sachant ainsi, l'adore. »

— « Je te donne un millier de vaches avec un taureau-éléphant, » dit Janaka de Videha.

Yâjñavalkya dit :

« Mon père pensait : — On ne doit rien emporter sans avoir instruit. — Qui t'a dit, et quoi ? »

8. — « Barku Bârshna m'a dit : — L'œil, en vérité, est Brahma. — »

— « Comme un qui a une mère, comme un qui a un père, comme un qui a un maître pour l'instruire parlerait, ainsi Bârshna a dit : — L'œil est Brahma. —

En effet, pour qui ne voit pas, qu'y aurait-il ? Il t'a dit son séjour, son point d'appui ? »

— « Il ne me l'a pas dit. »

— « Son Brahma n'a qu'un pied, Roi. »

9. — « Dis-nous donc, Yâjñavalkya. »

— « L'œil est son séjour, l'espace est son point d'appui, qu'on l'adore en l'appelant *vrai*. »

— « Quelle est la qualité de vrai, Yâjñavalkya ? »

— « C'est l'œil même, Roi, » dit-il. « A celui, en vérité, qui a vu de ses yeux on dit : — Tu l'as vu ? — Et il dit : — Je l'ai vu. — Cela, c'est le vrai. L'œil, en vérité, Roi, est le brahma suprême. L'œil ne délaisse pas celui-là, tous les êtres protègent celui-là,

10. « Devenu Dieu il va vers les Dieux, celui qui, sachant ainsi, l'adore. »

— « Je te donne un millier de vaches avec un taureau éléphant, » dit Janaka de Videha.

Yâjñavalkya dit :

« Mon père pensait : — On ne doit rien emporter sans avoir instruit. — Qui t'a dit, et quoi ? »

11. — « Gardabhîvipîta Bhâradvâja m'a dit : — L'oreille, en vérité, est Brahma. — »

— « Comme un qui a une mère, comme un qui a un père, comme un qui a un maître pour l'instruire parlerait, ainsi Bhâradvâja a dit : — L'oreille est Brahma. — En effet, pour qui n'entend pas, qu'y aurait-il ? Il t'a dit son séjour, son point d'appui ? »

— « Il ne me l'a pas dit. »

— « Son Brahma n'a qu'un pied, Roi. »

12. — « Dis-nous donc, Yâjñavalkya. »

— « L'oreille est son séjour, l'espace est son point d'appui, qu'on l'adore en l'appelant *infinie*. »

— « Quelle est la qualité d'infini, Yâjñavalkya ? »

— « Ce sont les points cardinaux mêmes, Roi, » dit-il. « C'est pourquoi, ô Roi, quel que soit le point où l'on va, l'on ne va jamais jusqu'à la fin : car les points cardinaux n'ont pas de fin. L'oreille, c'est les points cardinaux. L'oreille, en vérité, Roi, est le



brahma suprême. L'oreille ne délaisse pas celui-là, tous les êtres protègent celui-là,

13. « Devenu Dieu il va vers les Dieux, celui qui, sachant ainsi, l'adore. »

— « Je te donne un millier de vaches avec un taureau-éléphant, » dit Janaka de Videha.

Yâjñavalkya dit :

« Mon père pensait : — On ne doit rien emporter sans avoir instruit. — Qui t'a dit, et quoi ? »

14. — « Satyakâma Jâbâla m'a dit : — Le manas, en vérité, est Brahma. — »

— « Comme un qui a une mère, comme un qui a un père, comme un qui a un maître pour l'instruire parlerait, ainsi Satyakâma a dit : — Le manas est Brahma. — En effet, pour qui ne pense pas, qu'y aurait-il ? Il t'a dit son séjour, son point d'appui ? »

— « Il ne me l'a pas dit. »

— « Son Brahma n'a qu'un pied, Roi. »

15. — « Dis-nous donc, Yâjñavalkya. »

— « Le manas est son séjour, l'espace est son point d'appui, qu'on l'adore en l'appelant *béatitude.* »

— « Quelle est la qualité de béatitude, Yâjñavalkya ? »

— « C'est le manas même, Roi, » dit-il. « Par le manas en vérité, Roi, on va par amour vers une femme, en elle on engendre un fils conforme : c'est la béatitude. Le manas, en vérité, Roi, est le brahma suprême. Le manas ne délaisse pas celui-là, tous les êtres protègent celui-là,

16. « Devenu Dieu il va vers les Dieux, celui qui, sachant ainsi, l'adore. »

— « Je te donne un millier de vaches avec un taureau-éléphant, » dit Janaka de Videha.

Yâjñavalkya dit :

« Mon père pensait : — On ne doit rien emporte sans avoir instruit. — Qui t'a dit, et quoi ? »

17. — « Vidagdha Çâkalya m'a dit : — Le cœur, en vérité, est Brahma. — »

- « Comme un qui a une mère, comme un qui a

un père, comme un qui a un maître pour l'instruire parlerait, ainsi Çâkalya a dit : — Le cœur est Brahma. — En effet, pour qui n'a pas de cœur, qu'y aurait-il ? Il t'a dit son séjour, son point d'appui ? »

— « Il ne me l'a pas dit. »

— « Son Brahma n'a qu'un pied, Roi. »

18. — « Dis-nous donc, Yâjñavalkya. »

— « Le cœur est son séjour, l'espace est son point d'appui, qu'on l'adore en l'appelant *stabilité*. »

— « Quelle est la qualité de stabilité, Yâjñavalkya ? »

— « C'est le cœur même, Roi, » dit-il. « Le cœur en vérité, Roi, est la base de tous les êtres : car par le cœur tous les êtres ont un point d'appui. Le cœur, en vérité, Roi, est le brahma suprême. Le cœur ne délaisse pas celui-là, tous les êtres protègent celui-là,

19. « Devenu Dieu il va vers les Dieux, celui qui, sachant ainsi, l'adore. »

— « Je te donne un millier de vaches avec un taureau-éléphant, » dit Janaka de Videha.

Yâjñavalkya dit :

« Mon père pensait : — On ne doit rien emporter sans avoir instruit. — »

SECOND BRAHMANA

1. Et ensuite Janaka de Videha descendit avec respect de son banc de gazon et lui dit :

« Hommage à toi, Yâjñavalkya ; enseigne-moi. »

Et il dit :

« De même que, certes, ô Souverain, celui qui part pour un grand voyage se procurerait ou un char ou un bateau, tout de même tu as ton âtman muni de ces upanishads. Etant, comme tu l'es, le Chef, étant riche, ayant appris les Vedas et entendu les upanishads, au moment où tu seras affranchi de ce monde, où t'en iras-tu ? »

— « Je ne le sais pas, vénérable, où je m'en irai. »

— « Eh bien, moi, je vais te le dire, où tu t'en iras. »

— « Que le vénérable dise. »

2. Et il dit :

« En vérité, il s'appelle le Flamboyant, ce purusha qui est dans l'œil droit. Celui-là donc qui est flamboyant, Indra, c'est ainsi qu'ils l'appellent, comme de façon latente. Car les Dieux aiment en quelque sorte le latent et détestent le patent.

3. « Et, de plus, cet aspect de purusha qui est dans l'œil gauche, c'est son épouse Virâj. De ces deux-là le concert, c'est dans l'espace à l'intérieur du cœur. Et de ces deux-là la nourriture, c'est la masse rouge à l'intérieur du cœur. Et de ces deux-là l'enveloppe, c'est cette sorte de filet à l'intérieur du cœur. Et de ces deux-là la route, praticable, c'est cette artère qui monte du cœur.

4. « Et il a les vaisseaux appelés *hitas* qui sont comme un cheveu coupé en mille. Par ces vaisseaux certes ce qui coule, coule vers lui. C'est pourquoi lui a une nourriture plus raffinée que cet âtman corporel.

5. « Il a pour est les souffles en avant, il a pour sud les souffles à droite, il a pour ouest les souffles en arrière, il a pour nord les souffles qui montent en pente, il a pour zénith les souffles qui montent verticalement, il a pour nadir les souffles qui descendent verticalement : autant de points cardinaux, autant de souffles.

6. « Il est : *Non, non*, cet âtman : insaisissable, car il n'est pas saisi ; infrangible, car il n'est pas brisé ; sans attachement, sans lien, il n'est pas attaché, il ne chancelle pas. L'absence de crainte, en vérité, Janaka, tu l'as atteinte. »

Ainsi parla Yâjñavalkya.

Et Janaka de Videha lui dit :

« Hommage à toi, Yâjñavalkya : que l'absence de crainte te vienne, toi qui, vénérable, nous fais connaître l'absence de crainte. Voici les Videhas, me voici. »

TROISIÈME BRAHMANA

1. Or, vers Janaka de Videha Yâjñavalkya vint. Il pensait : « Je ne parlerai pas. » Et, quand Janaka de Videha et Yâjñavalkya parlèrent sur le sacrifice du feu, Yâjñavalkya lui donna un don à choisir. Et ce fut de l'interroger à son gré qu'il choisit ; et il le lui accorda. Et c'est ainsi que le Souverain l'interrogea le premier.

2. « Yâjñavalkya, quelle lumière a-t-il, ce purusha ? »
— « Le Soleil est sa lumière, ô Souverain, » dit-il. « C'est avec le soleil pour lumière qu'il est assis, qu'il circule, qu'il ouvre l'œuvre, qu'il s'en retourne chez soi. »
— « C'est exact, Yâjñavalkya.

3. « Quand le soleil s'est couché, Yâjñavalkya, quelle lumière a-t-il, ce purusha. ? »
— « La lune est sa lumière, ô Souverain, » dit-il. « C'est avec la lune pour lumière qu'il est assis, qu'il circule, qu'il ouvre l'œuvre, qu'il s'en retourne chez soi. »
— « C'est exact, Yâjñavalkya.

4. « Quand le soleil s'est couché, Yâjñavalkya, quand la lune s'est couchée, quelle lumière a-t-il, ce purusha ? »
— « Le feu est sa lumière, ô Souverain, » dit-il. « C'est avec le feu pour lumière qu'il est assis, qu'il circule, qu'il ouvre l'œuvre, qu'il s'en retourne chez soi. »
— « C'est exact, Yâjñavalkya.

5. « Quand le soleil s'est couché, Yâjñavalkya, quand la lune s'est couchée, quand le feu est tombé, quelle lumière a-t-il ce purusha ? »
— « La voix est sa lumière, ô Souverain, » dit-il. « C'est avec la voix pour lumière qu'il est assis, qu'il circule, qu'il ouvre l'œuvre, qu'il s'en retourne chez soi. C'est pourquoi, ô Souverain, quand on ne distingue plus sa propre main, là où la voix s'élève, on se dirige vers ce point. »

— « C'est exact, Yâjñavalkya.

6. « Quand le soleil s'est couché, Yâjñavalkya, quand la lune s'est couchée, quand le feu est tombé, quand la voix est tombée, quelle lumière a-t-il, ce purusha ? »

— « L'âtman est sa lumière, ô Souverain, » dit-il. « C'est avec l'âtman pour lumière qu'il est assis, qu'il circule, qu'il ouvre l'œuvre, qu'il s'en retourne chez soi. »

7. — « Quel est-il, cet âtman ? »

— « Ce purusha qui est fait de discernement, dans les souffles, dans le cœur lumière intérieure, égal à soi-même : il parcourt les deux mondes ; il réfléchit, dirait-on ; il s'agite, dirait-on ; étant devenu sommeil accompagné de pensée, il franchit ce monde-ci.

8. « En vérité ce purusha, quand il naît, quand il s'en va prendre un corps, entre en contact avec les maux ; et, quand il s'en va, quand il meurt, il laisse les maux, les formes de la mort.

9. « En vérité de ce purusha il y a deux résidences : ceci et le séjour de l'autre monde. L'intermédiaire, troisième, est le séjour du sommeil. Et, dans ce séjour intermédiaire, quand il s'y tient, il aperçoit les deux séjours, et ceci, et le séjour de l'autre monde.

10. « Or, selon qu'il a pris sa direction vers le séjour de l'autre monde, ayant pris cette direction, il voit à la fois les maux et les plaisirs. Et, quand il dort en rêvant, ayant pris à lui une parcelle de cet ensemble, détruisant par lui-même, fabriquant par lui-même, par son prope éclat, par sa propre lumière, il dort en rêvant : alors ce purusha a sa lumière de soi-même.

11. « Là, il n'y a ni chars, ni attelages, ni chemins, et il s'émet des chars, des attelages, des chemins ; là, il n'y a ni plaisirs, ni joies, ni allégresses, et il s'émet des plaisirs, des joies, des allégresses ; là, il n'y a ni lacs, ni rivières, ni étangs de lotus, et il s'émet des lacs, des rivières, des étangs de lotus : car c'est lui qui fait.

12. « Et voici encore des vers :

« *Au moyen du sommeil, ayant frappé en face le corporel, lui, qui n'est pas endormi, éclaire de son regard ceux qui sont endormis. Ayant pris de la clarté, il retourne à son séjour, fait d'or, purusha, le cygne unique.*

13. « *Par son souffle protégeant le nid au-dessous, en dehors du nid immortel vagabondant, il va, va, l'immortel, là où il lui plaît, fait d'or, purusha, le cygne unique.*

14. « *Dans l'état de sommeil, en haut, en bas, allant, allant, le Dieu se fait des formes nombreuses, ou bien comme s'éjouissant avec des femmes, éclatant de rire, ou bien comme voyant des périls.*

15. « *On voit sa plaisante retraite; lui, personne ne le voit.*

« C'est pourquoi l'on dit : N'éveillez pas brusquement. On a de la peine à le guérir, celui chez qui il ne rentre pas.

16. « Mais aussi l'on dit : — Après tout, ce n'est là qu'un lieu de veille pour lui : car c'est justement ce qu'il voit éveillé qu'il voit aussi en rêvant. — Alors, ce purusha a sa lumière de soi-même. »

— « C'est exact, Yâjñavalkya : moi que voici, je donne au vénérable un millier ; encore, parle pour l'affranchissement. »

17. — « Et ce même purusha dans cet état de sommeil, s'étant complu, ayant vagabondé, ayant vu le bien et le mal, en sens inverse revient en courant chez lui, pour l'éveil. De tout ce qu'il a pu voir en cet état, rien ne le suit. Ce purusha est sans attaches. »

— « C'est exact, Yâjñavalkya ; moi que voici, je donne au vénérable un millier ; encore, parle pour l'affranchissement. »

18. — « C'est comme un grand poisson qui longe les deux rives, d'un côté et de l'autre ; de même ce purusha longe ces deux extrêmes, l'état de sommeil et celui d'éveil.

19. « De même qu'en cet espace un épervier ou un



aigle, ayant tourné en cercle, fatigué, ayant ramené les deux ailes, est porté jusqu'à son aire ; de même ce purusha court à cet extrême où, étant endormi, il ne désire aucun désir, ne voit aucun rêve.

20. « Or, les vaisseaux appelés *hitas*, comme un cheveu coupé en mille, sont d'une égale ténuité, pleins de blanc, de bleu, de roux, de vert, de rouge ; et là où il lui semble qu'on le tue, qu'on le dompte, qu'un éléphant le serre de près, qu'il tombe dans un puits, et tout danger qu'éveillé il voit, il l'imagine, en cet état, par ignorance, ce même danger. Et là où il se croit comme un roi, comme un Dieu, où il pense — Je suis tout ceci, — c'est pour lui le monde suprême. Et puis, là où, étant endormi, il ne désire aucun désir, il ne voit aucun rêve,

21. « Telle est pour lui la forme où l'âtman est son désir, où il a obtenu son désir, où il est sans désir. Comme un homme dans les bras d'une femme aimée ne sait rien du dehors ni du dedans, de même cet âtman corporel, embrassé par l'âtman intellectuel, ne sait plus rien du dehors ni du dedans.

22. « C'est là sa forme où le mal est détruit, où il n'y a plus de crainte, où il n'y a pas de mélange de chagrin. En cet état-ci, le père est non-père, la mère non-mère, les mondes non-mondes, les Dieux non-dieux, les Vedas non-vedas, les sacrifices non-sacrifices. En cet état-ci, le voleur est non-voleur, l'avorteur non-avorteur, le paulkasa [1] non-paulkasa, le càndâla [2] non-càndâla, le çramana [3] non-çramana, l'ascète non-ascète. Il n'y a pas de bien qui le suive, il n'y a pas de mal qui le suive, car il est passé alors au-delà de tous les chagrins du cœur.

23. « Et s'il ne voit pas Ceci : c'est quand il voit qu'il ne voit pas Ceci, le visible ; en effet, le voyeur et la

[1] Un paulkasa est le fils d'un çùdra et d'une ksatriyâ.

[2] Les càndâlas sont les individus rejetés des castes, ceux que l'on connaît aussi sous le nom dravidien de *parias*.

[3] Catégorie de religieux et d'ascètes distincts de la caste des brahmanes.

vue ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il voie.

24. « Et s'il ne sent pas Ceci : c'est quand il sent qu'il ne sent pas Ceci, l'odorable ; en effet, le senteur et la senteur ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il sente.

25. « Et s'il ne goûte pas Ceci : c'est quand il goûte qu'il ne goûte pas Ceci, la saveur ; en effet, le goûteur et la saveur ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il goûte.

26. « Et s'il ne parle pas Ceci : c'est quand il parle qu'il ne parle pas Ceci, le dicible ; en effet, le parleur et la parole ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il parle.

27. « Et s'il n'entend pas Ceci : c'est quand il entend qu'il n'entend pas Ceci, l'audible ; en effet, l'entendeur et l'audition ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il entende.

28. « Et s'il ne pense pas Ceci : c'est quand il pense qu'il ne pense pas Ceci, le pensable ; en effet, le penseur et la pensée ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il pense.

29. « Et s'il ne touche pas Ceci : c'est quand il touche qu'il ne touche pas Ceci, le tangible ; en effet, le toucheur et le toucher ne séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il touche.

30. « Et s'il ne discerne pas Ceci : c'est quand il discerne qu'il ne discerne pas Ceci, le discernable ; en effet, le discerneur et le discernement ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y

a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il discerne.

31. « Sur l'Océan, seul, le voyeur sans second : c'est là le monde de Brahma, ô Souverain. »

C'est ainsi qu'il lui parla.

« C'est là sa suprême plénitude, c'est là son monde suprême, c'est là sa béatitude suprême. De cette béatitude même les autres êtres n'ont qu'une parcelle pour en vivre.

32. « Celui des hommes qui est dans la prospérité, dans l'abondance, le chef des autres, qui a le plus de toutes ces satisfactions humaines, c'est la béatitude suprême des hommes.

33. « Et cent béatitudes des hommes font une béatitude des Pitris qui ont conquis leur monde.

34. « Et cent béatitudes des Pitris qui ont conquis leur monde font une béatitude des Karmadevas, ceux qui ont atteint la divinité par l'œuvre.

35. « Et cent béatitudes des Karmadevas font une béatitude des Ajãnadevas [1] et aussi d'un çrotriya [2] sans péché, que le désir n'a pas abattu.

36. « Et cent béatitudes des Ajãnadevas font une béatitude dans le monde des Dieux et aussi d'un çrotriya sans péché, que le désir n'a pas abattu.

37. « Et cent béatitudes dans le monde des Dieux font une béatitude dans le monde des Gandharvas et aussi d'un çrotriya sans péché, que le désir n'a pas abattu.

38. « Et cent béatitudes dans le monde des Gandharvas font une béatitude dans le monde de Prajâpati et aussi d'un çrotriya sans péché, que le désir n'a pas abattu.

39. « Et cent béatitudes dans le monde de Prajâpati font une béatitude dans le monde de Brahma et aussi

[1] Il semble que les Ajanâdevas soient les Dieux de race supérieure.

[2] Un çrotriya est un savant brahmane, versé dans les Vedas.

d'un çrotriya sans péché, que le désir n'a pas abattu.

« C'est là le monde de Brahma, ô Souverain. »

Ainsi il lui enseigna.

« C'est là l'immortel. »

— « Moi que voici, je donne au vénérable un millier ; encore, parle pour l'affranchissement. »

40. — « Et ce même purusha dans cette paix parfaite, s'étant complu, ayant vagabondé, ayant vu le bien et le mal, en sens inverse revient en courant chez lui, pour l'éveil. De tout ce qu'il a pu voir en cet état, rien ne le suit. Ce purusha est sans attaches. »

— « C'est exact, Yâjñavalkya : moi que voici, je donne au vénérable un millier ; encore, parle pour l'affranchissement. »

41. Et à ce moment Yâjñavalkya eut peur. « Ce roi est intelligent ; il m'a délogé de toutes mes positions.

« Quand on s'émacie, c'est par la vieillesse ou par la fièvre que l'on s'émacie. Comme un fruit d'âmra, d'udumbara ou de pippala se détache de son nœud, tout de même cet âtman corporel, s'étant détaché de ces membres, retourne en courant en sens inverse chez lui, pour respirer.

42. « Et de même qu'un chariot bien chargé s'en irait en gémissant, tout de même cet âtman corporel, monté sans relâche par l'âtman intellectuel, va en gémissant.

43. « De même que, quand le roi arrive, les ugras, les magistrats, les écuyers, les chefs de village, avec des mets, avec des boissons, avec des lits, se tiennent à ses ordres : — Le voici qui vient, le voici qui arrive, — de même celui qui connaît ainsi, tous les êtres se tiennent à ses ordres : — Voici le Brahma qui vient, le voici qui arrive. —

44. « De même que, quand le roi va s'en aller, les ugras, les magistrats, les écuyers, les chefs de village s'assemblent pour lui rendre hommage, de même celui qui connaît ainsi, tous les souffles s'assemblent pour lui rendre hommage, au moment où il expire. »

(*à suivre*) A. FERDINAND HEROLD.

LA DIVINATION

CHEZ LES CHALDÉO-ASSYRIENS

(*suite*)

Dans une autre circonstance importante, un songe envoyé par le dieu Schin à un voyan donna encore à Aschur-bani-abla la confiance dont il avait besoin ainsi que son armée. Son frère Schamasch-schuma-ukin, vice-roi de Babylone, s'était révolté contre lui et avait fait une alliance offensive avec Ummanigasch, roi du pays d'Elam, et avec les petits rois de la Chaldée méridionale. Toute la Mésopotamie du Sud était en feu et, malgré l'orgueil de sa relation de victoire, le monarque ninivite semble avoir été fort inquiet sur l'issue des événements.

Heureusement, les dieux ne l'abandonnèrent pas.

En ces jours aussi, un voyant
à la tombée de la nuit se coucha pour dormir et eut (m. à m. vit) le songe
suivant : « Sur la vaste terre, par Schin est écrit
ce qui suit : « A ceux qui contre Aschur-bâni-abla, roi d'Assyrie,
auront comploté le mal [et] auront fait la guerre,
je donnerai une mort violente ;
[soit] avec un poignard de fer, [soit] en les jetant dans le feu, [soit] par la famine,
[soit] par l'embrassement du dieu de la peste (?) je finirai leur vie. »
J'appris ces choses et je me reposai sur la parole de Schin, mon Seigneur.

W. A. I. V. col, III, l. 118-127.

Dans la suite, Aschur-bani-abla ayant en-

vahi le pays d'Elam, dont le roi Ummân-aldaschu avait refusé de se plier sous son joug, l'armée assyrienne se trouva fort empêchée par une crue subite du fleuve Ididé devenu torrent. Ischtar encore vint au secours du Roi de Ninive.

Mon armée vit le fleuve Ididé gonflé et débordant ;
elle craignit pour le passage.
[Alors] Ischtar, qui habite Arbèles, à la tombée de la nuit
montra une vision à mon armée et
lui parla
ainsi : « Je marche devant Aschur-bâni-abla,
le roi qu'ont créé mes mains.
Après ce songe, mon armée fut pleine de confiance :
elle franchit l'Ididé saine et sauve

W. A. I. v, col. v, l. 95-103

B. *Les présages et les prodiges.*

1° *Présages sidéraux.* — Les textes ayant trait aux présages sidéraux et à leur interprétation sont nombreux. Les ouvrages, où les règles d'interprétation étaient exposées formaient une littérature et tenaient une large place dans les bibliothèques sacerdotales et royales de la Babylonie, de la Chaldée et de l'Assyrie. Ces traités spéciaux ne sont pas venus jusqu'à nous dans leur intégrité ; mais nous possédons la table des matières de l'un d'eux conservé dans la librairie d'Aschur-bani-abla et comprenant vingt-cinq tablettes ou chapitres. Chaque chapitre est désigné par sa première ligne ; 11 de ces chapitres sont consacrés aux présages célestes et à l'astrologie. Mais cette table des matières laissant beaucoup de points très obscurs,

nous préférons citer d'autres textes plus explicites, dont ci-dessous quelques-uns.

Mois Adar, 14e jour. Une éclipse [de lune] ayant eu lieu, un oracle est donné au roi [de] Kischarra : peste dans la ville d'Ur, destruction de ses forteresses, etc...

W A. I. III, 60 col. II, l. 83.

Mois Adar, 14e jour. Une éclipse de lune [a lieu] ; son oracle [est] : au roi [de] Kischarra il (c. à d. le dieu Schîn) donnera Ur et le pays de Martu.

W. A. I. III, 59, n° 5.

La Lune est visible le 29e jour : bonheur pour le pays d'Akkad, malheur pour le pays de Martu.

W. A. I. III, 61, 2, l. 5

La nuit est longue d'après sa supputation [habituelle] ; le vent d'ouest souffle, les jours du roi de Martu seront longs, le cœur du peuple est [rempli] d'allégresse.

W. A. I. III, 61, 2, l. 25.

Mois Abu, 16e jour. Eclipse [de lune]. Le roi d'Akkad meurt, le Dieu Nergal (dieu de la guerre) dévore [les gens] dans la campagne. 20e jour. Eclipse [de lune] ; le roi du pays de Khaṭti idem (c. à d. meurt), le roi du pays de Khâti vient et s'empare du trône.

W. A. I. III, 60, col. I, l, 37 sqq.

Tous les passages précédents se rapportent à des éclipses de lune ; mais un grand nombre de textes ont rapport aux évènements que l'on doit attendre de telle ou telle observation relative aux autres astres : planètes, étoiles, comètes, constellations, etc., etc.... Entrer dans l'énumération de ces différents cas serait fastidieux et nous obligerait à sortir du cadre de cette étude.

2° *Présages atmosphériques et terrestres.* Dans le traité en 25 chapitres dont nous avons parlé ci dessus, 14 chapitres étaient consacrés à des présages terrestres et en particulier à la

divination d'après la pluie et les nuages. Les astrologues, en effet, tenant compte de la position des nuages et de l'action qu'ils exerçaient sur l'apparence des astres nocturnes, faisaient rentrer l'étude des nuages dans leurs attributions. Mais les nuages diurnes relevaient directement de l'étude des devins, qui interprétaient leur forme et leur couleur.

[Si] un nuage noir-bleu s'élève dans le ciel pendant le jour, le vent soufflera. — [Observation faite] par Nabu-âhê-irba.

W. A. I. III, 59, 8.

C'est là évidemment un pronostic que chacun peut interpréter ; et pourtant les nuées étaient un objet d'étude pour des devins spéciaux que la Bible cite fréquemment.

Du reste, les vents aussi semblent avoir fourni aux devins chaldéens et assyriens matière à présages, si l'on s'en rapporte à un fragment dont le commencement des lignes seul est encore visible.

« Si le vent.....
Si le vent d'ouest souffle.....
Si le vent du Sud souffle pendant la jour.....
Si le vent du Sud souffle pendant la nuit.....

Mais la foudre surtout était une source de présages et les foudres étaient diversement dénommées, ainsi que le prouve le fragment suivant publié par Fr. Lenormant dans le 4e fascicule de son choix de textes cunéiformes.

La foudre.....
La foudre sidérale......
La foudre de Rammânu [1].....

[1] Dieu du tonnerre et de la tempête.

La foudre terrestre......
La foudre d'eau......
La foudre qui brille la nuit......
La foudre de la planète Manma [1]. . . . . .
La foudre de la planète Balum [2]. . . . . .
La foudre de l'étoile (ou de l'astre)......
La foudre. . . . . .

Peut-être la foudre d'eau dont il est question dans ce fragment était-elle la trombe d'eau. Dans l'épopée de Gilgamêsch, le déluge est désigné par le mot qui signifie « tourbillon foudre, *abubu*.

Un autre fragment provenait d'un calendrier indiquant jour par jour, dans les douze mois de l'année, les présages qui résultaient de la manifestation du tonnerre.

. . . . [bonne, la récolte [du pays sera] excellente ;	[Si] le 27e jour.
. . . . stable, le cœur [des gens] du pays [sera] réjoui ;	[Si] le 28e jour.
. . . . la récolte ne du pays sera pas bonne ;	[Si] le 29e jour.
. . . [le cœur des gens du pays] ne sera pas réjoui [et il y aura mortalité ;	[Si] le 30e jour la foudre.
. . . . dans le ciel, et une abondance d'eau coulera dans les canaux ;	[Si] le 5e mois, le 1er jour.
. . . . la soumission et la paix dans le pays ;	révoltes et divisions dans [le pays]. .
. . . . des pluies dans le	[Si] le 2e jour la

[1] Nom de la planète Mars dans une certaine phase de sa révolution.

[2] Nom de la planète Mars dans une phase différente de sa révolution. — *kakkab balum* en assyrien veut dire « l'étoile qui n'existe pas ». Cette expression s'appliquait à la planète Mars quand celle-ci s'éloignait assez de la terre pour n'être plus visible.

ciel et des inondations descendront sur la pays ;	foudre tonne . . . . .
. . . . . . [le roi ?] mourra, son pays sera partagé ;	le cœur du pays sera dans l'allégresse, les dieux.
. . . . des maladies et la mortalité ;	[Si le 3e jour le tonnerre [gronde]
. . . . , dévorera, un tremblement de terre ;	[Si le 4e jour. . famine dans le
. . . .	pays. . . .

Les Chaldéens ont-ils, comme l'affirme Diodore de Sicile (II, 30), interprété l'avenir d'après les tremblements de terre ? C'est possible et même probable. Mais aucun texte cunéiforme jusqu'ici ne permet de vérifier même superficiellement cette assertion.

A coup sûr, les différents aspects de la flamme devaient avoir un caractère prophétique pour les Chaldéens. L'importance qu'on attribuait au dieu Feu dans le système magique et sa puissance contre les maléfices avaient dû forcément conduire à chercher dans la consomption du feu un moyen de divination. D'ailleurs un hymne magique ne dit-il pas à Mirri-Dugga :

« Prophétisant tout ce qu'on peut nommer, tu établis la destinée. »

W. A. I. IV, 14, 2

Le chapitre 6 du livre en 25 chapitres dont nous avons eu, à deux reprises déjà, l'occasion de parler, nous offre le titre suivant :

Du cinabre est brûlé sur le feu,

Il y avait donc au moins une capnomancie ou

divination consistant à jeter sur la flamme certaines substances et à interpréter comme présages la manière dont elles brûlaient.

Il y avait aussi une façon de divination par l'eau sur laquelle nous n'avons que des allusions fort obscures, sans que jamais les textes entrent dans le détail ; nous voulons parler de la divination par les coupes magiques dont la possession donnait de grands pouvoirs à ceux qui en étaient maîtres, divination que la Genèse nous montre comme pratiquée par Joseph (XLIV, 5)

D'après le grand ouvrage augural de la bibliothèque palatine d'Aschur-bani-abla, un sens prophétique était attribué à l'éclat plus ou moins grand des pierres précieuses ; mais les tablettes qui ont trait à ce mode de consultation des choses futures sont assez frustes et il est impossible d'en tirer une révélation scientifique. Peut-être la divination des Hébreux par *Urim* et *Thummim* était-elle de la même nature, et peut-être aussi ces deux espèces d'objet n'étaient-elles autres que des pierres précieuses placées dans le pectoral du grand-prêtre et consultées par lui dans les cas graves où l'on avait besoin de déchirer le voile qui cache les événements futurs.

La valeur prophétique attribuée par les Chaldéens à la tératologie devrait peut être rentrer dans la partie de cette étude consacrée aux augures ; mais le développement que l'astrologie avait donné à la généthliaque nous fait préférer l'examen immédiat de cette partie de la science divinatoire chaldéo-assyrienne sur laquelle nous sommes actuellement le mieux renseignés. La destinée de chaque homme, croyait-on, est liée intimement à l'état du ciel au moment où il

naît. La conséquence de cette idée était de rattacher à l'action des positions sidérales toutes les monstruosités que présentaient les enfants nouveaux-nés [1]. Cette influence particulière devait, on le conçoit, amener à observer attentivement ces monstruosités, « reflet de l'état du ciel, d'où dépendaient toutes les choses terrestres ; par suite on pouvait y lire l'avenir avec autant de certitude que dans les étoiles elles-mêmes. »

Les textes relatifs à cette partie de l'art divinatoire des Chaldéo-Assyriens sont nombreux, mais ils ne sont pas toujours faciles à traduire et beaucoup présentent encore de grandes difficultés, dues à des termes spéciaux le plus souvent. M. Oppert a, le premier, traduit [2] un long texte publié dans le tome III de *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, p. 65. C'est une énumération de soixante-douze cas de naissances monstrueuses et des prédictions y appliquées. En voici quelques passages dont la traduction est certaine.

[Si une femme accouche d'un enfant :
qui ait les oreilles d'un lion : un roi puissant [régnera] sur le pays ;
qui n'ait pas d'oreille droite : les jours du roi [atteindront] à la vieillesse ;
qui n'ait pas d'oreilles : le deuil [sera] dans le pays et le pays [sera] affaibli (ou diminué) ;
qui ait l'oreille droite petite la maison de l'homme [3] [sera] ruinée ;

. . . .
. . . .

[1] Cicéron, *De divinatione*, II, 46
[2] *Journal asiatique*, 6e série, t. XVIII p. 449 sqq.
[3] Du père ; peut-être aussi de l'homme chez qui l'accouchement avait lieu.

qui n'ait pas de bouche : la dame de la maison mourra ;

. . . .

qui n'ait pas de langue : la maison de l'homme [sera] anéantie ;

. . . .

qui n'ai ni nez ni organes virils : les armes du roi [seront] fortes, la paix [sera] dans le pays, les gens du roi [seront protégés contre les influences néfastes et la *Lilit* ne pourra rien contre eux ;

. . . .

qui n'ait pas de pied droit : la maison [sera] anéantie, mais [il y aura] abondance dans la maison du voisin ;

qui n'ait pas de pied : les canaux [seront] rompus ? et la maison anéantie ;

. . . .

qui ait des dents formées : les jours du Seigneur (roi) [parviendront] à la vieillesse, le pays [sera] puissant contre les pays étrangers, [mais] la maison [de la naissance sera] anéantie.

Nous avons omis volontairement certaines monstruosités qui nécessiteraient les connaissances d'un médecin accoucheur sur les différentes positions que prend la tête du nouveau-né et d'autres qui seraient mieux à leur place dans un livre sur la tératologie que dans une étude de la nature de celle-ci. Un fragment publié par Fr. Lenormant dans son *Choix de textes,* sous le n° 87, et traduit par lui, est relatif aux naissances monstrueuses qui se produisaient dans les accouchements des reines.

[Si] une reine accouche :
d'un mâle...... : la royauté sera malheureuse ;
d'un hermaphrodite : la royauté [sera] abattue ;
d'un enfant aux dents formées : les jours du roi [seront] prolongés ;

. . . .

d'un enfant mâle et d'un enfant femelle en même temps... le pays [sera] agrandi ;

. . . .

d'un serpent : le pays [sera] fort ;
d'un enfant à la face de lion : le roi n'aura pas de rival ;
d'un enfant qui [ait] six doigts à la main droite : [l'ennemi] opprimera ;
d'un enfant qui [ait] six doigts à la main gauche : [l'ennemi] opprimera ;
d'un enfant qui [ait] six doigts au pied droit : [l'ennemi] opprimera ;
d'un enfant qui [ait] six doigts au pied gauche :.... fera..... ;
d'un enfant qui [ait] six doigts aux deux [pieds], à [celui de] droite et à [celui de] gauche : le roi dominera le pays ennemi.

(*A suivre*).

A. Laurent.

TRAITÉ

de la

Petite Assemblée Sainte

PAR

SIMÉON BEN-JOCHAÏ

(*Suite*)

SECTION XVII.

De la face du Microposope. [1]

632. La face est comme deux pommettes d'aromates, et elle est le témoignage de celle-ci, ce que j'ai dit.

633. Car le témoignage dépend de lui, et le témoignage est en tout ce qui est de lui.

634. Et ces petits champs d'aromates sont blancs et rouges, témoignage de la part du Père et de la Mère, témoignage de l'héritage qu'il a reçu, et qu'il a obtenu.

635. Et dans notre enseignement, nous avons établi, de quelle grande distance, la blancheur est éloignée du rouge.

636. Cependant en lui, ils sont ensemble en un, sous une sorte de blancheur, car lorsqu'il est éclairé par la lumière de la blancheur de l'An-

[1] Si on considère le Microposope, dans toute la grandeur où Siméon-ben-Jochaï nous le dévoile, dans le Traité du Zohar, et si on le compare avec l'Humanité du Verbe fait chair, telle que Saint Jean, dans son Apocalypse, Ezéchiel, et Saint Paul, nous le montrent, dans la gloire de sa résurrection, nous croyons qu'il sera facile de se rendre compte qu'il y a là une identité de doctrine, qu'il est absolument impossible de nier.

cien, alors cette blancheur couvre le rouge, et toutes choses se montrent dans la Lumière.

637. Mais lorsque les jugements sont menaçants dans le monde, et que les pécheurs sont multipliés, la Lèpre se montre en tous, et la rougeur se répand sur le visage, et elle couvre toute la blancheur.

638. Et alors tout se montre sous le jugement. Et alors il revêt ses vêtements de zèle qui sont appelés : *les vêtements de vengeance*. Is. LIX, 17, et toutes choses dépendent de cela.

639. Et parce que le témoignage est en toutes choses, de là les Chefs qui ont des boucliers se couvrent de ces couleurs, et arborent ces couleurs.

640. Lorsque les couleurs sont éclatantes, tous les mondes et chacun d'eux sont dans la joie.

641. En ce temps, lorsque la blancheur brille, toutes choses apparaissent dans cette couleur. Et lorsqu'il se montre dans la rougeur, de même toutes choses apparaissent dans cette couleur.

SECTION XVIII.

De la Barbe du Microposope

642. Sur les petits champs d'aromates, — les joues, — la barbe commence à apparaître, du côté des oreilles, et elle monte et descend sur le champ des aromates.

643. Les poils noirs de la barbe ont un bel aspect, tel qu'en un jeune homme fort.

644. L'huile de la dignité de la barbe suprême

de l'Ancien découle sur cette barbe du Microposope.

645. La beauté de cette barbe consiste en neuf parts. Mais lorsque l'huile très sainte de la dignité de l'Ancien très-saint envoie ses rayons sur cette barbe, les parts se trouvent au nombre de vingt et deux.

646. Et alors toutes choses sont dans la bénédiction, et le vieillard Israël reçut de là la bénédiction. Et le symbole de ceci est dans ces paroles. Gen. XLVIII, 20: *Israël bénira en vingt-deux parts.*

647. Nous avons montré les formes de la barbe, dans l'Assemblée de l'Aire. Ici aussi je désire en parler sans honte.

648. Nous avons disposé toutes les parts de la barbe, comme ont été disposées celles des parts de la barbe de l'Ancien très-saint, dans l'Assemblée de l'Aire.

649. Il y a six parts, et neuf sont nommées. Car la première est produite par cette étincelle de la lampe très brillante, et elle va sous les cheveux de la tête, sous ceux qui sont étendus vers les oreilles.

650. Et elle va de l'ouverture des oreilles, jusqu'au côté de la bouche.

651. Cette forme ne se montre pas dans l'Ancien très-saint, mais elle circule par l'influence de l'Ancien très-saint, et cette source de la sagesse dépend de Lui; et lorsque la Mère se dévoile et est renfermée dans l'air subtil, la Mère revêt cette blancheur.

652. Et l'étincelle entre et sort, et elles sont entremêlées ensemble, et par là il y a une forme.

653. Et lorsqu'il en est besoin, une est au dessus de l'autre, et l'autre est couverte devant celle-là.

654. Et pour cela, toutes sont nécessaires, l'une pour exercer la vengeance, et l'autre pour faire miséricorde.

655. Et pour cela le Roi David fit la demande de cette barbe, ainsi que nous l'avons exposé.

656. Dans cette barbe, il y a neuf formes; et parmi elles, il y a six mille milliers qui sont liés, et se répandent dans tout le corps.

657. Et ses six qui dépendent sont dans les poils, qui sont vers le champ des aromates — les joues, — trois dans un côté, et trois de l'autre.

658. Et dans cette expansion de la barbe, il y a trois autres parts, une au-dessus des lèvres, et deux dans ces poils qui descendent jusqu'à la poitrine.

659. Et toutes ces six, trois d'un côté et trois de l'autre, se manifestent, et toutes dépendent de ces poils, qui vont en bas et s'étendent sur tout le corps.

660. Mais à cause de ces trois, qui font l'ornement de la barbe, plus que toutes les autres, est écrit : le Nom saint.

661. Lorsqu'il est écrit, Ps. CXIII. 5: *Dans l'angoisse, j'ai invoqué Jéhovah, et Jéhovah m'a exaucé en largesse. Le Seigneur est avec moi, je ne craindrai point.*

662. Nous avons exposé ceci, dans l'Assemblée de l'Aire : ces paroles, *Dans l'angoisse. J'ai invoqué Jéhovah*, doivent être appliquées à cette partie où la barbe commence ; et ce lieu est le

plus haut, et en face des oreilles. Et la chose est bien ainsi.

663. Dans le Livre de l'enseignement de Jebha-le-vieux, il dit et expose ainsi, le commencement de la barbe est par la Bonté suprême.

664. Il est écrit de cela, I Par. XXIX. 11.: *A vous, Seigneur, la majesté, la sévérité et la beauté.* Et toutes choses sont ainsi, et il commence ainsi.

665. Neuf donc se font voir, et dépendent de la barbe, et elle commence ainsi au devant des oreilles. Mais elles ne persistent dans cet état, si non pour un autre lieu, ainsi que nous l'avons établi.

666. Car lorsque le monde à besoin de miséricorde, l'influence de l'Ancien se montre, et toutes ces formes qui sont dans la barbe très parfaite du Microposope, toutes se trouvent être des compassions, et ainsi elles exercent la vengeance contre ceux qui haïssent les Israélites et contre ceux qui affligent ceux-ci.

667. Tout l'ornement de la barbe consiste dans ces poils qui pendent, car toutes choses dépendent de là.

668. Tous ces poils qui dans la barbe du Microposope sont doux et rigides, parce que tous font avancer les jugements, lorsque l'influence très sainte est manifestée.

669. Et lorsqu'il faut combattre, dans la bataille, alors il apparaît comme un héros fort, victorieux dans la guerre. Et alors est dépilé qui est dépilé, et est chauve qui est chauve.

670. Moyse remettait en mémoire ces neuf formes, une seconde fois, Nom. XIV. 17, lorsqu'il

y avait nécessité de les changer toutes en miséricorde.

671. Car quoiqu'il ne prononçât pas alors les treize formes, néanmoins l'affaire dépendait de la mémoire. Car il ne se remémorait pas ses formes en vue de les prononcer.

672. Mais il dirigeait ses souvenirs vers l'Influence, et il faisait mention de celle-ci. Ainsi qu'il est écrit, Nom. XIV. 17 : *Et maintenant, je te prie, que la puissance du Tétragrammaton soit glorifiée.*

673. Que faut-il entendre par la puissance du Seigneur ? Ainsi se nomme l'Influence Sainte inaccessible. Et cette force, et cette lumière dépendent de l'Influence.

674. Et parce que Moyse disait cela, qu'il le rappelait, et qu'il réfléchissait à ce sujet, alors il parlait ces neuf formes qui appartiennent au Microposope.

675. Afin que toutes choses soient dans la lumière, et qu'il n'y ait pas de jugement. Et pour cela, tout le jugement dépend de l'influence.

676. Lorsque les poils commencent à se former, il est comme un héros fort, comme un héros exercé victorieux dans la guerre.

677. L'huile de la dignité circule dans cette barbe, par l'Ancien inaccessible, ainsi qu'il est dit. Ps. CXXXIII. 2 : *Comme l'huile précieuse sur la tête qui descend sur la barbe, la barbe d'Aaron.*

SECTION XIX.

Des Lèvres du Microposope, et de sa bouche.

678. Ces poils ne couvrent pas les lèvres, et

les deux lèvres sont rouges, comme la rose. Ainsi qu'il est écrit. Cant. v, 13 : *Ses lèvres sont comme les roses.*

679. Les Lèvres murmurent bas la vérité, et murmurent bas la sagesse.

680. De ces Lèvres dépendent le bien et le mal, la vie et la mort.

681. De ces Lèvres dépendent les Chefs de la surveillance — les veillants — car lorsque ces lèvres parlent bas tous sont excités à connaître les choses cachées, ainsi que les Chefs du jugement dans tous les tribunaux, où ils ont leurs sièges.

682. Et pour cela ils se nomment les Veillants, ainsi qu'il est écrit, Dan. IV. 17 : *La sentence est dans le décret des Veillants, et la demande dans les paroles des Saints.*

683. Qu'est-ce qu'un Veillant ? Dans le Livre de l'enseignement, il est donné cette explication, par ce texte : I, Sam, XXVIII, 16 : *Et il est devenu ton ennemi.*

684. Parce que les jugements sont excités contre ceux qui n'obtiennent pas miséricorde de ceux d'en Haut.

685. Car là sont excités ceux qui sont les Chefs de l'inimitié de tous.

686. Et néanmoins en l'un et l'autre mode de miséricorde et de jugement, ils sont là, et c'est pourquoi ils se nomment : Veillant et Saint, Jugement et miséricorde.

687. Et entre ces lèvres apparaît la bouche, lorsqu'elle s'ouvre.

688. Par ce souffle qui provient de la bouche, plusieurs milliers et des milliers de

milliers sont revêtus, et lorsqu'il se répand, les vrais Prophètes s'en revêtent, et tout se nomment la Bouche du Seigneur.

689. Lorsque les paroles sortent de la bouche, elles sont murmurées entre les lèvres, sur huit cent mille mondes, jusqu'à ce qu'elles soient liées ensemble en douze voies, et sentiers. Et l'un attend toujours l'autre.

690. Avec la langue, par l'emboîture en circuit de la bouche, il parle les grandes choses.

691. Et pour cela il est écrit, Cant. v. 16: *son palais est douceurs*, les douceurs à proprement parler.

692. *Et tout en lui est désirable.* Là, dans ce mot, il y a le feu et l'eau, car le feu et l'eau s'adoucissent, et ils sont beaux au côté de celui-ci.

693. Car les couleurs s'associent ensemble.

694. Dans le palais, les lettres sont figurées et formées et dans l'intérieur elles sont condensées, — en gutturales et palatines —

695. La Lettre Aleph, qui rejette les Rois et qui institue les Rois, devient Ghimel.

699. La lettre Cheth qui expulse, et descend et monte, et a une couronne au-dessus. — Elle est la description de la Sagesse, — et le feu se condense dans l'air, se transpose en Iod.

697. La Lettre : He, couleur jaune de la Mère, se montre en féminin, elle s'étend dans le féminin supérieur par le désir de la cité sainte. qui sont toujours liés ensemble, ainsi qu'il est dit, Cant. IV, 6. : *A la montagne de la myrrhe. à la colline de l'encens :* — Elle devient Caph, qui se rapporte à la royauté.

698. La Lettre Ajin est formée par les lèvres, et elle se transforme en chef[1].

699. Car dans les mystères des lettres du Roi Salomon, ces quatre lettres sont autour d'elles ces quatre Ghimel. Iod. Caph. Coph[2].

700. Il est écrit dans Job. VI. 6 : *mange-t-on sans sel ce qui est fade? Et trouve-t-on du gout?*

701. Et il est écrit, Isech. XXXII. 17 : *Et la paix sera l'œuvre de la Justice :* et Ps. XIX. 11 : *Ils sont plus désirables que l'or, même que beaucoup d'or pur, et plus doux.*

702. Doux, certainement. Mais le Roi David dit. v. 12 : *Aussi, ton serviteur en est-il éclairé.*

703. Je me rends témoignage, que tous les jours, j'ai été plein de prudence à ce sujet, afin de ne pas tomber en erreur à cet égard.

704. A l'exception du jour, lorsque je préparais les couronnes du Roi, dans la caverne ou j'étais réfugié. Je vis la splendeur du feu, d'une flamme, avec une face courroucée, afin de me terrifier.

705. Depuis ce jour, j'ai agi avec prudence dans ma pensée, au sujet de ces lettres, et je ne les ai pas mises en oubli, pendant les jours de ma vie.

706. Heureuse est la part de celui qui est prudent à l'égard de l'Ancien du Roi, afin qu'il les connaisse, ainsi qu'il convient.

[1] C'est là le mystère des Lettres, dans la Kabbale ; une traduction ne permet pas d'aborder ces mystérieux Arcanes.

[2] Il y a une autre voie plus accessible que la science des Lettres transposées, pour connaître les vérités de la Kabbale.

707. Pour cela, il est écrit, Ps. xxxiv. 9 : *Goûtez et voyez, que le seigneur est bon.*

708. Il est écrit, Prov. ix. 5 : *Allez, mangez de mon pain.*

(*A suivre*) UN KABBALISTE DE LA T. O.

TRAITÉ DES DIEUX

ET

DU MONDE

PAR SALLUSTE LE PHILOSOPHE

(*Suite*).

CHAPITRE QUATORZIEME

Comment les dieux étant immuables, peuvent s'irriter et s'apaiser ?

Ceux qui regardent l'immutabilité des dieux comme une idée saine et conforme à la vérité, sont en doute sur la manière dont les dieux peuvent prendre plaisir aux gens de bien, et avoir de l'aversion pour les méchants. En effet ils s'irritent contre les pécheurs, et s'apaisent par les hommages. Il faut pourtant dire, que la divinité ne se réjouit point ; car ce qui est susceptible de joie, l'est aussi de tristesse ; qu'elle ne s'irrite point, car la colère est une passion ; enfin qu'on ne l'apaise point par des dons, car autrement elle céderait aux attraits de la volupté. Il n'est pas permis non plus de croire, que les choses humaines puissent influer en bien ou en mal sur l'état des dieux. Ils sont éternellement bons et bienfaisants ; ils ne nuisent jamais, et tiennent toujours une conduite uniforme. Pour nous, lorsque nous sommes bons, cette ressemblance nous unit en quelque sorte aux dieux, et lorsque nous sommes mauvais, cette dissemblance nous en sépare. En vivant suivant la vertu, nous sommes attachés à la divinité ; en nous plongeant dans le vice, nous nous rendons les dieux ennemis, non parce qu'ils s'irritent, mais parce que nos péchés les empêchent de nous illuminer, et nous

livrent aux démons vengeurs. Si les prières et les sacrifices nous procurent la rémission de nos péchés, en fléchissant les dienx et les changeant à notre égard, c'est au fond parce que nos actions et notre retour à la divinité, en nous guérissant de notre malice, nous rendent de nouveau participants de la bonté des dieux. Les dieux ne s'éloignent donc des méchants, et n'ont de l'aversion pour eux, que de la même manière que le soleil s'éclipse pour ceux qui sont privés de la vue.

CHAPITRE QUINZIÈME

Pourquoi nous honorons les dieux, qui n'ont besoin de rien ?

Ce que nous venons de dire, sert encore à résoudre la question des sacrifices, et des autres parties du culte que l'on rend aux dieux. La divinité n'a besoin de rien ; ainsi le culte que nous lui rendons, ne peut se rapporter qu'à notre propre utilité. La providence des dieux est universellement répandue, mais il faut une certaine habitude pour nous la faire apercevoir. Or, toute habitude consiste dans l'imitation et dans la ressemblance. C'est pour cet effet que les temples nous représentent le ciel, les autels la terre, les statues la vie, les prières l'intelligence. Les caractères expriment les puissances supérieures et ineffables, les herbes et les pierres la matière, et les victimes qu'on immole le principe de vie destitué de raison qui se trouve en nous. Aucune de ces choses n'améliore l'état des dieux ; car par quel endroit pourrait-il s'améliorer ? mais ce sont des moyens par lesquels nous nous unissons à eux.

CHAPITRE SEIZIÈME

Des sacrifices et des autres parties du culte. Que les dieux n'en retirent aucun avantage, et quel est celui qui en revient aux hommes ?

Il me paraît convenable d'ajouter ici deux mots sur les sacrifices. Puisque nous tenons tout des dieux, il est juste d'offrir à nos bienfaiteurs, au moins les prémices de leurs dons. Nous donnons celle de nos richesses, par les offrandes que nous consacrons dans les temples ; celle des corps, par les ornements ; celles de la vie, par les victimes. Les prières, sans l'immolation des victimes, ne sont que des paroles ; mais ces paroles deviennent, pour ainsi dire, animées, quand on y joint les sacrifices. En effet, c'est la parole qui donne la force à la vie ; et c'est la vie qui réciproquement anime la parole. De plus, le bonheur de chaque chose consiste dans sa perfection propre ; et cette perfection n'est autre chose pour chaque individu, que l'union à sa cause. C'est pourquoi, le but de toutes nos prières est d'obtenir notre union avec les dieux. Or, comme la vie appartient premièrement et en propre aux dieux, et que celle des hommes n'est que comme une vie d'emprunt ; celui qui veut s'unir au premier principe de la vie, a besoin d'une espèce de médiation. Car il en faut toujours pour les choses qui sont fort éloignées les unes des autres ; et cette médiation doit avoir quelque ressemblance avec les choses qu'elle est destinée à unir. Il fallait donc que la vie servît de médiation à la vie ; et c'est dans cette vue que tous les hommes religieux, tant ceux d'à présent, que ceux qui ont vécu autrefois, immolent, et ont immolé, des animaux en sacrifice. Ils ne l'ont pas fait au hasard, mais en offrant à chaque divinité les animaux qui lui conviennent, et en y joignant

plusieurs autres cérémonies. En voilà assez sur cette matière.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Que le monde est incorruptible de sa nature.

Nous avons vu que les dieux ne détruiront jamais le monde ; prouvons à présent qu'il est incorruptible de sa nature. Tout ce qui périt, est détruit de soi-même, ou par un autre. Si donc le monde périssait de soi-même, il faudrait que le feu se consumât de soi-même que l'eau se desséchât d'elle-même, ou, si cela procédait d'une cause externe, cette cause serait corporelle, ou incorporelle. Il est impossible que la destruction du monde procède d'une cause incorporelle ; car les êtres de cette nature sont au contraire le principe de la conservation des corps, comme on peut le voir dans la nature et dans l'âme. Or rien ne saurait être détruit par un principe, qui est naturellement conservateur. Si c'est le corps qui détruit le monde, il faut que ce soit les corps qui existent, ou d'autres. Si ce sont les corps qui existent, ou ceux qui ont un mouvement circulaire détruiront ceux qui se meuvent en ligne droite, ou ce sera le contraire. Mais les corps qui se meuvent circulairement n'ont pas une nature propre à opérer la destruction des autres ; et nous ne voyons pas aussi qu'aucun principe destructif en procède. Ceux qui se meuvent directement ne peuvent atteindre les autres ; au moins la chose n'a-t-elle pas été praticable jusqu'à présent. On ne saurait dire non plus, que les choses qui ont un mouvement direct, se détruisent les unes les autres ; car on sait que la corruption d'une chose est toujours la génération d'une autre ; ce qui n'est proprement qu'une transformation. S'il reste encore d'autres corps, qui puissent être le principe de la destruction du monde, personne

n'est en état de dire, d'où ils viennent, et où ils existent maintenant. De plus, toute destruction a pour objet la forme ou la matière. La forme donne la figure, la matière constitue le corps même. Quand les formes se détruisent, et que la matière subsiste, il en résulte d'autres productions. Mais la matière elle-même souffre destruction ; comment, depuis tant de siècles, en reste-t-il encore ? Dira-t-on, qu'à la place de celle qui périt, il en revient d'autre ? mais il faudra qu'elle vienne, ou des choses qui existent, ou de celles qui n'existent point. Au premier cas, comme les choses qui existent, demeurent toujours, il s'ensuit que la matière a toujours été. Et si les choses qui existent sont périssables, non seulement ce monde, mais l'univers entier, doit aussi être périssable. Faire venir la matière des choses qui n'existent point, c'est une supposition impossible. Car si elle avait lieu, et qu'il fût possible que la matière vînt des choses qui n'existent point, on serait en droit de dire que la matière durera, tant que les choses qui n'existent point, existeront. Or les choses qui ne sont point, ne sauraient périr. Si l'on prend le parti de dire, que la matière existe, mais sans forme, on demandera, pourquoi cet attribut qui convient à tout le monde, ne se remarque pas dans ses parties. Et d'ailleurs, cette idée n'emporte pas la destruction des corps, mais seulement celle de leur beauté. De plus, tout ce qui est détruit l'est, ou en se résolvant dans les principes, dont il a été formé, ou en se perdant dans le néant. Ce qui retourne à ses principes, peut servir à de nouvelles productions ; sans cela à quoi aurait-il été destiné dès le commencement. S'il y a des choses qui rentrent dans le néant, qui empêche que les dieux ne se trouvent dans le cas ? Si l'on dit que c'est leur puissance, il ne convient pas à la puissance d'être uniquement occupée à sa propre conservation. Il est donc également impossible qu'une chose procède du néant, et qu'elle rentre dans le néant. Un autre argument sur ce sujet, c'est que si le monde périt, il faut nécessairement que ce soit suivant le cours de

la nature, ou contre ce cours. Mais il n'y a pas dans le monde un principe contre nature, qui soit antérieur à la nature. Cependant, si le monde était détruit contre nature, il faudrait supposer une autre nature, cause de la destruction du monde ; ce qui n'est point du tout plausible. A l'égard des choses périssables suivant le cours de la nature, il n'y en a point que nous ne puissions détruire nous-mêmes ; mais personne n'a jamais été en état de porter atteinte à la circulation des grands corps de l'univers, ou à la nature des éléments. Enfin, tout ce qui est périssable, éprouve les effets du temps, et s'envieillit ; au lieu que le monde subsiste depuis tant de siècles toujours dans le même état. Après avoir fourni ces solides démonstrations à ceux qui en ont besoin, nous prions le monde de vouloir nous être propice.

(*A suivre*) FORMEY.

GLANES

—

Nous lisons dans le *Light* de Londres : « John T. Taylor, l'éditeur du *Journal of photography*, qui a dans le monde de l'art photographique une situation de premier ordre, s'occupe depuis quelque temps d'expériences avec David Duguid, le médium, et dans la dernière réunion de l'*Association photographique de Londres et de la province* » il a donné de ses recherches un compte-rendu complet duquel nous extrayons ce qui suit :

« Les images psychiques se conduisaient mal. Quel-
« ques-unes venaient en plein focus, d'autres se pro-
« duisaient en dehors ou sur les bords du cercle lu-
« mineux ; quelques unes étaient éclairées de droite,
« alors que la personne qui posait l'était de gauche ;
« quelques unes étaient présentables, bien venues,
« d'autres ne l'étaient pas ; quelques unes envahis-
« saient toute la plaque, oblitérant entièrement l'ima-
« ge des personnes qui posaient ; d'autres venaient
« comme de mauvaises vignettes découpées (silhouet-
« tes), ou des ronds découpés de photographies qu'on
« aurait tenus derrière le sujet. Mais voici le point
« capital : Aucune de ces figures qui se développaient
« si fortement sur la plaque négative ne fut visible
« pour moi de quelque manière que ce soit pendant
« l'opération de la pose, ni même avant, dans la
« chambre noire, lorsque je braquais l'objectif sur le
« sujet, et je déclare péremptoirement que personne
« n'a pu d'aucune façon, toucher ou manier mes pla-
« ques, avant que je les glissasse dans le cadre ou
« même après et avant le développement de l'image ».

Light ajoute : Il est inutile de dire que l'expérimentateur s'est entouré des garanties les plus sûres que connaisse la science pendant toute la durée de ces expériences.

*
* *

Anna Decken écrit au *Sphinx* : « J'ai eu une singulière apparition peu de temps avant la mort de ma mère. Au soir de la nuit qu'elle mourût, j'étais assise, avec mon enfant et ma bonne, près d'une table sur laquelle était la lampe allumée, et nous parlions de la maladie de ma mère, lorsque tout à coup un grand animal noir passa en un saut par dessus mes genoux et par dessus la table. Nous jetâmes toutes un cri d'effroi et demeurâmes un instant terrifiées. Puis nous cherchâmes partout dans la chambre sans découvrir aucune trace de la « chose ». Les portes et les fenêtres étaient fermées ; rien n'avait pu ni entrer ni sortir.

Environ quatre mois plus tard, ma jeune sœur tomba malade. Trois jours avant sa mort, nous entendîmes tous dans la maison des pleurs douloureux à faire frémir, qui, surtout, étaient le plus entendus dans notre chambre à coucher, de si près que mon mari alla se coucher dans une autre chambre. Les voisins même purent entendre ces gémissements.

*
* *

— Mad. L. H. Stone écrit au *Religio philosophical Journal*, de Chicago :

« J'ai une jeune amie que je connais depuis son enfance et que je sais être aussi véridique et sincère que quiconque que j'aie jamais connu. Elle écrit automatiquement et m'a souvent donné ainsi des renseignements que plus tard j'ai pu vérifier, et dont ni elle ni moi nous ne pouvions rien savoir autrement. J'ai connu des choses écrites par elle qui ne se sont réalisées qu'une année plus tard, et cela avec un concours de circonstances qui n'existait pas encore lorsque ces prévisions furent écrites. La famille de mon amie

Pauline est composée de personnes de haute organisation musicale. Son père fut, il y a de cela des années, un chanteur célèbre. Pauline aussi chante un peu, en amateur, s'accompagnant elle-même, surtout lorsqu'elle se sent seule et triste, dans les moments de mélancolie. Il y a quelques semaines, après une journée de travail fatigant, comme elle se sentait un peu lasse et découragée, vers l'heure du crépuscule, lorsque le gaz du salon venait d'être allumé, elle se retira dans le parloir qui donnait sur le salon par une porte ouverte, s'assit au piano et commença les premières mesures d'une ancienne ballade que, souvent dans son enfance, elle avait entendu chanter par son père. Elle en murmurait les paroles sans beaucoup y faire attention, mais la mélodie la berçait singulièrement et cela la réconfortait. Lorsque, tout-à-coup, une voix douce chanta avec elle, à côté d'elle, modulant en murmurant l'air, avec une parole de la chanson de-ci, de-là. Elle répéta ainsi la ballade plusieurs fois. Puis, elle retourna au salon pour appeler sa sœur et voir si celle-ci pouvait également entendre l'étrange et douce voix. Or, la sœur l'entendit aussi.

» Elle joua et chanta la ballade ainsi une demi-douzaine de fois et, — sa sœur raconte la chose exactement comme elle, — la voix l'accompagna aussi clairement et distinctement que si une tierce personne eut été là et eut chanté ; mais, c'était tout différent. Le son de la voix était quelque chose de céleste, d'éthéréen. Il semblait venir parfois d'un coin, puis d'un autre coin du parloir ; quelquefois il remplissait toute la pièce, toujours allant *crescendo*, plus fort et plus clair de timbre, s'approchant de son oreille, mais ne prononçant distinctement que les mots du premier vers de chaque couplet. Comme elle continuait à chanter les autres vers, la voix ne fit que moduler l'air, clairement, sans articuler les mots. Elle ne quitta le piano que lorsque la voix cessa de chanter.

« Sa sœur m'a raconté la chose exactement comme elle ; sa mère également. Le lendemain, celle-ci lui conseilla de tâcher de savoir par le moyen de sa faculté d'écriture automatique, quelle pouvait bien être la personne dont la voix leur avait causé tant de surprise et de doux étonnement. Pauline prit donc

son crayon, mit la main sur le papier et la réponse « vint : C'est l'esprit d'une petite enfant que vous avez « connue et aimée ». — Et c'est tout ce qu'elle sait et ait pu apprendre jusqu'à présent de l'étrange phénomène. »

∴

Il est un fait peu connu, dit le *Science Correspondent*, à savoir que si l'on suspend sa respiration, on peut manier impunément les guêpes et les abeilles. La peau est ainsi à l'épreuve de l'aiguillon. Depuis vingt ans que j'en fais l'expérience, je n'ai jamais vu faillir le moyen, soit que la suspension de l'haleine ferme les pores, soit qu'elle donne lieu à une émanation particulière du corps humain.

(*à suivre*) FORMEY.

Le Directeur-Gérant : F. DESCHAMPS.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY, BUSSIÈRE FRÈRES.

Les

Apocryphes Éthiopiens

II

MAS'H'AFA T'OMAR

(*Livre de l'Epître*).

De tous les livres apocryphes dont la littérature éthiopienne nous a conservé un si grand nombre, le *Mas'h'afa T'omar* est un des plus récents tant par la composition du texte original que par la traduction en ghëëz. Il comprend une lettre soit-disant envoyée du ciel pour recommander particulièrement l'observation du dimanche et une sorte d'épître pastorale composée par le patriarche de Rome et traitant de divers sujets de discipline ecclésiastique (1). Ce patriarche, du nom d'Athanase (2), aurait reçu ce message divin, en présence d'une foule immense, hors de l'église de St-Pierre et de St-Paul, à Rome, le 25 décembre (25 de qanoun I) de l'an 1057 (var. 1050, 1054) d'Alexandre, correspondant à l'an 746 de Jésus-Christ. Cette lettre aurait été envoyée pour en confirmer une autre datée de 1042 (var. 1052) de l'ère d'Alexandre.

L'intention de l'auteur de l'apocryphe se découvre

(1) Quelques-unes de ces prescriptions se trouvent dans les Canons des apôtres et des conciles admis par l'église éthiopienne, tels que Zaréa-Yaqob les envoya aux moines du couvent de Jérusalem ; cf. mes *Etudes sur l'histoire d'Ethiopie*, Paris 1882, in-8, p. 244-245, note 107 et les auteurs cités auxquels il faut joindre Assemanni, *Catalogus codicum Bibliothecæ Medic. Laurent, Palatinæ*, 1742, in-f°. p. 96, n. 58.

(2) Il est à peine besoin de faire remarquer qu'aucun pape ne porta le nom d'Athanase et qu'à l'époque indiquée, on ne trouve aucun patriarche d'Alexandrie ainsi appelé.

facilement : en plaçant à Rome le théâtre de la révélation, il lui était plus facile de la faire accepter du clergé égyptien melkite, les moyens de contrôle manquant absolument : par là, si l'on adopte une conjecture ingénieuse de Trumpp, il servait les projets de réforme accomplis dans la liturgie et l'église égyptiennes par le célèbre patriarche melkite Saïd ibn Batrik, plus connu sous le nom d'Euthychins (3) qui gouverna de 932 à 399 a. J.-C. Ce serait par conséquent à cette date qu'il faudrait placer la composition du livre de l'Epître.

Ce texte nous est parvenu en arabe, en syriaque et en éthiopien. Ewald qui le premier le fit connaître dans une traduction abrégée d'après un manuscrit de Tubingen (4), trompé par une invocation adressée à Takla-Hâïmânot à la fin du chapitre III (5), crut que l'ouvrage était d'origine purement éthiopienne (6), mais il reconnut bientôt son erreur lorsque Larsöw lui signala les versions en arabe et en syriaque (7), mais il persista à croire que l'apocryphe avait été composé

(3) Cf. sur ce personnage, El Makin, *Historia sarracenica* Leyde, 1625, in-4, p. 261 ; Selden, *Eutychis Ægyptii Ecclesiæ suæ origines*, Londres, 1642, in-4, et la réponse d'Abraham Echellensis, *Eutychius vindicatus* Rome, 1662, in-4° ; Renaudot, *Historia patriarcharum Alexandrinorum*, Paris, 1714, in-4, p. 346-348 : Rehkopf. *Vitæ patriarcharum Alexandrinorum* et *Animadversiones*, 1758-1759, in-4 ; (*Animadv.* p. 147-148) ; Schnurrer, *Bibliothecæ arabicæ specimen* I, Tubingen, 1799, in-4, p. 26-28 ; Maqrizi. *Khit'at'*, Boulaq 1270, hég. 2 vol. in-f°. t. II, p. 495 Sa chronique a été publiée en arabe avec une traduction latine par Selden et Pockoke sous le titre de *Contextio gemmarum*, Oxford, 1658-1659, 2 v. in-4.

(4) *Ueber eine zweite Sammlung æthiopischer Handschriften in Tübingen*, (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. I, 1847, p. 16-21.)

(5) J'ai adopté pour plus de commodité la division employée dans l'édition de M. Prætorius.

(6) La mention de Takla Hâimânot n'a aucune importance à ce point de vue, d'autant que dans d'autres manuscrits elle est ou supprimée ou accompagnée de celles des saints Cyriaque et Georges, qui ne sont pas d'origine éthiopienne.

(7) *Ueber den Ursprung des s. 16-21 angezogenen æthiopischen Christusbriefes* (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. I, 1847, p. 337-338.)

à Rome. Cette opinion fut réfutée avec succès par Beke (8) : celui-ci établit nettement que l'Eglise romaine pratiquait depuis plusieurs siècles les prescriptions contenues dans cette épître, et que par conséquent, il était inutile d'avoir recours à un miracle pour les imposer. L'hypothèse d'Ewald est aujourd'hui complètement abandonnée.

En 1869, M. Prætorius publia le texte éthiopien (9) avec une traduction allemande et une introduction très courte, mais très utile pour l'histoire du livre ; il s'était servi de trois manuscrits ; 1° celui de Berlin (10) ; 2° celui de Tubingen, déjà utilisé par Ewald ; 3° celui du British Museum, d'après une copie de M. Dillmann (11). Plus tard, Trumpp, ayant acquis un nouveau manuscrit, publia des observations sur le texte et la traduction de M. Prætorius (12). Outre ces quatre manuscrits, on peut en citer d'autres, par exemple ceux qui existent dans la collection de M. d'Abbadie (13) (n° xv, 3, — n° xciii, — n° ccxiv, 3), à la Bibliothèque Nationale de Paris (14) (n^os^ cxi et cxii) et au British Museum, (Orient 784).

J'emprunte à l'introduction de M. Prætorius (p. 3-7), les renseignements suivants sur la version syriaque et la version arabe, d'après des ouvrages que je n'ai pu consulter. La première est citée par Perkins (15), qui ajoute entre autres détails que la lettre fut

(8) *Remarks on the Matsh'afa Tomár, on the Book of the Letter* (British Magazine, mars 1848).

(9) *Maẓhafa Tomâr, das æthiopische Briefbuch*, Leipzig, 1869, in-8.

(10) Cf. Dillmann, *Verzeichniss der æthiopischen Handschriften zu Berlin*, Berlin, 1878, in-4, n. 44, p. 22.

(11) Cf. Dillmann, *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium qui in Museo Britannico asservantur* t. III, *codices æthiopicos amplectens*, Londres, 1847, in-f°, n. xiv, f. 1-3, p. 13.

(12) *Zum Briefbuch* (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXXIV, 1880, p. 241).

(13) *Catalogue des manuscrits éthiopiens*, Paris, 1859, in-4.

(14) Zotenberg, *Catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1877, in-4.

(15) *A residence of eight years in Persia*, p. 15.

envoyée à Rome en 777, gravée par le doigt de Dieu, sur une table de glace ; elle est aussi mentionnée par Assemanni (16) sous le titre d'*Apocalypsis Athanasio Romano pontifici* (qui nullus exstitit) *inscripta*.

La version arabe est citée par Maï (17), Assemanni (18) et dans le catalogue des manuscrits orientaux du British Museum (19) : cette dernière version est en carchouni.

En résumé, cet écrit apocryphe fut composé en arabe, peut-être entre 933 et 939 de J.-C., en Egypte, et probablement à Alexandrie. Il fut plus tard traduit en syriaque et en éthiopien (20). Si l'on observe que dans cette dernière littérature il est presque toujours joint au grand recueil connu sous le nom de *Haimânota-Abaou*, (la Foi des Pères), on ne sera pas éloigné d'admettre que les deux ouvrages furent traduits de l'arabe, sinon par le même personnage, Maba-S'yon, fils de Ras 'Amdou, du moins, à la même époque, sous le règne de Galaoudéouos surnommé As'nâf-Seged (1540-1559) (21).

(16) *Bibliotheca orientalis*, t. III, n. XI, p. 282.

(17) *Scriptorum veterum collectio*, IV, p. 263, 312, 542.

(18) *Bibliotheca orientalis*, t. III, I cod. arab. 18.

(19) T. I, 1838, p. 110.

(20) L'obligation de sanctifier le samedi et le dimanche forme le sujet de quelques chapitres d'un traité purement éthiopien, intitulé *Mas'h'afa Mèst'ir* (Le Livre du Mystère) composé par Georges, fils de Hëzba-Syon, de la ville de Sagla dans le pays d'Amhara, cf. Zotenberg, *Catalogue des manuscrits éthiopiens*, n. 113, f. 260-269.

(21) Cf. mes *Etudes sur l'histoire d'Ethiopie*, note 198, p. 265-266.

MAS'H'AFA T'OMAR

(Le Livre de l'Épître)

OU

APOCALYPSE D'ATHANASE

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en un seul Dieu.

§ I. Livre de l'Epître qui descendit du ciel dans la main d'Athanase (*Atnâtéouos*).

Un dimanche, ce livre de l'Epître descendit à Rome (*Rômyâ*) l'an 1050 (lis. 1057) de l'ère d'Alexandre (*Ela-Eskĕndros*) après que vingt-cinq jours s'étaient écoulés du mois de qanoun premier.

Cette Epître descendit dans l'église des saints Pierre et Paul (*Pètros et Paoulos*), les chefs élus, alors que beaucoup de gens y étaient rassemblés : il y avait là 12000 prêtres (1) et Athanase le patriarche. Tous ceux qui étaient à l'église, hommes, femmes, enfants et autres comptaient 23,000 âmes (2). Tandis qu'ils priaient et imploraient la miséricorde, la lumière du jour s'obscurcit sur eux au point que personne ne pouvait voir son voisin. Les acolytes du patriarche sortirent, levèrent les yeux au ciel et virent l'Epître suspendue entre les cieux et la terre. A cette vue, ils retournèrent sur le champ près du patriarche pour lui dire : « Père, sors pour voir ce qui est au-dessus du sanctuaire ».

(1) Variante 10020 (mss. de Trumpp et de Tubingen).
(2) Variante 20030 (mss. de Trumpp de Tubingen et du British Museum).

Il leur répondit : « Attendez d'avoir reçu l'offrande sainte (l'Eucharistie) qui donne la vie. »

Alors tous ceux qui étaient dans le temple furent stupéfaits et sortirent pour voir ce miracle. L'Épître était suspendue au-dessus du sanctuaire : ils ressentirent une grande frayeur. Le patriarche défendit que personne ne quittât l'église, car tous étaient sortis à ce moment et regardaient ce miracle et ce prodige

Les habitants de la ville entendirent un grand bruit dans l'église : ils y vinrent en toute hâte, et s'y rassemblèrent au nombre de 47,000 âmes, (3), vieillards, jeunes gens, enfants, femmes, servantes, vierges et autres, si bien qu'il ne resta dans la ville personne qui n'allât à l'église, à l'exception des femmes à qui cela n'était pas permis. Quand les gens se furent approchés, ils élevèrent la voix vers le Seigneur, lui demandant de leur montrer ce miracle et ce prodige. Le patriarche revêtit un vêtement blanc, les prêtres firent de même ; les gens se purifièrent et délivrèrent leurs âmes de leurs péchés. Ensuite le patriarche sortit de l'église, étendit son manteau (4) à terre et demanda au Seigneur de leur faire voir à ce moment le prodige, le miracle, la merveille. L'épître tomba au milieu du manteau : le patriarche la prit, entra dans l'église et le sanctuaire et dit aux

(3) Variante 40100 (ms. de Berlin).

(4) Sur le mot *Qêlanos*, *Qêlasën* ou *Hêlansân*, emprunté au grec φαιλόνης, forme vulgaire de φαινόλης cf. les observations de Trumpp, *Zum Briefbuch* p. 241-242. On peut se demander toutefois si ce mot ne représenterait pas l'arabe *qalansoua*, désignant quelquefois la coiffure des religieux chrétiens. Cf. les textes rassemblés par Dozy, *Dictionnaire des noms de vêtements chez les Arabes*, Leyde, 1845, p. 365-371.

fidèles assemblés : « Le Seigneur saint, vivant, immortel a eu pitié de nous. »

§ II. L'épître était ainsi rédigée à l'extérieur : « Je vous ai envoyé un message auparavant en l'an 1042 de l'ère d'Alexandre (5) et je vous ai fait connaître précédemment mes ordres : vous ne les avez pas bien accueillis et vous ne les avez pas exécutés. Je vous envoie ce message en l'an 1057, afin que vous fassiez pénitence, que vous vous détourniez de votre iniquité, que vous ne disiez plus de mensonges, que vous ne causiez plus derrière les prêtres, à l'église, quand ils offrent le saint sacrifice. Préservez votre âme du mensonge, des mauvaises paroles et de l'envie. Gardez aussi le jour que j'ai sanctifié, honoré et élevé au-dessus de tous les autres, c'est-à-dire le dimanche saint ; gardez aussi le mercredi et le vendredi et honorez-les. Observez le dimanche, car c'est un jour béni ; pratiquez mes commandements pour que vous viviez par eux. Pour le dimanche, il convient que vous l'observiez depuis la neuvième heure de la veille jusqu'au matin du lendemain, que vous ne fassiez pas en ce jour la moindre œuvre servile, que vous ne vendiez rien, que vous n'achetiez rien, que vous ne donniez ni ne receviez rien (en échange). Mais faites du bien et des aumônes et témoignez de la pitié à vos frères malades et pauvres ; occupez-vous des orphelins et des veuves, ne soyez injustes envers personne, préservez vos âmes du péché. Si vous ne gardez pas ces commandements, je vous enverrai la grêle, les sauterelles et la mort,

(5) 731 après J.-C. (Ms. de Tubingen et du Brit. Mus.) c'est aussi la date donnée par le texte arabe. Le ms. de Berlin porte 1032.

le jugement et des fléaux dont chacun aura sa part, j'arracherai votre race de ce pays, j'enverrai contre vous des animaux féroces pour dévorer vos corps. Je le jure par mon nom auguste et par mon bras élevé, je n'aurais pas tourné ma face vers vous et je ne vous aurais pas fait de bien, si le chef des anges ne m'avait imploré et supplié en votre faveur jusqu'à ce que j'aie eu pitié de vous, mais je vous aurais traités comme j'ai traité les fils de Noé (*Nokh*), à cause de leur conduite et de leur penchant à faire le mal. Gardez mes commandements, ne soyez pas injustes envers les orphelins et les malheureux, ne les abandonnez pas quand ils se tiennent à votre porte, vous implorant et vous demandant de les soulager avec vos richesses : ne ressemblez pas *au serpent dont les oreilles sont sourdes et qui n'entend pas la voix de celui qui le fascine* (6).

C'est moi le Seigneur qui ai donné aux enfants d'Israël ma loi et mes commandements sur le mont Sinaï (*Sinâ*) ; tant qu'ils les ont observés, qu'ils ont pratiqué mes préceptes, qu'ils ont payé la dîme de leurs biens et donné ce qui convenait, j'ai été pour eux un père et une mère et ils ont été mon peuple. Mais quand ils ont négligé ma loi, j'ai détourné d'eux mon visage, je vous ai choisis pour mon peuple, je vous ai purifiés, je vous ai élevés, je vous ai revêtus du vêtement de mon baptême, je vous ai protégés par la Trinité sainte et vivifiante.

Vous avez transgressé mes ordres, vous n'avez pas écouté ma voix. Je vous le dis : Si vous n'écoutez pas ma voix, si vous ne gardez pas le

(6) Psaumes (LVIII, vers. hébr.) LVII, 5-6, (vulgate et version éthiopienne).

dimanche, si vous ne visitez pas les malades, si vons n'avez pas souci des malheureux, j'enverrai de toutes parts contre vous un grand et terrible fléau ; j'enverrai contre vous des lions qui dévoreront vos corps, et toutes sortes d'animaux féroces qui dévoreront la chair de vos fils, de vos filles, de vos jeunes gens et vos langues qui ont prononcé des paroles d'injustice et de ruse ; j'enverrai contre vous des serpents et je vous livrerai en leur pouvoir.

Sachez que si vous n'observez pas le saint jour du dimanche, si vous ne faites pas tout ce que je vous ai ordonné et recommandé auparavant ; si vous ne l'observez pas, si vous ne montrez pas de la compassion envers votre prochain, si vous n'êtes pas généreux pour les veuves et les orphelins, si vous n'honorez pas les prêtres, j'enverrai contre vous les fléaux de ma colère. Sachez que quiconque répudiera sa femme (sans motif légitime), et en épousera une autre, ne verra pas le royaume du Seigneur (7). Sachez que si vous ne gardez pas mes ordres, si vous ne les avez pas devant les yeux, si vous ne les placez pas dans votre cœur, j'enverrai contre vous la faim, la soif et une terreur indicible.

Si vous gardez le jour que j'ai sanctifié, que j'ai honoré et élevé au-dessus de tous les autres, c'est-à-dire le dimanche ; si vous donnez l'aumône, si vous faites le bien à votre prochain, je détournerai de vous ma colère, je ferai descendre sur vous ma bénédiction et ma clémence, je vous protégerai contre vos ennemis. Si vous écoutez mes ordres, je vous sauverai du jour du

(7) Cf. les *Canons apostoliques* de l'église éthiopienne, can. 45 ap. Ludolf *Ad suam Historiam æthiopicam commentarius* Francfort, 1691, in-f° p. 332.

malheur que vous craignez et votre puissance durera. En vérité, je vous le dis : Quiconque fera l'aumône aux malades, se conduira bien envers mes prêtres à l'église le jour du sabbat, je le récompenserai comme je l'ai promis dans le saint évangile, deux cents et trois cents (8) fois dans ce monde, et dans le monde à venir, j'écrirai son nom dans le Livre de Vie (9).

Celui qui prêtera quoi que ce soit à usure, l'affliction descendra sur lui. Celui qui excite l'inimitié contre un de ses frères ne doit pas recevoir la sainte eucharistie jusqu'à ce qu'il se soit réconcilié avec lui (10). Celui qui accuse son frère auprès du roi, qu'il soit anathème et maudit : l'on ne doit accepter son œuvre ni lui parler. Quiconque ranime les haines et va trouver le roi dans de mauvais desseins, ses péchés ne lui seront pas pardonnés.

Ecoutez donc mes ordres que voici et gardez mes paroles : que votre réunion le dimanche, à l'église, ait lieu avec amour, chasteté et repentir mutuel, afin que le Saint-Esprit vous protège ; honorez vos prêtres qui sacrifient l'agneau du Seigneur pour vos péchés. S'il en est parmi vous un qui tourne mes prêtres en dérision, mon châtiment tombera sur lui, car ce sont eux qui interviennent près de moi en votre faveur. Celui d'entre vous qui transgressera mon ordre, j'enverrai contre lui une maladie grave, des fléaux nombreux et divers avec des supplices particuliers : ensuite j'obscurcirai le soleil et la lune devant vous et je détournerai ma face de vous.

(8) Var. 400 (ms. du Brit. Mus.)
(9) Cf. *Apocalypse*, III, 5.
(10) Cf. Matthieu, v, 23-24.

Si vous écoutez mes ordres, si vous accueillez mes paroles, je bénirai vos descendants, je tournerai ma face vers vous, je multiplierai votre postérité, je bénirai toutes vos œuvres, je vous enverrai la pluie au temps nécessaire et je multiplierai vos biens.

§ III. Quand il eut fini la lecture de ce message, il entendit une voix (11) crier du ciel : « Celui-ci est mon Fils que j'aime, en qui je me suis plu (12). Vous tous, ô peuples, honorez le dimanche et ne faites quoi que ce soit en ce jour ». Alors l'église fut remplie d'une bonne odeur, telle qu'aucun être de chair n'en avait jamais sentie. On entendit une seconde voix qui disait : « Béni soit le Seigneur, il peut tout ce qui lui plaît ».

Après avoir entendu ces paroles, le patriarche dit : « C'est la voix du Seigneur, il a parlé. » Il l'écrivit et l'envoya sur toute la surface de la terre (13), à l'Est et à l'Ouest, au Nord et au Midi. Et moi, l'humble, je vous jure et je vous dis : Le Seigneur notre maître — honneur à sa mention —, la sainte Trinité, savent par l'assemblée des anges, chérubins (*Kiroubel*) séraphins (*Sourafél*), par les saint Pierre (*Pétros*) et Paul (*Paoulos*), par tous les martyrs élus et les saints docteurs, que cette lettre n'a pas été écrite par des doigts humains, qu'elle n'est l'œuvre de personne d'entre les hommes (14), que personne ne la suspecte, car nul de ceux chez qui elle existe

(11) Var. La voix du Père (ms. de Berlin).

(12) Cf. Matthieu, III, 7 ; Luc. IX, 35 ; Pierre II, Ep. I, 17.

(13) J'ai suivi ici l'opinion de Prætorius, de préférence à celle d'Ewald.

(14) Ce passage manque dans le manuscrit de Trumpp.

ne pourrait l'écrire (15). Quiconque l'entendra et ne la prendra pas avec lui pour la lire aux gens dans sa ville et dans son pays sera sous le coup de l'excommunication comme celui qui n'y croira pas. Celui qui y croira, que la miséricorde divine soit sur lui, sur ses enfants et sur tous ses biens. Ensuite, je vous le jure et je vous le dis : Par la voix haute que j'ai entendue (16), par le bras du fort, par la voix du tonnerre, par la lueur de l'éclair, par le sacrifice de Melchisédec (*Malka-sedeq*), par la prophétie des Prophètes sans péché, par le jeûne (17) des élus, par les anges, chérubins et séraphins : par la nuée qui descendit du ciel sur le mont Sinaï, par la prière de Moyse (*Mousé*) et d'Aron, par le livre de l'évangile de Matthieu (*Mâtéouos*), de Marc (*Marqos*), de Luc (*Louqâs*) et de Jean (*Yoh'annës*) qui sont les fondements de l'église chrétienne, par l'heure où la main de Jean descendit sur lui et sur sa main, celle de Notre-Seigneur (18) et de notre Dieu Jésus-Christ, par l'heure où il naquit, par l'ânon qui le porta, par les Douze apôtres, par la résurrection de Notre-Seigneur et de notre Dieu Jésus-Christ, — honneur à sa mention, — par les martyrs, par les neuf milliers de myriades d'anges qui glorifient le Seigneur et chantent ses louanges devant lui sans cesser un instant, cette lettre n'a pas été écrite par des doigts humains. Mais le Seigneur, que son nom soit béni, vous l'a envoyée pour mettre fin à vos mauvaises actions et à vos désirs coupables. Quiconque ayant entendu cette lettre ne la copiera pas par devers

(15) J'ai adopté ici la modification proposée par Trumpp au sens adopté par Prætorius.

(16) Var. que vous avez entendue (Ms. de Tubingen).

(17) Var. par le sang (Ms. de Berlin).

(18) Allusion au baptême de Jésus-Christ.

lui (19), et surtout un prêtre, pour la lire le dimanche, quiconque la négligera après l'avoir entendue, sera sous le coup de l'excommunication. Celui qui la recevra, qui s'y conformera, qui y croira, la miséricorde et la bénédiction seront sur lui, par l'intercession de notre Dame Marie (*Mâryâm*), la mère de la lumière, qui a enfanté le Sauveur, la vierge Marie que la bénédiction du saint, du béni, du glorieux Georges (*Giyorgis*) le martyr (20) soit avec nous. Amen (21).

(19) J'ai suivi ici le sens donné par les manuscrits de Tubingen et de Trumpp et adopté par ce dernier.

(20) L'église éthiopienne célèbre la commémoration de plusieurs personnages du nom de Georges : le 16 de magâbit, commémoration de Georges l'anachorète ; le 19 de sané, commémoration de saint Georges le jeune, fils d'un musulman de Damira, dont la mémoire est célébrée le 7 de hamlé ; le 26 de maskaram, commémoration de Georges le martyr, évêque d'Ethiopie ? le 7 de hëdâr, le martyre de saint Georges d'Alexandrie. Il s'agit sans doute ici de saint Georges dont le martyre est rappelé le 23 de myâzyâ, et dont la translation du corps de Perse à Lydda est placée le 16 de nahasé ; la consécration de l'église en son nom dans cette même ville de Lydda est mentionnée le 7 de hëdâr ; enfin il est l'objet d'une commémoration le 4 de tër, et d'un *salâm* (cantique) le 23 du même mois (cf. *Synaxaire* mss. de la Bib. Nat. fds éthiopiens nos 126 et 128). La Bibliothèque Nationale de Paris possède aussi (fos éthiopien no 133, fds 31-113) une biographie de saint Georges, le récit de ses miracles et son panégyrique (23 de myâzyâ) par l'évêque Théodose, et aussi (no 134, fds 52-76) une des rédactions de son martyre attribuée à son prétendu disciple Pasicratès, altéré en Pâpâs Qerlos dans le texte éthiopien, comme l'a reconnu M. Zotenberg. Cf. sur la légende de saint Georges de Lydda A. v. Gutschmid, *Die Sage vom heiligen Georg, als Beitrag zur iranischen Mythengeschichte*, Leipzig, 1861, in-8 ; Clermont-Ganneau, *Horus et S. Georges*, Paris, 1877, in-8, Dillmann, *Uber die apocryphen Märtyrergeschichten des Cyriacus mit Julitta und des Georgius*, Berlin, 1887, in-8, et surtout l'étude critique de M. Amelineau. *Les actes des martyrs de l'église copte*, Paris, 1890, in-8, p. 241-313, et Budge, *The Martyrdom and Miracles of Saint Georges of Cappadocia*, texte copte et trad. angl. Londres, 1888, in-8. On peut y ajouter les légendes rapportées par les Bollandistes à la date du 23 avril, et Migne, *Dictionnaire des légendes du christianisme*, Paris, 1855, in-4, col. 427-436.

(21) Le manuscrit de Tubingen ajoute le nom de l'enfant Cyriaque

§ IV. Que ce récit soit lu au commencement de chaque mois à tous les prêtres, j'en avertis les enfants bénis qui sont dans ce lieu saint, écoutant ce récit, prêtres, diacres, moines et laïques. Que Dieu vous bénisse et qu'il vous protège par sa droite puissante contre la tentation de Satan (*Saïtân*) le maudit, pour le salut de vos âmes, qu'il fasse durer son amour parmi vous, qu'il agrée vos bonnes actions, vos offrandes, votre encens, vos sacrifices, vos jeûnes et vos prières, vos stations (pieuses) et vos veilles, à la demande et à l'intercession de notre Dame Marie qui a été le temple de sainteté, la mère du Sauveur, amen.

Nous devons vous recommander les règlements ecclésiastiques que vous avez à observer pour le salut de vos âmes, mais ce n'est qu'une petite partie de ce que nous avons appris des anciens Pères et dans les livres spirituels.

La première chose, c'est qu'il y ait parmi vous de l'amour spirituel, car sans lui, personne ne verra la face du Seigneur. Celui qui aura eu commerce avec sa femme, qu'il n'accomplisse en ce jour aucun office (ecclésiastique) : de même celui qui aura eu un rêve venant de Satan et qui aura laissé échapper sa semence, qu'il lave avec de l'eau l'endroit où le sperme aura touché son corps et son vêtement, avant de venir à l'église : que ce jour-là, il ne vienne pas à l'autel ; si c'est son tour de service cette semaine (22) qu'il avertisse un autre de remplir ses

et du saint national Takla Hâïmânot. L'église éthiopienne célèbre le 15 de ter la commémoration du martyre du premier et de sa mère (cf. sur Cyriaque, Dillmann, *Ueber die apocryphen Märtyrergeschichten*). Cf. sur Takla Hâïmânot, mes *Etudes sur l'histoire d'Ethiopie*, note 64, p. 231-232 et les auteurs cités.

(22) Var. ce jour-là (ms. de Berlin).

fonctions à sa place. Que personne de vous ne s'assoie dans l'église au moment de la prière et et de la communion, en quelque endroit que ce soit, et particulièrement dans le sanctuaire. Mais si c'est le moment de la prière et que quelqu'un soit malade et ne puisse se lever (qu'il reste chez lui), qu'il prie dans son cœur et ne parle à personne. Surtout que nul ne cause dans l'église, mais si quelqu'un a besoin d'un livre ou d'un service, qu'il parle sans bruit et avec la crainte du Seigneur. Au moment de la prière et de la consécration, ne marchez pas çà et là comme des démons. Celui qui rit pendant la consécration, qu'on le fasse sortir sans (qu'il prenne part à) la communion, il mérite une peine de sept jours ; que son supérieur la lui impose. Si c'est un de ceux qui ont une fonction ecclésiastique, qu'il reçoive la communion, et ensuite que son supérieur lui inflige une punition de deux semaines.

Sachez que quiconque cause et rit dans l'église, le chef doit l'expulser et le châtier. Celui qui n'assiste pas au commencement de la consécration n'y prendra pas part. Si quelque laïque vient à vous pour recevoir la communion, dites-lui : Si ton âme est pure, s'il n'y a pas d'inimitié entre toi et ton prochain, approche et prends part au saint mystère. Pendant la période de ses règles, la femme ne doit point recevoir de vous la communion. S'il en est parmi vous qui communient, ils ne doivent pas ce jour-là se laver avec de l'eau, ni couper leurs ongles, ni tailler leurs cheveux, ni faire sortir du sang (se faire saigner).

Que personne de vous ne dise : ce n'est pas mon tour de service cette semaine, ce n'est pas

mon jour de travail, et je ne communierai pas. Ce n'est pas bien, mais tous ceux qui sont en état de communier et qui n'ont pas d'empêchement doivent le faire. S'il en est qui ont soulevé des haines et des luttes, qui ont proféré des calomnies, qui ont agi comme Satan, n'aimant pas le bien (23), si vous les connaissez, chassez-les de l'église. Celui qui aura abandonné sa prêtrise et qui agira comme les païens qui ne connaissent pas le Seigneur, qui contractera un mariage irrégulier, qui se livrera à la fornication (24), qui interrompra ses fonctions de prêtre, celui-là doit être aussi expulsé de l'église et son bien donné à un autre.

S'il en est qui vous disent : Marie m'a parlé, ou bien : l'autel m'a envoyé un songe, ne les croyez pas et ne leur donnez pas la communion. Qu'un laïque ne s'approche pas de l'autel pour le saluer, mais que le prêtre lui donne la croix pour qu'il soit béni par elle. Tout laïque qui s'approchera de l'autel sera puni pendant neuf ans. Qu'aucun des prêtres ne se tienne en dedans près de l'autel pour prier, mais, s'il est en état de pureté, qu'il le salue et qu'il sorte vite, qu'il se tienne en dehors du rideau et qu'il prie. S'il vous est possible de communier tous les jours, faites-le ; si vous ne le pouvez pas, communiez le dimanche, le samedi, le mercredi et le vendredi ; mais les jours de grande fête et de jeûne, ne négligez pas la communion.

Je prie quiconque lira ou entendra cet écrit de dire : Seigneur, pardonne les péchés de ton serviteur, délivre-moi de toute souffrance du

(23) Epithète de Satan dans le *Gadla Adam*.

(24) Cas prévus par les Canons des Apôtres (*ab/elisat*) can. XVI, XVII, LVI, cf. Ludolf, *Commentarius*, p. 332, 333.

corps et de l'âme, et, à cause de cet écrit, dérobe par ta protection celui qui l'aura copié aux discordes des hommes ; défends-le par ta puissance contre les disputes de la langue, protège-le sur la terre et au ciel et récompense-le trente fois, soixante fois et cent fois.

RENÉ BASSET.

L'UPANISHAD DU GRAND ARANYAKA

(BRIHADARANYAKOPANISHAD)

(*Suite*)

QUATRIÈME BRAHMANA

1. « Quand cet âtman corporel, étant tombé dans un état de faiblesse, tombe dans une sorte d'égarement, à ce moment tous ces souffles viennent s'assembler autour de lui. Ayant recueilli ensemble ces particules d'éclat, il descend tout du long au cœur.

2. « Et lorsque ce purusha qui est dans l'œil s'en retourne en arrière, alors il ne connaît plus la forme : il devient un, il ne voit plus, dit-on ; il devient un, il ne sent plus, dit-on ; il devient un, il ne goûte plus, dit-on ; il devient un, il ne parle plus, dit-on ; il devient un, il n'entend plus, dit-on ; il devient un, il ne pense plus, dit-on ; il devient un, il ne touche plus, dit-on ; il devient un, il ne discerne plus, dit-on.

3. « Et de son cœur la pointe luit ; et à l'aide de cette lueur cet âtman s'en va, soit par l'œil, soit par la tête, soit par d'autres parties du corps. Quand il sort et monte, le souffle sort et monte à la suite. Quand le souffle sort et monte à la suite, tous les souffles sortent et montent à la suite. La plénitude de la connaissance descend à la suite ; celui-là qui est le connaissant devient le connaissant qui discerne. Celui-là, la science et l'œuvre ensemble s'accrochent ensuite à lui, et aussi ses capacités antérieures.

4. « C'est comme une chenille qui, arrivée au bout d'un brin d'herbe, contracte son âtman ; de même ce purusha, ayant jeté bas ce corps, l'ayant fait passer à l'ignorance, contracte son âtman.

5. « C'est comme un orfèvre qui, ayant pris une

pièce d'orfèvrerie, fabrique une forme plus neuve et plus belle ; de même ce purusha, ayant jeté bas ce corps, l'ayant fait passer à l'ignorance, se fabrique une forme plus neuve ou de Pitri, ou de Gandharva, ou de Brahma, ou de Prajâpati, ou de Dieu, ou d'homme, ou de quelque autre être.

6. « En vérité, c'est Brahma, cet âtman fait de discernement, fait de manas, fait de voix, fait de souffle, fait d'œil, fait d'oreille, fait d'espace, fait de vent, fait d'éclat, fait d'eau, fait de terre, fait de colère, fait de non-colère, fait de joie, fait de non-joie, fait de dharma, fait de non-dharma, fait de tout.

« Et lorsque l'on dit : — Il est fait de ceci, il est fait de cela, — tel il agit, tel il se conduit, tel il devient. Agissant bien, il devient bon ; agissant mal, il devient mauvais ; il devient saint par l'œuvre sainte, mauvais par la mauvaise.

7. « D'autres disent, je le sais : — C'est de désir qu'est fait ce purusha. — Tel est son désir, tel son vouloir ; tel est son vouloir, telle l'œuvre qu'il ouvre ; quelque œuvre qu'il ouvre, il la recueille.

8. « Et il y a cette stance :

« *Voici la vérité : avec l'œuvre il va à ce but propre où son manas est attaché ; arrivé à la fin de cette œuvre, quelque œuvre qu'il ouvre ici-bas, il revient de ce monde-là à ce monde-ci, pour ouvrer l'œuvre.*

« Ainsi du moins pour qui désire. Et ceux qui ne désirent pas? Celui qui est sans désir, débarrassé du désir, dont l'âtman est le seul désir, qui a obtenu son désir, de celui-là les souffles ne s'échappent pas en montant ; en lui ils se déposent tous ensemble ; étant le brahma, il va au brahma.

9. « Et il y a cette stance :

« *Lorsque tous les désirs sont rejetés, qui s'appuyaient sur son cœur, alors le mortel devient immortel ; en lui le brahma le mange.*

10. « C'est comme une peau de serpent sur une fourmilière, morte, jetée de côté, qui gît ; de même

ce corps gît. Et alors cet âtman sans os, sans corps, intelligent, c'est le brahma même, c'est le monde même, ô Souverain. »

Ainsi parla Yâjñavalkya.

« Je donne un millier au vénérable. »

Ainsi parla Janaka de Videha.

11. « Et voici des stances :

« *Ténu est le chemin, long ancien : je l'ai touché, je l'ai trouvé tout au long. C'est par là que les nobles s'en vont, qui connaissent le brahma, s'élevant vers le monde du Svarga, affranchis d'ici.*

12. « *Sur ce chemin il y a, dit-on, du blanc, du bleu, du roux, du vert, du rouge ; ce chemin a été trouvé tout au long par le Brahma ; c'est par là que va celui qui connaît le Brahma, éclatant et aux œuvres saintes.*

13. « *Ils entrent dans les ténèbres aveugles, ceux qui professent la négation des renaissances ; il y a plus de ténèbres encore pour ceux qui se plaisent dans les renaissances.*

14. « *Ces mondes-là s'appellent* asuryas *; ils sont enveloppés par des ténèbres aveugles. C'est là qu'après la mort s'en vont ceux qui ne savent pas, ceux qui ne comprennent pas.*

15. « *Ce que nous sommes, c'est cela, oui cela, que nous devenons ; si on ne le sait, grande est la perdition. Ceux qui ont appris cela, ceux-là deviennent immortels, et les autres c'est à la Douleur qu'ils vont.*

16. « *S'il discernait l'âtman, en se disant : — Je le suis, — le purusha, que désirant, pour l'amour de quoi, circulerait-il à la suite du corps ?*

17. « *Celui par qui a été trouvé à la piste, clairement illuminé* [1], *l'âtman profondément entré dans cet abîme d'incertitude, celui-là est l'auteur universel,*

[1] Le mot *pratibuddha* du texte est un des indices qui décèlent l'approche du bouddhisme. Cf. Oldenberg, Bouddha, trad. A. Foucher. Alcan, 1893. P. 51.

car il est l'ouvrier de toutes choses ; à lui le monde, c'est lui le monde.

18. « *Lorsqu'il le suit des yeux, l'âtman, le Dieu, face à face, le Seigneur du passé et du futur, alors il n'a plus d'incertitude.*

19. « *Celui en qui les cinq Cinq*[1] *et l'espace ont leur point d'appui, c'est lui que je considère comme l'âtman, moi sachant, lui Brahma, moi immortel, lui immortel.*

20. « *Celui vers qui l'année avec les jours se déroule, les Dieux l'adorent comme la lumière des lumières, comme la vie, comme l'immortel.*

21. « *Le souffle du souffle, et l'œil de l'œil, et l'oreille de l'oreille, la nourriture de la nourriture, le manas du manas, ceux qui l'ont appris, ceux-là ont reconnu le Brahma, antique, initial. C'est par le manas qu'il faut l'atteindre ; il n'y a pas ici-bas de divinité.*

22. « *De la mort il passe à la mort, celui qui voit ici comme de la diversité ; c'est par le manas qu'il faut le suivre du regard ; il est l'impérissable, le stable.*

23. « *Sans poussière, par-delà l'espace, le non-né, l'âtman, le grand, le stable : que le brahmane, dans sa sagesse, l'ayant discerné, réalise la science. Que sa pensée ne poursuive pas des mots en multitude : ce n'est que fatigue de parole.*

24. « En vérité, cet âtman est le Maître de tout, le Seigneur de tout, le Souverain de tout ; il gouverne l'Univers, tout, tant qu'il est ; celui-là, par l'action bonne ne grandit pas, ni par l'action mauvaise ne diminue ; c'est lui le Souverain des êtres, c'est lui le Seigneur du monde, c'est lui le Souverain des êtres, c'est lui le Gardien du monde. C'est la digue qui borde ces mondes, pour les empêcher de se confondre.

25. « C'est lui que par la récitation des Vedas

[1] Les Dieux, les hommes, les Gandharvas, les Nâgas, les Pitris.

ils cherchent à connaitre, par la règle brahmanique, par l'ascétisme, par la foi, par le sacrifice, par l'inanition. C'est lui qu'il faut connaître pour devenir muni ; c'est vers lui que les religieux errants [1], désireux d'atteindre le monde, vont en errant.

26. « Et voilà pourquoi les brahmanes de jadis, instruits, savants, ne désiraient pas de postérité. — Que ferons-nous d'une postérité, nous qui avons cet âtman, ce monde ? —

« Or, ceux-là, s'étant élevés au-dessus du désir des fils, du désir des richesses, du désir des mondes, s'en allaient errer en mendiant, car désirer des fils, c'est désirer de la richesse, désirer de la richesse, c'est désirer des mondes : l'un et l'autre, c'est toujours désirer.

27. « Cet âtman se nomme *Non, non* : insaisissable, car il n'est pas saisi ; infrangible, car il n'est pas brisé ; sans attache, sans lien, il n'est pas attaché, il ne chancelle pas.

« Dès lors, qu'il dise : — J'ai fait le mal, — dès lors, qu'il dise : — J'ai fait le bien, — il les dépasse tous les deux, oui, tous les deux, étant immortel. Ni bien ni mal, fait ou non, ne le brûle. Par aucune œuvre de lui son monde ne se perd.

28. « C'est ce que dit une stance védique :

« *Telle est l'éternelle grandeur du brahmane : par l'œuvre elle ne croît ni ne diminue ; qu'on le suive pas à pas ; l'ayant connu, on n'est plus taché par une œuvre mauvaise.*

« C'est pourquoi, celui qui sait ainsi, ayant peiné, dompté, se tenant tranquille, patient, ayant acquis la foi, voit l'âtman dans l'âtman ; il le voit tout entier ; tout l'âtman devient son âtman, il devient l'âtman de tout l'âtman ; il dépasse tout mal, le mal ne le dépasse pas ; il brûle tout mal, le mal ne le brûle pas.

[1] Le mot *pravrâjin*, traduit par religieux errant, est encore un indice de bouddhisme. Cf. Oldenberg, op. cit.

Sans mal, sans veillesse, sans faim, sans soif, il devient un brahmane, celui qui connaît ainsi.

29. « C'est lui le grand, le non-né, l'âtman, le mangeur de la nourriture, le donneur de trésor. Celui qui le connaît ainsi, grand, non-né, âtman, mangeur de nourriture, donneur de trésors, acquiert un trésor.

30. « Lui, le grand, non-né, âtman, sans vieillesse, sans mort, sans crainte, immortel, c'est le Brahma. En vérité, Janaka, tu as obtenu la non-crainte. »

Ainsi parla Yâjñavalkya.

« Moi que voici, au vénérable je donne les Videhas et moi-même, comme esclaves. »

31. Lui, ce grand, non-né, âtman, sans vieillesse, sans mort, sans crainte, immortel, c'est le Brahma. En vérité, la non-crainte, c'est le Brahma, car, en vérité, il devient le Brahma sans crainte, celui qui connaît ainsi.

CINQUIÈME BRAHMANA

1. Or, Yâjñavalkya avait deux épouses, Maitreyî et Kâtyâyanî. D'entre elles, Maitreyî savait parler du Brahma ; Kâtyâyanî n'avait guère qu'un esprit de femme. Comme il allait entrer dans un autre genre de vie,

2. Yâjñavalkya dit : « Maitreyî, en vérité, oui, je vais m'en aller de ce séjour pour errer en mendiant. Allons, je veux conclure un arrangement entre toi et Kâtyâyani que voici. »

3. Et Maitrtyî parla ainsi :

« Eh bien, si pour moi, ô Seigneur, toute cette terre-ci était remplie de richesse, eh bien, en serais-je immortelle ou non ? »

— « Non, » ainsi parla Yâjñavalkya. « De même qu'est la vie de ceux qui ont des moyens, ainsi précisément serait ta vie ; mais d'être immortel, il n'y en a pas d'espérance dans la richesse. »

4. Et Maitreyî parla ainsi :

« Ce par quoi je ne serai pas immortelle, qu'ai-je à faire de cela ? Voici : ce que ta Seigneurie sait, dis-le moi. »

5. Et Yajñavalkya parla ainsi :

« Toi qui m'es, oui, si plaisante, tu me fais plaisir. Eh bien donc, noble femme, je vais te dire cela : je vais t'expliquer. Mais, pendant que je t'expose, toi, sois attentive, à ma voix. »

— « Que ta Seigneurie parle. »

6. Et Yâjñavalkya parla ainsi :

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour du mari que le mari est cher : c'est pour l'amour de l'Atman que le mari est cher.

« Ce n'est pas en vérité, oui, pour l'amour de l'épouse que l'épouse est chère ; c'est pour l'amour de l'Atman que l'épouse est chère.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour des fils que les fils sont chers : c'est pour l'amour de l'Atman que les fils sont chers.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour de la richesse que la richesse est chère : c'est pour l'amour de l'Atman que la richesse est chère.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour du brahma que le brahma est cher : c'est pour l'amour de l'Atman que le brahma est cher.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour du kshatra que le kshatra est cher : c'est pour l'amour de l'Atman que le kshatra est cher.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour des mondes que les mondes sont chers : c'est pour l'amour de l'Atman que les mondes sont chers.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour des Dieux que les Dieux sont chers : c'est pour l'amour de l'Atman que les Dieux sont chers.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, par l'amour des Vedas que les Vedas sont chers : c'est pour l'amour de l'Atman que les Vedas sont chers.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour des sa-

crifices que les sacrifices sont chers : c'est pour l'amour de l'Atman que les sacrifices sont chers.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour des êtres que les êtres sont chers : c'est pour l'amour de l'Atman que les êtres sont chers.

« Ce n'est pas, en vérité, oui, pour l'amour du Tout que le Tout est cher : c'est pour l'amour de l'Atman que le Tout est cher.

« L'Atman, en vérité, oui, c'est lui qu'il faut voir, lui qu'il faut entendre, lui qu'il faut penser, lui qu'il faut méditer. Maitreyî, c'est par la vue de l'Atman, en vérité, par son audition, par sa pensée, par sa notion distincte, que tout ceci est connu.

7. « Le brahma l'a abandonné, celui qui pense que le brahma est ailleurs qu'en l'Atman ; le kshatra l'a abandonné, celui qui pense que le kshatra est ailleurs qu'en l'Atman ; les mondes l'ont abandonné, celui qui pense que les mondes sont ailleurs qu'en l'Atman ; les Dieux l'ont abandonné, celui qui pense que les Dieux sont ailleurs qu'en l'Atman ; les Vedas l'ont abandonné, celui qui pense que les Vedas sont ailleurs qu'en l'Atman ; les sacrifices l'ont abandonné, celui qui pense que les sacrifices sont ailleurs qu'en l'Atman ; les êtres l'ont abandonné, celui qui pense que les êtres sont ailleurs qu'en l'Atman ; le Tout l'a abandonné, celui qui pense que le Tout est ailleurs qu'en l'Atman.

« C'est là le brahma, c'est là le kshatra ; c'est là les mondes, c'est là les Dieux, c'est là les Vedas, c'est là les sacrifices, c'est là les êtres, c'est là le Tout, ce qui est cet Atman.

8. « Et, de même que d'un tambour qui est battu, on n'est pas capable de saisir le son une fois qu'il est dehors, mais, par ce fait qu'on saisit le tambour ou celui qui bat le tambour, le son est saisi ;

9. « Et, de même que d'une vînâ qu'on fait résonner, on n'est pas capable de saisir le son une fois qu'il est dehors, mais, par ce fait qu'on saisit la vînâ ou celui qui fait résonner la vînâ, le son est saisi ;

10. « Et, de même que d'une conque dont on souffle, on n'est pas capable de saisir le son une fois qu'il est dehors, mais, par ce fait qu'on saisit la conque ou celui qui souffle dans la conque, le son est saisi ;

11. « Et, de même que d'un feu de bois humide des fumées s'échappent en tout sens, ainsi, en vérité, oui, de ce grand être, ceci est l'exhalaison, qui est le Rig-Veda, le Yajur-Veda, le Sâma-Veda, les Atharvângiras, l'itihâsa, le purâna, la science, les upanishads, les stances, les aphorismes, les gloses et les commentaires, ce qui est donné, ce qui est offert en libation, ce qu'en donne à manger, ce qu'en donne à boire, et ce monde-ci, et ce monde-là, et tous les êtres : de lui toutes ces choses sont l'exhalaison.

12. « Et, de même que de toutes les eaux l'Océan est le lieu, de même de tous les touchers la peau est le lieu, de même de toutes les odeurs les narines sont le lieu, de même de tous les goûts la langue est le lieu, de même de toutes les formes l'œil est le lieu, de même de tous les sons l'oreille est le lieu, de même de toutes les volitions le manas est le lieu, de même de toutes les sciences le cœur est le lieu, de même de toutes les actions les mains sont le lieu, de même de toutes les marches les pieds sont le lieu, de même de toutes les voluptés les parties sexuelles sont le lieu, de même de toutes les excrétions l'anus est le lieu, de même de toutes les connaissances la voix est le lieu.

13. « Et, comme un bloc de sel qui serait sans rien dedans, sans rien dehors, massif, rien qu'un bloc de saveur, tout de même, en vérité, est ce grand être, infini, sans bord, massif, rien qu'un bloc de discernement. Surgissant de ces êtres, il disparaît avec eux. Après la mort, il n'y a pas de conscience : oui, je le dis en vérité. »

Ainsi parla Yâjñavalkya.

14. Et Maitreyî parla ainsi :

« C'est en ceci seulement que tu m'as fait tomber

au dernier effarement, je ne discerne pas clairement : après la mort, il n'y a pas de conscience. »

15. Et Yâjñavalkya parla ainsi :

« En vérité, oui, je ne dis rien qui effare. Cet âtman, en vérité, oui, ne se perd pas ; il n'est point sujet à la destruction ; mais il se produit pour lui un composé d'atomes.

16. « Et s'il ne voit pas Ceci : c'est quand il voit qu'il ne voit pas Ceci, le visible ; en effet, le voyeur et la vue ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il voie.

17. « Et s'il ne sent pas Ceci : c'est quand il sent qu'il ne sent pas Ceci, l'odorable ; en effet, le senteur et la senteur ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il sente.

18. « Et s'il ne goûte pas Ceci : c'est quand il goûte qu'il ne goûte pas Ceci, la saveur ; en effet, le goûteur et la saveur ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il goûte.

19. « Et s'il ne parle pas Ceci : c'est quand il parle qu'il ne parle pas Ceci, le dicible ; en effet, le parleur et la parole ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il parle.

20. « Et s'il n'entend pas Ceci : c'est quand il entend qu'il n'entend pas Ceci, l'audible ; en effet, l'entendeur et l'audition ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il entende.

21. « Et s'il ne pense pas Ceci : c'est quand il pense qu'il ne pense pas Ceci, le pensable ; en effet, le penseur et la pensée ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il pense.

22. « Et s'il ne touche pas Ceci : c'est quand il touche qu'il ne touche pas Ceci, le tangible ; en effet, le toucheur et le toucher ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il touche.

23. « Et s'il ne discerne pas Ceci : c'est quand il discerne qu'il ne discerne pas Ceci, le discernable ; en effet, le discerneur et le discernement ne se séparent pas, à cause de l'impérissabilité, et d'autre part il n'y a pas, comme second, un Ceci autre que lui, distinct, qu'il discerne.

24. « Là où il y aurait comme autre chose, là un autre verrait autre chose, un autre sentirait autre chose, un autre goûterait autre chose, un autre interpellerait autre chose, un autre entendrait autre chose, un autre penserait autre chose, un autre toucherait autre chose, un autre discernerait autre chose.

25. « Mais là où tout n'est plus que l'âtman, par qui verrait-on, et qui ? par qui sentirait-on, et qui ? par qui goûterait-on, et qui ? par qui interpellerait-on, et qui ? par qui entendrait-on, et qui ? par qui penserait-on, et qui ? par qui toucherait-on, et qui ? par qui discernerait-on, et qui ?

« Et maintenant, je t'ai dit l'enseignement. Maitreyî, voilà en vérité ce qu'est l'immortalité. »

Ayant ainsi parlé, Yâjñavalkya partit pour errer en mendiant.

26. Voici la transmission :

Nous avons eu ceci de Çaurpanâyya, Çaurpanâyya de Gautama, Gautama de Vâtsya, Vâtsya de Vâtsya et de Pârâçarya, Pârâçarya de Sânkritya et de Bhâradvâja, Bhâradvâja d'Audavâhi et de Çaundilya, Çaundilya de Baijavâpa et de Gautama, Gautama de Baijavâpâyana et de Vaishtapureya, Vaishtapureya de Çandilya et de Rauhinâyana, Rauhinâyana de Çaunaka, de Jaivantâyana et de Raibhya, Raibhya de Pautimâshyâyana et de Kaundinyâyana, Kaundi-

nyâyana des deux Kaundinya, les deux Kaundinya des Aurnavâbha, les Aurnavâbha de Kaundinya, Kaundinya de Kaundinya, Kaundinya de Kaundinya et d'Agniveçya,

27. Agniveçya de Saitava, Saitava de Pârâçarya, Pârâçarya de Jâtûkarnya, Jâtûkarnya de Bhâradvâja, Bhâradvâja de Bhâradvâja, d'Asurâyana et de Gautama, Gautama de Bhâradvâja, Bhâradvâja de Balâkâkauçika, Balâkâkauçika de Kâshâyana, Kâshâyana de Saukarâyana, Sakaurâyana de Traivani, Traivani d'Aupajandhani, Aupajandhani de Sâyakâyana, Sâyakâyana de Kauçikâyani, Kauçikâyani de Ghritakauçika, Ghritakauçika de Pârâçaryâyana, Pârâçaryâyana de Pârâçarya, Pârâçarya de Jâtûkarnya, Jâtûkarnya de Bhâradvâja, Bhâradvâja de Bhâradvâja, d'Asurâyana et de Yaska, Asurâyana de Traivani, Traivani d'Aupajandhani, Aupajandhani d'Asuri, Asuri de Bhâradvâja, Bhâradvâja d'Atreya.

28. Atreya de Mânti, Mânti de Gautama, Gautama de Gautama, Gautama de Vâtsya, Vâtsya de Çândilya, Çândilya de Kaiçorya Kâpya, Kaiçorya Kâpya de Kumâraharita, Kumâraharita de Gâlava, Gâlava de Vidarbhîkaundinya, Vidarbhîkaundinya de Vatsanapât Bâbhrava, Vatsanapât Bâbhrava de Pathin Saubhara, Pathin Saubhara d'Ayâsya Angirasa, Ayâsya Angirasa d'Abhûti Tvâshtra, Abhûti Tvâshtra de Viçvarûpa Tvâshtra, Viçvarûpa Tvâshtra des Açvins, les Açvins de Dadhyañc Atharvana, Dadhyañc Atharvana d'Atharvan Daiva, Atharvan Daiva de Mrityu Prâdhvamsana, Mrityu Prâdhvamsana de Prâdhvamsana, Pradhvamsana d'Ekarshi, Ekarshi de Viprajitti, Viprajitti de Vyashti, Vyashti de Sanâru, Sanâru de Sanâtana, Sanâtana de Sanaga, Sanaga de Parameshthin, Parameshthin de Brahma. Le Brahma est l'être par soi. Hommage au Brahma.

(*A suivre*) A. FERDINAND HEROLD.

ÉTUDES

SUR LES ORIGINES DU CHRISTIANISME

Par Louis Ménard, *Docteur ès-lettres.*

(*Suite et fin.*)

Il s'établit dans l'Eglise un usage qui fut aussi une source de scandales. Des vierges chrétiennes, oubliant que celui qui cherche le danger périra, ne craignaient pas de partager leur lit avec des diacres et se vantaient de triompher du démon de la chair. Saint Cyprien condamne cette conduite et approuve l'excommunication des diacres qui vivaient avec des vierges; quant à celles-ci, il leur conseille de se marier plutôt que de s'exposer aux feux de l'enfer. Le concile d'Ancyre défend aux vierges de loger avec des hommes sous le nom de sœurs[1]. On les nommait aussi Agapètes, c'est dire *bien-aimées*. Plus d'un siècle après saint Cyprien, cette plaie existait encore et déshonorait le christianisme aux yeux des païens. « Je ne saurais dire sans rougir, écrit saint Jérôme, tant la chose est criminelle et honteuse, si vraie qu'elle soit pourtant, comment s'est introduite dans l'église la peste des Agapètes, d'où est venu cet étrange nom d'épouse sans mariage, ce nouveau genre de concubines, ou pour parler plus nettement, cette classe de prostituées d'un seul homme. Elles cohabitent avec des clercs et n'ont à deux qu'une

[1] Fleury. *Histoire ecclésiastique, II*, liv. VII, page 288 et III, liv. X, p. 46.

seule maison, une seule chambre à coucher, souvent même un seul lit, et si nous y trouvons à redire, on nous accuse d'être soupçonneux. »

Selon saint Epiphane, les rapports des *bien-aimées* et des clercs étaient condamnés comme une hypocrisie par certains moines qu'il nomme les origéniens ou les infâmes, et auxquels il renvoie le reproche d'immoralité. Il ne sait pas, dit-il, si le nom d'origéniens leur vient du grand Origène ou d'un autre ; quant au titre d'infâmes qu'il leur donne, il le justifie par des détails qu'il est impossible de reproduire [1]. On trouve une accusation semblable portée contre les moines en général dans le *Livre d'Adam*, qui est le livre sacré d'une secte religieuse encore existante. Au moyen âge et surtout depuis la réforme, on a dit beaucoup de mal des couvents, et on ne doit pas s'étonner que, dès l'origine, la vie monastique ait trouvé des adversaires au sein même de l'Église. Les prêtres devaient voir avec inquiétude les progrès rapides de cette institution rivale qui prétendait à une perfection supérieure. Mais l'opinion publique était favorable aux moines dont la discipline sévère contrastait avec le faste et l'avidité des prêtres et des évêques.

Le zèle sauvage avec lequel les moines s'acharnaient à la destruction des temples, des statues et de tous les monuments de la civilisation, devait les rendre particulièrement odieux aux derniers païens : « Quels sont, dit Libanius, les destructeurs de nos temples ? Ce sont des hommes vêtus de robes noires, qui mangent plus que des éléphants, qui demandent au peuple du vin pour des chants et cachent leurs dé-

[1] Saint Epiphane, *Panarium* II, 1, page 226.

bauches sous la pâleur artificielle de leurs visages. » Après avoir raconté le pillage et la destruction du grand temple de Sarapis, sous Théodose, Eunapios ajoute qu'on établit dans ce lieu sacré « ce qu'on nomme des *moines* hommes par la forme, pourceaux par la vie, qui, au grand jour, font et subissent d'abominables choses. Quiconque porte une robe noire et veut vivre indécemment aux dépens du public a droit d'exercer une autorité tyrannique. » Rutilius, dans son *Itinéraire*, parle de l'île Capraria, « toute souillée par ces hommes qui fuient la lumière et qui s'appellent moines, parce qu'ils veulent vivre sans témoins... Ils se rendent misérables pour fuir les maux de la vie... Sont-ce de méchants esclaves que le destin ramène aux prisons méritées, ou des malades dont la bile gonfle les viscères ? » Ailleurs, il s'écrie : « Plût aux dieux que la Judée n'eût jamais été conquise. La peste, extirpée de chez elle, se répand au dehors, et une nation vaincue opprime ses vainqueurs. »

Malgré la décadence de la société romaine, sous l'action dissolvante du despotisme impérial, les graves traditions de la morale antique s'étaient conservées dans quelques familles : les Symmaques en sont un exemple. Il y avait dans la morale nouvelle bien des points qui répugnaient profondément à ces hommes nourris des leçons de la philosophie grecque. Pour eux, la sévère dignité des mœurs était inséparable de la haute culture de l'intelligence. L'austérité stoïcienne est très différente de l'ascétisme monastique. Epictète, Marc Aurèle ou Julien, s'affranchissaient de la tyrannie des sens, en restreignant les besoins du corps aux strictes

nécessités de la vie, mais ils n'auraient pu comprendre les mortifications systématiques des anachorètes. Diogène, qui vivait dans un tonneau pour être plus libre, n'aurait jamais consenti à s'enfermer dans un couvent pour y pratiquer la vertu d'obéissance. Aux yeux des philosophes, l'humilité chrétienne n'était que de la bassesse de caractère. Les anciens priaient debout, le front haut, et leur piété, toujours empreinte d'une fierté républicaine, n'avait pas ces tendresses féminines qui caractérisent la dévotion des chrétiens. Les larmes d'extase aux pieds d'un crucifix ne pouvaient être pour les païens qu'un signe de sensibilité maladive. La foi aux miracles leur paraissait la marque d'un esprit faible. On voit par Minucius Félix que, dès l'origine, ils reprochaient aux chrétiens de s'adresser toujours aux femmes.

En attribuant au sacerdoce la direction des consciences, le christianisme avait créé entre la femme et le prêtre un ordre de relations mystiques, absolument inconnues à l'antiquité. Depuis le temps des apôtres, on trouve des femmes associées à la plupart des docteurs chrétiens, même aux chefs des sectes les plus sévères. Ainsi Montanus, qui condamnait les secondes noces, demeurait avec deux prophétesses très riches, dont les paroles étaient regardées comme des inspirations du Saint-Esprit. Presque toujours ces femmes sont des veuves ou des vierges; quand, par hasard, il est question d'un mari, c'est ordinairement un païen, auquel sa femme est très malheureuse d'être associée. Il est probable, en effet, que les hommes restés fidèles à l'ancienne religion supportaient difficilement cette intimité entre leur

femme et un autre homme, quelque innocente qu'elle pût être. Il leur semblait que celui qui dirige la conscience d'une femme est son véritable époux : le mari n'a que le corps, c'est le prêtre qui a l'âme. Ce fut encore pis quand, non contents de leur faire changer de religion, les prédicateurs chrétiens les enlevèrent à leurs familles pour les entraîner dans les monastères. On n'était plus au temps où les femmes restaient assises au foyer, sans faire parler d'elles, selon le conseil de Périclès. Les anciennes lois contre le célibat avaient été abrogées par les empereurs chrétiens, et les païens, de jour en jour moins nombreux, réduits à l'impuissance par des mesures de plus en plus rigoureuses, pouvaient à peine élever la voix.

Dans les ouvrages destinés à réfuter les hérésies, les femmes qui s'attachent à une doctrine condamnée par l'auteur sont toujours de malheureuses créatures trompées par les artifices diaboliques. Marcus, par exemple, est présenté comme un magicien et un grand séducteur de femmes, surtout de femmes riches. La principale, nommée Agapè, se livra à une propagande très active en Espagne, où elle forma, entre autres prosélytes, Priscillianus, qui eut un succès prodigieux auprès des femmes, et dont le nom fut donné à une secte accusée, comme bien d'autres hérésies, de toutes sortes de débordements. Les pères attribuent, au contraire, toutes les vertus aux femmes qui se sont attachées à eux. Saint Jérôme parle avec enthousiasme de Paula, patricienne très riche, qui prétendait descendre des Scipions. Il lui donne le titre assez étrange de belle-mère de Dieu, parce que sa fille, nommée Eustoche, en faisant vœu de

virginité, était devenue l'épouse de Jésus-Christ. Toutes deux fondèrent à Jérusalem sous sa direction une communauté religieuse, sur laquelle M. Amédée Thierry a donné d'intéressants détails. La prédilection de saint Jérôme pour la société des femmes lui attirait beaucoup de reproches. « Si les hommes m'interrogeaient sur l'Écriture, répondait-il, je n'aurais pas à parler aux femmes. »

Dans une lettre à Eustoche, qu'il nomme sa fille, sa dame, sa compagne et sa sœur, après une peinture vive des déréglements du siècle, surtout du clergé, il propose comme remède la vie monastique. Il rappelle et développe le passage de saint Paul sur le mariage : « Oui, dit-il, celle qui est mariée pense aux choses du monde, elle veut plaire à son mari ; celle qui ne l'est pas veut plaire à Dieu... Elle fait tout pour paraître moins belle, voilà son fard. L'autre se fait peindre devant un miroir, et, au mépris de son Créateur, elle veut être plus belle que Dieu ne l'a voulu ; telles sont les conséquences du mariage. Puis ce sont des enfants qui crient, une famille qui tapage, des marmots qui vous barbouillent de baisers et se suspendent à votre cou, au risque de vous étrangler. Ce sont aussi des dépenses sans fin. On passe son temps à faire des comptes, il faut avoir la bourse toujours ouverte... Tout à coup on annonce l'arrivée de l'époux, suivi de ses amis. La femme alors parcourt comme une hirondelle tous les recoins de la maison ; elle examine si le lit est bien fait, si le pavé est proprement balayé, si les coupes du festin sont ornées de fleurs, si le dîner est prêt. Répondez-moi je vous prie, qu'y a-t-il dans tout cela qui soit une pensée à

Dieu ? Et ces maisons-là seraient heureuses ! »

Dans plusieurs écoles gnostiques on condamnait le mariage, parce qu'on trouvait la vie mauvaise, et ce point de vue, quoique antisocial et antihumain, avait une sorte de grandeur. Mais le tapage des marmots et les petits tracas du ménage sont des arguments de comédie. Cette satire de la vie conjugale fit cependant accuser saint Jérôme d'attaquer l'institution du mariage comme le faisaient les hérétiques. Il répondit que, loin de dénigrer le mariage, il l'approuvait, parce que c'est de lui que viennent les vierges, et que sans lui il n'y aurait pas de célibat : « Aujourd'hui, disait-il, les nécessités de l'ancienne loi ont passé, et d'autres temps sont venus dont l'Ecriture a pu dire : Malheur à celles qui enfanteront et allaiteront dans ce jour-là ! Ainsi le veut la successon des choses. La forêt croît pour être coupée, le champ est semé pour qu'on le moissonne ; le monde est plein et ne nous contient plus. Chaque jour la guerre nous décime, les maladies nous enlèvent par milliers, les naufrages nous engloutissent, et nous nous querellerions encore pour des frontières ! Les élus, dans ces sombres jours, sont ceux qui suivent l'Agneau et qui paraîtront devant lui sans avoir souillé la blancheur de leur vêtement : ce sont ceux qui sont restés vierges. »

Les races vieillies et fatiguées avaient le pressentiment de leur fin prochaine, et, loin de s'en effrayer, elles appelaient la délivrance promise. On trouvait que la trompette du jugement se faisait bien attendre ; il y avait dans les âmes un immense dégoût de la vie. Tout ce qui autrefois la faisait trouver douce, et bonne, et désirable,

liberté, patrie, famille, tout avait disparu, balayé par le vent du désert, comme les feuilles sèches sous les rafales de l'automne. L'art, la science, toutes les lumières du ciel achevaient de s'éteindre. Quelle œuvre est possible devant la méditation de la mort? Marie a choisi la meilleure part. Voyez les lis des champs, ils ne tissent ni ne filent. Il n'y a plus d'autre travail que la prière, d'autre vertu que la continence, la stérile vertu des vieillards. L'humanité refroidie s'enveloppe dans sa robe monastique comme dans un linceul de neige; le froid de l'hiver envahit l'histoire; des nuages s'amoncellent dans le Nord, on entend gronder comme des torrents le flot des races nouvelles roulant du haut des montagnes, pour inonder les terres dépeuplées du vieil empire. Personne ne songe à la résistance. L'Empire est condamné, les Barbares sont les fléaux de Dieux. Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux les pacifiques! Si quelqu'un te frappe la joue droite, tends-lui la joue gauche, et à celui qui veut t'arracher ta tunique, abandonne encore ton manteau.

Les prophéties n'avaient pas menti, c'était bien réellement la fin d'un monde.

LOUIS MÉNARD.

TRAITÉ DES DIEUX

ET

DU MONDE

PAR SALLUSTE LE PHILOSOPHE

(*Suite et fin.*)

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

D'où vient l'Athéisme; et que la divinité ne saurait en être blessée.

L'Athéisme qui se manifeste en divers lieux de l'univers, et qui se manifestera encore souvent dans la suite, n'est pas digne de porter le trouble dans les personnes sensées. Les dieux mêmes ne sont point attaqués par là, soit par la même raison que nos hommages ne leur apportent aucun profit, comme nous l'avons vu ci-dessus, soit, parce que l'âme étant d'une nature moyenne, il est impossible qu'elle ne tombe jamais dans l'erreur. De plus, le monde entier ne saurait avoir une part égale à la providence des dieux; il y a des choses qui en sont l'objet de toute éternité; il y en a qui ne le sont que dans le temps. Celles-là tiennent le premier rang; celles-ci n'ont que le second, dans la participation à la providence. C'est ainsi que la tête réunit tous les sens, au lieu que le corps entier n'en a qu'un en partage. C'est à quoi, ce me semble, ont fait attention les instituteurs des fêtes solennelles, en établissant des temps où les cérémonies sont interrompues, et les temples fermés. Ils ont même été jusqu'à en ôter les ornements, pour sanctifier la faiblesse de notre nature. Au reste, l'at-

héisme même est vraisemblablement une espèce de punition. Il convient que ceux qui, après avoir connu les dieux, les auront méprisés, soient entièrement privés dans l'autre vie de leur connaissance. Il est juste aussi, que ceux qui ont rendu à leurs rois l'honneur qui n'est dû qu'aux dieux, soient punis, pour ainsi dire, par la perte des dieux.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Pourquoi les pécheurs ne sont pas punis d'abord.

Si ces crimes et tous les autres ne sont pas d'abord suivis de leur châtiment, nous ne devons pas nous en étonner. Car ce ne sont pas seulement les démons, qui punissent les âmes ; mais, c'est l'âme qui se livre elle-même à la punition ; et puisqu'elle doit durer éternellement, il n'était pas nécessaire qu'elle éprouvât, dans un court espace de temps, tous les états qu'elle doit subir. Il fallait d'ailleurs donner occasion à la vertu humaine de se montrer. Car, si les pécheurs étaient punis sur le champ, les hommes ne seraient justes que par crainte, et n'auraient aucune vertu. Mais la peine les attend au sortir de ce corps. Les âmes demeurent, les unes errantes, les autres reléguées dans des lieux chauds, ou froids, de la terre ; il y en a qui sont tourmentées par les démons. Elles conservent toutes ce principe privé de raison, avec lequel elles ont péché ; et voilà pourquoi il subsiste des espèces d'ombres, qu'on aperçoit autour des sépulcres, et surtout autour de ceux des personnes qui ont mal vécu.

CHAPITRE VINGTIÈME

De la métempsycose ; et comment les âmes peuvent passer dans des corps d'animaux ?

Les métempsycoses, ou transmigrations d'âmes quand elles se font par le passage d'une âme, d'un

corps humain dans un autre, rendent cette âme, l'âme propre du corps où elle entre. Mais, quand les âmes passent dans des corps d'animaux, elles ne font que les suivre extérieurement comme nous suivent les démons, auxquels nous sommes tombés en partage. Car, jamais une âme raisonnable ne saurait devenir celle d'un être privé de raison. La métempsycose se prouve par ces défauts qu'on apporte au monde ; les uns naissent aveugles, d'autres paralytiques, d'autres même avec quelques désordres dans l'esprit. Elle se prouve, parce que les âmes étant destinées par leur nature à gouverner des corps, il ne serait pas naturel qu'après avoir exercé une seule fois cette fonction, elles demeurassent oisives pendant toute l'éternité. De plus, si les âmes ne retournaient pas dans les corps, il faudrait qu'il y en eût une infinité, ou que Dieu en fît toujours de nouvelles. Mais il n'y a rien d'infini dans le monde, car le fini ne saurait contenir l'infini. Il n'est pas probable non plus, que de nouvelles âmes soient produites ; car tout ce, où il faut quelque production nouvelle, était nécessairement imparfait. Or, le monde, procédant d'un principe parfait, doit aussi être parfait.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME

Que les gens de bien sont heureux dès cette vie, et qu'ils le seront après la mort.

Les âmes qui auront vécu suivant la vertu, heureuses à tous égards, le seront surtout par leur séparation d'avec le principe privé de raison, et par leur purification de tout corps, après laquelle elles seront unies aux dieux, et partageront avec eux le gouvernement du monde. Et quand aucune de ces choses ne leur arriverait, la vertu seule, le plaisir et la gloire qui l'accompagnent, la vie exempte de chagrins et de servitude qu'elle procure, suffit pour rendre heureux ceux qui, ayant fait choix d'un genre de vie, conforme à la vertu, ont été capables de persévérer dans leur choix.

FORMEY.

LA DIVINATION

CHEZ LES CHALDÉO-ASSYRIENS

(*Suite et fin.*)

D'autres textes établissent quelle importance les Chaldéens, et plus tard les Assyriens, attribuaient aux cas de naissances monstrueuses chez les animaux. Presque toutes celles-ci intéressaient l'Etat, soit qu'il s'agît de simples monstruosités, soit qu'il s'agît de femelles mettant bas des animaux d'une autre espèce. Mais l'énumération de ces textes, qui sont nombreux dans le 3e volume des *Cuneiform inscriptions of Western Asia* et dans le *Choix de textes* de Lenormant, serait fastidieuse.

C. — *Les augures.*

Les Chaldéens et les Assyriens, comme d'ailleurs tous les peuples de l'antiquité, avaient établi de prétendues règles logiques permettant d'interpréter l'avenir par l'observation des manifestations naturelles de certains phénomènes et par l'étude de certains objets.

C'est ainsi que les cris, l'apparence et la façon de voler « des oiseaux du ciel, des oiseaux aquatiques et des oiseaux terrestres » donnaient lieu à des augures importants.

De même les entrailles des victimes offertes en sacrifice aux différentes divinités. Ainsi :

De l'âne. — Les entrailles de droite ont-elles des marques ? [Il y aura] inondation.

Les [mêmes] entrailles de droite sont-elles noires et contournées ? Les dieux accorderont de l'accroissement au pays du roi.
Celles de gauche sont-elles noires et contournées ? Les dieux n'accorderont point d'accroissement au pays du roi.

. . . .

Celles de droite sont-elles contournées et de couleur noire-bleue ? Les gémissements (ou pleurs) entreront dans le pays du roi.
Celles de gauche sont-elles contournées et de couleur noire-bleue ? Les gémissements (ou pleurs) n'entreront pas dans le pays du roi.

L'examen du foie et des poumons était encore un des moyens employés pour dévoiler l'avenir. Nous n'avons, d'ailleurs, que l'énoncé des cas. Mais quels augures, généraux ou particuliers, tirait-on du fait que ces parties du corps des victimes avaient, pour moitié seulement ou en totalité, telle ou telle grandeur, telle ou telle contexture, une couleur noire, grise, noire-bleue ou rouge ? Nous ne le savons pas, puisque la tablette qui pourrait nous l'apprendre est brisée par le milieu et que toutes les explications augurales ont disparu. De même aussi, quelles conclusions dégageait-on de l'apparence, de la couleur et du volume du cœur ou de la vésicule biliaire ? Ezéchiel, il est vrai, nous donne de précieuses indications sur ces différents augures, lorsqu'il nous parle de Nabu-kudurra-uçur (xxi, 26). Mais les textes cunéiformes, à notre connaissance du moins, ne nous donnent pas la réponse à cette question.

Comme il n'y a pas de petits présages et que tout, dans la nature, peut donner de grands avertissements à qui sait observer, les Chaldéo-

Assyriens n'avaient garde de négliger d'examiner les plusminimes incidents. C'est ainsi que l'agitation des végétaux et le bruit du vent dans les feuilles des arbres et des buissons, qui produisaient des oracles (Juges, IX, 37) à David (II Samuel, V, 24) et à Deborah (Juges, IV, 5), ne pouvaient manquer d'être interprétés par les Chaldéo-Assyriens, qui semblent avoir connu et pratiqué toutes les interprétations de l'aruspicine et de la science des présages dans l'antiquité. C'est ainsi également que le serpent dut être un animal augural des plus importants, si l'on tient compte de ce fait que E'a, le dieu de la science et de l'intelligence, avait un serpent pour principal emblème. Les textes cunéiformes, il est vrai, n'ont pas encore révélé le rôle de ce reptile dans la science des augures. Mais ne peut-on pas, sans rien approfondir, accepter, au moins en principe, l'existence de ce rôle si important chez les peuples primitifs et surtout chez les nations d'origine sémitique ?

Quant aux chiens, ils avaient, en Chaldée et en Assyrie, une importance considérable, et étaient néfastes par excellence ; du moins les chiens étrangers, puisque les textes cunéiformes, et ceux d'Aschur-bani-abla plus particulièrement, nous apprennent que ces animaux étaient nourris en grand nombre dans les palais, soit pour la garde, soit pour la chasse. La présence des chiens étrangers était néfaste, disons-nous, En effet :

« Un chien jaune (?) entre dans le palais : le palais sera détruit ;

Un chien rouge entre dans le palais : le palais sera dévasté par l'ennemi ;

un chien entre dans le palais et mord (?) [une personne] : le palais sera détruit par....
un chien entre dans le palais et s'allonge sur le lit : dans le palais, on ne....
un chien entre dans le palais et monte sur le trône : le feu consumera le palais.

. . . .

Un chien noir entre dans le temple : la durée d'existence du temple sera instable.

. . . .

Un chien rouge entre dans le temple : les dieux abandonneront le temple.

(*Choix de textes*, n° 89)

D'autres fragments de tablettes donnent les augures tirés de la présence dans un palais, un temple ou une maison, de chiens qui y commettent des incongruités de toute sorte ; tous ces augures sont mauvais.

Les textes de la littérature augurale des Chaldéens ne font pas mention, jusqu'ici, du rôle des mouches, des rencontres fortuites et des paroles entendues par hasard.

Mais un autre moyen d'interpréter l'avenir était l'examen des maisons et des édifices publics.

Une maison apparaît comme vieille [ses] habitants : c'est un augure mauvais.

(W. A. I III, 52.)

Quant à la chiromancie et à la prédiction des choses futures par l'examen du crâne, rien ne prouve encore que les Chaldéo-Assyriens les aient pratiquées ou même connues.

D. — *Procédés de divination par les flèches.*

Le plus simple de ces procédés était l'emploi des sorts. Or, ces sorts étaient consultés par le moyen de flèches, petits bâtons sans pennes ni pointes, selon toute apparence.

Chap. 12. Des flèches sont lancées, dans la ville et sur ses canaux, loin de la terre.

(W. A. I. III, 52.)

Ces flèches, d'ailleurs, devaient être employées fréquemment, car des cylindres babyloniens et assyriens nous les montrent assez souvent. Elles étaient tenues à la main, au nombre de huit, par Aschur, par Marduk [1], ou par Ischtar [2]. Les textes cunéiformes ne mentionnent que rarement, une fois seulement à notre connaissance, ce mode d'interprétation de l'avenir. Mais Ezéchiel nous l'indique ainsi :

23. Et la parole de Jahveh me fut [encore adressée] et il dit :
24. Et toi, fils de l'homme, propose-toi deux chemins par où l'épée du roi de Babylone doit venir, [et] que tous deux sortent d'un même pays, et choisis-les ; choisis-[les] là où commence le chemin de la Ville (Babylone).
25. Tu te proposeras le chemin par lequel l'épée doit venir, ou contre Rabba des Ammonites, ou contre Juda de Jérusalem, [ville] fortifiée.
26. Car le roi de Babylone s'est arrêté dans un chemin fourchu, au commencement de deux

1 Layard, *Culte de Mithra*, pl. XXXII, nº 2 ; LIV, A, nº 5.
2 Layard, *Culte de Mithra*, pl. XXXVII, nº 1.

routes, pour consulter les devins ; il a poli (?) les flèches, il a interrogé les idoles, il a examiné le foie.

27. La divination est, à sa main droite, contre Jérusalem, pour y mettre des béliers, animer la tuerie, crier l'alarme à haute voix, ranger les béliers contre les portes, dresser des terre-pleins, bâtir des bastions.

28. Et cela sera à leurs yeux comme une divination de mensonge. Ils ont fait de grands serments ; mais il se souviendra de [leur] perfidie, de telle manière qu'ils seront captifs.

(Ezéchiel, XXI, 23-28)

Non seulement ce passage établit que le sort était consulté à l'aide de flèches, mais encore il précise l'emploi qu'on faisait de ces flèches. Dans le passage ci-dessus, par exemple, ces flèches furent polies, mêlées et lancées par Nabukudurra-uçur, non point pour savoir s'il y aurait lieu d'entreprendre la campagne, mais seulement afin de voir quelle ville il devrait d'abord attaquer. C'était donc là un mode de divination secondaire, d'une signification restreinte.

Du reste, la divination par les flèches se faisait encore, comme nous l'avons vu dans le passage cité plus haut, à l'aide d'un autre procédé. Soit avec la main, soit plutôt avec l'arc, on lançait des flèches dans une certaine direction, dans le but de tirer une indication augurale de la distance parcourue par elles et, sans doute aussi, de la position qu'elles avaient prise en tombant. Ce mode de divination était d'ailleurs connu des Hébreux (II Rois, XIII, 14-19. I, Samuel, XX, 19-40).

E. — *Procédés divers.*

Le nombre, nous l'avons vu, jouait un grand rôle dans les pratiques magiques des Chaldéo-Assyriens. Il en jouait un aussi en matière de divination. Mais lequel ? Comment l'employait-on ? Nous ne le savons point.

> Ce présage apprend [ceci] : L'ennemi prendra la ville du roi et ses habitants ; les décès et la faim.... — .... sur ta tablette le nombre que tu auras énoncé te [le] fera savoir, et avec.....
>
> (W. A. I. III, 52, recto).

De même, les sorciers malfaisants évoquaient les morts suivant les besoins et suscitaient les mânes des habitants du royaume souterrain, du *mat la taïrat*, contre celui auquel ils voulaient nuire. Dès lors, et malgré le silence des textes cunéiformes, il nous semble permis d'admettre le témoignage d'Iamblique, quand il nous atteste que la divination par l'évocation des morts florissait à Babylone. N'est-ce pas là d'ailleurs la conséquence logique des idées des peuples de la Mésopotamie sur les relations qui existaient, au point de vue magique, entre les morts et certains vivants ? Des lors encore, la ventriloquie, état particulier d'un individu dont les entrailles, croyait-on, sont habitées par un esprit et surtout par l'esprit d'un mort, ne devait-elle pas créer une classe à part de devins à laquelle, Josèphe le dit formellement [1], appartint plus tard la fameuse prophétesse d'Endor ?

[1] *Ant. Jud.* VI, 14, 2.

. . . .

En résumé, l'étude des procédés de divination employés par les Chaldéo-Assyriens est loin d'avoir réuni des textes précis comme ceux que la magie nous offre en grand nombre. Si l'astrologie et la divination par l'étude des organes des victimes ou par la présence de certains animaux dans un lieu donné sont assez bien connues, les autres modes d'interprétation de l'avenir ne sont encore actuellement, et pour longtemps peut-être, que l'objet d'hypothèses assez plausibles, il est vrai, mais seulement d'hypothèses.

A. Laurent.

LA DAME BLANCHE

DE LA FAMILLE DE BRANDEBOURG

Dans son numéro du 10 juillet, le journal *L'Etoile belge* emprunte aux *Archives russes* le curieux document qui suit et que nous reproduisons tel quel en regrettant que le correspondant de la feuille bruxelloise n'ait point signé son intéressant article :

Saint-Pétersbourg, 5 juillet.

La dernière livraison de notre revue hautement considérée, *les Archives russes*, publie un fragment fort intéressant des Mémoires de l'aide de camp général comte de Nostitz. Il s'agit d'une histoire de revenant qui sert, à un certain point, à corroborer la légende bien connue de la « Dame Blanche. »

Le comte Grégoire de Nostitz, Prussien d'origine, avait commencé son service militaire sous les drapeaux de son pays, et il n'avait passé au service russe qu'en 1813. Il mourut en 1838, aide-de-camp général de l'empereur Nicolas, couvert de gloire au service de sa patrie d'adoption. Son fils a imité son exemple ; chevalier de St-Georges et major-général à la suite de feu l'Empereur, il fut chargé en 1869 d'une mission spéciale au roi Guillaume de Prusse auquel il devait remettre les insignes de grand cordon de l'Ordre de Saint-Georges.

C'est alors que le prince royal de Prusse, qui fut plus tard pendant cent jours l'empereur Frédéric III, ayant eu connaissance de ce qu'il se conservait dans la famille des comtes Nostitz des souvenirs sur une double apparition du spectre de la « Dame Blanche » (la comtesse Orlamande) au prince Louis-Ferdinand de Prusse, la veille et le jour même de sa mort tragique sur le champ de bataille de Saalfeld, insista

auprès du général russe pour connaître la vérité sur cette affaire.

Le comte qui possédait une relation française de feu son père, en fit part au prince, et ce dernier l'en remercia par la lettre suivante, dont le texte français est publié aujourd'hui par les *Archives russes*.

« Potsdam, 11 juin 1870.

« Mon cher Comte,

« Je vous remercie bien sincèrement de l'attention que vous avez eue de m'envoyer l'extrait des mémoires de feu votre père, l'aide-de-camp général Nostitz, que vous m'aviez promis lors de votre séjour à Berlin. Ce manuscrit sera inséré dans nos archives et sera toujours considéré comme un document intéressant ayant rapport à une époque remarquable de ma maison.

« Je suis, mon cher Comte, votre très affectionné

« FRÉDÉRIC-GUILLAUME,

« Prince royal de Prusse. »

Or, voici ce que raconte ce document, conservé depuis l'été de 1870 dans les archives de la maison des Hohenzollern :

En 1806, le comte Grégoire Nostitz, alors officier prussien, était attaché à la personne du prince Louis-Ferdinand de Prusse, un jeune et brillant général du corps d'armée commandé par le prince de Hohenlohe. A la veille de la bataille de Saalfeld, si funeste aux armes prussiennes, le prince se trouvait avec les officiers de son état-major au château du duc de Scharzburg-Rudolstadt. A la nuit on s'était réuni dans une des salles du château. Le prince Louis-Ferdinand exultait de joie à l'idée de la première rencontre sérieuse avec les troupes françaises de Napoléon qui se préparait pour le lendemain.

Sur le coup de minuit, s'adressant au comte Nostitz, il lui dit :

— Je me sens tout heureux aujourd'hui. Notre navire est enfin en pleine mer ; nous avons vent en poupe et nous sommes à nos places.

Il n'avait pas encore achevé sa phrase que le comte Nostitz vit avec une surprise indicible changer l'expression de son beau visage. Levé d'un bond, le prince se frotta les yeux, saisit un des flambeaux qu éclairaient la table et s'élança dans le couloir qui conduisait dans la salle de la veillée militaire.

Le comte Nostitz courut après lui et le vit poursuivre dans l'obscurité du couloir une figure vêtue de blanc, qui disparut subitement quand elle fut arrivée au mur sans la moindre issue auquel aboutissait ce couloir.

En entendant des pas derrière lui, le prince se retourna et dit au comte :

— Tu as vu, Nostitz ?

— Oui, Votre Altesse, j'ai vu.

— Alors ce n'est pas un rêve, un accès de délire ! s'écria Louis-Ferdinand.

Toutes les recherches d'une porte secrète à travers laquelle la figure blanche aurait pu s'échapper furent vaines, et cependant il y avait eu encore un troisième témoin du passage du spectre par le couloir. Le planton placé à la porte, questionné par le comte, déclara avoir laissé passer un individu, couvert d'un manteau blanc, qu'il avait pris à cet indice pour un officier de cavalerie saxonne. Or, le couloir n'avait que deux issues, la porte gardée par la sentinelle et la porte donnant accès dans la salle où se trouvaient le prince et ses officiers.

Très impressionné, Louis-Ferdinand ne cacha pas au comte Nostitz qu'il considérait cette apparition comme de mauvaise augure, le spectre de la « Dame Blanche » apparaissant, selon la légende, aux membres de la famille de Hohenzollern, la veille de leur mort violente.

Le lendemain eut lieu la bataille de Saalfeld.

Au fort de la déroute des troupes allemandes, le prince Louis-Ferdinand et le comte Nostitz aperçurent une seconde fois, sur un promontoire voisin de l'endroit où ils se trouvaient, une femme vêtue de blanc qui pleurait et se tordait les mains. Le comte s'élança de tout le galop de son cheval vers ce promontoire, mais quand il y arriva, la femme en blanc avait disparu. Des soldats prussiens postés tout près l'avaient vue aussi, mais ignoraient complètement ce qu'elle était devenue.

Quelques moments après, le prince Louis-Ferdinand fut blessé mortellement dans une charge furieuse de la cavalerie française. Le comte essaya de l'emporter du champ de bataille, mais, blessé lui-même et ayant perdu connaissance, il n'apprit que plus tard que son général avait été achevé par un hussard alsacien de l'armée française.

De son vivant, le comte Grégoire ne parla de cette aventure qu'à son fils, et cela sous le sceau du plus grand secret. Son fils déclare que le comte Grégoire n'était rien moins que snperstitieux ni prédisposé au mysticisme.

Le récit de ce dernier se termine par le passage suivant :

« J'écris tout ce qui est arrivé en prévision de l'avenir. Il se peut qu'après ma mort, quand viendra l'époque de l'histoire pour mes contemporains, mon fils, feuilletant dans mes papiers, trouvera ce récit et le fera connaître au public. »

Ici il ne s'agit point d'une de ces histoires de revenant dans lesquelles la simple hallucination peut jouer le rôle principal. La figure vêtue de blanc a été vue au château de Rudolstadt et sur le champ de bataille de Saalfeld, non seulement par le prince Louis-Ferdinand et son dévoué compagnon d'armes, mais par plusieurs soldats, complètement ignorant la légende de la comtesse Orlamande.

Le fait doit donc être classé dans la catégorie de tant d'autres du même genre, conservés dans l'his-

toire et demeurant sans explication plausible jusqu'à nos jours.

Le comte Nostitz a donc bien raison de rappeler à propos de la publication qu'il vient de faire, la réflexion célèbre et éternellement juste d'Hamlet :

There are more things in heaven and earth, Horatio,
Than are dreamt of in your philosophy.

Cette tradition de l'apparition d'une *Dame Blanche* annonçant la mort prochaine d'un des membres d'une grande famille n'est point particulière à celle des descendants des margraves de Brandebourg. Elle a cours, également, chez les Habsbourg, chez les Lusignan, chez les Chimay. Malheureusement, les documents de la nature de celui que nous venons de reproduire sont des plus rares, et nous ne pouvons que regretter l'ignorance où nous sommes de ce qui s'est passé au moment de la mort de l'Empereur Guillaume Ier, et bientôt après de son fils Frédéric III. La *Dame Blanche* aurait-elle abandonné les Hohenzollern à la suite de leur suprême élévation?

ALASTER.

TRAITÉ

de la

Petite Assemblée Sainte

PAR

SIMÉON BEN-JOCHAÏ

(*Suite*)

SECTION XX

Du corps du Microposope.

709. Le masculin s'étend par la science. Et les organes, et l'intérieur sont remplis.

710. Il commence par le sommet du crâne, et il s'étend dans le corps entier, à travers la poitrine et les bras, et tout le corps.

SECTION XXI

De l'Epouse du Microposope[1].

711. Au dos de celui-ci se montre un rayon d'une splendeur très éclatante, et qui est en-

[1] Le Zohar nous montre l'Epouse du Microposope, dans une grandeur qu'il faut admirer : elle est le Prototype Céleste de la femme. Elle apporte son concours, lors de la création des choses visibles ; et la Réintégration des êtres dans l'état glorieux n'est possible, qu'en tant qu'elle opère indivisiblement avec le Microposope.

Mais cette Epouse, c'est la Sagesse créée de nos Livres saints.

flammée, et il produit un certain crâne, qui est occulte de tous ses côtés.

712. Et la lumière de deux cerveaux est ainsi formée en Lui.

713. Et elle adhère au côté du masculin, c'est pourquoi elle est appelée aussi : cant. v. 2 : *Ma colombe, ma parfaite.* Il ne faut pas lire : ma parfaite, mais ma Jumelle à proprement parler.

714. Les cheveux de la femme ont des couleurs diverses, ainsi qu'il est écrit. Cant. VII. 5 : *La chevelure de la tête est comme la pourpre.*

715. Mais la Rigueur est liée là par cinq rigueurs ; et la femme s'étend dans son côté, et elle s'attache au côté du masculin.

716. Jusqu'à ce qu'elle soit séparée du côté de celui-ci, et qu'elle s'approche pour entrer en union avec lui, face à face.

717. Et lorsqu'ils sont dans l'union, ils apparaissent être absolument un corps unique.

718. De là, nous avons appris, que le masculin seul paraît être seulement un demi-corps, de sorte que toutes les miséricordes sont en moitié. Et de même le féminin est ainsi.

719. Mais lorsqu'ils sont en union ensemble, ce tout paraît être réellement un seul corps. Et cela est tel.

720. De même aussi, ici ; lorsque le masculin est en union avec le féminin, les deux constituent un seul corps ; et tous les mondes sont

Elle est Isis, si nous savons comprendre la Science de l'Egypte ; elle est Maya, dans l'ordre ; et les Femmes vénérées dans tous les cultes en sont le symbole prophétique. La doctrine catholique nous la montre dans la Mère de Dieu.

dans la joie, car tous reçoivent la bénédiction par un corps parfait. Et c'est là un arcane.

721. Et pour cela, il est dit, Gen. II, 3 : *Le Seigneur bénit le septième jour, et le sanctifia,* parce que la Reine est unie au Roi, et est vue un seul corps avec Lui.

722. Et pour cela, les bénédictions ont lieu en ce jour-là.

723. Et de là, celui qui n'est pas masculin et féminin se nomme un demi-corps, mais aucune bénédiction ne repose sur une chose mutilée et en défaut, mais dans un lieu parfait, et dans une chose parfaite, et non dans la moitié d'une chose.

724. Et une chose en moitié ne subsiste pas pour l'éternité, et ne reçoit pas une bénédiction pour l'éternité.

725. La beauté du féminin est entière par la beauté du masculin. Et déjà nous avons exposé ces choses, et elles sont connues par les disciples.

726. Avec le féminin sont en adhésion toutes les choses qui sont en bas, elles ont l'alimentation par elle, et elles reçoivent la bénédiction par elle. Et elle est appelée la Mère de toutes choses.

727. De même que la Mère renferme le corps, et que tout le corps est alimenté par elle. Ainsi est celle-ci à l'égard de toutes les autres choses inférieures.

728. Il est écrit, Prov. VII, 4 : *Dis à la Sagesse, tu es ma Sœur.* Car il y a la Sagesse, et il y a encore une autre Sagesse.

729. Et ce féminin se nomme la Sagesse inférieure, par rapport à l'autre.

730. Et pour cela il est écrit, Cant. VIII, 8 : *Nous avons une petite sœur, et elle n'a point de mamelles.*

731. Car dans cet exil, notre petite Sœur se montre à nous. Certainement elle apparaît petite, mais elle est grande et elle est puissante, puisqu'elle est le complément que le Roi s'associe.

732. Ainsi qu'il est écrit, Cant. VIII, 10 : *Je suis la muraille et mes mamelles sont comme des tours.*

733. *Et mes mamelles*, parce qu'elles sont pleines pour l'allaitement de tous ; comme des tours, qui sont les grands fleuves qui procèdent de la Mère suprême.

SECTION XXII.

Des autres membres du Microposope.

734. Le masculin s'étend à droite et à gauche, par l'héritage qu'il obtient.

735. Mais lorsque les couleurs sont entremêlées, alors il se nomme La Beauté ; et le corps entier est en une forme *d'un arbre grand et fort, beau et avec du fruit*, Dan. IV, 11.

736. *Sous lui, les bêtes des champs recherchaient l'ombre, et les oiseaux du ciel se tenaient sous les branches, et il y avait en lui une nourriture pour tous.*

737. Ses bras sont le droit et le gauche. Dans

le droit, est la vie et la bonté ; dans le gauche, la mort et la Rigueur.

738. Ses entrailles sont formées par la connaissance, et elles remplissent tous les intérieurs du ventre, comme nous avons dit.

739. Car il est ainsi écrit : *Et les intérieurs du ventre sont remplis par la science.*

740. Le corps a aussi deux jambes : et le corps renferme aussi deux reins, et deux organes masculins.

741. Car toute l'huile de bénédiction, et la dignité et la force du masculin, sont réunis en eux du corps entiers, car les armées qui procèdent d'eux, tous vont et s'arrêtent dans l'orifice de l'organe de la génération.

742. Et pour cela, ils se nomment : les Armées, et ce sont le triomphe et la gloire. Car la beauté, c'est le Trétragrammaton, le triomphe et la gloire sont les armées ; de là l'origine de ce nom : le Dieu des Armées.

743. L'organe générant du masculin est l'extrémité du corps, et il se nomme le fondement ; et c'est là cette partie qui apaise le féminin. Car tout le désir du masculin est vers le féminin.

744. Par ce fondement, il a accès dans le féminin, dans ce lieu qui se nomme Sion et Jérusalem. Car c'est là ce qui doit être couvert dans le féminin, et dans l'épouse ce lieu se nomme le sein.

745. Et de là, le Seigneur des armées se nomme le fondement. Et il est écrit. Ps CXXXII, 13 : *Car l'éternel a fait choix de Sion, et il l'a désirée pour être son habitacle.*

746. Lorsque la Reine est séparée, et qu'elle entre en union face à face, dans l'excellence du Sabbat, toutes choses sont en un seul corps.

747. Et alors le Dieu très saint, qu'il soit béni, s'asseoit sur son trône, et toutes les choses reçoivent un Nom parfait, un Nom saint, qu'il soit béni, dans le temps, et le siècle des siècles.

748. J'ai différé de manifester ces paroles jusqu'à ce jour, qui est couronné par elle, pour le monde à venir. Et déjà elles sont manifestées ici. Heureuse est ma part.

749. Lorsque cette Reine est en union avec le Roi, tous les mondes reçoivent la Bénédiction, et les univers se trouvent dans la joie.

750. Comme le masculin est en forme de trinité, de même toutes les choses sont ainsi ; et la fin de tout corps est ainsi ; et la Reine ne reçoit pas la bénédiction, sinon dans une forme de trinité, et ces degrés sont le triomphe, la gloire et le fondement — les trois Séphiroth de la Kabbah.

751. Et elle est apaisée, et elle reçoit la bénédiction, dans ce lieu qui se nomme le Saint des Saints, en bas.

752. Ainsi qu'il est écrit, Ps. CXXXIII, IV : *Car c'est là où le Seigneur a ordonné la bénédiction* ; et il y a deux degrés, l'un en haut, l'autre en bas.

753. Aussi, il n'est pas permis d'avoir accès là, si non au grand Prêtre qui provient du côté de la bonté ; et que nul autre ne pénètre dans ce lieu supérieur, que celui-là, qui se nomme la bonté.

754. Et qu'il entre dans le Saint des Saints. Et que l'épouse soit apaisée, et que le Saint des Saints recoive la bénédiction, dans le lieu qui se nomme Sion.

755. Mais Sion et Jérusalem sont deux degrés, l'un la miséricorde, et l'autre le jugement.

756. Car il est écrit de Sion, Is. 1, 27 : *Elle est rachetée par le jugement* ; et de Jérusalem, 21, *la justice fait son séjour en elle*, comme nous l'avons exposé.

757. Et tout le désir du masculin se porte vers le féminin. Et ces choses se nomment ainsi, parce que de là proviennent les bénédictions pour tous les mondes ; et toutes choses reçoivent la bénédiction.

758. Le lieu est appele Saint, et toutes les saintetés du masculin pénètrent là, par ce degré. dont nous avons parlé.

759. Mais toutes viennent de la tête suprême du crâne masculin, du côté du cerveau suprême, où elles résident.

760. Et cette bénédiction pénètre tous les membres du corps, jusqu'à ceux qui se nomment les Armées.

761. Et tout cet écoulement, qui provient de tout le corps se rassemble là, et pour cela il se nomme les Armées, car toutes les Armées des choses supérieures, et des inférieures, sortent là.

762. Et cet écoulement, dans le lieu où il se rassemble, et qui est émis par ce fondement

très saint, est tout blanc, et pour cela, il se nomme la Bonté.

763. Par lui la bonté entre dans le Saint des Saints, ainsi qu'il est écrit. Ps. cxxx. 3 : *Car là, le Seigneur a ordonné la bénédiction, la vie jusqu'à l'éternité.*

(*A suivre*) UN KABBALISTE DE LA T. O.

GLANES

—

Le *New-York Sun* rapporte, à propos de Darwin, l'anecdote qu'on va lire. Le savant avait l'habitude de se rendre au Jardin Zoologique de Londres et, se plaçant devant la caisse vitrée où se trouve le cobra di capello, il mettait son front contre le verre attendant que le cobra tentât de le frapper. Le verre épais était entre eux ; l'esprit de Darwin était absolument convaincu de l'impossibilité où était le serpent de lui nuire, néanmoins le savant reculait à chaque élan du reptile. Coup sur coup il essaya avec la volonté ferme et résolue de ne point bouger ; chaque fois il reculait. L'instinct en lui était plus fort que la volonté et la raison.

*
* *

« Pourquoi la théologie, la philosophie et l'histoire font-elles mention de plusieurs apparitions d'Esprits, de génies ou de démons ? La créance d'une partie de l'antiquité était que chaque homme avait deux Esprits, l'un bon qui l'invitait à la vertu, l'autre mauvais qui l'invitait au mal.

« Une *secte nouvelle* ajoute foi au retour des Esprits en ce monde. J'ai entendu plusieurs personnes qui étaient réellement persuadées qu'il existe des moyens pour les évoquer. Nous sommes environnés d'un monde que nous n'apercevons pas. Autour de nous sont des êtres dont nous n'avons point d'idée ; doués d'une nature intellectuelle supérieure, ils nous voient. Point de vide dans l'univers, voilà ce qu'assurent les adeptes de la *science nouvelle*.

« Ainsi le retour des âmes des morts, cru de toute antiquité, et dont notre philosophie se moquait, est adopté aujourd'hui *par des hommes qui ne sont ni ignorants ni superstitieux*. Tous ces Esprits, d'ailleurs,

appelés dans l'Ecriture les *Princes de l'Air*, sont toujours sous le bon plaisir du Maître de la Nature. Aristote dit que les Esprits apparaissent souvent aux hommes pour les nécessités les uns des autres. Je ne fais que rapporter ici ce que les partisans de l'existence des génies nous disent.

« Si l'on croit à l'immortalité de l'âme, il faut admettre que cette multitude d'Esprits peuvent se manifester après la mort. Parmi cette foule de prodiges dont tous les pays de la terre sont remplis, *si un seul a eu lieu, l'incrédulité a tort*. Je crois donc qu'il n'y aurait pas moins de témérité à nier qu'à soutenir la vérité des apparitions. Nous sommes donc dans un monde inconnu. » (Mercier *Tableau de Paris.*)

*
* *

Sous ce titre, *Esotérisme et socialisme*, M. Alber Jhouney, le fondateur de la revue « L'Etoile », vient de publier, au Comptoir d'édition, un volume qui se recommande par l'élévation et l'originalité des idées autant que par la parfaite élégance de style de son auteur. En tête de ce livre composé de conférences faites en 1890 à l'Hôtel des Sociétés savantes par M. Alber Jhouney nous lisons : « Les quatre Lectures, rassemblées ici, essayent une adaptation de la Doctrine ésotérique aux Problèmes contemporains. La question sociale, le mystère du Christ, les rapports de la philosophie occulte et de la science moderne, l'explication des Phénomènes hypnotiques et spirites sont les quatre problèmes que j'ai tâché d'approfondir et de résoudre par l'Esotérisme. » Rappelons que tous les efforts de M. Alber Jhouney tendent à la rénovation de l'Esotérisme dans sa double forme d'analyse et de synthèse, et qu'il a donné à l'ensemble de son système philosophique le nom d'Harmonie messianique.

*
* *

« Premièrement nous disons pour l'heure qu'elle se reconnoist par les yeux et que nul devant moy n'a remarqué avec telle recherche et véritable, ce qui sera

reconnu promptement par tous. Jean Baptiste Porta en son troisième Livre de la Physionomie, en a bien dit quelque chose, mais non approchant de la vérité, ny avec telle pure recherche que moy ; car il faut noter que celuy qui est né à minuict directement a les yeux noirs tout à fait, à une heure presque semblables, sinon un peu plus luisants, à 2 et 3 heures ils commencent d'estre d'une couleur olivastre, et le tour de la prunelle noir, à 4 et 5 ils sont blancs pour l'enclos de la prunelle, et pour icelle elle tire sur la couleur d'un blanc bleu : à 6 et 7 la prunelle est demie bleue et l'entour est veron : à 8 et 9 le circuit du centre de la prunelle est bleu, et le centre de diverses couleurs à 10 et 11 heures ils sont tous bleus avec quelques petites marquettes : à 12 heures ils commencent à verdir à vue et 2 heures ils sont miparties de bleu et de verd : à 3 et 4 ils sont de verd pasle, à 5 et 6 ils sont verds et noirs au centre de la prunelle, à 7 et 8 ils sont de couleur de ceux d'un chat : à 9 et 10 ils sont de la mesme couleur, mais ils ont des tasches rouges : à 11 ils sont roux et noirs. » (*Œuvres de M. Jean Belot Curé de Milmont — Chiromancie 1649*).

Le Directeur-Gérant : F. Deschamps.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Destenay, BUSSIÈRE Frères.

Le Livre de Jamblique

SUR

LES MYSTÈRES

Traduit du grec par PIERRE QUILLARD

La réponse du maître Abammôn à la lettre de Porphyre[1] *à Anébôn et les solutions des difficultés qui s'y trouvaient.*

PREMIÈRE PARTIE

1. Le dieu qui commande à la parole, Hermès, fut considéré jadis avec raison comme commun à tous les prêtres ; celui qui préside à la vraie science des dieux est un et identique en tous : c'est à lui que nos ancêtres dédiaient toutes les trouvailles de leur sagesse, en donnant le nom de Hermès à leurs propres écrits. Si nous avons reçu de ce dieu la part qui nous revient et qui est proportionnée à nos forces, tu

[1] La lettre de Pérphyre à Anébon procède l'édition de Jamblique donnée par Thomas Gale à Oxford en 1678 : elle a été composée par l'ingénieux et savant éditeur à l'aide de fragments d'Eusèbe, de Théodoret, de Saint Cyrille, de Saint Augustin et surtout de Jamblique. Gale avoue que « *c'est moins Porphyre, qu'un Hippolyte ou un Absyrte. Mais il s'en faut de peu que le corps soit complet et les statues antiques ne perdent point tou leur prix pour avoir le nez cassé.* » Il a semblé inutile de traduire un document apocryphe et qui n'ajoute rien à l'intelligence de Jamblique.

N. D. T.

as fait sagement en proposant aux prêtres, ainsi qu'ils l'aiment, diverses questions de théologie et de mon côté je juge à bon droit que la lettre envoyée à mon disciple Anébôn m'est adressée et je te répondrai la vérité sur les choses dont tu t'enquiers. Alors que Platôn, Pythagoras, Demokritos et beaucoup d'autres parmi les anciens ont reçu l'enseignement qu'il fallait des écrivains sacrés qui vivaient en leur siècle, il ne serait pas convenable que toi, notre contemporain, animé du même désir de connaître, tu fusses frustré de la doctrine par ceux qui vivent aujourd'hui et passent universellement pour instruits de cette science. J'en viens maintenant au sujet en question ; pour toi suppose, je te prie, que celui-là t'écrit en personne à qui tu t'étais adressé, ou si tu le crois préférable, prends que l'auteur de cette lettre est moi-même ou quelque autre prophète des Egyptiens. Mais cela m'importe guères : fais plutôt abstraction de la qualité de celui qui te parle, petit ou grand, et considère avec empressement, l'esprit éveillé, si les paroles sont vraies ou mensongères.

D'abord nous diviserons par genres les problèmes proposés, en considérant leur nombre et leur nature ; ensuite nous verrons de quelles théologies sont venues ces difficultés et nous déterminerons en les exposant à quelles sciences elles se réfèrent,

Certaines questions requièrent que l'on fasse une distinction entre des objets confondus à tort ; d'autres portent sur la cause par qui ces objets existent ainsi et sont compris comme tels ; d'autres sollicitent de deux parts notre pensée, à cause des contradictions qu'elles impliquent ; quelques-unes enfin réclament de

nous la mystagogie intégrale ; et ainsi elles proviennent d'origines très nombreuses et de sciences différentes.

Il y en a qui attirent l'attention parmi les traditions issues des sages Khaldéens ; d'autres empruntent des arguments aux doctrines des prophètes Egyptiens : d'autres, parentes de la spéculation des philosophes, suscitent des controverses analogues. D'autres encore en faisant penser à des opinions indignes entraînent après elle une inconvenante amphibologie. Ainsi chacune d'elles se présente sous un aspect différent et cependant elles sont toutes connexes de diverses manières, et à cause de tout cela elles ont besoin d'être exposées avec méthode, dans l'ordre convenable.

2. Nous confierons donc notre opinion exacte et sincère sur les doctrines nationales des Assyriens et nous te révèlerons clairement les nôtres en en recueillant quelques-unes dans les innombrables manuscrits des anciens et les autres dans ceux où nos ancêtres réunirent en un traité déterminé tout ce qu'ils savaient des choses divines.

Que si tu nous proposes quelque difficulté de philosophie, nous en déciderons d'après les antiques stèles de Hermès que lurent en entier Platôn et Pythagoras et d'où ils constituèrent leur philosophie en apaisant par la douceur et l'harmonie des paroles les questions hostiles et contradictoires et qui prêtent à la discussion ; ou bien nous en montrerons l'absurdité ; tout ce qui peut être expliqué selon les opinions ordinaires, nous nous efforcerons d'en discourir en connaissance de cause, pleinement et clairement ; ce qui exige l'expérience de

la théurgie pour être compris exactement (et cela ne se peut faire que par des raisonnements) et ce qui est plein de contemplation intellectuelle, nous tâcherons de le résoudre. Quant aux signes de cette contemplation qui méritent qu'on en parle, ce sont ceux par lesquels toi et tes pareils vous pourrez évoluer un esprit autour de l'essence des choses; et nous ne laisserons sans explication complète rien qui se puisse connaître par des raisonnements. Nous te répondrons sur tout en termes propres, traitant théologiquement les questions théologiques, theurgiquement les questions de théurgie et philosophiquement les questions philosophiques. Nous éclaircirons tout ce qui a trait aux causes premières d'après les premiers principes: tout ce que nous dirons des mœurs et des fins procédera de la méthode éthique ainsi qu'il convient et de même tout sera étudié selon son mode spécial. Mais venons-en à tes questions.

3. Tu dis d'abord que tu concèdes qu'il y a des dieux: cela n'est pas juste ainsi exprimé. Car la connaissance des dieux est innée à notre essence même, supérieure à tout jugement et à toute préférence et précède le raisonnement et la démonstration; elle était unie dès le principe à sa propre cause et cœxistait à la tendance essentielle de notre âme vers le bien.

A dire vrai, cette connaissance même n'est pas l'union avec la nature divine: car elle en est séparée par une différence; mais avant celle-ci qui se distingue de l'objet connu par la notion de sa différence, il y a une union spontanée et indiscernable avec les dieux qui dépend d'eux et leur est homogène. Il ne faut donc point donner cette opinion comme pouvant être con-

cédée ou non concédée ni la considérer comme susceptible de deux solutions contradictoires (car elle demeure toujours identique en réalité) et nous ne pouvons pas juger cette union divine comme s'il dépendait de notre caprice de l'approuver ou de la désapprouver ; car nous sommes contenus en elle, nous en tirons la plénitude de notre être et nous n'avons ce que nous sommes que par la connaissance des dieux.

Je te tiendrai le même raisonnement au sujet des êtres supérieurs qui viennent immédiatement après les dieux, j'entends au sujet des daimones, des héros et des âmes pures. Il ne peut y avoir en effet qu'une manière de raisonner sur la détermination de leur essence ; il en faut écarter tout l'indéfini et tout l'instable de la condition humaine et l'inclination vers les contraires qui naît du poids égal de raisonnements opposés : tout cela est étranger aux causes premières de la raison et de la vie et appartient plutôt aux espèces secondes et à tout ce qui est soumis à la puissance et à la force contradictoire de la génération. Aussi faut-il concevoir ces causes d'une manière uniforme.

Il faut donc nous représenter aussi les éternels compagnons des dieux par l'intuition innée que nous avons de leur nature : leur essence est immuable : ainsi l'âme humaine doit les atteindre par une connaissance analogue à leur être et ne point poursuivre sa recherche à l'aide de la conjecture, de l'opinion ou du syllogisme qui procèdent du temps, alors que cette essence est de beaucoup supérieure à tout cela. Il lui faut au contraire se servir des idées pures et irréprochables qu'elle a reçues des dieux de toute éternité et par qui elle leur est unie. Tu sembles

croire que la connaissance des choses divines est semblable à celle des objets quelconques et que les éléments en sont fournis par l'opposition des contraires, comme il arrive quand on emploie les procédés de la dialectique. Mais il n'y a aucune analogie entre ces connaissances diverses. Car la science des choses divines est étrangère à toutes les autres et séparée de toute opposition ; elle ne consiste point à accorder ou à poser des opinions ; mais elle était uniformément la même de toute éternité dans l'âme à qui elle cœxiste.

4. Voilà donc ce que j'ai à te dire au sujet du premier principe en nous, de qui il faut partir toutes les fois que l'on veut dire ou ouïr quelque chose touchant les êtres qui nous sont supérieurs. Quant à tes demandes sur les propriétés de chacune de ces espèces supérieures, qui les distinguent les unes des autres, si tu entends par là des différences spécifiques s'opposant sous le même genre comme sous le genre animal, le rationnel et l'irrationnel, jamais nous n'admettons rien de tel chez des êtres qui ne possèdent ni une essence unique et commune, ni une division en contraires qui se font équilibre ni une composition de la nature indéterminée et commune et de la propriété déterminante. Mais si dans les espèces secondes aussi bien que dans les causes premières, différant les unes et les autres d'une façon absolue dans l'essence et dans le genre, tu veux appeler propriété cette constitution simple qui se limite elle-même, ta conception des propriétés est raisonnable. Car nécessairement ces propriétés des choses éternelles sont distinctes, simples et entièrement séparées. Mais tu poses tes questions

dans un ordre imparfait. Il fallait en effet s'être enquis d'abord de l'essence, puis de la puissance, puis de l'acte et de leurs propriétés spéciales ; mais quand tu demandes quelles propriétés distinguent ces êtres, tu veux dire seulement les propriétés des actes ; aussi tu t'informes des propriétés dans leurs derniers éléments et tu omets en eux les principes premiers, importants et comme fondamentaux de la différence.

Il s'introduit là la notion des mouvements actifs et passifs qui ne sauraient apporter une division convenable pour distinguer les espèces supérieures. Pour aucune d'elles, en effet, n'existe la contradiction d'agir et de pâtir ; car leurs actions sont absolues, immuables et sans rapport avec leur contraire : aussi n'y voyons-nous aucun des mouvements qui proviennent d'agir et de pâtir ; mais dans l'âme nous ne saisissons pas ce mouvement spontané de ce qui meut et de ce qui est mu ; et nous supposons en elle un mouvement qui lui est essentiel, sans relation avec autre chose, et qui ne lui permet ni d'agir sur elle-même ni de pâtir d'elle-même. Ainsi quand on traite des espèces supérieures à l'âme, quelle lumière pourrait apporter celui qui voudrait déterminer leurs propriétés d'après leurs mouvements actifs ou passifs ?

Mais ce que tu ajoutes à propos des accidents leur est également étranger. Car dans les choses composées et dans celles qui sont avec autrui ou en autrui ou subordonnées à autrui, on remarque des principes et des conséquences et les uns sont considérés comme les essences mêmes, les autres comme des accidents des essences ; car il y a entre les uns et les autres une composition et l'opposition et la différence s'interpo-

sent entre eux. Mais pour les êtres supérieurs, tout est conçu dans l'essence, tout existe primordialement ; ils sont distincts en eux-mêmes, sans se rapporter à autrui ni être subordonnés à autrui. Ainsi rien en eux est accidentel et les accidents ne peuvent caractériser leur nature propre.

Il faut encore pour compléter la question ajouter la distinction d'après la nature. En effet la question demande comment par leurs actions, par leurs mouvements physiques et leurs accidents, les essences peuvent être connues. Or il en est tout autrement. Si, en effet, les actions et les mouvements physiques constituaient les essences, c'est par eux aussi que seraient causées les différences entre celles-ci ; si au contraire les essences produisent les actions, différentes d'abord en elles-mêmes, elles occasionnent aussi la différence dans les mouvements, les actions et les accidents. La méthode pour rechercher la propriété est donc tout autre que tu ne pensais.

En somme, est-ce en admettant qu'il y a une espèce de dieux unique et une espèce de daimones unique et de même une espèce de héros et d'âmes non pourvues de corps, que tu demandes quelle est leur différence d'après la propriété, ou bien poses-tu ces êtres pris à part comme formant une pluralité ? Si en effet tu les considères comme un, tout l'ordre de la théologie scientifique est bouleversé ; si au contraire, comme on peut le penser, ils sont séparés par les espèces, et s'il n'y a point en eux une commune raison d'essence et que les premiers soient différents des plus imparfaits, il n'est pas possible de leur trouver des limites communes ; ou

si cela était possible, leurs propriétés seraient supprimées. De cette manière donc, on ne peut résoudre la question ; mais si l'on raisonne d'après l'identité selon l'analogie entre les espèces supérieures, par exemple entre les nombreuses espèces de dieux, de daimones et de héros, et enfin de même entre les espèces d'âmes, il serait possible d'en déterminer la nature propre.

5. Quelle était la justesse de la question présente et ses limites, jusqu'à quel point on pouvait ou non la poser, nous l'avons montré. Venons ensuite à la solution de ce que tu demandes. Il y a donc un bien transcendant à l'essence et un bien selon l'essence ; je veux dire l'essence la plus antique et la plus vénérable, par elle-même incorporelle, propriété sublime des dieux qui dans toutes leurs espèces conserve la distribution particulière et l'ordre et n'est point séparée de l'essence et est la même pareillement en tous.

Quant aux âmes, qu'elles commandent à des corps ou qu'elles président à leur surveillance ou qu'avant la génération elles soient éternelles par elles-mêmes, l'essence du bien ne leur est point encore présente non plus que la cause du bien antérieure même à l'essence, mais elles retiennent quelque chose du bien et y sont aptes. De même nous voyons que la participation à la beauté et à la vertu est toute différente de celle que nous remarquons chez les hommes : cette dernière en effet est ambiguë et comme adventice dans les composés et l'autre est innée aux âmes, immuable et inépuisable ; elle ne s'éloigne jamais d'elle-même et n'en peut être arrachée par rien d'autre.

Tels sont donc le principe et la fin dans les espèces divines ; entre ces deux termes extrêmes, imagine un intermédiaire, l'ordre des héros plus élevé que celui des âmes et supérieur à elles en puissance et en vertu, en beauté et en grandeur et dans tous les biens qu'elles peuvent posséder, mais cependant rapproché d'elles par l'affinité similaire de la vie ; puis représente-toi l'ordre des daimones subordonné à celui des dieux, inférieur de beaucoup à celui-ci, le suivant immédiatement, n'agissant point de sa propre autorité, mais obéissant docilement à la bonne volonté des dieux, et qui met en œuvre leur invisible bonté, en représente l'image et accomplit ses œuvres à l'imitation de cette bonté. Il dit ce qui est inénarrable en elle, fait apparaître dans des formes ce qui n'a point de formes, soumet à des raisons claires ce qui dépasse toute raison et, après avoir reçu la part de la beauté qui lui est innée, la communique à son tour libéralement aux espèces qui viennent après lui et la leur fait passer.

Ces espèces intermédiaires forment donc le lien commun des dieux et des âmes et en établissent l'indissoluble entrelacement ; elles rattachent par une continuité parfaite les deux extrêmes et constituent la communion indivisible de tout ; elles accomplissent en tout un mélange excellent et une participation exacte. Elles font descendre une route des meilleurs aux moindres et monter un chemin des derniers aux premiers ; elles graduent également l'ordre et la mesure selon lesquels les meilleurs se communiquent et la façon dont les êtres plus imparfaits les peuvent recevoir ; c'est par elles qu'existent les rapports et l'harmonie universelle et elles re-

çoivent des dieux les causes de toutes choses.

Ne va pas croire que cette distinction provienne proprement des puissances, des actions ou de l'essence ; ne la prends point à part pour l'appliquer à l'une de ces espèces isolées, mais étends là parmi toutes en commun et ainsi tu te donneras parfaitement la réponse que tu demandais sur les propriétés des dieux, des héros et des âmes.

Mais, pour procéder autrement, l'unité absolue, quelle qu'elle puisse être, la stabilité active en soi-même, l'immobilité qui est la cause des essences indivisibles, considérée en tant que cause de tous les mouvements, la supériorité sur toutes choses sans communauté aucune avec elles, le privilège d'être purs de tout mélange et séparés dans l'essence, dans la puissance et dans l'acte, voilà ce qu'il faut attribuer aux dieux. Au contraire la divisibilité en multiples, la faculté de se communiquer à autrui et de recevoir d'autrui une limitation, la capacité des distributions diverses des natures divisibles, de manière à les accomplir, la participation au mouvement premier et vital, la communauté avec tout ce qui est et tout ce qui devient, la faculté de recevoir le mélange de tout et de se mêler à tout en retour et d'étendre en soi-même ces propriétés à travers toutes les puissances, toutes les essences et toutes les actions : voilà ce qu'il est juste d'assigner comme inné aux âmes.

6. Que dirons-nous donc au sujet des espèces intermédiaires ? je pense que cela ressort clairement de tout ce qui précède : car elles forment cette indivisible connexion des extrêmes. Néanmoins il faut dire le nécessaire. J'établis donc que la race des daimones est multiple

dans l'unité et mélangée sans se mêler et qu'elle contient en soi tous les autres ordres imparfaits sous l'idée du meilleur. Pour la race des héros, je dis qu'extérieurement et à première vue elle montre la divisibilité et la multiplicité, et le mouvement et le mélange et tout ce qui a de l'affinité avec cela, mais d'en haut elle reçoit et cache pour ainsi dire intérieurement les biens supérieurs, je veux dire l'unité, la pureté, la stabilité, l'identité indivisible et la précellence sur le reste des êtres : car chacune de ces deux espèces est contiguë aux deux extrêmes ; celle-là aux âmes, celle-ci aux dieux. Vraisemblablement, d'après ces affinités continues, l'une partant des plus excellents descend vers les inférieurs, l'autre tendant d'abord vers les derniers participe aussi en quelque manière aux supérieurs. Et d'après les intermédiaires on pourrait comprendre la transition des premiers aux derniers termes et se rendre compte qu'elle consiste dans l'essence, la puissance et l'acte. Aussi par ces deux démonstrations, nous avons parfaitement atteint la division des quatre espèces ; pour ce qui demeure en vue de la concision et aussi parce que l'on peut facilement conjecturer ce que sont au reste les intermédiaires ; nous pensons qu'il suffit de montrer les propriétés des extrêmes et nous omettrons les intermédiaires comme étant par eux-mêmes connaissables. Ainsi nous les définirons le plus brièvement possible.

7. L'une des espèces extrêmes est supérieure, excellente et toute parfaite ; l'autre inférieure, défaillante et imparfaite. La première peut tout à la fois, immédiatement et uniformément ; la dernière ne peut point tout ni à la fois, ni im-

médiatement, ni indivisément. Celle-là engendre et régit tout sans mouvement ; celle-ci par nature est mobile et se tourne vers ce qu'elle produit et administre. L'une commande souverainement, comme cause première, à toutes choses ; l'autre dépend d'une cause, la volonté des dieux, éternellement. Les dieux d'une seule vision pénétrante contemplent les fins de toutes les actions et de toutes les essences ; les âmes au contraire vont de ceci à cela et progressent de l'imparfait vers le parfait. Les uns possèdent la force suprême, incompréhensible, excédant toute mesure, si dépourvue de forme qu'aucune forme ne la délimite ; les autres sont soumises à l'impulsion, à l'habitude et à la propension : la tendance au pire et l'affinité vers ce qui est inférieur les entraînent de telle manière qu'elles en reçoivent de toutes les manières leurs proportions et leur apparence. L'intelligence régente et reine de tout ce qui est, ouvrière démiurgique de tout, est toujours présente aux dieux parfaitement et infailliblement, selon une seule action purement constante en soi-même ; mais l'âme participe à une intelligence divisible et multiforme, tournée vers la surveillance de toutes choses et elle prend soin même de ce qui n'a point d'âmes et revêt, selon les choses, des formes différentes.

En vertu des mêmes causes suprêmes, l'ordre même, la beauté même appartiennent aux dieux, ou si l'on préfère, la cause de l'ordre et de la beauté et l'âme ne fait que participer à l'ordre intellectuel et à la beauté divine. Les uns possèdent toujours en propre intégralement la mesure de l'univers ou la cause de cette mesure ; l'autre est placée hors de la limite divine

et n'y participe que d'une façon fragmentaire. Et l'on concéderait à bon droit aux dieux la capacité suffisante pour tout, grâce à la force et à la puissance de leur cause ; l'âme au contraire a des limites déterminées jusqu'où s'étend son empire.

Si les propriétés des espèces extrêmes sont telles, on pourrait facilement, comme nous l'avons dit, induire les propriétés intermédiaires des daimones et des héros, qui sont contigus aux deux termes ultimes, similaires à chacun d'eux, et qui approchent à mi chemin de l'un et de l'autre et ont de l'affinité avec eux et dans une mesure proportionnelle sont attirés vers eux. Il faut donc penser que telles sont les propriétés des premières espèces divines.

8. Ainsi nous n'admettons pas la distinction que tu proposes d'après laquelle une affinité hiérarchique pour les différents corps (par exemple affinité des dieux pour les corps éthérés, des daimones pour les corps aériens, des âmes pour les corps terrestres) serait la cause de la division recherchée. Mais le classement est indigne des espèces divines (comme il serait inexact de soumettre à la tribu Sokratès quand il fait fonction de prytane) : car les espèces divines sont libres et indépendantes en elles-mêmes. Supposer que les corps puissent dans leur apparence constituer les premiers principes de celles-ci, c'est faire montre d'une terrible absurdité : car les corps leur sont esclaves et les servent pour la génération. En outre, les espèces supérieures ne sont point renfermées dans les corps, mais les régissent du dehors. Aussi elles ne sont point modifiées en même temps que les corps : mais elles leur donnent tout ce

qu'ils sont capables de recevoir de bien, pris d'elles-mêmes, et ne reçoivent rien des corps en échange : tant il s'en faut qu'elles reçoivent d'eux quelques propriétés. Si les dieux étaient les manières d'être des corps, s'ils étaient des formes matérielles, ou des êtres corporels d'une façon quelconque, ils pourraient se transformer simultanément aux différences des corps ; mais s'ils sont séparés des corps et s'ils préexistent purs en eux-mêmes de tout mélange, comment peut-on imaginer raisonnablement qu'une différence survienne entre eux, occasionnée par les corps ?

En outre, ton raisonnement ferait les corps supérieurs aux dieux, puisqu'ils donneraient la stabilité aux causes supérieures et établiraient en elles des différences essentielles. Si donc on établit les sorts, les parts et les attributions de ceux qui gouvernent par rapport à ceux qui sont gouvernés, nécessairement la pleine autorité doit échoir aux meilleurs. Ceux-ci, en effet, supérieurs par nature, tirent cette part à cause de cela et la façonnent à leur image ; mais la part ne devient pas cependant semblable en nature à l'être de qui elle reçoit ses qualités.

Voilà ce qu'il faut admettre au sujet des âmes partagées, je veux dire des âmes particulières. La vie telle que l'âme l'a reçue avant d'être attachée au corps humain, l'apparence qu'elle a effectuée, tel est le corps organique qu'elle possède, adapté à elle-même et telle la nature semblable qui s'ensuit et qui reçoit d'elle une vie plus parfaite. Quant aux espèces supérieures et qui sont en quelque sorte la cause universelle de tout, les plus basses sont produites par les plus élevées, les corporelles par les incorpo-

relles, les créées par les incréées, les premières sont dirigées par les autres qui les contiennent cycliquement. Ainsi, les révolutions célestes instituées selon les révolutions célestes de l'âme éthérée y sont primordialement contenues ; et les âmes des mondes s'élevant vers leur intelligence sont parfaitement contenues par elle ; de même l'intelligence, tant particulière qu'universelle, est comprise dans les espèces supérieures. Ainsi les êtres seconds sont toujours tournés vers les êtres premiers et les plus élevés attirent à eux les inférieurs qui sont comme leurs signes et c'est des meilleurs que l'essence et la forme viennent vers les moins bons ; et les derniers êtres sont produits d'abord dans les plus éminents et reçoivent d'eux leur rang et leur mesure ; mais l'inverse n'existe pas et les propriétés des plus imparfaits ne découlent pas vers les plus parfaits.

Il est donc démontré que cette distinction corporelle est fausse. Il fallait donc ne rien proposer de tel ; ou si tu croyais devoir le faire ne point juger digne qu'on en portât une opinion fausse. C'est être à court d'arguments et prendre une peine inutile que de proposer des opinions fausses et de travailler ensuite à en réfuter l'inexactitude. Comment en effet une essence incorporelle par elle-même pourrait-elle être distinguée par la qualité des corps, puisqu'elle n'a rien de commun avec les corps qui participent d'elle ? comment n'étant point localisée dans les corps peut-elle être discernée par les lieux corporels ? comment n'étant point délimitée par les bornes de ce qui est au-dessous d'elle peut-elle être contenue partiellement par les parties du monde ? qu'est-ce qui peut empê-

cher que les dieux soient partout ? qu'est-ce qui interdit à leur puissance d'aller jusqu'à la voûte du ciel ? Ce serait la fonction d'une cause plus forte qui les renfermerait et les circonscrirait en certaines parties. Mais ce qui existe réellement et est par soi incorporel est par tout où il veut : si la divinité supérieure à tout est dominée par la perfection de l'univers et contenue en elle comme une de ses parties, elle est mise au-dessous de la grandeur corporelle. Mais je ne vois point comment ces choses inférieures peuvent prendre l'existence et la forme sans aucune création divine, sans aucune communication des formes divines qui se répandent dans l'univers.

D'ailleurs tout culte sacré, toute communication théurgique des dieux avec les hommes disparaît si l'on admet cette opinion qui éloigne de la terre la présence des espèces supérieures. Cela revient à dire que les puissances divines sont réléguées loin de la terre, qu'elles n'ont aucun commerce avec les hommes et que notre monde est désert de leur venue. Nous, les prêtres, nous n'avons alors rien appris des dieux, suivant cette opinion et toi, tu as tort de nous interroger comme plus instruits de ces choses, puisque nous ne l'emportons en rien sur les autres hommes.

Mais cela n'est point exact. Les dieux ne sont point renfermés dans certaines parties du monde ; et cependant la terre n'est point privée d'eux. C'est qu'ils possèdent cette supériorité de n'être contenus par rien et de tout contenir en eux. Les choses terrestres prenant l'être dans les plénitudes des dieux, quand elles sont aptes à la participation divine, reçoivent aussitôt en celle-

ci les dieux antérieurs à leur propre essence.

Ainsi toute ta division est fausse et la démonstration pour la recherche des propriétés n'est pas rationnelle; et le fait d'assigner aux dieux une résidence particulière empêche de concevoir toute leur essence et toute leur puissance : c'est ce que nous avons prouvé. J'aurais dû omettre toute la recherche des arguments opposés par toi au sujet de la distribution des espèces supérieures comme contradictoire sans aucune raison aux notions exactes. Mais comme il s'agit de viser à la raison et à la science divine et non de discourir contre un homme, pour cette raison nous adaptons cette controverse suspendue à une discussion reprise en sous-œuvre, rationnelle et théologique.

(*à suivre*).

PIERRE QUILLARD.

LE BORDERLAND

Depuis quelques mois les journaux du monde entier, font grand bruit autour du nom de M. William T. Stead, l'éditeur rédacteur bien connu de la « Review of reviews, » et les lecteurs de « La Haute Science » savent quelque chose, déjà, des tendances nouvelles du célèbre publiciste anglais.

C'est moins à cause des expériences mêmes de M. Stead, — expériences d'écriture automatique connues depuis longtemps et d'un usage courant parmi les spirites, — qu'en raison de la personnalité très en vue de l'expérimentateur et, surtout, de l'attitude franche et déterminée qu'il montre, que le grand public s'intéresse à des recherches qui, jusqu'à ce jour, rencontrèrent plus de sceptiques que d'adeptes. Cette attitude courageuse, M. Stead vient de l'affirmer par la publication d'une revue trimestrielle, véritable tribune libre des sciences cachées à laquelle il a donné le titre significatif de Borderland [1] et dont le premier numéro a paru en juillet dernier. Une simple analyse de la table des matières de ce numéro permettra au lecteur de juger de l'importance de la nouvelle publication.

Comment nous entendons étudier le Borderland. — C'est l'introduction le mot au lecteur. Je relève : Le Borderland ? De quoi ? — De « l'immense océan du Vrai » qu'Isaac Newton vit étendu, inexploré, devant

1. *Borderland* est un mot anglais qui n'a point d'équivalent en français. Les *Borders* étaient une bande de terre contestée entre l'Angleterre et l'Ecosse, sur laquelle les troupes des deux pays faisaient continuellement des excursions et des razzias. — *Borderland* donc, signifie, pays contesté, territoire de frontière, et, par extension, régions inconnues et inexplorées, avant seuil d'un monde nouveau.

sa vue intellectuelle. Dans quel esprit sera-t-il exploré ? Dans l'esprit du précepte énoncé (d'après Luther) par le professeur Huxley : « Soumettez toutes choses à la pierre de touche de votre raison, à un examen libre et indépendant; et gardez-en pour vous ce qui est bon, ce qui est vrai, ce qui est utile. » C'est la méthode dite agnostique, la méthode d'un esprit ouvert à toute conviction, fermé à toute crainte du qu'en-dira-t-on. — La croyance est une chose, la certitude en est une autre. En effet, le mouvement intellectuel qui porte actuellement tous les esprits libres et supérieurement développés vers l'étude de l'au-delà, ferme le règne de « ceux qui croyent » pour ouvrir l'empire de « ceux qui savent. »

Demandons l'opinion des Sages. — Une série d'opinions exprimées au sujet des recherches dans l'occulte par des personnages en vue de tout ordre et de toute caste religieuse, philosophique, scientifique et sociale. — Résultat négatif, temps et peines perdues. Pour ceux qui savent, que pèse dans la balance l'opinion de ceux qui ignorent ?...

Nos cercles pour la Recherche expérimentale. — Le côté positif et pratique de l'entreprise. Il est ouvert au « Borderland » — Mowbray House, Norfolk street, Londres, W. C. — un bureau central où peuvent se faire inscrire tous ceux qui veulent former des cercles pour une investigation dans le domaine des phénomènes occultes, l'étude des conditions où se produisent ces phénomènes, etc. Un appel pressant est fait à toutes personnes douées d'une faculté psychique quelconque, d'un terrain d'exploration au *Borderland*. Tous les médiums, clairvoyants, clairaudients, psychomètres, chiromanciens, cartomanciens, astrologues et astromanciens, magnétiseurs, voyants au cristal ou au verre d'eau, écrivains automatiques, etc., etc., sont priés d'adressser à la Revue, leurs noms ainsi que quelques détails descriptifs de leurs facultés.

Le *Borderland* publiera des études de fait et de théorie, des recherches analytiques et des déclarations synthétiques sur toutes les branches diverses de l'uni-

verselle et Haute Science. Son premier numéro contient déjà des essais sur la Science Céleste — l'Astromancie — sur la Chiromancie, etc. Dans le second numéro — Octobre 1893 — paraîtra une Etude sur la Cristalomancie, — voyance par les cristaux, le verre d'eau, etc.

La Galerie des Habitants du Borderland débute par un beau tableau archaïque, représentant *Jeanne d'Arc*, Sainte, Clairvoyante et Clairaudiente.

Mes expériences en Ecriture Automatique, par William T. Stead. — C'est là le clou du numéro. L'auteur dit : « Il y a douze mois à peine, aujourd'hui, que ma main commençait à écrire automatiquement. Depuis ce temps-là, il ne s'est point passé un jour que je ne reçusse quelque communication par cette méthode ; mais je n'ai publié jusqu'à présent aucune narration du « comment cela me vint, » et je n'ai point dit pourquoi j'accepte les messages ainsi écrits comme étant des communications qui me viennent d'une intelligence distincte, différente, autre que la mienne. Dans la *Review of Reviews* d'avril dernier, j'ai publié un compte-rendu de mes expériences dans la réception de communications de la part de personnes qui demeurent à distance ; mais ceci n'est qu'une branche, biffurcation, pour ainsi dire, du tronc principal, de l'arbre même. — En publiant le compte-rendu suivant du « comment je commençai à écrire automatiquement » je ne prétends point parler dogmatiquement touchant la cause de cet étrange phénomène. Le lecteur peut se former son opinion à lui sur la manière dont — et le moyen par lequel — les messages furent produits. Il peut dire qu'ils étaient l'œuvre de mon « moi » sous-conscient. Mais, je suis persuadé qu'il ne m'accusera point de les produire en pleine connaissance de cause, lorsque je constate que toutes ces communications ont été écrites par ma plume, tenue de la main droite à la manière ordinaire, sans aucune direction consciente de mon esprit et sans connaissance aucune de ma part en ce qui concerne la nature et la teneur du message que je traçais. Que ma main ait

été dirigée par l'esprit d'une personne décédée, ou par une personne vivante ou par mon moi subjectif, je ne l'ai point examiné : je plaçais la pointe de la plume sur le papier et la force mystérieuse faisait le reste. »

Je reproduis textuellement, autant que possible, cette entrée en matière parce qu'elle donne la nette, concise et pure notion de l'homme, de l'esprit positif et pratique à qui ces phénomènes sont venus, par qui ils vont être scrutés et soigneusement analysés. C'est un converti malgré soi ; c'est un homme renversé par la force des choses. Je continue :

« Ces communications me viennent à tous temps et à toutes places ; mais leur arrivée dépend presque entièrement de ma propre volonté ; c'est-à-dire qu'à moins que je ne prenne ma plume ou mon crayon, me mettant dans un état de complète passivité d'esprit, et attendant la venue d'un message, je ne reçois aucune communication, pas plus que je ne recevrais une communication téléphonique si je n'allais au téléphone. L'analogie entre la méthode de communication et le téléphone est très-étroite, mais avec cette différence que dans une méthode c'est toujours celui qui reçoit le message qui appelle celui qui le donne. Il se peut que d'autres aient fait des expériences différentes. Mais jamais les invisibles ne me sonnent, ne m'appellent. Ils semblent n'avoir aucun moyen de se mettre en rapport avec moi, lorsque je suis seul, si je ne mets d'abord ma main à leur disposition. Souvent, quand j'ai été trop occupé pendant quelque temps pour les laisser écrire, il se plaignent, de ce que je ne leur donne pas l'occasion de me parler.

« Le *modus opérandi* est tout ce qu'il y a de plus simple. En règle générale. j'écris le mieux automatiquement lorsque je suis seul ; mais j'ai reçu plusieurs messages alors qu'un ami était avec moi. Presque invariablement ma main écrit dès qu'elle est séparée, pour ainsi dire, de mon cerveau conscient. Non point que toujours elle écrive ce qui est désiré, demandé. Bien souvent, elle n'écrira que quelques

mots avec l'annonce que rien d'autre ne viendra à ce moment. Certain jour que, j'assistais à la réunion d'un petit cercle dans le West End, ma main, aux deux premiers essais refusa d'écrire quoi que ce fut; à la troisième reprise, elle écrivit : « Il est temps que cette séance finisse ; » la raison donnée par l'invisible fut qu'il n'aimait point l'influence d'un autre invisible lequel dirigeait un écrivain automatique présent.

« Je tiens ma plume de la manière ordinaire, mais dès que l'écriture a commencé, je ne repose plus le poignet ni le bras sur le papier, afin d'éviter le frottement et de donner à l'influence, quelle qu'elle soit, un plus libre usage de ma plume. Au début la plume tend à errer un peu en traits confus, mais après quelques instants elle écrit couramment et de façon lisible. Contrairement à d'autres écrivains automatiques, qui écrivent parfaitement les yeux bandés et sans voir ce qu'ils écrivent, je ne travaille jamais si bien que lorsque je vois les mots au fur et à mesure qu'ils arrivent.

« Ceci a son côté dangereux, évident surtout lorsque j'écris des vers rimés, car la rime précédente suggère à mon esprit conscient une rime possible pour le vers suivant ; ceci met mon intellect en état actif, mes idées et celles de l'invisible se confondent, s'enchevêtrent, et le résultat est une confusion complète. C'est là le défaut capital de ma médiumnité. J'éprouve une énorme difficulté à subjuguer mon esprit et à le tenir à l'état passif, et lorsque le cours de mes idées se mélange avec celui du message, cela gâte tout.

« La calligraphie de mon manuscrit automatique diffère de mon écriture ordinaire. Elle est toujours verticale ou penchée vers la gauche, au lieu de l'être vers la droite. Au commencement du message il y a souvent un effort pour imiter la signature du soi-disant communicant ; mais presque aussitôt ma main retombe sous le joug de ma calligraphie automatique ordinaire. D'habitude je n'attends que quelques secondes pour l'arrivée du message, quoique au com-

mencement ceux qui essayent devront, comme j'ai dû le faire, attendre un peu plus longtemps.

« Lorsque ma main commence à écrire, elle me donne toujours en premier lieu le nom de la personne, dont l'écriture prétend venir, et la répétition du même nom à la clôture indique que le message est terminé. Je n'ai jamais reçu de message en aucune autre langue que la mienne. Mais des communications en langues étrangères, asiatiques, spécialement, ne sont pas rares avec d'autres écrivains. M. Glendinning, par exemple, reçut de cette façon un long message écrit en caractères japonais anciens, qui sont demeurés indéchiffrables jusqu'à ce que, lors de l'Exposition Japonaise, un érudit japonais, à qui on le montra, en reconnut les caractères et le traduisit en anglais. Un pasteur de Sheffield m'envoya, l'autre jour, quelques feuilles d'écriture automatique que des pundits du Musée Britannique déclarèrent être partiellement en mauvais sanscrit. D'autres écrivains automatiques obtiennent des résultats analogues.

« Quant à la question de savoir quelle est la nature de l'intelligence qui se communique, je présume que même M. Podmore et M. Husson admettront que leur hypothèse favorite, la télépathie, se trouverait en défaut pour dire comment mon moi subjectif pourrait écrire des choses qui en sont encore à arriver. Quelle que puisse être la *causa causans* de l'écriture automatique, jamais en une seule occasion, ma main n'a hésité à dire qu'elle est dirigée par une intelligence personnelle distincte. Ceci, naturellement, peut être purement subjectif. Mais, de tous ceux qui se servent de ma plume pour écrire, aucun n'a jamais varié pour l'affirmer sur ce point. D'un commun accord, tous concordent à dire qu'ils sont l'esprit ou de personnes ayant vécu ou de personnes encore vivantes. Chacun d'eux a sa propre personnalité distincte et définie, de même que l'ont les différentes personnes que, dans les relations sociales de chaque jour, nous rencontrons à chaque pas, hommes et femmes, et, lorsque ces communications sont fréquentes, comme il en est

de mes rapports avec Julia, il est difficile de résister à la conviction qui s'impose que c'est là une personnalité nettement définie à laquelle vous avez affaire.

« En matière de conclusion, je puis dire que je reconnais implicitement que, comme en fit la remarque un de mes amis, mon spectre écrit du *Steadois* le langage de mon terroir. Je crois qu'il est impossible que la lumière traverse un verre peint sans que la couleur de ce verre déteigne sur la blanche lumière lorsqu'elle le traverse. Mais comme mon amie, alors qu'elle était sur terre, se trouvait généralement en parfait accord avec moi sur la plupart des questions au sujet desquelles j'ai reçu des communications qui prétendent venir d'elle, il est difficile d'admettre que ses manières de voir sur telles et telles questions aient pu être sensiblement modifiées par le simple fait de son passage de l'en-deçà à l'au-delà. Je ne demande pour ses communications d'autre autorité que celle qui simplement résulte de la quantité de vrai qu'elles contiennent, sans acte aucun de ma volonté, — mon esprit étant a l'état passif et d'attente, — cela semble un argument en faveur du fait qu'elles me sont venues d'une source en-dehors de moi; mais ce fait ne leur donne point qualité formelle d'inspiration. Toute écriture autonomique est de même ordre qu'une lettre anonyme écrite d'une écriture contrefaite et j'ai toujours traité comme telles mes communications, les soumettant au criterium d'un libre examen, ne les appréciant que selon l'évidence de la portée de leur contenu et l'exactitude des affirmations qu'elles contenaient. »

Ces extraits du « Borderland » nous donnent bien la caractéristique de son directeur dont l'esprit nous apparaît plein de franchise et de clarté, libre et indépendant, ouvert à la lumière avec l'affirmation haute et résolue de son droit à l'impartial examen.

S. U. Zanne.

TRAITE

de la

Petite Assemblée Sainte

PAR

SIMÉON BEN-JOCHAÏ

(*Suite et fin*)

MORT DE SIMÉON BEN-JOCHAÏ

764. R. Abba dit : A peine la Lampe sainte, — c'est-à-dire Siméon, — acheva ce mot « *Vie,* » et ses paroles s'arrêtèrent. Pour moi, j'étais prêt à écrire, et je croyais avoir encore beaucoup à écrire, mais je n'entendais rien.

765. Mais je ne levais pas la tête, car la lumière était très grande, et je ne pouvais point la regarder jusque-là.

766. Je fus donc saisi de crainte, et j'entendais une voix : Elle criait, et disait, Prov. III. 2. : *La longueur des jours, et les années de Vie.*

767. J'entendais une autre voix. Ps. XXI. 5. : *Il te demande la vie.*

768. Pendant tout le jour, le feu céleste ne se retira point de la maison, et il n'y avait personne qui l'approchât, car ils ne le pouvaient pas, car la lumière et le feu l'environnèrent pendant le jour entier.

769. Et j'étais étendu à terre, et je poussais des lamentations.

770. Mais quand le feu se fut retiré, je vis que la Lampe sainte, le saint des saints, avait été enlevé de ce monde.

771. Replié sur lui-même, il était penché sur le côté droit, et sa face exprimait un sourire.

772. Mais Eléazar son fils se leva, et il prit ses mains, et les couvrit de baisers; pour moi je mangeais la poussière qui était sous ses pieds.

773. Ses disciples voulaient pleurer, mais ils ne pouvaient pas proférer une parole. A la fin, les disciples purent verser des larmes, et Eléazar, son fils, se prosterna trois fois, et il ne pouvait ouvrir la bouche.

774. Enfin ranimé, il dit : ô Père, ô Père, nous étions trois et nous sommes réduits à un.

775. Maintenant les animaux le répandront; les oiseaux voleront, et ils se cacheront dans les trous de rochers de l'immense mer; et les disciples communieront à son sang.

776. Mais R. Chija se remit sur ses pieds, et il dit : jusqu'ici la Lampe sainte a pris soin de nous, en ce moment il ne nous reste qu'à lui rendre les derniers honneurs.

777. R. Eléazar, et R. Abba se levèrent donc, et ils le revêtirent de sa robe sépulcrale; et qui vit jamais une pareille émotion, et une semblable affluence de savant; et des parfums se répandirent dans toute la maison.

778. Ils le placèrent dans la bière, et nul autre, sinon R. Eléazar et R. Abba, ne prit part à ce devoir.

779. Des licteurs et des soldats vinrent de Caphar et de Joppé, et autres lieux, mais ils les tenaient éloignés.

780. Mais les habitants du lieu faisaient entendre des réclamations, car ils pensaient qu'il ne serait pas enseveli là.

781. Lorque le cercueil fut enlevé, on le vit en l'air, et un feu brillait devant lui.

782. Et on entendit une voix qui disait : « Accourez et voyez, et réunissez-vous pour les « joies nuptiales de R. Siméon ». *Il entrera dans la paix, et il aura le repos en sa dernière demeure.*

783. Lorsqu'il fut placé dans lieu de sa sépulture, on entendit une voix : *Celui-ci est cèt homme qui a ébranlé la terre, et qui a fait trembler les trônes.*

784. Combien sont délivrés pour le ciel aujourd'hui, à cause de toi.

785. Celui-ci est R. Simon, fils de Jochaï, dont le Seigneur se glorifiait tous les jours. Heureuse est sa part en haut, et ici-bas.

786. Que de précieux trésors lui sont réservés.

787. De lui, il est dit, Dan. XII. 13. : Et toi, va à ta fin, et repose *en paix ; et tu resteras dans ton état, jusqu'à la fin des jours.*

UN KABBALISTE DE LA T. O.

L'UPANISHAD DU GRAND ARANYAKA

(BRIHADARANYAKOPANISHAD)

(*Suite*)

CINQUIÈME LECTURE

PREMIER BRAHMANA

« Cela est plein, ceci est plein. Le plein est tiré du plein. Du plein ôtez le plein, reste le plein. Om. le Vide, Brahma. Le Vide ancien; venteux le Vide. »

Voilà ce que disait Kauravyâyanî putra.

C'est là le Veda. Les Brahmanes le connaissent. On connaît par là ce qui est à connaître.

SECOND BRAHMANA

1. Les trois Prâjâpatyas, chez Prajâpati leur père demeuraient comme novices : Dieux, Hommes, Asuras.

2. Le temps du noviciat passé, les Dieux dirent :
« Parle-nous, Seigneur. »
Or, il leur dit cette syllabe : « *Da*.
« Avez-vous compris ?
— « Nous avons compris, » dirent-ils. « — Domptez-vous [1], — nous dis-tu. »
— « Oui, » dit-il, « vous avez compris. »

3. Et alors les Hommes lui dirent :
« Parle-nous, Seigneur. »
Or, il leur dit cette syllabe : « *Da*.
« Avez-vous compris ? »
— « Nous avons compris, » dirent-ils. « — Donnez [2], — nous dis-tu. »

[1] En sanskrit *DAmyata*.
[2] En sanskrit *DAtta*.

— « Oui, » dit-il, « vous avez compris. »

4. Et alors les Asuras lui dirent :

« Parle-nous, Seigneur. »

Or, il leur dit cette syllabe : « *Da*.

« Avez-vous compris ? »

— « Nous avons compris, dirent-ils. « — Soyez compatissants [1], — nous dis tu. »

— « Oui, » dit-il, « vous avez compris. »

C'est cela même que répète cette divine voix, le Tonnerre, quand il dit *Dadada* : Domptez-vous donnez, soyez compatissants.

Qu'on enseigne ces trois choses : se dompter, donner, avoir compassion.

TROISIÈME BRAHMANA

Le souffle au vent immortel, le corps finit en cendre. Om. O Vouloir, souviens-toi, pour la réussite, souviens-toi.

Agni, conduis-nous par le bon chemin à la fortune, ô Dieu qui connais toutes les croisures, écarte de nous le péché aux voies obliques ; nous voulons t'offrir une multiple formule d'hommage.

QUATRIÈME BRAHMANA

Cela est Prajâpati qui est le cœur ; cela est le Brahma, cela est tout. Voilà comme *hridaya* [2] est trisyllabe.

Hri est une syllabe : ils lui apportent [3] des offrandes, et les siens et les autres, à celui qui connaît ainsi.

Da est une syllabe : ils lui font des dons [4], et les siens et les autres, à celui qui connaît ainsi.

[1] En sanskrit *DAyadhvam.*
[2] *Hridaya* signifie *cœur*.
[3] *Hri* est rapproché de *hri*, apporter.
[4] *Da* est rapproché de *dâ*, donner.

Ya est une syllabe : il va [1] au monde du Svarga, celui qui connaît ainsi.

CINQUIÈME BRAHMANA

Cela, oui, cela, c'est là ce qui était : le vrai.

Or, celui qui connaît ce grand, divin, premier-né, le vrai qui s'appelle Brahma, celui-là conquiert ces mondes. Et pourrait-il être vaincu, celui qui connaît ce grand, divin, premier-né, le vrai qui s'appelle Brahma ? car le Brahma est le vrai.

SIXIÈME BRAHMANA

1. C'est les eaux qui étaient ceci, au commencement. Les eaux émirent le vrai, le vrai le Brahma, le Brahma Prajâpati, Prajâpati les Dieux.

2. Les Dieux adorent sous ce nom, le vrai.

Voilà comme *Satiam* [2] est trisyllabe. *Sa* est une syllabe, *ti* est une syllabe, *am* est une syllabe. Première et dernière syllabe, le vrai ; au milieu le, faux. Voilà comme le faux environné par le vrai, est en devenir de vrai.

Celui qui connaît ainsi, le faux ne lui nuit pas.

3. Et cela qui est le vrai, c'est ce soleil là-bas. Ce purusha-là qui est dans ce disque, et ce purusha-ci qui est dans l'œil droit ont leur point d'appui l'un sur l'autre. C'est par les rayons en vérité que celui-là a son point d'appui dans celui-ci ; par les souffles, celui-ci dans celui-là. Celui-ci, quand il va sortir en montant, aperçoit ce disque tout pur : les rayons ne viennent plus vers lui.

4. Ce purusha-là qui est dans ce disque, BHUS [3] est

[1] *Ya* est rapproché de *i*, aller.
[2] *Satiam* signifie *vrai*.
[3] *Bhûs*, *bhuvas*, *svar*, *ahar* sont des mots mystiques, employés dans un grand nombre de formules.

sa tête : une la tête, une cette syllabe ; BHUVAS est les bras : deux les bras, deux ces syllabes ; SUAR est le point d'appui : deux les points d'appui, deux ces syllabes. De lui l'upanishad est AHAR.

Il tue le mal et l'abandonne, celui qui connaît ainsi.

5. Puis, ce purusha-ci qui est dans l'œil droit, BHUS est sa tête : une la tête, une cette syllabe ; BHUVAS est les bras : deux les bras, deux ces syllabes ; SUAR est le point d'appui : deux les points d'appui, deux ces syllabes. De lui l'upanishad est *aham* [1].

Il tue le mal et l'abandonne, celui qui connaît ainsi.

SEPTIÈME BRAHMANA

L'éclair est le Brahma, a-t-on dit. Eclair, parce qu'il sépare [2]. Il sépare de tout mal celui qui connaît ainsi ; l'éclair est de Brahma, car l'éclair est le Brahma.

HUITIÈME BRAHMANA

Ce purusha fait de manas, qui a pour vrai la lumière, est dans ce cœur à l'intérieur. Comme un grain de riz ou un grain de blé, ainsi ce purusha dans l'âtman, à l'intérieur. C'est lui qui est le maître de tout, qui est le chef de tout, le souverain de tout. Il gouverne l'Univers, tant qu'il est, celui qui connaît ainsi.

NEUVIÈME BRAHMANA

Qu'on adore la Voix comme une vache. Elle a quatre pis : le mot *svâhâ*, le mot *vashat*, le mot

[1] *Aham*, moi, est rapproché de *ahar*.
[2] *Vidyut* éclair, est expliqué ici par *vidâna*, séparation.

hanta, le mot *svadhâ*[1]. Deux de ces pis, les Dieux en vivent, c'est svâhâ et vathas ; de hanta les hommes, de svadhâ les Pitris. Le souffle est son taureau, le manas son veau.

DIXIÈME BRAHMANA

C'est Agni Vaiçvânara qui est à l'intérieur dans l'homme, c'est par lui que cette nourriture est digérée, quoiqu'on mange. C'est son bruit, celui qu'on entend quand on se bouche les oreilles. Quand il va sortir en montant, on n'entend pas ce bruit.

ONZIÈME BRAHMANA

En vérité, la suprême mortification, c'est la mortification d'être malade. Il conquiert le monde suprême, celui qui connaît ainsi.

En vérité, la suprême mortification, c'est quand on porte un mort à la forêt. Il conquiert le monde suprême, celui qui connaît, ainsi.

En vérité la suprême mortification, c'est quand on dépose un mort sur le feu. Il conquiert le monde suprême, celui qui connaît ainsi.

DOUZIÈME BRHAMANA

En vérité, lorsque le purusha s'en va de ce monde, il va au vent. Alors, celui-ci, s'ouvre à lui, comme le trou d'une roue de char ; par là, il s'avance plus haut : il va au soleil. Alors, celui-ci s'ouvre à lui, comme le trou d'un tambour ; par là, il s'avance plus haut : il va à la lune. Alors, celle-ci s'ouvre à lui, comme le trou d'un tambourin ; par là il s'avance plus haut : il va au monde où il n'y a pas de place

[1] *Svâhâ*, *vashat*, *hanta* et *svadhâ* sont des formules en usage dans la liturgie.

pour le chagrin, où il n'y a pas de neige. Là il demeure d'éternelles années.

TREIZIÈME BRAHMANA

1. « La nourriture, c'est le Brahma, » disent les uns : il n'en est pas ainsi. En vérité, la nourriture se pourrit sans le souffle.

« Le souffle, c'est le Brahma, » disent les autres : il n'en est pas ainsi. En vérité, le souffle se dessèche sans la nourriture.

Ce sont ces deux divinités, qui, étant en devenir d'unité, arrivent à l'état suprême.

2. Or, c'est ce que Prâtrida disait à son père :

« Qu'est-ce qu'on pourrait faire de bien à qui sait ainsi, qu'est-ce qu'on pourrait lui faire de mal ? »

Or, il lui dit avec la main :

« Non, Prâtrida. »

— « Mais qui de ces deux étant en devenir d'unité arrive à l'état suprême ? »

3. Or il lui dit :

« *Vi* : la nourriture, c'est *vi*, car dans la nourriture tous les êtres sont entrés [1]. *Ram :* le souffle, c'est *ram*, car dans le souffle tous les êtres se plaisent [2]. Or, en vérité, tous les êtres dans celui-là entrent, tous les êtres se plaisent, qui connaît ainsi.

QUATORZIÈME BRAHMANA

1. *Uktha*. — Le souffle en vérité est l'uktha, car le souffle soutient tout ceci [3].

Or, à lui s'élève un mâle qui connaît l'uktha, il conquiert l'union avec l'uktha, le même monde que l'uktha, celui qui connaît ainsi.

[1] En sanskrit *VIshtâni*.
[2] En sanskrit *RAtâni*.
[3] *Uktha* est rapproché de *utthâpay*, soutenir.

2. *Yajus.* — Le souffle en vérité est le yajus, car dans le souffle tous ces êtres sont unis [1].

Or, à lui sont unis tous les êtres par l'excellence, il conquiert l'union avec le yajus, le même monde que les yajus, celui qui connaît ainsi.

3. *Sâman.* — Le souffle en vérité est le sâman, car dans le souffle tous ces êtres sont convergeants [2].

Or, convergeants en lui, tous les êtres l'aident pour l'excellence, il conquiert l'union avec le sâman, le même monde que le sâman, celui qui connaît ainsi.

4. *Kshatra.* — Le souffle en vérité est le kshatra, car en vérité le souffle est le kshatra.

Or, le souffle le garde d'être blessé [3], il obtient le kshatra, il conquiert l'union avec le kshatra, le même monde que le kshatra, celui qui connait ainsi.

QUINZIÈME BRAHMANA

1. Terre, atmosphère, firmament [4] : huit syllabes. Or, huit syllabes en vérité font un pada de gâyatrî [5], et c'est là justement ce qu'il est. Autant il y a dans ces mondes, autant il conquiert, celui qui en connaît ce pada ainsi.

2. Rics, yajus, Sâman [6] : huit syllabes. Or, huit syllabes en vérité font un pada de gâyatrî, et c'est là justement ce qu'il est. Autant qu'est cette triple science, autant il conquiert celui qui en connaît ce pada ainsi.

[1] *Yajus* est rapproché de *yu*, unir.

[2] *Sâman* est rapproché de *samyañc*, convergeant.

[3] *Kshatra*, est rapproché de *kshan*, blesser, et de *trâ*, protéger, garder de.

[4] En sanskrit : *Bhûmir antariksham diauh.*

[5] La *gâyatrî* est une stance composée de trois membres ou *padas*, chacun de huit syllabes. En général, une stance sanskrite comprend quatre padas.

[6] En sanskrit : *Rico yajûmshi sâmâni.*

3. Souffle exhalé, inhalé, dispersé [1] : huit syllabes. Or, huit syllabes en vérité font un pada de gâyatrî, et c'est là justement ce qu'il est. Autant il y en a ici qui soufflent, autant il conquiert, celui qui en connaît ce pada ainsi.

4. Puis de celle-ci, c'est le quatrième pada à voir, celui-là qui brille par-delà la poussière.

Quatrième : c'est le quatrième [2].

Pada à voir : c'est qu'en effet il est vu en quelque façon.

Par-delà la poussière : c'est qu'en effet il brille au-dessus, au-dessus de toute poussière.

Or, de même il brille par la fortune, par la gloire, celui qui en connaît ce pada ainsi.

5. Cette gâyatrî prend son point d'appui sur ce pada, quatrième, à voir par-delà la poussière. Voilà comme elle prend son point d'appui sur le vrai.

En vérité, l'œil c'est le vrai, car en vérité l'œil c'est le vrai. C'est pourquoi maintenant, quand deux viennent en contestant, disant : « Moi j'ai vu, moi j'ai entendu, » celui-là qui dit « moi j'ai vu, » c'est lui qu'on croit.

6. Le vrai en vérité prend son point d'appui sur la force. Le souffle en vérité c'est la force ; la force prend son point d'appui sur le souffle. C'est pourquoi on dit : « La force prime le vrai. » Ainsi la gâyatrî à son point d'appui par rapport à l'âtman.

7. Or, elle protège les gayas [3]. Les souffles en vérité sont les gayas : si donc elle protège les souffles. Puisqu'elles protège les souffles, c'est pourquoi elle a nom *gâyatrî*.

Celle qu'on récite tout au long, c'est elle. Celui à qui on la récite, on protège les souffles de celui-là.

[1] En sanskrit : *Prâno apâno viânah.*

[2] Le sanskrit est impossible à rendre : dans la phrase « le quatrième pada, » etc. quatrième est exprimé par *turîya*, mot rare. Ici, le texte reprend *turîya* et l'explique par *caturtha*, le mot usuel pour dire quatrième.

[3] *Gâyatrî* est rapproché de *gaya* et de *trâ*.

8. Il y en a qui récitent cette sâvitrî [1] en anushtubh [2]. La voix, c'est l'anushtubh. « Ainsi, nous récitons la voix, » disent-ils. Qu'on ne fasse pas ainsi. C'est la gâyatrî qu'on doit réciter, Or, en vérité, lors même qu'il reçoit beaucoup en quelque sorte, ce n'est rien en proportion d'un seul pada quelconque de la gâyatri.

9. Celui-là qui recevrait ces trois mondes tout pleins, celui-là en obtiendrait ce premier pada. Puis, autant qu'est la triple science, celui qui recevrait autant, celui-là en obtiendrait ce second pada. Puis, autant il y en a qui soufflent, celui qui recevrait autant, celui-là en obtiendrait ce troisième pada. Puis son quatrième pada à voir, celui-là qui brille par-delà la poussière, on ne l'obtiendrait par rien. D'où donc pourrait-on en recevoir autant ?

10. En voici l'adoration :

« O Gâyatrî, tu as un pied, deux pieds, trois pieds, quatre pieds ; tu n'as pas de pied. Car tu ne chois pas.

« Hommage à toi, la pada quatrième à voir, par-delà la poussière.

« Qu'un tel (celui qu'on hait) n'obtienne pas cela. »

Ou bien encore :

« Que le désir d'un tel ne succède pas. »

(Or, à celui-là son désir ne succède pas, pour qui on adore ainsi.)

Ou bien encore on dit :

« Que, moi, j'obtienne cela. »

11. Et voilà comme, en vérité, Janaka de Videha disait « Budila Açvatarâçvi :

« C'est sans doute que tu as dis la gâyatrî sans la connaître ; et comment, étant devenu éléphant, fais-tu la bête de somme ? »

[1] La *Sâvitrî* est une prière à Savitar.

[2] Nom d'un mètre, composé de quatre padas de huit syllabes.

— « C'est qu'en effet, ô Souverain, je ne connaissais pas sa bouche, » dit-il.

12. Elle a comme bouche Agni. Or, en vérité, lors même qu'il dépose dans le feu beaucoup, en quelque sorte, tout cela, tout entier, est consumé. Or, de même celui qui connaît ainsi : lors même qu'il fait mal, beaucoup, en quelque sorte, ayant dévoré tout cela, il devient pur, propre, sans vieillesse, immortel.

SIXIÈME LECTURE

—

PREMIER BRAHMAṆA

1. Or en vérité, Çvetakatu, fils d'Aruni, vint à l'assemblée des Pañcâlas. Il s'approcha de Jaivala Pravâhaṇa, qui se faisait traîter en maître. L'ayant aperçu, il l'interpella : « Enfanṭ. »

— « Ho, » répondit-il.

— « Apparemment tu as été instruit par ton père ? »

— « Om. oui, » dit-il.

2. — « Sais-tu comme ces créatures, alors qu'elles partent, s'en vont à des voies diverses ? »

— « Non, » dit-il.

— « Sais-tu comme elles s'en reviennent à ce monde ? »

— « Non, » dit-il encore.

— « Sais-tu comme le monde de là-bas n'est pas rempli par tant et tant qui partent ? »

— « Non, » dit-il encore.

3. — « Sais-tu à l'offrande de quelle libation les eaux, ayant pris une voix humaine, se lèvent et parlent ? »

— « Non, » dit-il encore.

— « Et sais-tu l'entrée du chemin ou qui conduit aux Dieux ou qui conduit aux Pitris, par quelles œuvres on entre dans le chemin ou qui conduit aux Dieux ou qui conduit aux Pitris ?

4. « Car enfin nous avons entendu le Rishi dire : « — *De deux voies j'ai entendu parler, celle des Pitris ou celle des Dieux, pour les mortels. Par ces voies tout ce qui se meut marche, qui est entre le Père et la Mère.* — »

— « Je n'en connais rien, » dit-il.

5. Alors il l'invita à rester près de lui. Ne se souciant pas de rester, l'enfant s'encourut. Il alla trouver son père. Or il lui dit :

« Eh bien oui, ta Seigneurie nous disait jadis que nous étions instruits. »

— « Comment, bel esprit ? »

— « Un compagnon de râjanya [1] m'a demandé cinq questions, et je n'en ai pas su une seule, » dit-il.

— « Lesquelles ? »

— « Celles-ci, » et il lui cita les premiers mots.

6. Il dit :

« Tu me connais assez, mon cher, pour savoir que tout ce que je sais, tout cela je te l'ai dit. Mais va : étant partis tous deux pour cet endroit, nous y demeurerons tous deux comme disciples. »

— « Que ta Seigneurie y aille, » dit-il.

7. Gautama alla chez Pravâhana Jaivali. Et lui ayant fait donner un siège, il lui fit donner de l'eau. Puis il lui offrit les présents de l'hospitalité.

8. Et il dit :

« Nous donnons au vénérable Gautama un don à choisir. »

Et il dit :

« Ce don m'est promis. Et maintenant, la parole

1. Personnage de famille royale.

que tu as dite en présence de l'enfant, dis-la moi. »

9. Et il dit :

« En vérité, ô Gautama, c'est un don d'ordre divin. Dis en un qui soit humain. »

10. Et il dit :

« C'est une chose connue : de l'or, j'en ai gagné, et des vaches, et des chevaux, et des femmes esclaves, et des manteaux, et des vêtements. Que ta Seigneurie ne soit pas envers nous avare de ce qui est l'abondant, l'infini, l'illimité. »

Et lui :

« Gautama, prends par le gué. »

— « Je viens humblement à ta Seigneurie. »

(Or, en vérité, les anciens ne venaient humblement qu'en paroles.)

11, Et, en retour de cette soumission nominale, il lui dit :

« Ne t'offense pas contre moi, ô Gautama, ni toi ni tes pères, que cette science, jusqu'ici, n'ait pas résidé en un seul brahmane. Mais cette science, je te la dirai : car, quand tu parles ainsi, qui voudrait t'éconduire ?

12. « Ce monde là-bas en vérité est le Feu, ô Gautama ; le soleil en est le combustible, les rayons la fumée, le jour la flamme, la lune le charbon, les constellations les étincelles. C'est dans ce feu que les Dieux versent en libation la foi : de cette libation Soma, Roi, naît.

13. « Parjanya en vérité est le Feu, ô Gautama ; l'année en est le combustible, les nuages la fumée, l'éclair la flamme, la foudre le charbon, les grêlons les étincelles. C'est dans ce feu que les Dieux versent en libation le Soma : de cette libation la pluie naît.

14. « Ce monde-ci en vérité est le Feu, ô Gautama ; la terre en est le combustible, le vent la fumée, la nuit la flamme, les points cardinaux le charbon, les points collatéraux les étincelles. C'est dans

ce feu que les Dieux versent en libation la pluie : de cette libation la nourriture naît.

15. « L'homme en vérité est le Feu, ô Gautama ; la bouche ouverte en est le combustible, le souffle la fumée, la voix la flamme, l'œil le charbon, l'oreille les étincelles. C'est dans ce feu que les Dieux versent en libation la nourriture : de cette libation le sperme naît.

16. « La femme en vérité est le Feu, ô Gautama ; le bassin en est le combustible, les poils la fumée, la matrice la flamme, ce qu'on y introduit le charbon, la jouissance les étincelles. C'est dans ce feu que les Dieux versent en libation le sperme : de cette libation l'homme naît ;

« Il naît ; il vit, tant qu'il vit ; puis, quand il est mort, on l'emporte au feu.

17. « Et son feu est justement le Feu ; le combustible est le combustible, la fumée la fumée, la flamme la flamme, le charbon le charbon, les étincelles les étincelles. C'est dans ce feu que les Dieux versent en libation l'homme : de cette libation l'homme, resplendissant, naît.

18. « Ceux qui savent cela ainsi, et ceux qui, dans l'ermitage, adorent la foi comme le vrai, ceux-là passent dans la flamme, de la flamme dans le jour, du jour dans la quinzaine croissante de la lune, de la quinzaine croissante de la lune dans les six mois où le soleil va vers le nord, des mois dans le monde des Dieux, du monde des Dieux dans le soleil, du soleil dans le fulgurant. Et eux, au sortir du fulgurant, un esprit, étant venu, les fait passer aux mondes de Brahma. Dans ces mondes de Brahma, ceux-ci habitent par-delà le lointain, et pour eux il n'y a pas de retour ici-bas.

19. « D'autre part, ceux qui par le sacrifice, par le don, par l'ascétisme conquièrent un monde, ceux-là passent dans la fumée, de la fumée dans la nuit, de la nuit dans la quinzaine décroissante de la lune, de

la quinzaine décroissante de la lune dans les six mois où le soleil va vers le sud, des mois dans le monde des Pitris, du monde des Pitris dans la lune. Ayant atteint la lune, ils deviennent de la nourriture. Et les Dieux, comme ils font Soma, le Roi : — Crois, décrois, — disent-ils, et ainsi, là, ils les mangent. Et quand cela est venu pour eux à sa fin, ensuite ils tombent dans cet espace, de l'espace dans le vent, du vent dans la pluie, de la pluie sur la terre. Ayant atteint la terre, ils deviennent de la nourriture. Tel, leur cycle se continue.

« D'autre part, ceux qui ne connaissent pas ces deux chemins deviennent des insectes, des papillons de nuit, et tous les êtres rampants qui mordent. »

SECOND BRAHMANA

1. Or, en vérité, celui qui connaît et l'aîné et le meilleur devient l'aîné et le meilleur des siens. C'est le souffle qui est et l'aîné et le meilleur. Il devient et l'aîné et le meilleur des siens, et aussi de ceux qu'il veut, celui qui connait ainsi.

2. Or, en vérité, celui qui connaît l'excellente devient l'excellent parmi les siens. C'est la voix qui est l'excellente. Il devient l'excellent parmi les siens, celui qui connaît ainsi.

3. Or, en vérité, celui qui connaît le point d'appui a un point d'appui sur l'uni, a un point d'appui sur l'impraticable. C'est l'œil qui est le point d'appui ; car c'est par l'œil que l'on a son point d'appui et sur l'uni et sur l'impraticable. Il a son point d'appui sur l'uni, il a son point d'appui sur l'impraticable, celui qui connaît ainsi.

4. Or, en vérité, celui qui connaît le succès, à celui-là succèdent tous les désirs qu'il désire. C'est l'oreille qui est le succès : car c'est dans l'oreille que tous les Vedas ont leur plein succès. A celui-là succèdent tous les désirs qu'il désire, celui qui connaît ainsi.

5. Or, en vérité, celui qui connaît le lieu devient le lieu des siens, le lieu des gens. C'est le manas qui est le lieu. Il devient le lieu des siens et des gens, celui qui connaît ainsi.

6. Or, en vérité, celui qui connaît la génération s'engendre en progéniture et en bétail. C'est le sperme qui est la génération. Il s'engendre en progéniture et en bétail, celui qui connaît ainsi.

7. Or, ces souffles que voici se querellaient à qui valait le mieux. Ils allèrent vers le Brahma.

« Qui de nous est l'excellent? »

Il dit :

« Celui d'entre vous au départ de qui le corps se sent en pire état, celui-là est l'excellent parmi vous. »

8. Et la voix monta et sortit.

Elle resta absente pendant un an, s'en revint et dit :

« Comment avez-vous pu vivre sans moi ? »

Or, ils dirent :

« Comme des muets, ne parlant pas avec la voix, soufflant avec le souffle, voyant avec l'œil, entendant avec l'oreille, connaissant avec le manas, engendrant avec le sperme, c'est ainsi que nous avons vécu. »

Et la voix rentra.

9. Et l'œil monta et sortit.

Il resta absent pendant un an, s'en revint et dit :

« Comment avez-vous pu vivre sans moi ? »

Or, ils dirent :

« Comme des aveugles, ne voyant pas avec l'œil, soufflant avec le souffle, parlant avec la voix, entendant avec l'oreille, connaissant avec le manas, engendrant avec le sperme, c'est ainsi que nous avons vécu. »

Et l'œil rentra.

10. Et l'oreille monta et sortit.

Elle resta absente pendant un an, s'en revint et dit :

« Comment avez-vous pu vivre sans moi ? »

Or, ils dirent :

« Comme des sourds, n'entendant pas avec l'oreille, soufflant avec le souffle, parlant avec la voix, voyant avec l'œil, connaissant avec le manas, engendrant avec le sperme, c'est ainsi que nous avons vécu. »

Et l'oreille rentra.

11. Et le manas monta et sortit.

Il resta absent pendant un an, s'en revint et dit :

« Comment avez-vous pu vivre sans moi ? »

Or, ils dirent :

« Comme des idiots, ne connaissant pas avec le manas, soufflant avec le souffle, parlant avec la voix, voyant avec l'œil, entendant avec l'oreille, engendrant avec le sperme, c'est ainsi que nous avons vécu. »

Et le manas rentra.

12. Et le sperme monta et sortit.

Il resta absent pendant un an, s'en revint et dit :

« Comment avez-vous pu vivre sans moi ? »

Or, ils dirent :

« Comme des impuissants, n'engendrant pas avec le sperme, soufflant avec le souffle, parlant avec la voix, voyant avec l'œil, entendant avec l'oreille, connaissant avec le manas, c'est ainsi que nous avons vécu. »

Et le sperme rentra.

13. Et alors le souffle se mit à monter pour sortir : comme un grand bon cheval du Sindhu arracherait les chevilles de ses entraves, tout de même il arracha ces souffles. Et ils dirent :

« Ne sors pas, vénérable ; en vérité, nous ne pourrons pas vivre sans toi. »

— « Alors, me voici : faites-moi une offrande. »

— « Oui. »

14. Or, la voix dit :

« Puisque je suis l'excellente, alors tu es l'excellent. »

L'œil :

« Puisque je suis le point d'appui, alors tu as un point d'appui. »

L'oreille :

« Puisque je suis le succès, alors tu es le succès. »

Le manas :

« Puisque je suis le lieu, alors tu es le lieu. »

Le sperme :

« Puisque je suis la génération, alors tu es la génération. »

— « Oui, mais quelle sera ma nourriture, quel mon vêtement ? »

— « Tout ce qui est, jusqu'aux chiens, jusqu'aux vers, jusqu'aux insectes et aux papillons de nuit : voilà ta nourriture ; les eaux ton vêtement. »

Par celui-là il n'est pas mangé de non-nourriture, il n'est pas reçu de non-nourriture, celui qui connaît ainsi la nourriture du souffle.

15. Sachant cela, les çrotriyas avant de manger se lavent la bouche, après avoir mangé se lavent la bouche : ils songent, en le faisant, qu'ils couvrent la nudité du souffle. C'est pourquoi, que celui qui connaît ainsi avant de manger se lave la bouche, après avoir mangé se lave la bouche : car, en le faisant, il couvre la nudité du souffle.

(*A suivre.*)

A. Ferdinand Herold.

L'invariable milieu

(TCHOÛNG-YOÛNG)

Traduit du chinois, par ABEL-RÉMUSAT.

Le *Tchoûng-young* est l'un des quatre livres fameux attribués à Confucius : personne n'ignore l'importance attachée en Chine aux écrits de ce philosophe dont la morale sert de règle de conduite à la plus grande partie des sujets de l'empire *Tseù-ssé*, petit-fils de Confucius, est l'auteur de ce livre, qui traite de différents sujets de morale, et en particulier du *milieu*, terme abstrait et de convention, par lequel les moralistes Chinois entendent la conduite vertueuse par excellence, et cette partie de la sagesse qui consiste à se préserver de tous les excès. Je ne saurais mieux faire connaître le *Tchoûng-yoûng* qu'en transcrivant ici le jugement qu'en a porté *Tchoû-hè :*

« *Tseù-tchhîng-tseù* s'exprime de la manière suivante : Ce qui n'est pas dévié s'appelle *tchoûng ;* ce qui ne change pas, s'appelle *yoûng*. Le milieu est la *droite voie* de l'univers, l'invariabilité en est la raison fixe. Cet ouvrage contient la règle du cœur, telle que l'enseigne l'école de Confucius. *Tseù-ssê* craignant que par l'effet du temps elle ne vînt à se corrompre, l'écrivit et la transmit ainsi à *Meng-tseù*. Ce livre commence par un seul principe ; au milieu, il se répand sur mille objets différents ; à la fin, il se resserre pour revenir au même prin-

cipe. Dans son extension, il remplit les six parties (l'univers) ; dans son resserrement, il revient sur ce qu'il y a dans la nature de plus subtil et de plus caché. Sa saveur est inépuisable : tout y est vérité et science. Ceux qui le liront bien, pourront, à force d'attention et de travail, parvenir à l'entendre ; mais quand ils passeraient leur vie à l'étudier, ils ne pourront jamais en épuiser le sens. »

Sans adopter entièrement ce jugement d'un lettré enthousiaste, on peut dire que le *Tchoûng-yoûng* n'est pas indigne de Confucius, dont il contient la doctrine, et que s'il ne peut rien apprendre de nouveau aux Européens, qui ont bien d'autres traités de morale plus méthodiques et plus parfaits, il peut au moins assurer à *Tseù-ssê* une place à côté d'Epictète et de Marc-Aurèle, avec lesquels il est même assez curieux de le comparer. Suivant les auteurs du dictionnaire Chinois-mandchou, « le *Tchoûng-yoûng* « est un livre où *Tseù-ssê-tseù* a éclairci tout ce « qui tient au caractère et à la nature, pour en « déduire ce qui concerne la vertu et la morale. » Cette importante matière y est effectivement traitée avec profondeur, mais quelquefois avec obscurité, comme on pourra le voir plus bas.

CHAPITRE I

§. 1. L'ordre établi par le Ciel s'appelle *nature* ; ce qui est conforme à la nature s'appelle *loi* ; l'établissement de la loi s'appelle instruction.

§. 2. La loi ne peut varier de l'épaisseur d'un cheveu ; si elle pouvait varier, ce ne serait point

une loi. C'est pourquoi le sage veille avec respect à ce qui ne se voit pas, et pense avec crainte à ce qui ne s'entend pas.

§. 3. Il y a des choses qui ne se voient pas, parce qu'elles sont cachées ; d'autres échappent par leur subtilité. C'est pourquoi le sage veille *sur ce qu'il y a de plus secret.*

§. 4. Avant que la joie, la colère, la tristesse, la gaieté ne soient nées dans l'âme, elle est dans l'état qu'on appelle *milieu* : lorsque ces passions se sont élevées et qu'elles ont toutes atteint une juste mesure, c'est ce qu'on appelle *équilibre*. Le milieu est la grande base de l'univers, l'équilibre en est la voie *universelle*.

§. 5. *Lorsque le milieu et l'équilibre sont dans leur perfection*, le ciel et la terre sont tranquilles ; toutes choses prennent leur accroissement.

Ceci est le premier chapitre.

CHAPITRE II.

§. 1. Le philosophe a dit : le sage tient invariablement le milieu : le vulgaire le viole.

§. 2. Le sage tient invariablement le milieu, et par sa sagesse il le garde toujours ; les hommes vulgaires ont aussi un milieu qu'ils tiennent ; mais, par leur corruption, ils ne craignent pas de le violer.

Ceci est le second chapitre (1).

(1) Dans les dix chapitres suivants, il est parlé du milieu invariable, pour expliquer le sens du premier. Quoique les paroles n'aient pas de liaison, le sens ne laisse pas d'être bien suivi.

CHAPITRE III.

§. 1. Khoung-tseu a dit : ô la sublime chose que l'invariable milieu ! Mais, depuis longtemps, combien peu d'hommes savent s'y tenir.

Ceci est le troisième chapitre.

CHAPITRE IV.

§. 1. Khoung-tseu a dit : je sais pourquoi la voie de la vertu est peu fréquentée : les hommes éclairés l'outrepassent : les ignorants n'y parviennent pas. Je sais pourquoi la voie de la vertu est peu éclairée : les sages l'outrepassent, et ceux qui sont sans forces ne l'atteignent pas.

§. 2. Parmi les hommes il n'est personne qui ne boive et ne mange ; bien peu savent discerner les saveurs.

Ceci est le quatrième chapitre.

CHAPITRE V.

§. 1 Khoung-tseu a dit : quel malheur que la voie de la vertu ne soit pas plus fréquentée !

Ceci est le cinquième chapitre (2).

(2) Ce chapitre est la suite du précédent, et cette exclamation sur le peu de personnes qui fréquentent la voie de la vertu, commence le sens du précédent chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

§. 1. Khoug-tseu a dit : Que la prudence de l'empereur *Chùn* était grande ! *Chùn* aimait à consulter et à examiner les moindres réponses de ceux qui l'entouraient ; il cachait les mauvaises et publiait les bonnes : prenant ces deux sortes de réponses, il employait le milieu pour son peuple. C'est par ces moyens qu'il est devenu le grand *Chùn*.

Ceci est le sixième chapitre.

CHAPITRE VII.

§. 1. Khoung-tseu a dit : Tout homme qui dit, je suis éclairé, se trouve bientôt rebuté, poussé dans mille filets, et tombe dans toutes sortes de pièges qu'il lui est impossible d'éviter. Tout homme qui dit : je suis éclairé, s'il choisit le milieu, ne pourra s'y tenir l'espace d'une lune.

Ceci est le septième Chapitre (3).

CHAPITRE VIII.

Khoung-tseu a dit : *Hoei* était véritablement un homme ; choisissant dans l'invariable

(3) On parle du grand sage du chapitre précédent. De plus, l'exclamation sur la voie de la vertu peu éclairée, ouvre le sens du chapitre suivant.

milieu, lorsqu'il était parvenu à saisir une vertu, il s'y attachait avec opiniâtreté, la renfermait dans son cœur et ne la perdait plus.

Ceci est le huitième chapitre.

CHAPITRE IX.

Khoung-tseu a dit : On peut gouverner les empires et les royaumes, refuser les titres et les richesses, fouler aux pieds les épées nues..... *Tout cela est plus facile que de* garder invariablement le milieu.

Ceci est le neuvième chapitre (4).

(4) Ceci se rattache encore au chapitre précédent, et ouvre le chapitre suivant.

(*A suivre.*)

ABEL-RÉMUSAT.

LA

COSMOGONIE DE MOÏSE

Traduite de l'hébreu, par FABRE d'OLIVET

Le livre que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs de « La Haute Science » a été traduit de l'hébreu par Fabre d'Olivet : il termine l'ouvrage célèbre de ce savant, *La Langue hébraïque restituée* dont il est comme le pivot ; — les longues dissertations philologiques qui composent le premier volume et absorbent en grande partie le second volume de cet énorme travail ayant pour unique objet d'appuyer, à l'aide d'un système d'interprétation propre à l'auteur, sa traduction des dix premiers chapitres du *Sépher* de Moïse. Voici, en manière de préface, quelques extraits du *Discours préliminaire* placé par Fabre d'Olivet en tête de son second volume : ils éclaireront le texte que nous allons publier, texte qui est, en somme, la substance même de deux in-quartos, devenus fort rares, que forme *La Langue hébraïque restituée* dont la lecture nécessite, de plus, une connaissance approfondie de l'hébreu qui n'est point à la portée de tous.

« Ce que j'appelle *La Cosmogonie de Moyse*, est compris dans les dix premiers chapitres du *Beræshith*, le premier des cinq livres du Sépher. Ces dix chapitres forment une espèce de décade sacrée, où chacun des dix chapitres porte le caractère de son nombre. On a prétendu que les divisions du Sépher, tant en livres qu'en chapitres et en versets étaient l'ouvrage d'Esdras. Je ne le pense pas. Ces dix chapitres qui renferment un tout, et dont le nombre indique le sommaire, me prouvent que la science des nombres était cultivée longtemps avant Pythagore, et que Moyse l'ayant apprise des Egyptiens, s'en servit dans la division de son ouvrage. »

« .... Moyse, obéissant à une impulsion spéciale de la Providence, marcha dans les voies de l'initiation sacerdotale, et déployant une constance que le seul Pythagore eût peut-être depuis, subit toutes les épreuves, surmonta tous les obstacles, et bravant la mort présentée à chaque pas, parvint à Thèbes au dernier degré de la science divine. Cette science, qu'il modifia par une inspiration particulière, il la renferma toute dans le *Berœshith* ; c'est-à-dire dans le premier livre de son Sépher, réservant les quatre livres suivants à servir comme de sauve-garde à celui-là, en donnant au peuple qui devait en être le dépositaire, des idées, des institutions et des lois, qui le distinguassent essentiellement de tous les autres peuples, en le frappant d'un caractère indélébile. »

« Fils du passé et gros de l'avenir, ce livre, héritier de toute la science des Egyptiens, porte encore les germes des sciences futures. Fruit d'une inspiration divine, il renferme en quelques pages et les éléments de ce qui fut, et les éléments de ce qui doit être. Tous les secrets de la nature lui sont confiés. Tous. Il rassemble en lui, et dans le seul Berœshith, plus de choses que tous les livres entassés dans les bibliothèques européennes. Ce que la Nature a de plus profond, de plus mystérieux, ce que l'esprit peut concevoir de merveilles ; ce que l'intelligence a de plus sublime, il le possède.

CHAPITRE PREMIER

La Principiation.

1. Dans le Principe, *Ælohim*, LUI-les-Dieux, l'Être des êtres, avait crée en principe ce qui constitue l'existence des Cieux et de la Terre.

2. Mais la terre n'était qu'une puissance contingente d'être dans une puissance d'être ; l'Obscurité, force astringente et compressive, enveloppait l'Abîme, source infinie de l'existence potentielle ; et l'Esprit

divin, souffle expansif et vivifiant, exerçait encore son action génératrice au-dessus des Eaux, image de l'universelle passivité des choses.

3. Or, il avait dit, LUI-les-Dieux ; la Lumière sera, et la Lumière avait été.

4. Et, considérant cette essence lumineuse comme bonne, il avait déterminé un moyen de séparation entre la Lumière et l'Obscurité.

5. Désignant, LUI-les-Dieux, cette Lumière, élémentisation intelligible, sous le nom de *Jour*, manifestation phénoménique universelle, et cette Obscurité, existence sensible et matérielle, sous le nom de *Nuit*, manifestation négative et nutation des choses : et tel avait été l'occident, et tel avait été l'orient, le but et le moyen, le terme et le départ, de la première manifestation phénoménique.

6. Déclarant ensuite sa volonté, il avait dit, LUI-les-Dieux, il y aura une expansion éthérée au centre des eaux ; il y aura une force raréfiante opérant le partage de leurs facultés opposées.

7. Et LUI, l'Être des êtres, avait fait cette Expansion éthérée, il avait excité ce mouvement de séparation entre les facultés inférieures des eaux, et leurs facultés supérieures ; et cela s'était fait ainsi.

8. Désignant, LUI-les-Dieux, cette expansion éthérée du nom de *Cieux*, les eaux exaltées : et tel avait été l'occident, et tel avait été l'orient, le but et le moyen, le terme et le départ, de la seconde manifestation phénoménique.

9. Il avait dit encore, LUI-les-Dieux : les ondes inférieures et gravitantes des cieux tendront irrésistiblement ensemble vers un lieu déterminé, unique ; et l'Aridité paraîtra ; et cela s'était fait ainsi.

10. Et il avait désigné l'aridité sous le nom de *Terre*, élément terminant et final, et le lieu vers lequel devaient tendre les eaux, il l'avait appelé *Mers*, immensité aqueuse : et considérant ces choses, LUI, l'Être des êtres, il avait vu qu'elles seraient bonnes.

11. Continuant à déclarer sa volonté, il avait dit, LUI-les-Dieux : la Terre fera végéter une herbe végé-

tante, et germant d'un germe inné, une substance fructueuse portant son fruit propre, selon son espèce, et possédant en soi sa puissance sémentielle : et cela s'était fait ainsi.

12. La Terre avait fait pousser de son sein une herbe végétante et germant d'un germe inné, selon son espèce, une substance fructueuse possédant en soi sa puissance sémentielle selon la sienne : et LUI, l'Être des êtres, considérant ces choses, avait vu qu'elles seraient bonnes.

13. Et tel avait été l'occident, et tel avait été l'orient, le but et le moyen, le terme et le départ, de la troisième manifestation phénoménique.

14. Déclarant encore sa volonté, il avait dit, LUI-les Dieux : il y aura dans l'Expansion éthérée des cieux, des Centres de lumière, destinés à opérer le mouvement de séparation entre le jour et la nuit, et à servir de signes à venir, et pour les divisions temporelles, et pour les manifestations phénoméniques universelles, et pour les mutations ontologiques des êtres.

15. Et ils seront, ces Centres de lumière, comme des foyers sensibles chargés de faire éclater la Lumière intelligible sur la terre : et cela s'était fait ainsi.

16. Il avait déterminé, LUI, l'Être des êtres, l'existence potentielle de cette Dyade de grands foyers lumineux, destinant le plus grand à la représentation du jour, et le plus petit à celle de la nuit, et il avait déterminé aussi l'existence des facultés virtuelles de l'Univers, les étoiles.

17. Les préposant dans l'expansion éthérée des cieux, ces foyers sensibles, pour faire éclater la Lumière intelligible sur la terre.

18. Pour représenter dans le jour et dans la nuit, et pour opérer le mouvement de séparation entre la lumière et l'obscurité : et considérant ces choses, LUI, l'Être des êtres, il avait vu qu'elles seraient bonnes.

19. Et tel avait été l'occident, et tel avait été l'orient, le but et le moyen, le terme et le départ, de la quatrième manifestation phénoménique.

20. Ensuite, il avait dit, LUI-les-Dieux : les Eaux émettront à foison les principes vermiformes et volatiles d'une âme de Vie, mouvante sur la terre, et voltigeante dans l'expansion éthérée des cieux.

21. Et LUI, l'Être des êtres, avait créé l'existence potentielle de ces immensités corporelles, légions de monstres marins, et celle de toute âme de Vie, animée d'un mouvement reptiforme, dont les eaux émettaient à foison les principes, selon leur espèce, et celle de tout oiseau à l'aile forte et rapide, selon son espèce : et considérant ces choses, LUI-les-Dieux, il avait vu qu'elles seraient bonnes.

22. Il avait béni ces êtres, et leur avait déclaré sa volonté, disant : propagez-vous et multipliez-vous, et remplissez les eaux des mers ; afin que l'espèce volatile se multiplier sur la terre.

23. Et tel avait été l'occident, et tel avait été l'orient, le but et le moyen, le terme et le départ, de la cinquième manifestation phénoménique.

24. Et LUI-les-Dieux avait dit encore : la Terre émettra de son sein un souffle de vie selon son espèce, animé d'un mouvement progressif, quadrupède et reptile, Animalité terrestre, selon son espèce : et cela s'était fait ainsi.

25. Il avait donc déterminé, LUI, l'Être des êtres, l'existence potentielle de cette Animalité terrestre, selon son espèce ; et celle du genre quadrupède, selon son espèce ; et considérant ces choses, il avait jugé qu'elles seraient bonnes.

26. Continuant ensuite à déclarer sa volonté, il avait dit, LUI-les-Dieux : nous ferons *Adam*, l'Homme universel, en notre ombre réfléchie, suivant les lois de notre action assimilante ; afin que, puissance collective, il tienne universellement l'empire, et domine à la fois, et dans le poisson des mers, et dans l'oiseau des cieux, et dans le quadrupède, et dans toute l'animalité, et dans toute vie reptiforme se mouvant sur la terre.

27. Et LUI, l'Être des êtres, avait créé l'existence potentielle d'*Adam*, l'Homme universel, en son ombre

réfléchie ; en son ombre divine il l'avait crée, et puissance collective, l'avait identifié ensemble mâle et femelle.

28. Il avait béni son existence collective, et lui avait déclaré collectivement sa volonté, disant : propagez-vous et multipliez-vous ; remplissez la Terre et subjuguez-la ; tenez universellement l'empire et dominez dans le poisson des mers, et dans l'oiseau des cieux, et dans toute chose jouissant du mouvement vital sur la Terre.

29. Et il lui avait également déclaré, LUI-les-Dieux, voici : je vous ai donné, sans exception, toute herbe germant d'un germe inné, sur la face de la Terre entière, ainsi que toute substance portant son fruit propre, et possédant en soi sa puissance sémentielle, pour vous servir d'aliment.

30. Et à toute animalité terrestre, à toute espèce de volatile, d'être reptiforme se mouvant sur la terre, et possédant en soi le principe inné d'un souffle animé de vie, j'ai donné en totalité l'herbe verdoyante pour aliment. Et cela s'était fait ainsi.

31. Alors considérant toutes ces choses qu'il avait faites en puissance, comme présentes devant lui, il avait vu, LUI-les-Dieux, qu'elles seraient bonnes suivant leur mesure. Et tel avait été l'occident, et tel avait été l'orient, le but et le moyen, le terme et le départ, de la sixième manifestation phénoménique.

CHAPITRE II

La Distinction.

1. Ainsi, devant s'accomplir en acte, s'accomplirent en puissance et les Cieux et la Terre, et la Loi régulatrice qui devait présider à leurs développements.

2. Et l'Être des êtres ayant terminé à la septième manifestation phénoménique, l'acte souverain qu'il avait conçu, revint à son état primitif dans cette sep-

tième période, après l'entier accomplissement de l'œuvre divine qu'il avait effectuée.

3. C'est pourquoi il bénit, LUI-les-Dieux, cette septième manifestation phénoménique, et en sanctifia à jamais l'existence symbolique comme étant l'époque de son retour à son état primitif, après l'entier accomplissement de l'acte souverain dont il avait créé le dessein selon sa puissante efficiente.

4. Tel est le type des générations des Cieux et de la Terre, suivant le mode de leur création, au jour où IHÔAH, LUI-les-Dieux, déployant sa puissance créatrice, fit en principe les Cieux et la Terre.

5. Et la conception entière de la Nature, avant que la Nature existât sur la Terre, et sa force végétative, avant qu'elle eût végété : IHÔAH, l'Être des êtres, ne faisait point pleuvoir sur la Terre, et l'universel *Adam* n'existait point encore en substance actuelle, pour ellaborer et servir l'Elément adamique.

6. Mais une émanation virtuelle, s'élevant avec énergie du sein de la Terre abreuvait toute l'étendue de ce même élément.

7. Or, IHÔAH, l'Etre des êtres, ayant formé la substance d'*Adam*, de la sublimation des parties les plus subtiles de l'Elément adamique, inspira dans son entendement une essence exhalée des Vies, et dès lors *Adam*, l'Homme universel, devint une similitude de l'Ame vivante, universelle.

8. Ensuite il traça, IHÔAH, LUI-les-Dieux, une enceinte organique dans la sphère de la sensibilité temporelle, extraite de l'antériorité universelle des temps ; et il y plaça ce même *Adam*, qu'il avait formé pour l'éternité.

9. Ordonnant à l'Elément adamique de faire croître toute espèce de substance végétative, aussi belle à la vue, selon la nature, que bonne au goût ; et voulant en même temps que le principe substantiel des Vies se développât au centre de l'enceinte organique avec la substance propre du bien ou du mal.

10. Cependant une émanation lumineuse, telle qu'un vaste fleuve, coulait de la spère sensible pour la

vivification de l'enceinte organique, s'y divisait, et paraissait au dehors selon la puissance quaternaire multiplicatrice, en quatre principes.

11. Le nom du premier de ces principes émanés était *Phishôn*, c'est-à-dire, la réalité physique, l'être apparent : il enveloppait toute la terre de *H'awila*, l'énergie virtuelle, lieu natal de l'or.

12. Et l'or de cette terre-là, emblême de la réflexion lumineuse, était bon. C'était encore le lieu natal du *Bedolla*, division mystérieuse, et de la pierre *Shôam*, sublimation universelle.

13. Le nom du second de ces principes émanés était *Gîhôn*, le mouvement formatif : il enveloppait toute la terre de *Choush*, le principe igné.

14. Le nom du troisième de ces principes émanés était *Hiddekel*, le rapide propagateur, servant de véhicule au principe de la félicité. Le quatrième, enfin, recevait le nom de *Phrath*, à cause de la fécondité dont il était la source.

15. Ainsi donc, Ihôah, l'Être des êtres, ayant pris *Adam*. l'Homme universel, le plaça dans l'enceinte organique de la sensibilité temporelle, pour qu'il l'ellaborât et la gardât avec soin.

16. Et il lui recommanda fortement, Ihôah, lui-les-Dieux, en lui déclarant ainsi sa volonté : « de toute la substance végétative de l'enceinte organique, tu peux t'alimenter sans crainte :

17. « Mais de la substance propre de la connaissance du bien et du mal, garde-toi de faire aucune consommation : car au jour même où tu t'en alimenteras, tu deviendras muable, et tu mourras. »

18. Ensuite il dit, Ihôah, l'Être des êtres, il n'est pas bon qu'*Adam* soit dans la solitude de lui-même : je lui ferai une compagne, une aide élémentaire, émanée de lui-même, et formée de la réflexion de sa lumière.

19. Or, il avait formé hors de l'Elément adamique, toute l'animalité de la nature terrestre, et toute l'espèce volatile des cieux ; il les fit venir vers *Adam* pour voir quel nom relatif à lui-même, cet Homme

universel assignerait à chaque espèce ; et tous les noms qu'il assigna à ces espèces, dans leurs rapports avec lui, furent l'expression de leurs rapports avec l'Ame vivante universelle.

20. Ainsi donc, *Adam* assigna des noms à l'espèce entière des quadrupèdes, à celle des oiseaux, et généralement à toute l'animalité de la nature ; mais il fut loin d'y trouver cette compagne, cette aide élémentaire, qui, emanée de lui-même, et formée dans la réflexion de sa lumière, devait lui présenter son image réfléchie.

21. Alors Ihôah, l'Être des êtres, laissa tomber un sommeil profond et sympathique sur cet Homme universel, qui s'endormit soudain ; et rompant l'unité de ses enveloppes extérieures, il prit l'une d'elles, et revêtit de forme et de beauté corporelle, sa faiblesse originelle.

22. Ensuite il rétablit cette enveloppe qu'il avait extraite de la substance même d'*Adam*, pour la faire servir de base à celle d'*Aîsha*, sa compagne intellectuelle ; et il l'amena vers lui.

23. Et *Adam*, déclarant sa pensée, dit : celle-ci est véritablement substance de ma substance, et forme de ma forme ; et il l'appela *Aîsha*, faculté volitive efficiente, à cause du principe volitif intellectuel *Aîsh*, dont elle avait été tirée en substance.

24. Voilà pourquoi l'homme intellectuel, *Aîsh*, doit quitter son père et sa mère, et se réunir à sa compagne intellectuelle, *Aîsha*, sa faculté volitive ; afin de ne faire avec elle qu'un seul être sous une même forme.

25. Or, ils étaient l'un et l'autre entièrement découverts, sans aucun voile corporel qui déguisât leurs conceptions mentales, l'universel *Adam*, et sa faculté volitive *Aîsha* ; et ils ne se causaient entr'eux aucune honte.

(*A suivre*) Fabre d'Olivet.

GLANES

A l'Exposition de Chicago s'est tenu, du 21 au 25 Août, un Congrès des sciences psychiques dont l'influence sera certainement profonde et durable. De l'avis unanime de tous ceux qui y ont pris part, le succès dépasse toutes les espérances ; l'intérêt allant grandissant jusqu'à l'enthousiasme de la première à la dernière séance, et c'est dans le plus grand recueillement qu'a été écoutée la lecture des mémoires les plus savants. Bien que nombre des essais fussent longs et que les séances aient souvent dépassé le temps réglementaire, aucune impatience, aucune fatigue ne transpira de la part des auditeurs qui semblaient avides des faits, des résultats et des conclusions de ces études psychiques. A une ou deux exceptions près, il ne se produisit point d'interruptions ; et l'on n'eut à relever aucune vivacité soit de la part des orateurs soit du côté du public.

C'est avec autant de fermeté que d'aménité que le Dr Elliot Coues, Président du Comité, s'acquitta de ses délicates fonctions. On ne saurait trop louer son érudition et la souplesse de son esprit. De son côté, le Dr Hodgson se montra tout le temps du Congrès un collaborateur précieux et capable. Enfin M. W. H. Myers, le distingué délégué de la société anglaise des recherches psychiques, contribua par son influence personnelle, autant que par ses remarques suggestives et par ses discours élaborés avec soin, à l'éclat de cette solennité intellectuelle. Parmi les mémoires et les discours entendus, aucun ne fut médiocre ; la plupart furent remarquables. Notons encore que ce Congrès fut absolument cosmopolitain ; car non seulement des villes éloignées comme Boston et San-Francisco y étaient représentées, mais l'Angleterre, l'Allemagne, la France, l'Italie, le Brésil et autres lointains pays participèrent à cette rare symposie de la pensée.

Lors de la clôture du Congrès, M. Underwood qui

présidait rappela que l'honneur de l'idée première de ce Congrès revenait au colonel Bundy dont les ef forts et les sages plans contribuèrent puissamment au succès définitif de l'entreprise. Sur la proposition de MM. Myers et Hodgson un ordre du jour de reconnaissance fut ensuite voté à la mémoire de celui que la mort empêcha d'assister à l'éclosion de son œuvre.

Faute de place, nous énumérerons brièvement les discours et mémoires entendus au Congrès de Chicago.

C'est, d'abord, l'éloquent discours d'ouverture du Dr Elliot Coues, successeur de M. Bundy à la présidence du Comité. « Le moment semble venu et l'occasion des plus propices, dit l'orateur, pour la présentation, la discussion et si possible la solution par les principaux penseurs de tous pays, de quelques-uns des problèmes capitaux qui intéressent quiconque veut étudier l'origine, la nature et la destinée de l'homme ». Après avoir posé le caractère essentiellement scientifique des travaux du Congrès auxquel sont appelés, sans distinction, tous ceux qui admettent l'existence des phénomèmes psychiques — déistes ou athées, spiritualistes ou matérialistes, homme d'église ou libre-penseurs — le professeur Coues trace, à larges traits, un programme d'études d'une remarquable clarté. Puis viennent : Du Dr Richard Hodgson, « Le Témoignage humain et les phénomènes psychiques » ; de Mr Giles B. Stebbins « Résumé d'histoire et de critique du mouvement spiritualiste en Amérique depuis 1848 » ; du Rev. Minot J. Savage, « Interprétation spiritualiste des phénomènes psychiques » ; de sir Alfred R. Wallace, « Notes sur l'accroissement de l'opinion concernant les phénomèmes psychiques obscurs pendant les cinquante dernières années » ; de M. C. O'Byrne, « De la science psychique comme stimulateur » ; du Dr Xavier Dariex, « Projet d'une union générale pour l'expérimentation des phénomènes psychiques » ; de Frank Podmore, « Télépathie expérimentale » ; de Carl du Prel, « Programme d'occultisme expérimental » ; de L. Deinhard, « Question d'apparitions de fantômes » ; du Dr Holbrook, « Etude sur les Médiums » ; de Mistress le professeur Sidgwick, « Hallucinations véridiques contribuant à

l'évidence de la télépathie » ; du D[r] A. S. Wiltse, « Quelques expériences de transport de pensée et de leur signification » ; de W. Emmette Coleman, « Revue historique et critique de la Société théosophique » ; du professeur E. D. Cope, « Relation de la conscience avec ses bases physiques » ; du D[r] John Purdon, « Attractions nerveuses démontrées à l'aide du Sphygmographe » ; du professeur A. E. Dolbear, « Différences entre les phénomènes physiques et psychiques » ; de Mad. Elisabeth Lowe Watson, « Significations religieuses des révélations psychiques » ; de M. Myers, « Le soi abstrait » ; de B. F. Underwood, « Théories sur l'écriture automatique » ; de Mademoiselle Lilian Whiting, « Et ce qui vient »; de Mad. Hester M. Poole, « La Pensée et ses vibrations » ; de Charles Whedon, « Relation de la mémoire avec les expériences psychiques » ; du D[r] Georges Finzi, « Remarques sur les expériences de Milan avec Eusapia Paladino » ; du professeur Alexander, une description d'intéressants phénomènes psychiques au Brésil ; de M. Benj. B. Kinsburg, de nombreuses informations touchant les revues spiritualistes et psychiques ; du D[r] Edmond Montgomery un mémoire sur les songes, un de M[me] Sara Underwood sur l'écriture automatique ; un autre de M[me]. Janet E. Runtz-Rees sur la cristalomancie expérimentale ; d'autres enfin, de M. et M[me]. Coues sur les mouvements d'objets sans contact, de C. G. Davis sur la suggestion hypnotique, du professeur Oliver J. Lodge sur la difficulté de faire des expériences critiques touchant la source de l'intelligence manifestée dans les états apparents d'activité mentale.

La communication la plus curieuse nous paraît être celle du juge A. H. Dailey sur le cas de Mollie Fancher de Brooklyn. Aveugle et infirme depuis vingt-sept ans, cette femme discerne les objets sans le secours des yeux. De nombreuses constatations de cette faculté ont été faites par les docteurs Robert Ormiston et S. Fleet Speir. Elle a, à plusieurs reprises, lu le contenu des lettres scellées, sans même les prendre dans ses mains. Le docteur E. W. Wright, membre de la Société ophthalmologique d'Angleterre, déclare dans un rapport joint au mémoire de M. Dailey,

qu'elle est absolument aveugle. En terminant son rapport, le Dr Wright dit : « J'avais dans la poche interne de mon vêtement, au moins une vingtaine d'écheveaux de laine de couleurs assorties. En ramassant un dans ma main fermée sans quitter ma poche, je lui demandai d'en nommer la couleur. Elle fit le aussitôt, avec une promptitude marquée quand il s'agissait des couleurs primitives (le rouge, le jaune et le bleu); mais pour les nuances et les teintes, elle fut moins prompte, bien que toujours exacte. J'ignorais la couleur jusqu'à ce que l'épreuve fût faite, car c'est alors seulement que je regardais. Cachant au hasard un paragraphe de journal, je lui demandai ce qu'il contenait. Elle me donna les points essentiels de l'article, ce que je contrôlai en lisant ensuite. Je me suis efforcé de découvrir si elle feignait la cécité, en surveillant sa conduite et en l'éloignant par surprise de sa garde. Mais je n'ai réussi à trouver aucune fraude de sa part. En présence de ces faits, nous sommes d'avis qu'elle ne voit pas comme nous voyons. Quoique aveugle, cependant, elle voit. » On cite d'autres exemples où, de son lit qu'elle garde depuis vingt-sept ans, Mollie Fancher a décrit des amis et des personnes qui passaient dans la rue, non en vue de sa maison, et détaillé minutieusement leur allure et leur approche, jusqu'à ce qu'ils fussent à sa porte.

Signalons, pour terminer, la lecture de lettres reçues de William Crookes, de C. Flammarion, etc. toutes remplies de félicitations à l'égard des congressites. La clôture s'est faite avec une éloquente allocution de M. Myers sur « Les Evidences de la survivance après la mort ». Nos lecteurs voudront bien nous pardonner quelques barbarismes dans la traduction des titres des mémoires, mais nous n'avions pas d'autre moyen d'en conserver l'esprit intact.

Le Directeur-Gérant : F. Deschamps.

Saint-Amand (Cher.) — Imprimerie DESTENAY

Exégèse Biblique

et

Symbolique Chrétienne

Leçon professée au cours de l'Hôtel de Ville

PAR LOUIS MÉNARD, DOCTEUR ÈS-LETTRES.

On donne le nom d'Exégèse biblique à l'étude critique des textes de l'Ancien et du Nouveau testament. Les premiers essais d'exégèse biblique remontent au Traité théologico-politique du philosophe juif Spinosa; mais le véritable fondateur de cette science, si négligée en France, et en général dans les pays catholiques, fut un catholique français, Richard Simon, prêtre de l'Oratoire. « Spinosa, dit M. Renan, fut le Bacon de l'Exégèse; il entrevit une méthode qu'il ne pratiqua pas avec suite: Simon en fut le Galilée; il mit résolument la main à l'œuvre, et avec un surprenant génie, éleva d'un seul coup l'édifice de la science sur des bases qui n'ont pas été ébranlées ». L'ouvrage de Richard Simon intitulé *Histoire critique du Vieux Testament*, fut détruit par ordre de Bossuet, qui est fort durement traité par M. Renan à ce propos:

« La rage du rhéteur contre l'investigateur qui vient déranger ses belles phrases éclata comme un tonnerre. Esprit étroit, ennemi de l'instruction qui gênait ses partis pris, rempli de cette sotte prétention qu'a l'esprit français de suppléer à la science par le talent, indifférent

aux recherches positives et aux progrès de la critique, Bossuet en était toujours resté, en fait d'érudition biblique, à ses cahiers de la Sorbonne... Pour être juste, on doit ajouter que Bossuet n'était en tout ceci que le représentant de l'Eglise de France, et en quelque sorte le fondé de pouvoir de tous les défauts de l'esprit français. L'Eglise gallicane donna en cette occasion la mesure de sa médiocrité intellectuelle, de sa paresse pour la recherche, de son incurable pesanteur. Le coup fut décisif. Bossuet, assisté par La Reynie, tua les études bibliques en France pour plusieurs générations. Bientôt, la révocation de l'Edit de Nantes enleva le seul aiguillon qui donnât encore quelque activité scientifique au clergé catholique. La lutte des deux partis produisait de fortes études. Désormais la paresse l'emporte. La France verse absolument du côté de la littérature. L'Académie française et les gens du monde font la loi; la science perd toute autorité. La France devient une nation composée de conservateurs nigauds et de spirituels étourdis ».

Voltaire est presque aussi maltraité que Bossuet par M. Renan; car si l'un avait essayé d'étouffer l'Exégèse à sa naissance, l'autre en fit une arme de combat dans la lutte des partis. Pour l'école allemande, à laquelle M. Renan tient à se rattacher, le tort de Voltaire est de faire de la science sans pédantisme : « Je ne dis pas qu'au milieu de tout ce radotage, étincelant d'esprit, qui remplit le *Dictionnaire philosophique* et l'*Essai sur les mœurs*, il n'y ait des détails traités avec bon sens; mais rien n'est déduit d'une manière savante, les questions sont mal posées, ce sont des à peu près de conversation, des vues rapides d'homme du monde, parfois

justes, parfois hasardées, jamais fondées sur de solides recherches. L'auteur a raison fort souvent, mais le ton général est mauvais. Hâtons-nous d'ajouter que ces fades plaisanteries, ce ton narquois, ces hypocrites protestations, ces traits à la dérobée, étaient la conséquence de l'intolérance du temps. Les seuls qui n'aient pas le droit de s'en plaindre sont les orthodoxes ; on avait rendu la franchise et le sérieux impossibles ; on récoltait ce qu'on avait semé. Après tout, ce n'est pas à nous qu'il appartient ici d'être sévères. Si Voltaire a fait de la pauvre exégèse, c'est grâce à lui que nous avons le droit d'en faire de la bonne ».

A travers les sarcasmes de M. Renan contre Voltaire, on voit qu'il finit par lui rendre justice ; mais il le fait de mauvaise grâce et il a tort. Comme Voltaire, M. Renan a trouvé moyen de rendre la science profitable au public en lui donnant une forme littéraire. C'est lui qui force aujourd'hui tous ceux qui s'intéressent aux questions religieuses, à se placer sur le terrain de l'exégèse biblique, et son style a plus contribué à ce résultat que la lourde érudition des Allemands. La science de M. Renan sera contestée en Allemagne, où on trouve léger tout ce qui n'est pas lourd, mais son succès en France, il le doit moins à ses idées qu'à la manière dont il les exprime : la littérature n'est donc pas aussi méprisable qu'il le dit. Au reste, malgré sa mauvaise humeur contre l'esprit français, M. Renan a la bonne foi de reconnaitre que la France, qui avait eu la gloire de fonder l'exégèse biblique, eut encore l'honneur de lui imprimer une direction féconde, dont la génération suivante a su tirer profit. Jean Astruc, médecin

français, publia en 1743 un essai intitulé : *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moyse s'est servi pour composer le livre de la Genèse.* On voit par ce titre qu'Astruc attribuait ou faisait semblant d'attribuer à Moyse la rédaction du Pentateuque, selon une opinion qui était générale de son temps. Mais il essaya de montrer que Moyse, en composant la Genèse, n'a fait que partager par morceaux les mémoires anciens qu'il avait entre les mains et les mettre bout à bout. Il prouve sa thèse par les répétitions et les contradictions, par les dates interverties, et surtout par l'alternance du nom du Dieu des Juifs, que la Bible appelle tantôt Elohim, tantôt Iahweh. (On prononçait alors Jéhovah).

La distinction entre les éléments iahwistes et les éléments élohistes est restée le point de départ le plus solidement établi de toutes les recherches des savants. Astruc ne l'avait appliquée qu'à la Genèse : Michel Nicolas l'applique à tout le Pentateuque et considère ces deux noms de Dieu comme représentant deux tendances religieuses très différentes. Il admet l'existence de deux ouvrages, l'un iahwiste, l'autre élohiste ; des documents plus anciens, par exemple des généalogies, des chants populaires, des recueils tels que le *Livre du Juste* et le *Livre des guerres d'Iahweh*, ont été mis à profit par les auteurs de ces deux ouvrages, qui furent réunis et enchevêtrés l'un dans l'autre à une époque où l'antagonisme des deux tendances religieuses était déjà oublié. On peut, pour la rédaction finale du Pentateuque, descendre jusqu'à Esdras. Les conjectures de Michel Nicolas sur l'antiquité relative des documents élohistes et iah-

wistes, sur leur origine éphraïmite ou judéenne, ont trouvé des contradicteurs parmi les savants, mais on s'accorde à reconnaître que le Pentateuque est formé d'éléments hétérogènes, rédigés à différentes époques, et que les traditions recueillies dans la Bible appartiennent, les unes aux Israélites du Nord, les autres aux Judéens. On admet en outre qu'il y a une distinction à faire entre plusieurs documents élohistes dont le principal, inséré presque en entier dans la Bible, est généralement désigné sous le titre de *Livre des origines*. L'auteur de ce livre appartenait à la caste sacerdotale, tandis que les documents iahwistes représentent l'esprit et les tendances des prophètes.

Cosmogonie élohiste.

La diversité des traditions d'où est sortie la Bible se manifeste dès la première page par la juxta-position de deux cosmogonies différentes. Le Créateur s'appelle dans l'une Elohim, dans l'autre Iahweh. Le récit élohiste de la création forme le premier chapitre et les trois premiers versets du second chapitre.

« Au commencement, Dieu (Elohim) créa les cieux et la terre. Et la terre était déserte et vide, et les ténèbres couvraient l'abîme et le souffle de Dieu planait sur les eaux. Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière des ténèbres, et il appela la lumière jour, et les ténèbres il les appela nuit. Et il y eut soir, et il y eut matin. Premier jour.

« Et Dieu dit : Qu'il y ait un plafond entre les eaux pour les séparer les unes des autres. Et

Dieu fit le plafond et sépara les eaux supérieures des eaux inférieures. Et il en fut ainsi. Et Dieu nomma le plafond cieux. Et il y eut soir, et il y eut matin. Second jour.

« Et Dieu dit : Que les eaux au-dessous des cieux se réunissent en un seul lieu et que le sec apparaisse. Et il fut ainsi. Et Dieu nomma le sec terre, et l'amas des eaux mer. Et Dieu vit que cela était bon. Et Dieu dit : que la terre fasse germer l'herbe, la plante portant graine, l'arbre fruitier donnant, selon son espèce, du fruit ayant en lui sa graine sur la terre. Et il fut ainsi, et la terre produisit de l'herbe, des plantes portant graine selon leur espèce et des arbres donnent du fruit ayant en lui sa graine selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Et il y eut soir, et il y eut matin. Troisième jour.

« Et Dieu dit : Qu'il y ait des flambeaux au plafond des cieux pour séparer le jour de la nuit, et qu'ils servent de signes pour les époques et les jours et les années, et de flambeaux au plafond des cieux pour éclairer la terre. Et il fut ainsi. Et Dieu fit les deux grands flambeaux, le grand flambeau pour régler le jour, le petit flambeau pour régler la nuit, et les étoiles. Et Dieu les mit au plafond des cieux pour éclairer la terre et gouverner le jour et la nuit et séparer la lumière des ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon. Et il y eut soir et il y eut matin. Quatrième jour.

« Et Dieu dit : Que les eaux fourmillent d'une multitude d'animaux vivants et que les oiseaux volent au-dessus de la terre, à la face du plafond des cieux. Et Dieu créa les grands cétacés et toute âme vivante et rampante dont les eaux fourmillent, selon leurs espèces, et tous les oiseaux ailés selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon.

Et Dieu les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous et remplissez les eaux dans les mers, et que le volatile se multiplie sur la terre. Et il y eut soir et il y eut matin. Cinquième jour.

« Et Dieu dit : Que la terre produise chaque âme vivante selon son espèce ; le bétail, le reptile et les bêtes de la terre selon leur espèce Et il fut ainsi. Et Dieu fit les bêtes de la terre selon leur espèce et le bétail selon son espèce, et tout ce qui rampe sur la terre selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer et les oiseaux des cieux et le bétail, et sur tout reptile rampant sur la terre. Et Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu ; il les créa mâle et femelle, et il les bénit et il leur dit : Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre et soumettez-la, et vous dominerez sur les poissons de la mer et sur les oiseaux des cieux et sur toute bête rampant sur la terre. Et Dieu dit : Voilà, je vous donne toute herbe portant graine qui est sur la surface de la terre, et tout arbre où il y a du fruit portant graine, et cela sera votre nourriture. Et à toute bête de la terre et à tout oiseau des cieux et à tout ce qui rampe sur la terre ayant une âme vivante, tout légume d'herbe sera un aliment. Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voilà, c'était très bien. Et il y eut soir, et il y eut matin. Sixième jour.

« Et ainsi furent achevés les cieux et la terre et toute leur armée ; et Dieu ayant achevé le sixième jours l'ouvrage qu'il avait fait, il se reposa le septième jour de tout l'ouvrage qu'il avait fait. Et Dieu bénit le septième jour et le

sanctifia, parce qu'en ce jour il se reposa de tout l'ouvrage de création qu'il avait fait. Voilà comment furent créés la terre et les cieux. »

Daus la cosmogonie élohiste qui forme le début de la Genèse, la répartition de l'œuvre créatrice, en six journées suivies d'une journée de repos semble avoir pour but de donner une consécration religieuse au repos du septième jour qui existait chez les Israélites depuis un temps immémorial, peut-être depuis leur émigration de Chaldée. Les Chaldéens avaient établi une période hebdomadaire en rapport avec les sept planètes ; pour ôter à la semaine ce caractère astronomique, tout en conservant le repos du sabbat, l'auteur élohiste répartit en six jours les huit opérations qu'il énumère, de sorte que le troisième jour et le sixième en comprennent deux. Ces six jours de la création ont fort préoccupé les Chrétiens ; on a voulu y voir des périodes géologiques ; on s'est donné une peine incroyable pour retrouver toute la science moderne dans le premier chapitre de la Genèse. On aurait pu faire le même travail avec autant de succès sur la cosmogonie de Manou, sur la théogonie d'Hésiode ou sur le début des Métamorphoses d'Ovide. Tous les peuples ont essayé d'expliquer la formation du monde en adaptant à leurs conceptions religieuses les notions qu'ils pouvaient avoir en physique, en astronomie et en histoire naturelle.

Il est intéressant de comparer la cosmogonie des Juifs à celle des autres peuples de l'antiquité, mais on doit prendre garde de tirer de ces rapprochements des conclusions prématurées. On n'admet plus la haute antiquité de la mythologie juive, mais la date des autres mythologies est

fort incertaine. J'ai fait connaître dans les leçons précédentes de ce cours les deux cosmogonies des Egyptiens d'après les livres hermétiques, celle des Chaldéens d'après Béroze, celle des Grecs d'après Hésiode, celle des Brahmanes d'après le code de Manou, je n'ai donc pas besoin d'en parler ici. La cosmogonie phénicienne, d'après le peu que nous en savons par les fragments de Sanchoniathon, semble avoir placé à l'origine du monde un chaos c'est-à-dire un abîme ténébreux sur lequel flottait le souffle ou l'esprit. Par la force du désir, le chaos et l'esprit se mêlèrent et produisirent la matière ou le limon, qui avait la forme d'un œuf et qui contenait les germes de toutes choses. Il y eut d'abord des animaux privés de sentiment, puis des animaux pensants qui furent appelés contemplateurs du ciel. Ils s'éveillèrent au bruit de la foudre et les mâles s'unirent aux femelles. Quelques traits de ce tableau confus se retrouvent dans le premier chapitre de la Genèse. On en retrouverait d'autres dans Hésiode, dans Béroze et même dans Manou ; nous ne savons pas à quelle époque remontait l'ouvrage phénicien de Sanchoniathon, nous n'en avons que des fragments mutilés et traduits en grec par Philon de Biblos qui travestit souvent l'original par ses explications philosophiques et ses tendances évhéméristes.

Il importe assez peu d'ailleurs que le rédacteur du premier chapitre de la Genèse ait eu sous les yeux des cosmogonies étrangères et qu'il ait emprunté quelques détails aux Phéniciens, aux Chaldéens ou aux Egyptiens ; son récit est plus simple que tous les autres, et il en a fait une œuvre originale et vraiment juive par sa façon monothéiste de concevoir l'ordre général

de l'univers. Cependant Philon explique l'emploie du pluriel dans le récit de la création de l'homme en disant que les Anges y ont participé : « Après avoir dit que le reste avait été créé par Dieu, dans la seule création de l'homme, il (Moyse) montre une coopération étrangère. Dieu dit : Faisons l'homme à notre image ; ce mot *Faisons* indique la pluralité. Le Père universel s'adresse à ses Puissances et les charge de former la partie mortelle de notre âme en imitant l'art avec lequel il a formé lui-même notre partie raisonnable, car il juge bon que la faculté directrice de l'âme soit l'œuvre du chef et que ce qui doit obéir soit l'œuvre des sujets ». Cette opinion se trouve dans le Poimandrès d'Hermès Trismégiste ; l'homme typique, créé par Dieu, traverse les sept sphères, dont les gouverneurs le font participer à leur nature. La même idée est exposée par Macrobe, dans son commentaire sur le *Songe de Scipion.*

Cosmogonie iahwiste.

Si le récit élohiste de la création représente une tradition indigène, il est certain que cette tradition n'avait pas l'autorité d'un dogme, puisque les rédacteurs de la Bible ne se sont fait aucun scrupule de placer, immédiatement après, un récit tout différent et sur quelques points contradictoire. Ainsi, dans cette seconde cosmogonie, où le Créateur est désigné sous le nom d'Iahweh, la terre, au lieu d'émerger de l'océan primordial, est d'abord une surface aride, d'où s'élève ensuite un brouillard. Il n'est plus question des six jours. Au lieu d'une création

progressive des plantes, des animaux et de l'homme, dernier couronnement de l'œuvre, c'est au contraire l'homme qui sort le premier du limon terrestre, non pas l'espèce humaine, les mâles et les femelles, mais un premier ancêtre, puis le jardin qui lui est donné pour demeure et les animaux qui défilent devant lui ; après quoi la femme est tirée de sa chair.

« Le jour ou le Dieu Iahweh fit la terre et les cieux, il n'y avait aucun arbuste des champs sur la terre et aucune plante des champs ne germait encore, parce-que le Dieu Iahweh n'avait pas fait pleuvoir sur la terre, et qu'il n'y avait pas d'homme pour la cultiver. Alors une vapeur monta du sol et arrosa toute la surface de la terre. Et le Dieu Iahweh forma l'homme de la poussière de la terre et lui souffla dans le nez un souffle de vie, et l'homme fut une âme vivante. Et le Dieu Iahweh planta un jardin en Eden, vers l'Orient, et y mit l'homme qu'il avait formé. Et le Dieu Iahweh fit germer de la terre toutes sortes d'arbres agréables à la vue et bons pour la nourriture, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la science du bien et du mal.

« (Un fleuve sort de l'Eden pour arroser le jardin, et de là se divise en quatre bras. Le nom du premier est Pison ; il entoure toute la terre d'Hawilah, où il y a de l'or, et l'or de ce pays est excellent ; là aussi sont le bdellyum et la pierre d'onyx. Le nom du second fleuve est Gihon ; il entoure toute la terre de Coush. Le nom du troisième fleuve est le Tigre (Hiddeqel) ; il coule devant Assour. Et le quatrième fleuve est l'Euphrate).

« Et le Dieu Iahweh prit l'homme et l'établit

dans le jardin de Eden pour le cultiver et le garder. Et il fit un commandement à l'homme en disant : Tu pourras manger de tous les arbres du jardin, mais de l'arbre de la science du bien et du mal, tu n'en mangeras pas, car le jour où tu mangeras, tu mourras de mort. Et le Dieu Iahweh dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide qui lui convienne. Et le Dieu Iahweh forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux des cieux et les amena devant l'homme pour voir comment il les nommerait ; et tous les noms que l'homme leur donnerait devaient rester leurs noms. Et l'homme donna des noms à tous les bestiaux et à tous les oiseaux des cieux et à toutes les bêtes des champs, mais pour l'homme il ne trouva pas d'aide qui lui convînt. Alors le Dieu Iahweh fit tomber sur l'homme un profond sommeil qui l'endormit. Et il prit une de ses côtes et en renferma la place avec de la chair ; et de la côte qu'il avait prise à l'homme il bâtit une femme et l'amena à l'homme. Et l'homme dit : Cette fois c'est os de mes os et chair de ma chair ; elle sera appelée épouse, parce qu'elle a été prise de l'époux. C'est pourquoi l'homme quittera père et mère pour s'attacher à sa femme, et ils formeront une seule chair. Et tous deux étaient nus, l'homme et la femme, et ils n'en avaient pas honte.

« Or, le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que le Dieu Iahweh avait faits ; et il dit à la femme « Le Dieu a-t-il dit : Vous ne mangerez d'aucun arbre du jardin ? » Et la femme dit au serpent : « Nous mangeons des fruits des arbres du jardin, mais de l'arbre

qui est au milieu du jardin, le Dieu a dit: Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas, de peur que vous ne mouriez. » Et le serpent dit à la femme : Certainement vous ne mourrez pas, mais le Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des Dieux, sachant le bien et le mal. Et la femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable aux yeux et désirable pour l'intelligence; et elle prit de son fruit et en mangea, et en donna aussi à son mari qui était avec elle et il en mangea. Et les yeux de l'un et de l'autre furent ouverts et ils s'aperçurent qu'ils étaient nus ; et ils cousirent des feuilles de figuier et s'en firent des ceintures.

« Et ils entendirent le Dieu Iahweh qui se promenait dans le jardin à la fraîcheur du jour, et l'homme et sa femme se cachèrent de sa face parmi les arbres du jardin. Et le Dieu Iahweh appela l'homme et lui dit : Où es-tu ? Et il dit : Je t'ai entendu dans le jardin, et j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché. Et il dit : Qui t'a fait savoir que tu étais nu ? N'as-tu pas mangé de l'arbre dont je t'ai défendu de manger ? Et l'homme dit : La femme que tu m'as donnée pour compagne, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'ai mangé. Et le Dieu Iahweh dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela ? Et la femme dit : Le serpent m'a séduite et j'ai mangé. Et le Dieu Iahweh dit au serpent : Puisque tu as fait cela, sois maudit entre tous les animaux domestiques et toutes les bêtes sauvages. Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras la poussière de la terre tous les jours de ta vie. Et je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne : elle

t'écrasera la tête et tu lui mordras le talon. A la femme il dit : Je multiplierai les peines de tes grossesses ; dans la douleur tu enfanteras des fils, es tu auras besoin de ton mari et il sera ton maître. Et à l'homme il dit : Parce que tu as obéi à la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais dit : tu n'en mangeras pas, maudite sera la terre à cause de toi ; dans le travail tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie, et elle te produira l'épine et le chardon, et tu mangeras l'herbe des champs. A la sueur de ton visage tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu as été tiré, car tu es poussière et tu retourneras en poussière.

« Et l'homme appela sa femme Ève, car elle a été la mère de tous les vivants. Et le Dieu Iahweh fit à l'homme et à sa femme des habits de peau, et il les en vêtit. Et le Dieu Iahweh dit : Voilà que l'homme est devenu comme un de nous, sachant le bien et le mal. Empêchons maintenant qu'il n'étende la main pour prendre aussi de l'arbre de vie et n'en mange et ne vive éternellement. Et le Dieu Iahweh le chassa du jardin de Eden pour qu'il cultivât la terre d'où il a été pris, et il le mit dehors, et plaça à l'orient du jardin de Eden des Kéroubs avec la flamme de l'épée tournoyante pour garder le chemin de l'arbre de vie. »

Lorsqu'on lit les deux morceaux placés à la suite l'un de l'autre au commencement de la Bible, on se demande d'abord pourquoi le Créateur y est désigné par deux noms différents ; cette question n'a pas encore reçu de réponse satisfaisante. Quoique le nom d'Elohim soit un pluriel, le verbe est au singulier :

c'est que les hébraïsants appellent un pluriel de majesté. Mais M. Havet fait remarquer que cet idiotisme même a besoin d'être expliqué. L'explication la plus naturelle, selon lui, est qu'Elohim a été à l'origine un pluriel véritable, que les Israelites ont commencé par invoquer les Dieux, et il trouve dans la Bible plusieurs traces de ce polythéisme primitif. Une des plus curieuses est précisément dans le morceau iahwiste qui vient d'être cité, quand le Dieu Iahweh dit : « Voici que l'homme est devenu *comme un de nous.* » Dans ce passage, Iahweh peut être le premier des Dieux, mais il n'est pas le Dieu unique : S'il était seul de son espèce, au lieu de dire « comme un de nous », il dirait « comme moi ».

Outre la différence des noms divins, il y en a une aussi importante dans le ton de chacun de ces récits. « Dans le premier morceau, dit M. Reuss, la notion de Dieu est des plus élevées : il parle, et aussitôt les choses existent, parfaites, comme il les a conçues et voulues. Dans le second récit règne, nous ne voulons pas dire une autre conception de Dieu, mais un tout autre style : Dieu, pour créer l'homme, *prend* de la poussière, puis il *forme* sa créature, puis il lui *souffle* dans les narines le souffle vital. Il *plante* un jardin, *prend* l'homme pour l'y établir ; il *forme* aussi les bêtes et les *amène* à l'homme ; il *prend* une côte et *bâtit* la femme, après avoir *refermé* la plaie ouverte. Plus loin il se *promène* dans le jardin à la fraîcheur du soir et fait du bruit en marchant. On le voit, les anthropomorphismes abondent et sont en partie d'une naïveté telle que personne ne songe plus à les prendre à la lettre ». Ces formes

d'une mythologie naïve me font croire que le morceau iahwiste, quoique placé le second, est plus ancien que le morceau élohiste, dont la forme semble indiquer un commencement de réflexion philosophique, comme le début de la Théogonie d'Hésiode, après les préambules, et comme le discours d'Isis à son fils Hôros dans les livres hermétiques.

Les prophètes juifs ne font aucune allusion à la fable du paradis perdu, ce qui peut faire croire qu'elle a été empruntée à une mythologie étrangère. Le mot Keroub, ou Chérubin, n'est pas d'origine hébraïque ; c'est le nom des taureaux ailés à tête humaine que les Assyriens et les Perses plaçaient aux portes des palais royaux. Les Grecs en ont fait les griffons, gardiens des trésors. On voit souvent, dans les bas reliefs assyriens, des Anges barbus, coiffés d'un bonnet à triple rang de cornes et cueillant les fruits d'un arbre assez compliqué de forme qu'on désigne habituellement sous le nom d'arbre de vie. Quant au paradis, avec les quatre fleuves qui l'arrosent, les uns l'ont cherché en Arménie, près des sources du Tigre et de l'Euphrate, les autres ont cru le reconnaître dans l'Aryana du Zend Avesta, la première terre créée par Ormuzd, c'est-à-dire le plateau de Pamir, d'où s'échappent quatre grands fleuves, l'Indos, l'Helmend, l'Oxos et l'Iaxarte ; mais le Gihon, qui entoure l'Ethiopie, ne peut être que le Nil : le rédacteur du second chapitre de la Genèse donne une source commune à tous les grands fleuves dont il a entendu parler, de même qu'Homère fait sortir toutes les eaux douces du fleuve Océan. La désobéissance du premier couple humain est raconté dans un des livres

sacrés des Perses : le premier homme et la première femme, Meschia et Meschiane, avaient été créés purs par Ormuzd, mais, séduits par Ahriman, ils mangèrent des fruits et du lait, coupèrent les arbres et adorèrent les mauvais esprits. Le serpent est chez les Perses une incarnation du mauvais principe; dans la fable juive il n'est que le plus rusé des animaux : la croyance au Diable est étrangère à la mythologie hébraïque. Quand le symbole chrétien de la chute et de la rédemption se greffa sur la fable juive d'Adam et d'Ève, le serpent devint l'incarnation du Diable : dans les peintures chrétiennes, la mère de Dieu foule un serpent sous les pieds.

Il y a dans les traditions grecques des symboles qu'on peut rapprocher du récit de la Bible. L'homme tiré du limon et formé à la ressemblance des Dieux, ne se trouve, à la vérité, que dans un ouvrage récent, les Métamorphoses d'Ovide, mais les deux poèmes d'Hésiode exposent la fable de Promètheus et de Pandora, qui rappelle, non par la forme, mais par le sens, la fable juive d'Adam et d'Eve. Le Titan Promètheus, père de la race humaine, est enchaîné pour avoir ravi le feu du ciel : Adam est exilé du paradis pour avoir volé le fruit de l'arbre de la science. Le Keroub qui garde la route de l'arbre de vie fait penser à Hèphaistos qui forge les chaînes de Promètheus. La curiosité d'Ève intervient dans la fable comme celle de Pandora. J'expliquerai tout à l'heure la signification morale que le christianisme a donné à la fable d'Adam et d'Ève, je n'ai à parler en ce moment que de la mythologie juive. Si on s'en tient au texte de la Bible, cette fable, comme

celle de Pandora, est un tableau mythologique de la naissance de la civilisation. Le poète grec la rattache à la conquête du feu, source de toute industrie. Dès que Promètheus a ravi le feu du ciel, Zeus envoie aux hommes un mal pour compenser un bien : il charge Hèphaistos de modeler la vierge Pandora, qui représente à la fois la femme et la vie civilisée, car sans l'industrie, l'homme aurait sa femelle comme les animaux, mais la femme est une œuvre d'art. Ornée de tous les dons des Dieux, « aimant le luxe, et détestant la dure pauvreté », elle condamne l'homme au travail, et fait sortir de sa fatale amphore tous les maux inconnus à la vie sauvage : la naissance de la femme est la rançon de la conquête du feu.

(*à suivre*). LOUIS MÉNARD.

L'UPANISHAD DU GRAND ARANYAKA

(BRIHADARANYAKOPANISHAD)

(*Suite et fin*)

TROISIÈME BRAHMANA

1. Celui qui désire : « Puissé-je obtenir quelque chose de grand, » pendant la marche du soleil au nord, pendant la quinzaine croissante, un jour propice, ayant pratiqué durant douze jours les observances de l'upasad [1], dans un vase rond ou carré en bois d'udumbara ayant cueilli et rassemblé toutes sortes d'herbes et de fruits, ayant balayé et frotté, ayant apporté du feu, ayant préparé le beurre fondu par la série régulière des cérémonies, avec une mansion lunaire mâle ayant pilé la mixture et l'ayant placée au milieu, il fait une libation.

2. « *Tous les Dieux en toi, Jâtavedas* [2], *qui, obliques, tuent les désirs des hommes, à ceux-là j'offre en libation cette portion ; que, rassasiés, ils me rassasient tous mes désirs.*

« Svâhâ.

3. « *Toi qui, oblique, te mets en travers, te disant : — C'est moi qui suis la Séparatrice, — à celle-là, qui est toi, avec une goutte de beurre fondu je sacrifie : la Réparatrice.*

« Svâhâ. »

Disant :

« *Prajâpati, il n'y a pas d'autre que toi......* » [3]

Il verse la troisième libation.

[1] Solennité qui forme une partie de la liturgie du sacrifice nommé *jyotishtoma*. Les observances consistent à boire du lait, de moins en moins, à dormir sur le sol, pratiquer la continence et le silence.

[2] Nom d'Agni.

[3] Rig-Veda, X, 121, 10.

4. « A l'aîné Svâhâ, au meilleur Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« Au souffle Svâhâ, à l'excellente Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A la voix Svâhâ, au point d'appui Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A l'œil Svâhâ, au succès Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A l'oreille Svâhâ, au lieu Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« Au manas Svâhâ, à la génération Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« Au sperme Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

5. « Au passé Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« Au futur Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A chaque chose Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A toute chose Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

6. « A la terre Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A l'atmosphère Svâha. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« Au ciel Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« Aux points cardinaux Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« Au brahma Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« Au kshatra Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

7. « A BHUS Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A BHUVAS Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A SVAR Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A BHUS BHUVAS SVAR Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

8. « A Agni Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A Soma Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A l'Éclat Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide nans la mixture.

« A Çrî Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A Lakshmî Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation daus le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A Savitar Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A Sarasvatî Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

« A tous les Dieux Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans le mixture.

« A Prajâpati Svâhâ. » Avec ces mots ayant versé une libation dans le feu, il fait couler le reste de liquide dans la mixture.

9. Et puis il la caresse de la main.

« Tu vagabondes, tu es flamboyante, tu es pleine, tu es consistante, tu es le palais unique, tu es le *hin*[1] passé, tu es le *hin* présent, tu es l'udgîtha passé, tu es l'udgîtha présent, tu es le verset, tu es le répons, tu es celle qui brille dans l'humide, tu es le large puissant, tu es le haut puissant, tu es l'éclat, tu es la nourriture, tu es la fin, tu es l'absorption. »

10. Et puis il l'élève.

« *Tu es le cru, car le cru de toi en moi, car c'est le Roi, le Seigneur, le Souverain. Que le Roi, le Seigneur me fasse souverain.* »

11. Et puis il avale une gorgée.

« DE SAVITAR CETTE EXCELLENTE

« *C'est du miel que versent les vents au pieux, du miel les rivières, mielleuses nous soient les plantes.*

« Bhus. Svâhâ.

12. « SPLENDEUR DU DIEU ADORONS-LA.

« *Du miel la nuit et les aurores, mielleuse la poussière terrestre, du miel nous soit le ciel, le Père.*

« Bhuvas. Svâhâ.

13. « QU'IL METTE EN ACTIVITÉ NOS PENSÉES.

[1] Syllabe employée dans les invocations.

« *Mielleux le roi de la forêt, mielleux soit le soleil, mielleuses les vaches nous soient.*

« Svar. Svâhâ. »

Et toute la Sâvitrî il l'a dit d'un trait, et toutes les mielleuses, et toutes les syllabes saintes.

« Moi ceci tout entier puissé-je l'être. Bhus. Bhuvas. Svar. Svâhâ. »

A la fin, ayant avalé une gorgée, s'étant lavé les mains, derrière le feu, la tête tournée vers l'orient, il se couche.

14. Au matin, il adore le Soleil.

« Des horizons tu es le lotus unique. Moi, des hommes le lotus unique, puissé-je l'être. »

Venant comme il est allé, derrière le feu assis, il murmure la transmission.

15. Or, cela, Uddâlaka Aruni, l'ayant dit à Vâjasaneya Yâjñavalkya, son disciple, lui dit encore : « Si on la versait sur un tronc desséché, il naîtrait des branches, il pousserait des feuilles. »

16. Et or, cela, Vâjasaneya Yâjñavalkya, l'ayant dit à Madhuka Paingya, son disciple, lui dit encore : « Si on la versait..... »

17. Et or, cela, Madhuka Paingya, l'ayant dit à Cûda Bhâgavitti, son disciple, lui dit encore : « Si on la versait..... »

18. Et or, cela, Cûda Bhâgavitti, l'ayant dit à Jânaki Ayahsthûna, son disciple, lui dit encore : « Si on la versait.... »

19. Et or, cela, Jânaki Ayahsthûna, l'ayant dit à Satyakâma Jâbâla, son disciple, lui dit encore : « Si on la versait..... »

20. Et or, cela, Satyakâma Jâbâla, l'ayant dit à ses disciples, leur dit encore : « Si on la versait sur un tronc desséché, il naîtrait des branches, il pousserait des feuilles. » Cela, qu'on ne le dise à personne, hors le fils et le disciple.

21. Il y a quatre objets en udumbara : la coupe en

udumbara, la cuiller en udumbara, la bûche en udumbara, le couple de pilons en udumbara.

22. Il y a dix céréales cultivées : les riz et les orges, les sésames et les fèves, les millets et les chènevis, et les froments, et les lentilles, et les khalvas, et les vesces. Ces céréales, les ayant broyées ensemble, on les arrose avec du petit lait, du miel, du beurre fondu. On fait une libation de beurre clarifié.

QUATRIÈME BRAHMANA

1. De ces êtres en vérité la terre est le suc, de la terre les eaux, des eaux les plantes, des plantes les fleurs, des fleurs les fruits, des fruits l'homme, de l'homme le sperme.

2. Or, Prajâpati considéra :

« Allons, que je lui procure un point d'appui. »

Et il émit la femme. L'ayant émise, il l'adora en bas. Qu'on adore la femme en bas. Car elle est Çrî.

Son pressoir érigé, il le gonfla ; il la frappa de plusieurs coups.

3, Elle a pour autel le bassin, les poils pour gazon, la peau pour presse à soma. Celui qui flamboie au milieu, c'est les vulves. Or, aussi grand est le monde de celui qui sacrifie un sacrifice vajapeya, aussi grand à celui-là est son monde. Celui qui, connaissant ainsi, pratique le jeu de dessous, celui-là enlève pour lui les bonnes actions des femmes. Mais celui qui, sans connaître ceci, pratique le jeu de dessous, de celui-là les femmes enlèvent les bonnes actions.

4. En vérité, c'est là ce que sachant Uddâlaka Aruni a dit ; en vérité, c'est là ce que sachant Nâka Audgalya a dit ; en vérité, c'est là ce que sachant Kumârahârita a dit :

« Ils sont nombreux, les mortels de famille brahmanique qui, sans vigueur, sans bonnes actions, s'en vont de ce monde, qui, ne connaissant pas cela, pratiquent le jeu de dessous. »

5. Abondant ou non, de lui endormi ou éveillé ce sperme qui jaillit, qu'il le recueille, ou bien qu'il l'accompagne d'une formule :

« *Ce sperme qui de moi aujourd'hui a jailli sur la terre, et celui aussi qui a coulé sur les plantes, et celui dans les eaux, ce sperme je le prends à moi. Qu'en moi revienne la vigueur, revienne l'éclat, revienne la chance, reviennent les feux sages. Qu'ils reprennent leur place.* »

Il en prend avec le pouce et l'annulaire, et il en frotte l'espace entre les seins ou entre les sourcils.

6. Et puis, si c'est dans l'eau et qu'il y voit son âtman, qu'il prononce alors cette formule :

« *En moi l'éclat, la vigueur, la gloire, la richesse, les bonnes actions.* »

7. Or, en vérité, celle-là est Çrî entre les femmes qui vient de quitter ses linges souillés. C'est pourquoi, s'approchant d'une femme qui a quitté ses linges souillés, glorieuse, qu'on la sollicite; si elle ne se donne pas, qu'on l'achète hardiment ; si elle ne se donne pas encore, la frappant hardiment du bâton ou de la main, qu'on la surmonte :

« *Par la vigueur, à toi, par la gloire, la gloire je la reprends.* »

Du coup, elle devient sans gloire.

8. Si l'on désire : « Qu'elle m'aime, » plaçant profondément en elle sa chose, collant la bouche à la bouche, caressant le bassin, qu'on murmure :

« *Du membre, du membre tu nais, du cœur tu jaillis ; tu es l'extrait des membres ; comme une b[illegible]sée d'une flèche empoisonnée, affole-la.* »

9. Et puis si l'on désire : « Qu'elle ne conçoive pas, » plaçant profondément en elle sa chose, collant la bouche à la bouche, après avoir exhalé vers elle, qu'on inhale :

« *Par la vigueur, à toi, par le sperme, le sperme je le reprends.* »

Du coup, elle devient sans sperme.

10. Et puis si l'on désire : « Qu'elle conçoive, » plaçant profondément en elle sa chose, collant la bouche à la bouche, après avoir inhalé, qu'on exhale vers elle :

« *Par la vigueur, en toi, par le sperme, le sperme je le dépose.* »

Du coup, elle devient enceinte.

11. Et puis si l'on a une femme qui ait un amant, si on le hait, ayant apporté un feu dans un vase de terre crue, à rebours, étendant une jonchée de tiges ; sur ce feu ayant oint de beurre fondant trois pointes de flèches à rebours, qu'on fasse une libation.

« *Tu as fait une libation dans mon feu : vœux et longs espoirs, je te les reprends.*

« Un tel, » et il dit un des noms.

« *Tu as fait une libation dans mon feu : fils et troupeaux, je te les reprends.*

« Un tel, » et il dit un des noms.

« *Tu as fait une libation dans mon feu : souffle exhalé et inhalé, je te les reprends.*

« Un tel, » et il dit un des noms.

En vérité, celui-là, sans vigueur, privé de mérite, s'en va de ce monde, celui que maudit un brahmane qui connaît ainsi.

C'est pourquoi, qu'on ne cherche pas à plaisanter avec la femme d'un çrotiya qui connaît ainsi, et encore bien moins... Car celui qui connaît ainsi est le plus fort.

12. Et puis, pendant que la femme a ses règles, que, durant trois jours, elle ne boive pas dans un vase de métal, ayant un vêtement neuf ; que ni un vrishala [1] ni une vrishalî ne la touche ; à la fin des trois nuits, après un bain, qu'on lui fasse piler du riz.

13. Si l'on désire : « Qu'un fils au teint clair me naisse, qu'il récite un Veda, qu'il vive une pleine vie » : ayant fait cuire de la bouillie de riz au lait ;

[1] Synonyme de *çûdra*.

qu'ils la mangent tous deux avec du beurre : ils sont capables de faire un tel fils.

14. Et si l'on désire : « Qu'un fils roux, aux yeux bruns, me naisse, qu'il récite deux Vedas, qu'il vive une pleine vie » : ayant fait cuire de la bouillie de riz au petit lait, qu'ils la mangent tous deux avec du beurre : ils sont capables de faire un tel fils.

15. Et si l'on désire : « Qu'un fils au teint foncé, aux yeux rouges, me naisse, qu'il récite trois Vedas, qu'il vive une pleine vie » : ayant fait cuire de la bouillie de riz à l'eau, qu'ils la mangent tous deux avec du beurre : ils sont capables de faire un tel fils.

16. Et si l'on désire : « Qu'une fille instruite me naisse, qu'elle vive une pleine vie » : ayant fait cuire de la bouillie de riz avec du sésame, qu'ils la mangent tous deux avec du beurre : ils sont capables de faire une telle fille.

17. Et si l'on désire : « Qu'un fils instruit, célèbre, qui aille dans les réunions, très-écouté, me naisse, qu'il récite tous les Vedas, qu'il vive une pleine vie » : ayant fait cuire de la bouillie de riz avec de la viande, qu'ils la mangent tous deux avec du beurre : ils sont capables de faire un tel fils. (Du taurillon ou du taureau).

18. Et puis, vers le matin, ayant fait du beurre fondu comme pour le sthâlîpâka [1], il en verse en libation à petits coups :

« A Agni. Svâhâ.

« A Anumati. Svâhâ.

« Au Dieu Savitar, qui accomplit vraiment son œuvre. Svâhâ. »

Ayant fait la libation, en ayant pris, il en goûte. Ayant goûté, il tend à sa compagne. S'étant lavé les mains, ayant rempli un vase à eau, trois fois il l'en asperge.

« *Lève-toi d'ici, Viçvâvasu ; cherche une autre*

1 Orge ou riz cuit dans du lait, employé souvent comme offrande.

épouse désirable vers qui aller ; laisse l'épouse à l'époux. »

19. Et puis il se rapproche d'elle :

« *Me voici, te voilà* ; *te voilà, me voici. Je suis le Sâman, tu es la Ric* ; *je suis le ciel, tu es la terre.*

« *Tous deux, viens, que nous nous embrassions, pour déposer ensemble le sperme, pour un mâle, pour un fils, pour la richesse.*

20. Et puis il lui écarte les cuisses.

« Que le ciel et la terre s'écartent. »

Ayant placé profondément en elle sa chose, collant la bouche à la bouche, trois fois dans le sens des poils il la caresse.

« *Que Vishnu arrange la matrice, que Tvashtar pare les formes, que Prajâpati verse, que Dhâtar mette en toi un embryon.*

« *Dépose un embryon, Sinîvâlî ; dépose un embryon, Prithushṭukâ ; un embryon en toi ont déposé les deux Dieux Açvins aux guirlandes de lotus.*

21. « *D'or sont faites les deux aranîs avec lesquelles les deux Dieux Açvins ont baratté : cet embryon en toi nous le déposons pour que tu enfantes au dixième mois.*

« *De même que la terre a Agni pour embryon, de même que la lumière céleste est enceinte d'Indra, de même que Vâyu est l'embryon des régions célestes, ainsi je dépose en toi l'embryon.* »

Et il dit le nom.

22. Quand elle va accoucher, il l'asperge d'eau.

« *De même que le vent balance de tous côtés un étang de lotus, qu'ainsi ton embryon s'agite ; qu'il descende avec l'enveloppe.*

« *D'Indra voilà le chemin fait, avec la fermeture, avec l'enveloppe* ; *sors avec l'embryon, et aussi le délivre.* »

23. Après la naissance, ayant apporté un feu, ayant pris l'enfant sur ses genoux, apportant dans un vase

de métal un mélange de beurre et de petit lait, il fait libation de ce mélange, à petits coups.

« *Dans cette mienne maison croissant, puissé-je nourrir un millier ; que dans sa descendance il n'y ait interruption de postérité ni de bétail.*

« Svâhâ. Les souffles en moi j'en fais libation en toi par le manas. Svâhâ.

24. « *Tout ce que j'ai pu faire en trop, tout ce que j'ai pu faire en moins, qu'Agni Svishtakrit, sachant, rende ceci bien sacrifié, bien versé en libation.*

« Svâhâ. »

25. Et puis il fait pour la longévité. Lui parlant à l'oreille droite : « Voix, voix, » dit-il trois fois.

Et puis il fait le choix du nom : « Tu es Veda. » Et que ce soit là son nom mystérieux.

Et puis, ayant mêlé ensemble du petit lait, du miel et du beurre fondu, avec de l'or que rien ne dissimule, il en fait goûter.

« Je dépose en toi BHUS, je dépose en toi BHUVAS, je dépose en toi SVAR, BHUS BHUVAS SVAR, je dépose en toi tout. »

26. Et puis il la caresse.

« *Sois pierre, sois hache, sois de l'or qui ne s'écoule pas : en vérité, tu es mon âtman, sous le nom de fils. Vis cent automnes.* »

27. Et puis il s'adresse à la mère :

« *Tu es Idâ Maitrâvarunî. Femme de mâle, tu as enfanté un mâle. Sois mère de mâle, toi, celle qui nous as fait père de mâle.* »

28. Et ensuite, le donnant à sa mère, il le met au sein.

« *Ce sein de toi qui est intarissable, qui est bienfaisant, qui porte des trésors, qui possède des richesses, qui a de beaux dons, par lequel tu nourris toutes les excellences, Sarasvatî, donne-le ici à téter.* »

29. En vérité, on dit de lui : « Ah oui, tu as dépassé ton père ; ah oui, tu as dépassé ton grand-père ;

ah oui, il a atteint le plus haut faîte en fortune, en gloire, en éclat brahmanique, le fils qui naît d'un brahmane qui connaît ainsi. »

30. Voici la transmission :

Nous avons eu ceci de Bhâradvâjîputra, Bhâradvâjîputra de Vâtsîmândavîputra, Vâtsîmândavîputra de Pârâçarîputra, Pârâçarîputra de Gârgîputra, Gârgîputra de Pârâçarîkaundinîputra, Pârâçarîkaundinîputra de Gârgîputra, Gârgîputra de Gârgîputra, Gârgîputra de Bâdejîputra, Bâdejîputra de Maushikîputra, Maushikîputra de Hârikarnîputra, Hârikarnîputra de Bhâradvâjîputra, Bhâradvâjîputra de Paingîputra, Paingîputra de Çaunakîputra, Çaunakîputra

31. De Kâçyapîbâlâkyâmâtharîputra, Kâçyapîbâlâkyâmâtharîputra de Kautsîputra, Kautsîputra de Baudhîputra, Baudhîputra de Çâlankâyanîputra, Çalankâyanîputra de Vârshaganîputra, Vârshaganîputra de Gautamîputra, Gautamîputra d'Atreyîputra, Atreyîputra de Gautamîputra, Gautamîputrâ de Vâtsîputra, Vâtsîputra de Bhâradvâjîputra, Bhâradvâjîputra de Pârâçarîputra, Pârâçarîputra de Vârkârunîputra, Vârkârunîputra d'Artabhâgîputra, Artabhâgîputra de Çaungîputra, Çaungîputra de Sânkritîputra, Sânkritîputra

32. D'Alambîputra, Alambîputra d'Alambâyanîputra, Alambâyanîputra de Jâyantîputra, Jâyantîputra de Mândûkâyanîputra, Mândûkâyanîputra de Mândûkîputra, Mândûkîputra de Çândilîputra, Çândilîputra de Râthîtarîputra, Râthîtarîputra des deux Krauñcikîputra, les deux Krauñcikîputra de Baidabhritîputra, Baidabhritîputra de Bhâlukîputra, Bhâlukîputra de Prâcînayogîputra, Prâcînayogîputra de Sâñjîvîputra, Sâñjîvîputra de Kârkaçeyîputra, Kârkaçeyîputra

33. De Prâçnîputra Asurivâsin, Prâçnîputra d'Asurâyana, Asurâyana d'Asuri, Asuri de Yâjñavalkya, Yâjñavalkya d'Uddâlaka, Uddâlaka d'Aruna, Aruna d'Upaveçi, Upaveçi de Kuçri, Kuçri de Vâjaçravas, Vâjaçravas de Jihvâvant Bâdhyoga, Jihvâvant Bâdhyoga d'Asita Vârshagana, Asita Vârshagana de Ha-

rita Kaçyapa, Harita Kaçyapa de Çilpa Kaçyapa, Çilpa Kaçyapa de Kaçyapa Naidhruvi, Kaçyapa Naidhruvi de Vâc, Vâc d'Ambhinî, Ambhinî d'Aditya. Ces yajus blancs d'Aditya que voici sont publiés par Vâjasaneya Yâjñavalkya.

A. Ferdinand Herold.

Le Livre de Jamblique

SUR

LES MYSTÈRES

Traduit du grec par Pierre Quillard

9. Je suppose que tu demandes — et ce doute est le tien — pourquoi, les dieux habitant seulement le ciel, les théurges invoquent des dieux terrestres et souterrains ? Mais ta question est intacte dans son point de départ, que les dieux habitent seulement le ciel : en effet, tout est plein d'eux. Mais d'où vient que certains d'entre eux sont appelés aquatiques ou aériens et ont reçu en partage les uns une région, les autres une autre et qu'il leur ait été distribué des portions des corps circonscrites, bien qu'ils possèdent une puissance infinie, indivisible et illimitée ? Comment conserveront-ils leur union réciproque s'ils sont circonscrits par des déterminations particulières et séparés par la diversité des lieux et des corps qui leur sont subordonnés ?

A toutes ces questions et aux innombrables questions similaires, il n'y a qu'une seule solution si l'on considère comment se fait la répartition divine. La divinité, qu'elle ait reçu en partage certaines parties de l'univers, par exemple le ciel ou la terre, ou des villes sacrées, ou des pays, ou même des bois ou des statues sacrées rayonne au dehors de tout, comme le soleil illumine tout de ses rayons au dehors de

lui. De même que la lumière enveloppe ce qu'elle illumine, de même la puissance des dieux contient tout ce qui participe d'elle au dehors d'elle. Et de même que la lumière est dans l'air sans lui être mêlée (cela est évident puisque rien ne reste en lui de la lumière quand a disparu l'objet lumineux, quoique la chaleur y subsiste après l'éloignement du calorique) aussi la lumière des dieux resplendit séparément et pénètre tout en demeurant stable en elle-même. La lumière que l'on voit est continue et partout totale et identique, sans qu'il soit possible d'en isoler séparément une partie ou de l'enclore dans un cercle ni de séparer la lumière de ce qui la produit.

De même l'univers qui est divisible se partage la lumière une et indivisible des dieux. Celle-ci est partout totale et identique et présente indivisiblement à tout ce qui peut y participer ; elle remplit tout de sa puissance parfaite et, selon une excellence infinie de causalité, elle contient tout en elle et partout elle est conjointe à elle-même et unit les fins aux principes. C'est cela qu'imitent le ciel et le monde qui dans leur mouvement circulaire sont unis à eux-mêmes et entraînent les éléments dans une révolution circulaire ; ils contiennent tout ce qui dépend d'eux et est attiré vers eux, le limitent par des mesures égales, joignent les termes les plus éloignés et les fins aux principes, comme le ciel est joint à la terre et font de tout avec tout une seule continuité et un seul accord.

Celui qui contemple cette image manifeste des dieux, si bien unie, ne rougirait-il pas d'avoir sur les dieux qui en sont la cause une autre opinion et d'introduire en eux des fractions, des

séparations et des circonscriptions corporelles ? Pour moi, je crois que tout le monde pense comme j'ai dit. En effet, s'il n'y a aucune relation et aucun rapport de mesure, aucune communauté d'essence, aucune connexion selon la puissance ou selon l'acte entre l'organisant ou l'organisé, il n'y a pour ainsi dire en celui-ci rien d'une extension suivant la distance ni d'une limitation locale ni d'une séparation en parties ni d'aucune similitude innée provenant de la présenee des dieux. En effet, dans les êtres semblables selon l'essence et selon l'acte ou conformes en quelque manière ou du même genre on peut remarquer un enveloppement des uns par les autres et une subordination ; mais dans les êtres absolument différents en tout quelle réaction, quelle pénétration totale, ou quelle circonscription partielle ou quelle détermination locale ou quoi de tel peut-on raisonnablement imaginer ! Mais je pense que les corps, qui participent aux qualités divines, y participent les uns aethérécnnement, les autres aériennement, les autres aquatiquement : c'est en considération de cela que la science des œuvres divines se sert d'appropriations et d'invocations d'après cette division et cette affinité.

10. Voilà ce qu'il y a à dire sur la distribution dans l'univers des êtres supérieurs. Mais ensuite tu introduis une autre division et tu distingues leurs essences, d'après la distinction du sensible et de l'insensible. Quant à moi, je n'admets pas une telle division. En effet, aucune des espèces supérieures n'est passible, ni impassible de manière à se distinguer ainsi du passible, ni capable non plus par la nature de subir les passions et de s'en délivrer seulement par la vertu

ou quelque autre mérite de constitution. Mais c'est comme entièrement en dehors de l'opposition du passible et de l'impassible et pour posséder en essence l'immuable fixité que je place en elles toutes l'impassibilité et l'immutabilité.

Considère en effet, si tu le veux, la dernière des espèces divines, l'âme pure de corps. Qu'a-t-elle besoin de la genèse dans la volupté ou de la régression à la nature qui se fait en elle, puis qu'elle est surnaturelle et animée d'une vie qui n'a pas eu de naissance? Pourquoi participerait-elle à la peine qui conduit à la destruction et dissout l'harmonie du corps, puisqu'elle est hors de tout corps et de toute nature assignée au corps et absolument séparée de l'harmonie qui descend vers le corps de celle qui se trouve dans l'âme? Elle n'a pas besoin non plus des passions qui précèdent la sensation; car elle n'est pas du tout contenue dans un corps et n'y étant point captive elle n'a pas besoin des organes corporels pour la mettre en relation avec les autres corps qui sont en dehors. Parfaitement indivisible, permanente dans une forme unique, incorporelle en soi, sans communauté aucune avec le corps engendré et patient, elle ne peut rien subir de la division et du changement ni rien avoir qui tienne de la sensibilité et de la passion.

Mais même quand elle s'est unie à un corps, elle ne pâtit point non plus que les notions rationnelles qu'elle leur donne; car celles-ci sont des formes simples et uniformes qui ne reçoivent aucun trouble ni aucun déplacement hors d'elles-mêmes. Elle est bien la cause pour laquelle le composé pâtit; mais la cause n'est point la même

que ce qu'elle détermine. Ainsi pour les êtres vivants engendrés et corruptibles, l'âme est la génératrice première tout en demeurant en elle-même non engendrée et incorruptible ; et tandis que ce qui participe à l'âme et ne possède point pleinement la vie et l'existence est lié à l'indéfini et à la différence de la matière, elle-même reste immuable. Car elle est par essence supérieure à la passion, mais non point comme si elle avait acquis son impassibilité d'après le choix qui incline vers les alternatives ni même par une participation habituelle ou en puissance et après coup.

Puis donc que pour la dernière des espèces supérieures, l'âme, nous avons montré qu'elle ne pouvait point participer à la passion, comment assignerions-nous une telle participation aux daimones et aux héros qui sont éternels, qui accompagnent les dieux partout, qui gardent toujours l'arrangement divin du monde et observent l'ordre divin et ne l'abandonnent jamais? Nous savons que la passion est quelque chose de désordonné, de défectueux, d'irrégulier, et qui ne s'appartient pas, mais est toujours adapté à ce qui le contient et dont il est l'esclave pour la génération. Elle convient donc à tout autre espèce plutôt qu'à celle qui existe éternellement, qui est dépendante des dieux et observe le même ordre qu'eux et accomplit avec eux la même évolution. Les daimones et tous les êtres des espèces supérieures qui viennent après eux sont donc impassibles.

11. Pourquoi donc, dans les sacrifices, fait-on tant de cérémonies à leur adresse comme s'ils étaient susceptibles de passions? A mon sens pour parler ainsi, il faut n'avoir pas l'expérience

de la mystagogie sacrée. En effet, parmi les rites que l'on observe chaque fois dans les sacrifices, les uns ont une cause ineffable et qui dépasse la raison ; les autres de toute éternité sont consacrés comme des symboles aux espèces supérieures. Ils prennent les uns une image, les autres une autre ; de même que la nature créatrice a représenté les formes visibles des raisons cachées ; d'autres ont un caractère honorifique ou bien ont en vue une imitation ou une affinité ; quelques-uns sont destinés à nous être utiles ; ils nous purifient et détruisent en nous les passions humaines ou écartent de nous les malheurs qui nous menacent. Néanmoins on ne saurait accorder qu'une partie quelconque du culte s'adresse aux dieux qu'on honore ou aux daimones comme à des êtres passibles : car l'essence éternelle par elle-même et incorporelle n'est point capable de recevoir un changement provenant des corps.

En admettant même qu'elle trouvât à cela la plus grande utilité, elle n'aurait nullement besoin des hommes pour un tel culte : car elle est comblée elle-même par elle-même et par la nature de l'univers et par la perfection dans la genèse. Si l'on peut parler ainsi, avant d'avoir besoin elle reçoit de quoi la satisfaire à cause de la totalité complète du monde et de sa propre plénitude et parce que toutes les espèces supérieures sont remplies de biens propres.

Ceci donc nous doit exhorter au culte des êtres sans mélange que nous l'approprions et nous l'adoptons à ceux qui nous sont supérieurs et parce que pur il s'adresse à des êtres purs, impassible à des êtres impassibles. Pour en venir aux détails, nous disons que l'érection des

phallos est un signe de la puissance génératrice et que celle-ci est provoquée à la génération du monde : c'est en effet au printemps que l'on consacre la plupart de ces images, alors que le monde entier reçoit des dieux les germes de la genèse totale. Quant aux paroles obscènes elles signifient, je pense, la privation des biens attachée à la matière et la difformité primitive des choses destinées à un arrangement futur : car elles ont besoin d'être arrangées et le désirent d'autant plus qu'elles accusent davantage leur infamie. Ainsi donc elles poursuivent les causes des formes et des beautés en apprenant leur honte à l'élocution de honteuses paroles. Elles se détournent de l'accomplissement des actes honteux, pour en avoir manifesté la science par des mots et elles dirigent leur désir vers le contraire.

Mais il y a une autre raison. Les forces des passions humaines, si on les contraint entièrement en nous, deviennent plus violentes ; si elles passent à l'acte, elles sont courtes et ne dépassent pas la mesure ; elles se réjouissent modérément et sont satisfaites ; elles sont ainsi purifiées et s'apaisent par la persuasion et non par la violence. C'est pourquoi dans la comédie et la tragédie en voyant les passions d'autrui nous calmons les nôtres, nous les rendons plus mesurées et nous les purifions. Ainsi dans certains spectacles et dans certaines auditions sacrées de choses honteuses, nous sommes délivrés de la faute qui pourrait en provenir pour nous par les actes.

C'est donc pour la santé de notre âme, pour la modération des maux qui lui sont innés par la genèse, pour dénouer ses liens et les rejeter

loin d'elle que sont instituées ces cérémonies. Hérakleitos a donc pu les appeler justement des remèdes : car elles sont destinées à guérir nos maux et à sauvegarder nos âmes des malheurs inhérents à la genèse.

12. Mais, dit-on, les invocations sont adressées aux dieux comme s'ils étaient passibles ; si bien que non seulement les daimones, mais les dieux aussi sont passibles. Mais il n'en est point comme tu le supposes. L'illumination qui se fait pendant les prières brille et agit spontanément et, sans avoir été attirée, se manifeste par l'action et la perfection divine. Elle l'emporte d'autant sur nos mouvements libres que la divine volonté du bien dépasse le choix humain. Par cette volonté donc les dieux bienveillants et miséricordieux versent libéralement la lumière aux théurges, ils appellent à eux les âmes de ceux-ci, ils les unissent à eux et les habituent, bien que liées à des corps, à se séparer des corps et à évoluer autour de leur cause éternelle et intelligible.

Les faits même montrent clairement ce que nous disons être le salut de l'âme. En contemplant les visions bienheureuses, l'âme reçoit une autre vie, accomplit d'autres actes et se croit hors de l'humanité, à juste titre. Souvent elle dépouille sa vie et la change pour la bienheureuse action des dieux. Si la purification des passions, la libération des maux de la genèse, l'union avec la cause divine est donnée aux prêtres par l'ascension de la prière, comment attribuer à cette cause quelque chose de passible ? En effet, une telle invocation ne ferait pas descendre les dieux impassibles et purs vers le passible et l'impur ; mais au contraire nous que

que la genèse a faits passibles, elle nous rend purs et immobiles.

Mais ce n'est point par les passions que les invocations unissent les prêtres aux dieux ; par l'amitié divine qui embrasse tout, elles leur procurent la communion de l'indissoluble enlacement ; non point que, comme le mot semble le signifier, elles fassent pencher vers les hommes l'intelligence des dieux ; mais ainsi que le veut enseigner la vérité, elles rendent l'entendement des hommes capable de participer aux dieux ; elles le conduisent vers les dieux et le mettent en harmonie avec eux par leur mélodieuse persuasion. Pour cela aussi les noms sacrés des dieux et les autres symboles divins élèvent mystiquement et peuvent relier aux dieux les invocations.

Pierre Quillard.

(*à suivre*)

LA

COSMOGONIE DE MOÏSE

Traduite de l'hébreu, par FABRE d'OLIVET

CHAPITRE III

L'Extraction.

1. Cependant, *Nahash*, l'Attract originel, la Cupidité, cette ardeur interne, appétante, était la passion entraînante de la vie élémentaire, le principe intérieur de la Nature, ouvrage de Ihôah. Or, cette Passion insidieuse dit à *Aîsha*, la faculté volitive d'*Adam*, pourquoi vous a-t-il recommandé, lui-les-Dieux, de ne pas vous alimenter de toute la substance de la sphère organique ?

2. Et la Faculté volitive répondit à cette Ardeur cupide ; nous pouvons sans crainte nous alimenter du fruit substantiel de l'enceinte organique.

3. Mais quand au fruit de la substance même qui est au centre de cette enceinte, il nous a dit, lui-les-Dieux, vous n'en ferez pas aliment ; vous n'y aspirerez pas votre âme, de peur que vous ne vous fassiez inévitablement mourir.

4. Alors *Nahash*, l'attract originel, reprit : non, ce n'est pas de mort que vous vous ferez inévitablement mourir.

5. Car, sachant bien, lui-les-Dieux, que dans le jour où vous vous alimenterez de cette subtance, vos yeux seront ouverts à la lumière, il redoute que vous ne deveniez tels que lui, connaissant le bien et le mal.

6. *Aîsha*, la faculté volitive, ayant considéré qu'en effet cette substance, mutuellement désirée par le sens du goût, et par celui de la vue, paraissait bonne,

et la flattait agréablement de l'espoir d'universaliser son intelligence, détacha de son fruit, s'en nourrit : et en donna aussi avec intention à son principe intellectuel, *Aîsh*, auquel elle était étroitement uni, il s'en nourrit.

7. Et soudain leurs yeux s'ouvrirent également ; et ils connurent qu'ils étaient dénués de vertu, de lumière propre, stériles, révélés dans leur obscur principe. Ils firent alors naître au-dessus d'eux une élévation ombreuse, voile de tristesse et de deuil ; et se firent des vêtements passagers.

8. Cependant ils entendirent la voix même de IHÔAH, l'Etre des êtres, se portant en tous sens dans l'enceinte organique, selon le souffle spiritueux de la lumière du jour. L'universel *Adam* se cacha de la vue de IHÔAH, avec sa faculté volitive, au centre de la substance même de l'enceinte organique.

9. Mais IHÔAH, l'Être des êtres, se fit entendre à *Adam*, et lui dit : où t'a porté ta volonté ?

10. Et *Adam* répondit : j'ai entendu ta voix dans cette enceinte ; et voyant que j'étais dénué de vertu, stérile, révélé dans mon obscur principe, je me suis caché.

11. Et l'Etre des êtres reprit : qui t'a donc enseigné que tu étais ainsi dénué, si ce n'est l'usage de cette même substance dont je t'avais expressément recommandé de ne t'alimenter nullement ?

12. Et *Adam* répondit encore : *Aîsha*, la faculté volitive que tu m'as donnée pour être ma compagne, c'est elle qui m'a offert de cette substance, et je m'en suis alimenté.

13. Alors IHÔAH, l'Etre des êtres, dit à la Faculté volitive, pourquoi as-tu fait cela ? et *Aîsha* répondit : *Nahash*, cette passion insidieuse, a causé mon délire, et je me suis alimentée.

14. Et IHAÔH, l'Etre des êtres, dit à *Nahash*, l'attract originel : puisque tu as causé ce malheur, tu seras une passion maudite au sein de l'espèce animale et parmi tout ce qui vit dans la Nature : d'après ton inclination tortueuse tu agiras bassement, et d'exhalaisons élé-

mentaires tu alimenteras tous les moments de ton existence.

15. Je mettrai une antipathie profonde entre toi, Passion cupide, et entre *Aîsha*, la faculté volitive ; entre tes productions et ses productions : les siennes comprimeront en toi le principe du mal, et les tiennes comprimeront en elle les suites de sa faute.

16. S'adressant à *Aîsha*, la faculté volitive, il lui dit : je multiplierai le nombre des obstacles physiques de toutes sortes, opposés à l'exécution de tes désirs, en augmentant en même temps le nombre de tes conceptions mentales et de tes enfantements. Avec travail et douleur tu donneras l'être à tes productions ; et vers ton principe intellectuel, entraînée par ton penchant, tu subiras son empire, et il se représentera en toi.

17. Et à l'Homme universel, *Adam*, il dit ensuite : puisque tu as prêté l'oreille à la voix de ta faculté volitive, et que tu t'es nourri de cette substance, de laquelle je t'avais expressément recommandé de ne t'alimenter nullement, maudit ! soit l'élément adamique, homogène, et similaire à toi, relativement à toi : avec angoisse tu seras forcé d'alimenter tous les moments de ton existence.

18. Et les productions tranchantes, et les productions incultes et désordonnées, germeront abondamment pour toi : tu te nourriras des fruits âcres et desséchés de la Nature élémentaire.

19. Tu t'en nourriras dans l'agitation continuelle de ton esprit, et jusqu'au moment de ta réintégration à l'Elément adamique, homogène et similaire à toi ; car, comme tu as été tiré de cet élément, et que tu en es une émanation spiritueuse, ainsi c'est à cette émanation spiritueuse que tu dois être réintégré.

20. Alors l'universel *Adam*, assigna à sa faculté volitive *Aîsha*, le nom de *H'eva*, existence élémentaire : à cause qu'elle devenait l'origine de tout ce qui constitue cette existence.

21. Ensuite Ihoah, l'Etre des êtres, fit pour *Adam* et pour sa compagne intellectuelle, des sortes de corps de défense dont il les revêtit avec soin,

22. Disant, Ihôah, lui-les-Dieux : voici *Adam*, l'Homme universel, devenu semblable à l'un d'entre nous, selon la connaissance du bien et du mal. Mais alors, de peur qu'il n'étendît la main, et qu'il ne se saisît aussi du principe substantiel des Vies, qu'il ne s'en nourrît, et qu'il ne vécût en l'état où il était, durant l'immensité des temps ;

23. Ihôah, l'Etre des êtres, l'isola de la sphère organique de la sensibilité temporelle, afin qu'il ellaborât et servît avec soin cet Elément adamique, hors duquel il avait été tiré.

24. Ainsi il éloigna de son poste cet Homme universel et fit résider du principe de l'antériorité des temps à la sphère sensible et temporelle, un être collectif appelé *Chérubim*, semblable à la puissance multiplicatrice universelle, armé de la flamme incandescente de l'extermination, tourbillonnant sans cesse sur elle-même, pour garder la route de la substance élémentaire des Vies.

CHAPITRE IV

1. Cependant, *Adam*, l'homme universel, connut *H'eva*, l'existence élémentaire, comme sa faculté volitive efficiente, et elle conçut, et elle enfanta *Kaîn*, le fort et le puissant transformateur, celui qui centralise, saisit et assimile à soi, et elle dit : j'ai formé, selon la nature, un principe intellectuel de l'essence même, et semblable à Ihôah.

2. Et elle ajouta à cet enfantement celui de son frère *Habel*, le doux et pacifique libérateur, celui qui dégage et détend, qui évapore, qui fuit le centre. Or, *Habel* était destiné à diriger le développement du Monde corporel ; et *Kaîn*, à ellaborer et servir l'Elément adamique.

3. Or, ce fut de la cime des mers, que *Kaîn* fit monter vers Ihôah une oblation des fruits de ce même élément.

4. Tandis qu'*Habel* offrit aussi une oblation des

prémices du Monde qu'il dirigeait, et des vertus les plus éminentes de ses productions : mais IHÔAH s'étant montré sauveur envers *Habel* et envers son offrande.

5. Ne reçut point de même *Kaîn*, ni son oblation ; ce qui causa un violent embrasement dans ce fort et puissant transformateur, décomposa sa physionomie, et l'abattit entièrement.

6. Alors, IHÔAH dit à *Kaîn* : pourquoi cet embrasement de ta part ? et d'où vient que ta physionomie s'est ainsi décomposée et abattue ?

7. N'est-ce pas que si tu fais le bien, tu en portes le signe ? et que si tu ne le fais pas, au contraire, le vice se peint sur ton front ? qu'il l'entraîne dans son penchant qui devient le tien ; et que tu te représentes sympathiquement en lui ?

8. Ensuite, *Kaîn* déclarant sa pensée à *Habel*, son frère, lui manifesta sa volonté. Or, c'était pendant qu'ils étaient ensemble dans la Nature productrice, que *Kaîn*, le violent centralisateur, s'éleva avec véhémence contre *Habel* son frère, le doux et pacifique libérateur, l'accabla de ses forces, et l'immola.

9. Et IHÔAH dit à *Kaîn* : où est *Habel* ton frère ? A quoi *Kaîn* répondit : Je ne le sais pas. Suis-je donc son gardien, moi ?

10. Et IHÔAH lui dit encore : qu'as-tu fait ? la voix des générations plaignantes, qui devaient procéder de ton frère, et lui, être homogène, s'élève jusqu'à moi de l'Elément adamique.

11. Maintenant, sois maudit ! toi-même par ce même élément, dont l'avidité a pu absorber par ta main ces générations homogènes qui devaient procéder de ton frère.

12. Lorque tu le travailleras, il ne joindra point sa force virtuelle à tes efforts. Agité d'un mouvement d'incertitude et d'effroi, tu seras vaguant sur la Terre.

13. Alors, *Kaîn* dit à IHÔAH, que mon iniquité doit être grande, d'après la purification !

14. Vois ! tu me chasses aujourd'hui de l'Elément adamique ; je dois me cacher avec soin de ta pré-

sence ; agité d'un mouvement d'incertitude et d'effroi, je dois être vaguant sur la Terre : ainsi donc, tout être qui me trouvera pourra m'accabler.

15. Mais IHÔAH, déclarant sa volonté, lui parla ainsi : tout être qui croira accabler *Kaîn*, le fort et puissant transformateur, sera, au contraire, celui qui l'exaltera sept fois davantage. Ensuite, IHÔAH mit à *Kaîn* un signe, afin que nul être qui viendrait à le trouver, ne pût lui nuire.

16. Et *Kaîn* se retira de la présence de IHÔAH, et il alla habiter dans la terre de l'exil, de la dissension et de l'effroi, le principe antérieur de la sensibilité temporelle.

17. Cependant *Kaîn* connut sa faculté volitive efficiente, et elle conçut, et elle enfanta *H'enoch*, la force centrale et fondatrice, ensuite il se mit à édifier un circuit sphérique, une enceinte fortifiée, à laquelle il donna le nom de son fils *H'enoch*.

18. Et il fut accordé à ce même *H'enoch* de produire l'existence de *Whirad*, le mouvement excitateur, la cause motrice ; et *Whirad* produisit celle de *Mehoujâel*, la manifestation physique, la réalité objective ; et *Mehoujâel* produisit celle de *Methoushâel*, le gouffre appétant de la mort ; et *Methoushâel* produisit celle de *Lamech*, le nœud qui arrête la dissolution, le lien flexible des choses.

19. Or, *Lamech* prit pour lui, comme ses épouses corporelles, deux facultés physiques : le nom de la première était *Whada*, l'évidente ; et celui de la seconde, *Tzilla* la profonde, l'obscure, la voilée.

20. *Whada* donna naissance à *Jabal*, principe aqueux, celui d'où découlent l'abondance et la fertilité physique, père de ceux qui habitent les demeures fixes et élevées, et qui reconnaissent la propriété.

21. Et *Jabal* eut pour frère *Jubal*, fluide universel, principe aérien, d'où découlent la joie et la prospérité morale, père de ceux qui se livrent aux conceptions lumineuses et dignes d'amour : les sciences et les arts.

22. Et *Tzilla* aussi donna naissance à *Thubal-Kaîn*,

la diffusion centrale, principe mercuriel et minéral, instructeur de ceux qui s'adonnent aux travaux mécaniqnes, qui fouillent les mines et forgent le fer. Et la parenté de *Thubal-Kaîn* fut *Nawhoma*, le principe de l'aggrégation et de l'association des peuples.

23. Alors *Lamech*, le nœud qui arrête la dissolution, dit à ses deux facultés physiques, *Whada* et *Tzilla* : écoutez ma voix, épouses de *Lamech*, prêtez l'oreille à ma parole : car, de même que j'ai détruit l'intellectuel individualisé par sa faculté volitive, pour me dilater et m'étendre ; de même que j'ai détruit l'esprit de lignée pour me constituer en corps de peuple :

24. Ainsi, comme il a été dit que celui qui voudrait accabler *Kaîn*, le puissant transformateur, en septuplerait les forces constitutives centralisantes ; celui qui voudra accabler *Lamech*, le flexible lien des choses, en augmentera septante fois la puissance ligatrice.

25. Cependant *Adam*, l'Homme universel, avait encore connu sa faculté volitive efficiente ; et elle avait enfanté un fils auquel elle avait donné le nom de *Sheth*, la base, le fond des choses ; parce qu'elle avait dit : il a placé en moi, LUI-les-Dieux, la base d'une autre génération, émanée de l'affaissement *d'Habel*, au moment où il fut immolé par *Kaîn*.

26. Or, il fut accordé aussi à *Sheth* de générer un fils auquel il donna le non d'*Ænosh*, c'est-à-dire l'être muable, l'homme corporel ; et dès lors il fut permis d'espérer et d'attendre un soulagement à ses maux dans l'invocation du nom de IHÔAH.

CHAPITRE V

La compréhension facultative.

1. Ceci est le Livre des caractéristiques générations d'*Adam*, l'homme universel, dès le jour où le créant, LUI-les-Dieux, suivant les lois de son action assimilante, il en détermina l'existence potentielle :

2. Le créant d'une manière collective mâle et

femelle, cause et moyen ; le bénissant sous ce rapport collectif, et lui donnant le nom universel d'*Adam*, au jour même où il l'avait universellement créé.

3. Or, *Adam* existait depuis trois décuples et une centaine de mutations ontologiques temporelles, lorsqu'il lui fut accordé de générer, au moyen de sa faculté assimilatrice ; en son ombre réfléchie, un être émané auquel il donna le nom de *Sheth*, comme étant destiné à être la base et le fond même des choses.

4. Et les périodes lumineuses d'*Adam*, après qu'il lui eut été accordé de produire l'existence de *Sheth*, furent au nombre de huit centaines de mutation ; et il produisit d'autres êtres émanés.

5. Ainsi, le nombre total des périodes lumineuses d'*Adam*, pendant lesquelles il exista, fut de neuf centaines entières et de trois décuples de mutation ontologique temporelle ; et il passa.

6. Cependant *Sheth*, la base des choses, existait depuis cinq mutations temporelles et une centaine de mutation, lorsqu'il généra *Ænosh*, l'être muable, l'homme corporel.

7. Et *Sheth* exista encore après cette génération, sept mutations temporelles et huit centaines entières de mutation ; et il produisit d'autres êtres émanés.

8. Or, les périodes lumineuses pendant lesquelles *Sheth* exista, furent ensemble au nombre de deux mutations temporelles, un décuple et neuf centaines entières de mutation ; et il passa.

9. Cependant *Ænosh*, l'homme corporel existait depuis neuf décuples de mutation temporelle, lorsqu'il produisit l'existence de *Kaînan*, c'est-à-dire celui qui s'approprie, qui envahit, qui enveloppe la généralité des choses.

10. Et *Ænosh* exista encore après cette génération, cinq mutations temporelles, un décuple et huit centaines entières de mutation ; et il produisit d'autres êtres émanés.

11. Ainsi le nombre total des périodes lumineuses

d'*Ænosh*, s'éleva à cinq mutations temporelles, et neuf centaines entières de mutation ; et il passa.

12. Cependant *Kaînan*, l'envahissement général, existait depuis sept décuples de mutation temporelle lorsqu'il produisit l'existence de *Mahollâel*, l'exaltation puissante, la splendeur.

13. Et *Kaînan* exista encore, après cette génération, quatre décuples de mutation temporelle, et huit centaines entières de mutation ; et il produisit d'autres êtres émanés.

14. Or, les périodes lumineuses de *Kaînan* furent ensemble au nombre de dix mutations temporelles, et de neuf centaines entières de mutation ; et il passa.

15. Cependant *Mahollâel*, l'exaltation puissante, la splendeur, existait depuis huit mutations et six décuples de mutation temporelle, lorsqu'il généra *Ired*, le mouvement persévérant en exaltation ou en dégénérescence.

16. Et *Mahollâel*, exista encore après cette génération, trois décuples de mutation temporelle, et huit centaines entières de mutation : et il produisit d'autres êtres émanés.

17. Ainsi le nombre total des périodes lumineuses de *Mahollâel*, l'exaltation glorifiée, fut de cinq mutations temporelles, de neuf décuples, et de huit centaines entières de mutation ; et il passa.

18. Cependant *Ired*, le mouvement persévérant, avait existé pendant deux mutations temporelles, six décuples, et une centaine entière de mutation lorsqu'il produisit l'existence de *H'enoch*, le mouvement de centralisation et de contrition, qui rend stable et consolide le bien ou le mal.

19. Or, *Ired* exista encore après cette génération, huit centaines entières de mutation temporelle ; et il produisit d'autres êtres émanés.

20. Ainsi toutes les périodes lumineuses *Ired*, le mouvement persévérant en exaltation ou en dégénérescence, furent au nombre de deux mutations temporelles, six décuples, et huit centaines entières de mutation ; et il passa.

21. Cependant *H'enoch*, le mouvement de centralisation, avait déjà existé pendant cinq mutations temporelles et six décuples, lorsqu'il produisit l'existence de *Methoushalé*, l'émission de la mort.

22. Or, *H'enoch*, mouvement de contrition et sentiment de pénitence, suivit constamment les traces d'*Ælohîm*, LUI-les-Dieux, après cette génération ; et il produisit d'autres êtres émanés.

23. Et le nombre de ses périodes lumineuses fut de cinq mutations temporelles, six décuples et trois centaines de mutation.

24. Comme il continua toujours à suivre les traces d'*Ælohîm*, LUI-les-Dieux, il cessa d'exister sans cesser d'être ; car, l'Etre des êtres le retira à LUI.

25. Cependant *Methoushalé*, le trait de la mort, existait depuis sept mutations temporelles, huit décuples, et une centaine entière de mutation, lorsqu'il produisit l'existence de *Lamech*, le nœud qui lie la dissolution, et l'arrête.

26. Or, *Methoushalé* exista encore, après cette génération, deux mutations temporelles, huit décuples, et sept centaines entières de mutation ; et il produisit d'autres êtres émanés.

27. Ainsi les périodes lumineuses de *Methoushalé*, l'émission de la mort, furent ensemble au nombre de neuf mutations temporelles, six décuples, et neuf centaines de mutation ; et il passa.

28. Cependant *Lamech*, le flexible lien des choses, avait existé pendant deux mutations temporelles, huit décuples, et une centaine entière de mutation, lorsqu'il généra un fils.

29. Il lui assigna le nom même de *Noé*, le repos de la Nature élémentaire, en disant : celui-ci reposera notre existence, et allégera les travaux dont le poids insupportable accable nos facultés, à cause de l'Elément adamique dont IHÔAH a maudit avec force le principe.

30. Or, *Lamech* exista encore, après avoir donné naissance à ce fils, cinq mutations temporelles, neuf

décuples et cinq centaines entières de mutation ; et il généra d'autres êtres émanés.

31. Et le nombre total des périodes lumineuses de *Lamech*, le flexible lien des choses, fut de sept mutations temporelles, sept décuples, et sept centaines entières de mutation ; et il passa.

32. Ainsi *Noé*, le repos de l'existence élémentaire, était le fils de cinq centuples de mutation temporelle ontologique, lorsqu'il produisit l'existence de *Shem*, ce qui est élevé et brillant, celle de *Cham*, ce qui est courbe et chaud, et celle de *Japheth*, ce qui est étendu.

CHAPITRE VI

La Mesure proportionnelle.

1. Mais c'était une suite nécessaire de la chute d'*Adam*, et de la dissolution de cet Homme universel que des formes sensibles et corporelles naquissent de ses divisions sur la face de la Terre, et en fussent abondamment produites.

2. Or, les êtres émanés d'*Ælohîm*, LUI-les-Dieux, effluences spirituelles, ayant considéré ces formes sensibles, les trouvèrent agréables, et s'unirent comme à des facultés génératrices, à toutes celles qui leur plurent de préférence.

3. Cependant IHÔAH avait dit : mon souffle vivifiant ne se prodiguera plus désormais durant l'immensité des temps, chez l'Universel *Adam*, dont la dégénérescence est aussi rapide que générale ; puisqu'il est devenu corporel, ses périodes lumineuses ne seront plus qu'au nombre d'une centaine et de deux décuples de mutation temporelle.

4. Dans ce temps-là, les *Néphiléens*, les élus parmi les hommes, les Nobles, existaient sur la Terre ; ils étaient issus de la réunion des effluences spirituelles aux formes sensibles, après que les êtres émanés de LUI-les-Dieux eurent fécondé les productions corpo-

relles de l'Universel *Adam* : c'étaient ces illustres *Ghiboréens*, ces héros, ces hyperboréens fameux, dont les noms ont été célèbres dans la profondeur des temps.

5. Alors Ihôah, considérant que la perversité d'*Adam* s'augmentait de plus en plus sur la Terre, et que cet être universel ne concevait que des pensées mauvaises, analogues à la corruption de son cœur, et portant avec elles la contagion du vice sur toute cette période lumineuse :

6. Renonça entièrement au soin conservateur qu'il donnait à l'existence de ce même *Adam*, sur la Terre, et se réprimant lui-même en son cœur, il se le rendit sévère :

7. Disant : j'effacerai l'existence de cet Homme universel que j'ai créé, de dessus la face de l'Elément adamique, je l'effacerai depuis le règne nominal jusqu'au quadrupède, depuis le reptile jusqu'à l'oiseau des cieux car j'ai renoncé tout-à-fait au soin conservateur à cause duquel je les avais faits.

8. *Noé* seul, le repos de la Nature élémentaire, trouva grâce aux yeux de Ihôah.

9. Or, telles avaient été les générations caractéristiques de *Noé* : de *Noé*, principe intellectuel ; manifestant la justice des vertus universelles dans les périodes de sa vie : de *Noé*, toujours occupé à suivre les traces d'*Ælohîm*, lui-les-Dieux.

10. *Noé*, le repos de l'existence, avait généré une triade d'êtres émanés ; *Shem*, l'élévation brillante ; *Cham*, l'inclination obscure ; et *Japheth*, l'étendue absolue.

11. Ainsi donc, la Terre avilie, ravalée, se dégradait aux yeux de l'Etre des êtres, en se remplissant de plus en plus d'une ardeur ténébreuse et dévorante.

12. Et considérant la Terre, lui-les-Dieux, il vit que sa dégradation avait pour cause l'avilissement de toute corporéité vivante, dont la loi s'y était dégradée.

13. Alors manifestant sa parole, il dit à *Noé* : le terme de toute corporéité vivante s'approche à mes yeux : la Terre s'est comblée d'une ardeur ténébreuse

et dévorante qui la dégrade et l'avilit d'une extrémité à l'aurre : me voici, laissant naître de cette même dégradation, l'avilissement qu'elle entraîne et la destruction.

14. Fais-toi une *Thebah*, une enceinte sympathique ; fais-la d'une substance élémentaire conservatrice, compose-la de chambres et de cavaux de communication ; et lies-en la circonférence tant intérieure re qu'extérieure, avec une matière corporisante et bitumineuse.

15. C'est ainsi que tu feras cette demeure mystérieuse, cette *Thebah* : tu lui donneras trois centuples de mesure-mère en longitude, cinq décuples en latitude, et trois décuples en solidité.

16. Selon la même mesure régulatrice, tu feras l'étendue orbiculaire de cette enceinte sympathique, en sa partie supérieure, accessible à la lumière et la dirigeant ; tu mettras sa dilatation en la partie opposée ; et tu feras les parties basses, doubles et tiiples.

17. Et me voici, moi-même, conduisant sur la Terre la grande intumescence des eaux pour y détruire et consumer entièrement toute substance corporelle possédant en soi le souffle des Vies : tout ce qui est sur la Terre, au-dessous des Cieux, expirera.

18. Mais je laisserai subsister ma force créatrice auprès de toi : et tu viendras en la *Thebah*, toi et tes fils, les êtres émanés de toi, et ta faculté volitive efficiente, et les facultés corporelles des êtres émanés de toi, ensemble toi.

19. Et tu feras aussi venir en la *Thebah*, en cette demeure mystérieuse, couple à couple, les êtres de toute existence, de toute forme, afin qu'ils continuent d'exister en toi : ils seront, tout ces êtres, mâle et femelle.

20. Du genre volatile et du quadrupède, selon leur espèce, et de tout animal reptiforme provenu de l'élément adamique, les couples de chaque espèce, viendront près de toi pour y conserver l'existence.

21. Et toi, cependant, prends de tout aliment capa-

ble d'alimenter ; rassemble-le en toi, afin qu'il, te serve de nourriture et pour toi-même et pour eux.

22. Et *Noé*, en faisant toutes ces choses, se conforma en tout à ce que lui avait sagement prescrit *Ælohîm*, LUI-les-Dieux.

(*A suivre*) FABRE D'OLIVET.

L'invariable milieu

(TCHOÛNG-YOÛNG)

Traduit du chinois, par ABEL-RÉMUSAT.

(*Suite.*)

CHAPITRE X.

§. 1 Tseu-lou consulta Khoung-tseu sur la force d'âme.

§. 2. Khoung-tseu lui dit : Est-ce de la force d'âme des contrées méridionales, de celle du nord, ou de la vôtre, que vous voulez parler?

§. 3. Avoir de la capacité et de la douceur pour instruire, n'être pas trop sévère envers les criminels ; voilà la force d'âme des contrées méridionales, et c'est à elle que s'attachent les sages.

§. 4. Coucher sur le fer et les peaux de bêtes, savoir mourir sans peine ; voilà la force d'âme des pays du nord, et c'est à cela que s'attachent les braves.

§. 5. Mais quelle force que celle du sage qui sait vivre en paix avec les hommes, sans avoir la mobilité de l'eau, et rester au milieu d'eux ferme et incorruptible ! Quelle force que celle du sage qui, lorsque son pays est florissant et bien gouverné, sait ne pas se laisser corrompre et ne pas s'enorgueillir; qui, lorsque son pays est sans lois et sans vertus, sait être immuable jusqu'à la mort !

Ceci est le dixième chapitre.

CHAPITRE XI.

§. 1. Khoung-tseu dit : Rechercher les choses obscures et faire des actions extraordinaires pour être renommé dans les siècles à venir, est une conduite que je ne voudrais pas tenir.

§. 2. Le sage prend le chemin de la vertu et le parcourt; parcourir la moitié d'un chemin glissant et s'arrêter ensuite, est une chose que je ne voudrais pas faire.

§. 3. Le sage se conforme à l'invariable milieu. Fuir le siècle, souffrir sans regrets d'être ignoré et inconnu des hommes, est une chose qui n'est possible qu'à un saint.

Ceci est le onzième chapitre (5).

CHAPITRE XII.

§. 1. La voie des sages est obscure et immense.

§. 2. Les hommes et les femmes, quelque ignorants qu'ils soient, peuvent acquérir des

(5) Les paroles de Koung-tseu que cite *Tseu-sse*, sont ponr éclaircir le sens du premier chapitre, et se rapportent aux trois vertus cardinales, la prudence, la bonté et la force, qui sont comme les portes pour entrer dans la morale. C'est à cela que revient ce qu'on dit, dans cette première partie, de la conduite de l'empereur *Chún*, de *Yan-youan* et de *Tseu-lou*; savoir, de la prudence de Chun, de la bonté de Yan-youan, et de la force de Tseu-lou. De ces trois vertus, une venant à manquer, on ne peut plus construire l'édifice de la morale, ni parfaire la vertu.

Le reste se verra dans le vingtième chapitre.

connaissances; mais, quelque éclairé qu'on soit, on ne peut atteindre le comble de la science, et il reste toujours des choses qu'on ignore. Les hommes et les femmes, quelque faibles qu'ils soient, peuvent faire quelque pas dans la voie de la vertu; mais, quelque éclairé qu'on soit, on ne peut en atteindre le sommet, et il y reste toujours des choses qu'on ne peut pratiquer. Ainsi, quelque immenses que soient le ciel et la terre, il est encore en eux des choses auxquelles l'homme peut trouver à redire. C'est pourquoi nous disons, en parlant de la grandeur du vrai sage, que le monde ne peut la contenir, et en parlant de la subtilité de cette vertu, que le monde ne peut la diviser.

§. 3. Le livre des poésies dit:

L'oiseau Youan pénètre dans les cieux, et le poisson se plonge dans l'abîme.

Ces paroles signifient que la vertu se montre dans les choses les plus basses, ainsi que dans les plus sublimes.

§. 4. La voie du sage a son origine au commun des hommes et des femmes, d'où, s'élevant à sa sublimité, elle se découvre dans le ciel et sur la terre.

Ceci est le douzième chapitre (6).

CHAPITRE XIII.

§. 1. Khoung-tseu a dit: La loi n'est point éloignée des hommes. Si les hommes se forment

(6) Ce chapitre contient les paroles de *Tseu-sse*, pour commenter et éclaircir le sens du premier chapitre, où il est dit que la loi ne peut varier. Les huit chapitres suivants sont des citations des paroles de *Khoung-tseu*, sans ordre, pour justifier celui-ci.

une loi éloignée d'eux, on ne doit pas l'appeler loi.

§. 2. Le livre des poésies dit :

Quand on taille un manche, le modèle n'est pas éloigné.

Celui qui prend un manche pour en tailler un autre d'après son modèle, le regarde et l'envisage de côté ; encore en est-il toujours un peu éloigné. Ainsi le sage gouverne l'homme d'après l'homme, et se borne à le diriger au bien.

§. 3. Celui qui est sincère et attentif à ne rien faire aux autres de ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît, n'est pas loin de la loi. Ce qu'il désire qu'on ne lui fasse pas, qu'il ne le fasse pas lui-même aux autres.

§. 4. Des quatre règles du sage, moi *Khieou*, je ne puis encore en observer une seule. Ce qu'on a droit d'attendre d'un fils, qu'il soit entièrement soumis a son père, je ne parviens point encore à l'observer. Ce qu'on attend d'un sujet, qu'il serve fidèlement son maître, je ne le pratique point encore. Ce qu'on exige d'un frère cadet, qu'il soit soumis à son aîné, je ne l'ai point encore rempli. Ce qu'on exige d'un ami, qu'il préfère à tout son ami, je ne l'ai point encore suffisamment mis en pratique. Exercice constant de ces vertus ; continuelle circonspection dans les paroles ; ne pas manquer d'employer tous ses efforts, lorsqu'il y a des choses qu'on n'a pas suffisamment pratiquées ; ne pas s'abandonner à des paroles superflues ; faire que les paroles répondent aux actions, et que les actions répondent aux paroles : de cette manière, comment le sage ne serait-il pas solidement vertueux ?

Ceci est le treizième chapitre (7).

CHAPITRE XIV.

§. 1. Le sage agit convenablement à son état et ne désire rien au dehors.

§. 2. S'il est riche et honoré, il agit comme homme riche et honoré ; s'il est pauvre et méprisé, il agit comme homme pauvre et méprisé ; s'il est étranger, il agit comme étranger ; s'il est malheureux et souffrant, il agit comme malheureux et souffrant. Nulle part et dans aucune situation, le sage n'est mécontent de son état.

§. 3. S'il est élevé en dignité, il n'accable pas ses inférieurs ; s'il est dans un rang subalterne, il ne s'oublie pas avec ses supérieurs. Il règle son âme et n'attend rien des autres. Au-dessus de lui, il ne murmure jamais contre le ciel : au-dessous, il n'est jamais aigri contre les hommes.

§. 4. Ainsi le sage toujours égal attend l'ordre des destinées, tandis que le vulgaire se jette dans mille dangers pour chercher le bonheur à tout prix.

§. 5. Khoung-tseu dit : l'archer ressemble au sage : quand il s'écarte du but, il revient sur lui-même pour en chercher la cause.

Ceci est le quatorzième chapitre (8).

(7) La loi n'est pas éloignée de la nature des hommes, et c'est en cela qu'elle tient au vulgaire des hommes et des femmes. *Khieou* ne pouvait encore pratiquer entièrement une seule vertu, et c'est ce qui prouve que les saints eux-mêmes trouvent encore des choses impossibles. Tout cela est clair. Le chapitre suivant l'explique encore.

(8) Ce chapitre est de *Tseu-sse*, comme tous ceux qui ne commençent pas par ces mots *Khoung-tseu* a dit :

CHAPITRE XV.

§. 1. La voie du sage peut se comparer au chemin du voyageur qui commence près et s'éloigne ensuite. Elle peut se comparer au chemin de celui qui monte sur un lieu élevé en partant du point le plus bas.

§. 2. Le livre des poésies dit :

Une épouse et des enfants qui se chérissent et sont bien unis entre eux, sont comme le tambour le Ché *et le* Khîn. *Si les frères vivent dans l'union, ils sont heureux et joyeux par leur concorde.*

Du bon ordre établi dans ta famille naît le bonheur de ton épouse et de tes enfants.

§. 3. Khoung-tseu a dit : Heureux les parents qui jouissent ainsi de la piété de leurs enfants.

Ceci est le quinzième chapitre.

CHAPITRE XVI.

§. 1. Khoung-tseu a dit : Que les vertus des esprits sont sublimes !

§. 2. On les regarde, et on ne les voit pas ; on les écoute et on ne les entend pas ; unis à la substance des choses, ils ne peuvent s'en séparer.

§. 3. Ils sont causes que les hommes, dans tout l'univers, se purifient et se revêtent d'habits de fête, pour offrir des sacrifices.

Ils sont répandus comme les flots de l'Océan

au-dessus de nous, à notre gauche et à notre droite.

§. 4. Le livre des poésies dit :

L'arrivée de l'esprit à qui l'on offre un sacrifice ne peut être aperçue ; à plus forte raison, le sera-t-elle, si on l'honore négligemment ;

§. 5. Cette subtilité qui se manifeste, cette vérité qui ne peut être cachée, sont comme la voie du sage.

Ceci est le seizième chapitre (9).

CHAPITRE XVII.

§. 1. Khoung-tseu a dit : Quelle admirable piété filiale que celle de *Chùn*! Sa vertu fut celle d'un saint ; sa dignité fut le trône impérial ; ses richesses, tout ce qui est entre les quatre mers. Il fit les sacrifices impériaux à ses ancêtres ; et ses neveux l'honorèrent comme leur aïeul.

§. 2. Ainsi, par sa grande vertu, il obtint sa dignité, ses richesses, sa renommée et la longue durée de sa vie.

§. 3. Ainsi le ciel, dans la production des choses, ne manque pas de régler sur leurs qualités les accroissements qu'il leur accorde ; il soutient et nourrit l'arbre qui est sur pied, et détruit celui qui est tombé.

§. 4. Le livre des poésies dit :

(9) Les esprits imperceptibles ne se voient ni ne s'entendent, mais, liés à la substance des choses, on connaît manifestement leur existence. Dans les trois chapitres précédents, il est parlé de choses peu claires ; mais dans les trois suivants, il est parlé d'objets aussi clairs qu'importants. Dans celui qui suit néanmoins, il est encore parlé de choses claires et obscures, grandes et petites.

Louange et amour à l'homme vertueux ! Gloire, gloire à sa vertu ! Il rend aux peuples, il rend aux hommes ce qui est à eux. C'est du ciel qu'il tient ses richesses. Ses ordres sont pour conserver et pour protéger.
Et le ciel redouble de bienfaits.

§. 5. Oui, un homme d'une si grande vertu est digne d'obtenir le commandement.

Ceci est le dix-septième chapitre (10).

(10) On a montré les accroissements et la hauteur qui sont les effets d'une conduite vertueuse, et le vaste usage de la vertu ; puis ce que cette voie a de caché. Les deux chapitres suivants ont le même but.

(*A suivre.*) ABEL-RÉMUSAT.

GLANES

Le docteur Luys prétend avoir trouvé le moyen de voir le *fluide vital*, qui se dégage des corps vivants. Il avait constaté déjà, au moyen de l'ophtalmoscope, que l'œil d'un sujet en état hypnotique atteint un degré d'hyperesthésie fonctionnelle extrême.

Un homme est endormi par le docteur qui lui met en mains une barre aimantée. Le sujet voit les fluides. électriques qui se dégagent de chaque pôle. Le pôle austral dégage des effluves rouges ; le pôle boréal des effluves bleus ; quant à la ligne médiane, région neutre, elle dégage des effluves jaunes.. Les effluves bleus produisent sur le sujet des sensations agréables : il les contemple d'un air de béatitude, il caresse la barre aimantée avec délices. « Il se paie du plaisir, dit le docteur Luys. » Les effluves rouges le font entrer en convulsions ; il rejette la barre avec violence.

Le docteur Luys a poussé plus loin ses expériences. L'hypnotique restant dans son état d'hyperesthésie des nerfs optiques, il lui fait regarder un être vivant, un homme par exemple. Le côté gauche, œil, oreille, main, dégage des effluves bleus ; le côté droit, des effluves rouges. Les irradiations sont d'autant plus intenses que le sujet est de santé plus vigoureuse. Détail important, au point de vue médical, une jeune femme anémique, sujette à des crises d'hystérie, dégageait, au lieu d'effluves rouges, des effluves violets. « Il en est ainsi, plus ou moins, ajoute le docteur, de toutes les hystériques. ».

Enfin, le docteur Luys a voulu pousser ses recherches jusqu'au bout. Il a soumis aux regards du sujet hypnotisé un cerveau de chien mort. Le lobe gauche paraissait bleu ; le lobe droit, rouge ; le lobe médian du cervelet, jaune. Des cadavres d'hommes, soumis à la même expérience, ont donné des résultats analogues. Le docteur Luys a constaté que les effluves vitaux disparaissent progressivement au bout de 15, 20, 24, 27 heures. (B. Guinaudeau, *La Justice*).

*
* *

Monsieur Albert Poisson, à qui l'on doit déjà d'érudits travaux touchant l'alchimie, vient de publier chez Chacornac une vie de *Nicolas Flamel* qui ne manquera pas d'attirer l'attention du public qu'intéresse le renouveau des études de la vieille science. Nicolas Flamel nous apparaît, en effet, comme l'une des plus curieuses physionomies du Moyen âge. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, sa vogue fut grande : « Aucun disciple d'Hermès, français ou étranger, nous dit M. Poisson, ne serait passé par Paris sans aller visiter la maison de la rue des Ecrivains et les deux arcades, couvertes de symboles, du cimetière des Innocents. » C'est que Nicolas Flamel fut, autant qu'un modèle de savoir, un modèle de vertu : « travaillant sans cesse, jamais lassé, jamais rebuté, partageant son temps entre la prière, l'étude et le laboratoire, ne désirant la science que pour elle-même, puis, parvenu au but, employant la richesse acquise en de bonnes œuvres, continuant pour lui-même à vivre sobrement. »

Cette vie de l'illustre alchimiste est suivie du *Livre des figures hiéroglifiques de Nicolas Flamel escrivain, ainsi qu'elles sont en la quatrième arche du cymetière des Innocents à Paris*, réimpression d'un ouvrage devenu rare et des plus intéressants.

Le Directeur-Gérant : F. DESCHAMPS.

Saint-Amand (Cher.) — Imprimerie DESTENAY

Exégèse Biblique

et

Symbolique Chrétienne

Leçon professée au cours de l'Hôtel de Ville

PAR LOUIS MÉNARD, DOCTEUR ÈS-LETTRES.

(*Suite et fin.*)

La pensée du symbole biblique est la même, mais la forme est si différente qu'on ne peut, ni d'un côté ni de l'autre, supposer un emprunt. Pour les Grecs, le commencement de la civilisation c'est l'emploi du feu et le travail de l'argile plastique : pour les Juifs, c'est le labourage et l'industrie du vêtement. Dès que l'homme et la femme ont mangé du fruit défendu, ils s'aperçoivent de leur nudité et sont saisis de crainte, car cette nudité est une faiblesse et un danger. C'est aussi une laideur, car la pudeur est une forme de la honte : on voit ici le germe de la pensée gnostique que le corps est une souillure originelle. Le Dieu Iahweh condamne l'homme au travail de la terre, la femme à la sujétion et leur fait des vêtements de peau : le vêtement est pour l'homme une défense, pour la femme un voile. Cela est bien loin des Grecs, adorateurs de la beauté, qui, dans leurs statues, donnent aux Dieux et aux héros la nudité des gymnases. Le héros ne craint aucun ennemi, aucun danger ; il n'a pas besoin de se couvrir : il laisse le vêtement aux femmes, qui en font une parure, c'est-à-dire une amorce. Le sentiment de l'art se

traduit chez elles, comme chez les sauvages, par le goût de la toilette, qui n'exige ni étude ni effort. Que l'homme travaille pour nourrir sa femme, le travail de la femme est de s'orner elle-même. Les Dieux ont donné à Pandora le charme du mensonge, et par un piège auquel l'homme se laissera toujours prendre, elle se pare d'ornements étrangers pour s'embellir. Elle n'a d'autre souci que de renouveler sans cesse les vêtements de peau fabriqués par Iahweh. La sujétion lui est imposée, mais les chaînes de son esclavage deviendront des colliers et des bracelets, des bagues et des boucles d'oreilles.

Pour l'auteur biblique comme pour Hésiode, c'est la femme qui introduit le mal dans le monde : L'homme ne travaille que pour elle, il ne se bat que pour elle, s'il commet une faute ou un crime, c'est toujours à cause d'elle : « La femme que tu m'as donnée pour compagne m'a offert du fruit de l'arbre, et j'ai mangé ». Et le Dieu lui dit : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme, la terre te produira des épines et des ronces, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ». Mais elle, la séductrice, qui échappe par sa faiblesse à la dure loi du travail, elle aura besoin de protection, et un protecteur est un maître : la famille, molécule de toute société civilisée, aura pour base la sujétion de la femme à l'homme. La loi de l'homme est le travail, celle de la femme est la maternité ; elle enfantera dans la douleur. car la maternité est son bonheur et sa gloire, il faut bien qu'elle la paie : la douleur est la rançon de toute joie et la condition de toute vertu. Quant au serpent, l'anathème prononcé contre lui n'est qu'une

explication mythique des répugnances de notre espèce contre cette bête mystérieuse qui passait dans l'antiquité et passe encore en Orient pour le type de la prudence et de la ruse. Et pourtant il n'avait pas menti, le serpent d'Eden : nous sommes comme des Dieux, connaissant le bien et le mal. Iahweh le sait, et voilà pourquoi il fait garder par une épée flamboyante la route qui mène à l'arbre de vie; car l'homme a été créé mortel, et il doit retourner à la terre d'où il est sorti. Qu'elle lui ouvre son sein profond et qu'il y dorme d'un éternel sommeil : *requiescat in pace.* Il n'y a dans la fable juive aucune allusion à l'espérance d'une autre vie.

La chute et la rédemption.

En greffant le symbole de la chute et de la rédemption sur la fable juive du Paradis, du serpent et de la pomme, le Christianisme lui a donné une portée psychologique et morale. C'est un exemple remarquable de la souplesse de la langue mythologique, qui se prête bien mieux que la langue abstraite des philosophes à tous les développements de la pensée des peuples. Sans que la lettre change, le sens se transforme. Le Christ a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». C'est donc dans le monde intérieur, dans l'évolution de la conscience humaine, qu'il faut chercher l'explication des symboles chrétiens. Quant on se place au point de vue du Christianisme, on doit voir dans la fable du paradis perdu ce qu'il a cru y trouver lui-même, puisqu'il se l'est appropriée en la complétant. On peut expliquer à cette fable, comme à toutes les autres fables reli-

gieuses, le mot du philosophe Salluste : « Cela n'est jamais arrivé, mais c'est éternellement vrai ». Le drame de l'Eden se déroule tous les jours sous nos yeux. L'enfant, dont la conscience n'est pas éveillée, est dans le paradis, dans les limbes de la vie morale. Il ne connaît pas sa faiblesse et, comme les animaux, il ignore qu'il est nu. Il est innocent comme eux, il n'a pas à lutter, car il ne sait pas distinguer le bien du mal. Cette science, il ne peut l'acquérir que par sa première faute, et cette première faute ne peut être qu'une désobéissance : « Pourquoi te caches-tu ? Aurais-tu mangé de ce fruit dont je t'avais défendu de manger ? » L'enfant comprend qu'il a mal fait, il sait distinguer le bien du mal. C'est une chute, car il était innocent et il ne l'est plus, mais sans la chute il n'y aurait pas de rédemption.

Qu'il est loin, ce paradis de virginité pleurée où il n'y avait pas de remords ! Maintenant voilà l'homme condamné au travail, au dur travail sur soi-même, à la perpétuelle nécessité de choisir entre la passion et le devoir. Deux routes s'ouvrent devant lui, l'une mène au salut, l'autre à la perdition, l'une au ciel, l'autre à l'enfer : pourquoi repousserions-nous ces expressions mythologiques qui rendent si clairement la pensée ? Le ciel c'est la perfection morale ; on voit Dieu face à face, puisque Dieu c'est le bien absolu. L'enfer c'est la corruption définitive : à force de choisir le mal, on perd jusqu'à la notion du bien ; c'est ce que la langue mystique appelle haïr Dieu. En se faisant de l'accomplissement du devoir une telle habitude qu'on devienne incapable d'une infamie ou d'une lâcheté, on sera au-dessus de la tentation. Si nous

arrivions à cette sécurité dans le bien qui nous mettrait à l'abri de la moindre faute, nous serions rachetés de l'esclavage du péché, de l'empire de la mort, car le péché est la mort de l'âme. Comment arriver à cette rédemption ? Par la lutte incessante contre soi-même par le sacrifice de toutes nos passions égoïstes au bonheur d'autrui. Cette abnégation sans réserve unit l'homme à Dieu, c'est-à-dire au bien absolu. Subordonner toutes ses actions à la loi morale qui se révèle dans la conscience, c'est ce qu'on appelle aimer Dieu par-dessus toute chose. Le type de cette vertu suprême s'appelle l'Homme-Dieu. C'est le modèle que se proposent ceux qui prennent le nom de chrétiens ; c'est en s'élevant par un effort continu vers cette perfection idéale qu'ils entrent dans la communion des Saints et se reposent après la lutte dans la béatitude intérieure qu'on nomme le ciel.

Ce symbole si simple, l'Eden de l'enfance, le serpent des passions humaines, et la rédemption sur le Calvaire de la vie et l'ascension dans le ciel mystique de la conscience n'est qu'une traduction mythologique de la morale des Stoïciens. Mais à la fable édenique, telle que les chrétiens l'ont comprise, se rattache, de plus, l'idée d'une solidarité à travers le temps entre tous les membres de la race humaine. La désobéissance d'Adam est considérée comme ayant imprimé à ses descendants une tache qui ne peut être lavée que par le sang expiatoire. Pour les Démons d'Empedocle, pour les âmes d'Hermès Trismégiste, l'incarnation est le châtiment d'une faute commise dans une existence antérieure ; dans la fable édenique, la chute origi-

nelle est la punition injuste d'une faute commise par nos premiers parents : tous les hommes, à l'exception des Protoplastes, sont punis sans avoir péché. Mais les idées grecques sur la descente et l'ascension des âmes étaient généralement acceptées dans le monde quand le Christianisme commença à s'y répandre ; Joseph assure qu'elle avaient cours parmi les Esséniens. Il n'était pas difficile à la Gnose chrétienne de les retrouver dans la Bible au moyen du système d'allégories mystiques inauguré par Philon : on pouvait voir dans l'Eden l'état des âmes avant l'incarnation, dans le serpent l'attrait pernicieux du désir et de la curiosité sensuelle qui attire l'âme dans la matière et la soumet à l'esclavage du péché ; les vêtements de peau faits par Iahweh pour Adam et Ève sont une allégorie du corps terrestre.

La tache originelle devient la punition, non d'une faute antérieure à la naissance, mais de la naissance elle-même. Il faut que les âmes expient l'erreur sensuelle d'avoir voulu naître et se séparer de l'unité primordiale. Séduites par l'illusion funeste de la beauté, courbées sous le joug humiliant du désir, elles savent bien que la volupté est une chute et la conception une souillure. Captives dans la prison du corps, elles cachent, sous le voile mystique de la pudeur, la honte de leur incarnation et l'impureté de leur naissance. Pourquoi te caches-tu ? Comment sais-tu que tu es nu ? Pourquoi ces rougeurs involontaires au seul nom de la volupté ? C'est la source de la vie, la base de la famille, et on rougit d'en parler, pourquoi ? c'est que la naissance des êtres est un mystère, c'est le secret des Anges Démiurgiques, et le

silence est la loi de toute initiation. Le chemin de l'arbre de vie est gardé par le Kéroub à l'épée flamboyant : la lumière souillerait ce qui appartient à la nuit. Saint Paul ordonne aux femmes de se voiler à cause des Anges, car la beauté des filles de Caïn a séduit les Egrégores et causé la damnation du monde. De là est sortie la race carnassière des Géants, et toute chair ayant corrompu sa voie, il a fallu noyer la terre dans les eaux du déluge.

Les chrétiens gnostiques essayaient d'expliquer l'origine du mal sous son double aspect, la douleur et le péché. La question du mal physique est bien autrement difficile que celle du mal moral. Ce qui accuse la Providence, ce n'est pas le péché, puisqu'il est notre œuvre ; ce n'est même pas la douleur de l'homme, qui n'est qu'une épreuve nécessaire pour exercer son courage, comme l'ont si bien dit les Stoïciens : c'est la douleur des êtres inconscients et impeccables, des animaux et des enfants. Avant qu'il y eût des hommes sur la terre, la vie s'entretenait comme aujourd'hui par une série de meurtres : il y avait des dents aiguës et des griffes acérées qui s'enfonçaient dans les chairs saignantes ; qui osera dire que cela est bien ? Avec une hardiesse de pensée qui n'a pas été égalée, si ce n'est peut-être par le Bouddhisme, les grandes écoles de la Gnose cherchèrent la source du mal dans la création du monde matériel : puisque ce monde est mauvais, le Démiurge ne peut être bon ; ce n'est qu'une puissance subalterne et maladroite, très inférieure au Dieu du monde moral, qui est le Bien.

Au-dessus des planètes, au-dessus même de la sphère des étoiles fixes, s'étend le monde des

idées pures, des types absolus, des lois éternelles : voilà l'œuvre du Dieu souverain ; elle est digne de sa sagesse. Mais les puissances démiurgiques ont voulu imiter, en l'appliquant à la matière, l'ordre merveilleux du monde idéal. Le mal est le fruit de leur imprudence et de leur orgueil, car la matière est corruptible, et la mort devait sortir de cette pourriture. L'individuation implique l'égoïsme, le combat de chacun contre tous. Aussi, la vie terrestre n'est-elle qu'une mort perpétuelle ; toutes les espèces vivantes sont condamnées à se dévorer les unes les autres. L'homme est, à la vérité, supérieur à son créateur, car il connaît la loi de justice, depuis que la sagesse divine a déposé en lui un rayon des lumières d'en haut, la conscience ; cependant, par sa chair, il est soumis à la douleur, au désir, à l'esclavage du péché, à la corruption et à la mort. Mais le Christ est venu combattre les puissances cosmiques, et leur chef, le prince de ce monde Κοσμοκρατωρ ; sa victoire les précipitera dans l'abîme, la matière incorrigible rentrera au néant d'où elle n'aurait pas dû sortir, et les âmes purifiées monteront avec leur Sauveur vers le Père inconnu.

La Gnose aboutit logiquement au Dualisme manichéen, qui est une forme de la religion mazdéenne : le Créateur, si son œuvre est mauvaise, ne peut être que le Diable, souvent désigné dans l'Evangile sous le nom de Prince du monde. Accepter cette doctrine incompatible avec le Monothéisme, c'était renoncer à s'appuyer sur la Bible, qui ne connaît d'autre Dieu que le Créateur. Le Christianisme voulait être le couronnement de la religion juive et non sa

négation. Dans l'embryogénie religieuse, la Gnose joua le rôle du cordon ombilical, qui alimente le fœtus pendant la gestation et qu'on supprime après la naissance. Toute la mythologie gnostique, avec sa riche floraison de fables disparut au souffle desséchant de l'orthodoxie, comme les fleurs d'avril aux premières giboulées. La grande assemblée, l'Eglise, écarta le problème du mal physique, de la douleur, par ce qu'on appelle en politique la question préalable. Sur la question du mal moral, elle admit le péché originel, c'est-à-dire l'hérédité du vice, qui est un fait physiologique, sans essayer de le concilier avec la justice divine : la conception est une souillure dont une seule créature est exempte, la mère du Sauveur ; elle est seule immaculée. Au lieu de résoudre le problème de l'atavisme on l'élude par la cérémonie du baptême, premier acte de l'initiation chrétienne : si l'enfant a reçu avec le sang quelque instinct mauvais, héritage de ses parents ou de ses ancêtres, que cette tache originelle soit lavée ; une éducation morale et religieuse triomphera de l'hérédité du mal. C'est ce qu'exprime symboliquement l'eau lustrale du baptême versée sur la tête de l'enfant.

Il ne s'agit pas de savoir si l'atavisme et l'hérédité sont justes, ce sont des faits. Il y a des exceptions à cette loi physiologique, soit ; cependant vous ne donneriez pas votre fille au fils d'un assassin ou d'un traître ; vous n'aimeriez pas voir votre fils épouser la fille d'une femme de mauvaise vie. « Si le châtiment n'atteint pas le coupable, dit le Code de Manou, c'est à ses enfants, qu'est réservée la peine ; si ce n'est à ses enfants, c'est à ses petits-fils, mais certes l'iniquité commise n'est jamais sans fruit pour son

auteur ». Il y a dans le monde moral une loi d'équilibre : il faut que tout crime soit expié, que toute dette soit payée. Mais un fils peut acquitter la dette de son père, un ami celle de son ami ; s'il y a une solidarité dans le mal, pourquoi n'y en aurait-il pas une aussi dans le bien ? Dans les familles, qui sont des unités collectives, comme les madrépores, il faut que les plus forts soutiennent les plus faibles, relèvent ceux qui tombent et les aident à porter un fardeau trop lourd. J'ai connu une jeune fille riche et belle qui, pour expier un crime qu'elle savait avoir été commis par son père, s'est condamnée à une vie d'austérités ascétiques et d'active charité : par cette expiation volontaire d'une faute qui n'était pas la sienne, cette âme pure abritait une âme souillée dans un pan de sa robe blanche.

Il y a aussi une solidarité entre tous les membres de la grande famille humaine. Les iniquités sociales sont collectives, chacun de ceux qui en profitent doit avoir sa part d'expiation, et bien peu sont innocents. Pourtant il y a des âmes immaculées ; il y a des justes qui n'ont pas un souvenir mauvais, pas une Erinnys qui les accuse. Ils sont bien rares, mais il y en a. Ils n'ont rien à expier, mais il faut qu'ils souffrent pour les autres, puisqu'ils sont plus forts. Ils porteront le poids des péchés de leurs frères : ainsi l'équilibre sera rétabli, l'éternelle justice sera satisfaite Tel est le sens du grand Symbole chrétien de la Rédemption, dont les origines remontent aux plus anciennes traditions mythologiques. Soma chez les Aryas de l'Inde, Dionysos chez les Grecs, représentaient l'idée d'un Dieu qui s'offre en holocauste

pour le salut des hommes. Le dernier né des races divines, l'Homme-Dieu, précise le caractère moral de ce sacrifice expiatoire. Il est l'agneau sans tache qui lave dans son sang les souillures du monde ; par ses souffrances et par sa mort, il rachète le genre humain de la damnation éternelle.

Le ciel et l'enfer.

Entre les deux pôles de la vie morale, la perfection absolue et la corruption définitive, le salut et la damnation, ou, comme dit la mythologie chrétienne, le Ciel et l'Enfer, il y a place pour le repentir et l'épuration de l'âme par le châtiment. C'est le châtiment qui réveille les consciences endormies : le coupable y a droit, car ayant la raison pour l'éclairer, il est susceptible d'amélioration. La grandeur de la peine lui fera comprendre l'énormité du crime ; la peine élève et purifie, et c'est pour cela que les Grecs nommaient les Déesses du remords et du châtiment les Bienveillantes. Dans le Dualisme iranien, il y a pour les plus grands crimes une amnistie finale ; le mauvais principe lui-même, Ahriman, se repentira et sera pardonné à la fin des temps. Sans généraliser ainsi la clémence et sans admettre le pardon des Diables, qui ne sont que la personnification des vices, le christianisme laisse à l'âme coupable un espoir d'amnistie dans la doctrine du purgatoire. Mais, de même que les Sadducéens rejetaient la résurrection dont ils ne trouvaient pas de trace dans leurs livres sacrés, les églises protestantes, enchaînées par le silence des textes, rejettent la croyance au purgatoire, tandis que l'église

catholique l'accepte, sans toutefois abandonner l'éternité de l'enfer. La conscience publique a souvent protesté contre le dogme implacable des peines éternelles, qui semble un outrage à la pitié. Peut-être saisirait-on mieux cette théorie de l'irréparable si on la dépouillait de sa forme mythologique et si on lui en donnait une autre mieux appropriée aux habitudes de l'esprit moderne. Essayons :

Un homme a commis un crime cette nuit, sous le regard des étoiles. Elles sont si loin qu'elles ne l'ont pas vu encore ; mais dans un siècle, dans deux siècles, dans trois siècles, leurs rayons, échelonnés dans l'indéfini du ciel, éclaireront le meurtre. Ce qui est passé sera toujours présent quelque part ; s'il y a là haut, n'importe où, dans une planète inconnue, un œil ouvert, un télescope braqué, (et pourquoi pas ?) il y aura là une voix, qui sera la voix de la conscience éternelle et qui dira : oh ! l'assassin ! A toute heure, à jamais, l'écho de cette voix sera repercuté dans l'espace. Il y a des astres dont la lumière met trois mille ans à nous parvenir : pour eux, l'heure du crime sera dans trois mille ans l'heure présente. Le meurtrier s'est corrigé, il est devenu un saint ; mais quand ces juges lointains donneront leurs suffrages, il ne sera pour eux qu'un meurtrier. Le sang répandu ne rentre pas dans les veines, et aucun Dieu ne peut faire que ce qui est arrivé ne soit pas arrivé. Toute action coupable, injustice, violence, lâcheté ou trahison, une femme séduite, un enfant abandonné, un mauvais conseil, un mauvais exemple, entraîne dans la voie du mal des âmes qui, sans cela, auraient pu tourner au bien. Elles en corrompront

d'autres à leur tour, et indéfiniment se prolongera la chaine maudite : malheur donc au premier anneau ! L'homme demande à ses religions des eaux lustrales pour laver les souillures, mais si le repentir efface la faute, le pardon peut-il s'étendre à tous ceux que le criminel a entrainés dans le crime ? Que répondra-t-il quand il verra passer des ombres qui l'accuseront devant l'éternelle Justice ? *Quid sum miser tunc dicturus, quem patronum rogaturus* ? Contre les arrêts de la loi morale, il n'y a pas de prescription, la revendication est éternelle, comme dit la Loi des douze tables, *æterna auctoritas esto*

LOUIS MÉNARD.

DE LA

PHILOSOPHIE OCCULTE

ou des cérémonies magiques

LIVRE IV

ATTRIBUÉ A HENRI CORNÉLIUS AGRIPPA

Traduit du latin par JULES BOIS

NOTE DU TRADUCTEUR

Le IVe livre de la philosophie occulte rapporte à Agrippa une réputation universelle d'archi-sorcier. Bodin est pour lui sans pitié et si Jean Wier défend son maître, c'est en assurant que ce fameux quatrième livre lui apparaît abominable. Nous donnons telle quelle l'opinion de Jean Wier extraite de son chapitre *De magis infamibus*, car elle résume l'ouvrage incriminé et prouve quelle terreur profonde causèrent ces quelques pages cependant dépourvues de tout grimoire et affectant un aspect raisonnable :

..... « En bon droit il faut compter parmi les livres magiques l'abominable libelle récemment mis en lumière par un impie et attribué à Henri Cornélius Agrippa, mon hôte d'autrefois et mon honorable maître, mort il y a plus de quarante ans ; heureusement, par ce seul détail, je puis espérer qu'on se trompe en l'imaginant écrit de ses mains. Son titre : « le IVe livre de la philosophie occulte ou des cérémonies magiques, » non sans jactance appelé clef des

[1] Je me suis servi de l'édition à peu près sûrement la plus ancienne (Lugduni per Beringos frères, sans date), et j'ai suivi le texte mot pour mot, la langue française n'ayant pas encore d'idiome magique.

trois livres précédents et de toutes les opérations magiques. Mais

Parturiunt montes nascitur ridiculus mus,

ce ne sont que bagatelles et superfluités dissolues; tu n'en peux rien augurer de certain, quand bien même tu te conformerais à toutes les vaines observances que recommande l'auteur et quand bien même industrieusement tu t'y appliquerais en entreprenant la figure du monde, les lettres ayant été colligées depuis le lever du corps de la planète selon la succession des signes à travers chaque degré et hors de chaque degré aperçu de la planète elle-même, — la projection ayant été faite à partir du degré de l'ascendant — ainsi que l'auteur le propose et l'enseigne avec trop d'étendue et d'impertinence.

3. Je veux dire même chose des tables desquelles les noms des mauvais esprits sont extraits; et du calcul que Trismégiste confia aux lettres égyptiennes lui qui, dit-on, fut le premier à traiter du choix des noms des esprits. Suit une fabrique exquise des caractères des bons et des mauvais esprits. Ces caractères sont bien figurés pour la déception. Et qu'ils manquent de toute puissance, quiconque de jugement sain le reconnaîtra sans difficulté. Suit une table par laquelle sont trouvées certaines figures et images familières des mauvais esprits, les formes sous lesquelles ils ont l'habitude d'accourir au commandement des évocateurs. De même les aspects familiers aux esprits de Saturne, de Jupiter, de Mars, du Soleil, de Vénus, de Mercure, de la Lune. Les Pantacles sont décrits aussi comme des figures sacrées nous préservant des malheurs et nous aidant à la ligation et à l'extermination des démons. D'autres attirent aussi les mauvais esprits et nous les concilient; ils sont composés avec les caractères, les images et les noms des bons esprits. Tout ceci est abominable et même blasphématoire par l'abus qui est fait des Saintes Ecritures.

4. Parmi d'autres supplications, un mauvais esprit est sollicité de contraindre les hommes et son nom

est composé semblablement. Et cela a lieu si l'opération tend à une vengeance, un châtiment ou une destruction. Ensuite, si quelque petit verset dans les Psaumes ou dans quelque endroit des lettres sacrées est tenu pour favorable à notre désir, on le mêle aux prières ; après la prière adressée à Dieu, parfois la prière est tournée vers l'exécuteur, celui qui dans la prière précédente est choisi comme ministre — un ou plusieurs, soit un ange, soit une étoile, ou une âme ou quelque Héros.

5. Suivent des consécrations variées de choses étrangères, par exemple de ce livre dont certains se servent le plus pour le ministère des mauvais démons et à qui les esprits, y inscrits, ont voué une obéissance rapide par un serment sacré. Ce livre est conservé religieusement après la consécration afin qu'il ne soit pas ouvert sans nécessité. Extravagances certes d'exaltés et de petites vieilles.

6. Il faut estimer semblablement l'invocation des bons esprits, qui est là décrite, et où après beaucoup de délires, on récite genoux pliés le Psaume « Beati immaculati in via » avec les noms des Dieux et des anges. Ces simagrées terminées, l'acteur se lève et commence de l'Orient à l'Occident à tourner sans relâche à l'intérieur du cercle tracé jusqu'à ce que, pris par le vertige, il tombe par terre dans le cercle. Tandis qu'il se repose, il est ravi en une extase pendant laquelle se révèle celui qui lui annoncera tout.

7. Ainsi des oracles sont rendus pendant le sommeil, à condition que, après toutes dispositions commandées, l'acteur entre dans son lit, la pensée fixée sur ce qu'il désire connaître et s'endorme de cette façon. Dans ces songes, sans doute, le diable s'insinue alors que les choses, si fortement imprimées dans l'imagination et la pensée, s'attachent encore aux organes qui obéissent à l'imagination.

8. La même irréligion se mêle aux cérémonies de l'invocation de l'esprit mauvais. On y emploie des objets consacrés, nécessaires aussi bien à la défense

de l'évocateur et de ses compagnons qu'à l'enchainement et à la contrainte des esprits : tels sont papiers sacrés, amulettes, pantacles, glaives, sceptres, vêtements, tout cela de la matière et de la couleur convenables. On ajoute encore les chaises pour les esprits qui sont aussi invités à boire et à manger. »

Il n'y a pas à s'illusionner ; mais Jean Wier, tout en témoignant la plus parfaite horreur pour le IVe livre de la philosophie occulte, l'a lu avec le plus grand soin... Ici une question se pose : comment se fait-il que le IVe livre de la philosophie occulte n'ait jamais été traduit en français alors que les autres œuvres d'Agrippa n'ont pas échappé à cette vulgarisation ?

De difficulté, il n'en peut exister pour le translateur qui s'attache à ce latin de la bonne manière lucide et correct, sauf qu'il s'embrouille un peu au début en des explications astrologiques.

Serait-ce que les occultistes qui succédèrent à Agrippa n'osèrent pas violer la loi de silence, imposée par lui au début de l'ouvrage ?

Serait-ce que les mêmes occultistes, — se rendant nettement compte qu'une fois ce petit traité traduit toutes leurs élucubrations deviendraient superflues, — aient préféré le tenir secret afin d'en mieux profiter et d'en sustenter leur science et leurs œuvres sans qu'aucun reproche d'imitation leur puisse être fait par la masse des lecteurs assez ignorante d'un latin abstrait et scientifique ?

En tout cas, si le IVe livre de la philosophie occulte condense les traditions antiques, celles de la campagne particulièrement, et pour cela a pu être attribué à Pierre d'Aban ou de Padoue ce prédécesseur d'Agrippa qui écrivit l'*Heptameron*, — les plus sérieuses études des modernes sur la pratique des arts du mystère sortent de là et je ne veux citer en exemple que l'admirable *Rituel de la Haute Magie* de l'illustre Eliphas Lévi, qui exploite en les développant et en les expliquant la plupart de ces paragraphes.

Les libraires eux-mêmes respectèrent ce dernier voile jeté sur les mystères et ils ne tentèrent pas la

spéculation de vendre aux foules en langage courant ce catéchisme un peu noir et mince, mais substantiel.

Quant à son authenticité, elle me semble à peu près certaine, bien qu'il fût assez d'usage à cette époque d'attribuer à un nom retentissant des productions de plus humble signature. De même style que les trois livres précédents, nourri de leur tradition, le parachevant même, il dut rester dans les cartons du magicien, hésitant à s'attirer de définitives colères, obligé de rétracter sa foi à l'Occulte, sceptique, aussi, il faut l'avouer, car ses lettres nous le révèlent ne s'adonnant aux arts de divination que dans le but de gagner son pain.

Voici à ce propos un document étrange où il parle lui-même :

« Moi aussi, tout enfant, j'ai été imbu de cet art[1] par mes parents. Ensuite je n'y ai pas perdu peu de temps et de travail, enfin j'ai appris que tout cela n'avait d'autre fondement que les frivolités et les fictions des imaginations... j'ai chassé cet art de mon cœur et je ne le recueillerai jamais plus si de violentes prières ne m'y obligeaient souvent et ne me persuadaient de jouir de la sottise des autres et de complaire par des bagatelles à ceux qui sont avides de bagatelles[2]. »

Voici pourquoi de son vivant Agrippa dégoûté n'osa confier aux presses ces révélations insignes. L'édition de Lyon sans date *per Beringos fratres* qui ne saurait remonter plus haut que 1565 est la première à le contenir. Dans l'édition de 1550 de la *philosophie occulte*, rien. Rien encore dans celles de 1533 et de 1541. Pour la première fois, le IV[e] livre paraît séparément avec son complément l'*Heptaméron* de Pierre d'Aban ou de Padoue vers 1565 sans nom de lieu ni d'imprimeur. La même année, il est publié à part. En 1567 seulement on le réunit aux trois premiers livres de la philosophie occulte à Bâle, puis aussi à Paris.

1 Astrologie.
2 De vanitate scientiarum.

Il existe encore une traduction anglaise de cet opuscule joint à *la géomantie* d'Agrippa.

(J.-B.)

LIVRE IV

Dans nos livres sur la philosophie occulte non tant abréviativement que copieusement, nous déclarâmes l'origine de la magie, son principe raisonnable, comment il faut choisir et rassembler ce qui a été essayé, pour produire d'admirables effets. Mais là théoriquement plus que pratiquement sont livrés certains points sans doute moins complètement, d'autres sous une forme figurative et quasi énigmatique. Enfin ces connaissances que nous avons acquises après une profonde étude, par diligence et exploration curieuse, sont exposées aux quelques personnes plus ignorantes que nous. C'est pourquoi dans le livre que nous avons confectionné comme le complément et la clef des livres sur la philosophie occulte et de toutes les opérations magiques, nous te donnons les documents et les expériences très agréables de la verité inviolée, des invincibles lois magiques et des saintes puissances. En lisant les livres sur la philosophie occulte, tu désires avidemment connaître ces choses ; en lisant ce livre, tu triomphes véritablement. Aussi cache-le dans le sanctuaire de ton cœur religieux par le silence et une constante taciturnité.

Sache cela que les noms des intelligences présidant, à chacune des planètes sont constitués de cette sorte : c'est-à-dire par les lettres colligées de la figure du monde, depuis le lever du corps de la Planète, selon la succession des signes, à travers chaque degré et de chaque degré aperçu de la planète ; la projection ayant été faite, du degré de l'ascendant. Pour la même raison les noms des princes des mauvais esprits présidant sous chaque planète sont acceptés d'un ordre rétrograde, la projection ayant été faite en sens contraire de la succession des signes de-

puis le commencement de la maison. Mais le nom de la suprême intelligence, que la plupart pensent être l'âme du monde, est colligée des quatre extrémités de la figure du monde selon la raison déjà livrée. Par un mode opposé est colligé le nom du grand Démon sous les quatre angles de chute. Semblablement les noms des grands esprits présidant aux puissances de l'air, tu les colligeras sur les quatre anges des maisons suivantes. De telle sorte que pour choisir le nom du bon esprit la projection ait lieu selon la succession des signes commençant à partir du degré de l'ascendant : pour le nom du mauvais esprit, à rebours.

Sache cela que les noms des mauvais esprits sont tirés de par ces écrits des noms tant des bons que des mauvais esprits : si nous commençons le tableau avec le nom de l'esprit bon du deuxième ordre, le nom de l'esprit mauvais sera extrait de l'ordre des princes et gouverneurs. Si nous commençons le tableau avec le nom de l'esprit bon du troisième ordre ou avec le nom d'un mauvais esprit gouverneur, extrait d'une façon quelconque soit par ce tableau soit de la figure du ciel, les noms qui en procèdent seront les noms des mauvais démons ministres d'un ordre inférieur.

Ceci est encore à savoir : toutes les fois que nous commençons ce tableau avec des esprits bons du second ordre, les noms eux-mêmes extraits sont du second ordre. Et si sous eux nous extrayons le nom d'un mauvais esprit, lui-même est d'un ordre supérieur de gouverneurs. De même si nous commençons avec le nom d'un esprit mauvais d'ordre supérieur. Si nous commençons ce tableau avec les noms des esprits de troisième ordre, des esprits assistants soit bons soit méchants, les noms extraits seront les noms des esprits assistants d'un ordre inférieur.

Beaucoup de mages, hommes d'une considérable autorité voulurent étendre aux lettres latines ces sortes de tableaux. Au moyen de ces mêmes tableaux, grâce au nom du ministère ou de la réalisation, on trouve

le nom d'un esprit soit bon soit mauvais par le même mode qui plus haut a été confié ; le nom d'un ministère ou d'une réalisation ayant été accepté dans sa ligne, sous son astre. L'auteur de cette méthode, c'est le grave auteur Trismégiste. Celui-ci ayant confié ce calcul aux lettres égyptiennes, non sans sagesse on peut l'appliquer aux autres lettres des autres langues pour les significations assignées aux signes. Trismégiste se dressa en effet, le premier de tous ceux qui traitèrent du choix des noms des esprits. La force et le secret magistère pour la manière de choisir les noms sacrés des esprits correctement et rituellement, réside dans la disposition des voyelles qui forment le nom de l'esprit et par lesquelles est constitué un nom correct et rituellement sonore. Cet art est parachevé, d'abord si l'on sait se préoccuper de la façon de placer les voyelles de ces lettres qui ont été trouvées par le calcul de la figure du ciel, afin de choisir les noms des esprits de second ordre, bons et mauvais, présidents et gouverneurs. Pour les bons cela est parachevé ainsi : les étoiles qui constituent les lettres ayant été considérées et placées dans l'ordre, d'abord on soustrait le degré de la onzième maison du degré de l'étoile la première dans l'ordre. Ce qui en reste que ce soit projeté à partir du degré de l'ascendant : et où ce nombre manque là est le rang de la voyelle, de la première lettre. Commence donc à projeter les voyelles de ces lettres selon leur nombre et ordre et celle qui tombera à la place de l'Etoile, qui est la première dans l'ordre, cette voyelle sera attribuée à la première lettre ; ensuite trouve la place de la deuxième lettre en soustrayant à la première étoile le degré de l'étoile qui est la seconde dans l'ordre, et ce qui reste projette-le hors de l'ascendant. Là est l'endroit où tu commenceras la projection des voyelles et celle qui tombe sur la seconde étoile, c'est la voyelle de la seconde lettre. Ainsi par conséquent tu découvriras les voyelles des lettres suivantes, toujours en soustrayant le degré de l'étoile suivante, du degré de l'étoile la plus prochement

précédente. Toutes les projections et tous les calculs doivent être faits pour les noms des bons esprits selon la succession des signes. Quant aux noms des mauvais esprits, là où le degré de la 11e maison est pris pour les bons, pour les autres est pris le degré de la 12e maison. Tous les calculs et projections ont lieu avec la succession des signes, en prenant le commencement à partir du degré de la 12e maison. Dans tous les extraits faits par ces tables, les voyelles sont placées d'autre façon. D'abord le nombre des lettres, autant qu'il y en a, est accepté constituant le nom et de la sorte est compté depuis le commencement de la colonne de la première lettre sur laquelle le nom est tiré : et la lettre sur quoi tombe le nombre est rapportée à la première lettre du nom extrait en acceptant la distance de l'un à l'autre, selon l'ordre de l'alphabet. Mais le nombre de cette distance est projeté depuis le commencement de sa colonne : et là où il cesse, là est la place de la première voyelle. A partir d'elle projette donc les voyelles elles-mêmes à leur nombre et ordre, dans la même colonne ; et celle qui tombera sur la première lettre du nom celle-là devra se l'attribuer. Tu trouveras les voyelles suivantes en acceptant la distance de la précédente lettre à la suivante : ainsi de suite, selon la succession de l'alphabet. Et le nombre de distance est compté depuis le commencement de sa colonne : et là où il sera tombé, là est la place de la voyelle demandée. D'elle donc projette les voyelles et celles qui tomberont sur leurs lettres, leur seront attribuées. Mais si une voyelle vient à tomber sur une voyelle, que la première cède à la seconde. Comprends cela seulement pour les bons (esprits) ; pour les mauvais procède par une voie semblable, sauf que tu fais les calculs dans l'ordre contraire et renversé à rebours de l'ordre de l'alphabet, à rebours de l'ordre des colonnes, c'est-à-dire en montant.

(*A suivre*)

Jules Bois.

Le Livre de Jamblique

SUR

LES MYSTÈRES

Traduit du grec par Pierre Quillard

(*Suite.*)

---

13. Nous connaîtrons aussi clairement les moyens d'apaiser la colère des dieux, si nous comprenons bien ce qu'est cette colère. Ce n'est point, comme il semble à quelque personne une antique et permanente colère, mais un retrait de la bienfaisante sollicitude des dieux ; quand nous l'avons ainsi nous-même détournée de nous, ainsi qu'en plein midi on se cacherait de la lumière, nous attirons sur nous les ténèbres et nous nous privons de la bonne libéralité des dieux. Nous pouvons par l'expiation revenir à la communion supérieure et ramener sur nous, pour y participer la sollicitude divine qui nous avait abandonnés, et rattacher dans la juste proportion ce qui reçoit et ce qui accorde la participation. Mais cette manière d'expier est si éloignée de s'accomplir grâce à la passion, qu'elle nous ramène nous-même bien loin de cet écart des dieux, si sujet à la passion et au trouble.

Quant aux sacrifices expiatoires, ils remédient à tous les maux qui frappent la surface de la terre et font en sorte que le changement et la passion nous atteignent. Qu'on les fasse par les dieux ou, les daimones, on invoque ceux-ci

comme tutélaires et sauveurs et toutes les fautes qui pourraient venir des passions sont écartées par eux. Ceux qui détournent les coups provenant de la génération et de la nature ne le sauraient faire à l'aide des passions. Mais si l'on pense que la suppression de leur secours amène en nous une faute spontanée la persuasion des dieux par le sacrifice, ramenant vers nous leur bienveillance et nous délivrant de leur privation sera absolument pure et indemne de mouvement.

14. Quant à ce qu'on apelle les nécessités des dieux, voici sommairement ce qu'il en est : ce sont des nécessités propres aux dieux et telles qu'il est digne des dieux qu'elles soient. Ce n'est point en vertu d'influences extérieures ni par la force, mais comme le demande la nécessité du bien que les dieux agissent, sans vouloir jamais agir autrement. Cette nécessité est donc mêlée d'une volonté bienfaisante et est proche de l'amour ; et par l'ordre propre aux dieux, elle possède l'identité et l'immutabilité ; comme elle est identique et contenue de même dans une unique limite, elle y demeure et ne s'en écarte jamais. A cause de tout cela, il en est autrement que tu ne pensais. La divinité en effet est inflexible, impassible inébranlable par la force, si l'efficacité de la théurgie est bien de la nature que nous avons montrée.

15. Ensuite tu passes à une autre distinction entre les dieux et les daimones : tu dis que les dieux sont de pures intelligences. Mais tu donnes ton opinion pour une hypothèse ou comme satisfaisant d'autres personnes ; et tu affirmes que les daimones participent à l'intelligence, mais sont psychiques. La plupart des philosophes pensent ainsi, je ne l'ignore pas.

Mais je ne cacherai pas ce que je crois la vérité. Car toutes ces opinions sont confuses et peuvent être transférées des daimones aux âmes, qui participent elles aussi à l'intelligence ; mais elles descendent des dieux jusqu'à l'intelligence immatérielle en acte, que les dieux surpassent absolument. Pourquoi donc leur attribuer des qualités qui ne leur soient pas entièrement propres ? Pour ce qui est de cette distinction (plus de détails seraient superflus) que cette mention suffise. Mais quant aux difficultés qu'elle t'a suggérées, comme elles se rapportent au culte sacré, j'en parlerai comme il convient.

Après avoir dit que les intelligences pures sont inflexibles et sans mélange d'éléments sensibles, tu te demandes s'il faut leur adresser des prières. Je pense pour ma part qu'on n'en doit adresser à personne qu'à elles. Car ce qu'il y a en nous de divin, d'intellectuel, d'un, ou si tu aimes mieux d'intelligible, s'éveille évidemment dans les prières et une fois éveillé recherche avec force son semblable et s'unit à la perfection de celui-ci.

Que s'il te semble incroyable qu'un être incorporel puisse entendre une voix et si tu penses qu'il lui faut être sensible et avoir des oreilles pour comprendre ce que nous disons dans les prières, tu oublies trop facilement la supériorité essentielle des causes premières, qui savent et contiennent en elles tout ce qui leur est inférieur : car en elles elles embrassent tout simultanément dans l'unité. Ce n'est donc point par des facultés ni des organes que les dieux reçoivent en eux les prières ; mais ils contiennent en eux les actes des paroles prononcées par les gens de bien et par ceux surtout qui sont par la sain-

teté du culte consacrés aux dieux et unis à eux ; car alors le divin est naturellement présent à soi-même et ne participe point aux pensées des prières comme à quelque chose d'étranger et de distinct de soi.

Mais les supplications, dis-tu, ne font rien pour la pureté de l'intelligence. Pas du tout : par le fait même que nous sommes en puissance, en pureté et en tout inférieurs aux dieux, il est très opportun de les suppléer démesurément.

Car la conscience de notre néant à leur égard, quand on nous juge en nous comparant aux dieux nous tourne naturellement vers les prières ; la supplication nous mène bientôt vers l'être supplié et nous lui devenons semblable grâce à ce perpétuel commerce avec lui et nous nous concilions insensiblement, imparfaits que nous sommes, la perfection divine.

Mais si l'on vient à considérer que les supplications sacrées sont envoyées aux hommes par les dieux eux-mêmes, qu'elles sont un signe venant d'eux et qu'eux seuls les comprennent, et qu'elles ont enfin en quelque sorte la même puissance que les dieux, comment peut-on encore regarder raisonnablement une telle supplication comme tombant sous les sens et non divine et intellectuelle ? quelle passion lui pourrait advenir alors que les mœurs de l'homme le plus scrupuleux n'en sauraient atteindre facilement la pureté.

Mais on se sert dis-tu d'offrandes telles que l'on en emploierait vis-à-vis d'êtres sensibles et psychiques. Il en serait ainsi si l'on n'usait que de puissances corporelles et composées, ou appropriées, au simple service des organes.

Mais comme ces objets participent jusqu'à un certain point aux formes incorporelles et à certaines proportions et mesures plus simples, on ne voit plus que l'affinité des offrandes avec les dieux et selon que l'on trouve une parenté ou une similitude plus ou moins proche, celle-ci suffit pour établir la relation dont nous parlons, Il n'y a rien d'approchant des dieux dans la plus minime mesure, à quoi ils soient étrangers et qu'ils n'unissent pas à eux aussitôt. Ce n'est donc point comme avec des êtres sensibles et psychiques, mais avec les formes divines elles-mêmes et les dieux eux-mêmes que s'établit dans les limites du possible cet entrelacement. Ainsi nous avons suffisamment répondu au sujet de cette distinction.

16. A celle-ci est rattachée dans ta lettre la distinction des dieux et des daimones, considérés les uns comme corporels, les autres comme incorporels ; elle est beaucoup plus commune que la première, mais il s'en faut de tout qu'elle exprime les propriétés de leur essence qu'elle ne servirait même pas à conjecturer quoi que ce soit d'eux ou de leurs accidents ; on n'en pourrait pas même induire s'ils sont vivants ou non vivants et s'ils sont privés de vie ou n'en ont aucunement besoin. Il n'est point facile non plus de conjecturer en quel sens sont pris ces mots, et s'ils sont employés généralement ou pour signifier plusieurs êtres différents. S'ils sont employés généralement, cette opinion est absurde, si l'on range sous le même genre incorporel ligne, temps, dieu, daimones, eau et feu ; si l'on entend qu'il s'agit de plusieurs êtres différents, pourquoi voudrais-tu parler des dieux plutôt que des points quand tu em-

ploies le mot incorporel ? Quand tu emploies le mot corps, ne pourrait-on pas croire que tu veux dire terre plutôt que daimones ? Ceci même n'est pas déterminé, s'ils ont des corps, ou s'ils les chevauchent, ou s'ils s'en servent, ou s'ils les contiennent, ou s'ils ne font qu'un avec le corps. Mais peut-être ne faut-il pas examiner trop à fond cette distinction : en effet tu ne la donnes point comme venant de toi, mais comme l'opinion d'autrui.

17. Passons-en donc à tes propres doutes à propos de l'opinion présente. Comment en effet le soleil et la lune, dis-tu, et les dieux célestes seront-ils visibles si les dieux sont seulement incorporels. Mais nous disons, nous, qu'ils ne sont point contenus dans les corps, mais que leurs vies et leurs actions divines contiennent les corps : et qu'ils ne sont point tournés vers le corps, mais que le corps qu'ils contiennent est tourné vers la cause divine. En outre leur perfection intellectuelle et incorporelle n'est pas entravée par le corps. et ne reçoit aucun inconvénient provenant du corps. Celui-ci par suite n'a pas besoin d'une plus ample sollicitude, mais naturellement et comme spontanément, sans avoir besoin d'un ordre effectif il suit l'attraction vers l'unité des dieux, entraîné uniformément lui-même par lui-même.

S'il faut aller plus loin, le corps céleste est très étroitement parent de l'essence incorporelle des dieux. Elle est une et lui est simple ; elle indivisible et lui impartageable, elle immuable et lui invariable. Si l'on considère les actions des dieux comme se produisant uniformément, ce corps aussi a une seule révolution ; il imite l'identité divine par son mouvement éternel, dirigé selon

les mêmes lois, dans le même sens. Et en vertu d'un seul principe et d'un seul ordre, et la vie divine par la vie innée aux corps éthérés. Aussi ces corps ne sont point composés d'éléments adverses et différents, comme l'est notre corps ; et leur âme n'est pas amalgamée au corps pour former un seul être animé avec deux. Mais les apparences animées des dieux célestes sont absolument homogènes et unes, toutes en tout, uniformes, et non composées ; car ce qu'il y a en elle de supérieur conserve sa prééminence et ce qu'il y a d'inférieur dépend toujours de sa cause première et ne l'attire jamais à descendre vers soi ; et toutes ne forment qu'une seule hiérarchie et une seule perfection ; et elles sont incotporelles en quelque manière et les dieux le sont absolument, parce que la nature divine qui domine en elles y distribue son essence partout identique, totale et une.

18. C'est donc ainsi que les êtres célestes sont tous des dieux et sont en quelque sorte incorporels. Tu demandes ensuite comment ils se fait que parmi les dieux les uns soient bienfaisants, les autres malfaisants. Cette opinion, empruntée aux faiseurs d'horoscopes est tout à fait erronée. Car tous les dieux sont bienfaisants et causes de biens et ils ne regardent que vers le bien seul et ils évoluent uniquement autour du beau et du bien. Mais les corps mêmes qui leur sont soumis possèdent des puissances démesurément extraordinaires, les unes résident seulement dans les corps divins eux-mêmes, les autres en découlent dans la nature de l'univers et dans l'univers lui-même et elles descendent selon un ordre fixe à travers toute la genèse et atteignent sans obstacle les êtres particuliers.

Pour ce qui est des puissances qui demeurent dans le ciel dans les corps divins, on ne saurait faire doute qu'elles soient toutes semblables. Il nous reste à examiuer celles qui descendent vers nous et se mêlent à la genèse. Toutes reviennent également pour le salut du tout et maintiennent tout l'univers sous la même loi. Elles sont impassibles et immuables, bien que confinant au muable et au passible. La genèse, multiforme et composée d'éléments différents, ne reçoit point sans lutte ni division dans sa propre contradiction et sa propre destruction en partie, leur unité et leur indistinction, met selon un mode passible leur impassibilité, et participe à ces puissances suivant sa propre nature et non suivant la leur. Ainsi ce qui est engendré participe à l'être suivant le mode propre à la génération et le corps à l'incorporel d'une façon corporelle ; et de même ce qu'il y a dans la genèse de physique et de matériel reçoit quelque chose des êtres immatériels et des corps éthérés supérieurs à la nature et à la genèse, mais d'une manière désordonnée et confuse. Il est donc absurde de donner une couleur, une forme, une palpabilité aux espèces intelligibles parce que les êtres qui participent à celles-ci possèdent ces propriétés ; il est également absurde d'attribuer de la malfaisance aux corps célestes parce que les êtres qui participent à ceux-ci peuvent être quelquefois malfaisants. Sinon cette participation même ne pourrait originairement exister, si ce qui participe n'était pas différent de ce qui se communique ; mais si ce qui se communique est reçu comme dans un être étranger et différent, c'est cet être,

même qui est dans ce qui environne la terre, mauvais et désordonné.

Cette participation cause dans les espèces secondes une grande divinité ainsi que le mélange de la matière aux influx immatériels et que le mode de réception divers selon la nature des êtres récepteurs et de ceux qui se communiquent. Par exemple, l'influence de Kronos est condensatrice et celle d'Arès cause des mouvements, mais en ce sens que dans les êtres matériels le récepteur passible et créé reçoit l'une selon le mode de la congélation et du froid et l'autre selon le mode d'une chaleur démesurée. Sa corruption et le désordre ne proviennent-ils pas alors de l'altération différente, matérielle et passible des récepteurs ? En outre l'infirmité des choses matérielles et des espaces circumterrestres ne pouvant contenir la puissance sans mélange et la très pure vie des êtres éthérés attribue aux causes premières sa propre défectuosité : c'est comme si quelqu'un malade de corps et ne pouvant supporter la vivifiante chaleur du soleil osait dire mensongèrement, en prenant prétexte de son mal personnel, que le soleil n'est pas utile à la santé et à la vie.

Il peut arriver que dans l'harmonie et l'équilibre de l'univers que ce qui est salutaire pour l'ensemble et le tout à cause de la perfection du contenu et du contenant soit dangereux pour les parties à cause de leur irrégularité particulière. Ainsi donc dans le mouvement de l'univers, toutes les évolutions des sphères conservent également l'ensemble du monde, mais une des différentes parties est souvent offensée par une autre comme nous voyons qu'il arrive dans la danse.

Par contre la corruptibilité et le changement sont innés aux choses particulières et il ne les faut point attribuer aux causes universelles et premières, comme résidant en elles ou découlant d'elles vers les choses de cette nature. Par tous ces arguments il est démontré que ni les dieux du ciel ni leurs dons ne sont malfaisants.

19. Mais voyons à répondre à cette question : quel est le lien entre les dieux corporels et ceux qui ont un corps dans le ciel ? Cela aussi ressort de ce qui a été dit antérieurement. Si en effet ils sont établis sur les sphères célestes comme incorporels, intelligibles et unis, ils ont leurs causes dans l'intelligible et concevant leurs propres formes divines ils dirigent le ciel entier par une seule action infinie ; et si étant présents séparément dans le ciel ils conduisent par leur volonté les révolutions éternelles, ils demeurent sans mélange de sensibilité et coexistent aux dieux intelligibles.

Il n'en faut pas moins traiter la présente réponse en elle-même comme voici. Je dis donc que les formes visibles des dieux naissent des modèles divins intelligibles et leur sont relatives ; une fois nées elles demeurent entièrement en eux et représentent leur image aboutissant à eux et rendue parfaite par eux. Ces formes elles-mêmes mettent en œuvre un autre arrangement et elles établissent entre ce nouvel ordre et les dieux une continuité en une seule union et les formes divines intelligibles préexistent séparément avant leurs corps : les modèles intelligibles de ces corps purs de mélange et supracélestes, demeurent en eux-mêmes, tous unis, selon leur éternelle prééminence.

Leur lieu est commun et indissoluble pour les actions intelligibles, et aussi pour les communications de leurs formes, puisque rien ne limite ces communications et qu'il n'y a rien qui les sépare : ainsi l'essence immatérielle et incorporelle n'étant divisée ni en lieu, ni en sujets ni délimitée par des circonscriptions particulières de parties coïncide directement et conflue vers l'identité. Ce progrès partant de l'unité et cette régression de tout vers l'unité et la suprématie universelle de l'unité établit la communion des dieux qui sont daus le monde et de ceux qui préexistent dans l'intelligible.

En outre la conversion des dieux seconds vers les premières causes intelligibles et le don par les dieux premiers aux dieux seconds de la même essence et de la même puissance relie indissolublement leur conjonction vers l'unité. Pour les êtres d'essences différentes comme un corps et une âme et sans analogie entre eux comme les apparences matérielles et tous les autres êtres divisés, d'une façon quelconque, l'union naturelle est acquise et provient des espèces supérieures et devient caduque dans des périodes de temps déterminées ; mais plus nous nous élevons vers le sommet et vers l'identité des causes premières selon la forme et selon l'essence et plus nous nous détournons des choses particulières vers l'ensemble, plus aussi nous trouvons l'unité éternellement subsistante ; plus nous la voyons prééminente et dominatrice et contenant autour d'elle et en elle la diversité et la multiplicité.

Puis donc que l'ordre existe dans l'unité de tous les dieux et que leurs espèces premières et secondes et tout ce qui naît autour d'eux sub-

sistent à la fois dans l'unité, en eux l'un est tout et le commencement, le milieu et la fin coexistent selon l'unité. Aussi ne faut-il pas demander d'où vient l'unité en eux tous ; l'existence quelle qu'elle soit en eux est l'unité et de même les seconds demeurent selon le même mode dans l'unité des premiers et les premiers donnent aux seconds l'unité qu'ils possèdent et tous ont réciproquement la communion d'un indissoluble entrelacement.

Pour cette raison les dieux absolument incorporels sont unis même aux dieux sensibles et qui ont un corps. Car les dieux visibles sont en dehors des corps et ainsi ils sont dans l'intelligible et les dieux intelligibles grâce à leur unité infinie comprennent en eux les dieux visibles, et les uns et les autres subsistent selon une commune unité et une seule action. Et cela est remarquable dans les causes des dieux et l'arrangement divin que la même unité de tous descend d'en haut jus qu'à l'extrémité de la hiérarchie divine. Si cela semblait digne d'un doute, il serait par contre surprenant qu'il n'en fût pas ainsi.

20. Voilà ce qu'il y avait à dire sur la connexité des dieux sensibles et des dieux intelligibles. Après cela tu reprends des demandes telles que ce que nous avons dit récemment suffirait à y répondre. Mais puisque comme on dit, il faut souvent répéter et considérer les belles choses, nous ne passerons pas outre à ces questions sous prétexte d'avoir déjà donné une réponse suffisante. Mais nous les traiterons de nouveau par le raisonnement du tout au tout et ainsi peut-être arriverons-nous à une conclusion parfaite et fort profitable à la science. Tu demandes ce qui sépare les daimones des dieux

visibles et invisibles, étant donné que les dieux visibles sont unis aux dieux invisibles. Quant à moi partant de là je montrerai leurs différences. Parce que ceux-ci sont unis aux dieux intelligibles et ont la même idée qu'eux et que par contre les daimones en sont très éloignés par l'essence et les représentent à peine par analogie, par là les daimones sont séparés des dieux visibles. Et ils diffèrent des dieux invisibles, parce qu'ils sont invisibles ; en effet les daimones sont invisibles et imperceptibles par la sensation ; et les dieux l'emportent même sans la raison de la connaissance et de l'intelligence matérielle : et par ce qu'ils sont inconnus et invisibles à ceux-ci on leur donne ce nom dans un sens tout différent de celui où l'on dit les daimones invisibles. Comment cela ? les dieux invisibles ont-ils sur les dieux visibles un avantage en tant qu'invisibles ? Pas du tout : tout ce qui est divin, quand et où que ce soit et quelles qu'en soient les attributions possèdent la même puissance et la même suprématie sur tout ce qui est au-dessous. Le divin, même visible, commande aux daimones invisibles ; même souterrain, il règne sur les daimones de l'air. Car le lieu ou la partie du monde qui les reçoit n'apporte point de changement à la domination divine ; mais partout l'essence des dieux demeure la même, totale, indivisible, immuable et tout ce qui lui est inférieur la vénère selon un ordre naturel.

En partant du même point de départ, nous trouvons une autre différence. En effet les dieux visibles et invisibles embrassent en eux la direction totale de ce qui est dans tout le ciel et le monde et dans les puissances invisibles éparses

dans le tout ; mais les êtres qui occupent la fonction de daimones obtiennent certaines portions particulières du monde et les administrent et n'ont qu'une forme fragmentaire de l'essence et de la puissanee. Et en outre ils sont en quelque sorte nés en même temps que ce qu'ils dirigent et n'en peuvent être séparés. Mais les dieux même établis sur des corps demeurent absolument séparés de ceux-ci. Aussi la surveillance des corps n'apporte-t-elle aucune diminution aux maîtres de ces corps : elle est contenue par le supérieur et se tourne vers lui et ne lui cause aucun dommage. Mais leur connexion avec la nature génératrice et leur division nécessaire selon les besoins de celle-ci donne aux daimones un inférieur. Pour résumer le divin est chef et préside à l'ordonnance de ce qui est ; les daimones sont des lieutenants qui reçoivent les ordres des dieux et se plient spontanément et avec zèle à la pensée, à la volonté et au commandement des dieux. Les dieux sont affranchis des forces qui penchent vers la Genèse et les daimones n'en sont point tout à fait purs. Nous avons donc ajouté tout cela à notre distinction et les développements antérieurs et présents on dû la rendre plus compréhensible.

21. Quant à la distinction que tu acceptes entre le passible et l'impassible, on pourrait te répondre qu'elle ne convient à aucune des deux espèces supérieures, pour les raisons que nous avons dites auparavant. Nous croyons cependant utile de la réfuter, parce qu'elle repose sur ce fait que les actes du culte agiraient sur les dieux en tant que passibles. Quelle est la cérémonie, quel est le culte conforme aux lois hiéra-

tiques qui s'accomplisse avec l'aide de la passion ou qui aide à satisfaire les passions ? est-ce que ces institutions ne viennent pas des dieux et n'ont pas dès l'origine été établies par eux dans une forme intelligible ? elles imitent l'ordre même des dieux, l'ordre intelligible et l'ordre céleste. Elles possèdent des mesures éternelles de ce qui est et des signes merveilleux : car ils sont envoyés ici par le démiurge et le père de tout et par elles les secrets indicibles sont exprimés à l'aide de symboles mystérieux, l'invisible est renfermé dans des formes et ce qui est supérieur à toute image est représenté par des images ; mais tout est accompli par la cause divine seule, qui est si séparée des passions que la raison même ne la peut atteindre.

Et cela est presque la cause des opinions erronées sur les passions. Les hommes en effet, incapables de recevoir la connaissance des raisons du culte et qui s'en croient cependant capables, sont entraînés tout entiers vers leurs propres passions humaines et conjecturent les choses divines d'après eux-mêmes. Ils se trompent donc doublement : car ils n'atteignent pas les choses divines et ayant échoué dans leur désir ils les rabaissent aux passions humaines. Ainsi donc quand il s'agit d'actes qui s'adressent aux dieux et aux hommes, de génuflexions, de saluts adoratifs, de présents, d'oblations des prémices, il ne faut point les interpréter de même dans les deux cas, mais les considérer isolément en tenant compte de leur valeur relative et vénérer les uns comme divins et mépriser les autres comme humains : les uns en effet produisent des passions chez ceux qui les accomplissent et chez ceux à qui ils sont adressés

(car ils sont humains et corporels) ; et quant aux autres, à cause du respect invincible et de l'état vénérable et de la joie intellectuelle et de la ferme science qu'ils produisent, leur action mérite qu'on l'honore d'une façon spéciale, car c'est aux dieux qu'ils sont adressés.

DEUXIÈME PARTIE

1. Il faut maintenant te montrer aussi, comment un daimôn diffère d'un héros et d'une âme et si c'est par l'essence, la puissance ou l'acte. Je dis donc que les daimones naissent des puissances génératrices et démiurgiques des dieux prises à l'extrémité du progrès divin et de ses ultimes divisions ; que les héros naissent des raisons vitales des dieux et que les premières, et parfaites proportions d'âmes aboutissent à eux et sont séparées d'eux.

Si la nature des héros et des daimones provient ainsi de causes différentes elle implique nécessairement la diversité de l'essence : l'essence des daimones est active ; elle parachève les natures cosmiques et veille attentivement sur chacune des choses qui naissent, celle des héros est vitale et rationnelle et directrice des âmes. Les puissances des daimones sont génératrices surveillantes de la nature et de l'union des âmes à des corps ; celles des héros sont vivifiantes, directrices des hommes et affranchies de la génération : c'est ainsi qu'il convient de les distinguer.

2. Ensuite il faut déterminer leurs actes. Celles des daimones s'exercent autour de l'uni-

vers et se prolongent dans ce qu'ils parfont ; celles des héros s'étendent moins loin et visent surtout la direction des âmes. Cette détermination établie, vient ensuite l'âme qui aboutit à l'extrémité des ordres divins et qui a reçu du sort certaines portions particulières, des puissances accordées aux daimones et aux héros ; elle se complète d'elle-même par diverses adjonctions plus abondantes ; elle acquière les unes des autres des formes et des raisons diverses et selon les différentes parties du monde a des existences et des idées variées ; elle s'attache à ce qu'elle veut et s'éloigne d'où elle veut ; elle s'assimile à tout et diffère de tout et elle se saisit de raisons en affinité avec ce qui est et ce qui naît ; en même temps elle est liée aux dieux par des harmonies d'essences et de puissances autres que celles par où les daimones et les héros s'unissent aux dieux. Et quoi qu'elle ait moins que les daimones et les héros l'éternité d'une vie et d'une action semblables, cependant grâce à la bonne volonté des dieux et au resplendissement de lumière qu'ils lui donnent, souvent elle s'élève plus haut et atteint un ordre plus grand, l'ordre angélique. Il en est ainsi quand elle n'est plus contenue dans les limites de l'âme et que toute, entière elle parvient à la perfection de l'âme angélique et de la pure vie. Ainsi l'âme semble contenir en elle des essences et des actions de toute sorte et des raisons diverses et les formes universelles : mais à vrai dire elle est toujours limitée en quelque chose et ne fait qu'à se rattacher, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre à des causes précédentes.

Alors qu'il y a entre ces ordres une telle diffé-

rence, il ne faut plus avoir de doute sur ce qui les distingue les uns des autres ; c'est par leur nature qu'il faut les discerner ; et par leur faculté de converger que l'on doit reconnaître leur communion : ainsi l'on peut sans erreur avoir d'eux une connaissance compréhensive ou particulière.

(A suivre.)

PIERRE QUILLARD.

LA

COSMOGONIE DE MOÏSE

Traduite de l'hébreu, par FABRE d'OLIVET

(*Suite.*)

CHAPITRE VII.

La Consommation des choses.

1. Ensuite, IHÔAH dit à *Noé :* viens toi ! et tout l'intérieur à toi, en la *Thebah,* l'asyle mutuel, car ta nature s'est montrée juste à mes yeux en cet âge de perversion.

2. Prends, du genre quadrupède, sept couples de chaque espèce pure, chaque couple composé du principe et de sa faculté volitive efficiente : et deux couples de chaque espèce non pure, chaque couple également composé du principe et de sa faculté volitive efficiente.

3. Prends aussi du genre volatile des cieux, sept, couples de chaque espèce, mâle et femelle, afin d'en conserver l'existence sémentielle sur la Terre.

4. Car, dans la septième période actuelle des manifestations phénoméniques, moi-même je vais faire mouvoir l'élément aqueux sur la Terre, quatre décuples de jour, et quatre déculples de nuit, afin d'effacer entièrement de l'Elément adamique cette Nature substantielle et plastique que j'y ai faite.

5. Et *Noé* se conforma avec exactitude à tout ce qui lui avait sagement recommandé IHÔAH.

6. Or, *Noé* était fils de six centaines entières de mutation temporelle ontologique, c'est-à-dire, qu'il émanait comme repos de la Nature élémentaire, lors-

que la grande intumescence des eaux commença d'avoir lieu sur la Terre.

7. Et *Noé*, accompagné des êtres émanés de lui, de sa faculté volitive efficiente, et des facultés physiques dépendantes de ses productions, alla vers la *Thebah* la demeure mystérieuse, afin d'éviter les eaux de la grande intumescence.

8. Du genre quadrupède pur, et du genre quadrupède non pur, et du genre volatile, et de tout ce qui est animé d'un mouvement reptiforme sur l'Elément adamique.

9. Les couples de toute espèce se rendirent vers *Noé*, le repos de l'existence, en l'asyle mutuel de la *Thebah*, mâle et femelle, selon ce qu'a vait sagement recommandé l'Être des êtres.

10. Ainsi ce fut à la septième des manifestations phénoméniques, que les eaux de la grande intumescence furent sur la Terre.

11. Dans la mutation ontologique des six centuples de mutation des vies de *Noé*, en la seconde Néoménie, en la dix-septième période lumineuse de cette Néoménie, en ce jour même, furent ouvertes toutes les sources de l'abîme potentiel, furent déliées dans les Cieux les forces multiplicatrices des eaux livrées à leur propre mouvement de dilatation.

12. Et la chute de l'atmosphère aqueuse, tombant en masse et sans discontinuité sur la Terre, fut de quatre décuples de jour, et de quatre décuples de nuit.

13. Dans le principe même de cette septième manifestation phénoménique, *Noé*, le repos de l'existence élémentaire, s'était retiré ainsi que *Shem*, l'élévation brillante, et *Cham*, l'inclination ténébreuse, et *Japhet*, l'espace étendu, productions émanées de lui, sa faculté volitive efficiente, et les trois facultés physiques de ses productions, vers la *Thebah*, l'enceinte mutuelle, la place de refuge.

14. Et avec eux, la Vie entière de la Nature animale, selon son espèce ; tout quadrupède, tout reptile rampant sur la terre, tout volatile ; cha-

cun selon son espèce : tout être courant, tout être volant.

15. Tous, couple à couple, s'étaient rendus auprès de *Noé*, en la *Thebah*, de quelque forme qu'ils fussent, possédant en soi le souffle des Vies :

16. S'avançant ensemble mâle et femelle, de toute figure extérieure, dociles à suivre le mouvement imprimé par l'Etre des êtres, et dont Ihôah marqua la conclusion par son éloignement.

17. Cependant la grande intumescence continuant d'avoir lieu sur la Terre, quatre décuples de jour, les eaux grossirent de plus en plus et portèrent dans leur sein la *Thebah* exhaussée au-dessus de la Terre.

18. Elles envahirent, elles dominèrent la Terre entière ; elles s'y multiplièrent en tout sens ; tandis que, suivant tous leurs mouvements, la *Thebah*; flottait à la face des ondes.

19. Les eaux prévalurent enfin, selon toute l'étendue de leurs forces, et tellement que les montagnes les plus élevées qui se trouvent sous les cieux, en furent couvertes.

20. Elles dominèrent au dessus de leurs sommets de cinq et un décuple de mesure mère, et couvrirent entièrement les montagnes.

21. Ainsi fut dissoute et s'évanouit, toute forme corporelle mouvant sur la Terre, dans l'oiseau et dans le quadrupède, et dans l'existence animale, et dans la Vie originelle et vermiforme, issue de la Terre, et dans tout l'Homme universel, tout *Adam !*

22. Tout ce qui possédait une essence émanée de l'esprit des Vies dans sa compréhension spirituelle, atteint par le fléau destructeur, passa.

23. La trace même de la nature substantielle et plastique fut effacée de l'Élément adamique, depuis le règne hominal jusqu'au quadrupède, depuis le reptiforme jusqu'à l'oiseau des cieux : et tous ces êtres, également effacés, disparurent de la Terre. Il ne resta que *Noé* seul, le repos de la Nature élémentaire, et ce qui était ensemble lui dans la *Thebah*, la retraite sacrée.

24. Et les eaux prévalurent sur la Terre, et y dominèrent cinq décuples et une centaine de périodes lumineuses.

CHAPITRE VIII

L'entassement des espèces.

1. Mais il se souvint, LUI-les-Dieux, de l'existence de Noé, et de celle de la vie animale, et de tout le genre quadrupède, renfermés ensemble dans la *Thebah*, cet asyle sacré ; et il fit passer de l'Orient à l'Occident, un souffle sur la Terre qui réprima la dilatation des eaux.

2. Les sources de l'abîme potentiel indéfini furent fermées, les forces multiplicatrices des eaux s'arrêtèrent dans les cieux; et l'atmosphère aqueuse tombant en masse, s'épuisa.

3. Agités d'un mouvement périodique de flux et de reflux, les eaux balancées sur la Terre, revinrent enfin à leur premier état : elles se retirèrent en elles-mêmes au bout de cinq décuples et une centaine entière de périodes lumineuses.

4. Et dans le septième renouvellement, la *Thebah* s'arrêta sur les hauteurs de l'*Ararat* ; c'est-à-dire, aux premières lueurs du cours réfléchi de la lumière.

5. Mais les eaux, toujours agitées d'un flux et reflux continuel, furent en proie à ce double mouvement de se porter en avant et de se retirer en elles-mêmes, jusqu'au dixième renouvellement lunaire. Ce ne fut que le premier de cette dixième Néoménie, que parurent les prémices des éléments, les principes des enfantements naturels, les sommets des montagnes.

6. Là se terminèrent les quatre décuples de jour ; et *Noé*, dégageant la lumière qu'il avait faite à la *Thebah*.

7. Lâcha l'Erèbe, l'obscurité occidentale, qui, pre-

nant un mouvement alternatif de sortie et de rentrée, suivit et suivra ce mouvement périodique jusqu'à l'entier déssèchement des eaux de dessus la Terre.

8. Ensuite, il laissa aller d'avec lui, l'*Iôna*, la force plastique de la Nature; afin de reconnaître si les eaux s'allégeaient sur la face de l'Elément adamique.

9. Mais l'*Iôna* ne trouvant point de lieu de repos pour communiquer son action génératrice, revint vers lui, vers la *Thebah*, parce que les eaux occupaient encore toute la surface terrestre ; il déploya donc sa puissance, et l'ayant retirée, la fit venir à lui vers la *Thebah*.

10. Et lorsqu'il eut attendu un septenaire d'autres périodes lumineuses, il émit de nouveau l'*Iôna* hors de la *Thebah*.

11. Mais elle ne revint à lui, cette faculté plastique de la Nature, qu'au temps même de l'Erèbe, telle qu'une colombe fuyant le noir corbeau : une sublimation de l'essence ignée avait été saisie par sa faculté conceptive ; en sorte que *Noé* reconnut à ce signe que les eaux s'étaient allégées sur la Terre.

12. Néanmoins il attendit encore un septenaire d'autres jours, après lesquels, il émit de nouveau l'*Iôna* ; mais cette faculté génératrice étant sortie, ne revint plus vers lui.

13. Ce fut donc l'unité et six centaines de mutation temporelle, dans le principe, au premier du renouvellement lunaire, que les eaux se défirent et s'usèrent sur la Terre : alors *Noé* élevant le faîte de la *Thebah*, considéra, et vit qu'en effet, les eaux s'étaient séparées et défaites à la surface de l'Elément adamique.

14. Ainsi la Terre étant séchée au second renouvellement lunaire, au vingt-septième jour de ce renouvellement,

15 Il parla, LUI-les-Dieux, à *Noé*, disant :

16. Sors de la *Thebah*, toi ! et ensemble avec toi,

ta faculté volitive efficiente, tes productions émanées, et les facultés physiques de tes productions.

17. Et fais sortir ensemble toi, toute Vie animale, de toute forme corporelle, en oiseau, en quadrupède, en toute sorte de reptile serpentant sur la Terre : qu'ils y pullulent, y fructifient, y multiplient en abondance.

18. *Noé*, sortit donc de la *Thebah*, lui et les productions émanées de lui, sa faculté volitive, et les facultés physiques de ses productions ; ensemble lui.

19. Toute l'espèce animale, reptiforme ou volatile, tout ce qui se meut d'un mouvement contractile sur la Terre ; ces êtres divers se produisirent hors de la *Thébah*, selon leurs tribus diverses.

20. Alors *Noé*, édifia un autel à Ihôah, et prenant de toute espèce pure de quadrupède, et de toute espèce pure d'oiseau, il fit exhaler vers les cieux une exhalaison sainte de ce lieu de sacrifice.

21. Et Ihôah, respirant l'esprit odorant de cette suave offrande, dit au fond de son cœur ; Je ne maudirai plus désormais l'Elément adamique dans le seul rapport d'*Adam* ; car, le cœur de cet être universel a conçu le mal dès ses premières impulsions. Je ne frapperai pas non plus toute l'existence élémentaire aussi violemment que je l'ai fait.

22. Pendant que les périodes lumineuses se succéderont sur la Terre, la semence et la récolte, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit, ne cesseront point de s'entresuivre.

CHAPITRE IX

La Restauration cimentée.

1. Ensuite, il bénit, lui-les-Dieux, l'existence de *Noé*, et celle des êtres émanés de lui, et il leur dit : fructifiez et multipliez-vous, et remplissez entièrement l'étendue terrestre.

2. Que la splendeur éblouissante, que l'éclat terrifiant qui vous entourera, frappe de respect l'animalité entière, depuis l'oiseau des régions les plus élevés jusqu'au reptile qui reçoit le mouvement originel de l'Elément adamique, et jusqu'au poisson des mers : sous votre puissance ils sont tous également mis.

3. Usez pour aliment de tout ce qui possède en soi le principe du mouvement et de la vie : je vous l'ai donné sans exception de même que l'herbe verdoyante :

4. Mais quant à la substance corporelle qui possède en son âme même le principe homogène de son assimilation sanguine, vous n'en ferez pas aliment :

5. Car je poursuivrai la vengeance de cette assimilation sanguine, dont le principe réside en vos âmes, de la main de tout être vivant ; j'en poursuivrai la vengeance et de la main de l'homme universel, et de la main de son frère, l'Homme individualisé par son principe volitif ; je leur demanderai compte à l'un et à l'autre, de cette âme adamique.

6. Celui qui répandra l'assimilation sanguine d'*Adam*, l'Homme universel, verra son sang répandu par le moyen même d'*Adam* : car c'est en son ombre universellement réfléchie, que LUI-les-Dieux a fait l'existence d'*Adam*, l'Homme universel.

7. Et vous, existence universelle, fructifiez et multipliez-vous, propagez-vous sur la Terre, et étendez-vous en elle.

8. Ensuite, l'Etre des êtres, déclarant sa volonté à *Noé* et aux êtres émanés de lui, leur dit :

9. Voici que, selon ma promesse, je vais établir substantiellement ma force créatrice en vous, et en la postérité à naître de vous, après vous.

10. Je vais l'établir également en toute âme de vie qui se trouvait avec vous, tant volatile que quadrupède ; en tout l'animalité terrestre, en tous les êtres enfin issus de la *Thebah*, selon leur nature animale et terrestre.

11. Je la ferai exister en vous, cette Loi créatrice,

dans l'ordre corporel ; en sorte que l'eau de la grande intumescence ne pourra plus, comme autrefois, briser la forme corporelle et la détruire, ni causer encore un déluge qui oppresse la Terre et la dégrade entièrement.

12. Et il ajouta, LUI-les-Dieux : voici le signe caractéristique de cette Loi créatrice que j'établis entre moi et entre vous, et entre toute âme vivante : Loi pour jamais inhérente en vous, dans les âges de l'immensité des temps.

12. Cet arc que j'ai mis dans l'espace nébuleux, sera le signe caractéristique de cette force créatrice existante entre moi et la Terre.

14. Lorsque j'obscurcirai la Terre et que je la couvrirai de nuages, cet arc paraîtra dans l'espace nébuleux.

15. Je me rappellerai cette Loi créatrice établie entre moi et entre vous, et entre toute âme vivante, en toute corporéité : et il n'y aura point une révolution nouvelle des eaux de la grande intumescence, pour la suppression entière de la substance corporelle.

16. Cet arc, paraissant dans l'espace nébuleux, je le considérerai en mémoire de la Loi créatrice établie pour l'immensité des temps entre l'Etre des êtres et toute âme de vie, et toute forme corporelle existante sur la Terre,

17. Ensuite, il dit de nouveau, LUI-les-Dieux : voici le signe de la force créatrice que j'ai fait exister substantiellement entre moi et entre toute forme corporelle existante sur la Terre.

18. Or, tels avaient été les enfants de *Noé*, repos de la Nature élémentaire, sortant de la *Thebah*, l'enceinte sacrée : *Shem*, ce qui est élevé et brillant ; *Cham*, ce qui est courbe, incliné, obscur et chaud ; et *Japheth*, ce qui est éteudu : et ce fut Cham, lui-même, qui fut le père de *Chanahan*, l'existence physique et matérielle.

19. Ainsi les êtres émanés de *Noé*, par qui la Terre fut partagée, furent donc au nombre de trois.

20. Ce fut *Noé*, qui, dégageant avec effort le prin-

cipe volitif intellectuel, de l'Elément adamique, le rendit à la liberté, et cultiva les productions élevées de la spiritualité.

21. Mais s'étant trop abreuvé de l'esprit de cette production, il enivra sa pensée, et dans son exaltation, se révéla au centre même et dans le lieu le plus secret de son tabernacle.

22. Et *Cham*, père de l'existence physique et materielle, ayant considéré les mystères secrets de son père, les divulgua à ses deux frères, et les profana à l'extérieur.

23. Alors *Shem* prit avec *Japheth*, le vêtement de gauche, et l'ayant élevé au-dessus d'eux, ils allèrent à reculons en couvrir les mystères secrets de leur père : en sorte que, comme ils avaient le visage tourné en arrière, ils ne virent pas ces mystères qui devaient leur rester cachés.

24. Cependant *Noé*, étant sorti de son ivresse spiritueuse, connut ce qu'avait fait le moindre de ses enfants.

25. Et il dit : maudit soit *Chanahan*, l'existence physique et matérielle ; il sera le serviteur des serviteurs de ses frères :

26. Et béni soit IHÔAH, LUI-les-Dieux de *Shem* ; et que *Chanahan* soit le serviteur de son peuple.

27. Qu'il étende, LUI-les-Dieux, l'étendue de *Japheth*, et le fasse habiter dans les tabernacles de *Shem*, l'élévation brillante ; et que *Chanahan*, l'existence physique et matérielle, le serve lui et son peuple.

28. Or, *Noé*, exista encore après la grande intumescence des eaux, trois centaines entières de mutation temporelle ontologique, et huit décuples de mutation.

29. Ainsi les périodes lumineuses de *Noé*, le repos de la Nature élémentaire, furent ensemble au nombre de neuf centaines de mutation temporelle, et de huit décuples de mutation ; et il passa.

(*A suivre*) FABRE D'OLIVET.

L'invariable milieu

(TCHOÛNG-YOÛNG)

Traduit du chinois, par ABEL-RÉMUSAT.

(*Suite*)

CHAPITRE XVIII.

§. 1. Khoung-tseu dit : S'il fut jamais un homme exempt de chagrin, ce fut Wen-wang ; il eut Wang-ki pour père et Wou-wang pour fils ; ce que son père avait commencé, fut achevé par son fils.

§. 2. Wou-wang acheva l'entreprise de Taï-wang, de Wang-Ki et de Wen-wang. Il ne revêtit qu'une fois la robe de la guerre, et ce fut pour conquérir l'empire, son nom ne fut jamais obscurci dans l'univers ; sa dignité fut celle d'empereur ; ses richesses, tout ce qui est entre les quatre mers. Il témoigna son respect à ses ancêtres par des sacrifices, et sa postérité lui témoigne son amour par ses soins.

§. 3. Wou-wang était déja vieux quand il obtint l'empire. Tcheou-Koung acheva ce qu'avaient commencé les vertus de Wen-wang et de Wou-wang. Il revint à ses ancêtres Taï-Wang et Wang-Ki pour leur donner le titre de rois, et leur sacrifia suivant le rite impérial.

L'usage de ces cérémonies s'étendit parmi les tributaires et les grands jusqu'aux magistrats et au peuple. Si le père avait été un des grands et

que le fils fût magistrat, celui-ci lui faisait des funérailles comme à un grand, et lui sacrifiait ensuite comme à un magistrat. Si le père avait été un magistrat et que le fils fût un grand, celui-ci lui faisait des funérailles comme à un magistrat, et lui sacrifiait ensuite comme à un grand. Le deuil d'une année s'étendait jusqu'aux grands, celui de trois ans jusqu'à l'empereur; le deuil de père et de mère n'était pas différent suivant la dignité ou l'obscurité, mais le même pour tous.

Ceci est le dix-huitième chapitre.

CHAPITRE XIX.

§. 1. Khoung-tseu a dit: Que la piété filiale de Wou-wang et de Tcheou-Koung fut universelle.

§. 2. Ces princes pieux surent saisir les intentions de leurs ancêtres, et achever ce qu'ils avaient entrepris.

§. 3. Au printemps et à l'automne, ils préparaient les salles de leurs ancêtres, rangeaient les vases respectables destinés aux cérémonies, disposaient leurs vêtements et leurs robes, et leur offraient les mets de la saison.

§. 4. Et comme ces rites étaient ceux de la salle des ancêtres, on y observait soigneusement la distinction de ceux qui devaient être placés à droite ou à gauche; en disposant les rangs, on avait égard aux personnes en dignité et aux hommes obscurs; en disposant les offices, on avait égard aux gens de mérite. En buvant ensemble, les inférieurs servant leurs supérieurs,

la cérémonie s'étendait ainsi jusqu'aux hommes obscurs. En distribuant dans les repas, les places suivant la couleur des chevelures, on avait égard à l'âge.

§. 5. Succédant à la dignité de leurs ancêtres, pratiquant leurs rites, exécutant leur musique, respectant ce qu'ils avaient honoré, chérissant ce qu'ils avaient aimé, Wou-wang et Tcheou-Koung les servaient morts, comme s'ils eussent encore été vivants ; les servaient quand ils n'étaient plus, comme s'ils les eussent encore possédés. Ô degré sublime de piété filiale !

§. 6. Les rites du Kiao et du Che sont ceux par lesquels ils rendaient leurs hommages au suprême Seigneur. Les rites de la salle des ancêtres sont ceux suivant lesquels ils sacrifiaient à leurs prédécesseurs. L'homme qui comprendra clairement le sens du Kiao et du Che, et celui du Ti et du Tchang, gouvernera les royaumes comme il regarderait la paume de sa main.

Ceci est le dix-neuvième chapitre.

CHAPITRE XX.

§. 1. Aï-Koung consulta Koung-tseu sur l'administration.

§. 2. Koung-tseu dit : L'administration de Wen-wang et de Wou-wang est expliquée sur les tablettes de bambou. Si ces princes vivaient encore, bientôt leur administration revivrait ; mais ils ne sont plus, et leur administration a expiré avec eux.

§. 3. La bonne administration est comme la

fertilité de la terre qui donne de la force aux végétaux, et comme les roseaux et les joncs (qui poussent d'eux-mêmes).

§. 4. En effet, l'administration dépend des hommes qu'on emploie. On doit choisir ses ministres d'après soi-même, se régler soi-même d'après la raison, et fonder la raison sur l'amour de l'humanité.

§. 5. L'amour de l'humanité, c'est l'homme tout entier ; l'amour des parents en est la principale partie. La justice, c'est la répartition ; les honneurs qu'on rend aux sages en sont la principale partie : la distinction qu'on doit à ses parents (suivant leur proximité), celle qu'on doit aux sages (suivant leur mérite), c'est ce que font ou ce que produisent ces cérémonies.

§. 6. Si les subalternes n'ont pas la confiance de leurs supérieurs, le peuple ne pourra parvenir à être bien gouverné.

§. 7. Ainsi le prince ne doit pas manquer de se régler lui-même. Dans cette vue, il ne doit pas manquer de rendre à ses parents ce qui leur est dû : pour cela, il ne peut se dispenser de connaître les hommes ; et pour connaître les hommes, il est absolument nécessaire qu'il connaisse le ciel.

§. 8. La raison universelle comprend cinq choses, et il en faut trois pour les pratiquer. Ces cinq choses, qui forment la raison universelle, sont les devoirs du prince et du ministre, du père et du fils, du mari et de la femme, des aînés et des cadets, et des amis entre eux. Les trois choses qui forment la vertu universelle, sont la sagesse, la bienveillance et la force ; et pour les pratiquer, il n'est qu'un seul moyen.

§. 9. Qu'un homme naisse sage, qu'il le de-

vienne par l'étude, qu'il ait éprouvé de la peine à le devenir, quand il l'est, cela revient au même. Qu'on pratique les vertus naturellement, pour les avantages qu'on en retire, ou à force de travail, pourvu qu'on les pratique, cela revient au même.

§. 10. Koung-tseu a dit : Celui qui aime l'étude a fait un grand pas vers la sagesse. Celui qui emploie ses efforts à la pratique de la vertu, a fait un grand pas vers la bienveillance. Celui qui sait rougir, a fait un grand pas vers la force d'esprit.

§. 11. Celui qui sait ces trois choses, sait l'art de se régler lui-même ; sachant se régler lui-même, il sait l'art de gouverner les hommes ; sachant gouverner les hommes, il sait gouverner les empires et les royaumes.

§. 12. Tous ceux qui gouvernent les empires et les royaumes, ont neuf règles éternelles et invariables à suivre : se régler eux-mêmes ; honorer les sages ; chérir leurs parents ; respecter les grands dignitaires ; traiter avec indulgence le commun des hommes en place ; aimer le peuple comme un fils ; appeler auprès de soi les artisans, accueillir les étrangers, et bien traiter les grands vassaux.

§. 13. Si le prince se règle lui-même, les lois seront en vigueur ; s'il honore les sages, ses yeux ne seront jamais fascinés ; s'il chérit ses parents, il n'y aura pas de haine entre ses oncles et entre ses frères ; s'il respecte les grands dignitaires, rien d'obscur ne l'embarrassera ; s'il traite avec indulgence le commun des hommes en place, la reconnaissance des magistrats se montrera dans leur zèle à s'acquitter des cérémonies ; s'il aime le peuple comme un fils, le

peuple en sera animé de zèle; s'il appelle près de lui les artisans, ses richesses suffiront à son usage; s'il accueille les étrangers, les habitants des quatre parties viendront se soumettre; s'il traite bien les grands vassaux, il sera respecté dans tout l'empire.

§. 14. Se purifier et se tenir propre, avoir des vêtements nets, ne se permettre aucun mouvement contraire aux usages: voilà la manière de se régler soi-même. Repousser les flatteurs, fuir la volupté, mépriser les richesses, estimer la vertu: voilà comment on anime les sages. Honorer la dignité des siens, augmenter leurs revenus, aimer et haïr les mêmes choses qu'eux: voilà comment on anime ses parents à s'entr'aimer. Créer un grand nombre d'officiers inférieurs auxquels on puisse faire exécuter ses ordres: voilà comment on anime les grands dignitaires. Augmenter les revenus de ceux qui sont droits et fidèles: voilà comment on anime les gens en place. N'exiger de service du peuple que dans un temps convenable, modérer les impôts: voilà comment on excite les peuples. Examiner chaque jour et rechercher tous les mois si leur salaire et leur nourriture répond à leur travail: voilà comment on anime les artisans. Reconduire les étrangers quand ils partent, et aller au devant d'eux quand ils arrivent, louer leurs bonnes qualités et compatir à leurs défauts: voilà les moyens d'accueillir les étrangers. Prolonger le fil des races qui s'éteignent, relever les dynasties qui se détruisent, calmer les séditions [qui les menacent], les aider dans les dangers, recevoir leurs ambassades au temps fixé, traiter magnifiquement ceux qui s'en vont, modérer les redevances de ceux qui arrivent:

voilà les moyens de bien traiter les grands vassaux.

§. 15. Tous ceux qui gouvernent les empires et les royaumes ont neuf règles invariables à observer; et pour les observer, il n'y a qu'une manière.

§. 16. Toute chose à laquelle on a pensé d'avance, peut avoir de la stabilité, si l'on n'y a pas pensé d'avance, on en est bientôt rebuté, Si l'on commence par déterminer ses paroles, on les prononcera sans balbutier. Si l'on détermine d'avance ce qu'on doit faire, on n'y éprouvera pas de difficulté. Si l'on a déterminé sa conduite, on n'y laissera pas de taches. Si l'on s'est fait une loi invariable, elle ne manquera jamais.

§. 17. Si celui qui occupe en emploi subalterne n'acquiert pas la confiance de ses supérieurs, le peuple ne peut pas parvenir à être bien gouverné ; il y a une règle pour cette confiance. Celui qui n'est pas fidèle à ses amis, n'obtiendra pas la confiance de ses supérieurs ; il y a une règle pour cette fidélité. Celui qui n'a pas de condescendance pour ses parents, n'est pas fidèle à ses amis ; il y a une règle pour cette condescendance. Celui qui ne travaille pas sincèrement à se corriger lui-même, n'a point de condescendance pour ses parents ; pour cette sincère correction il y a une règle. Celui qui ne recherche pas clairement ce que c'est que le vrai bien ne peut se corriger lui-même avec sincérité ou n'arrive point à la vraie perfection.

§. 18. La vérité, c'est la loi du ciel, le vrai, c'est la loi humaine (par excellence). Celui qui est véritablement parfait, atteint son but sans efforts, y parvient sans réflexions, atteint la loi

avec tranquillité, et est véritablement un saint. Celui qui y prétend, doit choisir les vertus et s'y attacher avec force.

§. 19. Il doit beaucoup apprendre, soigneusement interroger, méditer avec respect, distinguer avec clarté, agir avec solidité.

§. 20. Il est des hommes qui n'étudient pas, ou qui, en étudiant, ne font pas de progrès ; qu'ils ne se rebutent pas. Il en est qui ne font pas de questions, ou qui, quand ils en font, ne saisissent pas bien le sens des réponses : qu'ils ne se rebutent pas. Il en est qui ne méditent pas, ou qui, en méditant, n'atteignent aucun but : qu'ils ne se rebutent pas. Il en est qui ne distinguent point ou qui distinguent sans clarté : qu'ils ne se rebutent pas. Il en est qui ne pratiquent pas, ou qui pratiquent sans solidité ; qu'ils ne se rebutent pas ; ce qu'un autre ferait en une fois, ils le feront en cent ; ce qu'un autre ferait en dix fois, ils le feront en mille.

§. 21. Certainement celui qui suivra cette règle, quelque peu éclairé qu'il soit, acquerra de l'intelligence ; quelque faible qu'il soit, il acquerra de la force.

Ceci est le vingtième chapitre (11)

(A suivre) ABEL-RÉMUSAT.

(11) Les paroles de Koung-tseu y sont rapportés pour suivre la loi du grand *Chun*, de *Wen-Wang*, de *Wou-Wang* et de *Tcheou-Koung*. On y éclaircit la trace qu'ils ont laissée par la tradition, on la relève et on l'indique ; en rassemblant ce qu'elle contient de clair et d'obscur, de petit et de grand, pour compléter le sens du douzième chapitre. Dans celui-ci, où il est parlé de la véritable perfection, il y a encore des choses subtiles, dont le sens sera complet à la fin du livre.

DU

SURNATUREL CHEZ LES SAUVAGES

« Les amulettes ne se voient pas seulement, et par douzaines, au bras des Croyants ; ils sont attachés aux portes, afin de protéger les maisons contre l'incendie, et suspendus au cou des ânes et des chevaux. Ecrire ces talismans, qui sont la copie de tel ou tel verset coranesque, est l'une des occupations les plus lucratives des fakis ; et le métier rapporte infiniment plus en Nubie qu'en Egypte.

Ce sont les fakis du Darfour qui inspirent le plus de respect, en raison du pouvoir qu'ont leurs amulettes de protéger contre les armes à feu. Par leur influence, le plomb se vaporise avant d'avoir atteint son but. De là, chez les Nubiens, une telle crainte des troupes du Darfour, que, dans les campagnes entreprises contre cette forteresse du fanatisme musulman, on ne peut tenir compte que des soldats turcs de race blanche.

Fort crédules eux-mêmes, les Turcs n'en rient pas moins de ces superstitions. Le gouverneur de Fachoda me racontait, à ce propos, une histoire qui montre à quel degré d'extravagance en arrivent les Nubiens. Zibêr Râhama, le grand propriétaire d'établissements dont le territoire touche aux provinces méridionales du Darfour, se vanta au dit gouverneur d'être en mesure de narguer la magie des prêtres darfouriens ; il avait fondu à Khartoum vingt-cinq mille thalaris et en avait fait des balles qui échappaient à l'influence des amulettes, ceux-ci n'ayant de pouvoir que sur le plomb.

Cette histoire que le gouverneur tenait de la bouche même de Zibêr, m'a été confirmée par différentes

personnes ; et la fortune de Zibêr ne m'étant pas moins connue que son esprit d'entreprise et sa superstition, je n'ai aucun motif pour douter du fait.

Si jamais le Khédive déclare la guerre au Darfour, ce que tous les amis du progrès et des lumières salueraient avec joie, qu'il n'oublie pas de se munir du précieux métal, avant de s'exposer aux talismans du Bokhara d'Afrique.

Dans tout le Soudan musulman, on croit aux propriétés curatives de l'eau dans laquelle on a fait tremper des carrés de papier où sont écrits des passages du Coran ; d'après les Nubiens, cette tisane à l'encre est une panacée des plus efficaces.

Les maladies, toujours d'après les mêmes autorités, se divisent en deux classes : celles qui sont causées par l'haboûb, c'est-à-dire par le vent, et celles qui viennent du *damm* (ou du sang). Pour rafraîchir et purifier celui-ci, les Nubiens prennent des infusions de poivre, de girofle et d'autres épices.

Pas un jour, à peine une heure ne s'est écoulée, pendant que j'étais dans les zéribas, sans que je fusse témoin d'un acte inspiré par une de leurs superstitions. La crainte du mauvais œil, répandue comme on sait, chez tous les riverains de la Méditerranée, joue le plus grand rôle dans la vie des Nubiens. Jamais on ne voit l'un d'eux prendre un repas tout seul ; on n'entend jamais dire qu'ils aient mangé en secret, et jamais un plat, un vase quelconque où sont les aliments n'est porté au dehors sans être soigneusement couvert.

La langue d'un animal n'est considérée par eux comme étant mangeable que lorsque le bout en a été retranché, attendu que le bout de la langue est le siège des malédictions et des souhaits de malheur ; les malédictions d'un mouton ou d'un bœuf ! »(G. Schweinfurth, (*Au cœur de l'Afrique*, p. 269 à 270.)

De la relation du voyage en Guinée des frères Lander, nous détachons le récit qu'on va lire et qui a cours chez les nègres riverains du Niger : « La

hauteur du mont Kéza, sa position isolée, sa forme étrange, le distinguent de toutes les autres montagnes et le rendent l'objet d'une attention particulière. Il est grandement vénéré par les naturels de ces contrées. La tradition attachée au mont Kéza est d'une nature très romanesque : ils croient qu'un génie bienveillant en fait sa demeure habituelle et favorite, dépensant autour de lui de bénignes et célestes influences. Ici les affligés sont déchargés de leurs misères, les nécessiteux sont pourvus ; les larmes se changent en sourires ; le mal, le chagrin, la souffrance, sont ignorés ; l'austérité même s'y égaye, et les inquiétudes de l'avenir y font place aux jouissances du présent et à une insouciante gaieté. Mais surtout, disent les naturels, c'est ici que le voyageur harassé trouve asile contre l'orage, repos pour ses membres fatigués, les délices de la sécurité et de l'abondance, et le sommeil et les rêves du bien-être. Pour obtenir tout cela, il n'a qu'à faire connaître ses besoins et ses désirs à l'esprit de la montagne ; la réponse à ses supplications est instantanée. Il reçoit de mains invisibles la nourriture la plus délicate et la plus exquise, et quand sa vigueur est revenue, il peut en liberté continuer son voyage ou s'arrêter pour jouir quelque temps des bénédictions de l'esprit du lieu. » (Richard et John Lander, *Journal d'une expédition entreprise dans le but d'explorer le cours et l'embouchure du Niger*, etc.

GLANES

Adolphe Schubert, de Kaaden (Autriche), communique au *Sphinx* les faits suivants : « En 1875 j'étais caporal d'artillerie en garnison à Prague. J'étais jeune, sain et dormant bien. Le 24 février je me mis au lit à mon heure habituelle, mais je ne pus fermer les yeux. Dominé complètement par une insolite anxiété et une insomnie nerveuse, j'étais, de plus, hanté par l'incessante pensée de ma mère qui résidait en mon lieu de naissance, Atschau, près de Kaaden, en Bohême. M'efforçant de chasser ces pensées je priai, à cette fin, et aussi pour ma mère. Ce fut inutile et je ne pus me soustraire au sentiment d'anxiété qui m'obsédait. Le matin suivant je reçus un télégramme m'informant que ma mère était morte. J'obtins immédiatement un congé, et quand je demandai à ma sœur à quelle heure était morte notre mère, elle répondit : « Le 24 février à minuit. » Elle me dit, de plus, qu'avant d'expirer notre mère « ne pouvait plus parler mais elle faisait signe avec la main comme si elle nous voulait à côté d'elle, et lorsque nous allions près du lit elle nous renvoyait et de nouveau faisait le même signe. Nous en conclûmes qu'elle devait penser à vous et qu'elle désirait vous avoir près d'elle. »

*
* *

Sous le titre de KABBALE MESSIANIQUE, notre confrère Alber Jhouney continue, dans la revue « L'Etoile », ses très remarquables commentaires sur le *Siphra Dzénioutha* (Le livre du Mystère), le plus abstrus parmi les livres fondamentaux du *Zohar*. Signalons encore, dans le même périodique : *Religion messianique*, aussi d'Alber Jhouney ; une traduction des

Lettres odiques magnétiques du chevalier de Reichembach ; une étude intitulée *Usage et abus du spiritisme* et signée Rouxel ; des articles de René Caillié, etc., etc.

⁂

A Tunis, entre la Poste et le Café de France, est un coiffeur français dont je ne sais plus le nom. Un matin de l'été de 1891, je faisais une partie de billard avec lui ; cette partie terminée je lui en proposai une seconde. « Non, me dit-il, j'attends le médecin et je désire savoir ce qu'il a dit. — Est-ce que vous avez quelqu'un de malade ? — Non, mais j'ai mon petit neveu âgé de ..... (11 ans je crois), qui a eu hier une hallucination, il s'est levé tout à coup en criant ; « Voilà une femme qui veut prendre ma petite cou- « sine (ma fillette de quelques mois), je ne veux pas « qu'elle l'emporte. » Cela dura un bon moment et nous ne pûmes lui faire croire qu'il avait rêvé. — Est-ce qu'il a déjà eu des hallucinations ? — Non. — Il se porte bien ? — Oui, mais je crains que cela soit l'indice d'une fièvre. — Votre petite fille se porte bien ? — Oui, très bien. » Je posais cette dernière question parce qu'il venait de me passer par la tête *que cette vision voulait dire que la petite allait mourir avant peu.* Je ne dis rien de ma pensée à mon interlocuteur qui me quitta. Le lendemain je lui demandai des nouvelles. Tout son petit monde allait bien. Le surlendemain, même question et même réponse ; le troisième jour même question et encore même réponse. Il avait l'air de s'étonner de l'intérêt que je semblais porter à ces enfants que je ne connaissais pas. Trois jours se passèrent sans que je le visse de nouveau. L'ayant rencontré le jour après dans la rue je lui demandai si les enfants allaient toujours bien, « Vous savez, me dit-il, que nous avons perdu ma petite fille, elle a été emportée en rien de temps. (Je crois qu'il m'a dit que c'était du croup,) — Non, dis-je, je ne le savais pas, mais j'attendais cela. — Comment. cela ? — Oui, c'est la femme qui l'a emportée. — Quelle femme ? — Eh bien, celle qu'a vue votre neveu, elle représentait la mort, la maladie, ou tout ce que

vous voudrez ; ça devait être une hallucination prophétique. »

Je laissai là mon homme très étonné et il pourra affirmer ce récit au moins dans ses lignes principales, car il a été très étonné de mes réflexions et il a dû s'en souvenir.

C'est le seul fait de ce genre que j'ai eu. (A. Goupil. *Annales des sciences Psychiques*.

*
* *

En Chine, quand la sécheresse se prolonge de manière à compromettre la moisson, le mandarin du district fait, à ses administrés, une proclamation leur prescrivant une abstinence rigoureuse. « Chaque particulier affiche au-dessus des portes de sa maison des bandes de papier jaune, sur lesquelles sont imprimées quelques formules invocatoires et l'image du dragon de la pluie. Si le ciel est sourd à ce genre de supplication, on fait des collectes et on dresse les tréteaux pour jouer des comédies superstitieuses. Enfin, pour dernier et suprême moyen, on organise des processions burlesques et extravagantes, où l'on promène, au bruit d'une musique infernale, un immense dragon en papier ou en bois. Il arrive quelquefois que le dragon s'entête et ne veut pas accorder la pluie ; alors les prières se changent en malédictions, et celui qui naguère était environné d'hommages est insulté, bafoué et mis en pièces par ses adorateurs révoltés.

« On raconte que, sous Kia-king, cinquième empereur de la dynastie tartare mantchoue, une longue sécheresse désola plusieurs provinces du nord. Comme, malgré de nombreuses processions, le dragon s'obstinait à ne pas envoyer la pluie, l'empereur, indigné, lança contre lui un édit foudroyant, et le condamna à un exil perpétuel sur les bords du fleuve Ili, dans la province de Torgot. On se mit en devoir d'exécuter la sentence, et déjà le criminel s'en allait, avec une touchante résignation, à travers les déserts de la Tartarie, subir sa peine sur les frontières du

Turkestan, lorsque les cours suprêmes de Peking, émues de compassion, allèrent en corps se jeter à genoux aux pieds de l'empereur et lui demander grâce pour ce pauvre diable. L'empereur daigna révoquer sa sentence, et un courrier partit, ventre à terre, pour en porter la nouvelle aux exécuteurs de la justice impériale. Le dragon fut réintégré dans ses fonctions, à condition qu'à l'avenir il s'en acquitterait un peu mieux. » (M. Huc, l'*Empire Chinois*, p. 222-223.)

*
* *

« Torquemade rapporte un fait fort remarquable tiré du Livre intitulé : *Malleus Maleficarum*, ou le Marteau des Magiciens ; une femme accusée de magie ayant été arrêtée par l'Inquisition, on lui promit le pardon et de la renvoyer sans la faire mourir, si elle voulait quitter son art diabolique et donner des preuves de la force de ses sorcelleries. Elle s'éloigna un peu des Inquisiteurs, se retira entre des arbres, fit avec les doigts une petite fosse en terre, urina dedans, brouilla la terre avec l'urine en la remuant avec le doigt, prononça certaines paroles et fit certains mouvements : aussitôt on vit sortir de la fosse, qu'elle avait faite, une fumée qui s'éleva en l'air, y forma une nuée épaisse accompagnée de tonneres et d'éclairs épouvantables.

« La Magicienne demanda aux Inquisiteurs où ils vouloient que cette nuée déchargeât une grande quantité de grêle et de pierre qu'elle renfermoit. Ils lui montrèrent un espace déterminé, où la grêle ne pouvait faire aucun dommage ; et aussitôt un vent impétueux y poussa la nuée, qui s'y creva et y répandit la pierre et la grêle, dont elle étoit chargée. » (*Dom. Calmet. Dissertations sur les apparitions, etc. 1746.*)

Le Directeur-Gérant : F. Deschamps.

Saint-Amand (Cher.) — Imprimerie DESTENAY

Les

Apocryphes Éthiopiens

Traduits en Français par René Basset

III

L'ASCENSION d'ISAIE

Le livre apocryphe intitulé l'*Ascension d'Isaïe*, dont il nous est parvenu des versions complètes en éthiopien et en slavon et des versions partielles en latin, se compose principalement de deux ouvrages, plus ou moins interpolés, réunis sous un titre commun mais différents d'inspiration et d'époque. Le premier qui comprend le chapitre II, les versets 1-12 du chapitre III et 2-14 du chapitre V, raconte comment Isaïe fut mis à mort par Manassé, obéissant aux suggestions de Balkirâ. Ce morceau ne renferme aucune trace de christianisme et l'on ne peut douter qu'il soit d'origine juive. C'est celui dont parle Origène dans sa lettre à Africanus, comme d'un apocryphe interpolé à dessein par les Juifs (1). Il daterait au plus tard de la fin de la première moitié du Ier siècle de l'ère chrétienne.

Comme beaucoup de traités de ce genre, il subit des remaniements de la part des chrétiens qui voulurent l'adapter à leur croyance (2). L'un d'eux, peut-être un

(1) Fabricius, *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti* Hambourg, 1713-1723 2. v. pet. in 8, t. I, p. 1089-1090.

(2) C'est ainsi que suivant Vischer, (*Die Offenbarung Johannis eine jüdische Apocalypse*, Leipzig 1886 in-8), l'Apocalypse serait une œuvre juive ayant subi de nombreuses interpolations chrétiennes. Il faut ajouter que cette théorie a été combattue par

judéo-chrétien, y ajouta les versets 6-13 du chapitre I, 18-31 du chap. III, le chapitre IV et les versets 1 et 15-16 du chap. V. Ce premier remaniement eut lieu à l'époque des troubles qui suivirent la mort de Néron, au moment où on s'attendait à le voir revenir de chez les Parthes (Cf. ch. IV, vers. 2) (3) entre 68 et 70 de notre ère.

Le second ouvrage principal dont se compose l'Ascension d'Isaïe, est complètement indépendant du premier et en resta longtemps séparé, comme le montre l'ancienne version latine publiée à Venise. Il est l'œuvre d'un chrétien et comprend les chapitres VI, VII, VIII, IX, X et les versets 1-40 du chapitre XI, et décrit l'Ascension d'Isaïe dans les sept cieux et sa vision de la mission du Christ. On y remarque en germe une tendance montaniste qui devait faire le succès de ce livre près des sectes hérétiques telles que les priscillanistes, les bogomiles etc. On peut en faire remonter la composition au plus tôt au IIe siècle de notre ère.

Postérieurement, et à une date que l'on ne peut déterminer, soit au IIIe, soit au IVe siècle, ces deux ouvrages furent rassemblés par un nouveau compilateur, comme, dans la Bible, on avait réuni deux textes différents sous le titre d'Isaïe. C'est alors que furent ajoutés les versets 1-5 du chapitre I et 41-43 du chapitre XI pour servir d'introduction et d'épilogue. C'est sur ce texte que fut faite la seconde traduction latine dont deux fragments ont été retrouvés au Vatican.

Le premier auteur chrétien qui ait fait allusion à l'*Ascension d'Isaïe*, sans la nommer, fut S. Justin, dans son *Dialogue avec Tryphon* (ch. CXX) où il rappelle la mort du Prophète. Plus tard, Tertullien, à la fin du

Schœn (*L'origine de l'Apocalypse de S. Jean*, Paris, 1887 in-8) et surtout Sabatier (*Composition de l'Apocalypse de S. Jean*, Paris, 1887, in-8) qui ont renversé la proposition et admis que l'Apocalypse est une œuvre chrétienne fortement mélangée de visions juives.

(3) Cf. les textes cités par Renan, *L'Antachrist*, Paris, 1873, in-8, d. 318, note 3.

second siècle, mentionne un passage (v, vers. 14) emprunté sans doute au premier remaniement chrétien (*De patientiâ* ch. XV). Origène, après avoir parlé de la version juive, cite, sans lui donner de titre, l'ouvrage apocryphe où est relatée la mort d'Isaïe, (*Commentaire sur S. Matthieu*, XIII, 57). Suivant lui, c'est à ce supplice qu'il serait fait allusion dans l'*Epître aux Hébreux* (XI, 37). Les *Constitutions apostoliques* (L. VI, ch. 16) considèrent ce livre comme un apocryphe déjà ancien. Son nom se trouve pour la première fois dans S. Epiphane (*Adversus hæreses*, XL *de archonticis*) Ἀναβατικὸν Ἠσαΐου, *Ascension d'Isaïe*, par laquelle il désigne la seconde partie, celle qui traite du voyage du prophète au septième ciel : l'hérésie des archontiques se rattachait à la théorie des sept anges qui président (ἄρχοντες) à chacun des sept cieux. De même les sectateurs d'Hieracas s'appuyaient sur un passage de l'*Ascension* (IX. 35-36) pour démontrer que Melchisédec devait être identifié à l'Esprit-saint (*Adversus hæreses* LXVII, *de hæresi Hieracitarum* c. 3). Au IV[e] siècle, un passage de la première partie (v, 4, 8) est résumé par S. Ambroise (*Commentaire sur les Psaumes*, 118). A cette époque, l'apocryphe devait avoir reçu sa forme actuelle, car un *Commentaire sur S. Matthieu* attribué à S. Jean Chrysostôme reproduit une citation empruntée au dernier remaniement (I. 2. 4. 7, 12). Un évêque de Lisbonne, Potamius, connut aussi cet ouvrage comme il semble par un traité qu'il composa dans un latin barbare et presque incompréhensible (4) S. Jérôme, (*In Esaiam*, LXIV, 4) nomme l'*Ascensio Esaïæ* et cite (XI, 34) un passage de la *vision* (*Præfat. in Pentateuch*). Au moyen âge, Cedrenus résume quelques lignes de la première partie (IV, 12) en lui donnant le titre de *Testament d'Ezechias* (Διαθήκη (Ἐζεχίου (5) et Euthymios de Zigabène mentionne

(4) *Tractatus II de martyrio Isaïæ prophetæ* ap. Migne, *Patrologia latina*. t. VIII, Paris, 1844, in-8, col. 1415-1416.
(5) *Historiarum compendium*, éd. Bekker, Bonn. 1838, 2 v. in-8, t. I, p. 120-121.

encore cet apocryphe sous le titre de *Vision d'Isaïe* (Ὅρασις Ἡσαΐου) à propos de la secte des Marsaliens, puis la version grecque disparaît.

La mort d'Isaïe et le genre de supplice qu'il subit paraissent être une tradition relativement récente chez les Juifs (6) On en trouve des traces dans un commentaire de la Michna et un commentaire hébreu inédit qu'Assemanni a fait connaître (7). D'après le premier, Isaïe aurait été enveloppé par un cèdre ; suivant le second « il s'enfuit ; un caroubier ouvrit ses flancs et l'enveloppa. On amena un menuisier qui scia l'arbre et le sang d'Isaïe coula ». Ces détails manquent dans la version juive ou chrétienne de l'Apocalypse, mais ils se rencontrent dans la légende persane de Djemchid (Yimâ Khchaêta du Zend-Avesta) qui, ayant pris la fuite devant Zohak, resta caché pendant cent ans, et apparut un jour dans la mer de Chine où il fut scié par Zohak dans un arbre. Telle est la version sommaire que donne Ferdaousi dans le *Châh-Nâmeh*, mais un poème pehlvi renferme plus de détails : « Cet arbre s'entrouvrit par suite de la bonté de Dieu pour que le roi Djemchid se cachât à l'intérieur. Zohak, ce tyran (sanguinaire) et le diable malfaisant ne soupçonnèrent pas qu'il était là. Il se cacha dans l'intérieur de cet arbre, chacun d'eux fut désappointé à cause de lui. Mais Iblis, démon impur et tyrannique, connut ce qui était arrivé. Ce Satan de mauvaise nature dit à Bîver : Djemchid est sans doute à l'intérieur de cet arbre. Alors ces deux malfaiteurs s'approchèrent pour le tuer. Ils ordonnèrent à un menuisier d'apporter une scie et se mirent à scier l'arbre avec une grande joie. Lorsque la scie vint à scier le corps du roi Djemchid,

(6) Cf. dans Fabricius, *Codex pseudepigraphus* t. I. p. 1088-1089, note 6, la liste des auteurs qui ont parlé de la mort d'Isaïe. Il faut y joindre un passage de l'*Historia Scholastica* de Pierre le Mangeur (Petrus Comestor) qui fait mention à ce propos d'une autre légende (Migne, *Patrologia latina* t. CXCVIII Paris, 1855, in-8, col. 1414.)

(7) Cf. Migne, *Dictionnaire des Apocryphes* 2 v. g, in-8, Paris 1855, t. I. col. 680-681.

le soleil disparut de ce monde. Alors ils s'en allèrent. Le lendemain ce même Iblis et Biver revinrent tous deux vers ce malheureux. Ils examinèrent l'arbre et furent stupéfaits de voir qu'il était resté entier par la volonté de Dieu. Ils ordonnèrent de nouveau de le scier, et de nouveau lorsque la scie fut sur le point de couper (toucher) Djemchid, la nuit apparut (sur la terre). Puis Zohak et Iblis le malfaiteur firent allumer du feu en bas de l'arbre qu'ils avaient coupé... Le troisième jour, ils coupèrent l'arbre du roi Djemchid qui dut, à son grand désespoir, se séparer de son âme douce » (8). M. Larionoff a fait remarquer la ressemblance qui existe entre ce récit et celui de la mort d'Isaïe, tel que le rapportent les commentaires hébraïques et aussi les écrivains arabes. D'après Tabari (9). Isaïe persécuté pour avoir blâmé les Juifs, s'enfuit et se cacha dans un arbre, auquel Dieu ordonna de s'ouvrir. Mais Iblis saisit un peu de son manteau au moment où l'arbre se refermait et le dénonça ainsi aux Juifs qui scièrent l'arbre et le prophète. Il faut sans doute, comme le pense M. Larionoff, voir dans le Zend-Avesta l'origine de la légende du supplice d'Isaïe. Le fait que celui-ci a trouvé asile dans un arbre explique l'expression « scie de bois » ou « scie à bois, » devenue obscure dans les récits occidentaux.

Un rapprochement a été tenté, mais sans succès, entre notre apocryphe et un des livres les plus importants de la littérature parsie; l'*Ardâi-Virâf Nâmah*. Comme dans ce dernier, un personnage du nom de Virâf parcourt quatre cieux gouvernés par des anges, M. Spiegel (10) avait conclu à une imitation de l'*Ascension d'Isaïe*. Mais ses arguments plus ingénieux que concluants ont eté réfutés avec succès par M. Haug (11),

(8) Larionoff. *Histoire du roi Djemchid et des Divs. Journal Asiatique*, juillet-août, 1889, p. 79-80.

(9) Histoire éd. de. Leyde. t. I. III[e] partie, p. 644-645.

(10) *Die traditionnelle Literatur de Parsen*, Leipzig, 1860, in-8, p. 120.

(11) *Ueber das Ardâi Virâf nâmeh unde seinen angeblichen Zusammenhang mit dem christlichen Apocryphen die Himmelfahrt des Jesajà betitelt*, Munich, 1870, in-8.

et il reste acquis que si la donnée originelle est la même, les deux ouvrages sont absolument indépendants l'un de l'autre.

On a vu que deux traductions latines ont survécu : l'une faite sur l'Ascension du prophète dans les sept cieux, l'autre, plus moderne (12), faite sur la dernière recension, toutes deux dues à des hérétiques. Non seulement les Hiéracites et les Archontiques, mais aussi les Priscillanistes, les Bogomiles et plus tard les Cathares adoptèrent ce livre grâce à ses tendances montanistes. C'est ce qui explique comment du grec il a passé en slavon : trois versions nous ont été conservées que j'ai le regret de n'avoir pu consulter : deux en slavon du sud, la première publiée par Popov, la seconde, présentant une rédaction toute particulière, par Stoianovitch ; la troisième, en slavon russe, par Popov (13) d'après un manuscrit du XIIe siècle.

La version éthiopienne qui est intitulée *Ergata Isayyâs* (Ascension d'Isaïe) date de l'époque la plus brillante de la littérature gheez, car elle fut traduite sur le texte grec comme le montrent plusieurs erreurs qui ne s'expliquent que par un original grec. Elle fut faite entre le cinquième et le septième siècle de notre ère, comme un certain nombre de versions du même genre. Connue, au moins de nom, par Petræus qui la cite dans ses notes de l'édition de Jonas, elle fut publiée pour la première fois avec une version latine et une version anglaise par Laurence (14). Cette édition, déparée par de nombreuses fautes, resta longtemps la seule jusqu'au moment où M. Dillmann en donna une autre plus correcte accompagnée d'une

(12) Le mot *honorantia* y est pris dans le sens de l'italien *Onoranza* (VII, 9), ce qui ne se rencontre nulle part avant le douzième siècle.

(13) *Bibliografitcheskiie materialy*, t. I. 1879, p. 13-20 citée, comme les deux autres versions, par E. Kozak, *Bibliographische Uebersicht der biblisch-apocryphen Literatur bei den Slaven. Jahrbücher für protestantischer Theologie*, Brunswick, XVIIIe année, fasc. 1, 1891, p. 138-139.

(14) *Ascensio Isaïæ vatis, opusculum pseudepigraphus multis abhinc seculis, ut videtur, deperditum...* Oxford, 1819, in-8.

version latine (15), d'après le manuscrit de la Bodléienne qui avait servi à Laurence. et deux manuscrits du British Museum. C'est cette édition que j'ai suivie dans ma traduction. La version latine de Laurence fut reproduite sans modification, malgré ses fautes, par Gfrörer (*Prophetæ veteres pseudepigraphi*, Stuttgardt, 1840 p. 1-15), en allemand par Jolowicz (*Die Himmelfahrt und Vision des Prophetes Jesaia*, Leipzig, 1854 in 8°) et par R. Clemens (*Die Himmelfarhrt des Sehers Jesaias*, Stuttgardt, 1850) (16). C'est sur la première que Tempestini fit la traduction française insérée dans le *Dictionnaire des Apocryphes* de Migne t. I, col. 647-674) où il n'est guère de versets qui ne renferment une ou plusieurs fautes.

Des deux versions latines, celle de l'Ascension, imprimée à Venise en 1522 et signalée par Sixte de Sienne, fut retrouvée par Gieseler et publiée par lui en 1832. Gfrörer et M. Dillmann la joignirent à leur traduction, ainsi que les fragments de la seconde, connue par Niebuhr, publiée par Maï parmi des écrits ariens (17) et qui fut l'objet d'un travail important de Nitsch (18). Elles furent traduites en allemand par Jolowicz et en français dans le *Dictionnaire des Apocryphes* de Migne (t. I col. 697-704). On verra plus loin comment j'ai essayé d'établir d'une manière synoptique le rapport de cette version avec l'éthiopienne.

Outre les notes et les dissertations dont les différentes traductions énumérées plus haut ont été accompagnées, il faut encore citer, parmi les travaux dont l'Ascension d'Isaïe a été l'objet, celui de Gesenius (*Commentar über den Jesaia*, Leipzig, 1821 p. 45-46), celui d'un anonyme intitulé *Origin of the Ethiopians*.

(15) *Ascensio Isaiæ æthiopicè et latinè*, Leipzig, 1877, in-8.

(16) Citée par Goldschmidt, *Bibliotheca æthiopica*, Leipzig, 1893, in-8, p. 6

(17) *Nova collectio Scriptorum veterum* 1828, t. III, part. II, p. 208-209.

(18) Dans les *Theologische Studien unde Kritiken* d'Ullmann et Umbreit, 1830, t. II; p. 210.

and the apocryphal books of Isaïah and Enoch, (19), ceux de Gfrörer (*Das Jahrhundert des Heils*, Stuttgard, 1838, 2 v. t. I p. 65-69, t. II p. 422), de Lücke (*Versuch einer vollständigen Einleitung in die Offenbarung des Johannes*, Bonn. 1848, p. 274-302), de M. Dillman (20), d'Ewald (*Geschichte des Volks Israels*. t. VII. 1868 p. 369-373), de Langen (*Das Judenthum in Palästina Zur Zeit Christi*, Fribourg en Brisgau, 1866, p. 157-167), de Deane (*The Ascension Isaïah*) (21); enfin on peut ajouter les notices sommaires qu'ont données M. Renan (*L'Eglise chrétienne*, Paris, 1879, in-8° p. 728-729) et Goldschmidt (*Bibliotheca æthiopica* p. 5 6).

(19) *Foreign Quaterly Review* t. XXIV. Londres, 1838. p. 351, cité par Fumagalli, *Bibliografia etiopica*, Milan, 1893, in 8, p. 134.

(20) Dans, la *Real-Encyclopedie für protestantische Theologie* de Herzog, t. XII, 1860 p. 313.

(21) *Bristisch and Foreign Evangelical Review*, octobre 1888, p. 664-690.

(*A suivre*) RENÉ BASSET

Le Livre de Jamblique

SUR

LES MYSTÈRES

Traduit du grec par PIERRE QUILLARD

(*Suite.*)

---

3. Mais j'en viendrai à leurs épiphanies. En quoi diffèrent-elles ? Tu me demandes à quoi l'on reconnaît la présence d'un dieu, d'un ange, d'un archange, d'un daimôn, d'un archonte spirituel ou d'une âme. En un mot je définis leurs épiphanies comme analogues à leurs essences, à leurs puissances et à leurs actes. Tels ils sont, tels ils apparaissent à ceux qui les invoquent, et ils manifestent leurs actions et ils révèlent les idées qui leur conviennent et les signes qui leur sont propres.

Mais pour les déterminer isolément, les apparitions des dieux sont uniformes, celles des daimones variées, celles des anges plus simples que celles des daimones, mais inférieures à celles des dieux et celles des archanges plus rapprochées des causes divines. Quant aux apparitions des archontes, si l'on appelle ainsi les directeurs du monde qui régissent les éléments sublunaires, elles sont variées, mais réglées et ordonnées ; si l'on appelle ainsi ceux qui président à la matière elles sont plus variées, mais plus imparfaites que les précédentes ; et celles des âmes sont multiformes, les apparitions des dieux resplendissent agréablement

pour la vue ; celles des archanges sont terribles et douces ; celles des anges plus douces, celles des daimones redoutables. Celles des héros (bien que tu les aies omises dans ta demande, je répondrai cependant pour être véridique) sont plus douces que celles des daimones ; celles des archontes sont surprenantes quand ils dirigent les éléments cosmiques, nuisibles et douloureuses pour les assistants quand ils sont matériels ; celles des âmes ressemblent aux apparitions héroïques sauf qu'elles sont plus imparfaites.

En outre les épiphanies divines en grandeur, en forme, en aspect et en tout ce qui les accompagne ; celles des archanges, les plus proches des apparitions divines, ne possèdent point l'identité ; celles des anges sont plus imparfaites, mais immuables : celles des daimones se manifestent diversement selon les circonstances ; elles sont petites et grandes, mais toujours semblables à elles-mêmes. Celles des archontes directeurs sont immuables, celles des archontes matériels multiformes. Les apparitions des héros sont analogues à celles des daimones et celles des âmes diffèrent peu du changement daimonien.

De plus l'ordre et la tranquillité appartiennent aux dieux ; aux archanges la mise en action de cet ordre et de cette tranquillité ; aux anges l'arrangement et le calme non sans quelque mouvement ; le trouble et le désordre suivent les apparitions des daimones ; les archontes offrent des visions en rapport avec la double définition que nous avons donnée d'eux : leurs apparitions matérielles apportent la confusion ; leurs apparitions directrices demeurent stables

en elles-mêmes. Les épiphanies des héros sont soumises au mouvement et au changement; celles des âmes sont analogues aux apparitions héroïques, mais inférieures à elles.

Outre ces propriétés les apparitions divines fulgurent d'une prodigieuse beauté qui confond d'admiration les spectateurs et leur inspire une joie sacrée, se manifeste par une indicible harmonie et diffère de toutes les autres formes de la noble grandeur. Les bienheureuses visions des archanges ont aussi la plus grande beauté, mais point indicible et merveilleuse comme celle des dieux ; et celles des anges offrent encore diminuée la beauté, qu'elles reçoivent des archanges. Les esprits des daimones et des héros apparaissant spontanément sous des formes déterminées ont la beauté ; mais les daimones sont beaux selon les raisons qui délimitent leur essence et les héros manifestent le courage viril. Les épiphanies des archontes doivent être divisées en deux catégories : les unes manifestent la beauté directrice et native, les autres la beauté artificielle et acquise. Les apparitions des âmes aussi sont belles dans des mesures déterminées, mais plus variées que celles des héros, particulièrement délimitées et comprises sous une seule forme. S'il faut maintenant donner une définition commune de toutes les épiphanies, je dis que toutes, selon leur ordre et leur nature particulière, participent à la beauté d'après le lot qui leur est échu.

4. Passant à d'autres qualités nous dirons qu'il y a dans les actes des dieux une rapidité qui fulgure plus vite que la pensée même : cependant ces actes sont immobiles en eux-mêmes et stables ; quant aux archanges leurs rapidités

sont mélangées d'actes énergiques ; celles des anges ont déjà du rapport avec le mouvement et ne sont point également capables d'accomplir simultanément à la parole ; chez les daimones la rapidité dans l'acte est plus grande en apparence qu'en réalité. Dans les apparitions des héros, une certaine majesté se manifeste dans les mouvements ; mais dans l'accomplissement de ce qu'ils désirent faire, ceux-ci n'atteignent pas à la rapidité des daimones. Dans celles des archontes, les premiers actes sont considérables et impérieux, les seconds ont une apparence assez importante ; mais ils n'arrivent pas à l'achèvement. Quant à celles des âmes, elles se font voir comme plus mobiles, mais plus faibles que celles des héros.

En outre, la grandeur des épiphanies est telle chez les dieux qu'il leur arrive de voiler tout le ciel et le soleil et la lune et que la terre ne peut plus subsister, quand ils descendent. Quand les archanges apparaissent, certaines parties de l'univers sont mises en mouvement et une lumière avant-courrière divisée les précède et la grandeur de cette lumière est proportionnelle à la grandeur de leur hégémonie. La lumière angélique est moindre que celle-ci et plus divisée sous le rapport du nombre ; et celle des daimones plus divisée encore et d'une grandeur qui n'est point toujours la même. Celle des héros paraît plus petite, mais manifeste une majesté supérieure à leur situation. Quant aux archontes, les images de tous ceux qui dirigent les choses cosmiques semblent grandes et démesurées ; ceux qui sont divisés à l'entour de la matière font montre de beaucoup d'orgueil et de forfanterie. Celles des âmes ne sont point tou-

tes égales, elles apparaissent plus petites que celles des héros. En un mot proportionnellement à la grandeur des puissances départies à chaque espèce et à l'abondance de la domination qu'elles exercent et où elles agissent aisément, se manifestent en chacune les grandeurs propres des épiphanies.

Déterminons maintenant le cas des images qui apparaissent d'elles-mêmes. Dans les apparitions des dieux, les spectacles qu'on voit sont plus manifestes et sont les spectacles de la vérité même : elles resplendissent parfaitement et se montrent avec un éclat décomposé. Celles des archanges apparaissent vraies et parfaites. Celles des anges conservent la même forme sauf qu'il leur manque quelque chose de la plénitude connaissable. Les visions des daimones sont obscures et celles des héros plus faibles encore, celles des archontes cosmiques sont éclatantes, celles des archontes matériels sont obscures ; les unes et les autres sont impérieuses. Les apparitions des âmes ressemblent à des ombres.

Venons en de même à la lumière. Les images des dieux dardent une grande lumière ; celles des archanges sont pleines d'une lumière surnaturelle ; celles des anges sont lumineuses. Les daimones brillent d'un feu obscur, les héros d'un feu mêlé de plusieurs éléments. Les archontes cosmiques sont plus purs ; les archontes de la matière montre un feu mélangé d'éléments dissemblables et contradictoires. Les âmes font voir sous une forme divisée un feu plein de nombreux mélanges de la genèse.

Comme nous l'avons déjà dit, le feu divin brille indivisible et ineffable et remplit tous les abîmes du monde d'une manière ignée mais non

cosmique. Le feu des archanges est indivisible ; mais il se fait voir comme ayant autour de lui ou devant lui, le précédant ou le suivant, une grande multiplicité. Le feu des anges est divisé à part qu'il se montre dans les idées les plus parfaites. Celui des daimones est plus divisé et renfermé dans des limites plus étroites, et il peut être exprimé par la parole et n'est pas digne de la vue de ceux qui ont contemplé les images des espèces supérieures. Celui des héros est analogue au feu des daimones mais n'atteint pas à une similitude parfaite. Le feu des archontes supérieurs est plus brillant, celui des archontes matériels plus obscur. Quant à celui des âmes, il est divisé et multiforme et mélangé des diverses natures du monde. Et celui des dieux se présente comme entièrement stable, celui des archanges participe à la tranquillité ; quant au feu des anges, il est mobile avec stabilité. Celui des daimones est instable et celui des héros plus prompt. Le feu des archontes premiers est tranquille, celui des archontes inférieurs est troublé. Le feu des âmes est agité de mouvements nombreux.

5. Et la purification des âmes est parfaite par les dieux et les archanges les élèvent vers eux ; les anges ne font que les délier des liens de la matière ; les daimones les attirent vers la matière ; les héros les conduisent au soin des œuvres sensibles ; les archontes leur font connaître la direction des choses cosmiques ; les âmes qui apparaissent.

Et considère ceci : la pureté et la stabilité de l'image qui apparaît doivent être attribuées tout entières aux espèces supérieures ; tout ce qui excède la mesure de splendeur et subsiste en soi-

même d'une façon inébranlable, assigne-le aux dieux ; la splendeur qui subsiste comme en autrui donne-la aux archanges, celle qui demeure en autrui aux anges. Mets d'un autre côté ce qui subit une translation, ce qui est instable et rempli de natures étrangères ; tout cela s'harmonise aux ordres inférieurs.

Mais on peut encore établir une distinction d'après la différence du mélange. Aux daimones se mêlent des vapeurs cosmiques qui sont emportées instablement dans le sens contraire au mouvement du monde. Aux héros se joignent des compositions génératrices de souffles autour desquelles ils se meuvent aussi ; les archontes cosmiques demeurent dans le même état et manifestent ce qu'il détiennent du monde ; ceux de la matière sont pleines d'humeurs matérielles ; les âmes sont pleines de nombreuses souillures et de souffles étrangers avec lesquels se montrent dans leurs épiphanies chacune de ces espèces.

Ceci t'en sera un témoignage important : les dieux si considérable qu'elle soit s'aggrègent la matière d'un seul coup ; les archanges l'absorbent rapidement : les autres en délivrent et attirent vers un ordre plus haut ; les daimones l'arrangent avec soin, les héros s'y harmonisent dans la mesure convenable et la surveillent adroitement. Quant aux archontes, ceux qui gouvernent le monde, la dominent et se manifestent ainsi ; mais les archontes matériels se montrent comme eux-mêmes pleins de la matière. Pour les âmes celles qui sont pures sont en dehors de la matière ; les autres se montrent enveloppées d'elle.

6. Mais les dons des épiphanies ne sont pas

égaux et ne produisent pas les mêmes fruits. La présence des dieux nous donne la santé du corps, la vertu de l'âme, la pureté de l'intelligence et en un mot la régression de tout ce qui est en nous aux causes propres. Elle anéantit ce qu'il y a en nous de froid et de destructeur, augmente la chaleur et la rend plus puissante et plus forte; elle fait s'adapter tout à l'âme et à l'intelligence et verse la lumière à l'harmonie intelligible et ce qui n'est pas corps elle le représente comme corps aux yeux de l'âme par l'intermédiaire des dieux du corps. La présence des archanges produit les mêmes effets sauf qu'elle ne donne pas toujours ni à tous les biens suffisants et parfaits et irrévocables et qu'elle ne resplendit pas sous une forme de l'épiphanie qui s'égale à nous. Celle des anges nous fait des dons encore plus partagés d'une manière divisée et l'acte par lequel elle se manifeste est loin de contenir la parfaite lumière qui leur appartient. La présence des daimones alourdit le corps et le châtie de maladies; elle attire l'âme vers la nature et ne se sépare pas des corps et de la sensibilité qui leur est parente: ceux qui aspirent au feu, elle les retient ici-bas et ne les délivre pas des liens de la destinée. La présence des héros ressemble dans tout le reste à celle des daimones, mais a ce caractère particulier d'exciter à certaines actions généreuses et grandes. L'apparition des archontes cosmiques donne les biens cosmiques et tout ce qui est nécessaire à la vie; celle des archontes de la matière, les biens qui tendent vers la matière et toutes les œuvres terrestres. La vision des âmes pures et établies dans l'ordre des anges est anagogique et salvatrice de l'âme; elle inspire l'espérance sacrée et

fait don des biens que promet cette espérance sacrée ; celle des autres âmes au contraire abaisse vers la genèse, corrompt les fruits de l'espérance et remplit les spectateurs de passions qui les transpercent comme des clous,

7. En outre, dans les apparitions, ceux qui se font voir annoncent à quel ordre ils appartiennent. Les dieux sont entourés de dieux et d'anges ; les archanges ont près d'eux des anges qui les précèdent, qui sont sur le même rang qu'eux ou qui les suivent, ou bien une autre nombreuse escorte d'anges qui les entourent. Les anges font voir les œuvres propres de l'ordre où ils se sont élevés. Les bons daimones montrent leurs œuvres et les biens dont ils nous gratifient ; les daimones punisseurs nous revèlent les images des châtiments ; et tous les autres daimones méchants sont accompagnés de bêtes fauves terribles, sanguinaires et féroces. Les archontes montrent certaines parties de l'univers qui leur sont confiées ; les autres archontes attirent après eux le désordre et la confusion de la matière. Quand apparaît l'âme universelle et qui n'est contenue dans aucune des formes particulières, on voit un feu informe qui entoure le monde entier : c'est l'âme universelle, une, indivisible et informe du tout. Si c'est l'âme purifiée qui se montre, on voit la forme ignée et le feu pur et sans mélange ; et l'on voit la lumière intime de cette âme et sa forme pure et stable et elle suit son guide qui l'attire vers en haut et se réjouit de la bonne volonté et elle manifeste son ordre propre par ses œuvres. L'âme qui penche vers en bas traîne après soi les signes de liens et de punitions ; elle est pesante de souffles matériels et est renfermée dans les troubles irréguliers de

la matière ; et les daimones génésiques se tiennent devant elle.

En résumé, toutes ces espèces manifestent en même temps qu'elles leurs ordres propres et aussi les régions qui leur sont échues par le sort et les lots qu'elles habitent : les êtres aériens, le feu aérien, les êtres terrestres, le feu terrestre plus obscur, les êtres célestes, un feu plus éclatant ; et en ces trois limites de l'ordre triple, le commencement, le milieu et la fin, toutes les espèces sont distribuées. Les dieux manifestent les plus sublimes et les plus pures causes de l'ordre triple ; les anges montrent que ce qu'ils possèdent est un don des archanges ; les daimones apparaissent comme serviteurs des précédents et les héros aussi comme serviteurs mais pour des offices qui ne sont point les mêmes que ceux des daimones et qui sont autres et différents ; les archontes font voir l'autorité qui leur est dévolue soit sur le monde soit sur la matière ; les âmes se montrent comme occupant le dernier rang des espèces supérieures. Par suite tous font voir en même temps qu'eux des régions, les premiers les régions premières, les seconds les régions secondes dans chacun de ces trois genres et les autres selon l'ordre de chacun.

8. Les dieux irradient une telle subtilité de lumière que les yeux corporels ne la peuvent pas recevoir, mais souffrent comme les poissons tirés de l'humidité tumultueuse et épaisse dans un air subtil et diaphane, et les hommes spectateurs du feu divin ne pouvant plus respirer à cause de la subtilité du feu divin, tombent en faiblesse, quand ils le voient et leur souffle naturel est étranglé. Les archanges aussi font

briller une pureté intolérable pour la respiration, mais moins difficile à supporter que celle des dieux. Les présences des anges accomplissent un mélange tolérable de l'air, tel que les théurges en peuvent être touchés. L'air entier ne souffre rien des daimones, et celui qui les entoure ne devient pas plus subtil et une lumière ne court pas devant eux pour préparer et occuper l'air et recevoir leur image ; et il n'y a pas autour d'eux la splendeur qui irradie de tous les côtés. Quand apparaissent les héros, certaines parties de la terre sont ébranlées et des bruits retentissent ; tout l'air ne devient pas plus subtil ni disproportionné aux théurges au point que ceux-ci ne le puissent pas recevoir. Autour des archontes court une troupe de visions difficile à supporter, soit cosmique, soit terrestre, mais non une subtilité supracosmique, pas même des suprêmes éléments. L'air qui apparaît dans les épiphanies des âmes a plus d'affinités aves elles et reçoit en lui leur contour en s'accommodant à elles.

9. Voici enfin les dispositions des âmes des évocateurs. Dans les épiphanies des dieux, elles reçoivent la perfection extraordinaire et extrême, l'acte meilleur absolument, et elles participent à l'amour divin et à la joie indicible. Dans celles des archanges, elles reçoivent une condition sans mélange, la contemplation intellectuelle et une puissance immuable ; dans celles des anges, elles participent à la sagesse et à la vérité selon la raison, à une pure vertu, à une ferme connaissance et à un ordre proportionnel à ces dons. Quand des daimones se font voir, les spectateurs reçoivent d'eux la tendance à la genèse, le désir de la nature, la plénitude

des œuvres soumises à la fatalité, et la puissance d'accomplir cette sorte d'actes. Si ce sont les héros qui apparaissent, les assistants emportent des dispositions analogues et reçoivent beaucoup des désirs qui se trouvent dans les âmes portées à la vie en société. Quand ce sont les archontes, les mouvements cosmiques et matériels se répercutent dans l'âme. Après les visions des âmes, les évocateurs emportent des tendances génésiques et des dispositions analogues en vue du soin des corps et tout ce qui est en affinité avec ces tendances et ces dispositions.

En outre, l'épiphanie des dieux procure la vérité et la puissance et les bons succès des actes et les dons des plus grands biens ; celle des autres les biens proportionnés à chaque ordre et qui lui sont propres : ainsi l'apparition des archanges donne la vérité non simplement sur tout, mais particulièrement sur certains objets ; et pas toujours, mais parfois ; ni indifféremment à tous et partout, mais d'une manière déterminée dans un endroit précis et sur des questions spéciales ; de même elle ne donne pas la puissance de tout, ni toujours indistinctement et partout, mais elle la communique à des moments et dans des lieux déterminés. La présence des anges encore plus que celle des archanges distribue des cycles encore plus étroits dans le don des biens. Celle des daimones ne procure déjà plus les biens de l'âme mais, ceux du corps ou de ce qui a rapport au corps, et cela quand l'ordre du monde s'y prête. De même l'apparition des héros donne les seconds et les troisièmes biens et vise à l'entier gouvernement des âmes, cos-

mique et terrestre. Celles des archontes donnent les unes les biens cosmiques et tous les biens de la vie, les autres, qui sont inférieures, une abondance de dons matériels. Les âmes qui apparaissent fournissent aux spectateurs ce qui est utile à la vie humaine. Ainsi selon l'ordre propre de chaque apparition, les dons sont proprement distingués, et ce que tu demandais au sujet des épiphanies a reçu une réponse complète de la façon qui convenait. Voilà donc ce que nous avions à dire à ce sujet.

10. Quant à ce que tu dis des moyens qui servent à établir cette distinction, que tu exprimes là ton opinion ou que tu rapportes celles d'autres personnes, ce n'est ni juste ni exact. Tu dis en effet que la forfanterie et la production d'images fantasmagoriques sont communes aux dieux, aux daimones et à toutes les espèces supérieures. Mais il n'en est point comme tu le supposes. Un dieu, un ange ou un daimone bienfaisant fait toujours connaître à l'homme sa propre essence ; il ne se sert jamais d'une adjonction dans la parole supérieure à sa puissance réelle et à ses biens propres : car la vérité existe aux dieux comme la lumière coexiste essentiellement au soleil. Et nous disons qu'un dieu n'a besoin d'aucune beauté ni d'aucune vertu qui lui puisse être ajoutée par des paroles. De leur côté les anges et les daimones reçoivent toujours des dieux la vérité : ils ne disent donc jamais rien qui n'y soit conforme puisqu'ils ont les uns et les autres parfaits selon la même essence, et ils n'y peuvent rien ajouter pour s'en faire accroire.

D'où vient donc ton opinion erronée au sujet de la forfanterie ? Quand on commet

quelque erreur de théurgie, ce ne sont point les images qui devraient venir, mais d'autres, qui se présentent : alors des forces inférieures revêtent l'apparence d'ordres plus vénérables, se donnent l'air d'être ce qu'elles ont emprunté et profèrent des discours fanfarons et qui excèdent leur puissance réelle. A mon sens, s'il y a eu une erreur au début de l'opération, il en découle une falsification considérable que les prêtres doivent découvrir dans les apparitions d'après la règle complète ; et en observant bien cette règle, ils réfutent et rejettent l'image fictive, comme ne contenant aucunement des souffles vrais et bons. Mais il ne faut point faire intervenir dans l'appréciation vraie de la réalité. Car nous ne jugeons pas les autres sciences et les autres arts d'après les erreurs qui s'y peuvent trouver.

Aussi ne dois-tu pas caractériser d'après quelques accidents qui proviennent de l'ignorance ce qui a été obtenu d'exact, il y a peu de temps et à grand'peine dans la théagogie : reçois plutôt des explications sur ces choses. Si, en effet, les actes des apparitions sont comme tu le dis fanfarons et mensongers, ceux des véritables protagonistes qui sont autour du feu sont authentiques et véritables. En effet, comme toujours les principes directeurs prennent d'abord origine d'eux-mêmes et s'accordent à eux-mêmes ce qu'ils donnent aux autres, et cela en essence, en vie, en mouvement. Ainsi les êtres qui distribuent à tous autour d'eux la vérité disent d'abord la vérité sur eux-mêmes et manifestent avant tout leur essence aux spectateurs ; ainsi ils montrent au théurge leur feu visible. Car ce n'est point le fait de la chaleur

que de refroidir, ni de la lumière que d'obscurcir ou de voiler quelque chose de ce qui est, ni enfin à rien de ce qui par essence accomplit quoi que ce soit n'appartient la puissance de l'acte contraire : mais ce qui n'a point sa nature propre et ce qui est contraire aux êtres existant essentiellement peut recevoir des qualités contraires et tomber dans le mal.

Nous disons la même chose des apparitions. Si elles ne sont point vraies et sont autres que la réalité, elles n'existent point dans les souffles visibles, mais paraissent semblables aux apparitions réelles : elles participent alors au mensonge et à la fraude comme les images que l'on voit dans les représentations fictives. Et ainsi elles attirent vainement la pensée vers des qualités qui n'appartiennent aucunement aux espèces supérieures ; et il en est de même dans les dénaturations fictives des êtres : car l'imitation de la réalité, la faible image, la cause volontaire du leurre, ne convient à aucune des espèces réelles et existant effectivement. Mais les dieux et ceux qui les suivent révèlent leurs images mêmes et ne font voir aucunement des fantasmagories artificielles comme on en voit dans les eaux et dans les miroirs. Pourquoi, en effet, montreraient-ils de tels spectacles ? Comme un signe de leur essence et de leur puissance ? mais ces simulacres sont absolument vains, deviennent des causes d'égarement et d'erreur et détournent les spectateurs de la vraie connaissance des dieux. Est-ce pour procurer quelque avantage à ceux qui les contemplent ? Mais quelle utilité peut-on retirer du mensonge ? Mais n'est-ce point de la nature du divin d'émettre une image de soi ? Comment l'espèce

unique et existant en elle-même, la cause de l'essence et de la vérité en autrui, pourrait-elle émettre en autrui une imitation mensongère d'elle-même ?

Donc un dieu ne se transforme pas pour apparaître et ne produit pas en autrui des apparitions de soi-même, mais irradie sa véritable forme dans les véritables modes des âmes. De même les compagnons des dieux rivalisent avec eux de véracité quand ils se font voir.

Mais quand tu dis que la fantasmagorie et la forfanterie sont communes aux dieux, aux daimones et aux autres, cette opinion confond entre elles toutes les espèces supérieures et ne laisse subsister entre celles-ci aucune différence. Ainsi tout leur sera commun et aucune qualité éminente ne sera donnée par surcroît aux plus élevées d'entre elles. Mais on peut plus justement t'opposer ceci : en quoi alors l'espèce des dieux sera-t-elle supérieure à celle des daimones ? Or, ces espèces n'ont point de communauté, et en tous cas cette communauté ne réside point dans leurs phantasmes et il ne convient pas de déterminer les êtres premiers d'après les derniers, et d'après leurs plus infinies et misérables manifestations, non plus que conjecturer ainsi leurs caractères véritables.

(*A suivre.*) PIERRE QUILLARD.

DE LA

PHILOSOPHIE OCCULTE

ou des cérémonies magiques

LIVRE IV

ATTRIBUÉ A HENRI CORNÉLIUS AGRIPPA

Traduit du latin par JULES BOIS

(Suite)

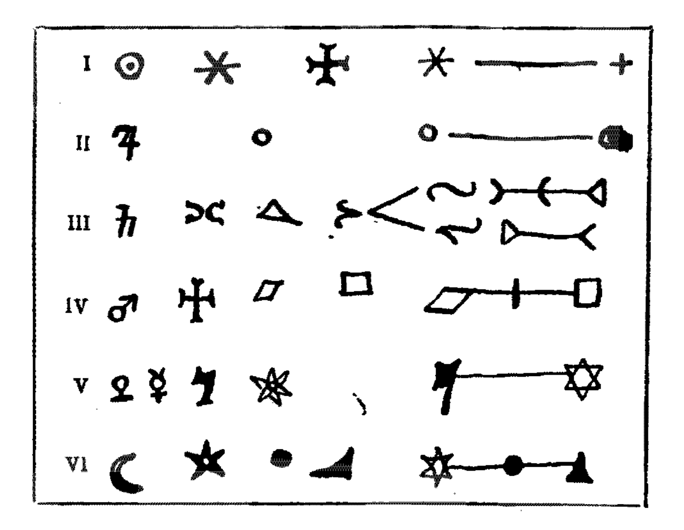
Le nom du Bon Génie de chaque homme que nous avons enseigné à trouver dans le troisième livre sur la philosophie occulte, selon cette méthode, n'est pas d'un médiocre fondement ni d'une chétive autorité. Mais maintenant nous te donnerons quelques autres moyens s'étayant sur de solides calculs. Un d'entre eux c'est d'accepter dans la figure de la nativité cinq places d'Hylegies. Celles-ci notées, que les charactères des lettres soient projetés suivant leur ordre et chiffre depuis le commencement du Bélier. Les lettres qui viennent à tomber sur les degrés de ces dites places, combinées et disposées selon l'ordre et la dignité de ces places, constituent le nom du Génie. Autre méthode : Acceptez Almutel, c'est-à-dire les étoiles dominatrices, au-dessus des cinq places susdites. Que la projection ait lieu depuis le degré de l'ascendant en colligeant les lettres tombant au-dessus d'Almutel. Ces lettres, ayant été mises dans l'ordre selon leur dignité, constituent le nom du Génie. Il y a encore un autre procédé très employé et respecté par les Egyptiens ; on fait la projection depuis le degré de l'ascendant et on collige les lettres,

selon l'Almutel de la onzième maison ; cette maison, on l'appelle le Bon Démon. Quant à ces lettres placées selon leur dignité, elles constituent les noms des Génies. Par un semblable moyen nous obtenons le Mauvais Génie, sauf que les projections ont lieu inversement à l'ordre et à la succession des signes. Là où pour les bons nous projetons depuis le commencement du Bélier, pour le mauvais nous comptons depuis le commencement de la Chèvre. Tandis que pour le bon nous comptons à partir du degré de l'ascendant, pour le mauvais nous projetons à partir du degré de la septième maison. D'après les Egyptiens le nom du Génie est colligé selon l'Almutel de la douzième maison, appelée le mauvais démon. Tous ces rites qui ont été livrés par nous au troisième livre sur la philosophie occulte peuvent avoir lieu avec les charactères d'une langue quelconque pourvu que (nous l'avons dit plus haut) réside en eux tous un nombre, un ordre et une figure mystiques et divins. Aussi arrive-t-il que le même génie peut être appelé de divers noms. Les autres génies bons ou mauvais sont extraits du nom de l'esprit lui-même par le moyen des tables formées pour cela.

C'est pourquoi les charactères célestes existent par les lignes et les têtes. Six têtes selon la grandeur des six étoiles auxquelles sont réduites les planètes. La première grandeur retient l'étoile ou la croix pour le Soleil. — La seconde avec Jupiter le point circulaire. La troisième avec Saturne le point semi-circulaire, triangulaire, crochu, arrondi ou pointu. La quatrième, avec Mars, la virgule pénétrant la ligne ou encore le carré droit ou oblique. La cinquième, avec Vénus et Mercure, la virgule ou le point ayant une queue, soit en montant soit en descendant. La sixième avec la Lune, le point noirci. Tu peux voir tout cela dans la table suivante. Ces têtes étant placées selon la situation des étoiles dans la figure du ciel, alors les lignes doivent être tirées selon la convenance des natures et tu comprendras cela au sujet des étoiles fixes. Dans les érections des planètes, les

lignes doivent être tirées, les têtes ayant été placées — selon leur aspect l'une vis à vis de l'autre.

ETOILES, POINTS, LIGNES JOINTES AUX POINTS

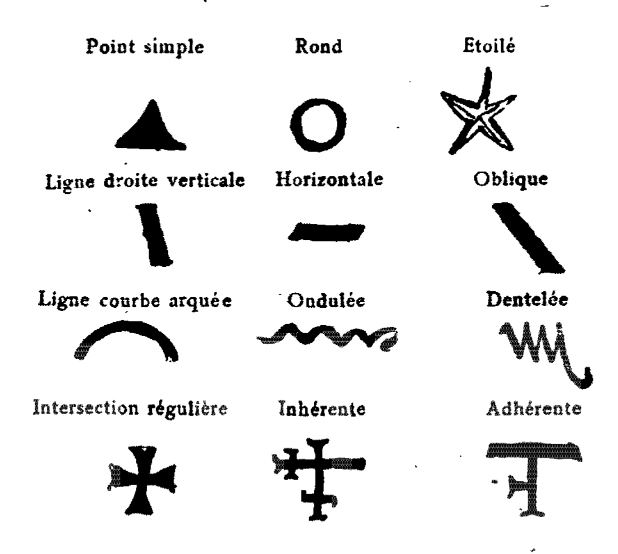


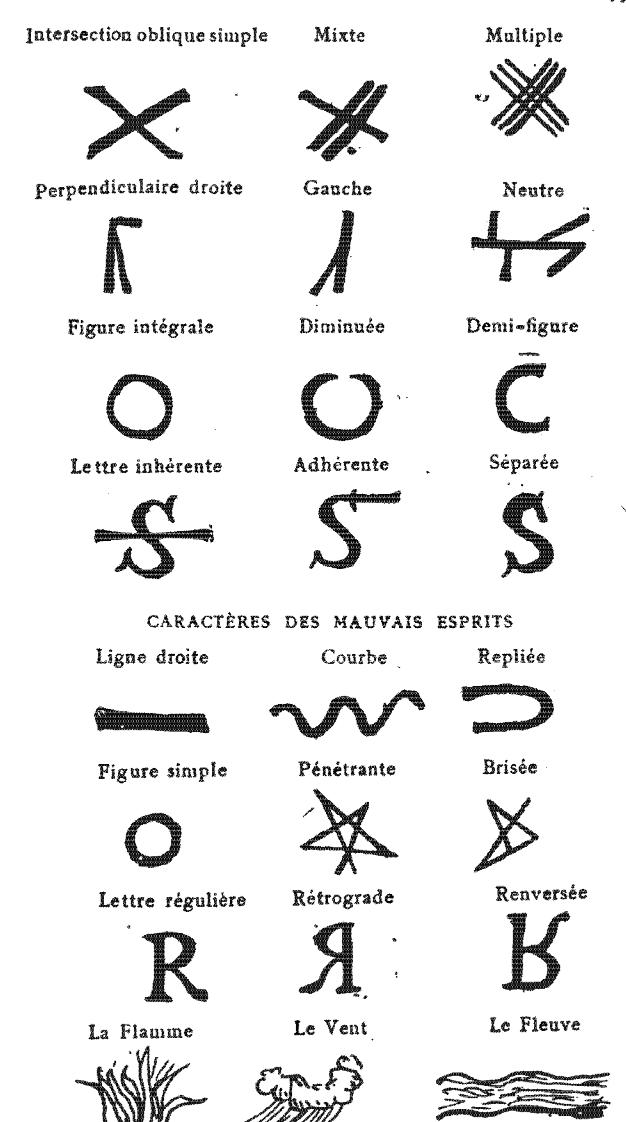
Mais quand il faut former le charactère d'une image céleste ascendante dans quelque degré ou aspect des signes qui existent par les étoiles de mêmes grandeur et nature, alors, le nombre de ces étoiles étant posé, les lignes doivent être assemblées selon leur situation et ordre à la ressemblance de l'image signifiée : ce qui peut arriver bien des fois.

Les charactères qui sont extraits selon le nom de l'esprit, sont réunis grâce à la table suivante en donnant à chaque lettre du nom ce qui lui convient de par la table. De quelle manière, cela apparaît facilement à l'intuitif. Mais il n'y a pas une médiocre difficulté si la lettre du nom vient à tomber sur la ligne des figures ou des lettres, pour savoir quelle figure ou quelle lettre il faut prendre. Cela cependant se reconnaît ainsi ; car si la lettre vient à tomber dans la ligne des lettres, considère dans quel ordre

est cette lettre, si c'est le second ou le troisième ; ensuite combien de lettres renferme le nom lui-même, cinq ou sept par exemple. Multiplie ces nombres l'un par l'autre et triple le produit. Puis projette tout l'agrégat depuis le commencement des lettres selon la succession de l'Alphabet. Cette lettre où tombera ce nombre est celle qui doit être placée pour le charactère de l'esprit. — Si au contraire une lettre du nom est tombée sur la ligne des figures, il faut agir comme suit : accepter le nombre qui est le numéro d'ordre de la lettre dans le nom et le multiplier par le nombre que représente le numéro d'ordre de la lettre dans l'alphabet. Diviser le produit par neuf. Le quotient indique la figure ou le nombre qui doit être placé dans le charactère. En effet, on peut placer ou une figure géométrique ou une figure d'un nombre arithmétique ; celle-ci cependant ne doit pas excéder le novenaire, soit neuf anges.

CARACTÈRES DES BONS ESPRITS




Intersection oblique simple
Mixte
Multiple
Perpendiculaire droite
Gauche
Neutre
Figure intégrale
Diminuée
Demi-figure
Lettre inhérente
Adhérente
Séparée
CARACTÈRES DES MAUVAIS ESPRITS
Ligne droite
Courbe
Repliée
Figure simple
Pénétrante
Brisée
Lettre régulière
Rétrograde
Renversée
La Flamme
Le Vent
Le Fleuve



Les charactères qui sont reçus par la révélation des esprits tirent leur vertu de ce qu'ils sont certains signes cachant et constituant l'harmonie de quelque divinité, ou bien de ce qu'ils sont les signes d'un pacte commencé, d'une foi promise ou d'une obéissance. Ces charactères ne peuvent être recherchés par aucune autre raison. En dehors des charactères, il y a certaines figures et images familières aux mauvais esprits sous la forme desquelles ils ont coutume d'accourir et de comparaître. Ces images sont trouvées par la table suivante, selon le calcul des lettres constituant le nom de l'esprit lui-même, de telle sorte que si la première lettre est prise plusieurs fois dans le

nom de l'esprit lui-même, l'image de celui-ci a la primauté. Aux lettres du premier ordre est attribuée la partie supérieure du corps, la tête, selon leur figure. Les démons occupent les pieds et les jambes. Aux lettres du milieu, on accorde quelque chose de semblable au milieu du corps ou on leur donne le cavalier. Mais s'il y a quelque opposition, la lettre, favorisée par le nombre, vainc. A avantages égaux elles seront rassemblées. Si le même nom obtient par la table des charactères quelque insigne ou quelque instrument, ce nom l'obtiendra dans l'image. Nous pourrons connaître les dignités des mauvais esprits par les mêmes tables des caractères et des images. Car à quiconque des esprits revient d'après la table des charactères, un insigne ou un instrument, celui-là possède la dignité. Si c'est la couronne, elle indique pour lui la dignité royale. Si la crête, — le duché. Si la couronne de comte, — la comté. Si, — sans la couronne ou la crête, — le sceptre, le glaive, l'ancre, cela indique le titre de préfet. Semblablement par la table des images tu trouveras qui porte devant soi la dignité de roi. Par la couronne juge la dignité, par les instruments le titre de préfet. Ensuite ceux qui s'ornent de la figure humaine sont plus honorés que ceux accourant avec des apparences bestiales. Les cavaliers ont la préséance sur les fantassins. Tu jugeras les dignités et l'excellence des esprits selon le mélange de tous ces signes. Néanmoins, sache cela, qu'un esprit d'ordre inférieur, quelle que soit la dignité qui l'honore, est toujours au-dessous des esprits de l'ordre plus sublime. Cela n'est pas inconvenant que les rois et les ducs soient soumis à des chefs d'un ordre plus sublime et ne soient plus que leurs ministres.

FORMES FAMILIÈRES AUX ESPRITS DE SATURNE

♄

Ils apparaissent le plus souvent avec un corps long et gracile, un visage en fureur. Ils ont quatre faces : la première derrière la tête, la seconde devant et

toutes deux avec un bec ; la troisième et la quatrième se montrent à chaque genou. Leur couleur est noire et pas brillante. Leur mouvement ressemble à l'agitation des vents et l'on a l'illusion du tremblement de terre. Leur signe est terre blanche, plus candide. que toute neige.

Leurs fantômes affectent ces représentations spéciale s

Un roi barbu chevauchant un dragon.
Un vieillard barbu.
Une femme vieille appuyée sur un bâton.
Un porc.
Uu dragon.
Un hibou.
Un vêtement sombre.
Une faulx.
Un genièvre.

FORMES FAMILIÈRES AUX ESPRITS DE JUPITER

♃

Ils apparaissent avec un corps sanguin et cholérique : stature moyenne, agitation horrible, regard très doux, langage caressant, couleur semblable à celle du fer. Leur façon de se mouvoir rappelle celle de l'éclair avec son tonnerre. Leur signe : se montreront tout près du cercle des hommes qui auront l'air d'être dévorés par des lions.

Leurs fantômes affectent ces représentations spéciales :

Un roi armé d'un glaive nu et qui chevauche un cerf.
Un homme mitré drapé dans une longue robe.
Une adolescente couronnée de laurier et ornée de fleurs.
Un taureau.
Un cerf.
Un paon.
Un vêtement d'azur.

Un glaive.
Un buis.

FORMES FAMILIÈRES AUX ESPRITS DE MARS

♂

Ils apparaîtront avec long visage atteint du choléra ; aspect très difforme, couleur basanée et comme rougeâtre, avec des cornes de cerfs et des ongles de griffon. Ils mugissent comme des taureaux en folie. Leur élan est celui d'un feu qui n'épargne rien. Leur signe : on dirait près du cercle la foudre et le tonnerre.

Leurs fantômes affectent ces représentations spéciales :

Un roi en armes chevauchant un loup.
Un vêtement rouge.
Un homme en armes.
Une femme tenant contre la cuisse un bouclier.
Un bouc.
Un cheval.
Un cerf.
Une toison.

FORMES FAMILIÈRES AUX ESPRITS DU SOLEIL

☉

Ils apparaissent d'ordinaire avec un corps grand et large, sanguin et épais ; leur couleur, celle d'un or que l'on aurait teint avec du sang. Leur allure ressemble à une immense apparition de lumière dans le ciel. Leur signe : l'évocateur se sent couvert de sueur. Leurs représentations spéciales sont :

Un roi portant son sceptre et chevauchant un lion.
Un roi couronné.
Une reine avec son sceptre.
Uu oiseau.
Un lion.
Un vêtement de safran ou d'or

Un sceptre.
Une roue.

FORMES FAMILIÈRES AUX ESPRITS DE VÉNUS

♀

Ils apparaissent avec un corps joli, de stature moyenne ; leur aspect est aimable et charmant ; leur couleur, le blanc ou le vert, avec par dessous de l'or. Leur démarche est celle d'une étoile très claire. Leur signe : au dehors du cercle, des jeunes filles folâtrent et excitent l'évocateur aux mêmes jeux. Représentations spéciales :

Roi avec un sceptre chevauchant un chameau.
Une adolescente délicieusement vêtue.
Une adolescente nue.
Une chèvre.
Un chameau.
Une colombe.
Un vêtement blanc et vert.
Des fleurs.
L'herbe sabine.

FORMES FAMILIÈRES AUX ESPRITS DE MERCURE

☿

Ils apparaîtront avec un corps d'une stature moyenne, froid, humide, beau, d'éloquence affable. De forme humaine, ils ressemblent à un soldat armé qui serait transparent. Ils s'avancent comme une nuée argentée. Leur signe : l'évocateur est saisi d'épouvante.

Leurs fantômes affectent ces représentations spéciales :

Un roi chevauchant un ours.
Un bel adolescent.
Une femme tenant une quenouille.
Un chien.
Une ourse.
Un sphynx.

Un vêtement bigarré.
Une verge.
Un bâton.

FORMES PARTICULIÈRES AUX ESPRITS DE LA LUNE

☾

Ils apparaîtront d'habitude avec un corps grand, large, mou et phlegmatique ; une nue obscure et pleine de ténèbres donne l'idée de leur couleur. Leur visage se gonfle, leurs yeux rougeoyants ruissellent d'eau ; leur tête chauve voit saillir des dents de sanglier. Ils se remuent comme une immense bourrasque sur la mer. Leur signe : tout près du cercle une forte pluie.

Leurs fantômes affectent ces représentations spéciales :

Un roi sagittaire chevauchant un daim.
Un tout petit enfant.
Une femme chasseresse avec un arc et des flèches.
Une vache.
Un petit daim.
Une oie.
Un vêtement vert ou argenté.
Un dard.
Un scolopendre.

Maintenant parlons des pantacles sacrés et des sceaux. Les pantacles sont comme des signes sacrés nous préservant des événements malheureux, nous aidant à lier et à exterminer les mauvais démons, et à allécher les bons esprits pour nous les concilier. Les pantacles résultent des charactères et noms des bons esprits de l'ordre supérieur ou des peintures sacrées adaptées aux versets soit des révélations soit des lettres saintes ; ils résultent encore des figures géométriques et des noms saints de Dieu composés selon le calcul de beaucoup ou même de tout cela ou de quelques-unes de ces conditions combinées entre elles. Les charactères qui nous sont utiles pour

la construction des pantacles sont les charactères des bons esprits, surtout des bons esprits du premier et du second ordre, quelquefois aussi du troisième ; puis les charactères de préférence désigné comme sacrés, ensuite les characlères que plus haut nous avons appelés consacrés. Quelle que soit l'espèce de caractère choisie, nous l'entourons d'un double cercle, dans lequel nous inscrivons le nom de son ange. Si nous voulons lui ajouter quelque nom, divin pour l'esprit lui-même et convenable a son office, il possédera une plus grande efficacité. Si nous voulons l'entourer selon le calcul des nombres d'une figure angulaire, il sera permis de le faire. Les saintes peintures qui constituent les pantacles sont celles qui çà et là nous sont livrées dans les saintes écritures et les prophètes aussi bien de l'ancien que du nouveau Testament. Par exemple, l'image du serpent suspendu à la croix et d'autres encore que nous trouvons en grand nombre dans les visions des Prophètes Isaïe, Daniel, Esdras, etc ; dans la révélation de l'Apocalypse. Nous en avons parlé dans le livre III sur la philosophie occulte. Cette peinture des images sacrées ayant été posée, tu l'entoureras d'un double cercle où tu inscriras quelque nom divin adopté et conforme à l'effet et à la figure. Ou bien écris autour un verset pris à la sainte Ecriture, lequel soit très puissant pour supplier l'effet désiré. Exemple : tu fais un pantacle pour ta victoire et ta revanche contre les ennemis tant visibles qu'invisibles, tu peux prendre une figure du second livre des Machabées, soit une main tenant un glaive dégaîné, autour de quoi tu as écrit le verset, là même fixé : « Reçois le glaive saint, présent de Dieu, avec lequel tu massacreras les adversaires de mon peuple d'Israël. » Ou encore tu écriras ce verset du V[e] Psaume : « En lui la force de ton bras devant ta face ; là la mort. » Ou tout autre versiculet de même genre. S'il te plaisait d'écrire tout autour un nom divin, garde le nom signifiant la crainte, le glaive, la colère, la vengeance de Dieu ou un nom sem-

blable congruant à l'effet désiré. S'il t'a plu de tracer tout autour une figure angulaire, reçois-la selon le calcul des nombres, ainsi que nous l'avons appris dans le livre II sur la philosophie occulte où nous avons parlé des nombres et de semblables opérations.

(*A suivre*) JULES BOIS.

L'invariable milieu

(TCHOÛNG-YOÛNG)

Traduit du chinois, par ABEL-RÉMUSAT.

(*Suite et fin*)

CHAPITRE XXI.

L'intelligence qui naît de la perfection morale s'appelle lumière naturelle. La perfection qui vient des lumières s'appelle instruction ou lumière acquise. Celui qui a la perfection de la vertu est, par cela seul, éclairé; celui qui est vraiment éclairé, doit arriver à la perfection.

Ceci est le vingt-unième chapitre (12).

CHAPITRE XXII.

§. 1. Il n'y a dans l'univers que celui qui a atteint le comble de la perfection, qui puisse connaître à fond sa propre nature; celui qui connaît à fond sa propre nature, peut connaître aussi celle des autres hommes; il peut approfondir la nature des choses; il peut, avec le ciel et la terre, contribuer à la mutation et à la production. Il

(12) *Tseu-sse* a présenté jusqu'ici le sens des paroles de *Koung-tseu* sur la loi céleste et la loi humaine. Dans les douze chapitres suivants, on verra les paroles de *Tseu-sse* qui reprend ce sujet pour éclaircir le sens de ce dernier.

pourra former un troisième terme digne du ciel et de la terre.

Ceci est le vingt-deuxième chapitre (13).

CHAPITRE XXIII.

Après ces hommes du premier ordre, viennent ceux qui dirigent leurs efforts vers une seule vertu, et qui peuvent la porter à la perfection. Cette perfection se manifestera, elle sera connue, elle brillera, elle émouvra, elle changera les cœurs, elle opérera des conversions ; mais il n'y a dans l'univers qu'un homme véritablement parfait qui puisse ainsi opérer des conversions.

Ceci est le vingt-troisième chapitre (14).

CHAPITRE XXIV.

§. 1. La vertu d'un homme qui a atteint le comble de la perfection, s'étend jusqu'à prévoir l'avenir. L'élévation des dynasties et des familles se montre par de favorables présages ; leur chute s'annonce par des signes funestes qu'on voit dans l'herbe *Chi*, et sur la tortue, et par des mouvements qui se font sentir dans tous les membres. Mais l'homme qui a atteint la perfection, pressent les calamités ou le bonheur qui doivent arriver ; il prévoit le bien et le mal ; et c'est en cela qu'il est semblable à un esprit.

Ceci est le vingt-quatrième chapitre (15).

(13) Dans ce chapitre il est parlé de la loi du ciel.
(14) On parle ici de la loi humaine.
(15) Ce chapitre traite de la loi du ciel.

CHAPITRE XXV.

§. 1. Cette perfection est son propre achèvement, et cette règle se sert de règle à elle-même.

§. 2. La perfection est la fin et le commencement de toutes choses ; sans la perfection, elles ne seraient pas. Et voilà pourquoi le sage y attache une si haute importance.

§. 3. L'homme vraiment parfait ne se borne pas à sa propre perfection ; il cherche encore celle des choses (de l'univers). Tendre soi-même à la perfection, c'est l'effet de la bonté ; y faire tendre les choses, c'est l'effet de la sagesse. Et voilà les vertus naturelles, la règle de nos rapports intérieurs et extérieurs ; c'est d'après cela qu'on dirige ses actions, suivant les circonstances.

Ceci est le vingt-cinquième chapitre (16).

CHAPITRE XXVI.

§. 1. Ainsi celui qui a atteint le comble de la perfection, ne se relâche jamais.

§. 2. Ne se relâchant pas, sa vertu est durable ; durable elle est manifeste.

§. 3. Manifeste, elle s'étend au loin ; étendue au loin, elle est grande et profonde ; profonde et grande, elle est sublime et brillante.

§. 4. Grande et profonde, elle soutient l'univers ; sublime et éclatante, elle le protège ; étendue et durable, elle le conduit à la perfection.

(16) Ce chapitre traite de la loi humaine.

§. 5. Grande et profonde, on peut la comparer à la terre; sublime et éclatante, on peut la comparer au ciel; étendue et durable, elle est sans bornes.

§. 6. Etant telle, elle se manifeste sans qu'on la voie; elle change les cœurs sans se mouvoir; elle arrive à la perfection sans agir.

§. 7. D'un mot on peut exprimer la loi du ciel et de la terre; son action dans la production des choses n'est pas double, mais sa manière de donner l'être aux choses est incompréhensible.

§. 8. La voie du ciel et de la terre est vaste, profonde, sublime, brillante, étendue, durable.

§. 9. A présent, ce ciel que nous voyons est une étincelle d'une lumière éclatante. Si nous regardons son immense étendue, le soleil, la lune, les étoiles, les planètes y sont suspendus; l'univers en est enveloppé. Ce globe n'est qu'une poignée de terre; mais si nous regardons sa largeur et sa profondeur, il soutient le mont *Hoa-ro* sans en être surchargé; il renferme les fleuves et les mers sans en être inondé; il soutient toutes les choses qui forment le monde. Cette montagne, qui n'est qu'un fragment de caillou, si nous regardons sa largeur et sa hauteur, donne naissance à des plantes et à des arbres, loge des oiseaux et des quadrupèdes, engendre dans son sein des mines et des pierres précieuses. Cette eau est comme plein le creux de la main; mais si nous regardons ses abîmes immenses, les énormes tortues, les crocodiles, les hydres, les dragons, les poissons, les tortues communes y vivent, de riches trésors y prennent naissance.

§. 10. Le livre des poésies dit: *Le pouvoir du*

ciel suprême est continuel et sans bornes. . . . . .

C'est-à-dire qu'en cela il est digne du nom de *Ciel.*

Comment n'aurait-elle pas été manifeste,

La vertu de Wen-wang qui était exempte de mélange !

C'est-à-dire que ce qui faisait que Wen-wang était véritablement lui-même, c'est que la pureté de sa vertu était non interrompue, comme celle du ciel.

Ceci est le vingt-sixième chapitre (17)

CHAPITRE XXVII.

§. 1. Qu'elle est grande la voie du saint !

§. 2. Elle est comme l'océan, elle produit et conserve toutes choses ; sa sublimité touche au ciel.

§. 3. Qu'elle est grande et riche ! Elle comprend les trois cérémonies du premier ordre, et les trois mille rites inférieurs.

§. 4, Attendons un homme qui soit tel, qu'il puisse suivre cette voie.

§. 5. Car il est dit que, si l'on n'est doué de la suprême vertu, on ne peut parvenir au sommet de la voie (du saint).

§. 6. C'est pourquoi le sage estime la loi ou la vertu naturelle qui le conduit à la science ou à la vertu acquise. Parvenu à ce qui est large et vaste, il ne laisse pas échapper ce qui est subtil et caché : parvenu à ce qu'il y a de plus sublime et de plus brillant, il suit la voie de l'invariable milieu ; il étudie les anciens préceptes, et connaît

(17) On traite ici de la loi du ciel.

les modernes ; il attache de l'importance à ce qui est grave, et prise beaucoup les cérémonies.

§. 7. Ainsi, placé dans un rang supérieur, il n'est point orgueilleux ; dans une situation inférieure, il n'est point rebelle. Si le royaume est bien gouverné, ses paroles suffisent pour son élévation ; si le royame est mal gouverné, son silence suffit pour assurer son repos.

Le Livre des poésies dit :

Eclairé et prudent.

Il dut sa conservation à ses qualités.

Cela revient à ce qui a déjà été dit.

Ceci est le vingt-septième chapitre (18).

CHAPITRE XXVIII.

§. 1. Koung-tseu a dit : L'ignorant qui aime à se servir de son propre jugement, l'homme du commun qui s'arroge ce qui ne lui appartient pas, le moderne qui veut (inconsidérément) rétablir les anciens usages, et d'autres semblables. se préparent de grands malheurs.

§. 2. A moins d'être empereur, il n'appartient à personne d'imaginer des cérémonies, de fixer de nouvelles mesures, de corriger les caractères.

§. 3. Les chars impériaux suivent encore aujourd'hui les mêmes traces ; les livres sont écrits avec les mêmes caractères, et les mœurs sont les mêmes.

§. 4. Ceux qui possèdent la dignité des anciens empereurs sans avoir leurs vertus, ne doivent

(18) Ce chapitre traite de la loi humaine.

rien innover dans les cérémonies et la musique; et ceux qui possèdent leurs vertus sans avoir leur dignité, ne doivent rien innover non plus dans la musique et les cérémonies.

§. 5. Koung-tseu a dit: Je pense avec plaisir aux usages de la dynastie des Hia; mais le petit royaume de Khi n'en est qu'un reste insuffisant. J'ai étudié les usages de la dynastie de Yen, et il n'en reste de traces que dans la principauté de Soung. J'ai étudié les usages de la dynastie des Tcheou, et comme ce sont ceux qui sont actuellement en vigueur, ce sont aussi ceux-là que j'ai à suivre.

Ceci est le vingt-huitième chapitre (19).

CHAPITRE XXIX.

§. 1. Il y a trois choses de grande importance dans le gouvernement de l'empire, et ceux qui les suivent commettent peu de fautes.

§. 2. Plusieurs lois excellentes qu'avaient établies les anciens ou que proposent des hommes supérieurs, manquent d'authenticité; elles ne peuvent donc obtenir de confiance, et le peuple ne les suit plus. Des choses excellentes proposées par un homme sage, d'un rang inférieur, manquent d'autorité; elles n'obtiennent pas de confiance, et le peuple ne les suit pas.

§. 3. C'est pourquoi le bon prince met la base de sa conduite en lui-même; il l'établit parmi les peuples sur l'autorité de son exemple; il se règle sur les rois fondateurs des trois premières

(19) Le sujet n'est point différent de celui du précédent et du suivant, et il est aussi parlé de la loi de l'homme.

dynasties, mais sans obstination ; il dirige ses actions d'après le ciel et la terre, et sans relâche ; il se règle sur les esprits, et ne trouve aucun sujet de doute, et il n'éprouve aucune inquiétude dans l'attente du saint homme qui doit venir à la fin des siècles.

§. 4. Se réglant sur les esprits sans avoir de sujet de doute, il connaît le ciel ; attendant sans inquiétude le saint homme qui doit venir à la fin des siècles, il connaît les hommes.

§. 5. Ainsi les mouvements d'un grand prince doivent être la loi de l'empire, ses actions doivent en être la règle, ses paroles doivent en être le modèle, de génération en génération. Que ceux qui sont éloignés soupirent après lui ; que ceux qui en sont près n'en soient pas lésés.

§. 6. Le Livre des poésies dit :

Qu'il (l'Empereur) *soit loin, il n'est personne qui le haïsse :*

Qu'il soit près, il n'est personne à qui il apporte du dommage.

Oui, continuellement, et de jour et de nuit.

Il est l'objet de louanges éternelles.

Il n'y a pas de grand prince qui n'acquière ainsi une gloire rapide dans l'empire.

Ceci est le vingt-neuvième chapitre (20).

CHAPITRE XXX.

§. 1. Le philosophe rappelait les temps éloignés de Yao et de Chun ; mais il louait les temps

(20) Ce chapitre se rattache à ces paroles d'un des précédents : *Le sage n'est point orgueilleux* ; et il traite aussi de la loi humaine.

plus rapprochés de Wen et de Wou. D'un côté, il imitait le ciel éternel ; de l'autre, il s'accommodait aux variations de la terre et de l'eau.

§. 2. C'est ainsi qu'il n'est rien que la terre ne contienne et ne supporte, que le ciel ne couvre et n'enveloppe ; c'est ainsi que les quatre saisons se succèdent tour à tour, et que le soleil et la lune brillent alternativement.

§. 3. Toutes les choses produites ensemble ne se nuisent pas les unes aux autres ; le cours sumultané des saisons et des astres ne se contrarie pas. Une vertu bornée est comme le courant d'une rivière ; une grande vertu est comme la marche immense de l'univers. C'est par ces vertus que le ciel et la terre sont grands.

Ceci est le trentième chapitre (21).

CHAPITRE XXXI.

§. 1. Il n'y a dans l'univers qu'un saint qui puisse comprendre, éclairer, pénétrer, savoir, et suffire pour gouverner ; dont la magnanimité, la libéralité, l'affabilité, la bonté, contiennent tous les hommes ; dont l'énergie, le courage, la force et la constance, puissent suffire pour commander ; dont la pureté, la gravité, l'équité, la droiture, suffisent pour attirer le respect ; dont l'éloquence, la régularité, l'attention, l'exactitude, suffisent pour tout discerner.

§. 2. Son esprit vaste et étendu est une pro-

(21) Ce chapitre traite de la loi du ciel.

fonde source de choses qui paraissent chacune en leur temps.

§. 3. Vaste et étendu comme le ciel, profond comme l'abîme, le peuple, quand il se montre, ne peut manquer de le respecter; s'il parle, il n'est personne qui ne le croie ; s'il agit, il n'est personne qui ne l'applaudisse.

§. 4. Aussi, son nom et sa gloire inonderont bientôt l'empire, et se répandront jusque chez les barbares du midi et du nord, partout où les vaisseaux et les chars peuvent aborder, où les forces de l'homme peuvent pénétrer, dans tous les lieux que le ciel couvre et que la terre supporte, éclairés par le soleil et la lune, fertilisés par la rosée et le brouillard. Tous les êtres qui ont du sang et qui respirent, l'honoreront et l'aimeront; et l'on pourra le comparer au ciel.

Ceci est le trente-unième chapitre (22).

CHAPITRE XXXII.

§. 1. Il n'y a dans l'univers que celui qui a atteint le comble de la perfection, qui puisse découvrir et démêler entièrement le grand tissu de l'univers, en établir le grand principe, connaître les productions et les conservations du ciel et de la terre : il a en lui de quoi suffire à tout cela.

§. 2. Sa bienveillance est parfaite, sa profon-

(22) Ce chapitre se rattache à cette comparaison du chapitre précédent, de la vertu à un ruisseau qui coule ; il traite aussi de la vertu du ciel.

deur est comme l'abîme, sa vaste étendue comme le ciel.

§. 3. Mais, à moins d'être vraiment intelligent, éclairé, saint, sage, et de porter ces vertus célestes au plus haut degré, qui pourra jamais les connaître.

Ceci est le trente-deuxième chapitre (23).

CHAPITRE XXXIII.

§. 1. Le Livre des poésies dit :

Elle couvrait sa robe brodée d'un surtout grossier, haïssant le faste et l'éclat de ses ornements. Ainsi la vertu du sage aime à se cacher ; mais elle éclate chaque jour : la conduite de l'homme vulgaire est toute en ostentation, et chaque jour elle s'évanouit. La vertu du sage est simple sans être fastidieuse ; elle est mesurée, mais agréable, grave et régulière. Celui qui sait rapprocher ce qui est éloigné, qui sait l'origine des lois, qui sait faire ressortir les choses subtiles, pourra entrer dans le chemin de la vertu.

§. 2. Le Livre des poésies dit :

(23) Ce chapitre tient à ces paroles d'un des précédents : *Une grande vertu augmente les conversions*, p. 369. Il traite en même temps de la loi céleste. Le précédent traite de la vertu du saint ; celui-ci traite de celle de l'homme qui a atteint le comble de la perfection. Effectivement, la voie de la perfection ne peut être connue que par un saint ; et la sublime vertu du saint ne peut être pratiquée que par celui qui a atteint le comble de la perfection. Ainsi ce ne sont pas des choses différentes. Dans ce traité on parle du saint, comme ayant atteint le point le plus sublime de la loi céleste ; de sorte qu'il est impossible d'y rien ajouter.

Quoique caché dans un lieu profond, (le poisson) *s'aperçoit tout entier*. De même, si le sage, examinant scupuleusement son cœur, n'y découvre aucune tache, il n'y a rien dans son cœur dont il doive avoir honte; ce que le sage ne peut apercevoir, y a-t-il un seul homme qui puisse le voir.

§. 3. Le Livre des poésies dit:

Soyez attentif jusque dans votre maison;

Qu'il n'y ait rien, même sous votre toit, dont vous puissiez rougir.

Ainsi le sage est encore réservé lors même qu'il n'agit pas, et sincère même quand il se tait.

§. 4. Le Livre des poésies dit:

Celui qui préside à une cérémonie, sans avoir besoin de parler,

Fait en sorte qu'il n'y ait pendant le temps du sacrifice aucune dispute.

De même le sage, sans donner de récompenses, anime le peuple par son exemple; sans se mettre en colère, il est craint du peuple, plus que les haches et les *Youeï*.

§. 5. Le Livre des poésies dit:

Une seule vertu cachée, est le modèle de cent vassaux.

Ainsi un bon roi qui cultive solidement la vertu, donne par cela seul la paix à l'empire.

§. 6. Le Livre des poésies dit:

J'aime cette vertu brillante,

Qui ne se montre pas par de grandes paroles:

Houng-tseu dit: Ces paroles et l'apparence de la vertu sont ce qui agit le moins pour la conversion des peuples.

Le Livre des poésies dit: *La vertu est quelque chose d'aussi subtil qu'un cheveu*. Mais un cheveu peut encore se comparer à quelque chose.

La vertu est une chose céleste.
Elle n'a ni son ni odeur.
Et c'est là sa sublimité.
Et ceci est le trente-troisième chapitre (24).

ABEL RÉMUSAT.

(24) *Tseu-sse* ayant, dans les chapitres précédents, parlé du point sublime de la perfection, y revient pour en chercher le principe.

LA

COSMOGONIE DE MOÏSE

Traduite de l'hébreu, par FABRE d'OLIVET

(Suite.)

CHAPITRE X

La Puissance aggrégative et formatrice.

1. Maintenant voici qu'elles furent les générations caractéristiques des enfants de *Noé*, repos de la Nature élémentaire : *Shem*, *Cham* et *Japheth* : et les productions émanées d'eux, après la grande intumescence des eaux.

2. Or les productions émanées de *Japheth*, l'étendue absolue, furent : la Cumulation élémentaire ou la force aggrégative, l'Elasticité, la Divisibilité, la Ductilité génératrive, la Diffusibilité, la Perceptibilité, et la Modalité ou la faculté de paraître sous une forme déterminée.

3. Et les productions émanées de la Cumulation élémentaire, furent : le feu latent ou le calorique, la Rarité ou la cause de l'expension, et la Densité ou la cause de la corporisation universelle.

4. Et les productions émanées de la Ductilité générative, furent : la Force délayante et pétrissante, et le Principe sympathique des Répulsions et des Affinités naturelles.

5. C'est au moyen de ces deux dernières facultés, l'une répulsive, et l'autre attractive, que les centres

de volonté, furent différenciés sur la Terre, dans les corps organisés tant particuliers que généraux, intelligibles ou naturels.

6. Et les productions émanées de *Cham*, l'inclinaison ténébreuse et chaude, furent : la Force ignée ou la combustion, les Facultés subjuguantes et captivantes, la Mofete ou l'azote, et l'Existence physique et matérielle.

7. Et les productions émanées de la Force ignée, furent : l'Humide radical, cause universelle de toute sapidité, l'Energie naturelle, le Mouvement déterminant ou la cause, le Tonnerre, et le Mouvement déterminé ou l'effet. Le Tonnerre enfanta à son tour, la Réintégration des principes, et l'affinité élective ou l'Electricité.

8. Et la Force ignée donna aussi naissance au Principe de la Volonté désordonnée, principe de rébellion, d'anarchie, de despotisme, de toute puissance, tant particulière que générale, n'obéissant qu'à sa propre impulsion : lui qui fit de violents efforts pour être le dominateur de la Terre.

9. Lui qui, superbe adversaire aux yeux de Ihôah, donna lieu à ce proverbe : semblable au Principe de la volonté anarchique, superbe adversaire aux yeux de Ihôah.

10. Or, l'origine de son empire fut au sein des Révolutions civiles, la Vanité, la Mollesse ou le relâchement des mœurs, l'Isolement ou l'égoïsme, et l'Ambition ou le désir de tout posséder.

11. Mais ce fut du sein de ces mêmes Révolutions civiles, que sortit le Principe harmonique, le Principe éclairé du gouvernement, l'ordre, le bonheur résultant de ce principe ; lequel établit ce qui concerne l'accroissement extérieur, la Colonisation, l'éducation de la jeunesse ; et ce qui concerne les Institutions intérieures de la Cité ; et ce qui concerne le perfectionnement des lois, le rassemblement des vieillards, le Sénat :

12. Et ce qui concerne la Puissance législative, ou les Rênes du gouvernement, placée entre la force

extérieure et intérieure, l'action et la délibération, la jeunesse et le Sénat : Puissance très grande, et boulevard de la société.

13. Cependant les Facultés subjuguantes et captivantes, nées de la Force ignée, produisirent l'existence des Propagations physiques, celle des Appesantissements matériels, celle des Exhalaisons enflammées, et celle des Cavernosités.

14. Elles produisirent aussi le principe des Brisures infinies, et celui des Epreuves expiatoires, d'où sortirent les Rejetés et les Convertis.

15. Et l'existence physique et matérielle produisit l'Insidieux adversaire ou la Ruse, son premier né, et l'Affaissement moral ou l'avilissement.

16. Elle produisit aussi les Refoulements intérieurs, les Exprimations extérieures, et les Remâchements réitérés :

17. Elle donna naissance aux Vies animales, aux Passions brutales, aux Passions haineuses.

18. Elle enfanta enfin, les Ardeurs du butin, la Soif du pouvoir, et l'Avarice insatiable : ensuite ses tribus furent dispersées.

19. Or, voici les limites générales qu'atteignirent les émanations de l'Existence physique et matérielle, depuis la naissance de l'Insidieux adversaire : à force de convulsion intestine, elles parvinrent à l'affermissement de leur empire : à force de détours obscurs, d'intrigues, de sourdes menées, de tyrannie, d'insensibilité et de guerres, elles devinrent le gouffre des richesses.

20. Voilà tous les enfants de *Cham*, ce qui est courbe, incliné, ténébreux et chaud ; selon leurs tribus, leurs langues, leurs régions, leurs organisations diverses.

21. Et voici quels furent ceux de *Shem*, l'élévation brillante, frère aîné de *Japheth*, l'Etendue absolue ; auquel il fut accordé d'être le père de toutes les productions ultra-terrestres.

22. Or, les productions émanées de *Shem*, furent donc : la Durée infinie ou l'Eternité ; le Principe du

pouvoir légal, et l'ordre immuable, l'harmonie, la béatitude qui en résultent : le Principe médiateur de la Providence, la Propagation intellectuelle, et l'Universelle Elémentisation.

23. Et les productions émanées de l'Universelle Elémentisation furent : la Substantation, le Travail virtuel, la Pression abondante, et la Récolte des fruits spirituels.

24. Et le Principe médiateur de la Providence donna naissance à l'Emission active : et l'Emission active ou la grâce divine, produisit ce qui est Ultra-terrestre ; c'est-à-dire, ce qui passe au-delà de ce Monde.

25. Or, il fut accordé à ce qui est Ultra-terrestre, de générer deux enfants. Le premier reçut le nom de *Phaleg*, c'est-à-dire la dialection, la classification ; à cause que ce fut à l'époque de son apparition que la Terre fut divisée en différentes classes : et le second fut appelé *Jaktan*, c'est-à-dire l'Atténuation ou la réduction en atômes spirituels.

26. Et la Réduction en atômes spirituels, donna l'existence à la Mensuration probatoire et divine, à l'Emission réfléchie, à la Scission opérée par la mort, à la Manifestation radieuse et fraternelle ou la Lune.

27. Cette Atténuation spirituelle produisit la Splendeur universelle, le Feu épuré et divin, la Raréfaction éthérée et sonore :

28. Elle enfanta l'Orbe infini, le Père de la Plénitude, et la Réintégration ou la Rédemption :

29. Et enfin, elle fut l'origine de la Fin Elémentaire, de la Vertu éprouvée, et de la Jubilation céleste.

30. Et tel fut le cours et le lieu de la Réintégration de ses produits, depuis l'époque de la Récolte des fruits spirituels, à force de travail d'esprit, jusqu'au principe générateur de l'Antériorité des Temps.

31. Voilà tous les enfants de *Shem*, ce qui est direct, élevé, sublime et brillant ; selon leurs tribus, leurs langues, leurs régions, leurs organisations diverses.

32. Voilà les tribus entières des Enfants de *Noé*, repos de l'Existence élémentaire, selon leurs générations caractéristiques, et leurs organisations constitutionnelles ; et c'est par leur moyen que les organisations particulières et générales ont été diversifiées sur la Terre, après la grande intumescence des eaux.

FABRE D'OLIVET.

GLANES

« C'était à une époque récente, Alexandre Dumas avait reçu une chiromancienne de profession qu'il estime et protège. Elle était venue causer avec lui de la science qui leur est chère à tous deux. Au cours de leur entretien, on annonça une visite. La chiromancienne voulut se retirer. Mais le maître la retint sans lui dire, d'ailleurs, le nom du visiteur. — Eh bien ? où en êtes-vous ? demanda-t-il à celui-ci, après lui avoir serré la main. Avez-vous bon espoir ? — Oui, j'ai bon espoir. Mais tant que la partie n'est pas jouée, le doute est permis. — Alors, consultez madame. Elle lit dans les mains, et peut-être verra-t-elle dans la vôtre ce que vous devez espérer ou craindre.

« La chiromancienne prit la main que lui présentait le visiteur, lequel avait aux lèvres un sourire où se trahissaient son incrédulité et sa condescendance. Après quelques indications générales dont l'exactitude effaça ce sourire, elle lui dit : — Que désirez-vous savoir, monsieur ? — Je suis dans l'attente d'un événement très-important pour ma carrière. Je désire savoir s'il se réalisera. — Il doit se réaliser. Votre ligne de soleil est superbe. Aucune autre ne la coupe. — Mais doit-il se réaliser bientot ? — Avant de répondre, j'ai besoin de savoir votre âge.

« Il dit son âge et, à la suite d'un nouvel examen, elle répondit : — Le succès que vous espérez est immédiat. Le lendemain, M. Brunetière était élu membre de l'Académie française. C'est lui qui était venu chez Alexandre Dumas et à qui la chiromancienne avait prédit son élection. » (*Figaro.*)

⁂

Alexandre d'Alexandre, fameux Jurisconsulte Napolitain, qui vivoit au quinzième siècle, dit que tout le

monde sait qu'à Rome il y a des maisons, où il a demeuré, qui sont tellement décriées pour les Spectres, qui y apparoissent presque toutes les nuits, que personne n'ose y habiter. Il cite pour témoin Nicolas Tuba son ami, homme très connu par sa bonne foi et sa probité, qui étant une fois venu avec quelques compagnons, pour éprouver si tout ce qu'on disoit de ces maisons étoit véritable, voulut y passer la nuit avec Alexandre, et comme ils étoient ensemble et bien éveillés, avec de la clarté bien allumée, ils virent paroître un Spectre horrible, qui les effraya tellement par sa voix terrible et par le bruit qu'il faisoit, qu'ils ne savoient ni ce qu'ils faisoient, ni ce qu'ils disoient, et à mesure que nous approchions, dit-il, avec de la lumière, le phantome s'éloignoit, et enfin après avoir jetté le trouble dans toute la maison, il disparut entièrement.

Mais ce qui est plus remarquable que tout cela, c'est qu'Alexandre d'Alexandre étant un jour couché dans son lit fort éveillé, et ayant bien fermé la porte de sa chambre, son domestique et son client nommé Marc, virent tout d'un coup entrer le Spectre par les fentes de la porte, et commencèrent à crier de toutes leurs forces ; Alexandre qui ne l'avoit pas vu, avoit peine à le croire, lorsque tout à coup, il vit ce phantome qui s'étoit glissé sous son lit, étendit ses bras et éteignit la lumière qui étoit sur la table, après quoi il renversa et brouilla tous les papiers qui y étoient. Au bruit que nous fîmes, nos compagnons accoururent avec de la clarté, et aussitôt le phantome ouvrit la porte et s'enfuit avant qu'ils fussent entrés et sans même qu'ils le pussent voir. Pour nous qui étions dans la chambre, nous le vîmes distinctement sous la forme d'un homme très noir. (Dom Calmet. *Dissertations sur les apparitions des anges*, etc.)

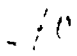
*
* *

Le numéro du *Cœur* de Septembre-Octobre est particulièrement intéressant. Il contient, en effet, un superbe encartage d'une des plus belles compositions du Maître Odilon Redon, *Le Chevalier mystique*, tant

admiré à la dernière Exposition des Peintres Graveurs. Ce chef-d'œuvre, — très bien reproduit, — est illustré par de fort beaux vers de notre ami Jules Bois. A signaler encore : un *Fragment inédit*, d'Ernest Hello ; *La Porte héroïque du Ciel*, poème de Jules Bois, avec frontispice archaïque, très réussi, d'Antoine de La Rochefoucauld ; une étude sur *Odilon Redon*, par Emile Bernard ; *Mystères*, du norvégien Knut Hamsun ; *Choses d'amour*, vers inédits de Paul Verlaine ; *Songe*, par Flamen ; *Celle*, par Edmond Bailly ; *Roses d'antan*, vers d'Edouard Schuré ; 6e *Gnossienne*, autographe musical d'Eric Satie ; *Les Phenomènes télépathiques et la Psychologie moderne*, par le Dr Valentin ; des critiques d'art signees Tiphéreth ; etc., etc.

TABLE

Le Directeur-Gérant : F. DESCHAMPS.



Saint-Amand (Cher.) — Imprimerie DESTENAY

JACOB. — **Esquisses du Tout universel**, 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr.

JHOUNEY (ALBER). — **Le Royaume de Dieu**, 1887, 1 vol. in-8 raisin . . . . . . 4 fr.

JHOUNEY (ALBER). — **Esotérisme et Socialisme**, 1 vol. in-8 écu . . . . . . 3 fr.

LÉVI (ÉLIPHAS). — **Dogme et rituel de la Haute Magie**, 1861, deuxième édition augmentée d'un *Discours préliminaire sur les tendances religieuses, philosophiques et morales des livres de M. Eliphas Lévi sur la Magie*, et d'un article sur la *Magie des campagnes*, et la *Sorcellerie des bergers*. 2 vol. in-8 carré avec 24 figures . . . . 18 fr.

LÉVI (ELIPHAS). — **Histoire de la Magie**, avec une *exposition claire et précise de ses procédés, de ses rites et de ses mystères*. 1860, 1 vol. in-8 avec 90 figures. . . . . 12 fr.

LÉVI (ELIPHAS). — **La Clef des grands mystères**, *suivant Enoch, Abraham, Hermès Trismégiste et Salomon*. 1861, 1 vol. in-8 avec 22 planches. . . . . 12 fr.

MATTER (M.) — **Le Mysticisme en France au temps de Fénelon**, 1 volume in-18 jésus de 424 pages . . . . 3 fr. 50

MICHELET (J.). — **La Sorcière**, 1 vol. in-12, broché (3 fr. 50) . . . . 2 fr. 50

OLCOTT (HENRI S.). — **Le Bouddhisme selon le canon de l'église du sud**, *sous forme de catéchisme* : traduit de l'anglais, plaquette in-18 jésus . . . . 1 fr. 50

RAGON (J. M.). — **La Messe et ses Mystères**, *comparée aux mystères anciens*, 1 vol. in-18 jésus de 464 pages, 1882 . . . . 6 fr.

SCHURÉ (EDOUARD.) — **Les grands Initiés**. *Esquisse de l'histoire secrète des religions*. 1 fort volume in-18 jésus . . . 3 fr. 50

SINNETT (A.-P.). — **Le Bouddhisme ésotérique** *ou positivisme hindou*. Ouvrage traduit de l'anglais par Mme Camille Lemaître. 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Destenay.